



# CONSTANTINOPLE

PAR

MÉRY.





# CONSTANTINOPLE

ET

# LA MER NOIRE

Paris. — Imprimerie de G. Gratiot, rue Mazarine, 30.



*Rouargue frères del. et sc.* *Imp. P. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris.*

ABDUL-MEDJID.

MÉRY

# CONSTANTINOPLE

ET

# LA MER NOIRE

ILLUSTRATIONS DE MM. ROUARGUE FRÈRES



PARIS
BELIN-LEPRIEUR ET MORIZOT, ÉDITEURS
RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 3
1855


LIBRARY
OCT 3 - 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

# AVANT-PROPOS

---

Un auteur anglais qui a beaucoup écrit et beaucoup voyagé, M. Slade, me disait un jour à Rome : « On devrait écrire la vie « des cités illustres, comme on écrit la vie des grands hommes. « *Le Plutarque des villes nous manque.* »

Les villes comme Rome, Athènes, Jérusalem, Babylone, Palmyre, Ninive, Memphis, Constantinople, ont eu des existences qui leur donnent à chacune leur individualité propre, leur assignent un caractère à part sur le sol où elles ont vécu, et les isolent des événements historiques qui se sont accomplis, loin d'elles, en leur nom.

Une grande ville est un grand homme qui s'est illustré sur place, et a trouvé sa gloire, ses malheurs, sa tombe, sans sortir de son berceau. Ainsi Rome, par exemple, a un intérêt spécial de localité, une vie circonscrite entre le Tibre et ses collines,

une histoire personnelle, qui se détache des grandes choses faites en son nom sur les trois parties du monde connu.

Toutefois, il serait impossible d'écrire l'histoire d'une cité illustre, en la dégageant complètement des faits extérieurs et lointains dont elle fut l'âme et le centre; on ne peut pas peindre l'astre et supprimer les rayons; mais celui qui appliquerait aux villes le procédé de Plutarque, devrait concentrer sur elles un intérêt local si émouvant, qu'elles se représenteraient toujours actives et vivantes à l'imagination du lecteur, même dans les pays lointains où elles semblent avoir voyagé avec leurs drapeaux et leurs enfants.

Pour expliquer mieux ce procédé de personnification abstraite appliqué aux villes, et rendre plus sensible l'intérêt qui en résulte, nous citerons un passage de l'historien Ducas. « Il se trouvait là, dit-il, le prince Nicomède, l'aïeul de l'ami du grand Jules, et voyant, devant le palais de Pruse, un homme assis qui soutenait sa tête avec ses mains, il dit en le désignant : Cet homme est le Carthaginois Annibal; toutes les fois que je passe devant cette ruine vivante, son glorieux passé roule devant mes yeux. Quand ce vieillard est immobile et pensif, je le vois radieux de jeunesse et de gloire, franchissant la mer, l'Espagne, les Pyrénées, les Gaules, les Alpes, vainqueur à la Trébia, au Tésin, à Trasimène, à Cannes, vaincu à Capoue et à Zama, aussi grand par ses défaites que par ses victoires, et je me plais ainsi à le suivre dans son vol à travers le monde, ce lion ailé qui ne peut pas même soumettre aujourd'hui le brin d'herbe qu'il tient sous ses pieds. »

Les cités illustres, ainsi pittoresquement animées par le tra-

vail d'un biographe, offriraient le même genre d'intérêt à ces passants qu'on appelle des voyageurs. Le contraire a été fait jusqu'à nos jours. Nous avons eu, par exemple, beaucoup d'*Histoires romaines*, mais pas une *Histoire de Rome*. La plus considérable est celle de Catrou et Rouille; lorsqu'on a lu ses vingt volumes in-4°, on connaît le plan de toutes les batailles consulaires, depuis Régille jusqu'à Actium, mais la ville de Rome reste une grande inconnue pour le lecteur.

Pour compléter l'intérêt analogique entre la ville illustre et le grand homme, un plan est aussi nécessaire qu'un portrait; non point un plan linéaire et problématique comme le devis d'un architecte, mais un vrai portrait de ville, un plan en relief, une vue à vol d'oiseau, une vue daguerréotypée sous la nacelle d'un aérostat. On ne saurait prendre trop de précautions pour séduire le lecteur, l'attacher à la lecture d'une histoire et lui en laisser autant que possible dans le souvenir. Si, en général, l'histoire est peu connue, si ceux qui l'ont connue l'ont oubliée, c'est que le vieux procédé des historiens est répulsif au lecteur; c'est qu'ils n'écrivent pas assez pour les yeux et pour l'imagination, qu'ils négligent le côté pittoresque du récit, et prennent la sécheresse pour la gravité.

En écrivant la vie de Constantinople, avec l'auxiliaire des portraits et des vues, nous avons essayé de faire un livre selon le procédé dont nous parlons. Prendre cette ville à son berceau byzantin et conduire son histoire jusqu'à nos jours, c'est entasser plus de faits, de noms et de guerres qu'il n'en faut pour donner le vertige au lecteur, faire tomber le livre de sa main ou l'interdire à sa mémoire. Les histoires les plus vantées ne sont pas

lues; ce sont d'immobiles ornements de bibliothèque. Nous avons voulu nous rendre le lecteur propice et mémoratif, en émondant du chêne immense du Bosphore toutes les broussailles qui desséchaient sa racine, toutes les feuilles parasites qui chargeaient ses rameaux. Il n'est point de patience humaine qui puisse tenir les yeux ouverts devant une série d'un million de noms plus ou moins barbares, qui hérissent toutes les lignes de telle histoire byzantine et ottomane que nous connaissons. Il fallait épurer, éclaircir, réduire et pourtant ne rien omettre d'essentiel; il fallait glisser sur les faits d'importance subalterne et développer davantage les événements majeurs. Nous avons eu du moins la bonne intention de faire ainsi.

Nous avons pris pour guide, depuis 1453, l'excellente histoire allemande de M. de Hammer, ouvrage qui sera toujours consulté par les érudits; les historiens grecs nous ont été utiles pour Byzance; Phramzès nous a donné de bons renseignements pour le quinzième siècle. Nous avons aussi consulté les chroniqueurs vénitiens et les principaux historiens de la Perse et de la Turquie, mais en nous réservant toujours le droit de contrôle, car tous les chapitres de ces historiens ne nous paraissent pas des articles de foi.

Nous avouons notre antipathie pour les traductions, et nous sommes très-heureux lorsque nous pouvons lire et consulter une histoire dans l'original. Par malheur, l'ouvrage qui doit être le plus feuilleté, lorsqu'on écrit l'histoire de Constantinople, est celui de M. de Hammer, quoiqu'il ne commence qu'au règne d'Osman Ier, et c'est un ouvrage allemand; nous avons toujours reculé devant l'étude de la langue d'outre-Rhin, par une raison

assez puérile : à notre avis, cette langue a le tort d'avoir conservé la forme répulsive des caractères primitifs de Gutenberg. Quand la réforme s'opérera, et rendra aux pages imprimées en allemand la netteté de lignes des impressions modernes, il sera trop tard pour nous ; probablement nous serons arrivés à l'âge où la meilleure mémoire ne veut plus rien retenir. En attendant, nous avons eu recours à l'excellente traduction de M. J.-J. Hellert ; elle est écrite dans un très-bon style, un style net, concis, clair, qui se fait simple dans les récits ordinaires, et qui s'élève lorsque grandissent les événements.

En lisant plusieurs fois les dix-huit volumes qui forment l'histoire de M. de Hammer, après avoir parcouru, chez les autres, toutes les chroniques, depuis Byzas jusqu'au règne d'Osman Ier, nous avons éprouvé un vrai sentiment d'admiration devant ce gigantesque travail entrepris par l'historien allemand. Il a fallu trente années pour conduire à sa fin cet ouvrage, lui donner, par des recherches, des notes et des documents infinis, son caractère d'irrécusable authenticité. M. de Hammer est le Humboldt de l'histoire ; il a fallu autant de patience et de génie pour écrire cette histoire, qu'à l'illustre savant pour écrire *Cosmos*.

Ce livre, *Constantinople et la mer Noire*, que nous publions aujourd'hui, a pu être divisé en deux parties, grâce à l'étendue de son format ; la première et la plus importante renferme l'histoire complète de la ville de Constantinople, qui est après Rome la ville de nos affections. Dans la seconde partie, nous avons abandonné souvent la gravité de l'historien pour raconter des légendes, peindre des mœurs locales ou décrire des sites et des monuments. Le côté pittoresque a donc sa large part dans notre ouvrage, et il

nous a été doux, nous l'avouons, de nous reposer un peu dans les poétiques paysages du Bosphore, après tant de pages sérieuses, tant de batailles meurtrières, tant de scènes de violence et de mort ; après tous ces tableaux de sang et d'horreur, qui toujours illustrent l'histoire du genre dit humain. L'historien enregistre les éternels exploits des fossoyeurs, et quand il a traversé son vaste et sanglant désert, cimetière du globe, il se complaît dans la fraîcheur de l'oasis.

Après Constantinople, la mer Noire ne pouvait être oubliée; cette mer a une antique illustration; c'est le Pont-Euxin des Argonautes, de Xénophon, de Sylla, de Mithridate, de Bélisaire, de Constantin, de Mahomet II. Tous les drames héroïques de l'antiquité et du moyen âge se sont dénoués sur cette mer, et aujourd'hui son illustration continue ; les regards du monde sont fixés sur elle ; tous les entretiens la nomment : vue de loin, à travers le prisme de sa gloire, elle paraît vaste comme l'Océan.

Les villes importantes assises au bord de cette mer nous ont paru mériter une attention particulière, car elles sont sans doute destinées à jouer un rôle brillant dans l'avenir. Il suffit de nommer Sinope, Trébizonde et Varna. L'histoire de ces nobles cités se relie à l'histoire de Constantinople; elles ont vécu, elles ont souffert pour Byzance et Stamboul, elles grandiront encore et ne souffriront plus, s'il plaît à Dieu. Nous assistons aux suprêmes hécatombes de l'humanité; lorsqu'on vient d'écrire la vie de cette antique cité du Bosphore, et l'agonie de Rome qui fut plus longue que sa vie, et une bataille de quatre siècles, commencée en 1453, après une autre bataille de mille ans, on se demande si la terre a été mise au monde pour être éternellement arrosée de sang humain.

Le miracle, opéré de nos jours sur la mer Noire, semble nous présager un temps meilleur; l'union de la France et de l'Angleterre est providentielle. Jamais un présent plus orageux n'a porté en lui le germe d'un avenir plus rassurant. L'azur et les rayons semblent poindre à travers les derniers nuages, et cette fois, la guerre sera la mère féconde de la paix.

# CONSTANTINOPLE

## I

Heureuses les villes dont les noms, à peine indiqués sur la carte du monde, sont dédaignés par les historiens! Le malheur des peuples fait la gloire des ruines, et les tombes trop fréquentées attestent les martyres de ceux qu'elles ont recouverts.

Après le nom de Rome, il n'y a pas, sur la carte de l'univers, un nom plus émouvant que celui-ci : CONSTANTINOPLE ! Cette ville, qui domine trois mers, le Pont-Euxin, la Propontide, la Méditerranée, a ses trois histoires, porte trois noms, donnés par la Grèce, l'Arabie et Rome : Byzance, Stamboul, Constantinople ; et a subi les destinées de ses trois illustres marraines, dans le moyen âge et l'antiquité. Dieu seul sait quel rôle glorieux ou modeste l'avenir lui réserve encore, mais son histoire ne paraît pas devoir perdre bientôt son importance ; Constantinople gardera toujours l'auréole de Constantin. Comme toutes les villes que la fortune éleva trop haut et environna de trop de bruit, elle a connu les deux phases ordinaires, les deux extrémités des grandes choses, la gloire et l'humiliation. La cause de ses prospérités fut aussi la cause de ses malheurs. Placée dans une zone unique au monde, elle excita les ardentes convoitises des peuples moins favorisés ; elle fut le point de mire des invasions ambitieuses ; on

vint chez elle du pays des Goths et des Bulgares, des cimes du Caucase et du plateau de l'Asie; on lui fit adorer tous les dieux et tous les faux prophètes, on lui fit arborer tous les drapeaux, on lui fit parler toutes les langues, on lui fit saluer tous les tyrans. Telle devait être la destinée de cette ville, qui avait la gloire et le tort de tenir, avec ses deux Bosphores, les clefs de trois mers et de tous les greniers d'abondance du Pont-Euxin.

Rien, dans l'histoire du monde, ne peut être comparé à l'époque effroyable qui vit arriver Constantin dans la ville de Byzance, appelée de son nouveau nom. L'empire d'Occident s'écroulait, et couvrait de ses ruines l'univers connu; Rome n'avait gardé que son nom, et avait abdiqué en faveur des prétoriens; les empereurs passaient comme des météores dans des vapeurs de sang; chaque successeur montait sur un cadavre impérial, et tombait tout de suite, pour servir de marchepied à son tour. Vingt empereurs venaient d'être assassinés en moins de quatre-vingts ans : Pertinax, Didius Julianus, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre Sévère, Balbin, Pupien, Gordien I^er^, Gordien II, Gordien III, Philippe, Décius, Hérennius, Gallus, Volusien, Émilien, Aurélien, Tacite, Probus. Il était temps qu'un homme énergique se levât pour arrêter cette orgie prétorienne, qui menaçait de replonger l'univers dans la barbarie, quelques siècles après la venue du Christ, le Messie de la paix et de la civilisation. Cet homme fut Constantin; et pour renouveler tout à fait ce sanglant ordre de choses, pour changer la face de la terre, il embrassa le christianisme, et donna une jeune sœur baptisée à l'antique Rome des païens.

Cependant Constantin ne jeta pas tout à coup les yeux sur Byzance pour en faire la sœur de Rome, et il nous sera permis ici de remplir une lacune négligée par tant d'historiens. Constantin, tout en reconnaissant les immenses avantages de la position topographique de Byzance, fut sans doute, d'abord, détourné de ses projets de fondateur par les inconvénients de cette même

position. Déjà, depuis des siècles, ce coin du monde était agité sans trêve dans le fracas des batailles, des conquêtes et des ravages, et rien n'annonçait que Byzance dût changer de destinée en changeant de nom. La ville du Bosphore avait toujours les mêmes voisins, sur les côtes d'Europe et d'Asie; toujours cette mer Noire, grand chemin des barbares du Nord et du Midi. Byzance, ou Constantinople, voyait toujours, sur des horizons plus ou moins éloignés, les Daces et les Pannoniens, agitant leur éternelle turbulence, entre les monts Carpathes et le mont Hémus; les Sarmates, disséminés jusqu'à l'océan des Scandinaves; les Scythes, qui descendent les rives du Tanaïs et du Volga jusqu'à l'Euxin et la mer Caspienne; les Visigoths et les Vandales, voisins du port d'Odyssus; les Goths, toujours maîtres de la presqu'île de la Chersonèse; les Hérules, sur les marais Méotides; les Bulgares, inaccessibles dans l'immensité de leurs déserts. Toutes les victoires que Rome avait remportées chez tant de nations barbares n'avaient amené que des soumissions apparentes, des trêves d'un jour, des alliances douteuses ou perfides. On sentait déjà, sur le Bosphore de Thrace, le premier souffle de cet ouragan de feu qui devait un jour emporter tout ce monde de barbares aux ports de Tarente, de Brindes, d'Anxur, d'Ostie, et faire expier à Rome la gloire de son universelle domination.

Devant cet avenir, Constantin hésita un instant, et il résolut de fonder une autre Rome sur des terres plus calmes et aussi fécondes pour la grande œuvre de la colonisation. Arles attira les yeux du sage empereur; et certes, ce choix, tout momentané qu'il fût, rend bon témoignage du génie et de la prévoyance de Constantin. Position admirable! Arles, placée entre les deux Gaules Narbonnaises, était maîtresse du plus beau des fleuves et d'un delta comme celui du Nil; par le Rhône, Arles entretenait commerce avec la mer et avec les provinces intérieures, jusqu'aux Allobroges et jusqu'à Lyon, et avec les lointains pays de vignobles baignés par l'Arar, cette belle rivière si tranquille dans son

cours, qu'on ne sait, dit Tacite, de quel côté elle coule : *nesciunt unde fluit*. Du côté de la mer, et à très-peu de distance, Arles trouvait deux ports très-sûrs pour les flottes de l'empire : l'un, chez les plus fidèles alliés des Romains, les Phocéens de Marseille ; l'autre, sur cette rive alors déserte, qui depuis a vu s'élever la tour de Bouc. Un canal naturel unissait, sur ce point, la Méditerranée au vaste étang de Berre, si connu des soldats de Marius. On pouvait donc faire de cet étang un autre port intérieur, et le plus commode et le mieux abrité du monde. Enfin, d'autres considérations moins sérieuses, mais toujours précieuses pour les enfants de Rome, donnaient encore à la Constantinople arlésienne un attrait et un charme particulier. On rencontrait dans son voisinage des villes qui rappelaient la grande métropole du Tibre, soit par leurs monuments, dignes du siècle d'Auguste, soit par la pureté suave des lignes de leurs horizons ; entre autres Nîmes, avec ses arènes superbes, scellées de la louve et des gémeaux ; avec son temple de Diane, tout rempli d'eaux vives et d'ombrages ; avec son pont du Gard, à trois rangs d'arches superposées, merveille d'architecture laissée sur les rochers du Gardon comme l'éternelle signature du peuple-roi ; et non loin de Nîmes, la cité d'Orange, autre Rome gauloise, avec ses arcs de triomphe, ses temples, ses promenoirs, son théâtre, son cirque, présents de Marius et d'Agrippa. Tout d'ailleurs avait concouru à favoriser, dans ce coin de la Gaule, la passion dominante des Romains pour les œuvres d'art. La limpidité du ciel, la pureté des eaux, la beauté des paysages, et principalement le voisinage des Cévennes, montagnes qui semblent copiées sur les inflexions du Soracte, et dont les inépuisables carrières donnent ce granit précieux que le ciseau taille si facilement, et que l'air durcit tout de suite, le granit du Colisée, du portique d'Octavie, et de la rotonde tumulaire d'Adrien.

Constantin savait d'ailleurs qu'il faisait une chose agréable aux Romains colonisateurs et à l'armée, en fondant une nouvelle

Rome dans un pays qui jouissait de toutes les conditions et de tous les avantages du ciel italien; il connaissait le proverbe popularisé par un poëte [1], et il travaillait de tous ses efforts, peut-être aussi par goût personnel, à calmer les tristesses de l'exil en offrant aux Romains les mêmes lignes d'architecture mariées aux mêmes lignes d'horizon sous les splendeurs du même ciel. La langue que parlait la colonie autour d'Arles, sur les rives du Rhône, sur les côtes de la mer, n'était pas le scythe et le sarmate, comme aux environs du Bosphore Cimmérien ou du Bosphore de Thrace, c'était l'harmonieux latin, que Marseille avait appris de Cicéron, son défenseur et son patron à la tribune aux harangues, la langue tibérine avait rebondi du *Lacidum*, ce Pirée gaulois, jusqu'aux rives du Rhône, du Gard, de la Durance. Ainsi Rome n'était pas toute dans Rome, on la retrouvait avec sa beauté, sa grâce, sa mélodie, son climat, dans cette Gaule méridionale, où Marius avait donné des noms latins aux montagnes, aux bourgs, aux lacs, aux villes, aux étangs, aux rivières, faisant ainsi oublier aux vaincus la honte de la conquête, en les incorporant avec des droits civiques dans la famille des vainqueurs.

Constantin fit plus encore; il donna pleine satisfaction aux goûts passionnés de ses Romains d'Arles pour les œuvres d'art et les jeux scéniques, et appelant sur les rives du Rhône les sculpteurs qui avaient ciselé les mornes statues des Daces sur son arc triomphal du Colisée, il leur ordonna de travailler pour embellir le promenoir du Rhône; il mit enfin le comble à ses largesses artistiques en élevant le théâtre qui porte son nom, monument superbe, qui étonnera les Arlésiens lorsqu'un sérieux travail de fouilles aura révélé ses colossales proportions. Les colonnes aujourd'hui visibles et debout donnent une idée bien incomplète du théâtre de Constantin. Ainsi donc, cette sœur gauloise de Rome

[1] Nescio qua natale Solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui

vit bâtir un théâtre digne rival du théâtre de Marcellus, ce glorieux voisin du Capitole; un théâtre qui contenait, non pas un public, mais tout un peuple, et dont les acteurs représentaient les chefs-d'œuvre de Plaute et de Térence devant les immenses gradins circulaires où s'asseyaient les fils de Brennus à côté des soldats de Constantin.

L'histoire, cette confidente toujours trop discrète, ne nous donne pas le motif qui détermina soudainement Constantin à quitter sa capitale du Rhône pour découvrir, sous un autre ciel, une autre succursale romaine. On peut donc ainsi hasarder une conjecture sur la cause mystérieuse et inconnue de cette émigration. Un historien qui a visité Arles avant Constantin, Strabon, nous fait une effrayante peinture des ravages de l'ouragan noir, *bis*, qui désolait l'antique Segoregium, les rivages du Rhône, et les plaines de la Camargue et de la Crau. Si Strabon n'a rien exagéré, Arles était alors une ville inhabitable pour des Romains habitués à vivre sur le Forum. Lorsqu'on arrivait sur le delta gaulois par un temps calme, et dans les tièdes mois de l'hiver, on était séduit par la sérénité du ciel et la grandeur du paysage; mais à l'approche des ides de mars, ce formidable *bis* dont parle Strabon se précipitait du nord-ouest avec le fracas du tonnerre; il déracinait les arbres, renversait les cavaliers, soulevait la poussière comme le simoun africain, brisait les barques sur les rives du fleuve, arrachait les étendards aux mains des vexillaires, et, bouleversant toutes les conditions des climats du Midi, il ramenait l'hiver au printemps, et même au milieu du solstice d'été. Les fléaux s'adoucissent en vieillissant. Le *bis* de Strabon souffle encore, mais il a dégénéré, on ne le reconnaît plus aujourd'hui dans le tableau de l'historien grec. Arles serait une ville déserte, si le fléau eût conservé ce souffle dévastateur qui épouvanta les soldats de Constantin, et obligea leur chef à tourner une seconde fois ses regards du côté de l'Orient. Quoi qu'il en soit, nous ne donnons ce motif que sous la réserve de la conjec-

ture. Le fait dominant est celui-ci : Arles a été Constantinople pendant très-peu de temps ; et, quel qu'en soit le motif, sa disgrâce doit être à jamais regrettable. Que de richesses perdues pour la Gaule méridionale ! que de trésors eût légués à la France d'aujourd'hui le long règne arlésien de Constantin le Grand ! Le peu qui a été fait est encore immense, car les Romains montraient le pouvoir de leur création, même dans un essai. Un jour, lorsque les municipalités seront moins économes et plus intelligentes, lorsque les vieilles masures de la cité d'Arles auront disparu pour faire place à cette civilisation monumentale que lui permet son chemin de fer, à la première station de la Méditerranée et de l'Orient, on découvrira tout le théâtre de Constantin, enseveli par le volcan de la barbarie ; on exhumera de cet Herculanum gaulois tout ce peuple de statues qui habita un instant cette Constantinople du Rhône ; et, avec ces nouvelles merveilles rendues à son soleil, avec son Champ-Élyséen, son cloître Saint-Trophime, son magnifique amphithéâtre, Arles sera pour l'antiquaire une autre Rome ; elle complétera sa pieuse auréole de ruines, la plus belle parure des vieilles cités.

---

## II

En suivant l'ordre naturel de la filiation de Constantinople, nous parlerons d'abord de Byzance, en remontant autant que possible vers son passé mystérieux, perdu dans les fables et les légendes. Il est du devoir de l'historien de faire pour les villes illustres ce que le chroniqueur héraldique fait pour les familles nobles. Les pierres ont leur généalogie comme les hommes. L'intérêt qui s'attache à Constantinople est si universel et si grand qu'il rejaillit jusqu'à son berceau, et qu'on aime à le suivre, même dans ses mensonges. Ainsi, lorsqu'on visite Rome, la ville des Césars, on aime à voir, après les magnificences de son histoire, les humbles domaines d'Évandre et de Numitor, les saules du Tibre après le Palatin. Dès les temps historiques les plus reculés, lorsque les héros abandonnent aux hommes la domination des empires, Byzance est déjà fondée et occupe un rang distingué parmi les places dont toutes les puissances conquérantes se disputent la possession. S'il faut en croire une tradition généralement accréditée dans l'antiquité, sa fondation remonte à Byzas, un de ces coureurs de grands chemins qui s'en allaient à l'aventure, dans les âges primitifs, suivis de quelques compagnons, et ne s'arrêtaient que lorsqu'ils avaient trouvé une terre inoccupée, dans une position favorable, dont ils s'emparaient du droit du premier venu. Thèbes, Athènes, Sparte dans la vieille Grèce, Rome en Italie, n'ont pas eu d'autre fondation première. Pour

Rome même, l'absence de femmes rendit l'affaire plus grave, et faillit tuer la ville naissante dans son berceau. Heureusement pour Romulus, il avait des voisins, et les Sabines consentirent à un enlèvement. Byzas n'eut pas besoin de recourir au même expédient que Romulus. Si l'antiquité est peu d'accord sur la nationalité vraie de ses compagnons, si les uns les font venir d'Argos, pendant que d'autres les font partir de Mégare; du moins, tous les écrivains qui nous ont laissé des documents sur les premiers temps d'une ville réservée à de si hautes destinées sont-ils à peu près unanimes sur l'origine presque divine de Byzance. Ce Byzas, dont nous avons déjà écrit le nom, était bien un chef d'aventuriers, mais sa naissance était le fruit d'une de ces unions mystérieuses qui couronnaient si souvent la flamme dont une divinité brûlait pour un simple mortel. Byzas, par sa mère Céroëssa, descendait de Jupiter et d'Io, et il eut pour père le puissant dieu de la mer, Neptune, qui, avec Apollon, l'aida à jeter les premières fondations de la ville nouvelle. Dans le voisinage florissaient déjà plusieurs cités, toutes fondées, comme elles se fondaient alors, par voie de migrations et de colonies. La plus célèbre de toutes était Calcédoine, qu'occupait une bande de Mégariens. S'il faut en croire le père de l'histoire, Hérodote, l'oracle, consulté avant le départ de Byzas, aurait même donné une de ces réponses ambiguës qui lui étaient familières, et qui aurait frappé d'un blâme indirect les Mégariens, fondateurs de Calcédoine. *Cherchez*, aurait-il dit, *le lieu opposé aux terres des aveugles*, désignant par là cette merveilleuse présqu'île, appelée, dès la plus haute antiquité, *Chrysocéras* ou *la Corne-d'Or*, que n'avaient pas su voir les Mégariens voyageurs. Byzas, guidé par cette parole prophétique, jeta son ancre sur la côte d'Europe, et regarda du haut de ses tours naissantes les aveugles Calcédoniens. Puis, autour de lui, il vit des peuples barbares auxquels il apportait une civilisation encore à son berceau, mais enfin une civilisation, ce qui fit qu'ils ne tardèrent pas à reconnaître sa supériorité, et, comme tous les

peuples enfants, à se montrer disposés au respect et à l'obéissance. Byzas n'abusa point d'une position si belle. Toutes les traditions antiques nous le montrent animé des plus beaux sentiments de justice et d'humanité. Il n'agrandit pas outre mesure le domaine qui a été sa conquête première; il est avant tout préoccupé de l'avenir de sa ville et du bien-être de ses compagnons. Une seule tache ternit sa gloire, et encore la chronique que nous allons rapporter est-elle diversement racontée par les historiens, de telle sorte que, au milieu de ces incertitudes, le blâme s'arrête souvent sous la plume de l'écrivain moderne; tous ceux qui connaissent l'antiquité comprendront que nous voulons parler de l'histoire de Phidalie. Au moment où Byzas débarqua sur les côtes de Thrace, le pays était déjà occupé par une de ces races d'hommes que les historiens nomment *autochthones* (nés du sol), faute de pouvoir leur assigner une autre origine moins équivoque. Ces populations n'avaient guère de demeure fixe; elles couraient les bois par bandes séparées, et reconnaissant à peine la suprématie de quelques chefs, absolument comme on trouve encore les races primitives dans les forêts du nouveau monde. Non loin du lieu où débarqua Byzas, une de ces peuplades avait fixé son campement, et Byzas noua des relations avec elle. Bientôt ces relations devinrent plus fréquentes. Byzas avait vu la fille du chef, la belle Phidalie : l'enlever à son père, la conduire dans sa ville nouvelle, fut pour l'aventurier une chose facile. L'amour est confiant. Mais le chef sauvage, le père indigné, courut au palais de ce roi qu'il connaissait à peine; et, maudissant sa fille, la dévouant aux dieux des mauvaises pensées, il s'enfonça de nouveau avec sa tribu dans les forêts de la Thrace. Effrayée, la jeune fille avait vainement essayé de fléchir le courroux de son père, et une sombre tristesse était entrée dans son cœur. Pour comble d'infortune, Byzas n'eut aucune compassion pour cette douleur morne, et au bout de quelques jours, Phidalie se vit abandonnée et de son père et de son amant. Alors, ne pouvant survivre à cette double honte, elle

s'enveloppa dans son voile de jeune fille, et alla se précipiter dans la mer, à l'endroit même qui porte le nom de golfe de Phidalie ou de *Port des femmes*. Voilà cette tradition, telle que l'ont racontée, et peut-être brodée, les écrivains de l'antiquité. Il est vrai que, dans l'époque byzantine, on trouva une origine plus héroïque à cette appellation maritime; mais au milieu de ces jeux d'une imagination plus ou moins bien inspirée, s'il est bon de recueillir les légendes, il est bon également de ne pas trop s'appesantir sur elles; la véritable érudition n'a que bien peu de chose à y gagner. Tous les faits plus ou moins fabuleux, plus ou moins inventés à plaisir se passaient, au dire d'Eusèbe, dans sa *Chronique*, vers la troisième année de la trentième olympiade, ce qui nous reporterait à l'an 657 avant J.-C. Si cette date avait tous les caractères de notre certitude historique moderne, elle nous serait doublement précieuse; mais, en ceci encore, nous sommes obligé, dans la crainte d'une affirmation trop promptement énoncée, de renvoyer les amateurs de chronologies exactes à nos prédécesseurs, sans nous porter autrement garant de leur science et de leur véracité.

Passons maintenant à une époque plus historique : nous retrouverons Byzance mêlée à toutes les grandes luttes nationales de la Grèce, et, par sa position, étant le point de mire de toutes les convoitises et de toutes les ambitions. L'antiquité a été tourmentée des mêmes besoins que nous. L'Hellade, jadis pas plus qu'aujourd'hui, n'était fertile en grains, qui ont toujours été l'indispensable aliment de tous les peuples civilisés. La question des blés était souvent agitée sur les môles du port de Phalère, à Athènes, et les promeneurs du Céramique se demandaient avec inquiétude des nouvelles des vaisseaux chargés dans les ports du Bosphore, de la Propontide et du Pont-Euxin. La Thrace et les contrées qui l'avoisinent pourvoyaient alors à l'approvisionnement de la Grèce. La Tauride n'était guère connue que par l'inclémence de ses habitants, assez semblable à l'inclémence des flots de l'Euxin, qu'il fallait traverser avant d'arriver à cette terre inhospitalière. Il fallait

que la Tauride devînt Crimée et subît l'influence féconde de deux Français, le prince de Ligne et le duc de Richelieu, pour se transformer en la terre nourricière que nous connaissons; mais une incubation de vingt-cinq siècles était nécessaire pour arriver à ce résultat. Au temps dont nous nous occupons, le sol fertile par excellence en moissons chères à la blonde Cérès était celui de la Thrace, et le port qui servait de débouché à ces produits de nécessité première était Byzance, vers lequel accouraient des navires de toutes les nations de la Grèce. Il y avait en même temps à cette magnifique *Corne-d'Or* d'immenses entrepôts, qui servaient à tout le commerce de transit de la Bithynie, du Pont, de la Cappadoce, de toutes les contrées qui, par l'Orient ou l'Occident, avoisinaient l'Euxin et aspiraient à trafiquer avec la mer Égée, les îles grecques et la grande mer intérieure. L'Attique ne fournissait guère, en retour de ce commerce, que ses figues célèbres, le miel confectionné dans les ruches des monts Hymette et Hybla, et ces marbres précieux qui, extraits des carrières du Pentélique, rivalisaient avec ceux de Paros. Dans le Péloponèse, Sparte voyait beaucoup de lauriers-roses fleurir sur les bords de son fleuve Eurotas; Corinthe voyait beaucoup de raisins mûrir sur ses treilles; mais le sol pierreux se couvrait difficilement de jaunes épis. On comprend donc sans peine les concupiscences que dut exciter la possession de Byzance dans toutes ces républiques, toujours amoureuses de colonies nourricières de la métropole. Quand les guerres médiques commencent, quand l'indépendance de la Grèce est sérieusement menacée par cet immense empire persan qui aspire à tout soumettre à sa domination, les luttes et les rivalités des puissances grecques ont déjà commencé dans le Bosphore. Miltiade fait ses premiers exploits en cherchant à étendre l'influence athénienne dans ces contrées. Il s'empara de la Chersonèse de Thrace, y établit une colonie, et, continuant ses courses aventureuses, il se trouva pour la première fois en contact avec les Perses, qui guerroyaient alors contre les Scythes, établis jusque sur les bords de

l'Ister, notre Danube actuel. Déjà le héros athénien prévoyait sans doute les maux que les Perses, sous la dynastie des Hystaspides, préparaient à sa patrie, car, les voyant engagés dans une lutte terrible et dans un pays inconnu, il voulait leur couper toute retraite et les laisser ainsi périr au milieu des glaces et des eaux fétides des marais dont ce pays était couvert. Son conseil ne fut pas suivi, et quelque temps après une armée innombrable de Perses se répandit dans la Grèce. Tout plia, tout se soumit sur le passage de ces conquérants; Byzance fut une des premières villes qui perdit sa liberté. Placée comme un trait d'union entre l'Europe et l'Asie, c'est elle qui vit défiler sous ses murs ces hordes formidables que dix mille Athéniens, sous les ordres de Miltiade, devaient tailler en pièces aux champs de Marathon. Mais cette victoire, qui assura jusqu'au règne de Xerxès l'indépendance de la Grèce, n'empêcha point Miltiade de finir ses jours dans une prison et n'arracha point Byzance à la domination persane. Sous le règne du fils de Darius, cette ville devint même le point où se réunirent ces vaisseaux sans nombre que Thémistocle vainquit dans le détroit de Salamine, et cette nouvelle armée qui, plus terrible encore que la première, après être restée maîtresse du passage des Thermopyles par le trépas glorieux de Léonidas, devait venir trouver la défaite et la mort aux plaines de Platée. Sous Xerxès, Byzance vit accroître et sa puissance comme ville et sa splendeur. Partout où passaient les Perses avec l'intention de s'y fixer, comme plus tard les Romains, ils laissaient des traces somptueuses de ce passage. Les bains, les palais, les promenades couvertes, toutes sortes de monuments publics s'élevaient comme par enchantement. Et ceci était d'autant plus facile à une époque où les bras ne manquaient jamais, où les matières premières étaient prises par voie de réquisition forcée, qu'à la suite de l'armée marchaient plusieurs proches parents du roi. Ce fut non loin de Byzance, sur le détroit d'Hellé, que Xerxès fit jeter ce fameux pont emporté deux fois par la mer en furie; ce fut là encore que Xerxès, pour punir cette rébellion des éléments,

fit battre les flots de verges. Mais cette punition ne conjura point les échecs qui l'attendaient dans tout le cours de cette expédition. Après sa victoire de Platée, le Grec Pausanias, poursuivant le cours de ses triomphes, voulut compléter la défaite des Perses en les chassant entièrement de tout le continent européen. Non-seulement il reprit sur eux les îles dont ils s'étaient emparés dans les archipels de la mer Égée, mais encore, franchissant l'Hellespont et entrant dans la Propontide, il envahit la Chersonèse de Thrace, et ses vaisseaux ayant jeté l'ancre dans *la Corne-d'Or*, il plaça le siége devant Byzance. Si la résistance fut longue, c'est ce que ne nous apprennent point les historiens Thucydide et après lui Cornelius Nepos, auxquels nous empruntons ces détails. Toujours est-il que Byzance se rendit, et avec elle ces proches parents de Xerxès dont nous avons déjà parlé, qui s'étaient enfermés dans la place, et qui travaillaient à l'embellir bien plus qu'à la fortifier. Ici commence dans Byzance une de ces trahisons intimes que la lecture de l'histoire ne nous a rendues que trop familières [1]. Ce roi de Lacédémone, ce Pausanias tout couvert des lauriers conquis à la tête de la Grèce entière armée pour sa liberté, laisse l'orgueil pénétrer dans son cœur. Le commandement suprême de soldats libres ne lui suffit plus ; il aspire à l'existence molle d'un satrape d'Asie, et

[1] Nam quum, Byzantio expugnato, cepisset complures Persarum nobiles, atque in his nonnullos regis propinquos, hos clam Xerxi remisit, simulans ex vinculis publicis effugisse; et cum his Gongylum Eretriensem, qui litteras regi redderet, in quibus hæc fuisse scripta Thucydides memoriæ prodidit : « Pausanias, dux Spartæ, quos Byzantii ceperat, postquam propinquos tuos cognovit, tibi muneri misit, seque tecum affinitate conjungi cupit. Quare, si tibi videtur, des ei filiam tuam nuptum. Id si feceris, et Spartam, et cæteram Græciam, sub tuam potestatem se, adjuvante te, redacturum pollicetur. His de rebus si quid geri volueris, certum hominem ad eum mittas face, cum quo colloquatur. » Rex, tot hominum salute tam sibi necessariorum magnopere gavisus, confestim cum epistola Artabazum ad Pausaniam mittit, in qua eum collaudat, ac petitne cui rei parcat ad ea perficienda quæ pollicetur. Si fecerit, nullius rei a se repulsam laturum. Hujus Pausanias voluntate cognita, alacrior ad rem gerendam factus, in suspicionem cecidit Lacedæmoniorum. In quo facto domum revocatus, accusatus capitis, absolvitur; mulctatur tamen pecunia. Quam ob causam ad classem remissus non est.

(Cornelius Nepos. *In Pausan.*)

il veut faire partager sa couche lacédémonienne à la fille des rois de Perse. Il délivre les prisonniers qu'il a faits, il les renvoie à la cour de Xerxès, et avec eux part un de ces émissaires de trahison que les âmes viles ont toujours à leur service. Ce qu'il a fait à Platée, ce qu'avant lui avaient fait Thémistocle à Salamine, Miltiade à Marathon, Pausanias veut le défaire. La Grèce a versé le plus pur de son sang pour conserver son indépendance, c'est cette même indépendance que Pausanias veut lui ravir. Ce qui encourage les traîtres, c'est que les rois ambitieux sont toujours disposés à prêter une oreille favorable à de semblables propositions. L'émissaire de Pausanias fut bien accueilli à la cour de Xerxès, et si la trahison ne reçut pas son entière exécution, c'est que les Lacédémoniens, soupçonneux par suite de certaines façons d'agir insolites qu'ils remarquèrent dans leur roi, le rappelèrent brusquement à Sparte et le firent comparaître devant les juges. Ceux-ci ne tenaient sans doute point encore tous les fils de la trame coupable, car ils ne condamnèrent Pausanias qu'à une amende. Peut-être aussi voulurent-ils avoir égard à sa gloire récente, espérant en de meilleurs sentiments de la part du vainqueur de Platée. Toujours est-il qu'il ne reprit pas son commandement. Mais le traître ne renonce pas aisément à ses projets; Pausanias renoua de nouvelles intrigues, et sa mort seule délivra la Grèce du péril incessant dont il la menaçait. Ces conspirations et ces trahisons du général lacédémonien ne détruisirent point l'œuvre qu'il avait commencée à Byzance. En s'emparant de cette ville, son but n'avait pas été seulement d'enlever aux Perses un boulevard qui pût leur servir de point d'appui pour de nouvelles invasions : il voulait principalement assurer à Lacédémone une colonie florissante, qui mettrait pour toujours la Laconie à l'abri de la disette des grains. A cet effet, à la suite de sa flotte et de son armée conquérantes, était venue toute une population de jeunes Lacédémoniens, qui abandonnaient sans regret les bords de l'Eurotas et ses lauriers-roses pour les rives du Bosphore. Le rappel de Pausanias, sa première

condamnation et sa mort, ne changèrent en rien les dispositions de Sparte à l'endroit de Byzance. Dans l'antiquité, Sparte était une des républiques qui furent douées au plus haut degré de l'esprit colonisateur. Quand ses généraux mettaient le pied sur un sol dont la métropole avait résolu de faire une de ses colonies, ils imprimaient si fortement le cachet de Sparte à toutes les institutions qu'ils organisaient, que, nonobstant les révolutions intérieures et les conquêtes, la ville conservait toujours un certain caractère spartiate dans ses mœurs, dans ses habitudes, dans ses lois, dans l'esprit de ses habitants. Ainsi, dans ce qui concerne Byzance, l'œuvre de Pausanias ne fut pas de longue durée. *La Corne-d'Or* était une position trop belle pour qu'elle ne fût pas précieusement convoitée par toutes les puissances maritimes dont les navires faisaient voile incessamment vers ces contrées d'où l'on rapportait de riches chargements de blé, de chevaux et de métaux précieux. Athènes surtout, qui, depuis Thémistocle, depuis la victoire de Salamine et la fondation du Pirée, avait la marine la plus florissante de la Grèce, ne pouvait voir sans jalousie Byzance aux mains de son éternelle rivale. Le fils de Miltiade, Cimon, jaloux de marcher sur les traces glorieuses de son père, parvenu aux commandements, conduisit ses flottes et ses troupes vers ces provinces de Thrace destinées à devenir le grenier de l'Attique. Il vainquit les barbares en plusieurs rencontres; mais ces victoires n'étaient pour lui qu'un acheminement vers le but qu'il se proposait d'atteindre. Un hardi coup de main le rendit maître de Byzance, et il n'est pas douteux que s'il eût eu en ce moment la puissance suprême dans Athènes, c'est à Byzance qu'il eût établi les dix mille colons [1] avec lesquels il fonda la riche colonie athénienne d'Amphipolis. Mais Athènes, au milieu de ses incontestables qualités, eut toujours le défaut de vouloir contrôler sans cesse et diriger les actions de ses généraux. Elle ne donnait jamais à ce-

[1] Cornelius Nepos. *In Cim.*

lui-ci ou à celui-là une mission de confiance, sans qu'aussitôt elle ne se défiât de lui. Cimon ne fit pas exception à cette règle générale. Il eut le sort de son père Miltiade, du grand Thémistocle, du juste Aristide. Nonobstant les plus éminents services rendus, il se vit en butte aux défiances de tout un peuple éternellement jaloux de sa liberté, au point de voir dans tous ses grands hommes de futurs tyrans Pisistrate. Gêné par tant de regards soupçonneux dirigés sur lui, Cimon laissa son œuvre incomplète; l'accusation était venue l'atteindre au moment où il méditait le plus brillant avenir, et pour la métropole, et pour les colonies. Obligé de fuir, de cacher sa grandeur sous le manteau du proscrit, il avait l'œil sans cesse fixé sur ces terres heureuses, dont la possession eût pu donner à sa patrie une si grande prospérité; mais ce fut en vain qu'il espéra assurer cette colonie à Athènes. Quelques années après ses victoires, les Lacédémoniens reprirent le dessus, et, étant rentrés dans Byzance, ils y établirent une magistrature puissante et redoutée. Les magistrats qui l'exerçaient portaient le nom d'*harmostes*, et gouvernaient en maîtres la ville et toute la contrée qui en dépendait. Durant la longue administration de Périclès et la paix qui permet à Athènes et à la Grèce entière de se livrer à la culture des arts, pendant que l'esprit et la main de l'homme enfantent tous ces chefs-d'œuvre qui, après deux mille ans, font encore l'étonnement et l'admiration de la postérité, Byzance est tout entière livrée aux soins et aux soucis du commerce. Les navires vont et viennent sans cesse de la mer d'Égée, de l'Hellespont, de la Propontide à la Corne-d'Or. Le port de Byzance rivalise avec les ports d'Athènes et de Corinthe; c'est par Byzance que l'Europe orientale et la haute Asie sont en relations permanentes. Des embouchures de l'Ister se détachent aussi journellement des embarcations à demi sauvages, et celles-ci viennent apporter à l'Europe civilisée les produits et les nouvelles des contrées barbares. Les môles de Byzance sont le coin de terre où le Scythe, le Sarmate, le Germain, viennent lier connaissance avec les Grecs de l'Attique

et du Péloponnèse. Il n'y a pas de tyrannie possible avec toutes ces relations quotidiennes. Les mœurs s'assouplissent malgré les lois, malgré les magistrats, à ce contact permanent de peuples de toute origine et de toute nation. Byzance, au temps de Périclès, est devenue une ville charmante, toute pleine d'agréments pour l'étranger. La forte discipline de Sparte s'est relâchée d'elle-même à ce souffle civilisateur et bienfaisant, qui tend à unir les mains et les cœurs pour l'échange des produits et le partage des mêmes plaisirs. Byzance a repris les traditions de la domination persane, et elle ne songe qu'à s'embellir, afin de devenir de jour en jour une place de commerce plus importante. Puis éclate la guerre du Péloponnèse, et pendant que Sparte et Athènes se portent de terribles coups sur terre et sur mer, Byzance, qui souffre de toutes ces dissensions, songe enfin à vivre d'une vie indépendante, à passer elle-même à l'état de métropole, après être restée trop longtemps colonie. Plusieurs fois Byzance fut prise et reprise par les puissances belligérantes, et chaque fois c'était un nouveau coup porté à son commerce, qui dépérissait après avoir été si florissant. Alcibiade, que sa fortune aventureuse devait porter sur tous les points du monde connu des anciens, quand, pour la seconde fois, il s'exila d'Athènes, sa patrie, vint chercher un refuge à Périnthe, place forte appartenant à l'empire de Perse, et qui, des côtes d'Asie, regardait Byzance. En choisissant cette terre pour y cacher sa gloire et ses malheurs, il nourrissait l'espérance d'y fonder une ville qui, dans ces luttes, pourrait en peu de temps être d'une utilité fort grande à la mère-patrie. En effet, à sa voix, les Athéniens accoururent en foule; et plus tard, après le désastre qui mit Sparte en possession d'Athènes, quand Alcibiade, obligé de fuir encore, ne trouva qu'un refuge précaire auprès de Pharnabaze contre la rancune lacédémonienne, ces colons allèrent chercher un asile chez les Byzantins, et, l'asile accordé, grossirent considérablement un parti né de ces luttes de la Grèce, et que nous pourrions appeler le parti national. Les

victoires de Lysandre avaient assuré la prépondérance de Sparte dans toute l'Hellade. Sa domination pesait sur un grand nombre de villes, et elle avait partout établi une tyrannie analogue à celle qui portait à Athènes le nom de *tyrannie des trente*. Ce joug était lourd; aussi partout se forma-t-il des conspirations ayant pour but de travailler à l'affranchissement de la patrie. Ces partis, que nous pourrions appeler nationaux, agirent presque de concert, se prêtant de tous côtés un mutuel appui. Il en résulta que Byzance se trouva libre, presque en même temps que Thrasybule délivrait Athènes et lui rendait ses antiques et libérales institutions. Dès lors, les harmostes sont chassés comme les trente tyrans, et Byzance se donne une constitution qui lui est propre et établit son gouvernement sous une magistrature nationale; ces magistrats prennent le nom vénéré de *hieromnemones*, qui leur donne à la fois un caractère civil et sacré. Plus sage qu'Athènes, avec laquelle elle se lia d'une de ces amitiés étroites qui rappelaient entre les villes cette antique hospitalité qui unissait souvent les citoyens de deux cités différentes, Byzance n'usa de son indépendance et de sa liberté que pour accroître de jour en jour sa force, son autorité, son influence, sa prospérité. Toujours trait d'union entre l'Europe occidentale et la Thrace, et l'Asie cappadocienne et pontique, elle grandit si vite que tous les rois, tous les gouvernements du voisinage, eurent l'ambition d'enrichir leurs domaines de cette florissante possession. Entre tous, les princes de Macédoine se montrèrent âpres et ardents à la conquérir. Byzance soutint contre eux plusieurs guerres, dans lesquelles elle eut pour alliés naturels plusieurs petits seigneurs et tyrans du Bosphore, qui comprenaient tous que la cause de cette ville était la leur; et puis Athènes, dont l'influence fut toujours très-grande dans les conseils de Byzance. Une de ces guerres surtout a été particulièrement célèbre; c'est celle dans laquelle les Byzantins firent tête au roi de Macédoine, Philippe, fils d'Amyntas. L'antiquité nous a conservé le nom du général qui les conduisit à la victoire. Léon

était un enfant de Byzance. A la fois historien et soldat, il avait consacré les loisirs que lui avait faits la paix conquise par ses armes à écrire ses exploits; mais les sept livres de son histoire ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les soldats d'Athènes se montrèrent également, dans cette guerre de Thrace, dignes de leurs pères de Mycale et de Marathon. Sous la conduite de Charès, ils marchèrent à côté de leurs alliés fidèles avec la bravoure et l'intrépidité qui ne dégénéraient jamais chez eux. Dans plusieurs rencontres, Charès fit lourdement sentir aux Macédoniens que l'heure de la domination dans la Grèce n'était pas encore venue pour eux; et qu'avant de songer à exécuter leurs plans ambitieux d'envahissement général, ils devaient inventer la terrible phalange à laquelle ils attacheraient leur nom. Au reste, ce n'était pas avec Byzance seule qu'Athènes avait ainsi noué des relations d'excellente amitié, c'était avec tout le Bosphore, et les services rendus étaient mutuels. Quand Thraces ou Macédoniens menaçaient ces États riverains, Athènes envoyait de braves soldats et des généraux habiles. A leur tour, les puissances du Bosphore se souvenaient constamment que l'Attique est une terre pierreuse, très-propre à la culture de la figue et de l'olive, mais peu fertile en blé, ce qui eût rendu les disettes fréquentes, si Byzance et le Bosphore n'eussent envoyé leurs navires en franchise dans le Pirée. Nous trouvons les traces de cet échange permanent de services dans un des plus beaux monuments de l'éloquence antique qui soient parvenus jusqu'à nous. Démosthène, dans son discours contre la loi de Leptine, en parlant des immunités injustement ravies à un certain ordre de citoyens, a dit ces paroles lumineuses : « Il est écrit en propres termes dans cette loi (la loi de Leptine) : *Personne, ni citoyen, ni isotèle, ni étranger, ne sera dispensé;* et, sans appliquer spécialement la dispense ou à la chorégie, ou à quelque autre redevance, elle dit simplement : *Personne, excepté les descendants d'Harmodius et d'Aristogiton*..... Elle dépouille aussi Leucon, prince de Bosphore, et ses

enfants, du privilége qu'ils tiennent de vous. Étranger par la naissance, Leucon est Athénien par votre adoption; or, à aucun de ces deux titres, il ne peut jouir de l'immunité d'après la loi. Toutefois, parmi vos autres bienfaiteurs, chacun ne nous a servi que temporairement. Leucon, pensez-y, vous rend des services continuels; et quels services! Ceux dont notre ville a le plus pressant besoin. Aucun peuple, vous le savez, n'emploie autant que nous de blés étrangers; or, nos navires nous en apportent du Pont presque autant que de tous les autres marchés réunis. Cela se conçoit : cette contrée est très-fertile en grains; et, de plus, Leucon, son souverain absolu, octroie la franchise à ceux qui en amènent ici, et fait proclamer qu'ils chargeront les premiers. C'est que l'immunité qu'il a reçue pour lui et pour ses enfants, il vous la paye à tous. Et jugez du prix de ses concessions : il perçoit un droit de trentième sur le blé enlevé de ses États; or, il nous arrive de ce pays environ quatre cent mille médimnes, comme on peut le voir sur le contrôle des inspecteurs de grains. Donc, sur trois cent mille mesures, ce sont dix mille qu'il nous donne, et environ mille sur cent mille. Et il est si éloigné de retirer à la république cette munificence, qu'il a appliqué nos franchises à son marché de Théodosie, nouvel établissement qui, au rapport des navigateurs, ne le cède en rien à celui du Bosphore. Je tais une foule d'autres services que vous avez reçus tant de ce prince que de ses ancêtres. Disons seulement qu'il y a trois ans, dans une disette générale, il nous envoya des grains en abondance, et à si bas prix, qu'il resta quinze talents sur les fonds administrés par Callisthène. Eh bien! Athéniens, un prince qui s'est conduit ainsi envers vous, que fera-t-il, dites-moi, s'il apprend que, par une loi, vous lui enlevez son immunité, et que vous avez décrété que, même repentants, vous ne pourriez la lui rendre? Ignorez-vous que, en privant Leucon de son privilége, cette même loi, définitivement exécutoire, frappera aussi vos pourvoyeurs de grains? Certes, personne ne s'est imaginé qu'il

endurera la révocation de vos libéralités sans vous retirer aussi les siennes. Ainsi, outre les nombreux préjudices dont la loi nous menace, elle nous ravit dès aujourd'hui une partie de nos ressources..... D'accord avec Leucon, vous avez érigé des colonnes où sont inscrites vos mutuelles concessions, une au Bosphore, l'autre au Pirée, et la troisième au Temple. Or, sondez l'abîme d'infamie où vous pousse une loi qui rend tout un peuple plus perfide qu'un seul prince! Que sont ces colonnes élevées par vous? Le contrat de nos exemptions réciproques. On y lira donc la fidélité de Leucon à ses engagements, son zèle constant à vous combler de biens; tandis que vous, vous aurez frappé d'impuissance ces gages encore subsistants. Ah! détruisez-les! cela sera bien moins inconséquent. Debout, ces colonnes seront un vivant témoignage en faveur de quiconque voudra insulter Athènes. Et si Leucon nous envoie demander sur quelle accusation, sur quelle plainte vous lui avez retiré son privilége, par les dieux! que dirons-nous? qu'écrira le citoyen chargé de rédiger votre réponse? Eh bien! il objectera l'indignité de quelques privilégiés. Et si le prince réplique : Il est peut-être aussi quelques méchants parmi les Athéniens; mais moi, loin de dépouiller les bons à cause d'eux, je les laisse jouir tous, parce que je crois le peuple bon. Son langage ne sera-t-il pas plus juste que le nôtre? Je le pense, moi. Car il est plus ordinaire parmi les hommes de faire du bien en faveur de qui nous en fait, même à ceux qui ne sont pas bons, que de compter les indignes pour arracher nos dons à ceux qui les méritent incontestablement. D'ailleurs, je ne puis concevoir comment le citoyen qui le voudra n'imposera pas l'échange de fortune à Leucon. Il a toujours des propriétés dans l'Attique, et si, en conséquence de votre loi, on en prend possession, ou il les perdra, ou il sera forcé de subir les charges; et ce qui l'affectera le plus, ce n'est point la dépense, ce sera de se voir retirer vos dons [1]. »

[1] DÉMOSTHÈNE. *Discours contre Leptine.* Nous avons emprunté l'excellente traduction du savant helléniste, M. Stiévenart.

Nous avons prolongé comme à plaisir cette citation, qui jette un grand jour sur toutes les relations commerciales qui mettaient Athènes en communication permanente avec toutes les contrées du Bosphore. Dans ces époques lointaines, un passage d'un plaidoyer du grand orateur athénien est comme un phare allumé au milieu de la nuit. L'histoire de Leucon nous permet de comprendre, ou plutôt de deviner l'histoire de Byzance. Dans cette démocratie athénienne, toujours un peu folle, malgré sa grandeur, pas de doute qu'il n'y eut à de certains moments de vertueux, mais inconsidérés citoyens, comme Leptine, qui firent passer des lois dont la portée leur échappait. Ils durent ainsi souvent blesser une république qui ne demandait qu'à être une fidèle et bienveillante alliée. Ainsi s'expliqueraient ces tergiversations, que nous signalons parfois sans les comprendre, dans une histoire où les ténèbres ne sont guère éclairées que par les lueurs incertaines des documents qui sont arrivés jusqu'à nous. C'est sans doute dans un de ces moments où Byzance doutait d'Athènes que Cléarque, de Lacédémone, dut surprendre la belle ville du Bosphore; il s'en empara, et, renversant les institutions nationales, il y rétablit la magistrature spartiate des harmostes.

Au reste, cette tyrannie nouvelle ne fut pas de longue durée. Nous avons prononcé le nom de Démosthène, et ce nom nous ramène à cette époque critique de l'histoire grecque où la domination macédonienne nivela toutes les libertés, et fit peser un joug uniforme sur l'Hellade tout entière. Byzance suivit le sort de tant de républiques puissantes. Ce que n'avaient pu éviter Thèbes, Sparte, Athènes, elle le subit comme elles; les temps étaient passés où Byzance repoussait victorieusement les attaques d'Amyntas et de son fils Philippe. Un autre Philippe et son fils Alexandre devaient préparer dans les ports du Bosphore les grands armements avec lesquels ils se proposaient d'aller combattre la puissance persane jusque dans ses propres foyers. L'histoire des grandes expéditions d'Alexandre ne peut rentrer dans

le cadre étroit de ce récit. Alexandre mort, quand ses lieutenants se partagèrent les parties diverses de ce vaste empire, plusieurs villes de la Grèce profitèrent des divisions qui accompagnèrent la répartition de cet immense héritage pour recouvrer leur liberté. Byzance fut du nombre, et avec l'indépendance la prospérité lui revint. Laissant de côté d'une façon complète toutes les querelles politiques, elle ne s'occupa plus que d'augmenter ses relations et son commerce. Peu lui importèrent les luttes et les exploits des Eumènes, des Séleucus, des Ptolémée, des Pyrrhus. Dans la succession ouverte d'Alexandre, Byzance ne vit que l'heure propice à la fondation d'une nouvelle ère nationale, et elle en profita largement. En peu d'années, elle eut réparé toutes les pertes éprouvées pendant les luttes intestines de la Grèce et pendant la domination macédonienne. Elle régna en souveraine sur tout le Bosphore ; elle devint la rivale d'Alexandrie, la nouvelle capitale de l'Égypte, et aurait peut-être surpassé la gloire de la ville des Ptolémées, si elle n'eût principalement dirigé son commerce vers le Pont, la Cappadoce, les pays qu'arrose l'Ister, et d'autres contrées dont les poëtes et les historiens ont beaucoup trop négligé de s'occuper. Durant cette période assez longue, nous ne trouvons dans l'histoire de Byzance qu'un fort petit nombre de ces faits que les chroniques ont grand soin de mentionner avant tous les autres : point de guerres, point de dissensions intestines, point de conflits violents. L'existence des villes de commerce, dans leurs plus grandes prospérités, est ainsi faite d'une longue succession de jours pleins de calme, d'activité laborieuse et de repos intérieur et extérieur. Naturellement liée à la politique des pays avec lesquels elle trafiquait, Byzance ne se mêla point cependant à ces grands drames politiques dont le dénoûment fut l'agrandissement outre mesure de la domination romaine. Elle vit passer le vaincu de Zama quand Annibal alla chercher un refuge à la cour de Prusias, roi de Bithynie, et donna à peine un regard à la ruine de Carthage, cette reine du négoce dans l'Afrique occidentale.

Plus tard, quand l'ambition romaine menaça d'engloutir toutes les souverainetés des premières régions de l'Asie, et rencontra Mithridate pour lui barrer le chemin, Byzance, tout en conservant sa liberté, était un des points sur lesquels devait s'appuyer ce terrible roi dans l'exécution de ce plan gigantesque qui aurait mis Rome à deux doigts de sa perte. Trahi par son propre fils, vaincu, Mithridate laissa libre carrière aux Romains. Mummius avait pris Corinthe, mais la Grèce ne marquait pas encore ses monuments de ce signe superbe qu'on rencontre partout dans le monde antique, la louve allaitant les gémeaux. A Orchomène, Sylla remporta une laborieuse victoire, qui décida à tout jamais des destinées de ces villes habituées à la liberté. Byzance suivit la fortune des républiques grecques. Elle comprit que Rome était une de ces puissances formidables auxquelles revient de droit l'empire du monde entier. Elle subit de bonne grâce cette domination inévitable, et Rome, dans sa grandeur, tenant compte de cette soumission volontaire, laissa ses institutions à Byzance, de telle sorte que, tout en reconnaissant la suzeraineté romaine, le gouvernement byzantin n'en fut pas moins autonomique. Dans cet aperçu rapide qui, des temps fabuleux, nous a menés jusqu'à Jules César, c'est-à-dire à quelques années avant la naissance du Christ, nous avons vu Byzance passer par des fortunes et des états bien divers. Si nous avons omis d'une part ses luttes permanentes contre ses voisins de Thrace, d'autre part une attaque des Gaulois, nos pères, qu'elle a repoussée, lorsqu'ils se répandirent comme un torrent sur l'Italie et la Grèce, c'est que les historiens anciens ont à peine donné une mention à ces événements, dont le détail et la physionomie nous échappent complétement aujourd'hui. Nous voici maintenant arrivés à une époque où Byzance, à peu près seule, se contente de vivre heureuse sous les institutions nationales que les Romains lui ont laissées. Pendant que Rome se divise en factions qui ne meurent un jour que pour renaître le lendemain; pendant qu'à Marius et Sylla suc-

cèdent Catilina et ses conjurés, et le premier triumvirat qui doit aboutir à Pharsale; puis le meurtre du grand Jules, et le second triumvirat qui doit aboutir à Philippes et à Actium; Byzance, quoique tous ces grands événements vinssent se dénouer à ses portes, n'y prit aucune part, craignant sans cesse de mécontenter aujourd'hui le vainqueur de demain, et de trouver de la sorte dans ce vainqueur un ravisseur de ses libertés. Or, Byzance tenait beaucoup à cette autonomie, qui était pour elle une source incessante de prospérité. Pendant les proscriptions qui suivirent la victoire de Sylla, celle de Jules, celle des seconds triumvirs, celle d'Octave, souvent la galère qui conduisait l'exil sur les bords inhospitaliers de l'Euxin toucha le môle de Byzance, et Byzance, indifférente à des douleurs auxquelles elle n'avait garde de compatir, la laissait passer, s'enquérant à peine du nom de ceux qui étaient ainsi emportés loin de la patrie et de la civilisation. Puis tous ces grands bruits s'apaisèrent; les guerres civiles furent éteintes; les portes du temple de Janus furent fermées; l'empire romain se fondait, et le neveu de César, Auguste, donnait la paix au monde. La paix, pour Byzance, c'était la splendeur. Elle fut grande; et un seul jour dans ce long règne la troubla.

Une trirème d'Anxur, dont la proue avait voilé ses dieux d'ivoire, arriva au môle de Byzance, fit une courte station, et reprit son chemin pour le Bosphore de Thrace. On s'entretint ce jour-là, et on s'entretint longtemps encore après ce jour, du passager de la trirème. C'était un de ces hommes divins que les anciens entouraient de vénération et qu'ils regardaient comme des prophètes; c'était cet Ovide, que Quintilien a surnommé « le grand maître d'amour, » *magnus præceptor amoris*. On disait, parmi les vieillards du môle, que le divin poëte avait été exilé à Tomes, sur les bords de l'Euxin, pour un crime mystérieux dont on ne s'entretenait qu'à voix basse. Il avait osé, dit-on, élever son amour jusqu'à la belle Julie, la fille de l'empereur. Si cet amour était un crime aux yeux d'Auguste, on doit encore savoir gré de sa clémence au maître

absolu du monde romain; il lui eût été bien facile de faire ensevelir dans le Tibre le hardi coupable. On pouvait donc regarder l'exil comme un acte de mansuétude, même parmi les amis de l'exilé. Ovide lui-même, tout en déplorant sa destinée malheureuse, laisse parfois exhaler comme un remords. Cependant, le crime est mystérieux et contestable, et le génie du poëte est éclatant comme le soleil de Rome; aussi on déplore aujourd'hui, comme aux anciens jours de Byzance, cette fatalité qui arracha Ovide à ce Palatin dont il faisait les délices, et l'exila chez les Scythes pour lui donner une mort bien cruelle, après une agonie de sept ans. Le cri funèbre, l'émouvante lamentation que le poëte a fait entendre sur le Pont-Euxin, semble retentir encore, après dix-huit siècles; seulement, il s'est trompé dans sa prophétie dernière, exhalée avec un sentiment de juste orgueil. Rome ne domine plus le monde par les armes de Mars, et Ovide est encore lu; c'est le contraire qu'il avait prédit :

Dumque suis victrix septem de montibus orbem
Prospiciet domitum Martia Roma, legar.

La domination romaine marqua pour Byzance une des plus grandes ères de prospérité. Pendant que, sous les successeurs d'Auguste, le monde romain tout entier paraissait n'avoir de vie que celle qu'il tenait de la ville des Césars, Byzance n'empruntait rien à Rome, et ne se souvenait que de son origine première. Placée aux confins du monde, sur la limite des contrées que les armes romaines renonçaient à envahir, comme si elles eussent craint de s'aventurer dans des déserts susceptibles à peine d'être habités par des barbares, elle laissa passer tous les orages civils de son orgueilleuse dominatrice sans s'y mêler en aucune sorte, sans y prendre aucune part. Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, revêtirent successivement la pourpre impériale, et Byzance demandait à peine à l'envoyé de César le nom de son nouveau maître. Peu lui importait, en effet, tout ce bruit qui avait

déserté le Forum et les comices populaires pour agiter uniquement le sénat, et plus encore les casernes des prétoriens. La ville grecque trouvait dans ses libertés municipales des garanties trop grandes pour risquer avec étourderie de les perdre dans ces conflits sans cesse renaissants. Amoureuse du commerce et des arts, elle profitait de toutes les conquêtes nouvelles de l'esprit romain pour agrandir sans cesse le cercle de ses relations maritimes. Rome elle-même, puissamment intéressée à la conservation et à la prospérité d'une ville si importante, l'encourageait à persévérer dans cette voie par les priviléges nouveaux qu'elle lui accordait chaque jour. Héritière des républiques grecques, Byzance, dans quelques années, devint une des villes les plus florissantes et les plus considérables de l'empire romain, par ses richesses et par le grand nombre de ses habitants. Son influence s'accrut encore lorsque, passant à l'état de métropole, elle jouit de tous les droits attachés à ce titre et usa de ses prérogatives sur quelques autres villes, ses voisines, éparpillées sur l'une et l'autre rive du Bosphore. Ce fut alors la plus belle époque de Byzance. Elle se décora, comme par enchantement, de monuments splendides, et ses chantiers devinrent l'atelier permanent où venaient se former ces artistes grecs qui, plus tard, apportaient à Rome leur habileté, et transformaient la sculpture et l'architecture romaines avec les réminiscences du génie des enfants de l'Attique et de la Corinthie. Certes, si de cette brillante époque byzantine il ne nous reste pas des traces vivantes, comme les reliefs sculptés du Parthénon sur l'Acropole athénienne, n'allons pas croire que de semblables chefs-d'œuvre manquassent à Byzance. Le génie des artistes grecs fut toujours tellement inépuisable dans sa fécondité, qu'il faut recourir à d'autres causes pour trouver l'explication de cette absence, plus étrange encore lorsqu'on réfléchit à cette merveilleuse trouvaille faite de nos jours dans une île aussi pauvre que Milo. Quand nous en serons là, ces causes et ces explications ne nous manqueront pas. Jusqu'à présent, dans toute cette histoire de By-

zance, que nous avons rapidement parcourue, nous avons trouvé bien des péripéties diverses, mais point de désastres. Le fait que nous signalons ne peut s'expliquer que par des désastres; les désastres viendront à leur tour. La puissance romaine, tombée entre les mains de Vespasien, était restée dans sa famille. Titus succédait sans encombre à son père, et les Juifs qu'il avait vaincus, dont il avait pris et pillé la ville, se répandaient dans le monde, éparpillant partout leur esprit industriel et commercial. Une de ces colonies vint se fixer dans un des faubourgs de Byzance, et les Grecs, saisis d'émulation, redoublèrent d'efforts pour ne pas se laisser enlever le sceptre du commerce par ces nouveaux venus. La lutte et la concurrence valaient la peine qu'on s'en occupât, à une époque où l'importance de l'entrepôt byzantin allait sans cesse croissant, où déjà sur les bords du Danube, que nous renonçons à appeler Ister, se faisaient remarquer, par leur turbulence et leur esprit d'envahissement, les premières avant-gardes de ces Barbares qui, plus tard, devaient se répandre dans tout l'empire romain. Possédée de la manie des conquêtes, Rome avait porté ses armes toujours en avant, et elle était allée tellement loin que les peuples contre lesquels elle avait à guerroyer maintenant nous seraient encore aujourd'hui à peine connus, si les historiens latins ne nous avaient transmis, avec leurs noms, quelques documents sur leur origine. C'était, à l'orient, les Parthes; au nord, les Germains; sur les bords du Danube, les Daces et les Pannoniens, qui appartenaient à la race sarmatique. Quand elle envoyait ses légions, soit contre les Parthes, soit à travers les provinces illyriennes contre les Barbares de l'Ister, Rome eut souvent besoin de recourir à Byzance pour assurer l'approvisionnement de ses soldats. Le frère et successeur de Titus, Domitien, quand il voulut ajouter une illustration militaire à son nom, résolut une expédition dans ces contrées, où les marécages sont les moindres obstacles. Mais, avant de s'engager dans ces terres à peine connues, il avait eu soin d'envoyer à Byzance un chargé de pouvoir qui, frappant d'im-

pôts et de corvées formidables la colonie naissante des Juifs, prépara à son maître un voyage facile et lui conquit un triomphe qui ne fut point acheté au risque de nombreux périls. Plus tard, quand à Nerva succéda Trajan, ce grand prince ne marcha point sur les traces de Domitien. Il chercha l'ennemi, dont l'insolence croissait en raison même de la peur que semblaient avoir de lui les Romains. Byzance avait eu à se plaindre de ces Barbares hardis et entreprenants. Dans leurs courses aventureuses, ils poussaient leurs expéditions jusqu'aux bouches du Danube, erraient le long des côtes de l'Euxin, et leurs barques n'hésitaient pas à attaquer les navires chargés de grains qui cherchaient l'entrée du Bosphore. Trajan, qui avait en lui toutes les qualités nécessaires pour relever la gloire et la puissance des armées romaines, n'hésita pas à s'engager, avec les vieilles légions qui l'avaient vu grandir, dans les forêts marécageuses de la Dacie et de la Pannonie. Il jeta sur le Danube un de ces ponts gigantesques devant lesquels ne reculait jamais le génie de Rome, il poursuivit l'ennemi jusque dans ses repaires inaccessibles, et quand il l'eut vaincu, meurtri, humilié, de sa main traçant les limites que Rome n'aurait jamais dû franchir, il établit ses légionnaires dans des colonies destinées à devenir les boulevards avancés de la civilisation. Cette œuvre de Trajan assura la tranquillité de Byzance du côté septentrional; et, comme si ce grand empereur avait dû toujours travailler pour la capitale du Bosphore, à peine remis des fatigues de ses campagnes dans le nord, il conduisit ses soldats dans les provinces asiatiques qui ne reconnaissaient point encore la domination de Rome, soumit l'Arménie, la Mésopotamie, et assura ainsi, par cet autre côté, à Byzance, la liberté de ses échanges et de ses transactions. Dans ces guerres qu'il soutenait sans cesse au nord et à l'orient de l'empire, Trajan ne pensait guère à en accroître l'étendue. Le premier, il comprit que la grandeur et la prospérité des dominations ne consistent pas seulement dans la vastitude des pays qu'elles embrassent, mais qu'elles veulent avant tout la tranquillité et la sécu-

rité. Les Daces et les Pannoniens refoulés, les Parthes contenus et matés dans dix batailles, donnèrent pour plusieurs années la paix aux frontières, et permirent à Trajan d'abord, puis à ses successeurs, de songer à augmenter l'influence de Rome par la protection éclairée qu'ils accordèrent aux arts et aux artistes. Trajan, allant sans cesse d'un camp dans un autre, passait par les villes qui étaient heureuses de leurs libertés municipales sous la loi de Rome, et il donnait aux ouvriers, dans les chantiers, les mêmes encouragements qu'il prodiguait à ses soldats au moment de les conduire à l'ennemi. C'est ainsi qu'il visita plusieurs fois Byzance, et, émerveillé de cette magnifique position, qui, plus tard, devait assurer à la Corne-d'Or la royauté du Bosphore et du monde, il agrandit l'enceinte de la ville, et, imité par ses courtisans, couvrit de splendides maisons de plaisance les deux rives des mers voisines. Rome, occupée sans cesse de travaux militaires, n'eut guère le temps d'avoir un art national; mais du moins elle sut recueillir et nous transmettre les traditions de la Grèce. Les princes comme Trajan étaient heureux de rencontrer dans leurs courses guerrières des artistes comme les Byzantins, et, jetant l'or à profusion, ils leur ordonnaient de créer des chefs-d'œuvre. Si nous avons aujourd'hui un regret à faire entendre, c'est qu'après les constructeurs sont venus les démolisseurs, et de tant de merveilles, pas même les ruines ne sont aujourd'hui debout. Après Trajan vint Adrien, qui prit la pourpre en Orient, car la mort avait surpris son prédécesseur dans une de ses campagnes de Syrie, et avec Adrien la série des Antonins. Le successeur de Trajan fut le plus artiste des empereurs. Ami de la paix, il ne négligea rien pour la maintenir dans son vaste empire; souvent même il s'abaissa jusqu'à l'acheter des Barbares, qui, connaissant sa faiblesse, poussèrent quelquefois un peu loin leur insolence. Il est vrai que ces jours de repos si onéreusement acquis, il les employait à couvrir Rome et les principales villes de l'empire de monuments superbes, qui laissaient bien loin derrière eux tout ce qu'avaient

fait ses prédécesseurs. Il cultivait autour de lui quiconque avait une réputation de science et d'habileté, et plus tard, s'il exila et fit périr le peintre Apollodore, ce ne fut qu'après lui avoir commandé des chefs-d'œuvre sans nombre, et pour une cause qui est restée pour nous couverte des voiles mystérieux de l'inconnu. Curieux et voyageur infatigable, Adrien parcourut son empire dans toutes ses parties, cherchant partout ce que les arts et la religion avaient de merveilleux pour en sonder les arcanes. Des Gaules comme d'Égypte, il envoyait sans cesse à Rome une foule de curiosités, qui firent de la villa Adriana le plus splendide musée de l'univers. Byzance n'eut pas à se louer de cet empereur. Soit qu'il fût éloigné de cette ville par les faveurs même dont l'avaient comblée les princes qui l'avaient précédé, soit qu'une sympathie réelle le portât vers Athènes, il réserva toutes ses sympathies pour l'antique cité de Minerve, à laquelle il redonna une splendeur de quelques jours. Sous Antonin, Byzance ne fut pas plus heureuse; et sous Marc-Aurèle, quoique ce prince recommençât les pérégrinations guerrières et incessantes de Trajan, cette grande et belle ville ne s'aperçut guère du mouvement romain qui se faisait tout autour d'elle. Marc-Aurèle, sans cesse entouré de philosophes et de rhéteurs, partageait l'amour d'Adrien pour Athènes, et pendant qu'il daignait à peine jeter un regard sur la ville qui était le lien vivant de ses possessions d'Europe et d'Asie, il visitait l'Attique avec vénération, et cherchait à l'Académie, au Lycée, au Portique, les traces de Socrate et de ses divers disciples. Il est vrai que Byzance n'avait pas de pareils souvenirs à évoquer; mais sa prospérité présente était telle que plus d'un prince eût été plus fier de compter une ville pareille dans ses possessions. Elle ne se contentait pas d'être une ville marchande de premier ordre, et les écrivains tels qu'Apulée, Lucien, Pausanias et Hermogène, qui illustrèrent ce règne impérial, étaient fiers des approbations que leur envoyaient leurs lecteurs byzantins. Plusieurs même préférèrent, pendant un certain temps, le séjour de Byzance à celui de Rome et d'Athènes,

et ils nous ont laissé, sur l'état de cette ville à cette époque, des détails qui nous font comprendre le grand rôle qu'elle jouait déjà dans le monde grec et oriental. Marc-Aurèle mort en Pannonie, son fils Commode prit la pourpre, et, loin de marcher sur les traces de son père, il ne se signala que par ses débauches et par ses cruautés. Une conspiration débarrassa les Romains de cet indigne empereur, et les soldats proclamèrent à sa place Pertinax, un soldat comme eux. Mais ici commence l'ère de ces turpitudes qui mirent l'empire romain à l'encan et en firent la proie de celui qui pouvait offrir le plus de sesterces aux prétoriens. Pertinax, malgré ses vertus, est violemment mis à mort, et Didius Julianus achète ses dépouilles; mais quelques jours après les légions d'Illyrie font un autre empereur, Septime Sévère, qui triomphera aisément de Didius Julianus et des quelques partisans incertains que son or lui aura créés. Pendant ce temps, les villes sont dans l'anxiété. Auquel de tous ces maîtres, qui se disputent l'empire, doivent-elles l'obéissance que Rome réclame d'elles? Elles ne le savent pas. Les plus sages s'abstiennent, avec une prudence silencieuse, de se prononcer; elles attendent les événements et ne s'occupent que de leurs affaires intérieures. Malheureusement, toutes n'ont pas la liberté d'agir ainsi. Souvent on leur force la main, et, nonobstant leur désir de rester neutres, on les force à prendre parti. Byzance se trouva dans ce cas. Négligée depuis quelque temps par les empereurs romains, elle s'occupait peu de ce qui se passait sur les bords du Tibre et demandait à peine le nom des prétendants à l'empire, lorsque l'assassinat de Pertinax fit éclater à la fois la révolte en Illyrie et en Syrie. Les légions d'Illyrie donnent la pourpre à Septime Sévère, leur général, pendant que l'armée d'Orient, d'accord en cela avec le peuple de Rome, proclame empereur le gouverneur de Syrie, Pescennius Niger. Les prétoriens, nous l'avons dit, avaient vendu l'empire à Didius Julianus. Septime Sévère alla d'abord au plus pressé. Il marcha sur Rome, et, presque sans résistance, se rendit maître de la ville, du sénat,

de son rival et des prétoriens. Ce triomphe si facile était loin d'être complet; le véritable ennemi et rival de Sévère était Pescennius Niger. Adoré de ses soldats, maître d'une province importante, Niger n'hésita point à accepter la lutte : c'était encore la lutte de l'Orient contre l'Occident. S'il faut en croire Spartien, Dion, Hérodien, et les autres écrivains qui nous ont transmis l'histoire de ces temps orageux, tout l'Orient accepta avec enthousiasme cette occasion qui lui était offerte de dominer encore le monde. Les villes qui jusqu'alors s'étaient montrées les plus indifférentes à ces querelles politiques se jetèrent avidement dans la mêlée, en arborant les couleurs de Niger. Une des premières, une de celles qui se signalèrent par leur empressement et la vivacité de leurs sentiments, fut Byzance, que jusqu'à ce jour nous avons vu s'abstenir avec tant de sagesse de toute passion politique. Elle prêta sans réticence à Pescennius Niger l'appui de ses richesses et des forces maritimes dont elle disposait presque en souveraine dans tout ce haut Orient. S'il faut tout dire, ajoutons qu'en reconnaissant Niger, et en le défendant contre Sévère après l'avoir reconnu, les populations orientales devaient donner pour raison auprès de leurs adversaires, que, des deux prétendants qui se disputaient la pourpre, Pescennius Niger était le premier en date. Quand celui-ci se vit sérieusement menacé par Sévère, il n'eut garde de se laisser aller à un lâche repos. Quittant la ville d'Antioche, où il avait été proclamé, et dans laquelle il aimait à résider, il se rendit à Byzance, dont la position pouvait devenir la clef de toute la campagne et le centre des opérations les plus décisives. Les Byzantins le reçurent avec de grands transports de joie, et se montrèrent entièrement disposés à suivre sa fortune. Niger usa largement de ce dévouement public. Il augmenta les fortifications de la ville, établit partout des arsenaux et des chantiers militaires, et en quelques jours transforma cette cité marchande en une formidable place de guerre. C'est de là qu'il se proposait de rayonner dans la Thrace, la Macédoine, la Grèce, partout où se présente-

raient les légions ennemies. Ses troupes, grossies de nombreux volontaires accourus de tous les points de la Syrie, étaient campées sur les rives du Bosphore. Elles s'ébranlèrent au bruit de l'approche des troupes de Sévère. La rencontre se fit sous les murs de Périnthe ou Héraclée, l'éternelle rivale de Byzance, et l'avantage ne resta pas du côté de Niger, ce qui fit que le sénat de Rome le déclara ennemi public. Cette première défaite fut suivie d'une seconde. Émilien, lieutenant de Niger, fut vaincu près de Cyzique, en Asie, et quelque temps après mis à mort. Pour réparer ce double échec, Niger, laissant une forte garnison dans Byzance, repassa le détroit et alla reformer son armée dans la Bithynie. Mais la victoire semblait fixée sous les drapeaux de Sévère; ses troupes furent encore victorieuses à Nicée; et quand, ayant repassé le Taurus, Niger chercha à se fortifier derrière les gorges de ses montagnes, des orages épouvantables détruisirent ses palissades et ses retranchements, de telle sorte qu'il dut accepter une nouvelle et dernière bataille dans les plaines d'Issus. Il fut vaincu comme dans les précédentes, pris, mis à mort, et sa tête ayant été séparée du tronc fut envoyée à Sévère, qui apprit ainsi qu'il n'avait plus de rivaux et que son dernier compétiteur était mort. Car ce n'était point Sévère en personne qui menait cette guerre d'Asie. Sévère n'avait point quitté la Thrace. Aussitôt après le départ de Niger, il s'était avancé jusque sous les murs de Byzance; et comme cette ville, fidèle à ses engagements, refusait de reconnaître ses armes victorieuses, il commença ce siége mémorable qui devait durer trois ans. Quoique ce soit ici le fait le plus grave de l'existence de Byzance sous la domination romaine, nous ne donnerons point ces détails minutieux dans lesquels se complaisent les historiens de l'antiquité. Quand Sévère reçut la tête de Pescennius Niger, avant de l'envoyer à Rome comme trophée de sa victoire, il voulut qu'on la plantât au bout d'une pique et qu'on la promenât sous les remparts de Byzance, afin de montrer à ces Grecs obstinés que toute espérance de secours du côté de l'Asie devait être éteinte pour

eux. Mais ce spectacle, loin d'intimider et d'abattre les assiégés, ne fit que redoubler leur opiniâtreté et leur ardeur. D'ailleurs, ce qui soutenait encore leur courage, c'était de voir avec quelle inclémence Sévère traitait les villes vaincues qui avaient suivi le parti de Niger. L'Asie, à la suite de ces guerres, fut couverte de ruines. De grandes villes, telles qu'Antioche, Béryte, Nicée, Naplouse, expièrent cruellement la fidélité qu'elles avaient voulu conserver à un empereur de leur choix. Leur déchéance fut complète, et Byzance, instruite par de si cruels exemples, voulut jusqu'à la dernière extrémité éviter un sort pareil. Ce siége rappela, par ses excès, le second siége de Carthage. Bloquée par mer, assiégée par terre, privée de ressources de guerre, tourmentée par la famine, Byzance ne voulait pas entendre parler de reddition. Elle démolit ses théâtres, elle fondit les statues de bronze pour fournir des projectiles à ses machines militaires; ses femmes coupèrent leurs cheveux pour faire des câbles; la jeunesse tenta des entreprises impossibles pour procurer des vivres à la ville mourant de faim. Mais tous ces efforts échouèrent devant l'obstination romaine. Sévère avait résolu d'avoir raison de Byzance; et quand Byzance ouvrit ses portes, elle n'eut pas même la force de demander une capitulation. Après trois années, les aigles de Sévère purent être plantées sur la Corne-d'Or, mais les soldats romains qui souillèrent Byzance de leurs excès ne profanèrent plus qu'un cadavre. Ils passèrent au fil de l'épée les derniers défenseurs maigres et décharnés restés debout sur la brèche; ils massacrèrent sans pitié femmes, enfants, vieillards, invalides mutilés; ils mêlèrent au sang le sac et le pillage, et ne s'arrêtèrent que pour prévenir l'empereur de leur victoire. Cette nouvelle causa une grande joie à Sévère, qui se trouvait alors en Mésopotamie. Il assembla sur-le-champ ses soldats et leur dit : « Nous avons enfin pris Byzance. » Puis, statuant sur le sort de l'antique cité, il acheva de la ruiner de fond en comble; il la démantela, démolit entièrement ses fortifications, confisqua les biens de ses

habitants, la priva des droits de ville libre, lui ôta même son titre de ville, et, la réduisant à la condition de simple bourgade, la soumit, elle et son territoire, à la juridiction des Périnthiens, qui, au dire d'Hérodien et de Dion, auxquels nous empruntons ces détails, abusèrent avec insolence de leur pouvoir. « Ce qui, ajoute Dion, porta un grand préjudice à l'empire, privé ainsi d'un de ses plus puissants boulevards, qui tenait en respect toute la Thrace et dominait l'Asie et le Pont-Euxin. Je l'ai vue, dit-il encore, dans un état de ruine et de délabrement qui porterait à croire que ce ne sont pas des Romains, mais des Barbares, qui en ont fait la conquête. » Cette catastrophe fut une chute terrible pour Byzance; une ville, quelle que soit d'ailleurs sa position naturelle, ne se relève pas aisément d'une semblable chute. Sévère comprit quelque temps après la faute qu'il avait commise en usant de tant de rigueur. A la prière de son fils, Caracalla, encore enfant, il essaya de réparer tant de désastres. Plus tard, Antonin Caracalla, empereur à son tour, acheva la réédification d'une ville nouvelle sur les ruines de l'ancienne, et l'appela, de son nom, *Antonienne Auguste des Byzantins*. Mais tous ces efforts étaient tentés en pure perte. La vie nouvelle qu'on essayait d'infuser à cette ville rebâtie ne lui rendait ni son commerce, ni son influence, ni sa prospérité. Byzance était morte après Sévère, comme Carthage après le second Scipion, comme Jérusalem après Adrien. Maintenant, nous n'avons plus à nous occuper de cette longue succession de princes qui revêtent l'un après l'autre pour quelques jours la pourpre impériale. Peu nous importent les Macrin, les Héliogabale, les Alexandre Sévère, les Maximin, les Gordien, dix autres dont l'histoire sait à peine le nom; Byzance végète sous eux, essayant pauvrement de relever son commerce abattu et de se refaire une population. A peine voit-on figurer son nom sur les fastes de l'empire. Il faut arriver jusqu'à Gallien pour trouver encore une fois une mention spéciale de cette cité. Gallien était, comme tous les empereurs romains, sans cesse menacé par des

compétiteurs avec lesquels il fallait lutter les armes à la main. En outre, toutes ces dissensions avaient tellement affaibli l'empire que les Barbares campés sur ses frontières menaçaient sans cesse de l'envahir. Il était ainsi pressé de toutes parts, et à l'intérieur, et à l'extérieur. Les chefs militaires profitaient presque toujours du moment où l'empereur était occupé sur l'une ou l'autre des frontières pour lever l'étendard de la révolte et de l'indépendance. Ainsi avait agi Macrien, dont le nom est à peine connu de nous. Il se révolta et fut vaincu en Illyrie. Mais ce que nous connaissons et ce qui nous intéresse, c'est un fait de vengeance barbare qui se rapporte à cette sédition. Byzance avait laissé passer ce Macrien, au moins à ce que nous rapporte Trébellius. Après sa victoire, Gallien résolut de tirer une vengeance éclatante de ce qu'il considérait comme un outrage à son pouvoir souverain. Il se présenta devant Byzance; mais comme on craignait les effets de son ressentiment, on lui en ferma d'abord les portes. Revenus de leur frayeur première, les Byzantins consentirent cependant à les lui ouvrir, sous la promesse d'user de clémence et de douceur. Lorsqu'il se vit le maître de la place, Gallien ne connut plus de bornes à ses fureurs. Oubliant indignement la parole donnée, il fit massacrer, et ce qu'il trouva de soldats, et les habitants. Tout fut exterminé. On ne voyait plus dans Byzance, au temps où Trébellius écrivait, aucune ancienne famille, sinon celles dont une absence fortuite, soit pour voyage d'affaires ou de plaisir, soit pour cause d'emploi dans les armées, avait par hasard sauvé quelques restes. Étonnez-vous après cela que la vie se retire des villes et des peuples que la mort a une fois touchés! Pour compléter cette œuvre de destruction, sous le règne de Claude le Gothique, qui avait assassiné Gallien et lui avait ravi la pourpre, des Barbares, venus du fond du Palus-Méotide, se jetèrent aussi dans Byzance; mais ils ne s'y arrêtèrent pas longtemps. Sous les successeurs de Claude, qui ont sans cesse à guerroyer en Asie : Aurélien, contre Zénobie, reine de Palmyre; Probus et les autres, contre les Perses, Byzance

retrouve quelques jours de prospérité équivoque. Elle profite du passage incessant des troupes pour renouer des relations de commerce. Sous Dioclétien, ce commerce jette même quelque éclat, et lorsque le fils de son collègue, Constance Chlore, dispute l'empire à Licinius, celui-ci va cacher sa défaite dans Byzance, qui est encore en état de soutenir un siége. Ce dernier fait nous mène juste au point où nous voulions arriver. Avec Constantin, Byzance n'existe plus ; nous allons maintenant nous occuper de Constantinople.

---

## III

Constantin est un de ces hommes qui naissent providentiellement pour ménager les grandes transitions historiques; il est la vivante image et le symbole incarné de son époque. La barbarie païenne expire, l'humanité chrétienne commence; Constantin paye sa dette à cette transition: il reçoit les nouvelles vertus de l'Évangile, et, comme le roi David, il pèche par le meurtre et se réconcilie avec Dieu par le repentir.

Vers l'an 306, Constantin commence l'illustration de sa vie; il est proclamé Auguste par ses troupes, Galerius régnant, et accomplit de hauts faits d'armes dans les Gaules et sur le Rhin. L'empire était alors divisé dans plusieurs mains : Rome, l'Italie, l'armée, reconnaissaient des chefs différents, et ce conflit de pouvoirs plaçait l'anarchie dans les hautes régions et présageait l'anarchie inférieure et la dissolution prochaine de ce grand corps, qui alors encore était le monde. Constantin essaya de reconstituer l'unité; il livra une bataille décisive à son compétiteur Licinius, et le battit complétement sur l'Euxin, comme il avait battu Maxence sur le Tibre; il repoussa une invasion des Goths qui menaçaient Byzance, et un peu de repos ayant été donné au monde, il ne songea plus qu'à refaire une nouvelle Rome dans sa Constantinople; il voulut même se servir des accidents du terrain de l'ancienne Byzance, pour rendre au Bosphore les sept collines du Tibre; il fit bâtir des cirques, des colisées, des basiliques, qui

rappelaient aux émigrés d'Ostie les monuments de Titus, d'Adrien et d'Antonin le Pieux; il changea la destination des temples byzantins, et les ornant de la croix du Christ, il grava sur leurs frontons la nouvelle devise impériale, son labarum victorieux, *in hoc signo vinces;* enfin, désireux de donner à cette Rome orientale l'immense population qui avait rempli l'enceinte aurélienne depuis le mont Vatican jusqu'au camp des prétoriens, depuis le mausolée d'Adrien jusqu'à la funèbre rotonde de Cécilia Métella, il accorda, par de sages lois, les plus grands priviléges et des immunités considérables aux familles qui prendraient leur droit de cité à Constantinople. Le premier empereur chrétien n'avait d'ailleurs aucune raison d'affectionner Rome. Dans ses derniers voyages du Bosphore au Tibre, il avait assisté aux dernières luttes du paganisme, et, dans son horreur pour l'idolâtrie, il s'était hâté de repasser la mer, en laissant à Rome, comme autrefois le consul à Corinthe, *ses dieux irrités.* Un moment il caressa une idée magnifique, qui lui semblait devoir porter un coup mortel à la ville éternelle: il voulut faire mieux que cette colonie troyenne, qui s'arrêta en Épire pour y bâtir une petite Troie au bord d'un faux Simoïs; il tenta de rendre aux Romains le premier berceau de leur gloire, de reconstruire Rome avec les ruines d'Ilium, de donner raison au *genus unde latinum* de Virgile, de faire vaincre le Tibre par le Scamandre, et de renouer, avec la foi chrétienne, les chaînons interrompus de la dynastie d'Hector entre Ténédos et le mont Ida. Cette pensée, quoique restée sans exécution, atteste l'incessant travail d'imagination de Constantin, et prouve encore une fois combien ce prince avait à cœur de fonder une Rome orientale, dans une position dominatrice, qui lui assurât l'empire des mers, et la mît à l'abri des invasions des Barbares de la Chersonèse et des Marais-Méotides. Un nouvel Ilium avait encore plus d'avenir que la Constantinople gauloise d'Arles; cette Rome, revenue à son berceau, pouvait être encore maîtresse de l'Asie, comme au siècle chanté par le poëte, *dives opum, Priami dum*

*regna manerent;* elle gardait, avec le cap Sigée, l'embouchure de l'Hellespont; elle dominait l'Euxin avec l'antique domaine bithynien de Prusias, et de Nicomède, l'ami de Jules César; elle régnait sur l'archipel ionien, le Péloponèse voisin, la Sicile, la Crète, la mer Tyrrhénienne, la mer d'Afrique, les colonies de Marseille, d'Arles et les provinces voisines du détroit Gaditan. l'établissement de Constantinople résuma enfin toutes les pensées généreuses du génie de l'empereur chrétien, et tout fut donné à cette ville pour compléter l'œuvre de Dieu. La dédicace de la ville donna lieu à une fête solennelle, où reparurent les jeux de cirque et les distributions de vivres au peuple, ce qui prouve que le cri *panem et circenses* n'avait pas été oublié par les Romains d'Orient. Une colonne fut érigée en commémoration de cette solennité populaire, dernier monument légué par l'immortel fondateur. Constantin mourut dans le pays des Bithyniens, de l'autre côté du Bosphore, et, chose peu comprise aujourd'hui, il ne reçut le baptême qu'à son lit de mort. Eusèbe, l'illustre évêque de Nicomédie, le défenseur de la foi orthodoxe contre l'arianisme naissant, conféra le sacrement à l'empereur; l'eau sainte du baptême effaça les souillures de l'eau lustrale sur le front de Constantin expirant, et la légende grecque l'inscrivait ainsi, à juste titre, au nombre de ses élus. Le testament impérial fut confié aux mains d'un prêtre arien, mais le catholicisme romain était assez fort déjà pour ne rien craindre des sectes dissidentes. D'ailleurs saint Paul, s'adressant aux Corinthiens, avait dit cette parole mémorable : *Il faut qu'il y ait des hérésies;* l'erreur seule démontre victorieusement qu'il y a une vérité.

L'histoire qui se borne à enregistrer les faits et la marche de la vie du monde est la plus immorale de toutes les fables; elle n'apprend rien à l'homme; elle lui dérobe les bienfaits de l'expérience; elle l'entretient dans de vieilles erreurs et le laisse sur la pente rapide de ces mêmes fautes, qui ramènent les mêmes malheurs. L'histoire ainsi faite est au moins inutile, lorsqu'elle n'est

pas coupable : qu'importe au lecteur le dénombrement héréditaire des rois, des empereurs, des califes, des tyrans qui se succèdent depuis la création du monde, se livrent toujours les mêmes batailles, font les mêmes guerres, arrosent de sang les mêmes plaines, commettent les mêmes crimes, provoquent les mêmes malédictions! Que reste-t-il dans la mémoire du lecteur, sa dernière page tournée? Un amas confus de noms, de dates, d'horreurs, car la mémoire de l'homme est le plus infidèle des dépositaires, et elle ne retient un instant que pour oublier toujours. Une leçon corollaire, placée par intervalle comme un jalon moral, a du moins quelque chance d'être retenue, parce qu'elle frappe l'esprit plus vivement qu'une série de noms dynastiques, de surnoms barbares, de batailles synonymes et de chiffres fastidieux.

Voici donc un grand fait accompli, une autre Rome fondée par un Romulus chrétien ; le lait tari dans les mamelles de la louve de l'Aventin abreuve de nouveau les Romains baptisés du Bosphore; le *nouvel ordre de choses* prédit par le poëte commence en Orient, *novus rerum nascitur ordo*. Constantin, par ses victoires, sa politique, ses lois, sa conversion, semble avoir assuré à jamais le bonheur de l'univers connu.

Hélas! Constantinople n'a pu faire oublier Rome; la fille a reçu en héritage le péché originel de la mère; le monde vaincu et ravagé se souvient des consuls, des proconsuls et des empereurs; des millions d'hommes, appelés barbares par les citoyens d'une seule ville, tournent déjà leurs regards vers l'Italie par-dessus le Pont-Euxin, en écoutant le fracas des divisions intestines qui s'agitent chez les vainqueurs, et attendent le moment propice pour briser la forte écluse que le bras puissant de Constantin a élevée sur le Bosphore de Thrace et les sables danubiens.

Le jour des représailles approche, et les gardiens de l'empire ne s'en aperçoivent pas; les trois fils de Constantin, ou, pour mieux dire, les trois fils de Fausta, s'acharnent à détruire l'œuvre

paternelle et à ouvrir eux-mêmes une brèche dans la muraille de Trajan. Ils inaugurent par des massacres l'ère impériale chrétienne, et donnent raison à l'hérésie aux yeux des hommes de mauvaise foi. L'Évangile prêché partout, la foi décrétée par les augustes vieillards de Nicée, répandaient à peine sur le monde ces admirables maximes de charité fraternelle et de congrégation pacifique, qui seules pouvaient conjurer l'invasion des Barbares, par la sainte union de tous. On eût dit que la grande voix de conciliation s'était élevée tout exprès dans Nazareth pour épargner à Rome tant de représailles méritées par cinq siècles d'oppression universelle. Cette voix avait crié dans le désert; l'Orient continuait les fautes de l'Occident. L'empereur Julien, élevé à l'école sceptique d'Athènes, apostasiait la foi chrétienne sur le marbre encore tiède du baptême de Constantin. Avec cette apostasie, tant louée par quelques aveugles, reparaissaient les dieux vengeurs, pères du paganisme, et sur le promontoire de Thrace, comme dans la Chersonèse Taurique, on relevait les autels du démon de la guerre, et le prêtre recommençait les sacrifices humains. Gloire à Julien l'Apostat! Ceux qui ont refusé de sanctifier Constantin ont divinisé Julien. Le plan de notre histoire est trop étroitement lié à Constantinople pour nous permettre de suivre ce prince dans toute sa vie, quelquefois glorieuse; il nous suffira de noter en passant une apostasie qui ne fut pas une des moindres causes des catastrophes dont nous parlerons bientôt. Quarante ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Julien, lorsqu'Attila, le fléau de Dieu, se leva sur l'horizon de la mer Noire. Attila, lui aussi, avait été nourri dans la foi chrétienne; mais lorsque les princes de la civilisation orientale apostasiaient, les Barbares pouvaient bien se laisser gagner par un si haut exemple. Attila s'était formé à l'école de Julien; il apostasia comme lui. Les historiens n'ont jamais hasardé la moindre réflexion sur un fait si important. L'arianisme et l'apostasie entrèrent sous les tentes nomades des Huns; le monde s'abandonnait aux disputes, et les disputes

allaient ouvrir les veines de l'empire et en extraire des flots de sang. Constantinople verra de près Attila.

*Et maintenant instruisez-vous,* pasteurs de peuples, fondateurs de monarchies, conducteurs d'armées, *et nunc erudimini.* Rome n'a pas voulu circonscrire sa domination entre les Alpes et le golfe de Tarente, entre la Méditerranée et l'Adriatique, le plus beau pays du monde, c'était trop peu; elle a voulu conquérir les Gaules, l'Ibérie, la Pannonie, la Germanie, l'Afrique, le royaume de Pont, la Scythie, la Perse, l'Asie Mineure, la Grèce, la Macédoine, toute la terre enfin, telle que Théodose la représenta sur sa carte dans le quatrième siècle après Jésus-Christ. Lorsque Rome avait soumis un peuple, elle faisait un choix parmi les prisonniers, elle chargeait de chaînes ces Barbares, les plaçait, courbés de honte, derrière un char triomphal, et les livrait aux insultes et à la risée du peuple-roi. Souvent les rois, les princes, les chefs de ces Barbares ornaient le cortége du consul victorieux, et soulevaient sous leurs pieds nus la poussière de la voie Appia. On élevait ensuite partout des arcs de triomphe, ces éternels provocateurs de représailles, ces insultes monumentales aux peuples vaincus, ces humiliations pétrifiées qui appellent tôt ou tard le marteau des humiliés. Le char triomphal avait passé, mais les ciseaux des sculpteurs l'immortalisaient sur le granit, mais les simulacres des Barbares rampaient sur les corniches, mais les statues des rois pleuraient dans des voûtes leur esclavage, et des bas-reliefs toujours vivants gardaient les affronts ineffaçables sur les stylobates des colonnes, les voussures des arches, les vastes panneaux des murs capitolins. L'univers connu avait meublé de ses dépouilles opimes les temples de Jupiter tonnant, de Mars, de la Fortune virile, de Vénus victorieuse. Le temple de la Concorde seul était vide; le temple de Janus rouillait le fer de ses portes sur ses gonds toujours ouverts. Les meilleurs, les plus tolérants, les plus sages entre les princes, Trajan et Antonin, cédaient, eux aussi, aux exigences populaires de l'ivresse triomphale, et ils im-

mortalisaient leurs victoires sur le marbre le plus pur, le plus épique, le plus injurieux que Paros ait jamais livré aux sculpteurs. Enfin, Constantin lui-même, et Titus, *les délices du genre humain,* avaient élevé leurs corniches, toutes pleines de Barbares éplorés, devant le Colisée sanglant où retentissaient, comme dans un soupirail de l'enfer, les malédictions des morts. Il devait donc venir tôt ou tard le *grand jour,* le *temps inévitable* prédit par le poëte, *summa dies et ineluctabile tempus;* le jour où le vaincu, devenu vainqueur, renversa « d'un pied injurieux la colonne debout, » *injurioso pede stantem columnam;* ces frémissements sourds qui précèdent les tempêtes se faisaient entendre sur les huttes des Barbares, et dans les solitudes de la Pannonie, et aux bords des fleuves qui tombent dans la mer Caspienne, et sur toutes les rives du Pont-Euxin! Parmi ces deux millions de Barbares qui vaguaient comme des molosses de Laconie, demandant une miette de pain sans la recevoir, dans cette Rome immense, agrandie encore par l'enceinte Aurélienne, il s'en trouvait de plus aventureux, qui, rompant leur ban de prisonniers, s'acheminaient vers Brindes ou Anxur, et, ensevelis dans les sentines des vaisseaux de la Chersonèse, reparaissaient sur quelque môle de l'Euxin, et allaient chez le Scythe, le Dace, le Pannonien, le Sarmate, raconter ce qu'ils avaient vu dans cette Rome; et à ces récits, les yeux des Barbares regardaient l'Occident avec des éclairs farouches, et la pointe des glaives suivait la direction des regards. Le grand nom de Constantin était encore assez formidable pour retenir les Barbares au delà du Danube; mais, lui mort, et les divisions intestines éclatant à la cour de Constantinople, et les schismes désolant la chrétienté naissante, et l'apostasie éteignant le labarum de Constantin, l'invasion se déchaîna et brisa toutes les digues de l'Euxin. L'imminence du péril ramena la sagesse à la cour des empereurs d'Orient. Jovien se hâta d'abjurer l'apostasie de Julien, son prédécesseur; Valens et Théodose le Grand relevèrent la croix de Constantin sur les temples de la Rome orientale, et, marchant

aux Barbares sous l'étendard du Christ, ils les repoussèrent dans leurs déserts et défendirent les rives du Bosphore contre les hontes et les souillures d'une invasion. Puis, tout à coup, les grands chefs manquèrent à la défense; les faibles succédèrent aux forts. Alaric avait envahi l'Italie et porté, malgré ses défaites, un coup terrible à l'empire d'Occident, car il avait appris aux Barbares le chemin de Rome, chemin oublié depuis Brennus. Théodose II, fils d'Arcadius, était trop jeune et trop faible pour continuer l'œuvre de son aïeul Théodose; les divisions reparurent; les mauvaises semences déposées par Julien reprirent vigueur à la surface du sol; le schisme, vaincu à Nicée, repassa la Propontide, et couvrit de sa voix tumultueuse les deux rives du Bosphore; un éclair sinistre courut sur le Pont-Euxin; il annonçait le fléau de Dieu : c'était l'éclair d'Attila.

Les déserts, les forêts, les steppes, les montagnes, les fleuves de l'Europe sauvage et du plateau de l'Asie avaient fourni leurs contingents à cette armée de Huns, conduits par le roi de la dévastation; tous les Barbares voulurent justifier le nom que l'orgueil romain leur avait donné. Il ne s'agissait pas pour eux de conquérir, mais de ravager. Il en vint des monts Carpathes, du Tanaïs, de la mer Caspienne, des marais Méotides, du Borysthène, de toutes les zones inclémentes où la dureté de l'air donne à l'homme la soif du sang. C'était l'émigration complète de la barbarie courant à la ruine de la civilisation. Hommes, femmes, vieillards et enfants; chariots de tribus nomades, troupeaux de bœufs et de brebis sans nombre, chevaux à longue crinière, tout se ruait, dans un pêle-mêle formidable, vers la ville de Constantin, péristyle de Rome abhorrée et seconde capitale de l'empire d'Occident. Jamais plus épouvantable vision ne traversa les rêves des géants endormis, lorsque le déluge vint renouveler la face du monde criminel. Ces hommes du ravage et de la vengeance, couverts de peaux de bêtes fauves, coiffés de casques gépides, laissant flotter leurs cheveux incultes sur les épaules, noircissant au soleil

leurs visages hideux et écrasés, semblaient créer sur la terre une espèce inconnue ou ressusciter les monstres fossiles des âges antédiluviens. Attila conduisait ce troupeau de démons au pâturage du monde; il marchait en tête, comme le berger de Satan, secouant sa lance comme une houlette, partageant le pain noir avec ses ravageurs, buvant l'eau de la source au creux de sa main, dormant, couvert d'un manteau grossier, sous les arbres ou sous les étoiles, et donnant ainsi à tous l'exemple de ces vertus sauvages qui divinisent un chef et entraînent tout un monde après lui. Cet ouragan d'hommes, cette trombe vivante passa sur Constantinople, et courba toutes les croix saintes comme la tempête courbe les épis; la statue équestre de Constantin s'écroula devant l'église des Apôtres; l'étendard du labarum fut englouti dans les eaux du Bosphore. Quelques hommes de peu de foi doutèrent alors de la parole du Christ, et crurent que les portes de l'enfer avaient prévalu contre l'Église : le voile du temple se déchira comme à Jérusalem; les ariens se convertirent; les sectateurs de Julien l'Apostat s'agenouillèrent devant les reliques du Calvaire données par sainte Hélène à la ville de Constantin, et les saints évêques, se voilant la tête du lin sacré, attendirent avec confiance le souffle d'en haut qui relève les épis après l'ouragan... et le fléau de Dieu passa; il avait sa mission. Constantinople était la première étape de l'armée des démons; il lui fallait toute l'Italie; Rome avait tout exprès ouvert la voie Appienne pour faciliter l'invasion d'Atila. Cette grande route, pavée de quartiers de roche, trembla sous les pieds du roi des Huns. Rome! Rome! ce cri sortait de toutes les poitrines des Barbares. Chemin faisant, on ravageait la grande Grèce, on décapitait les temples de Pœstum, on labourait ses jardins de roses avec les roues des chariots, on dévastait la Campanie heureuse, on démolissait Capoue sans imiter Annibal, on dévastait le temple d'Auguste, à Nole, et la même dévastation ayant été commise sur les cirques, les temples, les monuments suburbains de la campagne de Rome, Attila parut

sous les murs de Rome, et là un vieillard couronné de laine blanche, le pape Léon, dit au roi des Huns, comme Dieu à l'Océan : *Non amplius ibis! Tu n'iras pas plus loin!* Et le féroce ravageur se souvint de sa foi première et s'arrêta. Rome fut respectée; ses temples, scellés de la croix du Christ ou de la louve de Romulus, restèrent debout. On peut même dire que ce jour-là un double miracle se fit : l'invasion des barbares changea son caractère sous le regard du pape Léon, le vainqueur pacifique d'Attila. L'alluvion des barbares étouffa la civilisation païenne et devint l'engrais d'une civilisation nouvelle qui devait éclore avec Clovis, Charlemagne et Pépin.

Après la mort de Théodose II, commence pour Constantinople une ère nouvelle, où les schismes firent plus de bruit que les guerres. Les grandes choses s'accomplissent en Europe, et la race impériale, fille de Théodose, va s'éteindre obscurément avec Anastase I^er, et céder la place à la race justinienne, dont le dernier empereur sera Phocas. C'est le Bas-Empire, ou l'empire grec; époque sans histoire émouvante, sommeil d'une nation. Un événement de haute importance signale toutefois la fin de la race justinienne : Phocas reconnut la suprématie des papes, et soumit le rit grec de Constantinople au pouvoir romain. En agissant ainsi, cet empereur crut pouvoir mettre fin aux disputes et aux controverses religieuses qui menaçaient de devenir éternelles à Constantinople, déjà oublieuse d'Attila, et après le péril se souvenant trop de Julien. Rome, pour reconnaître le service rendu à la religion par l'empereur Phocas, fit ériger sur le forum, tout près des ruines du temple de la Concorde, une belle colonne qui porte encore aujourd'hui le nom de Phocas, et que la duchesse de Devonshire a fait extraire d'une fouille en 1817, et remettre sur son glorieux piédestal.

---

## IV

L'expérience historique nous démontre encore une chose fort triste : lorsque les peuples ne sont pas occupés fiévreusement par le fracas des guerres; lorsqu'ils ne peuvent pas susciter à leurs voisins des querelles sanglantes, ils se croient obligés à guerroyer en famille pour des opinions, des idées abstraites, et même pour des mots. Constantinople, endormie sur son Bosphore, et ne trouvant plus à son réveil que la somnolence de la paix, se déclara la guerre à elle-même, et continua ces querelles intestines, commencées par Arius, et qui ne devaient s'éteindre que devant l'invasion d'un autre Attila, plus terrible que le premier.

L'empire d'Occident ayant été démembré par les barbares, sous les deux fils de Théodose, Honorius et Arcadius, l'agonie de l'empire romain commence; mais c'est une agonie de colosse; elle durera mille ans. L'empire d'Occident s'éteint avec Augustule, et le peu de sang qui reste à Rome passe en Orient, et animera Constantinople, où se fonde le Bas-Empire ou l'empire grec.

Le schisme d'Eutychès, condamné au concile de Chalcédoine, trouve tout de suite un protecteur dans l'empereur Zénon, qui entre triomphant à Constantinople, et fait ensuite tous ses efforts pour réunir tous les chrétiens d'Orient dans une même communion orthodoxe. Sous cet empereur, des troubles continuels désolent l'Europe, et Théodoric fonde en Italie le royaume des Ostrogoths. L'empereur Anastase succède à Zénon, et se montre favorable

aux hérétiques. Sous ce règne les Huns, les Goths, les Bulgares menacèrent incessamment Constantinople. Pour se défendre contre leurs invasions, Anastase fit bâtir une muraille de soixante milles de longueur, dans l'espace compris entre la mer Noire et la mer de Marmara. C'était une imitation du mur de Trajan, ou de la muraille des Pictes. Ces sortes de défenses, qui depuis la découverte de l'artillerie sont devenues inutiles, rendaient alors de grands services aux États menacés par des armées de barbares, qui entraînaient avec eux leurs familles, leurs chariots, leurs huttes nomades et leurs innombrables troupeaux. Constantinople ainsi protégée contre les barbares se vit déchirée par des séditions; les hérésies d'Arius et d'Eutychès firent de si nombreux prosélytes qu'une guerre de religion éclata. Vitalien, à la tête de soixante mille hommes, marcha sur Constantinople, et ses vaisseaux furent brûlés dans le Bosphore par un feu de destruction inventé par un philosophe athénien. Ce n'était pas encore le feu grégeois du Grec Callinichus. Justin, le successeur d'Anastase, ramena la concorde dans l'Église d'Orient, et décréta une soumission universelle aux décisions des conciles de Nicée et de Chalcédoine. En outre, il voulut que les hérétiques n'obtinssent jamais des emplois ou des faveurs. Malgré ces sages édits, si nécessaires dans un pays toujours menacé par des voisins belliqueux, et dont la sécurité ne pouvait reposer que sur une longue paix intérieure, de nouvelles séditions religieuses éclatèrent à Constantinople, au milieu des solennités des jeux du cirque. Aussi l'empereur prit une mesure rigoureuse : il suspendit ces jeux dans tout l'Orient.

Ici commence une époque qui jette un éclat digne des vieux temps de Rome; l'astre de Bélisaire se lève à l'horizon de l'Orient. Justinien est reconnu empereur. Il est âgé de quarante-cinq ans à la mort de Justin, et il a épousé Théodora, une femme de théâtre, dont l'influence fatale doit amener des troubles dans l'Église, et nuire à la splendeur d'un règne qui aurait pu être plus glorieux.

Le début de ce règne fut signalé par des victoires. Les barbares,

ayant passé le Danube, selon leur usage, furent défaits par Germain, le neveu de l'empereur; et les peuples situés entre le Phase et le Taurus, ayant manifesté de coupables desseins contre Constantinople, furent également vaincus et soumis. L'empereur Justinien profite de ces premières victoires, qui inauguraient si bien son règne, pour mettre de l'ordre dans son empire, trop souvent ébranlé par les hérésies ou les factions. Il commença la promulgation de ce fameux Code, où les législateurs futurs trouveront encore de beaux reflets de la sagesse antique, dignes d'éclairer certains passages des codes modernes. Après avoir ainsi fortifié les mœurs publiques, il donna tous les soins matériels aux villes de l'empire, qui, dépourvues de fortes enceintes, se trouvaient souvent à la merci des invasions sur les deux rives de l'Euxin. Il éleva partout, et à Constantinople principalement, des édifices superbes, où revivait le goût exquis de l'art grec et romain, et voulant enfin donner bon témoignage de son horreur pour le vandalisme contemporain, il tira de ses ruines la noble cité de Palmyre, détruite par Aurélien, rebâtie par Dioclétien, et redevenue encore dans son premier état de dévastation au commencement du sixième siècle. Étrange destinée de cette ville, éclose au désert, comme une fleur, à la voix du sage Salomon, et qui depuis a toujours expié sa gloire, en étalant trop de charme, de poésie et de grâce aux yeux de tous les ravageurs, parmi lesquels on est étonné de rencontrer Aurélien. Cet empereur romain ne voulait probablement pas qu'il y eût au monde une ville plus belle que cette Rome qu'il aimait tant et dont il était si jaloux, puisqu'il épuisa tout l'or de l'épargne capitolin pour lui donner cette immense enceinte de murs, aujourd'hui encore debout, avec leur nom Aurélien.

La promulgation du Code Justinien, annoncée au monde en 529, et la soumission du grand législateur au souverain pontife Boniface II, donnèrent à Constantinople une vie nouvelle; on eût dit que l'âge de la barbarie était passé sans retour, et que l'antique

Rome des Fabricius renaissait sur le Bosphore, pour donner à l'univers des lois et des vertus issues de la pensée chrétienne, la pensée de la vraie civilisation.

Destinée à d'éternelles émotions, Constantinople se vit bientôt menacée par une nouvelle invasion de barbares; les Esclavons parurent à leur tour sur les rives de l'Euxin. D'où venaient les Esclavons? Les historiens sont partagés sur leur point de départ : selon les uns, ces nouveaux ravageurs arrivaient de la Finlande, du fleuve Obi et de la Sarmatie; mais tels qu'ils nous sont dépeints, comme types et mœurs nomades, ces peuples paraissent plutôt appartenir aux races du Don et du Volga. Justinien régnant, les Esclavons vinrent s'établir sur les Marais-Méotides et le Dniester, et de là ils menacèrent la métropole de l'empire, tandis que les Bulgares passaient le Danube et se dirigeaient sur les Balkans. La Perse menaçait aussi Constantinople; Alamondar, le chef des tribus sarrasines établies sur les rives de la mer Caspienne, donna de mortels déplaisirs à Justinien, et remporta sur les Romains plusieurs avantages. Azarethé, autre général du roi de Perse, passa l'Euphrate et prit la route du Bosphore; une grande bataille s'engagea bientôt, et Bélisaire, qui commandait l'armée de Justinien, fut battu à Callinique. Mais Bélisaire reprit bientôt la série de ses succès qui ont illustré son nom; il arrêta les Perses sur la route de Constantinople, et força Chosroës, successeur de Cabade, à faire une alliance avec Justinien. Chosroës est le plus sage des rois qui ont gouverné la Perse; son nom a traversé les siècles comme celui de Cyrus; sous son règne les arts et les lettres fleurirent dans ce beau pays, qui est le péristyle de l'Inde et le trait d'union des grandes civilisations du continent et des archipels indiens.

Constantinople respira un moment; mais il arriva ce qui arrive toujours quand les métropoles retrouvent un peu de calme : après des guerres extérieures acharnées, les divisions intestines éclatèrent. C'est une des habitudes des sociétés anciennes de se dé-

chirer elles-mêmes lorsqu'elles ne trouvent plus d'ennemis au dehors. Les sociétés modernes ont commis la même faute souvent.

A cette époque, Constantinople n'avait rien à envier aux merveilles monumentales de Rome sa mère; elle la surpassait même en magnificence, à cause de son heureuse position sur le Bosphore et la mer. La pointe de terre qui s'avance sur la rade était alors un promenoir délicieux, comme celui que l'empereur Gallus avait établi à Arles sur les rives du Rhône. Les bois de myrthes, les sycomores de plaine, les frênes sauvages, les acacias, mêlaient sur ce promenoir des verdures de toutes nuances, et couvraient des rotondes de marbre, des chapelles chrétiennes, des statues de héros et de martyrs. Non loin du palais de l'empereur se déroulait l'ellipse d'un cirque, dont la dimension égalait celle du cirque Flaminius. Constantinople, à demi baptisée, demandait encore les plaisirs scéniques de Rome païenne; mais le sang humain ne coulait plus dans ces spectacles. On y voyait toujours la *spina* chargée de statues et d'obélisques; la *méta* doublée par les chars; les *proceres* et les larges vomitoires, tout enfin, excepté les sacrifices, l'eau lustrale, les courtisanes et les esclaves destinés à mourir noblement pour le peuple-roi. Sur un point culminant de la ville s'élevait l'église de Sainte-Sophie, merveille d'architecture byzantine, bâtie par Constantin et enrichie par la piété d'Hélène, comme l'écrin de la chrétienté.

Constantinople ne méritait donc plus en ce moment ce curieux et fatal distique, résumé en quatre mots, et qui mérite bien une place ici :

Afflictabantur Constantinopolitani
Innumerabilibus sollicitudinibus [1].

Hélas! il est dans la destinée de cette ville de toujours souffrir et de vivre toujours. Deux factions, issues des disputes de l'aria-

[1] On ne connaît pas l'auteur de ce tour de force latin. L'hexamètre et le pentamètre sont complets; il n'y manque pas un pied.

nisme, et calmes quand la guerre extérieure désolait l'Euxin, se réveillèrent tout à coup aux premières éclaircies de la paix, et commencèrent leur sédition dans la vaste enceinte du cirque. Ensuite, les prétextes ne manquant jamais à la foule pour accuser les gouvernements et les cours, les deux factions, n'ayant rien à gagner dans leurs démêlés, se réunirent dans une haine commune contre l'empereur, ses ministres, ses favoris, et traitèrent en ville prise d'assaut cette Constantinople que tant d'invasions de barbares avaient respectée jusqu'à ce jour; le meurtre, l'incendie, le pillage la désolèrent; les plus beaux édifices furent détruits, et la flamme dévora même la sainte basilique de Constantin. Toutes ces atrocités inouïes furent commises pour corriger quelques abus introduits dans le gouvernement de Justinien. Cette logique d'incendiaires ne trouva d'abord qu'une de ces répressions hésitantes qui encouragent les séditieux, et les conduisent à l'extrême limite des excès. Soit bonté, soit faiblesse, Justinien crut qu'un trône ne devait pas être conservé au prix d'un fleuve de sang versé sur les places publiques; il fit donc ses préparatifs pour traverser le Bosphore, et gagner la Thrace avec quelques amis et ses trésors. L'impératrice Théodora vint prouver une fois de plus que dans ces crises solennelles les femmes ont seules un courage viril; elle arrêta l'empereur sur la barque du Bosphore, et le ramena au palais pour s'y ensevelir avec lui en dignes héritiers de Constantin.

Bélisaire, témoin de l'héroïsme de l'impératrice, résolut de tenter un effort désespéré pour vaincre la sédition, et sauver ce qui restait encore de monuments debout dans la ville. Les soldats accoururent se ranger à la voix de leur glorieux général, et une armée fidèle marcha vers le cirque où cinquante mille rebelles s'étaient retranchés comme dans une citadelle. Une bataille civile, comme l'histoire n'en devait plus revoir, s'engagea dans le cirque à la lueur sinistre de l'incendie et au fracas des monuments augustes qui s'écroulaient. Les rebelles s'étaient donné un chef, ils

avaient créé un nouvel empereur, nommé Hypace, et c'est au nom du nouvel élu qu'ils soutiennent une lutte acharnée avec un courage digne d'une meilleure cause. Bélisaire vit accourir sous les drapeaux de Justinien un nouveau renfort d'Hérules, ces mêmes barbares qui tant de fois avaient menacé Constantinople, et qui venaient en ce moment la secourir contre les Romains d'Orient. La bataille du cirque dura un jour et une nuit; trente mille rebelles furent tués; l'usurpateur Hypace fut pris, enfermé dans un cachot et étranglé. Le cirque roula des flots de sang, et on vit sortir tant de cadavres par la porte orientale, qu'elle reçut le nom de *porte des Morts*. Leçon donnée aux vivants.

Les nouvelles venues d'Afrique firent une heureuse diversion aux troubles civils de Constantinople. Gélinus, le petit-fils de Genseric, avait établi les Vandales en Afrique, et ce voisinage inquiétait Justinien, qui trouvait sur ce sol fécond de précieuses récoltes de froment, trop de fois compromises de l'autre côté de l'Euxin par les séditions des barbares. Justinien partit de la Propontide avec cinq cents vaisseaux de transport, et marcha sur Carthage rebâtie, comme Scipion. Toutes ses batailles contre les Vandales furent des victoires; il fit prisonnier leur roi Gélimer, et le ramena à Constantinople après avoir institué des lois civiles et chrétiennes dans les provinces de l'Afrique. Justinien accorda les honneurs du triomphe à Bélisaire. Le nouveau Scipion africain entra dans Constantinople sur un char triomphal, escorté par les barbares vaincus et par leur roi Gélimer, vêtu par dérision du manteau de pourpre; on revoyait donc encore une fois dans la nouvelle Rome les dépouilles opimes d'Annibal et de Syphax, portées par des esclaves d'Afrique, comme après les journées de la Numidie et de Zama[1].

Le grand nom de Bélisaire nous oblige à nous écarter un instant de l'histoire de Constantinople et du but spécial de ce livre, pour

[1] Annibalis spolia et victi monumenta Syphacis.

raconter succinctement ce que fit ce grand homme après avoir soumis l'Afrique au pouvoir de Justinien.

Justinien devait voir avec chagrin la domination des Ostrogoths en Italie, et les descendants d'Odoacre sur le trône de Rome : il prit donc prétexte de plusieurs crimes commis par Théodat, le neveu de Théodoric, pour envoyer Bélisaire en Italie, et lui confier le soin de venger la reine chrétienne Amalasonte, traîtreusement assassinée dans l'une des deux îles solitaires du lac de Bolsena. Ces choses se passaient en 555, sous le pontificat de Pélage I$^{er}$, Clotaire I$^{er}$, fils de Clovis, étant roi de France.

Bélisaire marcha contre Théodat, l'assassin d'Amalasonte. Chemin faisant, il apaisa des troubles en Sicile, s'embarqua pour Reggio, et ayant pris Naples, il continua sa route sur Rome. Théodat, enfermé dans cette ville et accusé de trahison par son armée, fut assassiné selon l'usage, et on lui nomma pour successeur un soldat heureux nommé Vitigès, qui fit aussitôt toutes ses dispositions pour résister aux Romains d'Orient, envahisseurs de l'Italie à leur tour. Bélisaire entra à Rome sans coup férir, et en très-peu de temps il avait rendu l'Italie au pouvoir de Justinien. Vitigès, nommé par l'élection militaire, résolut d'enlever Rome au général de Justinien, et marcha sur cette ville avec une armée formidable. C'est alors que le génie de Bélisaire éclate dans tout son jour. Le vainqueur des Vandales d'Afrique se prépare à soutenir un siége contre Vitigès, et il n'a à lui opposer qu'une faible garnison, car il a laissé des troupes dans toutes les villes de la grande Grèce, du Brutium et de la Campanie Heureuse. Ce siége mémorable dure un an, et les Romains subissent tout ce que la famine et la guerre ont de plus affreux. Cependant un faible secours d'hommes et de vivres arrive de Constantinople à Ostie : Justinien veille sur Bélisaire. On reprend courage dans la ville assiégée; une sortie de cinq mille cavaliers donne la victoire aux Romains, dans cette vaste plaine que traverse la voie Flaminienne, entre le Tibre et le monument de Néron. Vitigès lève le siége, après avoir livré

plus de soixante assauts, et se retire sur Ravenne. Bélisaire se mit à sa poursuite, et remporta plusieurs succès sur les Goths; mais il ne put empêcher la prise de Milan, où Vraïas, le neveu de Vitigès, entra victorieux et commit des ravages horribles. Les habitants furent égorgés impitoyablement, les femmes furent données aux Bourguignons comme récompense des services reçus, et la ville fut détruite. Enfin, cette guerre affreuse où l'Italie du nord se baigne dans le sang et les larmes se termine, grâce à Bélisaire, par la soumission de Vitigès. A peine éteinte d'un côté, la guerre se rallume de l'autre; c'est maintenant le sage Chosroës qui menace Constantinople, cette éternelle menacée; Bélisaire part des rives de l'Adige pour combattre les Perses sur l'Euxin. Quelle enjambée de géant! Une pareille activité semble impossible, lorsqu'on se reporte à cette époque du sixième siècle, où la navigation et les passages de troupes à travers les mers présentaient des difficultés insurmontables. Ce Bélisaire, qui vient de prendre Ravennes, nous le retrouvons tout de suite en Mésopotamie; il vient de traverser l'Adige, il passe le Tigre maintenant, à l'autre bout du monde, et se bat contre Chosroës, un de ces rois qui semblent appartenir à la fiction orientale et non à l'histoire. Le nom seul de Bélisaire épouvante les Perses et couvre Constantinople. Tout à coup un nouveau météore traverse l'Italie et la ravage : c'est Totila. Rome est encore prise, et Bélisaire reparaît devant le Tibre. La ville sainte est délivrée une seconde fois par l'infatigable général de Justinien. Si souvent démantelée après tant d'assauts successifs, Rome est une place ouverte; son enceinte aurélienne est lézardée de brèches; la funèbre citadelle d'Adrien et la rotonde de Cécilia ont perdu leurs corniches gigantesques; d'énormes issues s'ouvrent béantes à la porte Colline, au sommet du Janicule et sur les routes d'Albano et de Tibur. Bélisaire répara toutes ces brèches, restaura les murs de défense, construisit de nouveaux bastions, et rendit enfin à Rome cette puissante couronne de remparts que le sage Aurélien, vainqueur de Zénobie, lui avait don-

née, l'an 270, en prévision des barbares. Rassuré en voyant Rome ainsi défendue, Bélisaire repassa les mers pour rentrer à Constantinople où l'appelait Justinien. La gloire de vaincre Totila en Italie fut réservée à Narsès. Les victoires de ce nouveau général portèrent atteinte à la fortune et au crédit de Bélisaire; il avait eu trop de bonheur et de gloire; il eut alors beaucoup d'ennemis et d'envieux, qui réveillèrent leurs haines en exaltant les triomphes de Narsès. L'enthousiasme des hommes n'éclate bruyamment presque toujours que pour humilier et écraser un voisin. La jalousie ne s'arrêta plus; elle arriva bientôt à sa limite naturelle; on accusa sourdement d'abord, puis à haute voix, Bélisaire du crime de trahison, mot terrible toujours écouté dans les cours. Justinien avait l'excuse de la vieillesse, il prêta l'oreille aux calomniateurs, et Bélisaire fut disgracié. Ici se présente un problème historique non encore résolu. La tradition vulgaire la plus accréditée, sur la foi de l'historien Tzetzès, veut que Justinien fit crever les yeux à Bélisaire, et que ce malheureux général s'assit comme un mendiant obscur devant l'escalier du Capitole, demandant sa fameuse *obole* un casque à la main. D'autres affirment qu'après une courte disgrâce, Justinien rendit à Bélisaire ses anciennes dignités et la haute faveur méritée par tant de glorieux services. Selon ces historiens, Bélisaire n'aurait jamais été aveugle, et serait mort à Constantinople entouré d'hommages et de vénération. L'*obole* est, disent-ils, une fable inventée au douzième siècle en faveur d'un système philosophique, assez fondé d'ailleurs, qui veut que tous les grands services rendus aux princes de la terre sont presque toujours payés par l'ingratitude, et que tous les illustres favoris de l'opinion retombent avant leur mort dans un injurieux oubli et une indigente obscurité. L'histoire conserve déjà un grand nombre de ces exemples philosophiques dans les âges antique et moderne. Scipion, Annibal, Marius, Fernand Cortez, Christophe Colomb et de moins illustres attestent suffisamment la vérité morale de ce système; l'obole de Bélisaire n'a-

jouterait rien de plus à sa valeur : il vaut donc mieux croire pour l'honneur de Justinien que cet empereur n'a pas commis un si grand crime, et que son ingratitude n'a duré qu'un instant. Cela n'empêchera point les historiens, les peintres et les poëtes de nous représenter éternellement Bélisaire aveugle demandant l'aumône au pied de la statue équestre d'Adrien.

On a été souvent injuste envers cette époque, appelée Bas-Empire; elle eut, certes, ses jours de honte et d'abjection comme les époques les plus glorieuses, mais que de grandes choses accomplies, même dans la décrépitude du monde romain! Lorsqu'on étudie seulement ce règne de Justinien, on demeure confondu de surprise, car les annales universelles offrent peu d'exemples du courage et de l'héroïsme humain déployés sur le monde alors connu. Justinien nous apparaît debout sur Constantinople et tenant tête aux Goths, aux Huns, aux Perses, à des invasions toujours écrasées, toujours renaissantes. Ce grand homme, déjà héritier de Constantin, a conçu toute sa vie le projet chrétien d'enlever Rome à la puissance des Goths, et de rendre le trône de la ville éternelle aux successeurs de saint Pierre; ce grand rêve a été changé, grâce à lui, en réalité. Au moment où ses généraux repoussaient les Arabes et les Huns, déjà aux portes de Constantinople avec leur roi Zabergan; au moment où Marcel, neveu de l'empereur, renvoyait une armée de barbares au delà du Danube; où Narsès remportait d'éclatantes victoires sur Aming, Widin et Sinduel, roi des Hérules; où Constantinople fondait, par ses ambassadeurs, une paix avec la Perse; au moment enfin où l'Italie, depuis Milan jusqu'à Tarente, où l'Euxin, depuis les Marais-Méotides jusqu'au promontoire Noir, étaient en feu et tremblaient sous une bataille perpétuelle, Justinien relevait de ses ruines l'église de Sainte-Sophie, et lui donnait même une grandeur et un éclat qu'elle n'avait jamais eus. Ainsi les plus ardentes et les plus sérieuses préoccupations ne détournaient pas l'empereur des soins dus à la gloire du christianisme et des arts. Les soldats combattaient

les ennemis sur les trois parties du monde, en Asie, en Europe, en Afrique; les artistes relevaient les autels abattus, et rendaient le plus beau des temples à cette glorieuse patronne de Constantinople, dont le nom signifie *sagesse*. L'architecte Antémius de Tralles dressa le plan de Sainte-Sophie, mais, comme Brunoleschi de Florence, il mourut avant de voir l'achèvement de son œuvre. Son successeur Isidore, natif de Milet, comme Thalès l'astronome, continua ce magnifique travail et en fit une des merveilles monumentales de l'univers. L'or, l'airain, l'argent, les pierreries, le marbre, le porphyre, tout fut prodigué par l'empereur Justinien pour seconder les plans des architectes, et donner à la ville de Constantin cette majestueuse couronne qui semble descendre du ciel, et qui depuis a toujours été respectée sur la terre, même par les mains iconoclastes, même par le plus sacrilége des conquérants, Mahomet II.

L'empereur Justinien mourut à Constantinople en 565, âgé de quatre-vingt-deux ans, après trente-neuf ans d'un règne glorieux. Avant de rendre le dernier soupir, il désigna lui-même son successeur, son neveu Justin.

---

## V

Les règnes glorieux provoquent de fâcheux contrastes dans les règnes qui suivent; leurs filiations démentent souvent les origines, et le bien est une chose si difficile à faire, entre les mains des puissants, que le mal arrive tout naturellement comme un repos après le travail. Justin, successeur de Justinien, est un de ces empereurs de transition, assez communs dans cette histoire, une date plutôt qu'un homme; et on les ferait subsister à l'état de chiffre dans une table chronologique, s'ils n'eussent mérité une mention flétrissante par quelques-uns de ces crimes de cour dont les palais conservent un vestige sanglant et éternel. Justin s'est donc illustré par le meurtre de son cousin, neveu comme lui de Justinien, et prince doué de qualités rares. On n'assassine jamais les princes vulgaires. Ce crime irrita les grands de la cour; ils formèrent un complot contre la vie de l'empereur, et le complot ayant été découvert, deux des principaux furent mis à mort.

Sous le règne de Justin, l'empire perdit en Italie cette prépondérance qu'elle avait conquise sous Justinien au prix de tant de sang. Narsès, quoique âgé de quatre-vingt-dix ans, était encore maître de l'Italie. La grandeur de son nom et l'éclat de ses victoires suffisaient pour éloigner les barbares d'un pays tant de fois dévasté par eux. Par un de ces mystères de cour sans cesse dérobés à la sagacité des chroniqueurs, une déplorable mésintelligence éclata entre Narsès et l'impératrice Sophie, la femme de

l'inutile Justin. Un échange de lettres porta au comble l'irritation du vieux Narsès, qui, n'ayant plus assez de force pour se venger et marcher avec les premiers *condottieri* venus sur Constantinople, prit une mesure extrême que rien ne justifie, pas même l'insulte de la femme de Justin. Il écrivit à un prince ambitieux et toujours prêt à la guerre, à Alboin, roi des Lombards, et lui livra l'Italie comme un conquête facile. On dit qu'après cet acte d'indigne trahison, Narsès en éprouva un sincère repentir, mais il n'était plus temps; Alboin s'était mis en marche pour répondre à l'appel de Narsès. Un nouveau peuple allait encore ravager l'Italie; après les Huns, les Vandales, les Goths, les Gépides, arrivaient les Lombards. Attila se nommait Alboin.

Cette invasion avait le caractère des précédentes. Alboin fit un appel à tous les peuples destructeurs et nomades; ils arrivèrent avec leurs chariots, leurs familles, leurs troupeaux, leurs huttes d'osier, et se joignirent aux Lombards. Ce flot vivant se précipita du haut des Apennins et inonda l'Italie. Alboin se fit sacrer roi à Milan, et conquit en peu de temps la Ligurie, la Toscane et le pays étrusque; il suivit la route d'Annibal, et passa du Tésin à Trasimène, mais sans y laisser ces noms d'éclatante victoire qui ont illustré le grand Carthaginois. Comme Annibal aussi, il s'avança de Trasimène jusqu'aux portes de Rome par la route de Perugia, et ne se croyant pas assez fort pour se rendre maître de Rome, restée fidèle à Constantinople, il laissa cette ville à sa droite, et se dirigeant sur l'Adriatique pour y trouver des subsistances dans les ports marchands, il rentra dans les terres, envahit le Samnium, la Campanie Heureuse, sans rencontrer un Paul-Émile et un Terentius Varro sur les rives du Vulturne, et se rendit bientôt maître de toute la Péninsule italique, Rome exceptée; le bon génie de Constantinople défendait encore cette ville en la protégeant avec les récentes fortifications de Bélisaire. Quant à Justin, il avait complétement oublié les grandes traditions de Justinien son père; il laissait Alboin enlever les conquêtes de

Bélisaire et de Narsès, et endormi dans un voluptueux palais du Bosphore, il fondait l'ère des sultans efféminés avant la venue de Mahomet II.

Alboin, après un règne de quatre ans, périt de mort violente. Ayant donné une grande fête aux seigneurs de sa cour, il trouva plaisant d'offrir à boire à sa femme Rosemonde dans le crâne de son père. Ce genre de divertissement nous donne une idée des mœurs et des plaisirs en usage au sixième siècle chez les conquérants lombards. Rosemonde était de race gépide; elle repoussa la coupe de festin avec horreur, et sa jeunesse et sa beauté lui donnant des facilités très-grandes pour trouver des vengeurs, elle fit égorger Alboin son mari. La couronne lombarde fut ensuite donnée par élection à un noble seigneur nommé Clèphe; son plus beau titre aux yeux des courtisans était son titre de païen. Un pareil roi pouvait devenir plus dangereux en Italie qu'Odoacre et Totila, qui du moins avaient respecté la religion du Christ. On s'attendait à voir recommencer les jours de Domitien et de Caligula sous un tyran lombard adorateur de Jupiter, en 574, mais il fut assassiné, selon l'usage, dans son palais, au moment où il chassait les prêtres de Dieu pour ramener les corybantes et les fêtes de Pan.

La cour de Constantinople assistait avec calme au démembrement de l'Italie. Après la mort d'Alboin et de Clèphe, trente-six duchés lombards se fondèrent dans les provinces voisines de l'Adriatique et de la grande Grèce. Ne pouvant remédier à tant de malheurs, l'empereur Justin prit le parti des hommes faibles, il devint fou. Un patricien plein d'énergie, nommé Tibère, adopté par Justin, rendit un peu de vigueur à cet empire oriental, qui s'éteignait dans le marasme. Un de ces nombreux ducs lombards, créés par Alboin, ne se contentant point de son duché de Spolète, voulut agrandir ses États, et convoita même Rome, où il rapportait les dieux du paganisme. La ville soutint un siége long et cruel, et elle se serait rendue aux Lombards païens, pour se

soustraire aux horreurs de la famine, lorsqu'elle reçut par la voie d'Ostie, à son port creusé par Auguste devant le mont Aventin, un secours de vivres, que Tibère lui envoyait de Constantinople. Rome, ainsi providentiellement ravitaillée, reprit courage à la voix du pape Benoît Ier, repoussa le duc de Spolète, et s'épargna toutes les horreurs que lui préparait le paganisme victorieux.

L'histoire a traité trop légèrement ce siége de Rome, et le nom du pontife qui demanda des secours à Constantinople et releva le courage des Romains n'est pas même écrit par les historiens. En général, les écrivains, même les plus orthodoxes, sans doute influencés par des voisinages sceptiques, ne rendent pas assez de justice aux services immenses que la papauté a rendus, non-seulement à l'Église, mais aux lettres et aux arts. On en voit qui méconnaissent ou ignorent tout ce que les papes ont fait de grand dans le domaine purement humain, à l'exclusion des choses du dogme. Ainsi, voilà Rome, vers la fin du sixième siècle, déjà exposée à un siége, qui devait lui causer tant de désastres en 1527, quand elle fut prise et ravagée par les luthériens, à l'aurore de la Réforme. Cette fois, sous le pontificat de Benoît Ier, si la ville sainte, la ville relique est prise d'assaut par des renégats et des païens, rien ne reste debout de ses monuments modernes ou antiques, des augustes pierres protégées par la louve ou la croix, ointes d'eau lustrale ou baptisées d'eau bénite. Tout va s'écrouler; même les ruines. Cette destruction impie, que le pape Léon a déjà conjurée en face d'Attila, va s'accomplir devant le Lombard. Eh bien! le pontife Benoît prie, exhorte, commande; il se souvient du labarum de Constantin, il tourne ses yeux vers cet Orient, où régna sainte Hélène; il demande du pain aux greniers de Constantinople, pour nourrir les défenseurs de la ville des Césars et des papes, et la manne désirée arrive sur le Tibre, et encore une fois les vieux chefs-d'œuvre du monde artiste seront sauvés du marteau vandale; et encore une fois la prophétie

5

aura raison, les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église du Vatican !

Constantinople a sauvé Rome, et cette grande action de Tibère lui sera heureuse. Les Perses, ces amis d'un jour et ces ennemis éternels, menacent encore le Bosphore, et ne font des traités de paix que pour les déchirer à la première occasion favorable. Les beaux jours de Justinien refleurissent alors. L'armée qui part de Constantinople a été bénie par la main qui bénit la ville et le monde du haut du Vatican : elle traverse la Bithynie, le pays des Galates, le fleuve Halys, et arrivée devant l'Euphrate, à Mélitène, elle livre à Chosroës une bataille mémorable, qui prouva, dans les mêmes pays, que les Romains du Bas-Empire n'avaient pas dégénéré, après Orchomène et Sylla. Constantinople reçut bientôt des propositions de paix. Tibère, gouvernant toujours pour Justin, fit commencer les négociations. C'était un de ces piéges nouveaux alors, et qui, à force d'abus, ont été reconnus depuis trop maladroits. Pendant que les ambassadeurs se croisaient sur la route de Constantinople, le roi des Perses préparait dans l'ombre une guerre nouvelle et armait des soldats. Au bout d'un an, Tibère, ne voyant pas aboutir les négociations, recommença les hostilités. Maurice, général de Tibère, remporta de nouvelles victoires décisives sur les Perses, s'empara de la Mésopotamie, et tint garnison dans les places fortes de ce pays, pour attendre les événements qui devaient suivre à la mort de Chosroës.

Tibère succéda bientôt comme empereur à Justin. En 579 commence pour Constantinople une ère nouvelle, ou, pour mieux dire, une alliance qu'elle doit à la haute réputation dont Tibère jouissait en Europe et en Asie. Childéric, roi de France, envoya des ambassadeurs à Constantinople pour féliciter Tibère sur son avénement au trône, et contracter alliance avec lui. Les présents offerts par Childéric étaient d'une grande magnificence, et Tibère, pour témoigner sa gratitude, retint plusieurs années dans sa cour les envoyés du roi, et leur fit décerner les honneurs rendus aux

souverains. Plus de douze siècles sont écoulés depuis ce jour, et le traité d'alliance de Tibère et de Childéric subsiste encore. Seulement aujourd'hui la distance qui sépare Constantinople d'un port de France est supprimée; les deux peuples se regardent comme voisins; mais Childéric régnant, Constantinople et Lutèce semblaient deux villes antipodes, séparées par des mers et des archipels dangereux, redoutés des navigateurs. On ne mettait plus dix ans pour traverser la mer rocailleuse d'Ionie, et aller de Ténédos à Ithaque, mais souvent les navires perdaient toute une belle saison à louvoyer dans l'archipel, avant d'aborder l'Hellespont et la Propontide. Les Liguriens seuls, marins illustrés par Virgile et habitués aux tourmentes de la mer, *assuetumque malo Ligurem*, osaient franchir en hiver le détroit de Charybde et Scylla, et braver Naxos, toujours en colère à l'entrée de l'Archipel, *bacchatamque jugis Naxon*. C'est en comparant ainsi les époques historiques qu'on se fait une idée plus juste des hommes et des événements des temps anciens, lorsque tant de difficultés et de périls, aujourd'hui disparus, demandaient un courage et une persévérance au-dessus des forces humaines. Paris et Constantinople se tendant les mains en 579 nous offrent un spectacle bien émouvant, dans la perspective sombre des abîmes du passé.

Pendant que Tibère faisait les honneurs de Constantinople aux ambassadeurs de France, Maurice, son général, battait les armées du nouveau roi des Perses, Hormisdas, et se préparait ainsi par la gloire des armes à monter sur le trône que Tibère lui cédait à son lit de mort.

Maurice ne fut pas heureux au commencement de son règne; ses généraux éprouvèrent des revers dans une campagne contre les Perses. Les Abares ravagèrent la Mysie, s'établirent sur les bords de l'Euxin, dans le voisinage de Constantinople, et ne consentirent à se retirer qu'en recevant une grande somme d'argent payée par l'empereur. Au milieu de ces maux, la ville impériale fut ravagée par un incendie et par un tremblement de terre

qui détruisirent plusieurs de ses monuments. A ses premiers loisirs de calme, Maurice voulut continuer aussi la grande œuvre commencée par Justinien, et délivrer l'Italie du joug des Lombards. Profitant de l'alliance contractée sous le précédent règne, Maurice envoya des ambassadeurs à Childebert pour l'engager à faire une irruption en Italie afin d'en chasser les Lombards, lui promettant de le dédommager des frais de cette guerre par des subsides envoyés de Constantinople. Childebert accepte, passe les Alpes, et rentre en France après une campagne sans succès, suivie de plusieurs autres expéditions transalpines, toujours accomplies sur les instances de l'empereur d'Orient, ce qui annonçait dans Maurice une inébranlable fixité d'idées et le désir acharné d'enlever l'Italie aux Lombards. La postérité, souvent oublieuse, n'a jamais donné ses éloges à quelques-uns de ces empereurs de Constantinople, qui, sans cesse inquiétés par leurs voisins de la mer Noire et du lac Caspien, regardaient tristement l'Italie, et surtout Rome, siége de la foi chrétienne, et employaient leur influence et leur argent pour reconquérir cette terre quand les soldats manquaient aux expéditions. L'empereur Maurice mérite une mention particulière, car sous son règne les Perses redoublèrent d'efforts pour envahir l'empire et se rendre maîtres de Constantinople, la ville toujours convoitée, toujours expiant le bonheur de sa position. Que de batailles perdues et gagnées par les Romains de Maurice, en Arménie, aux bords de l'Euphrate, de l'Araxe et du Tigre! Le récit de tant de journées formerait une histoire à part dans cette histoire du Bas-Empire, qui fut une bataille de dix siècles, et fit rouler plus de sang que d'eau dans les fleuves de l'Asie. Aussi, les mêmes règnes ramènent les mêmes événements sous d'autres noms de princes et de généraux; les noms des champs de bataille ne changent pas. C'est toujours la mer Noire féconde en tempêtes de tout genre; c'est toujours ce sol de la Thrace, où la fable intelligente fit naître le démon de la guerre, son dieu Mars, *Mars Threicius*.

Une révolution de palais ayant éclaté en Perse à la mort d'Hormisdas, égorgé par son fils Chosroës, une trêve échut aux combattants, et, chose étrange, à la suite des démêlés de Chosroës et de l'usurpateur Varame, le roi légitime demanda des secours à Constantinople. L'empereur Maurice, au lieu de laisser les deux ennemis se déchirer, crut qu'il était d'une sage politique d'envoyer soixante mille Romains à Chosroës. Ce secours sauva ce roi. Les Romains et les Perses, ces rivaux jugés irréconciliables, combattirent ensemble sous le même général, et remportèrent une victoire décisive. Varame défait abandonna ses trésors, ses bagages, ses femmes aux vainqueurs; Chosroës signa un traité de paix éternelle avec Maurice; Constantinople respira un instant. Mais il est dans la destinée de cette ville d'avoir toujours un ennemi à ses portes. Rassuré du côté des Perses, Maurice vit apparaître de nouveaux ennemis du côté d'Odessus, aujourd'hui Odessa, et du côté de Tomes, la ville où le poëte des *Tristes* écrivit le livre de son immortalité. Priscus, général de l'empereur, repoussa les Abares, qui déjà faisaient brèche au mur de Trajan, et les défit en cinq combats. A cette époque, la peste désolait l'Italie et Rome. Un ange, disent les chroniques, apparut sur le sommet de la pyramide qui couronnait la rotonde tumulaire d'Adrien. Ce tombeau changea de nom, et on l'appelle encore aujourd'hui du nom que lui donna saint Grégoire, le château Saint-Ange.

La paix étant conclue avec la Perse, et les Abares vaincus, l'armée, par un de ces caprices prétoriens assez fréquents dans l'histoire, employa son oisiveté d'un moment à proclamer un empereur. Maurice était vieux; c'était son seul crime. Quelques officiers lui reprochaient aussi la paix conclue avec Chosroës. Phocas, reconnu empereur, marcha sur Constantinople pour occuper le trône de l'usurpation. Maurice, prévoyant le sort qui l'attendait, chercha son salut dans la fuite; mais il fut arrêté par les bourreaux envoyés par Phocas, et mis à mort. Ses cinq enfants furent égorgés sous ses yeux. Ce malheureux empereur rendit le dernier soupir

les yeux levés au ciel et prononçant ces mots : « Seigneur, vous êtes juste! » Cet événement tragique eut lieu au mois de novembre 602.

Phocas, sans doute pour faire oublier son origine, se mit en bonne intelligence avec le pouvoir spirituel de Rome, et fit au pape les plus humbles concessions. Peut-être n'eût-il pas mieux demandé que de vivre dans une oisiveté voluptueuse, comme un satrape d'Orient; mais le roi de Perse, Chosroës, se souvenant des services de Maurice, rompit son traité de paix éternelle et recommença une guerre qui devait faire couler des flots de sang et durer un quart de siècle. Phocas n'avait pas assez de troupes pour s'opposer aux innombrables armées qui surgissaient de toutes parts contre Constantinople. Les Perses envahissaient toutes les provinces voisines; ils se rendaient maîtres de Jérusalem, et renouvelaient, par le massacre et le pillage, les jours néfastes de Cyrus. De leur côté, les Juifs se révoltaient partout, assemblaient des armées, ou s'incorporaient chez les ennemis des Romains pour reprendre leur rang parmi les nations. A Constantinople, les seigneurs et les femmes de la cour formaient des complots, et Phocas, assez heureux d'abord pour éviter les poignards et le poison, se trouva bientôt en face d'un péril plus grand qu'un complot de palais.

Héraclius, qui commandait en Afrique, recevait chaque jour des plaintes nombreuses : Constantinople n'espérait qu'en lui; elle l'appelait pour chasser Phocas. Une heureuse ambition entra dans le cœur d'Héraclius. Il quitte l'Afrique, avec ses vaisseaux, et entre dans la Propontide après avoir relâché à Cyzique, où l'évêque Étienne le couronne d'avance empereur. Devant le château de l'ancien Scutari, il engage un combat terrible avec la flotte de Phocas, remporte une victoire éclatante, et entre dans Constantinople aux acclamations du peuple. Phocas fut mis à mort sur le vaisseau d'Héraclius. Lugubre histoire, toujours écrite avec du sang!

A cette époque, un homme, ou plutôt un événement se révélait

au monde. Cet homme est le fondateur de l'islamisme, Mahomet. On prononce son nom pour la première fois en 622.

Les historiens ont généralement traité Mahomet avec une légèreté incroyable. Nous essayerons à notre tour d'étudier cet homme, qui a eu une si grande influence sur les destinées du monde. Mahomet n'est pas un *météore*, et encore moins un *éclair*; c'est un volcan qui a fait éruption au septième siècle, et qui gronde encore et se rallume toujours lorsqu'on le croit éteint.

Mahomet avait été conducteur de caravanes, disent les historiens. Cette première profession explique bien des choses obscures. Il avait vu le pays de Saba et le golfe Persique; il avait passé bien des nuits de sa jeunesse sous le ciel étoilé des Chaldéens; il avait vu le Gange et le royaume des cinq fleuves, étudié les religions de Confutzée et de Brama, et les civilisations à la fois graves et lascives des pays indiens. Méditatif, recueilli et ardent comme tous les Arabes, et se croyant supérieur aux autres hommes à force de les observer, il conçut le projet de fonder une religion par l'amalgame éclectique des croyances universelles, depuis le livre sanscrit jusqu'au livre hébreu, dont le moine Sergius lui avait expliqué les paraboles émouvantes sous le palmier des déserts, à Surate et à Ophir, dans ces pays ardents où la fièvre de l'imagination donne des pierreries à l'esclave et des trônes aux parias.

Il écouta ensuite le bruit qui venait de l'Occident, et il entendit un murmure éternel de batailles et de schismes. L'Europe était déchirée par des soldats et égarée par des sophistes. Tous les fleuves roulaient du sang; toutes les écoles roulaient des hérésies. Un nouveau Cyrus reprenait Jérusalem; les fleuves de Babylone entendaient de nouvelles lamentations. La ville de Tyr ressuscitait de ses ruines, et quarante mille Juifs semblaient vouloir donner un démenti aux prophètes. A Rome, la ville du Christ et de saint Pierre, un vieillard couronné de laine et armé d'une bénédiction défendait seul les portes de Saint-Jean de Latran contre les Lom-

bards païens et les chrétiens renégats. Une dissolution épouvantable passait sur le monde, et ajoutait un fléau de plus à tous les fléaux connus. Pour retrouver de pareils jours, il fallait remonter à ces époques maudites où le patriarche cherchait dix justes dans la Pentapole menacée par le feu du ciel.

Mahomet trouva que le moment était bon.

Il n'avait aucune raison de croire à la pérennité de l'Évangile : ce livre saint, déjà vieux de sept siècles, lui paraissait avoir fait son temps. L'Évangile prêchait la douceur, la mansuétude, la charité fraternelle, l'horreur du sang humain, et tous ces divins préceptes semblaient oubliés et chassés pour toujours de la mémoire des hommes. Il fallait donc un nouveau code de religion, puisque le premier, venu de Jérusalem, ne rendait pas le monde meilleur. Mahomet ne naquit pas de ses vices personnels, il naquit des crimes de son temps. L'époque le mit au monde comme un fruit digne d'elle. Mahomet ne fut pas hypocrite, il fut bon observateur et logicien, et, bien plus courageux que tant de rhéteurs de plume, il mit sa philosophie en action, et voulut conquérir des disciples l'épée à la main.

Il médita son Koran, livre moitié ascétique, moitié voluptueux, demandant aux hommes des choses faciles, promettant des récompenses matérielles, et donnant à une moitié du genre humain une domination tyrannique sur l'autre moitié; le tout assaisonné d'aphorismes, de sentences, de maximes, de moralités, d'énigmes, de leçons, de proverbes empruntés, avec quelques légers changements, à toutes les religions.

Tout rempli de ses projets d'avenir et trop prudent pour les compromettre par la précipitation, il songea d'abord à se mettre au-dessus des besoins matériels de la vie, en épousant une riche veuve nommée Cadigha. Sa vie fut irréprochable et exemplaire. Toutes les années, à la lune de mars, il se retirait dans une grotte et y passait trente jours dans la méditation et le recueillement. Il y avait sans doute une apparence d'hypocrisie dans cette retraite

périodique, mais elle lui était fort utile aussi. Ses vastes projets demandaient bien trente jours de réflexions solitaires tous les ans. Il ne rêvait rien moins que la conquête de l'univers par les armes ou par la parole, et quand il se leva pour son œuvre, le premier de ses regards tomba sur cette Constantinople, où venaient aboutir tous les bruits du monde romain, et qui était alors la grande artère d'un corps en dissolution.

Quand les événements se sont accomplis, et qu'on peut, en remontant le cours des âges, suivre la marche providentielle qui prépare les civilisations chrétiennes, on reste confondu d'étonnement. Otez Mahomet de l'histoire, et tout ce qui a été fait de grand depuis la fin du moyen âge n'aura pas sa raison d'être. Nous développerons cette pensée plus tard. En attendant, il doit nous être permis de consacrer à cet homme, apparaissant sur l'horizon de l'Asie, une large part d'appréciation historique qui n'est pas donnée avec la même mesure aux empereurs du Bas-Empire. Mahomet va devenir un nom inséparable de celui de Constantinople, car le Koran, grâce aux folies des hommes, a remplacé dans Sainte-Sophie l'Évangile de Constantin.

Une étincelle alluma, sous Héraclius, cette horrible guerre de huit siècles entre les sectateurs de Mahomet et les Romains de Constantinople. Le prophète de Médine avait déjà remporté des victoires en Arabie et obligé le vice-roi de ce pays à embrasser la religion nouvelle, lorsque, voulant élever tout à coup son ambition plus haut et cherchant une occasion ou un prétexte, il envoya un député au gouverneur romain de Bostra pour l'engager à se faire mahométan. Ce gouverneur indigné ne crut pas violer le droit des gens en livrant le député de Mahomet à des bourreaux qui l'étranglèrent. Apprenant cette nouvelle, Mahomet marche sur les Romains avec une armée de trois mille hommes, et remporte sur eux une première victoire, qui est comme le premier jalon posé par le Koran sur la route de Constantinople. Pour venger cette défaite, Héraclius fit entrer une armée en Arabie; dans

l'intervalle le prophète de Médine avait vu grossir ses partisans; il commandait trente mille soldats dont le fanatisme doublait le courage. Avec cette forte armée il marcha contre les Romains, qui, ne se croyant pas assez nombreux pour se mesurer avec les mahométans, se retirèrent des terres envahies. Peu de temps après, Héraclius reçut de Médine un message qui l'engageait à embrasser le culte du Koran. L'empereur ne daigna pas répondre, et Mahomet s'établit entre Médine et Damas, pour méditer une descente à Constantinople. Mais les temps n'étaient pas accomplis. Toutefois, la pensée de Mahomet lui survécut; le nom de la ville du Bosphore resta gravé comme un testament sur le tombeau de la Mecque.

Cette guerre, que l'historien trouve avec raison fastidieuse dans ses redites, cette guerre de Constantinople contre la Perse, recommença en ce temps plus formidable que jamais. Peut-être la meilleure histoire du Bas-Empire serait celle qui se résumerait ainsi : les empereurs d'Orient, sauf quelques courtes trêves, se battirent toujours avec les Perses. — Ce qui donne aux histoires en général un ennui répulsif et décourage le lecteur, c'est la monotonie des guerres et la répétition continuelle des mêmes noms, des mêmes villes, des mêmes pays, toujours liés aux mêmes choses. En pareil cas, la concision devient le style de la nécessité. On a grande hâte d'arriver à l'inconnu et aux époques modernes, car la main qui fouille ces légendes nébuleuses d'un passé douteux craint toujours de s'égarer, et de livrer, par la plume, trop de choses équivoques à la crédulité du lecteur. Les grands faits accomplis sont vrais; les accessoires et les causes sont sujets à suspicion légitime. Hélas! le scepticisme doit nous être permis, à nous qui avons vu s'accomplir sous nos yeux tant d'histoires, et qui retrouvons si rarement dans les livres les faits contemporains dont nous avons été les acteurs ou les témoins. Que penser alors des événements de détail, accomplis il y a douze siècles dans des pays sauvages, où chaque peuple avait l'orgueil de faire lui-même ses

légendes, ses chroniques, en l'absence de tout contrôle impartial établi pour l'instruction de la postérité!

Cette fois, l'expédition préparée contre le Bosphore par le roi Chosroës a un caractère particulier, et rentre dans le domaine de la stratégie moderne. Chosroës met sur pied trois grandes armées. Quatre nations différentes marchent sous ses drapeaux : les Abares, les Bulgares, les Esclavons et les Perses. Une de ces armées devait marcher contre Héraclius; l'autre devait défendre la frontière; la troisième, commandée par Sarbar, devait marcher sur Constantinople, par le chemin de Trébizonde. Héraclius organisa son plan de défense sur le plan d'attaque. Trois armées romaines se levèrent sur le Bosphore, avec l'étendard de Constantin.

Héraclius partit en personne pour combattre Chosroës en Arménie. En même temps, Sarbar conduisait par la route des Balkans l'armée des Esclavons, des Abares et des Bulgares, et après avoir remporté quelques avantages dans les plaines d'Andrinople, il arriva sur le Bosphore, et commença le siége de la ville impériale. La défense fut héroïque. Le patriarche mit Constantinople sous la protection de la Vierge Marie; on arbora le labarum sur la coupole de la grande basilique et sur le clocher de l'église des Saints-Apôtres; les prêtres, armés de la croix, se montrèrent sur les remparts, avec cette intrépidité calme qui étonne les soldats, et les change tous en héros. Pendant ce siége, qui fut une longue bataille, sans repos, des processions d'enfants, de vieillards, de femmes, de jeunes filles, traversaient Constantinople en chantant l'hymne à la Vierge, et les refrains pieux arrivaient sur les remparts, comme des armes de défense inconnues dans les siéges antiques soutenus par les vieux Romains. Enfin, après un dernier combat acharné, où les assiégés firent des prodiges, on vit, du haut des tours de la ville, les barbares fuir vers le Pont-Euxin. Pour célébrer cette délivrance, l'Église de Constantinople institua une fête anniversaire, célébrée le sa-

medi de la cinquième semaine quadragésimale, en l'honneur de *la Reine de tous les Saints*.

Cependant Héraclius accomplissait une de ces expéditions qui paraissent fabuleuses au siècle où nous sommes, et qui démontre quelle vigueur Rome expirante avait léguée aux Romains du Bas-Empire. Pendant le siége de Constantinople, Héraclius, à la tête d'une armée de cinquante mille soldats, avait passé le fleuve Halys, traversé le Taurus, battu les Perses en Mésopotamie, et pris Ninive. Des revers multipliés amenèrent des séditions et des révoltes chez les Perses. Chosroës fut traité comme tous les princes malheureux de ce temps-là : il fut dépossédé et assassiné par son fils Siroës. On ne trouvait alors que ce remède dans les catastrophes des empires; les fils des rois croyaient changer la face des choses avec un parricide. Assis sur le trône, Siroës offrit la paix, ne pouvant plus faire la guerre. Héraclius imposa une condition; il consentit à la paix, et exigea que la sainte croix, enlevée par Sarbar à Jérusalem, serait rendue à l'Église de Constantinople; Siroës rendit cette précieuse relique, la paix fut conclue, et l'empereur Héraclius, après une absence de six années, fit sa rentrée triomphale à Constantinople, sur un char traîné par des éléphants; sur un autre char on avait placé le plus noble trophée que jamais conquérant ait rapporté d'une expédition, la croix du Sauveur, rendue par Siroës. Le patriarche Zacharie reçut la relique, et l'exposa sur l'autel de Sainte-Sophie, où la population chrétienne vint lui rendre ses hommages. Mais l'empereur ne laissa pas longtemps la croix sainte à Constantinople; il voulut réparer complétement le sacrilége, et s'embarqua pour Joppé, afin de rendre à Jérusalem le trésor ravi. Arrivé dans la ville sainte, Héraclius suivit, pieds nus, la *Voie douloureuse*, et les quatorze stations faites selon le rit nouveau, *novo ritui*, il déposa lui-même la croix du Golgotha dans l'église de la Résurrection.

A son retour de Jérusalem, Héraclius apprit une bonne nouvelle, comme récompense de sa bonne action : les ambassadeurs

de Dagobert, roi de France, venaient renouveler le traité d'alliance entre Paris et Constantinople, et féliciter l'empereur sur sa belle expédition en Perse. Héraclius combla de présents les envoyés du roi, et leur donna l'assurance que ce traité d'alliance était selon ses vœux et son cœur.

Un peu de calme extérieur ralluma dans Constantinople les vieilles disputes religieuses, et en fit naître de nouvelles. En voyant apparaître sur l'horizon chrétien ce Mahomet, si terrible par la parole et le glaive, les chrétiens du Bosphore auraient dû se réunir en faisceau indissoluble, et n'arborer sur leur bannière que cette devise : « Un seul Dieu, un seul baptême, une seule foi. » *Unus Deus, unum baptisma, una fides.* Le salut de l'empire était dans cette triple unité catholique. Telle ne fut pas malheureusement la conduite des chrétiens : au règne d'Héraclius, les sectes éclataient dans les loisirs de la paix ; elles devaient être un jour plus fatales pour Constantinople que les armées de Sarbar et de Chosroës. Ce ne sont pas les épées qui tuent les empires, ce sont les sophismes.

Arius avait fait souche sur les deux rives du Bosphore. Les augustes vieillards de Nicée avaient parlé en vain dans le désert Bithynien et sur les rives de la Propontide ; d'autres hérésiaques se levaient pour discuter les articles de foi venus de Rome. C'était Apollinaire, qui ne voulait pas qu'on séparât les deux natures du Fils de Dieu ; c'était Nestorius, qui se livrait aux subtilités métaphysiques les plus nébuleuses, pour discuter qu'il y avait deux volontés et deux natures dans Jésus-Christ sur terre ; c'était Eutychès, qui n'admettait qu'une seule nature dans le Messie de Bethléem. Puis arriva Théodore, évêque de Pharan, qui fonda le monothélisme, avec plus de développements qu'Eutychès. Babel reparut à Constantinople. On ouvrit des écoles et des jardins renouvelés d'Académus. Il ne s'agissait plus de discuter les nouvelles arrivées de Sébaste, d'Odessus, de Trébizonde, du Danube, du mur de Trajan. Les barbares faisaient de doux loisirs aux hé-

rétiques. On hurlait partout la controverse, on se battait à coups de syllogismes, sous cinq drapeaux; les deux rives du Bosphore exécutaient des feux croisés d'injures, et tous ces rhéteurs, tous ces écoliers, tous ces sophistes, en commençant par douter de Rome, se préparaient à douter de Dieu.

Au milieu de ce fracas scolastique, les meilleurs esprits eurent des vertiges, et l'empereur lui-même, entraîné par l'ouragan des schismes, se fit monothéliste, n'ayant plus de barbares à combattre sur les rives de l'Euxin. Héraclius alla même plus loin; il publia un édit en faveur du monothélisme, afin sans doute de détruire les autres sectes, en protégeant de son crédit celle qui lui paraissait la plus conforme au dogme romain. Mais Rome désavoua la doctrine née sur le Bosphore, et l'empereur eut la louable et rare sagesse de s'incliner devant l'autorité du pontife suprême, et de rétracter son erreur. Le faux prophète Mahomet a entendu sur son lit de mort les cris des écoles de Constantinople, et montrant le Bosphore à son successeur Abubeker, il lui a dit : « L'heure est venue, c'est là qu'il faut marcher. »

Abubeker était doué, du moins en apparence, de ces vertus qui séduisent la multitude : il était sobre, juste, chaste, pieux, ennemi du luxe et du faste. Ses actions ne démentaient jamais ses paroles, et son calme dans les périls semblait lui venir de ses entretiens continuels avec les esprits invisibles. Nul mieux que lui ne pouvait continuer l'œuvre de Mahomet; les peuples allaient le recevoir aux portes des villes, et l'honoraient comme un dieu. Adoré de ses soldats et de ses auxiliaires, il soumit toutes les provinces alliées des Romains, remporta plusieurs victoires sur les troupes d'Héraclius, et mourut à Damas, en laissant le glaive de Mahomet à Omar.

Le choix était bon, dans l'intérêt de l'islamisme. Le terrible calife Omar achève la conquête de la Syrie, défait les Romains à la célèbre bataille d'Yarmouk, s'empare de Jérusalem, de Césarée, de Tyr, de toute la Mésopotamie; remporte une victoire à chaque

prise de ville, et achève de donner à son nom une illustration maudite, en s'emparant d'Alexandrie, où disparaissent, dans les flammes, tant de livres regrettables à jamais.

Ces malheurs et ces défaites avancèrent la mort d'Héraclius; elle eut lieu en 641. Son fils Constantin III lui succéda. D'autres règnes sans gloire vinrent ensuite. Héracléonas, Constant II, occupent le trône impérial. Constant II, voyant Constantinople menacée par les Sarrasins, fait une tentative pour conquérir l'Italie, l'enlever à la domination des Lombards, et faire une seconde fois de Rome la capitale du monde. Cette entreprise n'eut aucun succès. L'empereur, vaincu par les Lombards, gagna la Sicile, ne rentra plus à Constantinople, et mourut assassiné à Syracuse, dans une nuit de débauche, en laissant après lui un nom odieux.

Les assassins de Constant nommèrent empereur un Arménien de haute taille et d'une bravoure éprouvée. Le jeune Constantin, fils de Constant III, apprenant la mort tragique de son père, s'embarqua pour la Sicile, fit mettre à mort les assassins, et envoya leurs têtes à Constantinople, pour annoncer son retour dans la capitale de l'empire. Les Sarrasins, débarquant à Syracuse après le départ de Constantin, égorgèrent les habitants, sans distinction d'âge et de sexe, pillèrent les églises, et reprirent la mer, chargés de trésors. Ainsi croissait et s'étendait de jour en jour, avec une vitesse effrayante, ce pouvoir musulman, qui déjà environnait Constantinople d'un cercle de feu. Le calife Moavia, établi à Damas, envoyait de là ses généraux dans toutes les contrées du monde connu, et l'étendard de Mahomet convertissait à l'islamisme ou détruisait sans pitié les populations des continents, des îles et des archipels.

Constant, ou pour le désigner sous son nom d'empereur, Constantin IV, surnommé Pogonat, est encore un de ces princes qui, à l'exemple de Maurice et d'Héraclius, ont jeté un vif éclat dans les ténèbres du Bas-Empire. Il se prépare contre le Bosphore quelque chose de plus formidable que le siége de Sarbar.

Les hérésiarques font silence; tous les chrétiens, sous l'imminence d'un péril suprême, se réunissent dans la même communion; le monothélisme même abjure ses erreurs. Le péril passé, on recommencera les disputes dans les écoles; l'expérience continuera toujours son absence fatale dans le vocabulaire de l'humanité.

Une flotte nombreuse, couverte des pavillons de l'islamisme, entre dans l'Hellespont, et jette l'ancre dans la Propontide, attendant de nouveaux renforts de Sicile, d'Afrique, de Cilicie, pour attaquer Constantinople. On dit sur le môle que mille navires vont paraître, et qu'une armée innombrable de Sarrasins va renouveler les funérailles d'Alexandrie et de Syracuse, égorger tous les chrétiens, brûler tous les temples, renverser toutes les croix. Jamais plus grande catastrophe ne menaça un peuple. Constantinople n'attend plus de secours que du ciel.

Chose vraiment providentielle, l'empereur qui règne alors se nomme Constantin. L'augure est favorable; tout un peuple croit voir encore le labarum dans les airs.

Sur ces entrefaites, un Grec, nommé Callinichus, demande à être introduit auprès de l'empereur Constantin. Il s'agit, dit-il, d'un secret qui doit sauver Constantinople.

Dans les périls extrêmes, les oreilles des puissants écoutent tout le monde.

Callinichus est introduit dans le palais.

Il s'incline avec respect, et, invité à parler, il s'exprime ainsi : « J'ai dans mes mains une arme qui doit te rendre victorieux et anéantir la flotte des Sarrasins; il ne restera pas de leur flotte une seule barque pour porter la nouvelle de leur désastre à Joppé, où se trouve le calife de Damas. »

L'empereur regarda fixement Callinichus, qui supporta le coup d'œil scrutateur avec ce calme qui annonce la confiance dans la chose dite et fait croire au succès.

Callinichus offrit ensuite à l'empereur de faire l'expérience de

son arme nouvelle sur la rive du Bosphore devant peu de témoins, à l'endroit même où s'élèvent aujourd'hui les maisons de plaisence de Thérapia.

L'expérience fut faite en présence de Constantin et des principaux officiers de sa cour. C'était le terrible feu grégeois, invention que l'enfer semble avoir mise au monde, et qui pourtant, à cette phase de l'histoire de Constantinople, ressemblait à un secours du ciel.

Callinichus, pour démontrer l'efficacité souveraine de son feu grégeois, s'en servit de trois manières, toutes formidables au même degré. Il le lança en globules, avec la simple impulsion de la main, dans le canal du Bosphore, et sous des masses de pourpiers de mer, à demi submergées. Le feu inextinguible brûla dans l'eau, la fit bouillonner, et incendia les racines des plantes. Ensuite il introduisit plusieurs globules dans un tube de fer, assez semblable à un pierrier d'aujourd'hui, et les lança sur une barque amarrée au milieu du canal. La barque fut au même instant dévorée par les flammes. Enfin, il se servit de la baliste, pour détruire avec le feu grégeois un bouquet d'arbres, à une très-grande distance. La machine fonctionna comme si elle eût lancé des pierres de siége, et les arbres furent brûlés.

Devant un pareil résultat, le doute n'était plus permis. Constantin éleva Callinichus à la plus haute des dignités militaires, lui promit une récompense digne du service rendu, lui confia la défense de Constantinople, en lui ordonnant d'approvisionner en toute hâte les remparts et les soldats d'une grande quantité de ces armes miraculeuses, destinées, pour la première fois, à repousser les ennemis du Christ.

Dans les premiers jours de ce siége de Constantinople, les Sarrasins et les Romains combattirent à armes égales et connues; puis tout à coup, la tempête grégeoise éclata sur la rade et sur les lignes des assiégeants. Les hommes de guerre n'avaient jamais vu et ne reverront plus une pareille stupéfaction. Il semblait que

toutes les foudres du ciel tombaient, sous un ciel serein, sur les navires mahométans, et les brûlaient même sous leurs quilles, en incendiant les eaux. Épouvantés par ces prodiges inouïs, les Sarrasins se précipitaient sur le rivage, avec leurs échelles et leurs machines de guerre, et sur leurs têtes pleuvaient des volcans, qui ne s'éteignaient pas dans les fossés, et consumaient les nageurs même entre deux eaux. On dit, et la chose est probable, qu'un grand nombre de Sarrasins, convertis récemment à l'islamisme, abjurèrent leur religion et passèrent du côté des chrétiens, car les prodiges dont ils étaient les témoins ressemblaient à des châtiments du ciel. Quant aux chrétiens enfermés dans Constantinople, ils se prosternèrent avec un effroi respectueux devant Callinichus; ils croyaient voir en lui cet archange vengeur qui extermina les légions de Sennachérib.

Les Sarrasins étaient doués de la vertu fatale qui s'allie le mieux avec le génie de la destruction, ils avaient l'acharnement; dès que ces hommes jetaient des yeux de convoitise sur une proie, ils ne la quittaient plus sans l'avoir dévorée. C'est ce dont ils firent preuve à ce siége de Constantinople. Une première tentative, quoique accompagnée de circonstances si effrayantes, ne les découragea pas. Ayant perdu dans plusieurs assauts un grand nombre d'hommes et de navires, ils levèrent le siége à l'approche de l'équinoxe de septembre, et vinrent s'emparer de Cyzique, dont ils firent leur place d'hivernage. Le calife Moavia fit employer toute la mauvaise saison au radoub ou à la construction des navires, et aux premiers jours de printemps, l'armée sarrasine reparut devant Constantinople pour continuer le siége interrompu; elle retrouva le même courage chez les défenseurs, et toujours ce terrible feu grégeois que Callinichus l'inventeur avait eu le temps de perfectionner. Avec d'autres ennemis, Constantinople aurait pu espérer qu'après deux siéges infructueux, elle pouvait attendre quelque repos; mais les Sarrasins, deux fois repoussés au pied des remparts, deux fois incendiés dans leurs flottes, ne renoncè-

rent pas à leur entreprise. Ils passèrent sept hivers à Cyzique, et renouvelèrent ainsi, pendant sept années, jusqu'en 679, le siége de Constantinople. Heureusement le blocus n'opérait que du côté de la Propontide et de l'Hellespont; la ville fut sauvée par son heureuse situation, car la mer Noire lui était ouverte du côté de son Bosphore, et elle recevait par ce chemin libre des vivres, des secours et des munitions. Au mois de septembre de la septième année de ce siége mémorable, les Romains firent un effort suprême, qui les délivra de leurs ennemis acharnés. Callinichus inventa les brûlots au feu grégeois; toute la flotte sarrasine fut incendiée dans une nuit; les mahométans gagnèrent le rivage, pour se dérober aux flammes des brûlots et aux volcans des remparts. Mais l'empereur Constantin dirigea lui-même une sortie décisive. On poursuivit les Sarrasins jusque sur les bords de la Propontide, et bien peu d'entre eux racontèrent le désastre au calife Moavia.

Pendant ce siége, une intrépide armée de chrétiens réfugiée dans les gorges et les cavernes du Liban, l'armée des Maronites, fit éprouver de grandes pertes aux Sarrasins dans la Syrie. Le calife Moavia, placé entre les chrétiens du Bosphore et les chrétiens du Liban, offrit la paix à Constantin, qui l'accepta, moyennant tribut. En agissant ainsi, l'empereur fut bien inspiré, car de nouveaux ennemis, quoique déjà connus de nom, menaçaient l'empire, et Constantinople avait besoin de tous ses soldats pour les combattre. Il s'agit encore de ces terribles Bulgares, effroi de l'Occident. Leur chef, nommé Asparuk, entraînant après lui une horde immense de ces ravageurs, passe le Borysthène et le Dniester et s'établit à Varna, sur le bord de la mer Noire. De là, ils étendirent leurs déprédations dans les contrées danubiennes, selon un usage dont l'origine commence à se perdre dans la nuit des temps. L'empereur Constantin équipa une flotte, et partit avec une armée pour chasser les barbares des bouches du Danube. Une grande bataille fut livrée aux environs de Varna, mais les

chrétiens, ne voyant plus leur empereur, qu'un accès de goutte retenait sous sa tente, perdirent courage, et furent complétement battus. Après ce désastre, la paix fut offerte aux Bulgares, et pour l'obtenir, Constantin s'engagea à payer un tribut annuel.

En paix avec les Sarrasins et les Bulgares, Constantinople revit encore ce qu'elle avait vu, et ce qu'elle devait voir bien des fois encore. Les hérésies, filles de l'orgueil, reparurent plus ardentes que jamais. Le monothélisme, endormi pendant un siége de sept ans, se réveilla au silence de la paix. Constantin prit une résolution digne de son grand nom : il fit des lettres au souverain pontife Donus, le conjurant d'intervenir dans cette affaire religieuse, afin de donner à l'Église la paix que les barbares accordaient à l'empire. Le saint-père ordonna la convocation d'un concile à Constantinople. Cent soixante évêques et les légats du pape s'assemblèrent dans une salle du palais impérial, pour examiner la doctrine monothéliste de Théodore. Après dix-huit séances, le concile décida que l'Église avait toujours reconnu en Jésus-Christ deux natures, la nature divine et la nature humaine; deux volontés, celle qu'il avait au ciel comme seconde personne de la Trinité sainte, et celle qu'il avait sur la terre, comme fils de l'homme, après l'incarnation.

Cette solennelle décision ramena le calme à Constantinople.

L'empereur Constantin II avait rempli une glorieuse carrière; il mourut, son œuvre faite, en 685, quelques années après le calife Moavia.

Justinien II, fils de Constantin, monta sur le trône impérial, et, désireux sans doute d'illustrer son nom, qu'une longue paix pouvait ensevelir dans les ténèbres de l'histoire, il rompit le sage traité conclu par son père avec les Bulgares et les Sarrasins. Faute immense, qui semble maintenant placer le droit et la justice du côté des barbares, et justifier les futures agressions. Le patrice Léonce, général de Justinien II, marcha contre les Sarrasins, et remporta sur eux quelques-unes de ces victoires injustes, qui tôt

ou tard provoquent des représailles. Les premières rencontres avec les Bulgares débutèrent aussi par le succès, mais peu après, les Romains, conduits par Justinien, éprouvèrent des revers, et rentrèrent à Constantinople.

En Afrique, les soldats de Justinien battirent près de Carthage les Sarrasins commandés par Zuheïa, lieutenant du calife, qui périt dans l'action. Presque en même temps, le puissant calife Abdelmelit remportait sur Justinien, en Cilicie, une victoire éclatante, se rendait maître de la petite Arménie, et faisait, pour la première fois, le dénombrement des vastes États soumis à l'islamisme, avec l'intention évidente d'humilier l'empereur Justinien.

Pour se consoler de tant de revers et d'outrages mérités, Justinien frappa ses sujets d'impôts exorbitants, destinés à bâtir de voluptueuses résidences au promontoire de Thrace et sur le Bosphore. Les riches Romains, épuisés par tant de guerres antérieures, se soumirent d'abord à ces exactions tyranniques, mais le jour de l'épuisement arriva, et quelques-uns refusèrent un nouvel impôt, alléguant la meilleure des raisons, l'impossibilité de le payer. Justinien répondit par des condamnations au gibet à ces refus d'impôt. On pendit et on brûla les récalcitrants, pour épouvanter les autres. Un cri général d'indignation éclata dans Constantinople; Léonce, général de Justinien, se mit à la tête d'un mouvement populaire, fit arrêter son maître, et se proclama empereur. Dénoûment toujours prévu, dans l'histoire des mauvais princes du Bas-Empire. Le patriarche couronne Léonce à Sainte-Sophie; le peuple demande la mort de Justinien, mais le nouvel empereur commue la peine capitale en un exil à Cherson, ville du Pont-Euxin.

En cette année 697, un petit État qui devait être une grande puissance naissait au fond de l'Adriatique : Venise prenait un nom sur la carte du monde. Son premier chef, nommé à l'élection, fut Paoluccio. Constantinople ratifia ce choix. Aucun prince de

ce temps ne remarque l'éclosion de cette ville étrange, qui va s'étendre sur un petit archipel des lagunes, et se tracer des rues avec des canaux. C'est pourtant une nouvelle Rome, dans son paisible berceau de l'Aventin, n'étant pas même un sujet d'alarme pour quelques bourgs du voisinage. Le temps va faire un pas, et cette obscure Venise règnera sur l'Adriatique, enverra ses flottes au rivage africain, plantera son pavillon sur tous les archipels, deviendra la rivale de Constantinople, et entretiendra commerce avec l'univers.

Un événement imprévu vint ajouter une perturbation d'un nouveau genre à l'histoire des révolutions d'Orient. Justinien exilé à Cherson se croyait toujours empereur, et fatiguait la ville hospitalière de ses plaintes, de ses insultes et de ses menaces. Les Chersonites résolurent de se délivrer de cet hôte intolérable. Informé du complot, Justinien se réfugia chez les peuples des Marais-Méotides, où il épousa la fille du kan des khazares, nommée Théodora. L'empereur Léonce envoya en Chersonèse des ambassadeurs pour faire des remontrances et des menaces à ce chef barbare, qui paraissait, à la faveur de ce mariage, vouloir se mettre en hostilité agressive contre l'empire. Le beau-père de Justinien, ne se croyant pas assez fort pour résister à Léonce, envoya des assassins pour égorger l'ex-empereur, son gendre; mais celui-ci, averti par sa femme Théodora, tua de sa main les envoyés, et gagnant la ville de Sébaste, il s'embarqua pour Odessus, et se rendit ensuite aux bords du Danube, chez les Bulgares, qu'il décida facilement à le suivre à Constantinople. Quand on lit les histoires de cette époque, on s'arrête souvent, animé d'un juste sentiment de défiance, et on se demande s'il faut ajouter foi à des horreurs qui semblent accumulées, comme à plaisir, pour donner de l'intérêt aux histoires anciennes, et si on doit aussi transmettre, la plume à la main, les mêmes atrocités, avec un sang-froid stoïque, pour ajouter une page de plus au livre sanglant du monde. Hélas! cette époque de criminelle folie n'est pas très-éloignée de

nous; les traditions s'établissent par le chaînon de quelques vieillards, et quand cette affreuse histoire fut écrite pour la première fois, elle ne fut démentie par personne : les légendes, et les chroniques ont marché d'accord. Ce Justinien a véritablement existé, dans toute sa hideur.

Il entra par surprise dans Constantinople, où l'empereur se nommait alors Tibère II; il reconquit le trône; il fit égorger tous ses puissants ennemis d'abord, les plus obscurs ensuite, et ce massacre dura huit mois. Sur les bords du Bosphore, se souvenant de Cherson, la ville de son exil, Justinien expédie des troupes pour faire égorger tous ses habitants et justifier ainsi ses anciennes menaces. Tous les soldats restés fidèles aux empereurs furent mis à mort; Léonce et Absimare eurent la tête tranchée au milieu des jeux du cirque. Le patriarche Callinichus ne fut pas même protégé ni par son caractère saint, ni par son nom, qui rappelait le plus glorieux des services; des bourreaux lui crevèrent les yeux. Exagérant la vengeance et le ressentiment, Justinien voulut aussi punir la ville de Ravenne, parce qu'elle s'était réjouie de son exil. Muni d'ordres exécrables, le patrice Théodore partit avec une flotte pour Ravenne, fit prisonniers les notables de la ville et l'archevêque pour les égorger plus tard, et incendia en la quittant cette malheureuse ville, coupable d'avoir approuvé la disgrâce de Justinien.

Le roi des Bulgares lui-même s'indigna de tant d'horreurs, et demanda le payement du service rendu, pour quitter Constantinople et ne plus assister à ces égorgements de chaque jour. Justinien paye le service, et rompt le traité de paix avec les Bulgares. Une nouvelle guerre s'engage entre ceux-ci et les Romains. Justinien est vaincu.

Dans la ville de Cherson, une nouvelle révolution éclate. Les soldats envoyés pour punir cette ville proclament un autre empereur, et lui donnent le nom de Félépicus. Une flotte est envoyée de Constantinople pour réprimer cette sédition. Justinien attend,

et, ne voyant plus revenir ses vaisseaux, il part avec une armée, et longeant la côte asiatique de la mer Noire, il s'arrête à Sinope et voit passer devant ses yeux la flotte que commande Félépicus, le nouvel empereur. Sans perdre un instant, Justinien rebrousse chemin pour défendre la capitale ; mais son rival, poussé par un vent favorable, arrive au Bosphore avant lui. Il ne reste bientôt à Justinien que son fidèle écuyer Élie. Tout Constantinople ratifie l'élection de Félépicus. Témoin de cet enthousiasme, Élie cesse d'être fidèle, et assassine Justinien pour conquérir des titres dans la nouvelle cour. Cette page d'histoire est dignement terminée par une autre mort, la mort de Félépicus : deux patrices, George et Théodore, l'assassinèrent sur une table de festin. On retrouve le Bas-Empire dans cette page. Quel progrès le monde a fait de Justinien Ier à Justinien II !

Le jour de la Pentecôte, en 715, le peuple rassemblé à Sainte-Sophie, comme dans le Cénacle où descendirent les langues de feu, nomma un empereur. Ce choix tomba sur un personnage jouissant de l'estime universelle ; il se nommait Artémius, et prit en montant sur le trône le nom d'Anastase II. Le commandement des troupes fut donné à Léon, surnommé l'Isaurien, qui s'était distingué dans la guerre des Bulgares. A cette époque, nommer un général, c'était nommer un successeur.

Le calife Oualid, après avoir ravagé l'Asie Mineure, tourna, comme Moavia, ses vues sur Constantinople. Cette obstination devenait héréditaire. Dépourvus de flottes, les Sarrasins fauchèrent, dit-on, toute une forêt sur le mont Liban, et apportèrent les arbres sur les chantiers voisins de la mer pour construire leurs vaisseaux. De son côté, Anastase fit construire une flottille destinée à incendier la flotte sarrasine. Chemin faisant, les marins et les soldats d'Anastase ne perdirent pas l'occasion de se révolter, et de nommer empereur un percepteur d'impôts nommé Théodose. Ici le refrain obligé manque ; Anastase ne fut point mis à mort ; on lui permit d'entrer dans les ordres sacrés, et de se retirer sain

et sauf en Thessalonique. Heureux ce prêtre, sauvé par exception après sa chute, heureux s'il eût toujours prié sur les marches du sanctuaire, et si le souvenir de Justinien II n'eût pas excité son ambition!

Dans le fracas de ces révolutions de palais, les Romains revirent les Sarrasins prendre la route de Constantinople. Anastase avait voulu profiter de ces troubles pour remonter sur le trône, occupé par l'empereur Léon. Le complot découvert, Anastase et ses complices furent mis à mort, ce qui passa presque inaperçu dans ces moments de péril extrême, car il s'agissait de défendre la ville contre le plus formidable des ennemis. Les assiégés eurent encore recours cette fois au feu dévorant inventé par Callinichus. La victoire fut complète dès les premiers assauts. La flamme grégeoise dévora la flotte sarrasine, comme sous le dernier Constantin.

Ce triomphe exalta l'orgueil de l'empereur Léon.

Le culte des images, mal compris et mal défini d'abord, et souvent érigé en *latrie*, avait donné naissance à la secte des iconoclastes; un excès en amenait un autre. L'empereur fit abattre toutes les images pieuses de Constantinople, et massacrer même les femmes qui se prosternaient devant une statue ou un tableau. Cette persécution prit un caractère affreux de violence, et couvrit de sang les rives du Bosphore. Léon ne s'en tint pas là; il voulut imiter le calife Omar et arrêter le progrès des connaissances humaines. Dans cette intention, il livra aux flammes la bibliothèque de Constantinople, magnifique édifice à huit portiques et renfermant quarante mille volumes. Le bibliothécaire, nommé *Œcuménique*, à cause de ses connaissances universelles, périt dans cet incendie, et avec lui aussi furent brûlés tous les professeurs, afin qu'aucune feuille écrite ou aucune langue humaine ne pût conserver un seul germe du dépôt qui venait d'être anéanti. D'affreuses secousses de tremblement de terre et la peste ravageaient Constantinople pendant cette persécution. Le ciel avertissait par

ces fléaux ; la terre n'écoutait pas, comme toujours. Léon mourut empoisonné, laissant un fils digne de lui.

Constantin, successeur de Léon, devint le chef des iconoclastes : il ne resta bientôt plus trace d'images de saints à Constantinople, et la persécution continua surtout contre les corps religieux, dont les couvents furent abattus. La ville sainte crut un moment être délivrée du Néron chrétien, car Anastase, son beau-frère, se fit proclamer empereur, et entra victorieux dans Constantinople; mais cette usurpation légitime n'eut pas une longue durée. Constantin, occupé avec les Sarrasins et les Bulgares, longea la Propontide, bloqua le Bosphore, et reprit la ville au moment où elle était en proie aux horreurs de la famine. Artabase s'enfuit à Nicée, mais les émissaires de Constantin le poursuivirent, le ramenèrent à Constantinople avec ses deux fils, et on leur creva les yeux dans un cachot.

Un concile, tenu à l'occasion du culte des images, ayant rendu une décision qui parut favorable à Constantin Copronyme, ce prince rentra dans de meilleures voies et voulut faire oublier son passé.

Constantinople, ravagée par la peste, les siéges, les massacres et les tremblements de terre, avait perdu la moitié de ses habitants. L'empereur engagea, par des émissaires porteurs de bonnes paroles, tous les chrétiens des provinces à venir s'établir sur le Bosphore. Insensiblement la ville impériale se repeupla, surtout par les émigrations du Péloponèse, qui devint presque désert. Ensuite, Constantin, se souvenant des traditions de ses ancêtres, essaya de contracter une alliance avec Charlemagne, et lui envoya des ambassadeurs chargés de présents magnifiques, chefs-d'œuvre de l'orfévrerie de l'art grec. Les artistes naissaient alors en Orient, et ne demandaient qu'un peu de calme pour inventer et produire. Cette même époque nous fit connaître les orgues, ce merveilleux instrument qui s'allie si bien aux pompes des cérémonies religieuses. En même temps régnait à Bagdad le calife Haaroun-al-

Raschid, qui, lui aussi, recherchait l'alliance du grand Charles, de telle sorte que, comme Constantin Copronyme, il envoyait des ambassadeurs chargés de présents. L'empereur byzantin nous fit connaître les orgues, le calife de Bagdad les clepsydres ou horloges à eau. Constantinople et Bagdad étaient en guerre permanente. Malgré sa faiblesse, l'empire grec se souvenait encore de ses beaux jours, et ne pouvait se laisser enlever ses magnifiques provinces d'Asie sans essayer de les reprendre et de les retenir. Mais il aurait fallu être un autre homme que Constantin Copronyme pour résister victorieusement à Haaroun-al-Raschid. L'alliance de Charlemagne, au reste, ne lui fut d'aucune utilité, pas plus qu'au calife. Le monarque franc avait bien assez à faire avec ses voisins.

La guerre n'empêchait pas Constantin de songer aux intérêts de sa famille. Entre autres enfants, il avait un fils qu'il destinait à lui succéder, et qui lui succéda en effet sous le nom de Léon IV. Du vivant de son père, Léon avait épousé une jeune fille athénienne d'une rare beauté et d'un esprit plus rare encore. Notre Occident la connaît sous le nom de l'impératrice Irène, et l'on raconte, je ne sais sur la foi de quel historien, qu'elle rêva un instant une nouvelle fusion des deux empires d'Orient et d'Occident, en prenant pour mari Charlemagne ou l'un de ses fils. Constantin Copronyme avait été un ardent persécuteur des images; son fils Léon n'hésita pas à marcher sur les traces d'un tel père. Dans sa haine contre les images, il alla jusqu'à menacer l'impératrice, qui en cachait, disait-on, dans ses appartements. A Constantinople, de pareilles menaces ne restaient pas longtemps impunies. Une maladie d'entrailles débarrassa l'empire de Léon IV, au moment où ses généraux remportaient en Asie de grandes victoires sur les Sarrasins.

Ce fut l'impératrice Irène qui d'abord régna sous le nom de son fils Constantin VI, dit Porphyrogénète. Cette femme supérieure avait la conscience des besoins de l'empire, sans cesse menacé sur ses frontières par des ennemis qui ne lui laissaient ni trêve ni

repos, sans cesse déchiré au dedans par des querelles religieuses et des conspirations de palais, à la tête desquelles étaient toujours prêts à se mettre des ambitieux sans valeur, mais d'autant plus avides du pouvoir. Contre ceux-ci l'impératrice avait la ressource de l'exil et du cloître; mais le peuple ne se laissait pas aussi aisément donner des opinions religieuses, et quant aux ennemis du dehors, les victoires des Bulgares nous montrent le règne de Constantin VI sous un jour peu favorable. Au reste, ce prince était non-seulement pusillanime et fanfaron, mais ce qui surtout doit le flétrir à nos yeux, c'est la débauche éhontée qu'il introduisit jusque dans le palais, lorsque, répudiant l'impératrice Marie, il osa faire asseoir sur le trône une de ses filles d'honneur. La licence des mœurs dès lors n'eut plus de frein, et ce prince fut tellement perdu aux yeux de ses sujets, que l'impératrice Irène, sa mère, se sentit le terrible courage de lui faire crever les yeux, dégradation terrible qui l'éloignait du trône à tout jamais.

Son fils entièrement éloigné de l'autorité, Irène régna seule, et jamais l'empire n'avait été plus heureux que sous le sceptre de cette femme. Libérale, généreuse, toujours à la tête des nobles pensées, elle ouvrit ses trésors pour réparer les maux de ses prédécesseurs. Le peuple respira sous son règne, et Constantinople lui dut des embellissements. Mais l'ambition des grands dignitaires du palais était constamment en travail : ils ne purent longtemps vivre sans intrigues, et un complot plaça sur le trône Nicéphore, grand trésorier de l'empire.

Cet empereur de hasard était bien tout l'opposé d'Irène. Il apporta sur le trône et les vices qui faisaient le fond de sa nature, et ceux qu'il avait contractés dans un long maniement des finances de l'État. Son avarice était sordide, et sa rapacité, dès qu'il se vit le maître, ne connut plus de bornes. Il dépouilla même Constantin VI des richesses que sa mère lui avait laissées, et réduisit à la misère la plus honteuse cet homme qui avait porté la pourpre. A l'avarice, Nicéphore joignait la cruauté et la mauvaise

foi. Malheur à quiconque l'avait outragé et croyait à sa parole impériale! Le patrice Bardane, dont on confisqua les biens, et auquel on creva les yeux, fut longtemps un exemple vivant de cette fourberie. Aucune qualité ne réparait tant de défauts. Ayant eu à combattre le calife Haaroun-al-Raschid et Crum, roi des Bulgares, Nicéphore se montra dans ces guerres aussi lâche que méchant. Il acheta, quoiqu'à contre-cœur, vu son avarice, la paix avec les Sarrasins, et ayant refusé à Crum des conditions honorables, il tomba dans un piége, où il périt avec la plus grande partie de son armée.

Staurace, son fils, ne fit que passer sur le trône, et le véritable successeur de Nicéphore fut Michel, grand-maître du palais (812). Michel eût peut-être été un bon prince, si la révolte de Léon l'Arménien ne l'eût précipité du trône sur lequel l'avait fait asseoir la révolte; car, dans cette voie, jamais on n'est à l'abri des coups de la fortune. Léon lui-même ne porta la couronne que pour guerroyer contre les Bulgares, et les vaincre après la mort de leur roi Crum. Au moment où il allait jouir de sa haute fortune, il fut assassiné par Michel le Bègue, qui prit sa place (829).

Michel était un homme de basse extraction, insolent et vaniteux. Il méprisait l'instruction, les lettres et les arts, et se posait en esprit fort. Son règne est surtout remarquable par la faveur dont jouirent les iconoclastes, et les persécutions exercées contre les partisans des images. Les guerres extérieures enlevèrent à l'empire la Crète, la Sicile et toute la Dalmatie.

Nous passerons rapidement le règne de Théophile, fils de Michel le Bègue. Dans sa fureur contre le culte des images, il n'hésita pas à faire ignoblement mutiler un pauvre moine accusé de se livrer à la peinture. Si ses prédécesseurs eussent été aussi cruels que Théophile, pas de doute que l'art de la peinture n'eût péri en Orient. Cependant, rendons-lui justice : en mourant (842), il laissa la régence de son fils en bas âge à l'impératrice Théodora.

C'est souvent aux femmes qu'il faut revenir, quand on veut trouver quelque chose de glorieux dans cette histoire du Bas-Empire.

Théodora, comme l'impératrice Irène, qu'elle prit pour modèle, voulut faire bénir son règne en réparant les abus sans nombre qui affaiblissaient l'empire et lui préparaient une ruine infaillible. Malheureusement elle avait un frère, Bardas, homme habile s'il en fut, mais d'une ambition démesurée. Il aspirait à remplacer sa sœur dans la régence, et il y parvint. Dès lors, tout changea de face : l'impératrice Théodora n'a gouverné que dans le but de préparer un grand règne à son fils; les finances de l'État sont dans la prospérité, et l'économie a gorgé d'or les caisses du prince. L'impératrice ne se retire qu'après avoir rendu ses comptes. Mais qu'importent à Bardas et l'économie et la richesse de l'État? il ne veut que le pouvoir, et pour mieux en assurer la possession dans ses mains, il plonge l'empereur son neveu dans des débauches telles que ce prince est bientôt appelé, par le peuple de Constantinople, Michel l'Ivrogne. Au reste, toutes ces débauches finissent dans le sang. Michel un jour fait assassiner Bardas par un soldat d'aventure, Basile le Macédonien, qui se fait associer à l'empire. Bientôt ce même Basile assassine Michel lui-même, et se trouve ainsi revêtu seul de la dignité impériale. Le règne de Michel l'Ivrogne ne mériterait aucune mention de l'histoire, si ce prince n'eût élevé à la dignité patriarcale son grand-écuyer Photius, que ses scandales devaient bientôt rendre célèbre.

Photius était un homme d'une haute science. Les livres qui nous restent encore de lui témoignent à la fois et d'une vaste érudition, et d'un goût exquis. Tous les jours, les amis des lettres grecques consultent sa *Bibliothèque,* immense fouillis qui nous fait connaître des chefs-d'œuvre sans lui restés inconnus. Le *Nomocanon,* ouvrage beaucoup moins littéraire, indique que Photius n'était étranger à aucune partie de la philosophie et de la jurispru-

dence, si compliquées dans ces temps. Le but que s'est proposé l'écrivain est d'allier les lois civiles et les lois canoniques. Malheureusement tant d'heureuses qualités étaient tempérées chez Photius par une ambition dévergondée, capable, pour se satisfaire, de tout entreprendre et de tout oser. Les fourberies dont il usa pour maintenir et légitimer son intrusion scandalisèrent la ville et le peuple de Constantinople, habitués cependant depuis longtemps à toutes sortes de scandales. Rien ne coûtait à cet homme, pourvu que son ambition fût satisfaite, et si nous n'entrons pas ici dans le détail des mensonges, des signatures surprises, des faux conciles, des hérésies imaginaires, c'est que l'histoire de ce grand fait appartient spécialement aux annales de l'Église, et non pas à l'histoire de Constantinople.

Depuis longtemps le trône impérial n'avait été occupé par un aussi grand prince que Basile le Macédonien (867). Dans sa jeunesse, ce prince avait été soldat, et dans les camps il avait appris comment on forme des soldats et des généraux. Aussi, pendant son règne, les troupes de l'empire furent-elles presque partout et toujours victorieuses. Depuis un siècle, jamais Constantinople n'avait vu autant de triomphes; jamais on n'avait rapporté dans ses murs autant et de si riches dépouilles. Sur le trône, Basile se montra constamment préoccupé du bien-être de ses sujets. La justice leur fut rendue exactement, et les droits de tous et de chacun furent religieusement respectés. En mourant même, Basile voulut être utile à ses peuples : il écrivit un petit ouvrage, destiné à son fils Léon, sur la manière de gouverner un vaste empire. Ce livre nous est parvenu, et à la pureté du style comme à la profondeur des pensées, on le dirait sorti de la plume d'un de ces philosophes qui se réfugièrent à Rome après la ruine des écoles de la Grèce, et trouvèrent, dans le frottement des idées chrétiennes, une vie nouvelle à donner à la morale des penseurs païens. L'*Avis de l'empereur Basile à son cher fils Léon* n'est pas le seul monument littéraire qui nous reste de ce prince. Sous son règne, et par

ses soins fut commencé un vaste travail de législation, un recueil analogue à ceux de Justinien. Les *Basiliques* furent poursuivies avec vigueur par Léon le philosophe, qui acheva leur coordination et leur classification, en ajoutant aux *Premières Basiliques* les *Postérieures*. C'est sans doute ce travail qui a valu à cet empereur le surnom glorieux qui le distingue dans l'histoire; car, à part cette codification des lois impériales, rien d'éclatant ne signala son règne. Les Bulgares et les Sarrasins continuèrent leurs incursions sur les terres de l'empire. Ceux-ci poussèrent même leurs courses jusqu'à Thessalonique, et le mirent à sac et pillage. C'est sur cet échec que se termina le règne de Léon VI.

Son frère Alexandre, qui était censé partager l'empire avec lui, fut son successeur. Mais la débauche avait usé ce prince avant l'âge. Son règne fut de courte durée. Il mourut (912) au début d'une guerre nouvelle qu'il entreprenait contre les Bulgares, laissant le trône à son neveu Constantin Porphyrogénète, sous la tutelle de sa mère. Le nouvel empereur était un enfant de six à sept ans, ce qui permettait aux ambitions et aux intrigues de se faire jour pendant la régence. Vainement les Bulgares arrivaient-ils jusque sous les murs de Constantinople, après avoir défait les armées qui essayaient de s'opposer à leur passage. Généraux et courtisans luttaient de ressources, les uns pour s'emparer des faveurs des soldats, les autres pour capter les bonnes grâces de l'impératrice Zoé, la mère du jeune empereur. Entre tous brillaient au premier rang Léon Phocas, qui avait couvert son nom d'un certain éclat dans les luttes contre les Bulgares, et Romain Lécapène, qui commandait toutes les forces de mer. Ces deux rivaux eurent une fortune bien différente. Léon Phocas, ayant voulu lever l'étendard de la révolte en Asie (919), fut abandonné par ses soldats. Quant à Romain Lécapène, ayant fait épouser sa fille Hélène par l'empereur, il fut associé à l'empire, et bientôt il ne resta plus rien de royal à Constantin VII, si ce n'est les insignes extérieurs. C'est pendant le règne de Romain Lécapène que



Rouargue frères del. et sc. — Imp. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

PAYSANS BULGARES.

les Bulgares, gouvernés par Siméon, atteignirent à l'apogée de leur puissance. Un moment même ils purent se croire sur le point de s'emparer de Constantinople. Mais la paix intervint, une paix cimentée par des alliances, et pendant de longues années les hostilités furent suspendues entre les Grecs et les Barbares. La paix d'ailleurs n'était pas ce qui assurait le plus la tranquillité des empereurs de Constantinople. Surtout après le scandale de son jeune fils Thophylacte, élevé à la dignité patriarcale, Romain Lecapène avait perdu toute popularité et était un objet d'envie et de haine pour toute la cour; il fut donc aisé d'ourdir un complot contre son autorité, et en tête marchèrent ses propres fils. Car, dans ces jours néfastes, les fils n'hésitaient pas à s'armer contre les pères et à les frapper au besoin. Le complot réussit, et Constantin Porphyrogénète reprit les rênes du souverain pouvoir.

Le premier acte d'autorité de Constantin (944) fut de chasser de la cour, de bannir même de Constantinople toutes les créatures de Romain. Les deux fils de cet empereur eux-mêmes n'échappèrent pas à cette proscription. On les enferma dans un couvent. Porphyrogénète avait consacré à l'étude les nombreuses années qu'il avait vécu éloigné des affaires. C'était un prince fort savant, et certes bien peu d'hommes de son siècle auraient pu lui être comparés. Il avait beaucoup écrit et sur toutes choses, car son érudition n'avait voulu avoir de bornes que les bornes mêmes des connaissances humaines. Tous ses ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous; mais ceux qui nous restent, les traités d'agriculture et de médecine vétérinaire, et surtout le traité *des Ambassades* et le traité *des Vertus et des Vices*, nous font vivement regretter le grand ouvrage en cinquante-trois livres dans lequel il avait rassemblé tout ce qu'il avait trouvé de remarquable dans les anciens sur les différentes matières dont s'occupe l'esprit humain. Constantin VII avait à sa disposition des livres qui ont péri dans la dernière tourmente des Barbares. En perdant les siens, nous avons donc fait une double perte; et il sera toujours permis aux

amis des lettres antiques de les regretter. Non-seulement Constantin Porphyrogénète était savant et lettré, mais encore il aimait les savants et les lettrés et les protégeait. Son règne arrêta pour quelque temps encore la barbarie qui peu à peu gagnait jusqu'au cœur de l'empire. Constantinople et les principales villes virent s'ouvrir des écoles, qui bientôt devinrent florissantes. Également ami et protecteur éclairé des arts, il restaura les monuments de Constantinople qui tombaient en ruines, et en fit élever de nouveaux. Les peintres, les architectes, les sculpteurs vécurent largement et honorablement sous le règne de ce prince, comme les savants et les lettrés. Et cela ne l'empêchait pas d'être juste, bon et équitable pour le reste de ses sujets. L'amour des lettres et des arts conduit toujours au bien. Depuis plus d'un demi-siècle, jamais la justice n'avait été plus exactement rendue à Constantinople. Porphyrogénète rappelait Basile, moins ses vengeances et le caractère soupçonneux que le Macédonien tenait de sa basse extraction. Cependant toutes ces vertus n'existaient pas chez Constantin VII. N'oublions pas que nous parlons d'un empereur qui régnait à Constantinople au dixième siècle. Sachons-lui gré de vertus qui ne sont qu'à lui, et mettons ses vices sur le compte de son temps. Ses vertus d'ailleurs devaient bien avoir quelque éclat, puisque les Sarrasins d'Afrique et de Bagdad qui avaient recommencé leurs hostilités contre l'empire, après une grande victoire remportée par eux dans l'île de Crète, furent les premiers à proposer des conditions de paix qui furent acceptées. Constantin Porphyrogénète ne jouit pas longtemps de cette nouvelle tranquillité. Il fut empoisonné par son fils, qui lui succéda sous le nom de Romain le Jeune (960). Mais le poison qui avait tué le père devait aussi tuer le fils. L'impératrice Théophano aspirait à l'empire, et elle ne pouvait exercer le pouvoir qu'au nom de ses enfants en bas-âge. Pour arriver à ses fins, elle versa, mais à plus forte dose, dans la coupe de Romain le Jeune, le poison qui avait fait périr Constantin VII.

L'impératrice Théophano ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes. Un brave général qu'elle voulait faire assassiner à la tête de ses troupes, Nicéphore Phocas, ceignit le diadème, chaussa les brodequins de pourpre et marcha sur Constantinople. Les acclamations du peuple et du clergé lui prouvèrent qu'il avait bien agi. Nicéphore, maître de l'empire, se vengea d'abord de ses ennemis, puis, ne songeant qu'à satisfaire ses goûts libidineux, il épousa l'impératrice Théophano, avec laquelle il avait déjà eu des relations plus que suspectes. Cette femme perverse devait être bien attrayante, pour que, malgré ses crimes, des hommes comme Nicéphore Phocas n'hésitassent pas à s'unir à elle par les liens du mariage! Sa carrière n'est pas finie encore. Passons rapidement sur six années de guerres avec les Sarrasins, les Bulgares, les Allemands, et nous la retrouvons avec Zimiscès, le plus grand guerrier de l'empire après Nicéphore, dans le complot qui doit clore violemment les jours de cet empereur. Ce crime d'ailleurs ne lui profitera pas. A peine revêtu de la pourpre, Jean Zimiscès la bannit de Constantinople et la relègue dans un couvent. Le nouvel empereur était un fort grand homme de guerre, mais un pauvre politique. Pendant qu'il s'occupait de repousser les Sarrasins et les Russes, dont nous trouvons aujourd'hui pour la première fois le nom dans l'histoire, du fond de son monastère, l'impératrice Théophano ourdissait encore des intrigues à la cour de Constantinople, et Zimiscès périt par le poison.

A la mort de ce prince commence une série d'empereurs dont l'histoire sait à peine les noms : Basile et Constantin, les deux fils de Romain le Jeune, un autre Romain qu'on surnomma Argyre, Michel le Paphlagonien, qu'un caprice amoureux de l'impératrice Zoé tira de la boutique d'un changeur pour l'asseoir sur le trône (1034). Cette impératrice Zoé va jouer pendant quelques années un rôle analogue à celui de l'impératrice Théophano. Seulement ce n'est pas l'ambition qui la guide; c'est un amour insensé, dont l'âge lui-même ne saurait calmer les ardeurs. Mi-

chel le Paphlagonien était beau de figure, mais il était atteint d'une maladie terrible, l'épilepsie, qui devait promptement le conduire au tombeau. L'eunuque Jean, son oncle, grand-maître du palais, qui avait puissamment contribué à son élévation, ne voulait pas que la dignité impériale sortît de la famille. Le fils d'un calfateur de vaisseaux succéda au changeur. Il s'appelait aussi Michel, et l'histoire lui a conservé le surnom de *Calaphate*, que lui avait donné le peuple de Constantinople. Ingrat envers sa famille, le Calaphate ne montra également qu'ingratitude envers l'impératrice Zoé, à laquelle il était redevable de sa haute fortune. Il la chassa du palais et la relégua dans une des îles de la Propontide, dont les monastères servaient d'ordinaire de lieux d'exil dans ces temps de troubles et de perpétuelles usurpations. Mais bientôt les habitants de Constantinople indignés se soulèvent, rappellent l'impératrice, et crèvent les yeux au Calaphate.

L'impératrice Zoé était en ce moment âgée de soixante-deux ans; mais elle avait conservé l'ardeur et la passion de ses jeunes années, et elle songea à contracter un nouveau mariage. Elle jeta les yeux sur Constantin Monomaque, jeune seigneur de bonne mine et d'une naissance distinguée. Celui-ci n'hésita pas à accepter avec la main de l'impératrice la haute position qu'elle lui offrait. Mais à peine revêtu de la pourpre, il chercha des consolations et des compensations en dehors du lit conjugal. Il débaucha une jeune veuve, nommée Sclérène. Elle était parfaitement belle et appartenait à une famille illustre. Monomaque la logea dans le palais, et la vieille impératrice Zoé et la jeune veuve devinrent les dispensatrices de toutes les grâces et de toutes les faveurs.

Si nous écrivions l'histoire de l'Église de Constantinople, ce serait ici le moment de nous arrêter et de déduire longuement les origines du grand schisme qui va séparer la communion grecque de la communion romaine. L'esprit subtil et propre aux arguties théologiques n'avait jamais abandonné les races grecques. Chez elles étaient nées les plus terribles hérésies qui avaient menacé

les Églises chrétiennes dans le commencement de leur constitution. Commenter la doctrine et la profession de foi était le plus grand bonheur de ce peuple, héritier des célèbres écoles de l'antiquité.

Les décrets des conciles ne mettaient qu'un frein impuissant à ces esprits amoureux d'indépendance. Ils appelaient sans cesse du concile qui les avait condamnés à un autre concile, et de la sorte les querelles religieuses devenaient interminables. Nous avons parlé en son lieu du patriarche Photius, cet homme supérieur, qui fit un si mauvais usage et de ses connaissances exceptionnelles et de son esprit distingué. Dans ses luttes contre le patriarche Ignace qu'il voulait remplacer, contre les papes dont il essayait de surprendre la religion, Photius avait laissé tomber un mot qui devait avoir un retentissement funeste. Toute mauvaise graine fructifie, a dit la Sagesse. Le germe déposé par Photius avait grandi. Les écoles théologiques grecques s'étaient emparées de l'accusation qu'il avait portée contre la communion romaine, d'avoir intercalé dans le symbole de Nicée le mot *filioque*. Sous le règne de Constantin Monomaque, le patriarche de Constantinople, Michel Cérulaire, reprit la thèse émise à la légère et comme arme de polémique par son prédécesseur, et en fit la base sur laquelle il assit le schisme qui sépare encore l'Église grecque de la communion romaine. Ne nous abusons pas cependant : si l'entreprise de Michel Cérulaire réussit, nous devons aussi et surtout en chercher la cause dans la jalousie et la rivalité qui n'avaient jamais cessé d'exister entre les deux Églises, et qui, depuis Charlemagne, s'étaient encore accrues par la suprématie que le siége de Rome prétendait justement avoir sur tous les autres siéges épiscopaux. Les patriarches d'Orient, dont les siéges étaient apostoliques, ne voulaient voir dans le pape qu'un égal et non un supérieur.

Un autre événement fort important signala le passage à l'empire de Constantin Monomaque. Nous voulons parler de l'apparition sur la scène du monde des Turcs Seldjoucides, dont nous aurons amplement à nous occuper plus tard.

Depuis la fondation de l'islamisme, l'empire était resté entre les mains des Arabes, la race à laquelle appartenait le prophète Mohammed. Cependant la religion de l'islam s'était rapidement propagée par le glaive, au nord et au midi, à l'orient et à l'occident. Les populations, fanatisées par le prophète de Médine, s'étaient répandues sur le monde comme un torrent qui a rompu ses digues, et partout elles avaient fondé des empires puissants et des dynasties florissantes. A leur tour, les contrées musulmanes étaient envahies. Les déserts de l'Asie étaient un immense réceptacle de hordes pour lesquelles la guerre était un besoin, et qui s'en allaient, au caprice du premier chef d'aventure venu, chercher un empire à conquérir. Au temps où nous sommes arrivés, une des plus formidables hordes du Turkestan, qui avait été organisée par Seldjouk, parvenait à une haute puissance. Un des petits-fils de Seldjouk, Thogrul-Beg, s'était emparé de toute la partie orientale de la Perse jusqu'à la mer des Indes, des côtes de la mer Caspienne, du Gébal, de l'Irak persique et des villes importantes de Hamadan et de Rey. Il menaçait déjà l'empire de Constantinople.

Effrayé de ces progrès, l'empereur Constantin Monomaque envoya des ambassadeurs à Thogrul, afin de négocier une paix fort nécessaire aux Grecs, menacés sur le Danube par les Patzinaces, nation belliqueuse qui avait remplacé les Bulgares pour faire incessamment des incursions sur les terres de l'empire. Les envoyés du monarque trouvèrent Thogrul dans son camp et à la tête de forces considérables. Les présents qu'ils portaient furent accueillis avec hauteur. Cependant le prince Seldjoucide ne ferma pas entièrement l'oreille aux propositions d'alliance qui lui étaient faites. On conclut même et on signa un traité; mais il ne reçut jamais d'exécution, et il fallut en venir aux armes. Les troupes impériales et les Turcs se rencontrèrent pour la première fois à la bataille de Capètre. Les Grecs furent entièrement taillés en pièces. La paix devint alors plus facile. Constantin Monomaque paya au poids de l'or la retraite des Turcs.

Cependant les intrigues étaient toujours de saison à la cour de Constantinople. L'empereur, s'étant senti malade, voulut se choisir un successeur, mais on le prévint. Une femme septuagénaire (1054), Théodora, qui avait partagé le trône d'un des prédécesseurs de Constantin Monomaque, à ce titre revendiqua l'empire et fut assez habile pour s'en emparer. Malgré son âge avancé, cette femme, d'une santé de fer, eût dignement tenu le sceptre, si les courtisans ne l'eussent, pour ainsi dire, forcée à se choisir un successeur. Elle nomma Michel Stratiolique, vieux guerrier qui avait usé sa vie dans les camps au service de l'empire. Dès lors les intrigues recommencèrent; toutes les ambitions déçues n'aspirèrent qu'à renverser le nouvel empereur. Le premier, Isaac Comnène, leva l'étendard de la révolte. Il appartenait à une vieille et nombreuse famille, dont la gloire était une des illustrations de Constantinople. Depuis plusieurs siècles, les Comnène tenaient le premier rang et dans la cité et à la cour. Isaac était un général fort aimé des soldats; ils le proclamèrent empereur dès qu'ils apprirent que Michel Stratiolique avait résolu de le proscrire. Dans cette conjoncture, Isaac n'hésita pas: ses richesses, sa position, la puissance de sa famille, tout en faisait un chef de dynastie. La victoire ne lui fut pas infidèle, et il put ceindre le diadème et chausser les brodequins de pourpre dans la métropole de Sainte-Sophie, aux acclamations unanimes des grands, du clergé et du peuple de Constantinople.

Isaac Comnène ne jouit pas longtemps de sa haute fortune. La mort lui ayant enlevé un fils qu'il chérissait, il abdiqua la pourpre et en revêtit Constantin Ducas, un de ses anciens compagnons d'armes. Celui-ci régna sept ans, et à sa mort l'empire fut pris par Eudoxie, sa veuve, qui épousa Romain Diogène et le fit asseoir à côté d'elle sur le trône. Romain Diogène était un audacieux qui n'hésitait pas à se jeter tête baissée dans les hasards et dans les aventures. Cette audace lui réussit contre les Turcs, qu'il battit dans plusieurs rencontres, grâce à des troupes occidentales que

nous voyons pour la première fois au service des Grecs contre les musulmans. La témérité de Romain Diogène devait cependant lui être fatale. Dans une dernière rencontre, il tomba entre les mains des Turcs, et comme on ne savait ce qu'il était devenu, l'impératrice Eudoxie fit couronner le fils aîné de Constantin Ducas, qui régna sous le nom de Michel VII. Plus tard, Romain Diogène, ayant été relâché par les Turcs, voulut reprendre l'empire; mais l'impératrice Eudoxie refusa de le reconnaître, et on lui creva les yeux. Michel VII n'est guère connu dans l'histoire que par le surnom de *Parapinace*, que sa rapacité lui fit donner. Il eut à combattre les ennemis sur les frontières de l'empire, et à réprimer des séditions intestines. C'est toujours l'histoire de Constantinople depuis deux siècles. Nicéphore Botaniate, le plus heureux de tous ces compétiteurs à l'empire, succéda à Michel VII, qui prit l'habit monastique. Mais qu'était-ce que cette succession, lorsqu'il fallait chaque jour la disputer à quelque prétendant nouveau ? car toute cette histoire ne nous présente qu'une longue et fade série de conspirations militaires qui fatiguent l'esprit et empêchent l'œil de distinguer même un grand événement, perdu au milieu de tous ces désordres et de tous ces détails. Nicéphore Botaniate, à peine sur le trône, ne voit que des ennemis autour de lui, au nord, au midi, à l'orient, il en a partout. Et ce sont les propres troupes de l'empire qui marchent contre l'empereur. Botaniate a semé la révolte, et la récolte pousse avec une fécondité sans égale autour de lui. Parmi tous ces révoltés, nous ne parlerons que d'un seul, celui qui triompha, Alexis Comnène, qui conquit l'empire en s'emparant de Constantinople.

Le règne d'Alexis nous fait toucher à de grands événements. La puissante maison des Comnène, qui avait ceint le diadème avec Isaac, devint alors dynastique, et pendant un siècle, Constantinople ne connut pas d'autre famille impériale.

---

## VI

Alexis Comnène avait fait ses preuves de bravoure et de capacité militaire avant de monter sur le trône. Empereur, il devait faire connaissance avec un ennemi nouveau, qui commença ce grand mouvement par lequel l'Occident armé se porta tout entier sur l'Orient.

Une bande de Normands s'étaient emparés de la Sicile, de la Calabre, de la Pouille; ils n'étaient pas satisfaits, et, s'aventurant dans l'Épire, ils menacèrent l'empire de Constantinople. Alexis, en combattant ces Normands, en leur disputant ses villes et ses provinces, eut le tort de ne pas comprendre que le seul moyen de sauver l'empire des musulmans était de s'allier à ces petites races militaires de l'Occident, que Constantinople connaissait cependant et appréciait à sa valeur, puisque, depuis un demi-siècle, les meilleures troupes de l'empire étaient des corps de Francs amenés en Orient par d'intrépides chercheurs d'aventures. Bientôt d'ailleurs ce ne sont pas des bandes qui vont venir, ce sont des armées : car le règne d'Alexis Comnène est contemporain de la première croisade. Pendant que l'empire grec se débattait dans ces convulsions intérieures que nous avons essayé de faire connaître, l'Occident constituait sa puissante société féodale, robuste et terrible comme l'armure d'acier du guerrier de cette époque. La guerre était le besoin permanent de cette société, combattre, le besoin permanent de ces hommes. Quand

ils n'eurent plus à guerroyer en Europe, la religion les jeta sur la route d'Asie, indiquant à leur bravoure un but digne d'elle, la délivrance du saint tombeau dont les musulmans éloignaient les chrétiens. Un simple moine se fit l'apôtre de ces grandes idées, et son éloquence trouva des cœurs pour les comprendre, et sous le chaume des serfs et sous le toit des tours féodales. Guerriers et manants se mirent en route pleins d'espoir en Dieu et comptant par cette grande action conquérir le paradis éternel.

Ces idées de l'Occident étaient bien loin des idées d'Alexis; pour être justes, nous devons dire des idées de tout le monde à Constantinople à cette époque. L'empire grec était trop vieux, trop usé, trop civilisé pour comprendre ces grandes expéditions. Il ne vit en elles que de nouveaux ennemis, et il chercha à se défendre contre eux, comme il se défendait déjà contre tous ceux qu'il avait sur les bras. A la faiblesse, il opposa l'insolence et la dureté; avec la force il essaya de ruser et de temporiser. Ajoutons qu'après avoir honorablement accueilli Pierre l'Ermite et Gautier-Sans-Avoir, Alexis Comnène ne tarda pas à trouver ces nouveaux hôtes fort incommodes. Les bandes de Pierre et de Gautier s'appropriaient tout ce qui leur convenait sous prétexte de renonciation aux biens de ce monde, de telle sorte que les sujets d'Alexis se trouvaient exposés à un pillage permanent. Aussi, pour s'en débarrasser, Alexis s'empressa-t-il de leur fournir des vaisseaux qui les portèrent en Asie, où elles furent taillées en pièces par le sultan Soliman, qui régnait à Nicée.

Après les bandes indisciplinées vinrent les guerriers, la véritable croisade. Cette fois Alexis eut peur. La tempête ayant jeté à Dyrrachium Hugues le Grand, frère de Philippe I$^{er}$, roi de France, qui avait pris le chemin de la mer, Alexis le retint prisonnier et refusa de le rendre à Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine et chef de la croisade, qui le réclamait. Godefroy alors déclara la guerre à Alexis et marcha sur Constantinople (1096). Il établit son camp en face de la ville, et se prépa-

rait à en faire le siége, lorsqu'enfin Alexis comprit qu'il avait devant lui un ennemi que rien n'arrêterait. Il consentit à recevoir amicalement les croisés, et rendit la liberté aux prisonniers qu'il retenait.

Les croisés restèrent six mois à Constantinople ou dans les environs, et Constantinople a gardé le souvenir de ce passage de Godefroy de Bouillon. Encore aujourd'hui, quand le Franc visite Stamboul, on le conduit dans la prairie de Buyuk-Déré, et là on lui montre les quarante arbres ou le platane sous lequel venait s'asseoir ce guerrier illustre. Ce n'est pas sans émotion qu'on retrouve ce souvenir de notre vieille histoire vivant dans cette ville, qui depuis les dernières années du dix-neuvième siècle a assisté à tant de catastrophes inouïes. Le platane de Godefroy de Bouillon est comme la colonne brisée du palais de Bélisaire : à leur aspect toute la vieille histoire se lève et revit dans la mémoire. On se demande ce que sont devenues ces splendeurs du palais des Blaquernes et ces merveilles de la Porte-Dorée !

Notre intention n'est pas de suivre l'armée occidentale dans ses marches d'Asie. On sait que chaque bataille livrée aux musulmans faisait tomber au pouvoir des gentilshommes croisés des villes et des provinces qui avaient jadis appartenu à l'empire d'Orient, Constantinople n'avait jamais renoncé à l'espérance de les reconquérir. Quand donc les compagnons de Godefroy de Bouillon, peu soucieux d'imiter le noble exemple de désintéressement que leur donnait cet illustre chef, se taillaient des principautés, des duchés, des royaumes dans les anciennes provinces romaines, nous ne devons pas être étonnés de voir après tout l'héritier de Constantin et de Théodose se poser au moins en prince suzerain de ces mêmes provinces, et réclamer un serment d'hommage et de fidélité. On a beaucoup trop dit et écrit de toutes parts qu'Alexis Comnène ne tint, pendant toute la croisade, à l'endroit des guerriers d'Occident, qu'une conduite équivoque. La conduite des croisés à son égard ne fut guère plus belle. S'il usa de ruse, de dupli-

cité, de diplomatie, ils usèrent de violence : l'un trouva dans sa faiblesse les ressources ordinaires de la faiblesse. Peut-on dire que les autres ne mirent pas largement leur force à profit ? Ainsi Boémond, un des princes normands établis en Sicile, qui, déjà avant la croisade, avait guerroyé contre l'empire et contre Alexis, dès le début de la campagne, se façonna une principauté dans les terres d'Édesse et d'Antioche. Alexis ne refusait pas de lui en donner l'investiture; mais le prince normand ne voulait faire relever que de son épée ce qu'il avait conquis par l'épée. Pour quiconque est familier avec cette histoire, il est évident qu'à peine en Asie les chevaliers occidentaux perdirent de vue le noble but de leur armement. Ils se considérèrent tout de suite comme en pays conquis, et tout ce qui leur tomba sous la main fut de bonne prise. Certes, les roueries et les finesses diplomatiques sont loin d'avoir nos sympathies; mais nous sommes forcé d'avouer qu'Alexis Comnène, en revendiquant les terres de l'empire de Constantinople, faisait bien, et que les luttes qu'il soutint à ce sujet contre Boémond, contre les Pisans, contre les Génois, contre les Florentins, sont les plus belles pages du règne de cet empereur, et ne contribuèrent pas peu à assurer les destinées de sa dynastie. A Constantinople, dans ce temps-là, aucune famille n'aurait pu sauvegarder plus efficacement les intérêts de l'empire. Aussi, nonobstant les intrigues de palais auxquelles nul empereur ne pouvait échapper, conserva-t-il intacte son autorité, toujours appuyé par le clergé, le peuple, les soldats et la meilleure partie des dignitaires de la cour. Ses armées, dans les guerres qu'elles soutinrent contre le prince d'Antioche, ne furent pas toujours heureuses; mais jamais on ne reprocha ces revers à l'empereur. Ce qui montre encore combien on doit prendre garde de se laisser aller à de faux sentiments, c'est ce que fit Boémond lorsqu'ayant conclu sa paix avec Alexis, il ne fit aucune part des richesses dont on le combla aux compagnons de ses guerres, de ses fatigues et de ses périls. La conduite d'Alexis Comnène à l'égard de Ber-

trand, fils du comte de Saint-Gille et Toulouse, mort devant Tripoli de Syrie, fut bien différente, et montre une fois de plus que les Grecs ne se comportèrent pas aussi mal à l'endroit des croisés que les historiens ont bien voulu nous le dire. Si encore les croisés, en se faisant princes souverains en Asie, avaient opposé aux musulmans une barrière infranchissable; mais, loin de là, les Turcs sortaient du Khorassan comme avant la croisade, et ravageaient les terres que l'empire avait conservées. Dans sa vieillesse, Alexis Comnène fut obligé de se mettre lui-même à la tête de ses troupes pour arrêter ces hordes envahissantes. Il retrouva la valeur et la verdeur de ses jeunes années. Dans une première campagne, il anéantit une armée nomade qui répandait partout la terreur sur son passage, brûlant tout ce qu'elle ne pouvait emporter. Deux ans après, il conduisit lui-même la guerre jusque sur les terres du sultan d'Iconium. A côté d'Alexis, son neveu Nicéphore se couvrit de gloire, et sa bravoure détermina les musulmans vaincus à demander la paix. Alexis la leur accorda, et l'armée put rentrer à Constantinople, glorieuse et chargée de dépouilles. La paix permit à l'empereur de donner encore plus ses soins à l'administration de l'empire. Il s'occupa des soldats invalides, des blessés, des malades, des enfants, des femmes, des vieillards. Malheureusement, une vie si pleine avait usé son corps. Il essaya vainement de lutter contre la maladie. Tout son corps se gonfla, et, après une agonie longue et laborieuse, il expira le 15 août 1118, laissant à son fils Jean Comnène le trône, que personne ne lui disputa.

Jean Comnène avait toutes les bonnes qualités de son père et n'avait aucun de ses défauts. Contre les Turcs, les Patzinaces du Danube, les Serves de Hongrie, il continua l'œuvre si glorieusement commencée par Alexis. Aussi brave et aussi habile que son père, il maintint par son courage et sa prudence l'intégrité de l'empire. Bien plus, il obtint ce qu'Alexis n'avait jamais pu obtenir, le serment de vasselage des comtes d'Édesse et des princes

d'Antioche, et quand il mourut, Manuel, son fils, n'avait qu'à suivre les traces d'un tel père, pour rendre à l'empire ce lustre que la série des Antonins avait fait connaître à l'ancienne Rome. Malheureusement Manuel Comnène unissait à ce courage, qui semblait héréditaire dans la famille, l'astuce et la duplicité que les écrivains occidentaux ont si souvent reprochées à Alexis. Mais autant nous avons trouvé juste de laver Alexis de cette accusation, autant nous la ferons peser sur Manuel. Après le règne heureux de Jean Comnène, l'empire n'avait plus à réparer les ruines amoncelées par plusieurs siècles d'anarchie et de désordres. Jean avait eu raison de la force occidentale elle-même, et les héritiers des premiers croisés avaient reconnu la suprématie du trône de Constantinople. On ne comprend donc pas la conduite pleine de fourberie qu'il tint à l'égard de Conrad, empereur d'Allemagne, et Louis le Jeune, roi de France, armés pour la seconde croisade, ou du moins si, vaincu par l'évidence des faits, on la comprend et on la pénètre, on ne peut s'empêcher de la flétrir. Non-seulement Manuel Comnène ne seconda nullement ce grand armement de l'Europe occidentale contre l'Orient islamite, mais encore cet empereur de Constantinople chrétienne poussa la perfidie jusqu'à prévenir le sultan d'Iconium des préparatifs immenses qui se faisaient contre lui. Aussi cette croisade, moins heureuse que la première, échoua misérablement. Les lourds cavaliers de Conrad couvrirent de leurs ossements blanchis les chemins qui menaient à Constantinople, et quand ils arrivèrent en Asie, exténués de fatigues et en nombre excessivement réduit, ils ne purent résister aux attaques réitérées des Turcs et furent aisément taillés en pièces. Louis le Jeune ne fut pas plus heureux. Son armée, engagée dans les gorges de la Gisidie sans guides et sans vivres, fut coupée par les Turcs qui se tenaient en embuscade, et la bataille ne fut bientôt qu'un affreux carnage. Le roi de France lui-même faillit tomber entre les mains des ennemis du nom chrétien. Il ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur. Il trouva aisément un

refuge dans les villes de la Syrie et de la Palestine restées au pouvoir des premiers croisés. Après un séjour de deux ans dans ces contrées, il s'embarqua sur une felouque normande qui, nonobstant les périls de la mer, le ramena en Sicile.

Tous ces artifices de Manuel Comnène cachaient une immense ambition. Il aspirait à rendre à l'empire grec l'éclat de ses plus grands jours, et à faire de nouveau de Constantinople la capitale, la première ville du monde. Tout ce que la mort avait empêché Alexis et Jean de réaliser, Manuel rêvait de l'accomplir. Les anciennes provinces de l'empire devaient être toutes reconquises une à une, et le nom des Comnène devait désormais devenir synonyme de restaurateur du trône de Constantin. D'abord il jeta les yeux sur l'Italie, et cela avec d'autant plus de convoitise que les Normands de Sicile, toujours ses ennemis et ravageurs acharnés des côtes de la Grèce, paraissaient disposés à écouter favorablement des propositions de paix. Les commencements de la guerre parurent répondre aux vues de l'empereur, et un grand nombre de places de la Pouille et de la Calabre tombèrent au pouvoir des généraux de l'empire. Mais la présence d'une flotte sicilienne dans les eaux de Constantinople changea les dispositions de l'empereur, et il accepta momentanément la paix qu'on lui offrait.

Du côté de l'Asie, Manuel conservait une fortune plus favorable. Il recevait l'hommage des princes d'Antioche et du roi de Jérusalem. Il reprenait Édesse et la Cilicie sur les Turcs, et quoique ceux-ci, après leurs défaites, reparussent toujours plus ardents et plus nombreux, Manuel se montrait de plus en plus acharné à les combattre et à les chasser des terres qu'il considérait toujours, malgré les conquêtes, comme ses possessions. A force de persévérance et de sang répandu, il vint à bout de réduire ces infatigables ennemis. Au moment où il se préparait à une campagne décisive, il vit venir à lui le sultan d'Iconium qui sollicitait la paix. Elle lui fut accordée. Mais la paix entre les Turcs et les Grecs n'était guère

possible, et avant la fin de son règne, Manuel dut encore une fois se mesurer avec ce terrible sultan.

Un ennemi de l'empire de Constantinople, tout aussi acharné que les Turcs, était le peuple hongrois. Vainement Manuel essayait-il d'apaiser les discordes intestines qui le divisait; il fallait sans cesse la présence d'une armée impériale pour empêcher les factions rivales d'en venir aux mains. Une plus hardie que les autres n'hésita même pas à s'attaquer aux troupes de l'empire. Manuel n'entendait pas raillerie là-dessus. Il fit avancer des troupes considérables, et la grande bataille de Zeugunise mit un terme à ces guerres qui duraient depuis plus de dix-huit ans.

Après les Normands de Sicile, ce fut le tour des Vénitiens de jeter des yeux de convoitise sur les côtes de la Grèce. Leur commerce, qui grandissait chaque jour dans le Levant, eût tiré un grand avantage de ces positions avancées au milieu des archipels qui coupent toutes ces mers. Mais les premières expéditions de ces hardis marchands ne furent pas heureuses, et quand ils demandèrent la paix à l'empereur, Manuel put impunément unir la dérision à la cruauté.

La vie du troisième Comnène ne devait cependant pas s'écouler sans qu'il fît connaissance avec les revers. La guerre contre les Turcs avait recommencé. C'était toujours le sultan Azzeddin qui régnait à Iconium. Des deux côtés on fit des dispositions pour que la lutte fût décisive. Manuel surtout était décidé à en finir avec cet ennemi permanent, qui renaissait sans cesse de ses défaites. Toutefois une année entière s'écoula sans que les nombreuses armées mises sur pied, sans que le croissant de Médine et la croix grecque en vinssent aux mains. Enfin au mois de septembre 1176, on se rencontra près de Myriocéphales, vieille forteresse déserte qui devait désormais devenir célèbre dans l'histoire. Les Grecs y essuyèrent une de ces défaites qui suffisent à empoisonner toute une existence. Aussi, depuis cette journée néfaste, Manuel resta-t-il plongé dans une sombre mélancolie. En vain ses généraux

remportèrent-ils encore quelques avantages, une victoire même sur les bords du Méandre. L'empereur ne goûtait plus aucun repos, et à la fin de septembre 1180, il mourut, autant de maladie que consumé par ses chagrins. La plus grande faute dynastique que puisse commettre un prince comme Manuel Comnène, dans une ville comme Constantinople, est de ne laisser que des enfants en bas âge pour lui succéder. Il prépare ainsi à plaisir la ruine de sa maison, pendant qu'il aurait dû chercher à la prévenir en s'alliant avec un de ces hommes, comme il s'en trouve toujours auprès des trônes, qui, par leur naissance, leur influence personnelle et leur valeur, savent inspirer le respect à la foule. Quelques jours suffisent pour renverser un édifice solidement établi, et les établissements dynastiques étaient toujours très-fragiles à Constantinople.

Manuel Comnène, en mourant, ne laissait qu'un fils, Alexis, qui n'avait pas encore douze ans. Il fallait des mains plus robustes pour défendre et continuer l'œuvre des Alexis, des Jean et des Manuel. Plus ils avaient relevé l'empire de son abaissement, plus était lourd le fardeau qu'ils léguaient à leurs successeurs. Les crimes et les intrigues que les Comnène avaient bannis pendant plus d'un siècle de la cour de Constantinople reparurent à la mort de Manuel, et, comme toujours, ils se donnèrent libre carrière. Le premier de ces hommes aux passions mauvaises qui reparut sur la scène fut Andronic. Par une série d'artifices et de perfidies, Andronic arriva jusqu'aux marches du trône occupé par le jeune Alexis, fils de Manuel; puis, non content d'exercer le pouvoir, il n'hésita pas à se souiller du sang de cet enfant. Ce crime n'était que le premier de ceux que cet usurpateur devait commettre. Jamais tyrannie pareille n'avait pesé sur Constantinople. Rien ne fut respecté par cet homme, que semblait posséder une monomanie furieuse, et bientôt il devint tellement odieux, que soldats, prêtres, peuple et dignitaires se soulevèrent et donnèrent la pourpre à Isaac l'Ange, qui souilla les commencements

de son règne par les barbaries inutiles qu'il exerça ou laissa exercer contre Andronic, prisonnier. Ce nouvel empereur n'avait aucune des qualités qui auraient pu arrêter l'empire sur la pente rapide qu'il descendait. Sa faiblesse était extrême, et s'il ne fut pas cruel comme Andronic, on peut dire que cette qualité venait en lui de l'absence d'énergie. La dissimulation et la fourberie dont il fit preuve à l'endroit de Frédéric Barberousse et de Richard, roi d'Angleterre, qui voulaient porter le secours de leurs armes aux chrétiens d'Orient, nous le montrent encore sous le jour défavorable qu'ont si bien exploité contre tous les Comnène les écrivains occidentaux.

Toutes ces convulsions de la puissance impériale avaient favorisé le développement de la domination musulmane dans les provinces asiatiques. Toutes les conquêtes de Jean et de Manuel Comnène étaient perdues, et les musulmans, commandés par le fameux sultan Saladin, menaçaient de ne bientôt plus connaître de bornes à leurs envahissements. L'empire de Constantinople était démembré, et pour comble de misère, les généraux qui auraient dû le défendre ne travaillaient qu'à le démembrer eux-mêmes. C'est ainsi qu'Isaac Comnène se fit une souveraineté dans l'île de Chypre, après en avoir chassé les Sarrasins, souveraineté qui ne dura guère, car Richard Cœur de Lion, ayant eu à se plaindre de ce prince, n'hésita pas à aborder en Chypre avant de se rendre en Palestine, et ayant vaincu et fait prisonnier Isaac, il vendit son île aux chevaliers du Temple, qui plus tard s'en dessaisirent en faveur de Guy de Lusignan. Isaac l'Ange, monté sur le trône impérial par la révolte, devait en descendre par la révolte. Son frère Alexis, impatient de régner, à l'instigation de sa femme Euphrosyne, qui ne vivait que pour les intrigues et l'ambition, prit la pourpre, et, pour mieux assurer son empire naissant, fit crever les yeux d'Isaac prisonnier.

Cependant la victoire de Tibériade avait porté à son plus haut point de splendeur la puissance de Saladin. Les chrétiens de Syrie

et de la Palestine aux abois appelaient à leur secours leurs frères d'Occident. Pendant que régnait Isaac l'Ange, le roi de France, Philippe-Auguste, le roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, répondirent à cet appel. Ils conduisirent contre les musulmans l'élite de leurs chevaliers. Nous avons déjà eu occasion de dire la mauvaise foi que montra envers cette croisade l'empereur de Constantinople. Les intentions mauvaises d'Isaac l'Ange contribuèrent beaucoup à faire échouer les efforts de ces grandes expéditions. Malgré les brillantes passes d'armes de tant d'illustres guerriers, la puissance musulmane ne fut nullement ébranlée en Orient. Elle grandit même par l'éclat que jetaient sur elle toutes ces luttes glorieuses, et quand les chevaliers d'Allemagne, de France et d'Angleterre, debout encore après tant de combats, regagnèrent leurs foyers, les chrétiens de la Palestine et de la Syrie ne furent plus assez forts pour tenir tête à ces nombreuses armées que l'islamisme envoyait sans cesse contre eux, et Jérusalem ne tarda pas à retomber sous le joug du croissant.

Constantinople, livrée aux séditions et aux querelles intérieures, voyait avec indifférence ces progrès des musulmans asiatiques. Alexis III avait, comme nous l'avons vu, remplacé Isaac l'Ange sur le trône impérial. N'eût été sa femme Euphrosyne, dans qui d'éminentes qualités tempéraient de grands vices, ce prince serait le plus mauvais de tous ceux que nous avons vu depuis un siècle prendre la pourpre impériale. C'est sous le règne d'Alexis III que s'accomplit un des plus grands événements de ce Bas-Empire si accidenté. Nous voulons parler de la fondation de l'empire latin de Constantinople.

---

## VII

Nous l'avons dit : les expéditions occidentales armées pour la délivrance du saint tombeau du Christ n'avaient jamais été ni secondées ni vues d'un bon œil par les princes byzantins. Moins elles avaient réussi, et moins ils se montraient décidés à favoriser les nouvelles entreprises qui pourraient être formées. L'Occident, du reste, se montrait peu soucieux de Constantinople, et la première étincelle pouvait le rejeter en armes sur l'Asie. Cette étincelle, ce fut la prise de Jérusalem par les troupes de Saladin.

A cette nouvelle, toute la chrétienté occidentale s'émut. Innocent III, qui alors occupait la chaire de Saint-Pierre, appela de nouveau tous les guerriers sous la bannière de la croix. Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, se fit l'apôtre de cette cinquième levée de boucliers. Électrisés par son éloquence, presque tous les seigneurs et les chevaliers de France s'armèrent. Bien peu consentirent à rester dans leurs manoirs et à ne pas marcher en Orient, où il y avait de la gloire, des dignités, des richesses, des domaines à conquérir et le saint sépulcre à délivrer. Les plus beaux noms de France datent de cette époque. C'est qu'ils ont été écrits dans le livre où Geoffroy de Villehardouin, qui en était, nous a rendu un compte fidèle de cette expédition.

La croisade était destinée à marcher sur la Palestine et l'Égypte. Pour passer la mer, les croisées s'entendirent avec les Vénitiens, qui, moyennant des sommes assez fortes, consentirent à leur

fournir des moyens de transport. Au jour fixé, l'armée française était sous les murs de Venise; les navires étaient prêts, mais les sommes promises auraient été difficilement trouvées dans les escarcelles de ces hommes d'armes, aussi pauvres d'écus qu'ils étaient riches de bravoure et prodigues de leur sang. La position était difficile, et pour l'armée des croisés et pour la république de Venise. Celle-ci craignait avec raison que tous ces guerriers ne tournassent leurs forces contre elle. Alors elle imagina un moyen de tout concilier. Précisément à cette heure, la république avait besoin de soldats pour reprendre Zara, qui était tombé sous le joug du roi de Hongrie. On convint qu'avant de faire voile vers la terre sainte, les croisés, pour indemniser de leur passage, reprendraient cette place et la rendraient aux Vénitiens. Henri Dandolo était alors doge de Venise. Ce grand homme, ayant conservé jusque dans une vieillesse fort avancée la pleine jouissance de ses brillantes facultés, était toujours aux aguets de toutes les occasions qui pouvaient agrandir l'influence, la domination et le territoire de la république. Sur ces entrefaites, Alexis, fils d'Isaac l'Ange, qui s'était réfugié à Venise depuis que son père avait été précipité du trône, conçut un de ces projets comme les Grecs de cette époque savaient seuls en concevoir. Il alla trouver et le doge Dandolo, et les principaux chefs des croisés, et leur proposa de tourner cette expédition sur Constantinople, leur faisant les plus brillantes promesses s'ils parvenaient à rétablir Isaac l'Ange sur le trône. Une telle proposition était bien de nature à tenter des guerriers toujours avides d'aventures et un homme comme Henri Dandolo, qui savait unir dans sa personne l'intrépidité d'un soldat, le coup d'œil d'un homme d'État et la finesse exquise d'un marchand. Les croisés et le doge acceptèrent le traité d'alliance avec le jeune Alexis. Ainsi fut détournée de son but cette expédition qui devait rendre Jérusalem aux chrétiens.

Autour du trône impérial, à Constantinople, il y avait toujours un noyau de mécontents qui grossissait à vue d'œil au milieu des

troubles et des usurpations. Pendant son exil, le fils d'Isaac l'Ange avait eu grand soin d'entretenir des relations fort suivies avec tous ceux que gênait la tyrannie sombre et jalouse d'Alexis III. Le nombre en était considérable. Aussi quand, après voir eu grand soin de se préparer une retraite en cas d'échec en s'emparant de plusieurs points sur les côtes et dans les îles de la Grèce, les croisés se présentèrent devant Constantinople, ne se laissèrent-ils pas étonner par le premier accueil. La bataille fut même assez rude le premier jour; mais, vers le soir, Alexis III, cédant aux conseils pusillanimes que des courtisans intéressés lui faisaient entendre, et transi de peur, n'osa plus se tenir aussi près du danger. Il quitta la ville, et aussitôt un grand cri se fait entendre dans toutes les rues : *Plus d'Alexis Comnène! Plus de tyran! Il a pris la fuite!* Les amis d'Isaac l'Ange coururent à la prison où gémissait cet empereur, et, vu sa cécité, le prenant par la main, le conduisirent au palais de Blaquerne, et remirent le diadème à son front. Alexis, fils d'Isaac, partagea le trône de son père, et, reconnaissant envers la croisade de l'immense service rendu, il la supplia de ne pas s'éloigner, dans la crainte de voir s'écrouler l'édifice aussi rapidement qu'ils l'avaient élevé. Ces bonnes dispositions d'Alexis IV ne durèrent pas longtemps. Un faible succès, remporté par lui sur l'ancien usurpateur, enfla tellement son orgueil, qu'il n'hésita pas à faire cause commune avec la tourbe des Grecs, naturellement ennemis des Latins. Les relations, en quelques jours, furent tellement envenimées, qu'un Grec, Alexis Ducas, surnommé *Murzuphle*, trouva dans sa haine le courage d'attaquer un corps de Français et d'engager les hostilités. Les Latins acceptèrent la lutte ; et comme on leur avait appris l'art de faire les empereurs, ils encouragèrent sous main l'érection à l'empire de Nicolas Canabe. Mais ce nouvel empereur ne faisait pas l'affaire de Murzuphle. Isaac mort, Alexis IV prisonnier, Murzuphle aspirait à la pourpre. Il s'empara donc de Nicolas Canabe, et, pour être bien sûr de sa mort, il le tua de ses propres mains.

A cette nouvelle, la fureur des Latins ne connut pas de bornes. Constantinople fut aussitôt sommée de se rendre, et, sur le refus de Murzuphle, l'attaque fixée au vendredi avant le dimanche de la Passion. Après deux assauts excessivement meurtriers, les croisés se rendirent maîtres d'une grande partie de la ville. Retiré au palais Bucoléon, Murzuphle vit ces succès, et, perdant toute espérance de conserver Constantinople, l'abandonna. La ville présentait alors tout le désordre d'une place emportée d'assaut. Cependant il y avait des quartiers où les croisés n'avaient pas encore mis les pieds, et notamment celui de l'église métropolitaine de Sainte-Sophie. Au milieu de cette confusion, Théodore Lascaris s'y faisait proclamer empereur, et essayait d'entraîner le peuple à la résistance. Mais tout fut inutile : l'incendie vint au secours de l'armée occidentale, et, vaincue par les armes et par le feu, Constantinople fut obligée de subir la loi d'un vainqueur qui ne lui épargna ni le pillage, ni l'outrage. Les églises, les palais, les comptoirs des marchands furent dépouillés de leurs richesses, qui, portées sur les galères de Venise, allèrent enseigner le luxe à l'Occident.

Le premier soin de la croisade victorieuse fut d'installer dans la chaire de Sainte-Sophie un patriarche de la communion latine. On jeta les yeux sur Thomas Marosini, noble vénitien, digne de cette place éminente par ses lumières et ses vertus. Puis il fallut choisir un empereur, et toutes les voix s'étant réunies sur Baudouin, comte de Flandre, il ceignit le diadème et chaussa le cothurne de pourpre. Au reste, tous les grands seigneurs de la croisade eurent une large part dans les dépouilles de l'empire : Boniface, marquis de Montferrat, le plus éminent guerrier de cette expédition, devint roi de Thessalonique, sous la suzeraineté du trône impérial de Baudouin ; Guillaume de Champlite s'empara de la Morée et en fut reconnu souverain sous le titre de prince d'Achaïe ; Louis, comte de Blois, eut la Bithynie, sous le titre de duc de Nicée ; tous enfin, dans cette conquête, trouvèrent des titres, des terres, des honneurs, des trésors.

Cependant les Grecs qui s'étaient laissé conquérir étaient loin de se soumettre sans murmurer à ce nouveau joug. Théodore Lascaris, cet empereur des dernières heures, était passé en Asie, et, nonobstant plusieurs défaites successives, s'acharnait à tenir la campagne, préférant s'allier aux Turcs et implorer l'appui du sultan d'Iconium, que de reconnaître la domination latine. D'autre part, la cour de Joannice, roi des Bulgares, regorgeait de seigneurs grecs qui avaient fui Constantinople tombée au pouvoir des Occidentaux. Ils aiguillonnaient sans cesse ni relâche les sentiments jaloux et vaniteux du roi des Bulgares, et l'engageaient à se mettre en campagne pour venger l'honneur des guerriers de l'Orient. Joannice n'était naturellement que trop porté à entreprendre la guerre qu'on lui conseillait. Aussi, au premier prétexte qu'on lui fournit, il mit bannières au vent, et se montra pendant toute sa vie l'ennemi violent, acharné, implacable des Latins.

La fortune, jusque-là si favorable aux croisés, les abandonna au début de leurs guerres contre les Bulgares. Dans une première bataille, l'empereur Baudouin tomba en leur pouvoir, et ils le traitèrent avec une indigne cruauté. Henri, frère de Baudouin, qui d'abord n'avait pris que le titre de régent et qui ensuite ceignit le diadème impérial, uni au roi de Thessalonique, vengea cette défaite, sans cependant faire éprouver au roi des Bulgares un de ces échecs terribles qui auraient pour quelques années laissé l'empire en repos. Chaque année il fallait recommencer les campagnes précédentes, et cela dura tant que vécut Joannice, qui mourut la même année que le marquis de Montferrat.

En Asie, le succès des armes occidentales était plus prononcé ; mais Lascaris s'acharnait à maintenir un fantôme d'empire grec. Son principal appui était le sultan d'Iconium. Mais un jour cet appui vint à lui manquer. L'ancien empereur Alexis, après s'être échappé des mains du marquis de Montferrat, d'asile en asile était enfin venu se réfugier à Iconium. Toujours dévoré

d'ambition et riche de cauteleuses promesses, étayées sur d'anciens services rendus, il excitait vivement le sultan à déclarer la guerre à Lascaris afin d'hériter de ses dépouilles. Instruit de ces manœuvres, Lascaris déclara la guerre au sultan d'Iconium, et, sur le point d'être vaincu, sauva son trône naissant en tuant son ennemi de sa propre main.

Après la mort de Henri, les barons s'assemblèrent et lui donnèrent pour successeur Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, qui avait épousé en secondes noces Yolande, sœur de Baudouin. Mais Pierre de Courtenai ne vit, et Constantinople, sa capitale, et le trône impérial, qu'après avoir failli être la victime de Théodore Comnène, prince d'Épire, qui aspirait secrètement à recueillir l'héritage de sa famille. Au reste, l'anarchie la plus complète régnait dans les domaines qui jadis avaient constitué l'empire d'Orient, de telle sorte, qu'après la mort de Pierre de Courtenai, il se trouva en même temps trois empereurs, Robert, successeur de Pierre, à Constantinople, Théodore Comnène, à Thessalonique, et Vatace, successeur de Lascaris à Nicée, sans compter Alexis Comnène, qui régnait obscurément à Trébizonde, petit empire nouvellement formé sur la mer Noire (1222). Aucune prétention ne doit donc nous surprendre au milieu de tous ces morcellements de la puissance impériale. Malheureusement, aucune grande vertu ne venait rehausser toutes ces prétentions. Le plus vaillant encore et le plus heureusement doué de tous ces empereurs était Vatace, qui sut donner à sa vie un but fixe et le poursuivre avec une obstination souvent heureuse, le rétablissement d'une dynastie grecque sur le trône de Constantinople. Robert avait de bonnes qualités, mais un amour insensé rendit odieuses les dernières années de son gouvernement.

Jean de Brienne, qui succéda à Robert pendant la minorité de son frère Baudouin, était trop vieux pour porter un sceptre aussi lourd. Vatace, qui savait saisir toutes les occasions de faire avancer ses desseins, crut l'heure favorable, et, uni au roi des Bul-

gares, il vint mettre le siége devant Constantinople. Jean de Brienne sauva sa capitale par une de ces actions épiques qu'on rencontre si souvent dans l'histoire du moyen âge, et surtout dans l'histoire des croisades. A la tête de cent soixante chevaliers et de trois mille soldats à peine, il osa livrer bataille aux armées réunies des Bulgares et de Vatace, fortes de plus de cent mille. La victoire couronna ces audacieux efforts. En même temps, une flotte vénitienne dispersait la flotte ennemie, qui trouvait à grand'peine un refuge dans le port de Lampsaque.

Malgré cet échec, Vatace sentait bien que la domination latine à Constantinople touchait à son déclin, parce que les vertus qui l'avaient fondée disparaissaient chaque jour et ne se renouvelaient pas; il redoubla d'efforts pour tenter une nouvelle expédition, et une seconde fois il vint mettre le siége devant la grande capitale de l'empire. Mais pas plus que la première cette tentative n'eut de succès. Elle échoua surtout grâce à la victoire navale que remporta Geoffroy de Villehardouin, prince d'Achaïe. Ce dernier triomphe fut le dernier de la vie si pleine et si orageuse de Jean de Brienne.

Pour que l'empire latin de Constantinople eût quelques chances de durée, il fallait que l'Occident se tînt en contact permanent avec l'Orient, et que la France, l'Angleterre, tous les grands pays de chevalerie fussent les fournaises où se forgeraient les soldats chargés de défendre une si belle conquête et de la maintenir dans les mains qui s'en étaient emparées. C'est ce que parut comprendre Baudouin II en montant sur le trône, et il était temps; car, serré de toutes parts, l'empire latin usait de ses dernières ressources. Ses finances étaient dans un état déplorable, et pour se soutenir il se vit forcé de battre monnaie avec les précieuses reliques que la piété des premiers empereurs avait accumulées dans le trésors de ses églises. Grâce à l'argent qu'il en retira, Baudouin put lever une armée en France, et il partit pour Constantinople à la tête de soixante mille hommes. Mais ce qui manquait surtout

à Baudouin, c'était cette audace et cette confiance en soi-même qui fait triompher des plus grandes difficultés. Jean de Brienne était un de ces hommes que rien n'étonne et n'effraye, et s'il n'eût été si avancé en âge, s'il eût disposé des forces considérables que mania Baudouin, pas de doute qu'il n'eût sauvé l'empire, bien qu'il eût en face de lui un homme comme Vatace, dont la persévérance fut souvent toute la vertu. Vatace profita de toutes les fautes de ses adversaires, agrandit considérablement ses États, et comme Jean Comnène, avec lequel il a de grands points de ressemblance, parvint par sa ténacité à fonder une dynastie qui devait se soutenir.

A la mort de Vatace (1255), son fils Théodore Lascaris lui succéda. Ce prince tout plein de bonnes qualités était en proie à une maladie terrible, et qui ne pardonne jamais. Il mourut jeune encore, laissant un fils en bas âge, Jean Lascaris, qui fut proclamé empereur sous la tutelle de Muzalon d'abord, et puis de Michel Paléologue. Ce Michel s'était illustré dans les guerres de Vatace et de Théodore Lascaris. Il était ambitieux et savait à quel prix l'ambition est permise. Aussi pendant sa régence ne cherchait-il que l'occasion d'être utile à l'empire. Ses armées étaient sans cesse en campagne, et pour le monde c'étaient bien les armées de l'empire d'Orient, car Baudouin II n'osait plus sortir de Constantinople. Cet empereur s'était si bien endormi dans son palais de Blaquerne, qu'il fallut la présence de l'ennemi pour le réveiller. Un beau matin, des troupes de Michel Paléologue, qui passaient dans la campagne, pénétrèrent par hasard dans un souterrain qui les conduisit jusqu'au centre de Constantinople, et Constantinople fut prise sans coup férir. Ainsi finit, après une durée de cinquante-sept ans et quelques mois, l'empire latin d'Orient.

---

## VIII

Lorsqu'il reçut la grande et inespérée nouvelle de la prise de Constantinople (1261), Michel Paléologue se trouvait à Nymphée. Il passa l'Hellespont sans différer, et le 14 août il put contempler de ses yeux cette ville depuis si longtemps perdue pour l'empire grec. Le lendemain il fit son entrée par la Porte-Dorée, avec toute la cour, à pied, tête nue et sans aucun ornement de la majesté impériale. Après avoir rendu grâce à Dieu dans l'église de Sainte-Sophie, il alla s'installer au palais Bucoléon. Le jeune Lascaris ne parut point dans cette grande solennité. Son tuteur le tenait renfermé dans un château d'Asie, et bientôt, pour pouvoir plus impunément encore ceindre le diadème, il lui fit crever les yeux.

Au reste, si l'on met de côté cette vénérable loi qui veut qu'un fils hérite même du trône de son père, nul dans l'empire n'était plus digne que Michel Paléologue de porter le sceptre. Les nombreuses années de son règne furent consacrées à réparer les ruines de Constantinople et à tenir tête à tous les ennemis que la conquête latine avait alléchés. Bulgares, Turcs, Sarrasins, princes occidentaux, et en première ligne nous devons citer Charles d'Anjou, frère de saint Louis, l'homme le plus brave, après son frère, de toute la chrétienté, furent par Michel Paléologue tenus en respect, et les frontières de l'empire furent sauvegardées intactes. Jean Comnène, prince des Lazes et qui tenait sa cour à Trébizonde, cédant à ses sollicitations, renonça au titre d'empereur et aux

marques de la dignité impériale. Il reçut le titre de despote et obtint en mariage Eudoxie, fille de Paléologue. Michel se disposait encore à combattre pour l'agrandissement de l'empire, lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il mourut.

Avec Andronic II, qui succéda à son père, les mauvais jours de l'empire recommencèrent. Les questions religieuses mises avant toutes les autres à l'ordre du jour, il n'y eut bientôt plus que désordre et confusion dans les esprits. Andronic II était un partisan violent du schisme, et tout ce que son père avait pu faire, tout ce que les Latins avaient fait pour la réunion des deux Églises fut anéanti à son avénement. Aucune grande qualité ne rachetait les nombreux défauts d'Andronic, et son règne eût été le passage froid et sombre d'un tyran sur le trône, si, pour la première fois, pendant qu'il s'occupe d'introniser des patriarches sur le siége épiscopal de Constantinople, l'histoire ne nous montrait les Turcs Ottomans attaquant l'empire. A ce nom d'Ottomans nous devons désormais autant d'attention qu'aux empereurs eux-mêmes, car un jour ils prendront Constantinople et y fonderont la puissance musulmane. Après le schisme, nous savons bien que c'est le croissant qui doit remplacer la croix grecque. Les Turcs seldjoucides avaient été détruits par les invasions mongoles. Les Ottomans plus heureux, après avoir fondé leur empire sur les débris de toutes les autres puissances musulmanes de l'Asie occidentale, lui donneront Constantinople pour capitale. Notre attention se doit donc désormais, et aux empereurs de Constantinople, et à ceux qui plus tard changeront le nom de cette ville et l'appelleront Stamboul.

Andronie II, ayant associé son fils Michel à l'empire, chercha partout des aventuriers braves, prêts à vendre leur sang pour de l'or, afin de les opposer aux Ottomans, qui sans cesse s'avançaient sur les terres de l'empire. Une armée de Catalans consentit à se mettre à la solde de l'empereur; mais à peine eurent-ils mis le pied sur le territoire de Constantinople, qu'ils eurent à se plaindre de

la mauvaise foi d'Andronic. Alors ils se retranchèrent à Gallipoli, se gouvernèrent par leurs propres lois, et quand l'empire crut pouvoir en avoir aisément raison, il se trouva en face de guerriers qui, comme Roger de Stor, Bérenger d'Entaça, Rocafort et Muntaner, ne se laissaient vaincre que par la mort. L'empereur Andronic les avait appelés pour le défendre, et ils furent sur le point de renouveler les conquêtes des héros de la cinquième croisade. Malheureusement toutes ces expéditions aventureuses portent en elles-mêmes le germe de leur ruine. Toute victoire leur est désastreuse, en ce sens qu'elle les affaiblit par les pertes mêmes qu'elles sont obligées de subir pour la conquérir. Les Catalans, se promenant en vainqueurs sur les terres de l'empire, avaient joint à leurs troupes des bandes de Turcs qui ne demandaient pas mieux que de combattre, pourvu qu'après le combat vînt le pillage. Ces Turcs les abandonnèrent dès qu'ils les virent disposés à se fixer sur les terres de l'ancienne Grèce, et retournèrent en Asie, non cependant sans avoir fait essuyer aux Grecs une rude défaite, pour les punir d'une trahison que les généraux d'Andronic avaient essayé de commettre contre eux.

Cependant le vieil Andronic voyait le malheur s'abattre non-seulement sur l'empire, mais encore sur sa propre maison. Il perdit coup sur coup sa femme, qu'il aimait, et son fils Michel, qu'il avait associé à l'empire. L'unique héritier de son nom et de sa race était le fils de Michel, qui comme lui portait le nom d'Andronic. Ce jeune homme avait tous les goûts dépravés des époques de décadence. Il empoisonna les derniers jours de son aïeul par ses révoltes, et quand il l'eut détrôné, s'il lui laissa la vie sauve, ce n'est pas à un retour de bonté qu'il faut attribuer cette action, mais bien à une manie qu'il conserva toute sa vie de prendre toujours le contre-pied des conseils qu'on lui donnait, même quand il les avait demandés.

Andronic III avait au moins la bravoure pour lui. A peine assis sur le trône, il songea à tourner les armes de l'empire contre les

Turcs, dont les progrès devenaient inquiétants. Othman était mort, mais ses successeurs avaient hérité de ses goûts pour la guerre, le pillage et les conquêtes. Ils s'étaient avancés jusqu'à Nicée, devant laquelle ils avaient établi un siége régulier. Andronic se mit aussitôt en marche pour les combattre et les empêcher de prendre cette place importante. Les Ottomans lui épargnèrent la moitié du chemin. Cinq fois les musulmans furent vaincus, cinq fois ils revinrent à la charge avec une opiniâtreté sans égale. Enfin ils avaient pris le parti de la retraite, lorsqu'une imprudence de quelques jeunes Grecs, et une blessure qui obligea Andronic à se retirer sous sa tente, changèrent la face des affaires. Les Turcs furent victorieux, cette fois, et Andronic dut chercher son salut dans la fuite. Sa blessure guérie, cet empereur brûlait du désir d'effacer la honte de cette défaite. Ayant appris qu'Orchan avait envoyé en Thrace une nombreuse armée musulmane, Andronic marcha en personne contre ces barbares, et les battit si complétement qu'un bien petit nombre échappa au carnage et put repasser en Asie.

Ce ne fut pas le seul échec que les Turcs essuyèrent sous le règne d'Andronic. Ce prince était à peine rétabli d'une forte maladie qui avait mis ses jours en péril, lorsqu'il apprit de nouvelles invasions. Ses généraux et lui-même marchèrent partout à leur rencontre, remportèrent de nombreux avantages; mais le principal exploit fut la victoire que Cantacuzène remporta dans les plaines de la Thrace. En même temps, d'autres guerres occupaient et tenaient sans cesse en haleine l'activité et la bravoure des soldats de l'empire. Les Serviens et les Bulgares étaient, comme les Ottomans, toujours prêts à tenter quelque nouvelle entreprise, et le mauvais succès des précédentes ne les décourageait pas. Heureusement pour lui, Andronic était puissamment et vaillamment secondé par Cantacuzène, qui eût été un grand homme dans d'autres temps.

Pendant qu'il guerroyait sur toutes ses frontières, Andronic avait encore bien d'autres affaires sur les bras.

Les querelles religieuses suivaient leur cours, et toutes les extravagances que l'esprit humain peut enfanter circulaient dans ces temps néfastes de Constantinople, colportées par des moines extatiques, qui donnaient leurs visions pour des réalités. La plus curieuse des hérésies qui virent ainsi le jour fut celle des moines du mont Athos, qui prétendaient jouir de la lumière du Thabor en fixant avec attention leurs regards sur leur ventre. Déférés à l'assemblée des évêques, les moines comparurent; Andronic lui-même voulut assister aux débats. Comme tous les princes de ce temps, et surtout les empereurs de Constantinople, il se piquait de théologie; il prenait volontiers part à ces querelles, et se plaisait à discuter avec les évêques et les docteurs les plus célèbres. Dans la circonstance présente il s'échauffa tellement, qu'au sortir de l'assemblée il tomba malade et ne se releva plus.

Jean Paléologue était encore trop jeune pour succéder à son père. Des troubles avaient toujours signalé les régences. Ces considérations, et aussi les menaces dont il était l'objet, déterminèrent Cantacuzène à ceindre le diadème; mais ce ne fut pas sans avoir à lutter contre de nombreux ennemis qu'il put entrer à Constantinople. Tous ceux qu'offusquaient et sa haute valeur et sa haute fortune se disaient les partisans de l'empereur légitime, Jean Paléologue, et prenaient les armes en son nom. Cantacuzène était fortement secondé par son épouse, une femme supérieure que l'histoire connaît sous le nom d'impératrice Irène. Aussi bien par l'habileté d'Irène que par sa propre valeur, Cantacuzène parvint enfin à dominer la situation. Il était temps que toutes les forces de l'empire fussent réunies dans une main énergique. Les Génois de Galata assiégaient Constantinople. Pour lutter contre ce nouvel ennemi, Cantacuzène construisit en peu de temps une flotte nombreuse pour tenir tête à celle des Génois. Mais cette flotte n'était qu'un vain fantôme. Montée par des hommes qui n'entendaient rien à la manœuvre, elle aurait été infailliblement détruite par les ennemis, si elle n'avait pas été ou dispersée ou

fortement endommagée par un vent impétueux. Vaincus sans combattre, les Grecs n'opposèrent plus de résistance, et les Génois de Galata entrèrent dans Constantinople.

La diplomatie de Cantacuzène répara cet échec. Les Génois se contentèrent d'un traité qui leur assurait certains avantages et priviléges, et Cantacuzène put tourner ses armes contre les Serviens. Il les défit dans plusieurs rencontres, et n'eût été le voisinage fort incommode des Génois de Galata, il eût rendu la tranquillité à l'empire. Quand il vit son œuvre achevée, Cantacuzène, qui n'avait jamais eu d'ambition personnelle, pensa sérieusement à rendre le diadème à Jean Paléologue. La principale opposition qu'il trouva à ses projets vint de sa famille. Matthieu, son fils, avait été couronné empereur. Cantacuzène, lui laissant le soin de défendre ce sceptre qu'il ambitionnait, s'enferma dans un cloître, où il désirait terminer ses jours. Matthieu ne fut pas secondé comme il l'espérait, et l'empire revint au fils, depuis longtemps majeur, d'Andronic.

Cependant les Turcs Ottomans faisaient incessamment de nouveaux progrès. Maîtres de Gallipoli, sous le règne d'Amurat ils s'étaient emparés, en Asie, d'Ancyre, ville fort importante, et en Europe, ils avaient établi le siége de leur domination à Andrinople. En vain Paléologue pour les arrêter voulut-il leur opposer les Serviens, les Hongrois et les Bulgares réunis : les Ottomans les taillèrent en pièces. La pape Urbain IV ne fut pas plus heureux en prêchant une nouvelle croisade. Les quelques hommes qui répondirent à cet appel du souverain pontife ne firent que montrer l'indifférence avec laquelle l'Europe voyait désormais les affaires d'Orient. Ayant vainement mendié de nouveaux secours, Paléologue se vit réduit, pour obtenir quelque tranquillité, à se reconnaître tributaire d'Amurat, qui savait profiter avec habileté des troubles permanents qui déchiraient la famille impériale. Ce prince musulman précéda Jean Paléologue dans la tombe. Bajazet lui succéda, et jeta une telle terreur dans l'empire que le vieil

empereur trembla pour Constantinople. C'était bien à cette capitale en effet qu'en voulait Bajazet, et peut-être l'eût-il emportée sous le règne de Manuel, fils et successeur de Jean Paléologue, si les conquêtes des Ottomans n'avaient été brusquement arrêtées par un événement inattendu. Bajazet venait de triompher du comte de Nevers à Nicopolis, sur les frontières de Hongrie, lorsqu'il fut rappelé en Asie par un ennemi qui l'attaquait dans ses propres foyers. L'Asie entière était alors traversée comme par un ouragan de feu, par les hordes impétueuses et invincibles de Timour-Lenc. Bajazet, habitué à la victoire, se porta à la rencontre de Timour. La bataille se livra sous les murs d'Ancyre, en Phrygie. Le premier choc fut terrible, et soutenu des deux côtés avec une égale vigueur. La victoire, après s'être jouée assez longtemps des deux partis, se décida enfin pour les Mogols. La déroute des Turcs fut entière et complète, et Bajazet tomba entre les mains de Timour, qui l'emmena à Samarcande avec ses femmes et ses enfants dans une cage de fer. Soit chagrin, soit fatigue, ce prince vaincu mourut pendant ce long voyage, et la puissance envahissante fut arrêtée pendant quelque temps.

Manuel Paléologue, qui avait traîné ses doléances et sa misère dans toutes les cours occidentales, profita assez habilement du désordre et de la confusion qui suivirent la défaite de Bajazet (1403). Un moment, il se montra même le protecteur de la puissance ottomane, mais comme un empereur byzantin le pouvait faire, en la divisant. Les quatre fils de Bajazet voulaient tous lui succéder et aspiraient à relever la nation abattue. De là des guerres civiles qui ne se terminèrent même point lorsque Amurat II monta sur le trône des sultans. Amurat II était un de ces hommes comme il en fallait à la tête des nations musulmanes, et il le prouva dès qu'il se sentit le maître, en menaçant Constantinople. Pour avoir la paix, Manuel se reconnut son tributaire. Mais il ne jouit pas longtemps de cette tranquillité; il mourut en 1425. Jean Paléologue, qui lui succéda, paya le même tribut

que lui, tribut honteux et qui ne put même sauver l'empire; car ce que voulait Amurat, c'était Constantinople. En vain soumettait-il à sa domination une à une toutes les provinces de l'empire, pendant que Jean Paléologue passait et usait sa vie au milieu des querelles théologiques, dans le but d'opérer la réconciliation entre les Églises grecque et latine. Cela ne pouvait contenter son ambition, et il est probable que, sans la mort qui vint arrêter ses vastes projets, le premier il aurait arboré le croissant sur les brèches fumantes des remparts de Constantinople.

Cette gloire était réservée à l'aîné de ses fils, Mahomet II, qui hérita de la puissance, de la bravoure, des talents et de l'ambition de son père. Paléologue aussi était mort, et l'empire tombait aux mains de Constantin Dragosès, despote du Péloponnèse. Ces deux noms, Mahomet II et Constantin Dragosès, nous conduisent à la dernière période de cette histoire, à la domination des Osmanlis.

Un jour les habitants de Constantinople lurent sur une colonne, devant Chrysocéras (Corne d'or), ce vers qu'un grand artiste et un devin avait écrit en souvenir d'Ilium :

Venit summa dies et ineluctabile tempus.

Cet artiste portait, comme Énée, ses pénates et la flamme de Vesta; il regardait la mer et l'horizon de l'Occident, et quelques disciples l'entouraient, la ceinture aux reins, et décrivant des signes inconnus sur le sable de la rive, avec le bâton du pèlerinage. C'était Cimabué, le peintre; il prêtait l'oreille au canon de Mahomet, qui forçait le passage du Bosphore, du côté du Pont-Euxin.

La paix était rompue entre Mahomet II et Constantin Dragosès. Constantinople se préparait encore à un siége; mais le secret de Callinichus était déjà perdu. L'artillerie remplaçait le feu grégeois,

depuis la bataille de Crécy, depuis un siècle environ. Nous sommes en 1453.

A la nouvelle qu'une armée innombrable de Sarrasins, commandée par Mahomet II, arrivait devant les murs de Constantinople, les chrétiens accoururent de plusieurs villes pour la défendre; les Grecs vinrent du Péloponnèse, les Italiens du golfe de Tarente; tous les matelots qui se trouvaient dans l'archipel, les Liguriens, les Espagnols, surtout les Génois et les Catalans, passèrent la Propontide, et se rangèrent sous les drapeaux de Constantin.

Malgré ces renforts, la garnison de la ville était peu nombreuse; l'histoire la réduit même à un chiffre si bas qu'il paraît impossible de l'admettre, car, dans le même dénombrement, les forces de Mahomet II sont évaluées à trois cent mille hommes et plus de deux cents navires. Encore une occasion pour nous de croire au grand fait accompli, sans nous occuper des détails du dénombrement.

Parmi les pièces d'artillerie que Mahomet fit venir d'Andrinople, l'ingénieur Orbin en avait fait fondre une, nommée la *Basilique*, dont la circonférence était de neuf pieds, et qui lançait des boulets de granit de mille livres. Les Sarrasins comptaient beaucoup sur ce canon colossal[1].

Le siége commença le 2 avril, et, au début, les mahométans n'obtinrent aucun succès. Leur fameuse *Basilique*, après avoir envoyé quelques boulets de mille livres contre les murailles, éclata et tua son inventeur Orbin. Les assiégeants furent repoussés à la première attaque par des soldats chrétiens de toutes nations, com-

[1] Ces sortes de pièces à calibre démesuré sont restées dans les traditions guerrières des Turcs. On voit encore aujourd'hui les gigantesques canons des Dardanelles. En 1807, deux vaisseaux anglais, *Windsor-Castle* et *Standart*, forcèrent le fameux passage. Les canons imités de la *Basilique* firent feu, et le *Windsor-Castle* reçut à son bord un boulet de granit de huit cents livres, qui tua vingt-deux hommes et coupa le grand mât.

mandés par un intrépide Génois nommé Justiniani, et les vaisseaux sarrasins se virent arrêtés par une forte chaîne de fer placée entre deux eaux, à l'entrée du port.

Ce jour-là, il fut donné au monde de recevoir une de ces leçons mémorables toujours perdues pour lui. Deux mille chrétiens latins avaient fait d'incroyables efforts pour pénétrer dans Constantinople, et rendaient de grands services sur les remparts. Les soldats et les habitants, qui appartenaient comme chrétiens grecs à la communion des deux espèces, entrèrent tout de suite en hostilité contre ces vaillants défenseurs auxiliaires, et leur donnèrent par dérision le surnom d'*azymites*[1], ce qui suscita soudainement de vives querelles religieuses entre les dissidents. Les Grecs soutenaient que la communion sous les deux espèces était seule conforme à l'Évangile, et ils citaient la cène du jeudi saint, *in supremæ nocte cœnæ*, et le *cibis legalibus*, consacré même par le rituel romain. Les chrétiens latins citaient à leur tour les textes des premiers édits pontificaux et les décisions des conciles, et, désireux d'ailleurs d'arriver à une solution pacifique avant l'assaut de Mahomet II, ils ajoutaient, chose très-orthodoxe, que les deux communions et les deux rits, grec et latin, avaient obtenu la sanction des conciles œcuméniques, et qu'ils étaient agréables tous deux à Rome, tous deux selon l'esprit de l'Église, la mère commune de tous.

Certes, en d'autres temps, nous croyons que des discussions de cette nature l'emportent en intérêt sur tant de questions politiques et humaines, agitées par les modernes; mais, dans Constantinople assiégée, les dissidents nous semblent avoir mal choisi l'heure de la dispute; on aurait pu la renvoyer à un moment plus opportun.

Cette discussion eut encore le tort de ranimer les querelles chez les hérésiarques. Pendant que les femmes et les enfants priaient

[1] D'azyme, pain azyme; allusion à la communion sous une seule espèce, du rit latin.

dans les églises, et que les prêtres, le patriarche en tête, attendaient l'ennemi aux remparts, on voyait de nombreux rassemblements sur les places publiques, sur le parvis des temples et sur les gradins du cirque. Là, des rhéteurs et des sophistes, inhabiles aux armes, mais exercés aux controverses, soutenaient d'anciennes thèses, toujours condamnées, toujours vivantes. Ils s'indignaient encore contre le culte des images, et rappelaient ces beaux jours du règne de Léon, où l'idolâtrie des chrétiens avait trouvé un équitable persécuteur. On leur répondait pour la millième fois que les images ne sont pas l'objet d'un culte de latrie, la décision des conciles étant souveraine et explicite sur ce point; que les images et les statues des saints martyrs et confesseurs de la foi sont honorées et non adorées; que les prières qu'on leur adresse remontent directement à Dieu par l'intercession des saints. Les rhéteurs et les sophistes connaissaient la réponse depuis longtemps, mais ils cherchaient des subtilités nouvelles, et citaient toujours en leur faveur la décision ambiguë d'un concile tenu sous le règne de Léon. Ensuite on passait du culte de latrie au baptême. Les uns n'admettaient ce sacrement qu'à l'âge de raison, ainsi que cela se pratiquait aux premiers siècles de l'Église. Ils citaient l'exemple du grand Constantin, baptisé à l'article de la mort, et soutenaient qu'un sacrement ne pouvait être administré qu'à celui qui avait l'intelligence du bienfait reçu, en le discutant au besoin. On répondait encore que l'Église avait usé de son droit en changeant la forme ancienne; que Rome était maîtresse absolue de la discipline ecclésiastique; que l'enfant, entré au monde, était reçu enfant de Dieu et de l'Église par le baptême, et que les vœux faits par la bouche des parrains, étant renouvelés à l'âge de raison, conciliaient parfaitement le rit ancien et le rit nouveau, en donnant de plus à l'enfant le bénéfice d'un baptême, qui, à l'aurore de la vie, lui ouvrait déjà les portes du ciel!

Le canon de Mahomet grondait à Galata et à Chrysocéras, et les disputes retentissaient encore; jamais le démon de la polémique,

ce mauvais génie de l'humanité, ne se trompa d'heure avec plus d'aveuglement.

Pendant ces discussions, Mahomet fit combler le grand fossé du côté de la terre ferme, et avancer les tours de siége, destinées à combattre les assiégés à niveau de remparts, et à jeter un pont sur les créneaux. On accourut de tous les points de la ville sur l'endroit menacé; les disputes furent même un instant suspendues : soldats indigènes ou étrangers, Vénitiens, Catalans, Génois, Français, moines, prêtres, tous vinrent pour repousser l'assaut des mahométans. A la tête des défenseurs, on voyait le légat du pape, l'évêque Isidore, le général Justiniani et l'empereur Constantin. Les tours d'attaque furent renversées; on repoussa l'infidèle, et au même moment, on salua du haut de Sainte-Sophie quatre vaisseaux chargés de vivres et de munitions, qui arrivaient, comme un secours du ciel, du côté de la mer de Marmara.

La nuit suivante, Mahomet entreprit une chose si hardie qu'elle paraît impossible, quoique affirmée par des chroniqueurs dignes de foi. Cependant, en prenant en considération le nombre prodigieux de soldats que le conquérant entraînait avec lui, on peut admettre ce prodige de hardiesse et d'activité. La flotte de Mahomet, composée de plus de deux cents navires, arrêtée à l'entrée du pont par une chaîne de fer, fut transportée par terre, dans la rade de Constantinople, et au lever du soleil, un immense cri de stupéfaction éclata sur les remparts. Le général Justiniani fit préparer tout de suite des brûlots pour incendier ces navires, mais un espion génois avertit Mahomet, qui arrêta les brûlots, et mit sa flotte à l'abri d'un coup de main. Ensuite, il jeta un pont de bateaux qui liait Galata et Chrysocéras, et fit placer des pièces d'artillerie presque sous les remparts, afin d'ouvrir une brèche, et de donner un assaut décisif.

L'empereur, voyant la ville menacée du côté de la mer et du côté de la terre, par une armée de trois cent mille hommes, envoya des ambassadeurs à Mahomet II, pour lui faire des propositions

de paix. Phramsès dit que cette démarche de Constantin fut soumise dans le camp sarrasin à une longue délibération, ce qui paraît peu croyable. Mahomet connaissait la faiblesse de ses ennemis, et il était trop avancé pour faire un pas rétrograde. On répondit à Constantin en se préparant à un assaut général.

Le 29 mai 1453, jour à jamais mémorable dans les annales du monde, jour qui semble devoir faire triompher la barbarie, et qui commence l'ère de la grande civilisation, Mahomet prépara son armée à l'assaut général par la prière, le jeûne, et les ablutions.

De son côté, l'empereur Constantin assembla ses principaux chefs, et leur adressa un discours que l'histoire aurait dû recueillir, et qui, dit-on, arracha des larmes de tous les yeux. Ce fut sans doute un bien émouvant spectacle. Le dernier empereur de Constantinople, appelé du même nom que le glorieux fondateur, montrait à ses soldats cette auguste ville qui supportait depuis mille ans l'immense poids de l'agonie de Rome; cette ville qui gardait le destin de l'univers et de la religion du Christ; qui tant de fois avait repoussé le torrent des barbares, et qui, dans ce jour suprême, avait quelques milliers de chrétiens pour soutenir le choc de l'Orient armé. Que de choses touchantes l'empereur dut trouver dans ces dernières paroles, ces derniers adieux de tout un monde agonisant!

Ayant ainsi excité l'ardeur des siens, Constantin se rendit à Sainte-Sophie, avec tous les grands de sa cour. Ils reçurent tous la communion de la main d'Isidore. Le temps n'était plus où les esclaves agonisants saluaient César. Aujourd'hui, César et les siens disaient à Dieu : *Morituri te salutant.*

Et ils s'élancèrent dans le cirque, où les chrétiens étaient livrés à Mahomet. Soldats, prêtres, moines, prélats, empereur, tous avaient juré de s'ensevelir sous les débris de la ville. Les disputes avaient cessé partout. Les femmes priaient.

Après le coucher du soleil, l'empereur monta à cheval, parcourut les remparts, et se rendit à la porte Saint-Romain, avec le

brave Justiniani. La nuit vit commencer la plus terrible des batailles, et rendit au domaine de l'histoire la nuit fabuleuse d'Ilium. Par les issues ouvertes, les mahométans se précipitèrent dans la ville, et trouvèrent dans les rues étroites une résistance désespérée, une écluse vivante qui aurait arrêté le flot sarrasin encore une fois, s'il eût été au pouvoir humain d'opérer ce prodige, quand le ciel avait résolu de commencer de nouveaux destins. On se battit toute la nuit avec un acharnement dont l'histoire offre peu d'exemples. L'empereur Constantin renouvela dans cette horrible nuit tous les prodiges de l'héroïsme antique, et soutint le courage de ses soldats, toujours debout à leur tête, et défendant chaque grain de poussière de cette ville sainte, ce domaine du Christ et du grand Constantin. Mais le flot sarrasin montait toujours; de nouveaux infidèles vivants reparaissaient sur les cadavres; une clameur affreuse, faite de trois cent mille voix, annonçait une armée qui pouvait combler le vide de ses pertes. Le soleil se leva pour éclairer le petit nombre des défenseurs, et tout un monde d'assiégeants. Le brave Justiniani tomba percé d'une balle, et sa mort découragea les chrétiens, déjà tant affaiblis par une bataille d'une longue nuit. L'empereur lui-même disparut dans un tourbillon de Sarrasins, et sa voix, qui ranimait encore tant de courages, ne se fit plus entendre au milieu de la formidable lutte engagée à la porte Saint-Romain. La cavalerie mahométane fit irruption, en écrasant le peu de défenseurs qui restaient à Constantinople; de ce chaos d'hommes, de cadavres et de chevaux, un cavalier superbe se détacha, comme l'archange infernal de Médine; c'était Mahomet II. Il traversa la ville, et monta au galop la rampe de Sainte-Sophie, pour remercier Dieu, le premier, dans un temple chrétien. Moins pieux que lui, les Sarrasins se répandirent dans Constantinople, et la condamnèrent à toutes les horreurs réservées aux villes prises d'assaut.

Dans une anse de Chrysocéras, le peintre Cimabué, échappé providentiellement au massacre et à la bataille, quitta son épée,

prit ses pinceaux, et donnant un dernier regard à la ville sainte, il s'écria comme l'Athénien : « Cette patrie des arts, de la gloire et de la religion est aujourd'hui en proie aux barbares ! » Cela dit, il s'embarqua, suivi de quelques disciples, et gagna la première terre de la Propontide. L'Énée de l'art emportait en Italie ses pénates et ses dieux vaincus. La Providence donnait à cette colonie un vent favorable, la protégeait contre les sirtes de l'Archipel, dans le détroit de Scylla, sur les côtes orageuses de la Trinacrie, et la conduisant comme par la main sur la mer Tyrrhénienne, elle la fit aborder sur les côtes hospitalières où brillait encore la croix glorieuse des chevaliers pisans. Ces artistes apportaient avec eux toutes les facultés puissantes, tous les trésors d'imagination, toutes les provisions de souvenirs, qui soutiennent les hommes dans les missions divines; ils avaient connu les douleurs; ils avaient entendu les gémissements d'un monde écroulé; ils avaient laissé une première vie dans les ruines de l'Orient, et ils ressuscitaient, de l'autre côté des mers, sur une rive tranquille, ayant foi dans ce qu'ils allaient accomplir, parce qu'ils savaient que la Providence, toujours intelligente, en les sauvant par un miracle, les réservait à quelque chose de mystérieux et de grand. A peine arrivé dans les jardins de la Toscane, berceau lumineux des arts, Cimabué peignit la première Vierge pour l'église Santa-Maria-Novella. L'image sainte créa l'art italien, et ressuscita l'antique enthousiasme de ce peuple qui, un jour, abandonna les villes pour saluer la trirème sur laquelle arrivait la statue de Cybèle, mère des dieux. Santa-Maria-Novella vit aussi, dans ce grand jour, la théorie grecque sanctifiée par la procession chrétienne. Les jeunes filles d'Empoli, de Ponto-d'Era de Sanminiato, toutes vêtues de blanc et couronnées de fleurs, accompagnèrent triomphalement la Madone de Cimabué dans le val d'Arno; le peuple était accouru de toutes parts pour voir la Madone sauvée de Constantinople; on se précipitait en foule pour admirer l'œuvre et honorer l'image; tous les

monastères et les jardins du val d'Arno la couvraient de nuages d'encens et de fleurs; des milliers de voix angéliques, comme la terre n'en n'avait pas encore entendu, créaient aussi en ce jour la mélodie sainte, en célébrant dans un hymne merveilleux la reine des anges, la Vierge céleste, *rose mystique, arche d'alliance, porte du ciel.* Et le cortége de la religion et des arts grossissait toujours sur les deux rives du fleuve toscan; l'Italie entière semblait se réunir à Florence pour inaugurer cette fête de la terre et du ciel, et suivre le tableau du peintre dans cette obscure chapelle des Rucellaï, où les cierges, les lampes, l'encens, les fleurs le couvriront de parfums et de rayons éternels. Quatre siècles se sont écoulés; Florence a vu des siéges, des batailles, des luttes civiles, des incendies, tous les fléaux réservés aux nobles cités, la Madone de Constantinople n'a jamais souffert une insulte; guelfes et gibelins se sont prosternés devant elle, et aujourd'hui encore nous pouvons la voir dans son auréole immuable, cette première Madone, victorieuse de Mahomet! Pourtant Cimabué n'est que le précurseur; à côté de lui, il va naître dans une étable le messie de l'art italien, Giotto, le berger du val florentin; tous les grands artistes procéderont de cet enfant et suivront la voie lumineuse qu'il trace. Tous viendront, l'Évangile à la main, créer la peinture murale dans le *Campo-Santo* de Pise et dans tous les cloîtres toscans : Ghirlandaïo et Perugino seront les plus illustres dans cette pléiade, et ils mettront au monde Michel-Ange et Raphaël. Voyez quelle admirable et providentielle filiation dans cette dynastie qui s'élève du haut de la chute de Constantinople, et proclame le triomphe de la civilisation sur le campanile de marbre ciselé par Giotto, devant le parvis de Sainte-Marie-des-Fleurs! Admirez comme tout s'enchaîne et se lie, par de merveilleux traits d'union, pour faire sortir la vie du chaos sarrasin, et rajeunir le monde au moment où le fossoyeur de Médine semble l'ensevelir! Au souffle du pâtre de l'Arno, toute l'Italie se met à l'œuvre; les cinq dômes de Brunoleschi reçoivent

à Florence le baptême et la croix, au moment où le croissant est arboré à Sainte-Sophie. Le sculpteur Ghiberti cisèle au baptistère les portes du paradis; André del Sarto peint à fresque la vie de Jésus-Christ; Memmo et Taddeo Gaddi illustrent le dôme de Pise; Raphaël écrit au crayon la vie de Pie II, dans la sacristie de Sienne. Les Apennins sont un immense atelier. Michel-Ange se fait ouvrir les mines de Carrare et de Savarezza, et commence un peuple de statues; Lucca della Robbia et Donatello animent le marbre; le peuple vient étudier la Bible et l'Évangile sur les pans de murs du *Campo-Santo;* les artistes naissent de toutes parts, et les papes, héritiers des Antonins, n'ont plus assez d'or pour payer toutes les merveilles que la palette et le ciseau préparent pour décorer et meubler l'univers. L'or des indulgences va faire vivre tout ce monde d'artistes; la chrétienté payera sa gloire. Genève seule ne comprendra pas. Qu'importe! l'œuvre immense de la foi et des arts s'accomplira malgré les iconoclastes, les aveugles et les sourds; il se prépare quelque chose de plus grand que le dôme de Florence, et Sainte-Sophie de Constantinople sera deux fois vengée. Jules II s'est enrichi des trésors de l'aumône catholique; que fera-t-il de cette richesse? Va-t-il se payer de doux loisirs dans la villa Aldobrandini, et continuer Sardanapale et Balthazar, ainsi que l'affirment les adversaires des indulgenes? Jules II ne gardera pas une obole de ces trésors : il conviera toute la famille des artistes au chantier du Vatican. Ils accourent tous, et à leur tête, Michel-Ange, Bramante, Raphaël. Le pape leur ordonne d'épuiser Carrare et Paros, d'ouvrir toutes les veines où la terre garde le porphyre et l'albâtre, car il s'agit d'élever un temple que deux siècles, deux mille artistes, une montagne de marbre, un fleuve de couleurs achèveront à peine, pour la plus grande gloire de Dieu. Et tout un monde se met au travail. Michel-Ange lance la coupole du Panthéon à quatre cents pieds dans les airs; Bernini plante une forêt de colonnes; Raphaël couvre les murs de fresques colossales, les mosaïstes décorent le

saint parvis; le bronze d'Agrippa se change en autel de Saint-Pierre; l'obélisque de Sésostris chante la gloire de Dieu; un fracas sublime ébranle le mont Vatican, arrosé par les sueurs du génie. Tous ceux qui sont grands, et qui travaillent à ce chantier, comme les ouvriers de Dieu, trouvent leur pain et leur gloire; les papes ouvrent l'épargne à chaque heure du jour, et payent le travail sans marchander. Ils mourront pauvres sous la tiare, mais tous les grands artistes se seront enrichis, mais tous les humbles ouvriers auront vécu; et, chose merveilleuse! un jour viendra où, grâce à ces largesses inouïes, le Vatican, doublement protégé par la gloire des arts et par la gloire de Dieu, deviendra tellement respectable et saint, qu'aucune révolution humaine n'oserait porter sur lui une main sacrilége, n'oserait faire descendre des nues cette croix de Constantin que Michel-Ange éleva lui-même dans les airs. Voilà pourquoi Dieu a permis que Constantinople fût prise par un fils de Mahomet. La Providence tient toujours dans ses mains un fil conducteur; elle mène toujours à des fins mystérieuses ce pauvre monde qui s'agite aveuglément et ne sait jamais où il va.

## IX

L'historien Phramsès, témoin oculaire de la prise de Constantinople, donne sur ce grand fait historique des détails affreux qu'il est impossible de passer sous silence. Phramsès, le lendemain de la prise de la ville, fut vendu comme esclave au grand écuyer de Mahomet II; mais il parvint à s'échapper et s'enfuit vers le Péloponnèse, laissant sa famille dans le sérail du sultan. Nous devons à cette heureuse évasion la connaissance de bien des choses qu'aucun autre historien ne nous aurait transmises avec tant de bonne foi et de simplicité dans le récit.

Mahomet ordonna qu'on fît partout des recherches pour découvrir le cadavre de Constantin : le corps de ce malheureux prince fut reconnu dans un monceau de cadavres, à ses bottines rouges semées d'aigles d'or. On lui trancha la tête, et on l'exposa sur la colonne de porphyre élevée par Justinien Ier dans la place de l'Augustéon. On permit ensuite aux Grecs de rendre les devoirs funèbres aux restes de leur empereur. Ce jour fut célébré par une orgie dans le Bucolion, une orgie de luxure et de sang, où les têtes sanglantes de Notaras, de ses fils, moins le plus jeune, et de Cantacuzène furent servies sur des plats d'or à la table de Mahomet, pendant que, sur le *marché aux femmes,* au pied de la colonne d'Arcadius, on massacrait le bayle de Venise, le consul d'Espagne et leurs enfants. Mahomet, ivre du sang chrétien et du vin de l'Archipel, s'endormit ensuite dans son triomphe, et le lendemain,

à son réveil, il fit cesser les massacres, le pillage et la dévastation. Il voulut, sans doute, laisser croire à son nouveau peuple que les atrocités commises étaient la justice naturelle de toute conquête, mais qu'après une orgie de quelques jours, un conquérant victorieux avait à rendre une autre justice, avait à remplir des devoirs d'humanité envers les vaincus. Telle fut la morale de Mahomet II, et en nous plaçant au point de vue de son époque, il faut encore lui savoir gré du changement subit opéré en lui, après ce luxe d'horreurs déployé au début. Quelques historiens racontent encore un abominable assassinat, qui est peut-être une invention, car Phramsès, le plus véridique, en parle en termes nébuleux et en témoin peu sûr du fait. On prête aussi beaucoup aux riches criminels. Il s'agit donc ici de la belle Irène, tragique héroïne, exécutée au théâtre par nos versificateurs. Mahomet, dit-on, épris de cette jeune Grecque, fut blâmé hautement par ses soldats et ses généraux ; on craignait que cette passion ne le détournât de ses devoirs dans une circonstance si solennelle, et les murmures pénétraient même dans les galeries du Bucoléon. Mahomet prit alors une résolution énergique, mais difficile à admettre chez un homme si passionné. Il donna un grand festin, et ayant commandé aux gardiens du sérail d'habiller Irène des vêtements les plus somptueux, il fit introduire la belle esclave dans la salle de l'orgie, et lui trancha la tête de sa main. Cet acte de barbarie incroyable satisfit complétement les soldats ; ils ne murmurèrent plus. La fable se mêle souvent à l'histoire ; il faut savoir quelquefois discerner ou douter.

Quoi qu'il en soit, Mahomet, chargé d'un crime de plus ou absous d'un crime de moins, rassura bientôt Constantinople, après l'avoir épouvantée. Il voulut effacer toutes les traces de la dévastation : il fit rebâtir les édifices ; laissa au culte chrétien les plus belles églises, Sainte-Sophie exceptée ; il nomma un patriarche apostolique, et le fit sacrer selon le cérémonial en usage sous les empereurs ; enfin il repeupla Constantinople, en rappelant les chrétiens, avec promesse de sécurité complète, et pour achever de

combler les vides, il fit même venir une foule de familles grecques établies à Trébizonde, à Sinope et dans d'autres villes de la mer Noire et de Marmara.

Mahomet partit ensuite de Constantinople pour visiter Andrinople, où il fit une entrée triomphale. Dans cette ville il reçut les félicitations et les tributs de plusieurs États chrétiens; il crut donner aussi un exemple de haute et sévère justice, en livrant à la mort son grand-vizir Khalil, soupçonné de trahison. Ce Khalil ouvre la série funèbre de tant de vizirs, dont les têtes ont orné les murs du sérail. Le grand-maître de Rhodes et le doge de Venise envoyèrent aussi des ambassades à Andrinople. Le despote de Servie fit sa soumission. Le Péloponnèse, traversé par de vieilles dissensions, fut pacifié. Mahomet ne négligea rien pour assurer aux Grecs le libre exercice de leurs anciens droits; il jura même, et ce serment, écrit en grec, existe encore dans les archives de la maison impériale d'Autriche; il jura *par le grand prophète Mahomet, par le Koran, par les cent vingt-quatre mille prophètes, par l'épée dont il était ceint, et par l'âme de son père*, que les Grecs ne seraient jamais inquiétés dans leurs affaires, lésés dans leurs personnes, et que leurs intérêts trouveraient plus de protection sous son règne que sous le règne des empereurs. Ensuite Mahomet conquit la Servie, marcha jusqu'à Widin, fit cinquante mille prisonniers, et les employa aux colonisations voisines du Bosphore et de l'antique pays des Bithyniens.

La paix conclue, Mahomet tourna ses vues du côté de l'administration, et songea aussi à embellir Constantinople. Il fonda la mosquée d'Eyoub et le palais aujourd'hui nommé *le vieux sérail*, où il voulait établir sa résidence. Les affaires extérieures survinrent bientôt et occupèrent les soldats et les flottes, soit en Servie, soit dans les eaux de l'Archipel. A cette époque, les traités de paix n'avaient rien de durable : on se soumettait dans les moments de faiblesse, on se révoltait quand on se croyait plus fort. Les îles de Téos et de Rhodes triomphèrent des tentatives faites par les navires

mahométans. Les chrétiens de Rhodes, retranchés sur un petit rocher de l'Archipel, tenaient en échec la puissance de Constantinople. Le capitan-pacha, toujours repoussé dans ses descentes sur les îles, faillit payer de sa tête tant d'involontaires revers. Un projet de conquête en Hongrie fit diversion aux échecs reçus dans l'Archipel. Mahomet partit avec une armée de cent cinquante mille hommes pour faire le siége de Belgrade. En apprenant cette nouvelle, si alarmante pour les chrétiens de Hongrie, le pape Calixte III fit un appel à tous les chrétiens, et prêcha une nouvelle croisade. Un moine franciscain, dont le nom mérite d'être immortel, Jean Capistrano, parut sur le Danube, la croix à la main, et recruta une vaillante armée de défenseurs. Le lieutenant-général Hunyade, célèbre capitaine hongrois, fit fortifier Belgrade et la prépara aux assauts des musulmans. Belgrade devait venger Constantinople.

D'abord, les flottilles chrétiennes et turques se rencontrèrent sur le Danube, et les Hongrois obtinrent une victoire complète. Tous les efforts de Mahomet se tournèrent alors sur Belgrade, et le vainqueur de Constantin regardait la prise de cette ville comme accomplie après un premier assaut. L'erreur de l'orgueil était grande. Ce fut un long et terrible siége, où les croisés firent des prodiges et gardèrent invinciblement leurs remparts, malgré les trois cents pièces d'artillerie qui les foudroyaient. Capistrano se montra constamment sur les points les plus exposés, et Hunyade se battit comme le plus obscur de ses soldats. Hors des murs, dans une sortie décisive, les Hongrois attaquèrent enfin les Turcs avec une impétuosité digne des beaux jours de Damiette et de Mansourah, et Mahomet, brave comme l'émir Fakreddin, l'ennemi de saint Louis, disputa longtemps la victoire par des merveilles de courage; mais le jour des chances inverses était venu; le croissant devait à son tour s'humilier devant la croix. Il fallut lever le siége et connaître le chemin de la fuite, en abandonnant aux Hongrois un champ de bataille jonché de cadavres turcs,

tous les étendards du prophète, et, perte irréparable, trois cents pièces de canon. Pour célébrer à jamais cette victoire, le pape Calixte III, alors âgé de quatre-vingts ans, fixa la fête de la Transfiguration au 6 août, jour où Capistrano avait fait triompher la croix. A un âge aussi avancé, le même pape voulut continuer son œuvre, et il fit équiper une flotte destinée à défendre, contre les Turcs, les îles chrétiennes de l'Archipel.

En bon politique, Mahomet, de retour à Andrinople, célébra sa défaite avec une magnificence qu'il n'aurait pas donnée à une victoire. Des fêtes splendides eurent lieu dans une île formée par les eaux de la Marizza. Le prétexte de ces solennités sans motif fut la circoncision des deux fils de Mahomet. Il y eut des courses de chevaux, des tirs à l'arc, des danses pyrrhyques, et même des exercices d'académie; les savants et les poëtes firent des dissertations et lurent des vers. Mahomet ne dédaigna pas lui-même d'engager des discussions religieuses avec les ulémas; il y eut ensuite des échanges de présents et de festins parmi les hauts dignitaires, et le siége de Belgrade fut oublié.

Ces fêtes cachaient pourtant des projets de conquêtes nouvelles. Mahomet songeait à surprendre le Péloponnèse, et le moment était propice, car les deux maîtres de ce pays, Démétrius et Thomas, au lieu de s'allier contre l'ennemi commun, toujours menaçant sur le Bosphore, se déchiraient par de petites guerres civiles et compromettaient ainsi étourdiment la sécurité des Grecs réfugiés chez eux après la prise de Constantinople.

Avant l'expédition du Péloponnèse, Mahomet fit la conquête de la Servie, qui devint une province de l'empire, après avoir vu ravager ses principales villes et amener en esclavage deux cent mille prisonniers. Le 5 mai 1458, Mahomet partit avec une nombreuse armée pour conquérir le Péloponnèse. Il commença par le siége de Corinthe, et en mettant le pied sur cette terre illustre, où chaque nom de ville est un nom de victoire et une patrie de héros, il se promit bien de n'y laisser que l'esclavage, la dévas-

tation et la mort. Toutes les places fortes tombèrent en son pouvoir; il manifesta la plus vive admiration devant les monuments d'Athènes, mais il chargea de fers les Athéniens; enfin, après avoir détrôné les princes de Laconie, d'Achaïe, de Sparte, d'Athènes, et asservi tout le Péloponnèse, il fit sa rentrée triomphale à Andrinople. Ainsi fut accomplie la conquête du pays de Thémistocle, d'Alcibiade, d'Épaminondas, terre sacrée, toujours arrosée du sang des héros et des martyrs, et qui, pendant plus de trois siècles encore, fera, par intervalles, d'héroïques efforts pour reconquérir ce que lui a ravi le second Mahomet.

La guerre appelle la guerre. Le Péloponnèse con quis, Mahomet fit un traité de paix avec Scanderberg, le héros épirote si redouté des Turcs, et il fit préparer une flotte sans parler à personne de sa destination. Au reste, le sultan procédait toujours ainsi; il disait que la discrétion est la première vertu d'un souverain, et un officier de sa cour lui ayant demandé une confidence au sujet de ces nouveaux préparatifs, il lui répondit : *Si un poil de ma barbe le savait, je l'arracherais et le jetterais au feu.*

On devina le but après le départ.

Un prince de la famille des empereurs régnait encore dans la ville de Sinope, et il était à craindre que cette grande colonie de Grecs ne prît un accroissement considérable, ne s'étendît sur les rives de la mer Noire, en reconstituant l'ancien empire du Pont. Il fallait donc étouffer à son berceau cette future rivale de Constantinople, et marcher ensuite sur Trébizonde, où les Turcs commençaient à faire alliance avec les Grecs. La prévision était aussi, comme on voit, une des vertus de Mahomet II. Les historiens ont à peine effleuré cette phase importante de ce règne; et quoique les proportions données à notre histoire semblent devoir exclure surtout les appréciations développées dans des ouvrages en vingt volumes, nous nous écarterons de notre plan cette fois, et nous serons explicites sur un détail traité en raccourci par les historiens de long cours. Ce nom de Sinope, d'ailleurs, a

pris aujourd'hui une certaine importance, et puisque nous le rencontrons sur notre route de 1460, nous ne le traiterons pas avec dédain.

Le secret gardé par Mahomet sur l'expédition de Sinope nous donne une idée juste de son importance. Toute révolution lance autour d'elle des débris qui deviennent des germes. Sinope avait recueilli un Comnène, et avec lui une foule de chrétiens qui se souvenaient de Constantin. La position était on ne peut plus avantageuse pour fonder un dangereux voisinage, et susciter à Constantinople musulmane, un Mithridate chrétien dans un nouveau royaume du Pont.

Sinope a été illustre dans l'antiquité; cette ville jouit d'une admirable position sur la mer Noire; elle avait deux ports, comme Amastris et Corinthe; elle est défendue par des accidents naturels de terrain, et l'art peut en faire une place forte des plus importantes. Mithridate, Lucullus, Pompée, ont aimé cette ville et l'ont enrichie de monuments. On y admirait surtout la statue d'Autolycos, argonaute, qui, après le voyage de la Colchide, fonda Sinope, non loin de l'embouchure du fleuve Halys.

Les dernières tiges de l'arbre impérial, transplantées à Sinope après la prise de Constantinople, avaient donc quelque chance de refleurir et d'étendre leurs rameaux puissants sur un pays magnifique, depuis Trébizonde jusqu'au domaine de Prusias. On pouvait espérer de voir renaître la ville bâtie par Pompée, la ville de Claudien, Amasia, Césarée, Ancyre, Héraclée, Naziance, et tant d'autres cités baignées par le Lycus et l'Halys, et qui se déroulaient autrefois sur des plaines fécondes jusqu'au pied du mont Taurus. Il y avait là, pour les chrétiens en exil, tout un ancien monde à réveiller, avec le secours et l'alliance de puissants voisins, ennemis naturels de Mahomet II, et dont les domaines s'étendaient du pied du Caucase aux limites du continent indien.

Ce beau rêve avait sa réalité inévitable dans un très-proche avenir. Mahomet le devina. Il se tut longtemps, et à son premier

loisir, il courut à Sinope, puis à Trébizonde, et acheva son œuvre de 1453. Les Comnène disparurent dans une tempête de sang, et tous les chrétiens furent exterminés sur la côte asiatique de l'Euxin.

En ce temps la Valachie était désolée par un voïvode, nommé Wlad. L'histoire des férocités humaines n'offre rien de comparable à ce qu'on raconte de ce tyran fabuleux. Son passe-temps perpétuel était un supplice; chaque soleil éclairait, en Valachie, une de ces exécutions sanglantes, où la fantaisie se mêlait à la cruauté. Si le dégoût n'arrêtait pas la plume, on pourrait consacrer de longues pages au martyrologe valaque, qui est la vie de ce tyran obscur. Mahomet s'indigna des atrocités de Wlad; il fallait qu'elles fussent bien révoltantes. Au retour d'une expédition de Bosnie, le sultan voulut délivrer les Valaques de ce fléau vivant, de ce Wlad, qui avait reçu trois surnoms : *le diable, le bourreau, l'empaleur*. Cette campagne ne dura pas longtemps; Wlad, complétement battu, se réfugia en Hongrie; mais ayant essayé ensuite de ressaisir son pouvoir, il fut poignardé.

La vie de Mahomet II devait être une longue guerre sur les trois parties du monde connu. On ne comprend pas aujourd'hui que la chrétienté, si terrible par ses croisades, quelques siècles auparavant, ne se soit pas liguée contre cet homme, et qu'une alliance sainte n'ait pas repris Constantinople au moment où le sultan guerroyait sur le Danube, ou à Trébizonde, aux extrémités de l'Euxin. On s'étonne davantage lorsqu'on pense que l'Europe chrétienne n'a envoyé au secours de Constantin que deux ou trois mille défenseurs, lorsque l'Hellespont était ouvert à toutes les flottes de l'Occident. Mahomet II, on peut le dire, a été la terreur du monde, et grâce aux folles jalousies, aux mesquines rivalités des petits États, le sultan a pu ravager en détail la chrétienté, éparpillée en Europe, en Asie, en Afrique, sans avoir jamais à combattre tant de petites forces, en un seul jour réunies dans un danger commun.

L'intelligence et la foi des croisades semblaient s'être réfugiées sur un petit rocher, plus illustre qu'un empire, et qui a reçu des Grecs le nom charmant de Rhodon. Là s'élevait le véritable boulevard de la chrétienté. L'ordre des chevaliers de Rhodes avait compris la mission de son époque; et jamais noblesse militante n'a mieux mérité d'un pays. Ils étaient là quelques soldats religieux, isolés sur un bastion, et bravant la puissance de Mahomet II, cet Attila nouveau, la terreur de tous les royaumes, de tous les archipels, de toutes les mers. Rhodes, trop voisine de Constantinople, devait naturellement exciter la convoitise et la haine du conquérant turc. Mussid-Pacha reçut l'ordre d'armer une flotte de cent voiles, et de prendre ce rocher chrétien. Le grand-maître, Pierre d'Aubusson, commandait alors dans l'île de Rhodes; il attendit les mahométans sur ses murailles, et arbora l'étendard de la croix. Ce siége est devenu immortel; il semble que c'est pour lui que le poëte Horace a écrit cette prédiction, dans l'aube de Bethléem : *Laudabunt claram Rhodon.*

Tout ce que le génie de la destruction avait inventé, à cette époque, fut tourné contre les remparts de cette île sainte : machines de guerre, catapultes, mines, couleuvrines, canons gigantesques, boulets de fer et de marbre, tout vint se briser contre Rhodes; la trahison même, la plus redoutable de toutes les armes, parce qu'aucun éclair ne la précède, la trahison échoua aussi. Tous les assauts furent des batailles de géants, et jamais l'ennemi ne put atteindre l'imprenable sommet où flottait le signe des croisades. La race des Godefroy, des Tancrède, des Richard, renouvelait encore, sur une vague de la mer, les exploits épiques de Jérusalem. Une armée musulmane disparut presque tout entière autour des remparts de Rhodes, et le pacha de Mahomet, abandonnant le siége, ramena des débris à Constantinople, et courba sa tête devant son maître, comme pour la lui offrir en expiation de ses revers. Mahomet fut généreux cette fois, ou du moins il se montra politique, comme toujours : en prenant la

tête du pacha, il annonçait une honteuse défaite à tout l'empire; il aima mieux laisser vivre le vaincu, on pouvait alors le croire vainqueur.

Mahomet avait en même temps de très-graves soucis qui le détournaient des petites vengeances : il soutenait des guerres partout; ses flottes couvraient toutes les mers, ses soldats franchissaient tous les fleuves; Rhodes était un point obscur et oublié dans l'immensité de l'horizon. Mahomet déclarait la guerre à Venise, et Venise assiégeait Corinthe, menaçait le Péloponnèse et préparait l'insurrection des Grecs. Il fallut de nouveau lancer une armée ottomane sur la Grèce, ravager encore Argos, Modon, Athènes, Corinthe, et ne laisser dans les gorges du mont Taygète, qu'une colonie insoumise de chrétiens, ces braves Maïnotes, qui résistèrent toujours, d'âge en âge, en regardant les ruines de Sparte du haut du Pentadactylon.

La défense de Rhodes avait inspiré une bonne idée à l'Occident : Venise, Naples et Rome firent une alliance contre Mahomet, et résolurent de porter des secours aux Perses. Une flotte, composée des vaisseaux de ces trois puissances, et commandée par l'amiral Pietro Mocenigo, vint épouvanter l'Orient dans les eaux de l'Archipel. Mais à la nouvelle qu'on armait à Constantinople une flotte de trois cents voiles, Venise offrit la paix à Mahomet. Ces sortes de paix n'avaient au fond rien de sincère, et n'engageaient pas l'avenir; on les proposait et on les acceptait, selon les besoins du moment. Mahomet avait tant d'ennemis sur les bras et tant de projets dans la tête, qu'il acceptait toujours une trève hypocrite, ce qui lui permettait d'agir avec plus de forces sur les terres où il guerroyait, bien résolu, d'ailleurs, à rompre la trève, lorsque la défaite d'un ennemi lui permettrait d'aller en chercher un nouveau.

A la faveur de cette paix, le sultan se rendit maître de la Caramanie, remporta des avantages sur les Hongrois, prit Belgrade, ravagea la Croatie, la Styrie, la Carniole, la Carinthie, l'Escla-

vonie ; puis il enleva aux Génois les importantes possessions voisines de la mer d'Azoff, la Crimée et Caffa, envahit la Bessarabie, remporta une éclatante victoire sur Eugène, prince moldave, dans la vallée d'Aghadi-Denisi, et s'arrêta devant les murs de Scutari, sans pouvoir se rendre maître de cette place, malgré de nombreux assauts. La dernière pensée du conquérant Mahomet se tourna vers l'île de Rhodes; il préparait contre ce boulevard chrétien une expédition qu'il devait commander en personne; mais la mort l'arrêta au moment du départ; mort subite et mystérieuse, non expliquée par les historiens : il était âgé de cinquante-deux ans.

Ce règne finit le 3 mai 1481, le jour de la fête de la Sainte-Croix.

Mahomet II est un de ces souverains qui ont mérité une place éminente dans l'histoire. Il avait toutes les qualités et tous les vices qui faisaient les grands hommes, à son époque et dans sa religion. Il fut cruel et sanguinaire, dans un siècle où la guerre était l'état normal des peuples, où la vie des hommes ne comptait pour rien, où le *væ victis* formait l'article unique du code de la destruction. Ainsi accepté, au point de vue de son siècle, Mahomet est un homme de guerre comparable aux plus illustres généraux de l'antiquité; il avait ce calme impassible qui conçoit et cette rapidité foudroyante qui exécute; il savait conquérir et conserver; il connaissait mieux que personne les hommes, les choses, les ambitions et les périls de son époque, et son regard dominait un monde, dont il était le sommet. Ce souverain, arrivé à la vie dans une époque adoucie comme la nôtre, aurait brillé d'un éclat sans tache, car il était doué du génie artiste, fondateur et législateur. Au milieu de cette longue bataille, qui fut sa vie, il a trouvé des loisirs pour protéger les savants, les artistes, les poëtes. Cet homme qui a conquis l'Orient, deux cents villes et sept royaumes, a fait aussi bâtir quatre superbes mosquées à Constantinople; une foule d'établissements d'utilité

publique pour les indigents; des arsenaux, de bazars, des châteaux forts, entre autres le château des Sept-Tours. Outre le vieux sérail, Mahomet a fait construire le nouveau palais impérial, qui est encore aujourd'hui la demeure des sultans. Malgré les proportions imposées à ce livre, nous avons voulu donner à l'histoire de ce règne une étendue convenable; c'est Mahomet II qui a fondé un empire, dont la gloire, par moment éclipsée, a jeté si souvent de si vifs éclats, et qui, de nos jours, semble vouloir remonter au premier rang des nations.

---

# X

La succession de Mahomet II fit éclater une guerre entre ses deux fils, Bajazet et Zizim[1]. Chacun d'eux donnait de bonnes raisons pour justifier sa légitimité héréditaire, mais Bajazet occupait déjà le trône, grâce aux intrigues du grand-vizir, et Zizim protestait tout seul et loin de Constantinople. Les janissaires, toujours dociles sous le règne de Mahomet II, commencent à donner signe de rébellion à l'avènement de Bajazet, qui, de son côté, inaugure aussi l'ère des concessions; il augmente la solde de cette garde turbulente, et l'ordre se rétablit.

Cependant Zizim, comme tout prince prétendant, trouva des soldats prêts à soutenir sa cause, et il parut bientôt à la tête d'une armée à Pruse ou Brousse, dans le pays des Bithyniens[2].

Bajazet passa le détroit avec une armée et livra une bataille décisive, qui lui assura le trône sans partage, et condamna Zizim, le vaincu, à une vie errante et à un exil perpétuel.

L'histoire de ce malheureux prince mériterait un ouvrage spécial. Nous la raconterons avec brièveté, comme toute chose qui ne se rattache pas étroitement à la ville de Constantinople. Zizim

[1] Nous suivons, pour l'orthographe des noms turcs, l'usage établi. Le nom de Bajazet, principalement, ne nous paraît pas devoir être remplacé par Baïezid.

[2] Pruse est sans doute le vrai nom; il tire sans doute son origine de Prusias, roi de Bithynie. C'est à Pruse que mourut Annibal. Aujourd'hui, Brousse est la ville d'exil d'un autre Annibal, l'illustre émir Abd-el-Kader.

se réfugia d'abord en Egypte, et fit son pèlerinage à la Mecque. Ce pieux devoir rempli, il écrivit une épître en vers à son frère, pour le prier de lui accorder une faible portion de souveraineté en Orient. Bajazet répondit en vers, par une épigramme ironique. « Pèlerin de la Mecque, lui disait-il, tu dois oublier les biens de la terre, et ne songer qu'au ciel. » Le pauvre exilé riposta par une élégie, dans laquelle il disait à son frère qu'il était fort aisé, quand on se couchait sur des roses, de donner de bons conseils aux malheureux étendus sur des épines. Cet échange fraternel de poésies n'eut pas d'autre résultat.

Zizim, persuadé que le poison fraternel arriverait après les poésies, chercha un autre refuge dans l'île de Rhodes, où les chevaliers lui rendirent les honneurs dus à un souverain. Cette réception donna une grande joie et un peu d'espérance au jeune exilé; il rêva un instant de reconquérir le trône de Constantinople avec le secours des galères de la chrétienté. Le sultan Bajazet s'alarma de ce voisinage, et demanda l'extradition de Zizim au grand-maître, le menaçant d'une guerre implacable s'il y avait refus. On prit, à Rhodes, un terme moyen qui n'était ni l'obéissance ni la trahison : Zizim fut embarqué sur une galère, et conduit en terre de France, Louis XI régnant. Il séjourna quelque temps à Sassenage, où il composa un grand nombre de vers en l'honneur d'une dame de haut renom. Ensuite il se remit en route, s'arrêta dans Bourganeuf, composa de nouvelles poésies sur les bords de la Creuse, et visita Paris. Le poëte Zizim, né à Amasia, ne trouva que des ennuis dans cette capitale, qui devait, en effet, paraître peu habitable à un Oriental, sous le règne de Louis XI. Il quitta donc la France, passa les monts, et se rendit à Rome, où le pape Innocent VIII lui fit un gracieux accueil, et voulut lui faire abjurer la religion mahométane. Zizim refusa obstinément. Sous le pontificat d'Alexandre Borgia, et à l'entrée de Charles VIII à Rome, Zizim fut enfermé au Château-Saint-Ange; on lui permit ensuite de suivre la marche de l'armée

française, et en arrivant à Naples, il mourut de mort violente, à l'âge de trente-deux ans. Les historiens ont discuté longtemps pour savoir quel genre de poison avait été employé en cette funèbre circonstance. Le doute a survécu à cette discussion. Un navire napolitain transporta le corps de Zizim à Constantinople, Bajazet lui rendit les derniers devoirs avec la plus grande pompe, et le fit ensevelir dans la mosquée de son père, Mahomet II, surnommé *le Conquérant.*

Condamné à la guerre par la loi de son siècle, le sultan Bajazet recommença sur les deux rives de la mer Noire, en Hongrie et dans l'Adriatique, cette histoire de succès, de revers, de courses, de trèves conclues, de trèves brisées, cette histoire sans intérêt, qui fut un épisode dans la vie de Mahomet II. Le germe d'une nouvelle guerre se manifesta pourtant à cette époque, et sembla promettre de graves événements à l'avenir. Il s'agit de la guerre contre les sultans mameluks. Si on en excepte, à longs intervalles, les grands événements qui surgissent et changent la face d'un peuple, on rencontre trop souvent dans l'histoire de Constantinople, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ces luttes dont le Danube est le théâtre éternel, et qui ramènent les mêmes noms géographiques, depuis Belgrade jusqu'à Varna, depuis Widdin jusqu'aux Balkans. C'est toujours la même guerre qui éclate ou qui finit; et ceux qui la relisent toujours ne peuvent pas lui accorder le même intérêt que ceux qui l'ont toujours refaite. Ainsi, à moins d'incidents, nous nous bornerons à mentionner succinctement ces courses vers le Danube et sur les frontières du pays hongrois.

A la mort de Corvin, la guerre civile ayant éclaté en Hongrie, le sultan Bajazet trouva le moment favorable pour faire une nouvelle incursion dans ce pays et reprendre Belgrade. Une flotte de trois cents voiles sortit du Bosphore; Bajazet débarqua sur les côtes de Servie. Un assassin déguisé en derviche kalender s'élança sur le sultan pour le poignarder, mais les soldats l'ar-

rêtèrent, et le punirent de mort sur le lieu même de l'attentat. A dater de ce jour, il fut décrété que personne, pas même un ambassadeur, ne pourrait être présenté au sultan qu'après avoir quitté ses armes, et accompagné de deux officiers de la cour. La guerre éclata aussitôt après avec une violence atroce. Les Ottomans ravagèrent les frontières de l'Autriche, la Styrie et la Carinthie, et toutes les horreurs, tous les crimes, toutes les abominations des beaux jours de la barbarie reparurent à la suite du fils de Mahomet II. Les prisonniers égorgés, les villes incendiées ou livrées au pillage et au viol; les supplices confiés au caprice des bourreaux; le sang ruisselant à flots sur des ruines; voilà ce qu'on voit dans cette guerre, et ce qui porta au comble la légitime irritation de l'empereur Maximilien. Une armée autrichienne s'avança dans la Carinthie, et traversant des routes semées de cadavres, ou bordées de têtes coupées, elle attaqua les Osmanlis à Villak, et les défit complétement. La loi des représailles fut alors très-bien observée dans toute sa rigueur : les atrocités vengèrent les atrocités; la violence des Ottomans passa chez les chrétiens; le meurtre suivit la victoire, il n'y eut ni captifs ni prisonniers, il ne resta que des cadavres.

Ces cruautés réciproques amenèrent pourtant une trève quinquennale; on s'aperçut de part et d'autre que la barbarie allait trop loin quelquefois; un lendemain de calme inspire de sages réflexions.

Vint le tour de la Pologne. Jean-Albert, roi de ce pays, ayant commis quelques exactions chez les Moldaves, Bali-Bei, gouverneur de Silistria, passa le Danube, fit dix mille prisonniers; puis traversa le Dniester, ravagea les rives de ce fleuve, enrichit ses soldats par le pillage, et fut arrêté dans ses victoires par le plus terrible des ennemis, le mémorable hiver de 1498.

Nous arrivons au fait le plus important du règne de Bajazet.

Le czar Ivan III envoya au sultan son ambassadeur, Michel Pletsscheïeff, avec mission de contracter alliance avec la Porte,

et de demander des facilités commerciales pour les marchands d'Azoff, de Sébaste et de Caffa. Cet ambassadeur, disent les historiens, reçut un très-bon accueil à Constantinople, malgré la rusticité de ses manières. Bajazet fut flatté, dans son orgueil, en voyant son alliance recherchée par le czar ; il promit d'accorder sa protection au commerce russe établi en Crimée, et de donner aux vaisseaux marchands moscovites la libre navigation de la mer Noire et de la Propontide. En reconnaissance de ce bon procédé, le czar Ivan promit à Constantinople une amitié éternelle, en son nom et au nom de ses successeurs.

Bajazet prit goût aux transactions diplomatiques, et reconnut que de bonnes alliances étaient préférables à la guerre pour assurer la prospérité d'un pays. Tranquille du côté du nord, il se tourna vers le midi; il donna sa petite-fille et sa nièce en mariage à des princes persans. Constantinople venait d'apprendre la science politique à l'école d'un ambassadeur du czar.

Le dernier traité conclu avec la république de Venise ayant été écrit en langue latine, Bajazet crut pouvoir le violer, ne le comprenant pas : nouveau progrès politique ! et il partit avec une flotte pour bloquer Lépante et battre les Vénitiens. Le succès couronna d'abord cette entreprise. Les revers arrivèrent bientôt, comme toujours. Les Vénitiens s'emparèrent de Céphalonie, et ayant imploré le secours du pape et des puissances chrétiennes, ils donnèrent de mortels déplaisirs aux Ottomans, avec l'aide de leurs nouveaux alliés.

L'amiral vénitien Benedetto Pesaro, à la tête des forces navales chrétiennes unies, incendia une flotte turque; le Cid Gonzalve de Cordoue ravagea les côtes de l'Asie Mineure; les navires pontificaux désolèrent l'Archipel ; Ravestein, amiral français, prenait Mitylène. Tant de revers obligèrent le sultan à demander la paix à Venise et à la Hongrie; un traité fut conclu encore une fois. Mais en enregistrant cette nouvelle trêve, après tous les historiens nos devanciers, nous leur demanderons compte d'une la-

cune qu'ils nous laissent, et qu'il nous est impossible de remplir. L'histoire a trop souvent de ces énigmes, et nous les signalerons toujours sans les expliquer. Ainsi, aujourd'hui, à cette phase de notre histoire, nous voyons une véritable croisade organisée contre les Turcs et Constantinople; tous les États chrétiens ont fourni leur contingent de vaisseaux et de soldats; les plus illustres capitaines, et à leur tête le Cid, ravagent partout les possessions ottomanes, brûlent les galères où flotte le croissant, bloquent l'Hellespont, menacent la Propontide, donnent la main aux chevaliers de Rhodes, et dominent l'Archipel depuis l'île de Crète jusqu'à Ténédos. Le temps paraît venu d'accepter l'héritage du premier Constantin, le parrain de Byzance, et du dernier Constantin, tombé martyr devant Sainte-Sophie, et de paraître à Scutari, comme les croisés de Godefroy à Jérusalem, pour replacer le labarum sur les minarets du croissant. Eh bien! l'année 1509 ne vit pas cette grande restauration s'accomplir; et, chose inexplicable! le sultan, vaincu partout, demanda la paix, cette paix dérisoire à chaque instant rompue, et la chrétienté, partout victorieuse, désarma ses flottes, brisa son alliance, et permit au sultan de réparer ses pertes, et d'attendre l'heure favorable pour rompre la trève et recommencer les éternelles expéditions contre les chrétiens. Quand l'histoire laisse une pareille lacune, il est du devoir du dernier venu d'exercer à cet endroit le contrôle du scepticisme, ou du moins de signaler, en passant, une énigme étrange au lecteur, souvent plus sagace que l'historien.

Un événement imprévu détourna Bajazet de ses nouveaux préparatifs de guerre, et le ramena aux soins de l'administration intérieure. Le plus affreux des tremblements de terre dont l'histoire fasse mention ravagea la ville de Constantinople et ses environs. Il eut lieu le 14 septembre 1509. Cette catastrophe renversa mille maisons, cent mosquées, les murs du sérail, une partie des remparts, et réduisit à quatre le château des Sept-

Tours. Pendant un mois et demi, la terre trembla, et ses formidables secousses désolèrent aussi plusieurs villes d'Europe et d'Asie, entre autres Demotika, Gallipoli et Andrinople. Le sultan se réfugia sous une tente, où il écoutait, en priant, le fracas de la chute des édifices. Quand le mal fut passé, Bajazet attribua ce fléau de Dieu à la mauvaise conduite des ministres, imputation toujours agréable au peuple, et il employa une nombreuse armée d'ouvriers à reconstruire les remparts de Constantinople. Cet immense travail dura plusieurs mois. Le Dieu des chrétiens semblait avoir fait cette brèche à Constantinople pour favoriser une entreprise ; mais la chrétienté voulut perdre une nouvelle occasion de reprendre la ville de Constantinople ; elle laissa Bajazet rebâtir tranquillement ses remparts.

Bajazet était arrivé à cet âge fatal qui lasse l'impatience des vizirs et des fils aînés : une sourde rumeur, partie du camp des janissaires, et les insolences de Sélim, fils de Bajazet, annoncèrent au sultan que l'heure de l'abdication était marquée au gnomon solaire des jardins du sérail. Bajazet bénit son fils, lui céda le trône, et cédant aux menaces des janissaires, il partit, comme un exilé volontaire, pour Démotika.

Quelques jours après, Bajazet, atteint d'une maladie mystérieuse, rendait le dernier soupir.

Ce règne fut illustré par le progrès des sciences et des arts en Orient. Bajazet protégea les historiens, les poëtes et tous les lettrés. Deux célèbres chroniqueurs, Neschri et Idris, ont écrit les annales de ce règne ; Djaffet et Saadi florissaient à la même époque, et ont laissé des lettres remarquables par la pureté du style. Le palais impérial était une cour de poëtes, un vrai Parnasse d'Orient. Bajazet était poëte, comme son frère Zizim et son fils aîné, le rebelle. Heureux tous ces princes, s'ils n'avaient cultivé que les muses de Médine, en vers arabes ou persans !

Le règne de Sélim commence exactement comme le règne de Bajazet : une guerre fratricide inaugure l'avénement nouveau.

Nous sommes en 1512. Les janissaires se révoltent, selon l'usage; Sélim leur accorde une solde plus forte, et ils s'apaisent. Un bey, témoin de cette largesse et la croyant volontaire, réclame aussi une augmentation; Sélim fait voler sa tête d'un coup de cimeterre, et impose silence aux ambitions nouvelles que la force prétorienne n'accompagne pas.

C'est alors qu'il partit, comme Bajazet, pour combattre son frère Ahmet à Pruse, en Bithynie. La première rencontre fut favorable au prétendant; mais, à une seconde bataille, Sélim battit son frère, le fit prisonnier et le condamna à mort. Avant de rendre le dernier soupir, Ahmet envoya une bague, comme présent de bon souvenir, à son frère, le sultan Sélim.

Tous les États chrétiens s'empressèrent d'envoyer des ambassadeurs à Sélim, pour le féliciter sur son avénement et renouveler leurs traités d'alliance. Le czar demanda et obtint le libre commerce des grains de Crimée. L'Europe ne donnait ainsi aucune inquiétude au nouveau sultan. La guerre était pourtant un besoin du siècle et une heureuse diversion pour les soldats. Il fallait donc chercher un prétexte en Asie; un prétexte de guerre se trouve toujours.

Cette fois le prétexte fut religieux. Les Perses reconnaissaient Ali et ses douze imans comme seuls vrais prophètes. Les Osmanlis se disaient seuls orthodoxes, et n'admettaient que Mahomet. Le schisme des sectateurs d'Ali s'était répandu dans les villes turques de l'Asie, et Sélim, qui était un orthodoxe fanatique, commença une persécution qui fait oublier les jours de Caligula et de Domitien. Ordre fut donné de massacrer tous les schismatiques; on en égorgea quarante mille. Un échange de lettres injurieuses ayant eu lieu après entre le shah des Perses Ismaël et le sultan Sélim, ce dernier résolut d'attaquer le schisme à sa source, et il marcha vers le Taurus, avec cent quarante mille soldats et soixante mille chameaux. Il s'agissait de faire triompher Mahomet ou Ali. Les chrétiens assistaient comme témoins

désintéressés à cette lutte des deux religions de l'Orient : Venise, Rome, Naples, Rhodes, la France et l'Espagne, observèrent leurs traités de paix et laissèrent agir le sultan Sélim.

De nos jours une pareille politique est la seule juste et sage. Les siècles ont donné au souverain de Constantinople une prescription inviolable. Des traités sérieux garantissent les droits acquis par les Ottomans sur le Bosphore, et la légitimité de la Sublime-Porte est incontestable et sacrée aux yeux de tous. Mais il n'en était point ainsi, quelques années après la prise de Constantinople ; au fond de toutes les trèves entre l'Évangile et le Coran, il n'y avait rien de sérieux. Celui qui avait ravitaillé ses vaisseaux et recruté de nouveaux soldats avant l'autre, rompait la trève et commençait l'attaque. On disait alors avec bien plus de raison qu'aujourd'hui : *Les Turcs sont campés en Europe.* La chrétienté ne demandait, disait-elle aussi, qu'une occasion favorable pour brûler les tentes européennes de Mahomet, et refouler les Turcs en Asie ; et en 1514, au moment où Sélim dégarnit Constantinople et accomplit une expédition fabuleuse au delà du Taurus, dans des déserts inaccessibles, la chrétienté garde une neutralité officieuse, et ne songe pas même à reconquérir Jérusalem, que personne ne défend !

Nous hasardons encore cette remarque, et si nous n'expliquons rien, du moins nous tenons à prouver une fois de plus qu'il nous répugne d'imiter tant d'historiens, copistes impassibles ou serviles de leurs antiques et nébuleux devanciers.

Les déserts que traversait l'armée de Sélim n'offraient aucune ressource, et les soldats, privés de vivres, donnaient des signes d'impatience, que les janissaires traduisirent à l'oreille de Sélim avec plus d'audace et de retentissement. Le sultan courut à cheval dans les rangs mutinés, le cimeterre au poing, et leur fit un de ces discours qui vont aux cœurs de tous les soldats, et relèvent les courages abattus. *Bien*, leur dit-il en finissant, *rien ne peut me détourner d'un projet qui domine mon esprit.*

C'est un vers d'un poëte persan ; la citation était heureuse sur la route de Tauriz.

Cependant les Perses, favorisés par les accidents de leur pays, croyaient vaincre l'invasion en fuyant devant elle. Ils incendiaient tout sur leur chemin, et ne laissaient à Sélim que la disette, ajoutant aux déserts de la nature les déserts de la dévastation. Sélim envoyait des ambassadeurs à Ismaël, avec des lettres assaisonnées d'épigrammes poétiques, essayant ainsi de le forcer à accepter une bataille, pour reconquérir sa dignité d'homme, très-compromise par une fuite continuelle. Ismaël dédaignait les épîtres ironiques de Sélim, et répondait en semant de nouveaux déserts sur les pas des Osmanlis. Les janissaires, exténués de fatigue, et ne voyant jamais apparaître sur l'horizon l'ennemi promis, gardaient un silence farouche et significatif ; le vizir voulut interpréter ce silence et osa prononcer le mot de retraite aux oreilles de Sélim. Un arrêt de mort punit à l'instant même ce conseiller imprudent, et l'armée suivit Sélim avec beaucoup plus d'ardeur. Comme les soldats d'Alexandre et d'Annibal, ces Osmanlis, marchant à la suite d'un général aventureux, passaient, à chaque étape, de la révolte à l'obéissance, et de l'impatience à la résignation ; et on ne saurait trop admirer ces puissants capitaines, qui, seuls contre tout un monde armé, calment d'un mot les séditions militaires, raniment les courages abattus, et entraînent vers un but inconnu tant d'intelligences rebelles ou indifférentes, et les soutiennent d'une main ferme à travers des solitudes désolées, sur les sables torrides, ou sur la neige des hivers, comme Annibal sur les Alpes, Alexandre vers l'Indus, Sélim dans les déserts de Tauriz.

Cette expédition ne ressemblait à aucune autre pourtant; les âges antiques n'offrent rien de pareil à l'imagination de l'historien, dans le chapitre des migrations des multitudes armées. C'était une caravane dont l'immensité comblait l'espace de deux horizons, et qui ne rencontrait sur sa route ni l'abri des oasis, ni

l'ombre des vallées, ni la fraîcheur des fleuves, ni même les mirages qui donnent l'espoir. Le silence de ce peuple en marche n'était troublé que par le retentissement des trains d'artillerie, et l'ébranlement d'un sol calciné, où passaient à la fois soixante mille dromadaires et toute la cavalerie de l'Orient. Après un long voyage qui avait épuisé les forces de tous, on arriva enfin sur le plateau qui domine la vallée de Tchaldiram. C'était le 23 août 1514; une éclipse de soleil épouvanta le même jour les musulmans, et les animaux firent entendre aussi ces plaintes stridentes, qui annoncent leur effroi, lorsque l'astre du jour se voile sans nuage, après son lever.

Les astrologues de Sélim donnèrent une explication qui rassura l'armée. L'éclipse, disaient-ils, est un augure favorable : l'astre de Mahomet éclipse l'astre d'Ismaël.

On découvrit bientôt l'armée des adorateurs du soleil; elle attendait, en bon ordre, et sur de bonnes positions choisies, l'armée ottomane, épuisée par tant de courses brûlantes, par la soif et par la faim.

Parmi les conseillers de Sélim, quelques-uns étaient d'avis de donner un peu de repos aux Osmanlis, mais ce conseil ne prévalut pas. Sélim engagea la bataille, comme s'il avait eu des troupes fraîches avec lui. Le combat est le repos des hommes forts, s'écria-t-il; et agitant au soleil son cimeterre, sceptre des sultans, il entraîna son armée vers les tentes d'Ismaël.

Cette première attaque fut repoussée avec une vigueur inattendue. Ces nouveaux Perses n'étaient plus les soldats efféminés de Darius; ils se battirent héroïquement, et les croyants d'Ali remportèrent à ce premier choc un avantage sur les croyants de Mahomet. Sélim ne s'en étonna point; il tenait en réserve une arme qui ne craint pas la fatigue, et qui déjà était formidable et décisive entre les mains des Orientaux : son artillerie démasquée foudroya les Perses, ouvrit de larges brèches dans leurs phalanges macédoniennes, et les janissaires, conduits par Sélim, tombèrent

comme un ouragan de feu dans les sillons creusés par la mitraille, et mirent en fuite l'infanterie d'Ismaël. Toute l'armée ottomane, reprenant ses forces, suivit la charge des cavaliers et acheva la victoire. Le camp des Perses fut envahi, et Sélim le livra tout de suite à ses soldats, comme un caravansérail ou une hôtellerie, plein de vivres, de munitions et de trésors.

L'armée victorieuse marcha sur Tauriz, où elle arriva après douze jours de marche. Sélim s'empara de tous les trésors de cette ville, fit réparer la mosquée d'Yacoub pour donner bon témoignage de sa foi religieuse aux Perses, et après avoir assis sa puissance, dans le pays, sur des bases solides, il se remit en route pour de nouvelles expéditions, en Géorgie et à Amasia. De Tauriz, il avait eu soin d'envoyer des ambassadeurs aux puissances occidentales pour leur annoncer la victoire de Tchaldiram.

Parmi les femmes captives que Sélim ramenait de Tauriz se trouvait la favorite du prince Ismaël. Des ambassadeurs vinrent la réclamer. Sélim viola le droit des gens, fit arrêter les envoyés perses, et donna la favorite en mariage à un officier de sa cour. Les historiens turcs, toujours très-complaisants à l'endroit des massacres, des cruautés, des perfidies en usage chez les Orientaux des premiers siècles de l'empire, ont blâmé cet acte de Sélim; ils citent cette maxime du droit musulman : *Un ambassadeur est une chose sacrée*, maxime qui est, en d'autres termes, celle de Justinien I^er^ : *peregrinus res sacra.* Quant au mariage de la favorite, les mêmes historiens n'expriment aucun blâme. A cette époque, une femme était moins respectable qu'un ambassadeur.

Après la victoire et le pillage, les janissaires firent entendre de nouveaux murmures. Sélim, à son retour à Constantinople, voulut, par une forte organisation, prévenir ces mutineries devenues trop fréquentes, et qui pouvaient un jour être fatales au pouvoir souverain des sultans; il nomma un aga et un lieutenant d'aga, grades correspondant à nos colonels et lieutenants-colonels. Ces deux chefs furent chargés de maintenir le corps

turbulent des janissaires dans les limites d'une sévère discipline. La marine fixa ensuite l'attention de Sélim; un arsenal fut créé; de nouveaux chantiers de construction furent établis sur les deux rives du long port : on en vit bientôt sortir une marine formidable, en état de tenir la mer et de faire face à toutes les éventualités de l'avenir, en cas de guerre avec les puissances navales de l'Occident.

Une expédition d'une haute gravité se préparait en ce moment : il s'agissait d'abattre ou de réduire la puissance des soudans d'Égypte, devenus plus redoutables de jour en jour. Après avoir étouffé quelques tentatives du côté de la Perse, par les mains de son général historien Idris, Sélim envoya, pour la forme, des ambassadeurs à Kansou-Chawri, sultan d'Égypte. Ces plénipotentiaires furent reçus avec un dédain injurieux. Sélim comptait sur ce mauvais accueil. Il passa en Égypte avec cette puissante armée et cette artillerie qui avaient vaincu les Perses à la fameuse bataille de Tchaldiram, et fut fort surpris de rencontrer sur son chemin les ambassadeurs égyptiens, qui venaient lui présenter les hommages du sultan leur maître. Ces ambassadeurs allaient être mis à mort, mais Sélim révoqua l'ordre, et il aima mieux les renvoyer à la cour d'Egypte, revêtus de costumes ignobles et assis sur des ânes boiteux. En langage oriental, ces insultes sont plus éloquentes que des paroles. Kansou-Chawri, quoique octogénaire, monta à cheval, et se mit à la tête de son armée pour combattre les Osmanlis. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Dabik. L'artillerie de Sélim décida bientôt la victoire en sa faveur. A cette époque, les soldats dépourvus de canons ne pouvaient tenir longtemps contre des artilleurs, et Sélim, en organisant le premier des batteries de campagne, savait bien qu'il devenait invincible en luttant avec des ennemis encore arriérés dans les vieilles routines de la guerre. Le sultan d'Égypte mourut d'une chute de cheval après cette affaire, et sa tête fut apportée à Sélim.

Alep et toute la Syrie tombèrent au pouvoir du vainqueur. La ville de Damas ouvrit ses portes à Sélim, qui visita la magnifique mosquée de cette ville, chef-d'œuvre de l'architecture arabe. Il remplit ensuite de pieux devoirs, rendit des visites à des cheicks célèbres, avec lesquels il eut des entretiens mystiques, envoya de riches présents à la Mecque, et se remit en route pour voir Jérusalem, la montagne de Sion, Nazareth et tous les lieux saints des chrétiens. Les moines du Liban, les religieux cophtes, les arméniens, les druses, les cénobites du Carmel lui rendirent hommage et se placèrent sous sa protection. Sélim reçut les envoyés de tous les cultes avec une égale tolérance, et trouva pour tous quelques versets du Coran.

Sur ces entrefaites, les mamelucks avaient nommé un nouveau sultan. Touman-Baï était monté sur le trône, et il rassemblait des forces sur les deux rives du Nil pour venger la défaite de Dabik. Sélim traversa le grand désert, et rencontra l'armée de Touman-Baï le 22 janvier 1517. L'artillerie fit encore son effet, comme à Tchaldiram et à Dabik; vingt-cinq mille Égyptiens restèrent sur le champ de bataille. Le vainqueur vint mettre le siége devant le Caire; on se battit, dans la plaine de Ghizeh, trois jours et trois nuits. Sélim fit promettre la vie sauve aux mamelucks, s'ils se rendaient, puisqu'ils ne pouvaient plus se défendre. Les mamelucks tombèrent dans le piége; Sélim entra dans la ville et les fit massacrer. Tous les habitants en état de porter les armes subirent le même sort. Le sultan des Turcs avait l'habitude d'oublier ses préceptes religieux et moraux dès qu'il avait les armes à la main.

Un brave chef de mamelucks, nommé Kourt-Baï, avait échappé au massacre; il fut découvert dans son asile et présenté au sultan Sélim. Ces deux hommes eurent un curieux entretien, dont le dernier mot mérite une mention particulière. Après avoir fait un brillant éloge de la valeur des mamelucks, Kourt-Baï se répandit en injures contre l'artillerie, qu'il appela *l'arme d'un assassin.*

Cette audace indigna Sélim, qui fit exécuter Kourt-Baï par ses bourreaux.

Touman-Baï, réfugié vers le Nil supérieur, fit encore des tentatives pour soutenir un reste de puissance, mais il fut trahi, tomba au pouvoir de Sélim, et mourut égorgé. L'Égypte et la Syrie, soumises au pouvoir des Osmanlis, reçurent une organisation nouvelle; elles devinrent tributaires de Constantinople, et Sélim, ayant pacifié ces deux pays à force de massacres et d'exécutions, dont les redites seraient hideusement fastidieuses, envoya de nouveaux présents aux villes saintes, pria dans la grande mosquée du Caire, baisa les dalles nues, les arrosa de larmes, et quitta l'Égypte, rapportant, disent les historiens, une si grande quantité d'argent et d'or, qu'on en chargea mille chameaux.

De retour à Constantinople, il employa une partie des trésors conquis à sa marine militaire. On pensait, dans sa cour, qu'il méditait une descente à Rhodes. Sélim emporta ce secret dans la tombe; il mourut sur la route d'Andrinople, avec les symptômes qu'on trouve sur le corps des pestiférés, le 22 septembre 1520.

Ce prince eut toutes les qualités, toutes les passions, tous les vices de son père. S'il suffit de faire de grandes choses pour être un grand homme, Sélim mérite ce titre. Toutefois la morale naturelle, étant moins indulgente que l'histoire, ne doit donner le nom de grand qu'aux souverains d'élite, qui, malgré les faiblesses inséparables de l'homme, se sont servis de leur puissance pour faire régner à côté d'eux la justice, la bonne foi et l'humanité. On cherche en vain ces trois vertus, communes à toutes les croyances, dans le règne de Sélim.

---

# XI

Les fautes de la chrétienté devaient tôt ou tard porter leurs fruits. Rome, Venise, Naples, Gênes, Rhodes, la France, l'Espagne avaient permis à Sélim de porter la guerre en Perse et en Égypte, de s'enrichir des dépouilles des pays conquis, et de mettre sur un pied formidable la marine des Osmanlis. Nous allons voir, dans le règne suivant, le résultat du sommeil léthargique de la chrétienté.

Soliman, le successeur de Sélim, monta sur le trône en prononçant ce verset du Coran : *Dieu commande la justice et la bienfaisance.* Ses premiers actes lui concilièrent tous ses sujets ; les janissaires mêmes ne murmurèrent pas. Il donna la liberté à six cents prisonniers égyptiens. Un capoudan, accusé de cruautés horribles, fut mis en jugement et condamné. Quatre cents négociants, condamnés à mort sous Sélim pour avoir fait avec la Perse un commerce clandestin d'étoffes, furent graciés, et de plus indemnisés de leurs pertes. Le trésor était riche, le sultan fut généreux.

Le siècle des grands hommes et des grandes choses prenait sa place dans l'histoire ; le monde renaissait. François I^er^, Charles-Quint, Léon X allaient bientôt figurer sur la scène de l'Europe, et au lever de ces trois astres, la barbarie, comme une vapeur sanglante, disparaissait à l'horizon. Soliman était digne de ce

siècle, et son nom s'associe aux noms éclatants qui doivent l'illustrer.

La Hongrie expia la première les fautes de la chrétienté.

L'ambassadeur ottoman ayant été mis à mort par ordre du roi de Hongrie, Soliman trouva le prétexte légitime pour entrer en campagne, faire ses premières armes, et montrer aux soldats un héritier impérial qui n'avait pas dégénéré des conquérants ses prédécesseurs. Le résultat de cette expédition surpassa les espérances conçues à Constantinople; on prit Semlin et Belgrade, ces deux villes contre lesquelles les Turcs avaient échoué tant de fois. Soliman emporta Belgrade d'assaut le 29 août 1521; il se rendit aussitôt dans la cathédrale, pour la convertir en mosquée et y faire sa prière, suivant en cela l'exemple de son aïeul Mahomet II, qui courut à cheval dans les rues de Constantinople, pour remercier Dieu de la prise de cette ville, dans l'église de Sainte-Sophie. Ce pieux devoir rempli, Soliman organisa l'administration de sa conquête, restaura les fortifications de Belgrade, dévastées par vingt assauts, et rentra dans sa capitale du Bosphore, où les honneurs du triomphe lui furent décernés par la population.

Belgrade était en Hongrie le boulevard de la chrétienté ; Rhodes était le Belgrade de la mer. La politique ottomane, d'accord avec l'ambition, avait toujours menacé Belgrade et Rhodes. Le jour était venu d'ajouter ces deux joyaux à l'aigrette du sultan. Belgrade et Rhodes, par une conduite que l'histoire ne prend pas même la peine de signaler, avaient à jamais perdu deux providentielles occasions de reprendre Constantinople désarmée : Belgrade, du côté du Bosphore ; Rhodes, du côté de l'Hellespont. La politique des États chrétiens, à cette époque, continue d'être inexplicable ; l'énigme même se complique, et la seule solution qu'on en retire, c'est que, de tout temps, les hommes les plus forts par l'intelligence et le courage subissent des vertiges et sont frappés d'une ophthalmie morale qui les empêche de voir, sur leur véritable position, l'ennemi et le danger.

Au moment donc où Soliman, déjà si puissant par les conquêtes, les trésors et les flottes de Bajazet et de Sélim, devient le véritable épouvantail de l'Europe chrétienne, que font Charles-Quint et François I^er ? Ils se déchirent sous les étendards de la croix. Que fait le connétable de Bourbon, l'héritier direct des croisés ? Il emploie toutes les puissantes facultés de l'héroïsme militaire à des guerres impies, qui le mettront sur ce chemin de dévastation où passèrent Attila et Théodoric. Quant à Léon X, il est excusable, ce noble et saint pontife. Sans doute il aurait envoyé ses vaisseaux et ses soldats au secours de Belgrade et de Rhodes, mais il se débat contre l'hérésie de Luther ; et, dans les loisirs qui lui restent, il confie à Jules Romain l'héritage de Raphaël et fait achever, à San-Pietro-in-Montorio, dans l'église du Carmel, le splendide chef-d'œuvre de la *Transfiguration.* Au moins ses loisirs n'étaient pas perdus. Ce que nous avons vu si souvent, nous le revoyons encore, et probablement on le reverra toujours ; l'héritage de l'aveuglement humain sera toujours recueilli ; on entendra toujours ce fameux cri de Constantinople : *O chrétiens ! vous vous disputez, et Mahomet II est à vos portes !* François I^er et Charles-Quint se disputaient aussi ; l'Allemagne retentissait de controverses religieuses ; Luther faisait le siége de Rome à coups d'hérésies, et le sultan de Constantinople, trouvant le moment opportun, voguait avec une flotte de trois cents voiles et une armée de cent mille hommes pour attaquer Rhodes, où l'héroïque grand-maître, Villiers de l'Ile-Adam, appelle en vain le secours de Léon X, de François I^er et de Charles-Quint.

L'artillerie, cette arme que les Ottomans ont élevée tout d'un coup à un degré de perfection formidable, battit en brèche les murailles de Rhodes, et, dès les premiers jours du siége, porta la dévastation dans la ville sainte. Des efforts surhumains furent tentés nuit et jour pour réparer les brèches et détruire, par de vigoureuses sorties, les ouvrages des assiégeants. A tous les assauts, le grand-maître se plaçait sur le rempart et donnait ses ordres,

assis entre deux créneaux, comme un roi sur son trône un jour de cérémonial. C'était une bataille de chaque jour, un siége sans trève, des nuits sans repos, un héroïsme de tous les instants ; et le fracas continuel de l'artillerie chrétienne, dernier cri de détresse des derniers croisés, expirait sans échos sur l'horizon de la mer, entre l'île de Crète et l'île de Chypre, ces anciennes étapes de Louis IX, de Godefroy et de Richard !

En ce moment, le successeur de Richard, Henri VIII, préparait un schisme en Angleterre, et le premier vaisseau chrétien faisait le tour du monde et donnait un nom au détroit de Magellan.

Rhodes se défendit cinq mois ; pendant un si long espace de temps, aucun secours n'arriva d'Europe à cette île héroïque. On préparait les éléments constitutifs des schismes à la confession d'Augsbourg. L'Europe écoutait la controverse ; elle était sourde du côté du canon. Rhodes chantait la messe de ses funérailles et se servait de ses morts, à défaut de pierres, pour combler ses brèches. Les femmes chrétiennes couvraient les remparts, pour ajouter de nouveaux cadavres à ces remparts de chair et de sang. La peste fut le seul auxiliaire qui vint en aide aux chrétiens, et ce fléau fut béni : il frappait les Ottomans sur une plaine couverte de cadavres, et tout exposée au vent de feu qui vient des sables numides. Enfin, lorsque les armes tombèrent des mains lassées des derniers défenseurs de Rhodes, lorsque les remparts furent descendus à niveau du sol et qu'il n'y eut plus de cadavres pour combler les issues, et plus de pain pour nourrir quelques vivants, le grand-maître accepta une capitulation honorable, et rendit au sultan de Constantinople une grande ruine et une grande tombe surmontée d'une croix. Rhodes n'existait plus. La confession d'Augsbourg existait. Oh ! quand de pareilles hécatombes s'accomplissent, la plume de l'historien ne doit plus être un tube de plomb d'où suinte une eau tiède ; il faut qu'un cri de douleur, une lamentation suprême laissent une flamme sur la page où la catas-

trophe est écrite, une flétrissure sur les coupables distractions du passé, une leçon pour les inopportunes querelles des philosophes de l'avenir.

Ici nos éloges doivent s'adresser à Soliman; il honora le courage et les saintes vertus de Villiers de l'Ile-Adam, lui fit don de riches habits, le rendit à la liberté, et en le voyant partir de Rhodes, il dit : C'est avec une grande douleur que je force un si noble vieillard à quitter sa maison et ses biens.

La prise de Rhodes causa pourtant une vive émotion dans le monde chrétien, et Soliman fut reconnu, par l'opinion universelle, comme un des plus grands hommes de guerre de son temps. Une paix inquiète s'établit entre le sultan et l'Europe. A la faveur de ce calme factice, Soliman régla ses affaires administratives, et donna au favori Ibrahim-Pacha un éclatant témoignage de son amitié, en lui faisant épouser sa fille. Ce gendre, ainsi honoré, reçut l'ordre de passer en Égypte pour y apaiser de nouveaux troubles suscités par les mameluks. Les États chrétiens ne donnaient aucun obstacle à Constantinople. Soliman était devenu si fort qu'il repoussait les propositions de l'ambassadeur russe, qui demandait des traités de commerce au nom du czar Vassili, son maître. Venise, au contraire, trouvait un meilleur accueil, et obtenait du sultan la garantie des libertés commerciales et la possession des deux îles Zante et Chypre, moyennant la redevance de deux tributs annuels; ce qui n'avait rien de bien avantageux pour l'orgueilleux honneur de la reine de l'Adriatique.

Quelques arrogances parties de la Perse réveillèrent les susceptibilités de Soliman contre Tahmasp, successeur d'Ismaël; mais le châtiment fut ajourné. Constantinople armait encore contre la Hongrie, où le roi Louis se souvenait trop de Semlin et de Belgrade. Soliman et son gendre Ibrahim conduisirent une forte armée sur le territoire hongrois; ils côtoyèrent le Danube, s'emparèrent des places importantes, et remportèrent, près de Mohacz, une victoire décisive. Le roi Louis se noya dans les marais, après

avoir perdu vingt-cinq mille hommes. Cette invasion coûta de bien plus grandes pertes encore à la Hongrie. Soliman occupa la capitale, se montra généreux envers les vaincus, et leur promit un nouveau roi, pris dans leur noblesse. On évalue à deux cent mille le nombre des victimes de cette expédition.

A Constantinople, deux séditions populaires accueillirent le retour de Soliman. On avait élevé sur la place de l'Hippodrome des statues, rapportées de Hongrie. La secte des iconoclastes s'était transmise chez les sectateurs du Coran, et le peuple murmura hautement contre ces images de pierre, condamnées par la loi de Mahomet. Un poëte, nommé Fighani, composa une épigramme contre l'inauguration de ces statues, et paya de sa tête ce trait d'esprit. En même temps, un musulman, nommé Kabiz, prêcha en public une doctrine qui excita la colère des ulémas : il soutenait la prééminence de la doctrine de Jésus-Christ sur le Coran de Mahomet. Il fut traduit devant des juges, et soutint son opinion avec beaucoup d'éloquence et de courage. Ce novateur eut sans doute quelques succès et fit des prosélytes, car son affaire obtint les honneurs d'une publicité juridique plus étendue. Soliman déféra la cause devant le chef suprême de la religion et devant le grand-juge de Constantinople. Kabiz engagea une vive controverse avec ces deux hommes, et conclut pour l'Évangile contre le Coran. Les juges lui demandèrent la rétractation de sa doctrine; le novateur, convaincu de la bonté de sa cause, demeura ferme dans ses principes, et fut condamné à mort. Ce martyr méritait un souvenir dans notre histoire. Ses juges avaient compris le péril, et ils se hâtèrent d'étouffer cette réaction chrétienne dans son bereeau mahométan.

En Hongrie, le nouveau roi, désigné par Soliman, fut investi de sa haute dignité dans une cérémonie musulmane, présidée par le sultan. La haute et la basse Moldavie devinrent aussi tributaires de Constantinople. Tant d'honneurs excitèrent encore l'ambition de Soliman, qui transporta la guerre au cœur de l'Autriche, avec

une armée de deux cent mille hommes et quatre cents bouches à feu. Les rives du Danube furent ravagées sous les pas de tant d'hommes, et Vienne ferma ses portes et appela tous ses défenseurs pour résister au conquérant invincible, qui apportait le croissant aux tours de Saint-Étienne.

Ce siége devait donner une gloire immortelle à la ville de Vienne; elle se défendit héroïquement comme Rhodes, et plus heureuse, elle triompha, et vit fuir sur le Danube les étendards jusqu'alors invincibles de Soliman.

Toutefois, le sultan n'était pas homme à s'avouer vaincu ; il prétendit qu'il se retirait devant les pluies de l'équinoxe et non devant l'ennemi. Pour donner plus d'autorité à ces paroles, il affecta les générosités magnanimes d'un vainqueur, et fit de riches présents au grand-vizir et aux janissaires, comme si Vienne était tombée en son pouvoir.

A Constantinople, le sultan donna des fêtes magnifiques, qui surpassèrent tout ce que le peuple avait vu dans les réjouissances impériales après les campagnes victorieuses des sultans. Cette politique ne manquait pas d'adresse et agissait sur l'esprit du peuple avec plein succès. On ne pouvait pas supposer, en voyant ces jeux d'Hippodrome, ces exhibitions publiques du luxe impérial, ces largesses de festins accordées au peuple, que le sultan avait terminé une campagne désastreuse et perdu le titre d'invincible dans sa dernière expédition.

Cette politique eut même quelque influence à la cour de Vienne, car l'empereur Ferdinand envoya des ambassadeurs à Soliman pour le déterminer à l'abandon de la Hongrie. Le sultan répondit qu'il n'agirait, en cette occasion, que d'après les conseils de son allié, le roi de France. Nous remarquerons, en passant, que sous les empereurs chrétiens ou osmanlis, la France et Constantinople ont entretenu d'excellents rapports, et à ce propos, il est utile de consigner ici deux lettres écrites par Soliman à François I$^{er}$. Ce sont deux trésors historiques, ayant cette authenticité

irrécusable qui nous plaît et nous conseille de bien rares reproductions, car notre scepticisme défiant marche à tâtons dans le domaine de l'histoire. Ces deux lettres sont conservées dans les archives de France et à la bibliothèque Richelieu.

## PREMIÈRE LETTRE.

### DIEU!

Par la grâce du Très-Haut (dont la puissance soit à jamais honorée et glorifiée, et dont la parole divine soit exaltée!)

Par les miracles, abondants en bénédictions, du soleil des cieux, de la prophétie, de l'astre, de la constellation des patriarches, du pontife de la phalange des prophètes, du coryphée de la légion des saints, Mahomet, le très-pur (que la bénédiction de Dieu et le salut soient avec lui!...) Et sous la protection des saintes âmes des quatre amis, qui sont Abou-Beker, Omar, Osman et Ali (que la bénédiction de Dieu soit avec eux tous), chah-sultan Suleiman-Khan, fils de Sélim-Khan, toujours victorieux.

Moi qui suis le sultan des sultans, le roi des rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'empereur et seigneur souverain de la mer Blanche et de la mer Noire, de la Roumilie et de l'Anatolie, de la Caramanie, du pays de Boum, de la province de Zulkadrie, du Diarbékir, du Kurdistan, de l'Azerbaïdjân, de l'Adjem, de Cham, d'Alep, de l'Égypte, de Mekkè, de Médine, de Jérusalem, de la totalité des contrées de l'Arabie et l'Yemen, et en outre, de quantité d'autres provinces que, par leur puissance victorieuse, ont conquises mes glorieux prédécesseurs et augustes ancêtres (que Dieu environne de lumière la manifestation de leur foi!) aussi bien que de nombreux pays que ma glorieuse majesté a soumis à mon épée flamboyante et à mon glaive triomphant, moi, fils de sultan Sélim, fils de sultan Baïezid, chah-sultan Suleiman-Khan :

A toi, François, qui es roi du royaume de France!

La lettre que vous avez adressée à ma cour, asile des rois, par Frankipan, homme digne de votre confiance, certaines communications verbales que vous lui avez recommandées, m'ont appris que l'ennemi domine dans votre royaume, que vous êtes maintenant prisonnier, et que vous demandez secours et appui de ce côté-ci pour obtenir votre délivrance. Tout ce que vous avez dit a été exposé au pied de mon trône, refuge du monde; les détails explicatifs en ont été parfaitement compris, et ma science auguste les embrasse dans tout leur ensemble. En ces temps-ci, que des empereurs soient défaits et prisonniers, il n'y a rien qui doive surprendre. Que votre cœur se réconforte! que votre âme ne se laisse point abattre! Dans de telles circonstances, nos glorieux prédécesseurs et nos grands ancêtres (que Dieu illumine leur dernière demeure!) ne se sont jamais refusés d'entrer en campagne pour combattre l'ennemi et faire des conquêtes, et moi-même aussi, marchant sur leurs traces, j'ai soumis, dans toutes les saisons, des provinces et des forteresses puissantes et de difficile abord; je ne dors ni nuit ni jour, et mon épée ne quitte pas mes flancs. Que la justice divine (dont le nom soit béni!) nous rende l'exécution du bien facile! Que ses vues et sa volonté apparaissent au grand jour, à quoi qu'elles s'attachent!

Au surplus, interrogez votre envoyé sur l'état des affaires et sur les événements quels qu'ils soient; restez convaincu de ce qu'il vous dira, et sachez bien qu'il en est ainsi.

Écrit dans la première décade de la lune de rebi'second, l'an neuf cent trente-deux (de l'hégire), vers la mi-février 1526 de J.-C., de la résidence impériale de Constantinople la bien gardée et la bien munie.

## SECONDE LETTRE.

Chah-sultan Suleiman-Khan, fils de Sélim-Khan, toujours victorieux,

A toi, François, qui es prince (beï) du pays de France!

Vous avez adressé à ma cour, résidence fortunée des sultans, qui est l'Orient de la bonne direction et de la félicité, et le lieu où sont accueillies les communications des souverains..., une lettre par laquelle vous me faites connaître qu'il existe dans la place forte de Jérusalem, faisant partie de mes États bien gardés, une église autrefois entre les mains du peuple de Jésus, et qui avait été postérieurement changée en mosquée : je sais avec détail tout ce que vous avez dit à ce sujet. S'il en était ainsi, en considération de l'amitié et de l'affection qui existent entre notre glorieuse majesté et vous, vos désirs ne pourraient qu'être exaucés et accueillis en notre présence qui dispense la félicité. Mais cette question spéciale n'a rien de semblable à des cas ordinaires de biens meubles ou immeubles : ici il s'agit d'un objet de notre religion ; car, en vertu des ordres sacrés du Dieu très-haut, le créateur de l'univers et le bienfaiteur d'Adam, et conformément aux lois de notre prophète, le soleil des deux mondes (sur qui soient la bénédiction et le salut!), cette église est, depuis un temps infini, convertie en mosquée, et les musulmans y ont fait le namaz (prière canonique des mahométans). Or, aujourd'hui altérer, par un changement de destination, le lieu qui a porté le titre de mosquée et dans lequel on a fait le namaz, serait contraire à notre religion ; en un mot même, si dans notre sainte loi cet acte était toléré, il ne m'eût encore été possible en aucune manière d'accueillir et d'accorder votre instante demande. Mais, à l'exception des lieux consacrés à la prière, dans tous ceux qui sont entre les mains de chrétiens, personne, sous mon règne de justice,

ne peut inquiéter ni troubler ceux qui les habitent : jouissant d'un repos parfait, sous l'aile de ma protection souveraine, il leur est permis d'accomplir les cérémonies et les rites de leur religion ; et maintenant établis en pleine sécurité dans les édifices de leur culte et dans leurs quartiers, il est de toute impossibilité que qui que ce soit les tourmente et les tyrannise dans la moindre des choses. Que cela soit ainsi !

Écrit dans la première décade de la lune de muharrem-ulharam, année neuf cent trente-cinq de l'hégire.

La lecture de ces lettres si curieuses repose un moment et fait une heureuse diversion à ces guerres monotones qui ne cessent que pour recommencer, et se ressemblent presque toutes, à moins qu'un grand fait ne surgisse, comme Belgrade ou Rhodes. Les ambassadeurs d'Autriche ayant échoué dans leurs négociations, la guerre se ralluma sur le Danube; Soliman et le grand-vizir Ibrahim-Pacha menacèrent Vienne de près une seconde fois, mais ils se bornèrent à ravager la Styrie, et obtinrent quelques avantages mêlés de revers. Dans cette campagne, la valeur et l'intelligence du grand-vizir rendirent de nouveaux services aux armes du sultan ; et on vit encore alors ce qu'on verra toujours en tous les temps, en tous les pays, barbares ou civilisés, on vit un homme, élevé des profondeurs des classes infimes aux sommités de la faveur, cédant aux vertiges de l'orgueil, tramer sourdement quelque projet de révolte, en attendant l'occasion de briser la main qui le tira du néant. Tel fut le grand-vizir Ibrahim-Pacha.

Un grand nom se levait au fond du golfe de Ligurie. L'illustre marin André Doria eut enfin le premier l'heureuse idée de prendre la mer et de menacer l'Hellespont pendant que l'armée ottomane ravageait les bords du Danube et de la Drave. Nous avons lu cette belle campagne maritime de Doria, non point dans les livres, mais sur les fresques de ce grand palais qui étale ses

aigles *essorans*, à l'entrée du port de Gênes. La peinture a immortalisé les exploits de ce héros, qui, par la protection donnée au commerce ligurien, a fait de sa ville natale un immense temple de marbre, ciselé, meublé par les grands architectes, les grands sculpteurs et les grands peintres de ce temps. On est saisi d'un saint respect et d'une admiration vive lorsqu'on visite ce palais historique, bâti au pied de la montagne du Géant, et qu'on entre dans cette galerie où revivent ces jours de foi et de vertu, qui semblent appartenir à une antiquité chrétienne. Il demeurait là, dans cette résidence délicieuse, ce négociant vingt fois millionnaire, ce noble André Doria; il aurait pu savourer jusqu'à sa mort ces doux loisirs que donnaient aux hommes heureux le beau ciel de Gênes, la mer voisine et l'opulence acquise par le travail; il aurait pu confier au pinceau de Lucca Giordano et au ciseau de Philippe Carlone des plafonds mythologiques ou un Olympe de marbre, et vivre dans une atmosphère voluptueuse faite de l'association de la nature et de l'art : les siècles de l'égoïsme oisif n'étaient pas encore venus. André Doria sait que Soliman et Ibrahim désolent la chrétienté danubienne, et il équipe, presque tout à ses frais, une flotte de soixante et dix navires; le brave Génois veut délivrer la Grèce du joug ottoman ; il fait voile vers le Péloponnèse, emporte Coron d'assaut, se rend maître de Patras et des forteresses qui défendent Lépante; il porte le ravage sur les côtes de Sicyone, montre l'étendard de la croix sur les deux mers qui baignent Corinthe, délivre une foule d'esclaves chrétiens, protége le commerce de Ligurie contre les pirates de l'Archipel et les forbans africains. Ces audacieux exploits d'André Doria portèrent leurs fruits, car tout se lie dans cette histoire, tout marche à la civilisation, à l'insu de l'homme et au souffle de Dieu. Les bons exemples seront suivis tôt ou tard, malgré les temps d'arrêt, malgré ces heures de léthargie où la Providence même semble abandonner le monde. André Doria commence l'ère nouvelle qui verra un jour la civilisation du Nord passer en

Orient; qui verra l'esclavage aboli et la croix sainte féconder les plaines françaises, sur le domaine des pirates, au pied de l'Atlas.

A la faveur d'un de ces traités de paix illusoires, toujours nécessaires à la politique des sultans, une nouvelle guerre contre la Perse fut résolue. Le vizir Ibrahim se chargea des premières opérations de la campagne. Soliman le suivit de près, et engagea une nombreuse armée dans une route hérissée de périls et d'obstacles de tout genre. La nature semble avoir séparé Constantinople de la Perse par des routes infranchissables; aujourd'hui, une petite caravane de voyageurs lutte, avec des peines inouïes, contre les accidents naturels du pays, lorsqu'elle se rend de Constantinople à Bagdad. Qu'on se figure les difficultés d'un pareil voyage, entrepris à cette époque par une armée traînant à sa suite une nombreuse artillerie. Tous ces obstacles, loin de décourager les sultans et les vizirs, semblaient au contraire les exciter aux guerres contre la Perse. Soliman laissa une partie de ses troupes et la moitié de ses canons dans les montagnes, mais il arriva au cœur de la Perse par la route d'Erzeroum, fit sa jonction avec Ibrahim, son vizir favori, et entra triomphalement dans la ville de Bagdad.

Le vizir Ibrahim, parvenu au comble des honneurs et de la puissance, demanda et obtint la destitution de Tchébéli, qui remplissait une fonction assez semblable à celle de nos munitionnaires généraux; c'est la première peine de ce genre portée aux pourvoyeurs des camps. On ne trouve, dans les anciennes guerres, aucune trace de fournisseur général. Les historiens, en dénombrant les armées de Xerxès, d'Alexandre, d'Annibal, nous laissent dans une ignorance complète sur l'organisation alimentaire des campagnes fabuleuses de l'antiquité. En 1535, nous rencontrons, pour la première fois, un munitionnaire général accusé d'imprévoyance ou de concussion, et destitué. Cette punition ne satisfit pas Ibrahim; il exigea davantage, et obtint une sentence

de mort. Tchébéli fut exécuté; châtiment qui n'a découragé personne dans la même profession.

Maître de la vie même de ses ennemis, le vizir Ibrahim fut saisi de ce vertige que donne le point culminant du pouvoir, et comme son habileté diplomatique était chaque jour employée dans les relations extérieures, il ne se contenta plus d'écrire ses titres légitimes en signant ses lettres, il ajouta le mot souverain *sultan*.

Les ennemis d'Ibrahim, déguisés en amis, ne laissèrent pas échapper cette occasion de communiquer au sultan une de ces lettres signées d'un nom usurpateur; mais tout en exhibant cette pièce de conviction, ils se gardèrent bien de lui donner un caractère criminel, car ils connaissaient l'affection aveugle de Soliman pour son vizir; les ennemis n'auraient pas voulu risquer ainsi leur tête dans une accusation directe; ils furent plus adroits, selon l'usage des cours d'Orient : ils félicitèrent le sultan d'avoir récompensé les services d'Ibrahim par un titre nouveau et sans égal.

Soliman vit toute une trahison dans les deux syllabes de cette signature, et dès ce moment il redouta un de ces complots d'intérieur qui sont nés dans l'atmosphère de Byzance, pays où l'azur serein est dans le ciel, et le nuage sombre dans les palais. Il manquait un rêve pour exciter encore l'imagination du sultan ; on sait quel rôle jouent les rêves chez les Orientaux. Soliman, dit l'histoire, vit en songe le fantôme de Tchébéli qui s'avançait vers lui pour l'égorger. Le lendemain, on remarqua une tristesse profonde sur le visage du sultan, et le soir on découvrit le cadavre d'Ibrahim, égorgé dans les jardins du palais des souverains persans.

Cependant toutes les mers et tous les archipels étaient en feu. La chrétienté, réveillée par le canon de Doria, voulait enfin mettre à profit une campagne du sultan chez les Perses. Les flottes de Charles-Quint et les galères liguriennes avaient trouvé un ennemi

redoutable, le célèbre Barberousse. Cet amiral ottoman ravagea les côtes de l'Italie, pillant les monastères et chargeant d'esclaves ses navires ; il se dirigea ensuite vers Tunis, où régnait Muley-Hassan, despote farouche, couvert du sang de ses quarante frères. Tunis fut pris par Barberousse, et repris ensuite par Charles-Quint, qui délivra trente mille chrétiens des bagnes africains. Tunis ayant été rendu à Muley-Hassan, une garnison espagnole fut établie dans le fort de la Goulette pour défendre la ville contre une nouvelle tentative des Ottomans.

Enfin Venise écouta aussi les instances d'André Doria, et rompit un traité de paix qu'Ibrahim avait toujours maintenu avec tant d'adresse. Aucune puissance maritime n'était plus redoutée que Venise, à Constantinople ; aussi, l'intelligent vizir Ibrahim, toujours hautain dans ses paroles ou ses écrits avec les ambassadeurs, traitait toujours respectueusement ceux de Venise. Son successeur (un vizir égorgé a toujours un successeur) essaya de continuer la même politique avec le doge, mais il avait le tort d'être nouveau et inconnu, et André Doria le mit en suspicion dans le palais ombrageux de la place Saint-Marc. Venise associa ses forces navales aux galères des Génois.

Soliman quitta la Perse ; le péril était pour lui du côté de l'Hellespont.

Barberousse reçut ordre de se rendre dans la mer Adriatique. Le grand-vizir Aïas-Pacha mit le siége devant Corfou et le leva bientôt, repoussé par le courage des habitants. Toutes les îles de l'Archipel, soumises aux Vénitiens, toutes ces îles historiques dont les noms se lient aux plus chers souvenirs de la poésie, de l'histoire, de la religion, Égine, la patrie des grands sculpteurs ; Paros, la mine des architectes ; Naxos, où Ariadne maudissait Bacchus [1] ; Pathmos, où saint Jean écrivit l'*Apocalypse* ; Scyros,

[1] Dans son admirable nomenclature des îles de l'Archipel, Virgile, en citant Naxos, ne parle pas de Bacchus ; il se borne à dire que cette île était toujours battue par les vagues. La réticence de Virgile est pieuse au point de vue païen.

où Ulysse armait Achille ; celles-là et d'autres moins célèbres furent prises par l'amiral Barberousse et enlevées aux chrétiens. Dans l'été de 1538, ce redoutable marin battit les flottes combinées des Romains, des Espagnols, des Vénitiens et des Génois. Ce fut un grand deuil pour la chrétienté. Doria écrivit sur un marbre de son palais ces deux mots de l'*Énéide : Exoriare ultor*. Les vengeurs arrivent toujours. Cela devrait bien un jour enfin décourager les provocateurs.

Il faut mentionner, au milieu de ces événements, la soumission de la Moldavie à la Porte ottomane. Le voïvode investi de la principauté moldave s'engagea, par lui et ses successeurs, à apporter lui-même son tribut de vassal aux sultans de Constantinople. Voilà un titre de suzeraineté qui date de loin.

Les chrétiens et les musulmans, sous le pavillon de Venise et l'étendard de Constantinople, ayant eu leur part égale de succès et de revers, une nouvelle paix fut conclue avec Venise ; la question de Hongrie se représentait de nouveau, et le sultan avait besoin de toutes ses forces pour agir sur le Danube, où la succession de Zapolya suscitait des différends imprévus.

La France continuait ses bonnes relations avec la Turquie, et cela se conçoit très-bien aujourd'hui. La France agissait dans le sens d'une sage politique ; elle était toujours menacée, surtout du côté de ses frontières maritimes, par l'ambition de Charles-Quint, et la raison lui conseillait de maintenir l'alliance ottomane, surtout dans un moment où le célèbre Barberousse balançait sur les mers la fortune des Espagnols. On vit alors ce qu'on avait vu souvent, pendant sept siècles, en Espagne, avant Pélage ; on vit sur les côtes de Provence les bannières de la croix, unies aux étendards du croissant, marcher contre l'ennemi commun [1]. A Marseille surtout, l'alliance gallo-turque excita un véritable en-

[1] Quand la moitié de l'Espagne était soumise au pouvoir des Mores, des dissensions intestines éclataient souvent chez les princes chrétiens, qui n'auraient jamais dû se

thousiasme. Barberousse fut reçu, dans ce port de mer, avec de grands honneurs et des fêtes superbes. Beaucoup d'historiens se sont étonnés d'une pareille réception, faite par le peuple marseillais au célèbre amiral ottoman. Ils ne comprennent pas que ce vieux peuple de la vieille ville ait témoigné tant de chaudes sympathies à l'escadre de Constantinople, à l'amiral de Soliman, aux marins adorateurs de Mahomet. Nous comprenons très-bien cet enthousiasme, nous, et nous le trouvons très-légitime et très-conforme à la politique de la France, François I[er] ou Henri II régnant. Il nous sera même fort aisé d'éclaircir ce point ténébreux de l'histoire de France et de Constantinople ; notre devoir surtout est de porter l'examen sur les questions historiques peu approfondies ou peu comprises ; il vaut mieux souvent procéder ainsi que tomber dans des redites de faits vulgaires, amassées, comme à plaisir, par les chroniqueurs, pour décourager les lecteurs.

L'instinct des vieilles races méridionales ne se trompe jamais. Ce peuple si intelligent qui habite la colonie phocéenne; cette noble populace, dont les aïeux ont vu Jules-César; ces Phocéens de l'antique terroir, qui parlent une belle langue mêlée de Virgile et d'Homère; ces catholiques si passionnés pour leur foi, leur golfe et leur soleil, venaient de subir une rude épreuve quand l'amiral de Constantinople fit luire dans leur port les étendards du croissant. La vieille Marseille était encore fumante du siége soutenu contre les troupes de Charles-Quint. Ses héroïques femmes étaient encore prosternées devant la Vierge du 15 août, qui les avait délivrées de ce suprême assaut où les lansquenets, les condottieri, les reîtres, tous les terribles ravageurs de l'époque apparurent comme des démons de l'enfer; et des édiles écri-

diviser devant les envahisseurs musulmans. Alors un de ces princes appelait à son aide les troupes de quelque émir, ainsi qu'on l'a remarqué dans ces vers :

De tout temps
On a vu les chrétiens et les mahométans
Dans un péril commun réunir leurs bannières.

vaient sur la tour Sainte-Paule ces mots, dans la langue du grand Jules, langue comprise alors de tous : *Mœnia quæ Julio Cæsari cesserant, contra Carolum quintum meliori omine tuentur*[1]. Les bandes repoussées de Marseille, après un siége rempli d'angoisses, avaient traversé l'Italie et saccagé Rome. La terreur du peuple phocéen s'augmentait encore à la nouvelle des violences commises autour du Vatican. Le pape Clément VII cherchait un asile dans la forêt de Viterbe; le dernier jour de la religion semblait être arrivé, grâce à l'empereur Charles-Quint. En apprenant les périls de Marseille, le roi François I[er] était accouru avec une armée nombreuse; mais en mettant le pied sur la rive du port, il trouva une ville sauvée par le courage de ses femmes, et, montant au sommet de la tour Saint-Jean, il regarda l'horizon, comme pour chercher, dans la haute mer, la flotte promise par l'allié de la France, l'empereur Soliman.

Sur ces entrefaites, et le roi étant parti pour Fontainebleau, un bruit se répandit que l'amiral Barberousse venait faire sa jonction avec le duc d'Enghien pour enlever Nice aux soldats de Charles-Quint et favoriser la fuite du pape Clément VII. On attendit longtemps sur le môle; rien ne parut. Barberousse achevait sa campagne dans l'Archipel et tenait la mer contre les galères espagnoles. La terreur était toujours grande dans Marseille, déjà tant affaiblie par un siége de quarante assauts. Rien ne décime une population comme une série de victoires. Ce qu'on craignait de voir arriver du côté de la mer, c'était une flotte de chrétiens; ce qu'on attendait avec joie, c'était une flotte de musulmans. Voilà l'époque.

Enfin, la vigie de Notre-Dame signala une flotte turque, et le peuple, accouru sur les hauteurs du château de Jules-César, découvrit à l'horizon les étendards de Constantinople. Il y avait

[1] Cette belle inscription a été conservée longtemps sur la façade de l'hôtel de ville de Marseille. Elle rappelait le glorieux siége soutenu contre Charles-Quint. Cette inscription a disparu. La tour Sainte-Paule n'existe plus aussi ! ! !

dans cette apparition le salut d'une ville chrétienne : la présence miraculeuse de cette flotte annonçait aux Marseillais que Charles-Quint venait de perdre l'empire de la mer, et que les vaisseaux du duc d'Enghien et de La Fayette, réunis à la flotte ottomane, allaient protéger le territoire provençal contre une nouvelle invasion de Charles-Quint. Après quelques heures, il n'y avait plus de doute; la flotte de Barberousse doublait les îles du golfe, et l'amiral ottoman débarquait sur le môle, au milieu des cris de joie de tout un peuple chrétien, et l'artillerie des forts et les cloches des églises saluaient ce libérateur, envoyé par Soliman. Oui, voilà l'époque telle que l'ont faite les schismes, les hérésies, les discussions, les apostasies, les rébellions, les examens; un prince chrétien violait Rome, un sultan sauvait Marseille. Les soldats de Mahomet protégeaient notre religion contre les transfuges de Jésus-Christ!

Après cette digression nécessaire, car elle se lie intimement à notre histoire, nous retrouvons Soliman sur le Danube, où il guerroie pour soutenir les droits du fils de Zapolya au trône de Hongrie. Le sultan a déployé, dans cette campagne, un luxe militaire digne des anciens satrapes de l'Asie. Jamais Constantinople n'avait vu partir un de ses empereurs environné de tant de magnificence. La Perse semblait avoir épuisé toutes ses étoffes précieuses pour habiller la garde du sultan, décorer ses tentes, ses chevaux, ses étendards. Chez les Orientaux, un appareil de ce genre enflamme l'imagination: la simplicité leur annonce un homme, le luxe leur annonce un Dieu. Aussi, tous les musulmans, propres aux armes, avaient suivi leur souverain dans cette campagne, qui fut fatale à l'Autriche, car cet empire y perdit son influence et se vit obligé à faire la paix avec Soliman, et lui paya tribut.

Une femme avait eu une grande influence sur toutes les décisions prises par Soliman; c'était la sultane Khourrem, la favorite du harem. Plusieurs historiens affirment qu'elle naquit française, et lui donnent le nom de Roxelane. On s'est emparé natu-

rellement chez nous de cette tradition vraisemblable, et la comédie nous a montré une sultane française, vive, enjouée, spirituelle, une Parisienne en turban, reine dans un sérail, effroi de ses rivales, chantant le vaudeville à Constantinople et calmant d'un sourire les fougueuses colères de Soliman. Nous respectons les traditions, et nous nous garderons bien de nous inscrire en faux contre Roxelane. Cette influence française, ainsi personnifiée dans un sérail, nous paraît fort admissible. Nous nous rangeons même volontiers, avec les premiers historiens, contre les dénégations des sceptiques, et dans le doute, nous ne nous abstiendrons pas. Le fait est plus grave qu'on ne pense. Rien, d'ailleurs, ne nous paraît plus naturel que cette histoire. A cette époque, les pirates faisaient un grand commerce d'esclaves de tous pays, et une Française pouvait bien être vendue, dans le nombre, au bazar de Constantinople, et arriver au palais du Grand-Seigneur. Ce fait si simple admis, tout le reste est admissible et fort naturel. Une Française, après les premières larmes, peut prendre son parti héroïquement et se faire de la coquetterie et de l'ambition un moyen pour oublier l'esclavage, et dominer un maître comme Soliman. La sultane Khourrem a dirigé les volontés de ce grand homme, et si ce n'est pas la vraie Roxelane, les historiens ont toujours rendu hommage aux femmes de notre pays, en constatant qu'une pareille domination ne pouvait être exercée que par une odalisque douée du génie et du caractère français. Entre deux versions contradictoires, nous choisirons toujours celle qui n'a rien d'incroyable, qui donne une mère française à Sélim, successeur de Soliman, et justifie, par la transmission du sang chrétien, les sympathies que Constantinople a toujours montrées pour notre nation. Les historiens, en consacrant de longues pages à énumérer les merveilles de luxe soudainement déployées à la cour de Constantinople, accréditent, à leur insu, la version de la sultane française. On reconnaît le goût d'une favorite de notre nation, dans cette prodigalité d'étoffes de Perse, d'écharpes albanaises, de

tissus indiens, sortis du gynécée impérial pour accompagner le sultan, comme une mobile arabesque d'oiseaux et de fleurs empruntée à l'inspiration d'Azz-Eddin, l'illustre poëte persan.

A cette époque, le sultan Soliman était l'arbitre du monde. On vit, à Constantinople, un ambassadeur indien chargé, de la part du sultan des Cinq-Rivières, de demander des secours à Soliman contre les Portugais. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis le jour où Vasco de Gama, doublant le cap des Tempêtes, avait découvert le monde indien. Déjà les Portugais, encore novices dans la science des colonisations, se montraient tyranniques aux peuples du Gange, et ceux-ci, trop faibles pour résister à l'invasion européenne, imploraient l'assistance de Constantinople, dont le grand nom avait franchi l'Himalaya. Par malheur, Soliman était encore à la veille de guerroyer avec la Perse, qui, elle aussi, envoyait en même temps des ambassadeurs pour mettre fin à une guerre civile, suscitée par Mirza contre son père Thamasp. A quoi tiennent les événements! une expédition de moins en Perse, et Soliman, tout fier de recevoir une ambassade indienne, cédait à un désir bien naturel qui tournait ses regards vers un monde inconnu; il continuait Alexandre, ayant, de plus que le Macédonien, de véritables flottes, la boussole d'Amalfi, l'artillerie et des soldats indomptables : il descendait le golfe Persique, il venait en aide aux sultans du Penjaub, du Caboul, du Mysore; il réveillait toute l'Inde, endormie depuis Aureng-Zeb, et en 1602, on n'aurait pas vu se former le premier établissement de la compagnie anglaise au Bengale. D'autres destins arrivaient au monde. La révolte du fils de Thamasp arrêta Soliman au seuil du continent indien.

Deux événements mémorables doivent trouver place dans cette période : la mort de Barberousse, et le siége de Malte par les Ottomans. Cette île, sœur de Rhodes en religion, fit une résistance héroïque. Malte, favorisée par sa position incomparable, par ses créneaux de rochers, par ses batteries à fleur d'eau, par

les flottes de ses quatre ports, était alors telle que nous la voyons aujourd'hui, la citadelle imprenable. On y entre, lorsqu'un dernier grand-maître, comme Honspech, ouvre la porte par trahison.

Un autre siége ne doit pas être passé sous silence; le siége d'Erlau, par Achmet-Pacha. Tout ce que l'héroïsme peut faire ou inventer fut employé par les chrétiens, dans la défense d'Erlau. Les femmes se battirent sur les remparts, à côté de leurs maris, de leurs frères, de leurs enfants. On raconte même des choses si merveilleuses, qu'elles peuvent être mises sur le compte d'une exagération patriotique, justifiée d'ailleurs par les prodiges d'un courage surhumain et appartenant néanmoins au domaine de la réalité.

Cette répétition des mêmes guerres, des mêmes pays, des mêmes noms, qui est l'histoire de ces temps, amène aussi le retour des mêmes scènes d'intérieur. L'atmosphère du sérail a toujours conseillé les trahisons, les complots de famille, les rébellions ténébreuses. Pendant que Soliman portait la guerre en Perse, en Hongrie, ou sur les mers, ses fils, livrés aux tiraillements des ambitions subalternes, comptaient les longs jours de ce règne, et leur impatience éclata. L'histoire de leurs ancêtres leur enseignait d'ailleurs ces terribles leçons, qu'accompagne toujours le succès ou la mort. Le jeune prince Mustapha fut accusé d'un complot parricide, et comme, dans les habitudes du sérail, un simple soupçon entraîne toujours une mort avec lui, Mustapha périt étranglé par le fatal cordon. Le plus courageux des nombreux poëtes qui florissaient à Constantinople, composa une élégie touchante sur la mort tragique du jeune prince; le grand-vizir demanda la punition du poëte, mais Soliman lut l'élégie, et laissa vivre l'auteur. Cet exemple n'arrêta point un autre fils, Bajazet; celui-ci recruta une petite armée, livra bataille aux troupes impériales, fut battu, et se réfugia chez les Perses. On lui rendit d'abord tous les honneurs dus à son rang, ensuite on

l'égorgea en secret, pour ne pas brouiller la cour de Perse avec son redoutable allié Soliman.

Ce sang, quoique versé avec une apparence de justice, porta le trouble dans l'âme du sultan. Une tristesse affreuse s'empara de ses esprits, et les intimes de la cour ne reconnurent bientôt plus, en voyant ce front courbé par les douleurs morales, ce Soliman superbe, dont les plus hardis n'osaient soutenir le regard. Sur ces entrefaites, un ambassadeur hongrois arriva à Constantinople, et ne paya point le tribut annuel; c'était une insulte d'arriver ainsi les mains vides. Soliman, qui cherchait une occasion d'adoucir ses ennuis par une guerre quelconque, fit emprisonner l'ambassadeur, et une nouvelle guerre avec la Hongrie éclata.

Le 1er mai 1566, Soliman se mit en marche avec son armée sur des chemins bien connus. Il revit Belgrade, Semlin, Bude, et arriva, après trente-cinq jours de marche, sous les remparts de Szigeth.

Cette ville était défendue par le brave Hongrois Zrini; elle ferma ses portes à Soliman, et tout fut disposé pour une de ces défenses qui ont illustré Rhodes, Malte et Erlau, dans les guerres contre les Turcs. Plusieurs assauts, conduits avec l'impétuosité ordinaire des Ottomans, furent repoussés avec une vaillance héroïque; mais une mine, savamment pratiquée sous un bastion, ayant ouvert une brèche énorme, les six cents Hongrois qui défendaient Szigeth s'élancèrent, Zrini à leur tête, sur les Turcs, et périrent tous dans cette sortie de désespoir.

Leur mort fut bien vengée; Soliman expirait aussi, dans sa tente, frappé d'une attaque d'apoplexie, et le vizir Mahomet Sokoli jetait un manteau sur le cadavre de son maître, pour cacher cette mort aux soldats, et il continuait de donner des ordres au nom de Soliman.

L'historien est obligé de citer, sur la foi de ses devanciers, le genre de mort nommé apoplexie. Il n'y a jamais rien de positif dans les circonstances qui accompagnaient alors les derniers moments des souverains orientaux.

Le règne de Soliman est un des plus beaux de cette dynastie guerrière qui commence à Mahomet II. La guerre a rempli ce long règne; mais l'humanité commence à conquérir quelques droits; la guerre s'adoucit un peu; on devine qu'elle va perdre insensiblement ce caractère féroce légué par le moyen âge, et que le *væ victis* sera effacé sur l'épée des vainqueurs. Comme sous les règnes précédents, la guerre n'a pas arrêté les pacifiques travaux de la pensée et des arts. Jamais, au contraire, on n'a vu, à Constantinople, plus d'artistes et de poëtes. Pendant ces longues et retentissantes expéditions qui ébranlaient l'Europe et l'Asie, et réveillaient l'Inde, on bâtissait des monuments superbes, entre autres la mosquée de Soliman, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance; on élevait des ponts, des aqueducs, des bazars, et deux cents poëtes chantaient, sur les deux rives du Bosphore, et trouvaient encore d'innombrables auditeurs, au milieu du fracas continuel que la guerre apportait de l'Hellespont et des deux rives de l'Euxin. Cette littérature inconnue a épuisé tout ce que le génie humain peut dépenser en images poétiques sur le spectacle de la mer, l'éclat des jardins, les tendresses du cœur, les magnificences du ciel. Jamais on n'entendit un pareil concert de poëtes, pas même en Grèce, sous Périclès; pas même à Rome, sous Auguste; et si aucune de ces œuvres, comme l'*Iliade,* l'*Enéide* ou *Prométhée,* aucun de ces poëmes divins, admiration éternelle des siècles, n'a surgi dans cet âge de Constantinople, il faut convenir pourtant que la grandeur de l'ensemble a son côté glorieux, et que tout un peuple de poëtes est lui-même un poëme vivant, digne de l'admiration de la postérité.

De ce règne date aussi la décadence : c'est l'histoire de toutes les puissantes époques; les grandes littératures n'ont qu'un temps; mais cette dégénération ne doit pas être expliquée par le procédé banal de la critique vulgaire et morose. Ce ne sont pas ceux qui chantent qui font les décadences; ce sont ceux qui écoutent. Tant que les divins concerts retentissent dans les

sphères élevées, ils sont recueillis par des intelligences d'élite, et se maintiennent dans leur pureté native; mais à mesure que le cercle des auditeurs s'élargit et gagne en nombre ce qu'il perd en bon goût, on oblige les chantres à crier plus haut pour se faire mieux entendre d'une foule chaque jour grossie. Au bas de la montagne, les sons aériens n'arrivent plus. Gallus, Aristée, Didon, les tendresses d'Ovide, les suaves confidences de Tibulle, les mélodies de Tibur, ne sont plus écoutés; il y a trop d'oreilles dans l'amphithéâtre. Horace a beau crier qu'il abhorre les choses vulgaires, et veut tenir à distance un auditoire profane, le plus grand nombre gagnera son procès. Les chantres qui, avant tout, veulent un public, consentiront à prendre le diapason de la circonstance, et hurleront au besoin s'il faut hurler pour être applaudi : les masses l'exigent. Quand Virgile écrivait sa divine élégie de Marcellus, il avait sur le mont Palatin trois auditeurs, et quels auditeurs! Quand Lucain chantait pour la plaine, il écrivait sa *Pharsale;* dès que l'intelligence de l'auditoire se diffusionne, l'art dégénère; ce ne sont pas les grands artistes qui manquent; il y a trop de monde dans le cénacle, et les douze langues de feu n'y descendent plus.

---

## XII

Sélim II, fils et successeur de Soliman *le Magnifique*, arrivé de Chalcédoine à Constantinople pour recevoir les hommages de la cour, repartit tout de suite et rejoignit l'armée à Belgrade. Chemin faisant, il avait envoyé des ambassadeurs au roi de France, au shah de Perse et à la république de Venise pour annoncer son avénement au trône impérial. Un pieux devoir lui fit entreprendre ce voyage; il voulait rapporter lui-même à Constantinople la dépouille mortelle de son père Soliman. Les janissaires permirent à Sélim de mener le deuil paternel dans un recueillement grave; mais, quand sonna l'heure propice aux séditions, ils murmurèrent selon leur usage, et tendirent la main à la gratification de bon avénement. Sélim paya, mais avec parcimonie. La garde reçut et murmura plus fort : il y eut alors un supplément de solde, qui n'apaisa point les exigences prétoriennes; une révolte sérieuse éclata. *Cède à l'usage !* criaient les mutins au sultan; et Sélim céda. Les janissaires se soumirent devant la plus large des gratifications.

La paix fut ensuite signée avec l'Autriche; une paix de huit ans. L'empereur Maximilien prit l'engagement de payer à la Porte un tribut annuel de trente mille ducats hongrois. Cette déférence donne une idée de la terreur que le Bosphore exerçait sur le Danube pendant le règne des premiers sultans.

La Perse imita l'Autriche; elle envoya des ambassadeurs à

Sélim, avec des présents d'une richesse inouïe. Un nouveau traité de paix fut conclu. Le shah de Perse faisait estimer ses craintes par la beauté de ses présents.

L'ambassadeur du roi de Pologne arriva aussi à Constantinople pour resserrer les liens d'alliance qui déjà existaient entre son souverain et les sultans. Enfin, Mahmoud-Bey fut envoyé à Paris pour demander au roi Charles IX la main de l'infante Marguerite, que le grand-vizir voulait donner en mariage à Léopold, prince de Transylvanie, lequel, grâce à la protection du sultan, pouvait monter sur le trône de Pologne. Le règne de Sélim, comme on le voit, a des commencements tout diplomatiques; et, pour la première fois depuis Mahomet II, un sultan négocie et ne fait pas la guerre en arrivant au pouvoir. Il y a progrès vers la civilisation.

Les longues guerres ont le tort de déposer dans les villes une foule d'hommes qui, ayant contracté de fatales habitudes, s'accommodent fort mal du calme ennuyeux de la paix. Constantinople, en 1570, rappelait Rome sous Auguste : on y bâtissait des monuments, on y chantait des vers, on s'endormait dans une indolence voluptueuse; et s'il y avait eu un temple de Janus, on l'aurait fermé. La Thrace semblait avoir perdu son cri de guerre dans les ruines de l'autel de Mars. Alors ces hommes, qui avaient pris l'habitude de ravager et d'incendier les villes, ne sachant que faire de la torche oisive, se mirent à incendier Constantinople. Le feu ne fut éteint qu'au bout de huit jours, et il dévora presque tous les quartiers de cette capitale. On ne vit bientôt plus que les dômes solides des grandes mosquées debout, comme des îles de marbre, sur des lacs de cendres. Le pillage fut aussi exercé sur une large échelle, à la faveur de l'incendie. Un fléau ne marche jamais seul. Le grand-vizir, Mohammed-Sokoli, se dévoua glorieusement pour sauver Constantinople et ses édifices religieux d'une ruine complète. Le nom de ce ministre, que Soliman distingua, mérite d'être recueilli par la postérité.

Mohammed-Sokoli comprit admirablement la situation, telle que la paix l'avait faite. Il voulut donner la distraction des grands travaux à un peuple trop habitué aux émotions de la guerre. Il fit d'abord rebâtir la moitié de Constantinople après l'incendie, et commença la belle mosquée de Sélim, qui a immortalisé le nom de l'architecte Sinan. En même temps, ce grand-vizir concevait un plan gigantesque, qui devait donner la fécondité, la vie, la civilisation au désert immense situé derrière les marais Méotides. Il s'agissait de réunir, par un grand canal de communication, le Tanaïs et le Volga, ces vastes courants qui se jettent, l'un dans la mer d'Azoff, l'autre dans la mer Caspienne. Un pareil projet présentait un avantage merveilleux aux peuples à venir, puisqu'il joignait aussi la mer Caspienne à la mer Noire par le détroit de Capha. Par ordre du vizir, on mit la main à l'œuvre, et avec les forces dont Constantinople pouvait disposer en temps de paix, le projet fût sans doute arrivé à sa complète exécution; mais les sauvages naturels du pays où s'établissait ce chantier immense, suscitèrent des obstacles sans nombre à la volonté de Mohammed-Sokoli, et le travail fut abandonné. Un jour il sera repris, et Constantinople, cette ville qui, dans son passé prodigieux, n'a pas épuisé son avenir, donnera la vie aux rivages aujourd'hui déserts de l'antique pays des Khazars, où le Volga se précipite par mille embouchures; le Bosphore enverra ses navires dans les ports caspiens d'Astara, de Derbent et jusqu'au fond du golfe de Mervoy. Le rêve du vizir de Sélim sera réalisé; il voulait donner une quatrième mer à Constantinople et communiquer avec la Perse sans franchir les chaînes du Caucase et du Taurus. Aujourd'hui, avec la vapeur, le canal du Don et du Volga serait un pont d'une arche ou d'un jour.

Sélim, abandonnant à son vizir le soin d'amuser le peuple dans les ennuis de la paix, s'enferma dans le sérail, et, oublieux des traditions des mâles abstinences de ses pères guerriers, il renouvela ces festins babyloniens qui ont été la seule illustration des

satrapes d'Asie. Ce luxe de table lui donna un vice inconnu dans le sérail, l'ivrognerie, et ses contemporains ajoutèrent à son nom un surnom flétrissant, adopté plus tard par l'histoire. Tous les vins étaient de son goût ; mais les chroniqueurs affirment qu'il avait une véritable passion pour le vin de Chypre, et qu'à force d'en boire et d'en parler, il eut l'idée de conquérir cette île et d'enlever ses vignobles à leurs propriétaires les Vénitiens. D'autres prétendent que la conquête de l'île de Chypre fut suggérée à Sélim par des courtisans intimes, qui voulurent exploiter sa passion pour le vin de l'Archipel au profit de leurs ambitions oisives. La paix n'enrichissait plus personne parmi les grands officiers de la cour ; il semblait passé pour toujours le beau temps de ces guerres où les sultans arrivaient de Tauriz, de Bagdad, du Caire, de Belgrade avec des monceaux de trésors, comme les héros des contes arabes. Il fallait donc faire rentrer Sélim dans cet ancien système, qui, au jour des gratifications prodigues, éparpillait la richesse des conquérants dans les mains toujours ouvertes des favoris.

Quoi qu'il en soit, la conquête de Chypre fut résolue par Sélim, surnommé l'*Ivrogne*. Le surnom explique la guerre. Il faut pourtant rendre quelque justice à Sélim ; le moment venu, il fut arrêté par un scrupule ; violer un traité de paix avec Venise pour boire du chypre sans le payer, cela parut odieux au sultan. Son noble père, Soliman, n'aurait pas terni sa mémoire par une action tout à la fois vulgaire et odieuse ; mais, comme Sélim hésitait, il se rencontra un muphti complaisant, Ebou-Sooud, qui mit à l'aise la conscience du sultan, et détruisit le scrupule avec cette maxime absente du Coran, et inventée pour la circonstance : *Un sultan n'est jamais lié par un traité conclu avec les infidèles. Toute violation de traité devient une œuvre pieuse, quand une conquête est au bout.*

Cette maxime a quelquefois trouvé des échos dans des pays qui n'étaient pas turcs. Le muphti Ebou-Sooud n'a pas prêché dans le désert.

Le vizir Mohammed-Sokoli ne faillit pas, dans cette occasion, à son grand caractère; il essaya de détourner le fils de Soliman de cette expédition criminelle, en lui conseillant, puisqu'il fallait une guerre, de porter secours aux Mores d'Espagne, lesquels réclamaient la protection des Turcs, mais le vizir échoua; les ministres qui donnent de bons conseils sont rarement écoutés. Sélim marcha droit à son but; il envoya un ambassadeur à Venise, avec cette étrange proposition : Donnez-moi Chypre, et si vous refusez, je vous déclare la guerre. Le sénat s'indigna, les Vénitiens poussèrent le cri de guerre, le lion de Saint-Marc agita ses ailes, les armes enfouies dans les arsenaux reparurent au soleil. Rendre Chypre! rendre aux musulmans cette émeraude de l'Archipel, ce vignoble des dieux, cette glorieuse étape des croisés! Venise se serait abîmée dans ses lagunes avant d'arracher à sa couronne navale le plus beau de ses fleurons!

Sélim, comptant sur un refus, avait tout préparé pour l'expédition. Une flotte de trois cents voiles sortit de la Propontide et se dirigea vers l'île convoitée avec tant d'ardeur. Le capitan-pacha Pialé débarqua sur le rivage de Chypre, et investit Nicosie, sa capitale. Dix mille chrétiens défendaient cette place, trop vaste pour être forte. On repoussa héroïquement plusieurs assauts; mais un renfort de vingt mille hommes étant arrivé aux Turcs, Nicosie fut emportée le 9 septembre 1570, et subit pendant huit jours tous les malheurs, alors inévitables, quand un rempart s'écroulait devant un ennemi victorieux.

Après le massacre des habitants, le capitan-pacha fit transporter à bord d'un vaisseau mille esclaves que leur jeunesse et leur beauté avaient protégés contre la mort. Ce précieux butin était réservé au sérail du Grand-Seigneur. Une femme vénitienne, dont le nom aurait dû être recueilli, fit un acte sublime; elle incendia le vaisseau; tous les esclaves qui le montaient périrent avec joie, en remerciant le ciel. L'antiquité païenne ne nous a rien laissé de plus beau.

Nous allons voir, en suivant la chaîne des événements, les choses providentielles que la catastrophe de Chypre doit amener; le ciel parle avec les faits. Un sultan ivrogne aime avec passion le vin de Chypre, et pour satisfaire son goût, il viole un traité, massacre une population chrétienne, oblige une femme à incendier un vaisseau où fume une hécatombe de jeunes filles, et ce sultan vivra heureux après ces atrocités inouïes! il s'enivrera d'un vin mêlé de sang et de larmes! il aura mis tout Chypre dans les celliers du harem, et la foudre restera au ciel, et la terre lui donnera l'impunité! Non; le cri de vengeance, poussé dans les funérailles de Chypre, a été entendu.

Il fallait une goutte de sang de plus pour faire déborder le vase et attirer les yeux de l'Europe vers cet horizon de la mer, où les teintes sont rouges comme les tuniques des martyrs.

Nicosie tombée au pouvoir des Ottomans, le capitan-pacha mit le siége devant Famagousta. Cette place était défendue par le jeune amiral vénitien Antonio Quirini, et l'héroïque Bragadino. La garnison chrétienne déploya un courage admirable, mais rendu inutile par l'explosion des mines, qui ouvrirent des brèches partout. Après trois mois de siége, la famine obligea les habitants à capituler. Le traité conclu et signé, le capitan-pacha exigea qu'on lui livrât, comme otage, Antonio Quirini. Irrité de cette violation indigne, Bragadino refusa fièrement, et reprit le chemin de la brèche, comme pour recommencer le combat. Le chef musulman le fit arrêter aussitôt, et lui fit subir des tortures si horribles, que plusieurs historiens n'osent les détailler. Bragadino mourut avec calme, à genoux, et récitant la prière funèbre de son absoute. Les Vénitiens honorèrent son cadavre comme la relique d'un martyr.

Cette dernière goutte de sang, versée dans un supplice, émut vivement la chrétienté.

En ce temps, un prince, fils de Charles-Quint, l'illustre don Juan d'Autriche, s'était épris d'une grande passion pour un jeu

qui occupait alors les plus nobles et les plus grands esprits de l'époque. Ce prince avait fait construire, dans une vaste salle de son palais, un échiquier colossal, ou, pour mieux dire, un parquet divisé en soixante-quatre cases de marbre blanc et noir. Les pièces du jeu étaient vivantes, et l'ordre des deux joueurs les faisait mouvoir. Boy le Syracusain, le plus fort amateur de ce siècle, tenait la partie contre don Juan d'Aûtriche. Il avait été puissamment recommandé en ces termes par Philippe : *Illustrissime don Juan d'Autriche, mon bien-aimé frère, notre capitaine-général de la mer, il m'a été fait de la personne et des services de Paul Boy, Syracusain, qui vous remettra cette lettre, les rapports les plus favorables. Il se rend près de vous dans le désir de continuer ses services auprès de votre personne, ce que faisant, mériterez mon plein consentement, etc. Signé le* ROI, *et plus bas. Ant. Perez.*

Don Juan d'Autriche fit droit à cette recommandation, et n'ayant aucun emploi militaire, pour le moment, à donner à Boy de Syracuse, il saisit cette occasion de se perfectionner dans un noble jeu, si utile aux gens de guerre, et il employait ses longs loisirs à prendre des leçons d'un maître en stratégie, qui avait joué avec Charles-Quint, et qui plus tard, dans sa vieillesse, eut l'honneur de se mesurer avec le pape Urbain VIII.

A la nouvelle de la prise de Chypre, don Juan d'Autriche tourna son imagination vers une guerre plus sérieuse ; et en apprenant le martyre de Bragadino, il demanda des secours à Venise et à Rome, rassembla une flotte de plus de trois cents voiles, et emmena Boy le Syracusain sur le vaisseau amiral, pour continuer le simulacre de la guerre jusqu'au premier coup de canon.

Boy le Syracusain, chrétien fervent, accepta, comme un croisé des anciens jours, et jura de suivre le prince dans tous les pays où le service de la religion l'appellerait.

Dans cette expédition à jamais mémorable devait figurer aussi un autre personnage, alors moins illustre que Boy, mais qui

depuis a fait oublier, par sa gloire universelle, le prince syracusain de l'échiquier. Nous voulons parler de Michel Cervantes, qui, ce jour-là, malgré sa joyeuse satire contre la chevalerie, se faisait armer chevalier, et donnait, par ses nobles actions, un démenti à ses écrits immortels. Oh ! le moment était bien choisi pour railler les exploits et les héros chevaleresques ! A Rhodes et à Malte, les chevaliers venaient de se couvrir de gloire ; les fils des chevaliers croisés venaient de s'ensevelir glorieusement dans les ruines de Chypre ; le chevalier Bragadino mourait martyr, et les trompettes d'une nouvelle croisade chevaleresque retentissaient de Messine à Ostie, et de Venise au promontoire de Sunium. Michel Cervantes lui-même criait, *Dieu le veut!* sur le rivage de la Sicile, où priaient autrefois les intrépides chevaliers normands [1].

A Messine, trois flottes se réunirent ; les couleurs de Venise, de Rome et d'Espagne étaient arborées sur les mâts. Marco-Antonio Colonna commandait les galères du pape ; l'amiral Veniero commandait les navires de Venise. Don Juan d'Autriche dirigeait l'ensemble des opérations.

La flotte du capitan-pacha Muezzin-Zadé, forte de trois cents voiles, était mouillée dans les eaux de Lépante et attendait les vaisseaux chrétiens.

A Rome, un saint vieillard, le pape Pie V, agenouillé dans la chapelle Pauline, priait pour obtenir de Dieu le triomphe des armes chrétiennes. Jamais peut-être l'Europe ne vit un moment plus solennel ; jamais les terreurs et les angoisses ne furent plus vives sur les rivages où s'élevaient de petites villes chrétiennes, mal défendues, et de pieux monastères, si souvent ravagés par les Sarrasins. On connaissait la bravoure des musulmans, leur incomparable habileté dans les manœuvres navales et l'emploi de

[1] Il a été donné à la France de voir ces héroïques et pieux conquérants de la terre sainte indignement travestis en pipeurs de dés, en ivrognes, en libertins, sur une grande scène lyrique ! *Tenez votre promesse!* crient cinquante chevaliers à Robert, qui leur avait abandonné une jeune fille, en chantant *le vin, le jeu, les belles!!*

l'artillerie; la supériorité numérique de leur flotte; on savait aussi qu'après une victoire remportée par les Turcs, on n'avait à espérer ni merci, ni miséricorde, avec un sultan comme Sélim, avec les vainqueurs de Chypre et les victimaires de Bragadino. Le généreux Soliman ne régnait plus à Constantinople; un fils, indigne de ce grand homme, le remplaçait pour le malheur de la chrétienté.

Elle se livra le 7 octobre 1571, cette mémorable bataille de Lépante, qui devait décider du sort du monde chrétien. Six cents voiles couvraient la mer et touchaient les deux horizons; on se battit, comme au temps de Caïus Duilius, en remplaçant, pour la première fois, les *rostres* par des grappins d'abordage; ce fut une mêlée sur mer, un choc immense de volcans à voiles, une tempête soulevée par la main de l'homme, et telle que la nature n'en suscita jamais de plus horrible dans les mêmes parages. La bravoure étant égale des deux côtés, un hasard, venu du ciel, décida de la victoire. Le capitan-pacha fut frappé d'une balle au cœur; Chypre avait fondu cette balle. La mort de l'amiral turc jeta le découragement et l'épouvante dans l'équipage de la galère capitane; les ordres ne partirent plus du centre; les pavillons de signaux ne montèrent plus à la cime du mât; le bruit de cette mort courut sur toute la ligne des navires ottomans; les chrétiens profitèrent de cette consternation, et obtinrent une victoire décisive; trente mille Turcs périrent dans la bataille; deux cent trente vaisseaux furent brûlés et quatre cents canons pris, et on délivra quinze mille esclaves chrétiens.

Après avoir raconté cette grande chose, il est peut-être bon de faire remarquer que l'héroïque chevalier Michel Cervantes fut blessé à la main droite, celle qui avait écrit les aventures du héros de la Manche, avec tant de charme castillan. L'esprit chevaleresque venait de sauver la chrétienté.

L'amiral romain Marco-Antonio Colonna fut reçu dans la Ville comme un consul de l'ancienne république. On lui décerna les

honneurs du triomphe capitolin; le peuple de Rome, rangé sur deux haies, depuis la place du Peuple jusqu'au grand escalier de l'Ara-Cœli, salua le glorieux marin comme un libérateur; les religieux qui gardaient la tombe de Torquato Tasso, dans l'église de Saint-Onuphre, escortèrent, pieds nus, le triomphateur jusqu'à la statue équestre d'Adrien. Ainsi la religion, l'antiquité, la poésie, les croisades et le souvenir des Antonins, concoururent à cette fête populaire, bénie par Pie V, du haut du balcon du Vatican.

Le peuple romain, qui se souvient toujours des grands noms de son histoire, disait qu'un Marc-Antoine avait perdu Rome dans une bataille navale, et qu'un autre Marc-Antoine l'avait sauvée. Lépante rappelait Actium.

Colonna fit incruster la colonne rostrale de Caïus Duilius dans un pan de mur, au vestibule du palais des Conservateurs, sur le Capitole, et cet antique monument d'une victoire navale a gardé cette place jusqu'à nos jours. Le palais Colonna, très-voisin du Capitole, est devenu la résidence de l'ambassadeur français; on y a conservé longtemps un tableau représentant l'amiral romain offrant à l'autel de la Vierge de l'*Ara-Cœli* une colonne votive d'argent massif, avec cette inscription assez conforme au goût des *concetti* indigènes. *Columnam Colonna dedit*...

Cependant le deuil et la désolation remplissaient le sérail. Le sage vizir Mohammed-Sokoli, dont les conseils avaient été repoussés, s'efforçait de consoler le sultan Sélim, qui exprimait son désespoir par des cris lugubres, des imprécations et des prières adressées à Dieu. Enfin, après trois jours de jeûne, Sélim reprit courage, et donna des ordres pour réparer dans ses arsenaux les pertes désastreuses éprouvées à Lépante. Le grand-vizir fut chargé de faire construire une nouvelle flotte. « Nous sommes encore si puissants et si riches, dit-il, que nous pouvons mettre en mer des vaisseaux neufs, avec des ancres d'argent, des cordages de soie et des voiles de satin. »

Sélim dit à l'ambassadeur de Venise : « Tu as brûlé nos vais-

seaux, mais nous t'avons pris la belle Chypre. Tu nous a râsés, mais nous t'avons coupé un bras. La barbe repousse, le bras jamais. »

En effet, grâce à cette activité merveilleuse, qui de tout temps fut la qualité suprême de ce peuple turc, regardé comme indolent, une flotte nouvelle prit la mer l'année suivante, et rencontra la flotte chrétienne devant Cerigo, l'ancienne Cythère. On s'attendait à une seconde Lépante; mais il n'y eut aucun engagement sérieux. Quelques navires échangèrent des coups de canon, et Ouloudj-Ali, le nouveau capitan-pacha, ramena sa flotte dans la rade de Navarin. Les chrétiens devaient aussi arriver dans la même rade, mais trois siècles plus tard !.....

Hélas! une chose fort commune était survenue après la bataille de Lépante. La faible humanité payait son tribut après l'héroïsme. Une mésintelligence inopportune avait éclaté entre les trois amiraux chrétiens. Venise se détachait de la sainte-alliance, par des motifs inconnus, que nous soupçonnons être des motifs de commerce, et refaisait la paix avec Constantinople. Rome n'avait pas une marine assez importante pour remplir le vide laissé par la défection de Venise. L'Espagne restait donc seule, et gardait son ressentiment. Quant à la France, deux motifs la tenaient à l'écart : d'abord, sa sympathie systématique pour Constantinople; ensuite, sa lutte intestine avec les huguenots. Charles IX se débattait avec les fils de Luther, ce qui lui donnait une grande tolérance pour les fils de Mahomet. Sans les guerres religieuses de la France, notre flotte, unie à celle d'Espagne, remportait une seconde victoire de Lépante, dans les eaux de Navarin, et alors c'en était fait de la puissance de Sélim. L'Évangile réformé a sauvé le Coran. L'histoire nous dit que Sélim entretenait une correspondance régulière avec Charles IX. Le secret de ces lettres est perdu; peut-être le roi de France demandait-il des secours à Sélim avant la journée de la Saint-Barthélemy. Les choses les plus essentielles et les plus instructives nous sont toujours dérobées par l'his-

toire. On ne voit jamais que les faits. Le poëte divin avait bien raison de s'écrier devant les mystères de son histoire et de sa fable :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Les faits sont un amusement, les causes sont une instruction.

Le sultan Sélim, sans cesse tourmenté par le souvenir de Lépante, tomba dans une tristesse sombre, que plusieurs événements successifs augmentèrent encore et changèrent en maladie mortelle. L'apparition d'une comète, un tremblement de terre et un incendie au sérail accablèrent coup sur coup l'esprit superstitieux de Sélim. Il voulut se rendre sa première énergie dans un festin où la coupe de chypre fut vidée souvent, et une fièvre violente l'ayant saisi, il mourut d'un accès cérébral, le 12 septembre 1574. Le vin de Chypre lui servit de poison ; justice était faite.

Sélim fut le premier sultan qui abandonna le commandement de ses armées à des généraux, et fit même tomber en désuétude l'exercice guerrier de la chasse. Il fonda l'ère des sultans voluptueux et sédentaires, et vécut entouré de bouffons, de danseuses et de musiciens, trois classes d'artistes encore dans l'enfance à cette époque. Les exemples donnés par le souverain ne furent pas perdus pour le peuple ; l'usage des liqueurs fortes, prohibées par la loi, se répandit chez une certaine classe de musulmans, et on vit disparaître peu à peu, dans les rangs du peuple, cet ascétisme et cette gravité mystique des premiers jours de la religion. Sélim est le sultan de la décadence, et ce qui a été fait de grand, sous son règne, dans les arts, les lettres, les travaux publics, doit être attribué au génie de Mohammed-Sokoli, le plus grand ministre, qui ait dirigé les affaires de l'empire ottoman.

Murad III, fils de Sélim, en arrivant au trône, débuta par un acte de *politique prudente*, comme disent certains historiens, tolé-

rants à l'excès. Il fit égorger ses cinq frères et donna ordre de les ensevelir pompeusement dans la mosquée de Sélim. Les mêmes historiens ajoutent : *ce prince a été peu cruel.*

Les États chrétiens, de plus en plus tourmentés par les hérésies et les guerres civiles, envoyèrent des ambassadeurs au sultan cinq fois fratricide et renouvelèrent leurs traités.

Sous ce règne, nous constaterons un fait passé inaperçu et pour lequel nous négligerons un peu ces inévitables ruptures de trêves, qui ramènent sans cesse les mêmes guerres en Hongrie, en Perse et en Autriche, redites fastidieuses qui sont le fléau de l'histoire ancienne des Turcs.

Le chevalier de Germiny, ambassadeur français à la cour de Murad III, établit les jésuites dans le couvent de Saint-Benoît, à Galata.

L'ordre des jésuites a été fondé en 1535, un peu après le schisme de Luther, dont il est la conséquence logique. Sans Luther, Ignace de Loyola n'aurait rien fondé. Sans l'attaque, il n'y aurait pas eu de défense. Dans les moments de confusion et de trouble où se trouvait l'Église, un ordre religieux actif, éclairé, militant, parut nécessaire pour soutenir l'essence inviolable de la foi. Les jésuites naquirent de ce fait.

Cette grande institution a commis des fautes, sans doute ; il y avait des hommes ; mais les services qu'elle a rendus sont merveilleux et font oublier les fautes.

A la renaissance des lettres, ils vulgarisent, par des traductions et des commentaires, les grands écrivains et les grands poëtes de Rome et d'Athènes ; ils ressuscitent le latin de Virgile et le grec de Sophocle ; ils recueillent les éléments épars de l'histoire, et après avoir donné une si forte impulsion à la science profane et inondé de rayons les ténèbres de la barbarie, ils s'embarquent pour porter aussi la lumière chez les *peuples assis à l'ombre de la mort* : les uns se font les pionniers de la religion dans les forêts vierges de l'Amérique ; les autres entrent dans la Chine impéné-

trable ; d'autres abordent des îles sauvages, peuplées de cannibales ; tous se dévouent obscurément, souffrent, prêchent et meurent pour faire de leur sang la semence des chrétiens nouveaux. *Sanguis martyrum, semen christianorum.* Le grand précepte des premiers temps de l'Église n'est pas oublié.

Pendant les guerres soutenues par la chrétienté contre l'islamisme, guerres acharnées, impitoyables, où toute victoire accomplie était le commencement d'un massacre, les jésuites, armés du crucifix, combattent à Rhodes, à Malte, à Chypre, à Famagousta, dans tout l'Archipel ; ils pénètrent dans les bagnes et les cachots fétides, rachètent les esclaves et prennent leurs fers quand l'argent manque pour la rançon. Voilà pourquoi nous les retrouvons à Constantinople, où les appelle un devoir périlleux, sous le règne de Sélim, tyran bien plus redoutable aux chrétiens que la dynastie de Néron. C'était peu de soutenir la controverse par l'éloquence et les thèses, contre les hérésies naissantes ; ils mettaient les préceptes de l'Évangile en action et portaient secours à leurs frères en péril chez les barbares, les consolaient devant le bourreau, les soutenant sur la brèche, les bénissant dans la tombe. Ces prêtres semblaient dire par leurs actes aux hommes des schismes : Au lieu d'interpréter l'Évangile et de soumettre les saints mystères au contrôle de la raison, venez mourir avec nous ou partager nos fers dans les bagnes de Sélim, sur les ruines de Chypre ou les roches de l'Archipel. Les hérésies n'entendaient rien ; elles restaient sur le champ de bataille de la controverse et entretenaient chez les chrétiens ces discussions fatales qui divisaient les vainqueurs après Lépante, et fournissaient, pour les guerres civiles, des armes refusées aux saintes ligues des défenseurs de la croix.

Et pour résumer tout ceci dans l'histoire qui nous occupe spécialement, croit-on que des éloges suffisants puissent être donnés à ces prêtres jésuites, qui vinrent prendre position dans un faubourg de Constantinople, au milieu d'une populace fanatique,

enivrée par les flots de sang versés à Nicosie, et toujours prête à égorger des chrétiens ? Eh bien ! ces jésuites, si intrépidement logés en face du harem de Sélim, composaient l'avant-garde de la civilisation chrétienne, dans la ville de Constantin. Le travail qu'ils se sont imposé n'aura d'autre témoin que Dieu ; aucune histoire ne recueillera cette campagne pieuse, entreprise sur la terre ennemie, pour adoucir des mœurs barbares et modifier le caractère des hommes, sans porter atteinte à leur religion. Tant d'efforts lents, mais obstinés, ont porté leurs fruits. Grâce à ces premiers religieux de Galata, l'Évangile a déposé les germes de sa mansuétude même dans le palais de Sélim ; et aujourd'hui, si la langue française est comprise au sérail, si la tolérance est en honneur à Constantinople, si le droit des gens y est chose sainte, enfin, si la France est l'intime alliée de la Turquie, on le doit à ce travail persévérant de conversion morale, commencé par quelques jésuites obscurs dans le monastère de Saint-Benoît.

Tel est, à notre point de vue, le fait important du règne de Murad III. Nous l'avons traité avec une certaine complaisance, parce que les historiens ont à peine indiqué par une date cette féconde victoire française, cette seconde Lépante qui n'a coûté ni aux vainqueurs, ni aux vaincus, une seule goutte de sang. En général, l'histoire réserve ses plus belles pages aux batailles à grand fracas, à ces hideuses boucheries, qui se ressemblent toutes et qui sont les éternels abattoirs de l'humanité. Il nous a été doux de trouver une oasis dans ce désert de sang, et de célébrer, à notre tour, une pacifique conquête de la religion.

Après les félicitations et les renouvellements des traités, le sultan Murad, que l'auréole de son aïeul protégeait encore, reçut une ambassade qui dut flatter son orgueil. La reine d'Angleterre, Élisabeth, sollicita son amitié, et conclut avec lui un traité commercial très-avantageux. Le grand ministre Mohammed-Sokoli, à qui revient toujours la gloire des négociations intelligentes de son maître, accepta les propositions de la Grande-Bretagne,

mais il maintint aussi les anciens traités avec la France. Ces deux puissances alliées lui parurent nécessaires à sa politique, et il ne voulut pas favoriser Londres aux dépens de Paris. Ce ministre aurait, sans doute, donné quelque éclat au règne de Murad, mais un crime mystérieux mit fin à ses jours; il fut assassiné en sortant du conseil du soir. Le coupable, soumis à la torture, ne fit aucun aveu, et on l'écartela.

Des troubles civils étant survenus en Perse donnèrent prétexte à une nouvelle guerre; mais, pour la première fois depuis la prise de Constantinople, l'armée ottomane sortit du Bosphore sans voir le sultan à sa tête. Le vizir Mustapha-Pacha commanda l'expédition en Perse, remporta plusieurs victoires, conquit la Géorgie, la divisa en quatre provinces soumises au pouvoir de quatre beys, et vint hiverner à Erzeroum. Ces services profitèrent au sultan, mais ils excitaient aussi sa jalousie. Mustapha-Pacha mourut après cette campagne, et les historiens n'osent se prononcer sur son genre de mort.

La guerre continua. Les Ottomans, commandés par Osman-Pacha, et les Persans, sous les ordres d'Iman-Kouli-Khan, se livrèrent, sur les rives du Samour, une bataille mémorable, bataille si acharnée, qu'elle se prolongea plusieurs heures après le coucher du soleil : aussi les poëtes orientaux l'appellent la bataille des torches. L'avantage resta aux Ottomans.

Cette fois, Murad fut reconnaissant; il accabla Osman d'honneurs et de présents magnifiques, et le nomma général en chef pour la nouvelle campagne projetée contre la Perse. En paix avec tous les États chrétiens, dont quelques-uns même étaient ses tributaires, Murad envoya aux trois parties du monde des ambassadeurs pour inviter tous les grands aux fêtes merveilleuses préparées à Constantinople, à l'occasion de la circoncision du prince Mohammed, l'aîné des fils du sultan. En lisant dans les historiens contemporains le détail de ces fêtes, on est tenté de croire plus que jamais à l'exagération orientale. On ne s'amuse plus ainsi de nos jours.

Il nous suffira de dire que les fêtes durèrent deux mois ; on servit tous les jours au peuple une hécatombe de bœufs rôtis, du pain et des plats de riz safrané à profusion. Les danses, les jeux, les comédies, les feux d'artifice, les tours de jongleurs, furent en permanence à l'Hippodrome. Il se fit un échange de présents magnifiques entre les riches osmanlis et les officiers de la cour. Ibrahim-Pacha, gouverneur d'Égypte, arriva sur ces entrefaites, et éclipsa, par le présent qu'il fit, toutes les prodigalités de ces fêtes. Il donna au sultan un trône d'or inscrusté de pierreries, et c'est encore sur ce trône que les Grands-Seigneurs s'asseyent le jour de leur avénement.

La campagne de Perse, entreprise après ces fêtes, fut mêlée de victoires et de revers. Le vizir Osman y succomba. Aucun avantage décisif n'ayant été obtenu par l'un ou l'autre des deux pays, une nouvelle paix fut conclue, en 1590.

Une paix amenait toujours une sédition à Constantinople. Les janissaires, mécontents de recevoir, en solde, une monnaie de sequins *légère*, disaient-ils, *comme une goutte de rosée*, se révoltèrent avec une fureur sans exemple jusqu'à ce jour. L'autorité du sultan fut méconnue ; les plus grands désordres furent commis : cette armée de mutins redoutables demandait à grands cris les têtes du ministre des finances et de l'intendant de la monnaie. Murad leur accorda ces deux têtes pour en finir avec l'émeute. Concession fatale, qui soumit ce jour-là le pouvoir au caprice des janissaires, et porta un coup mortel à l'autorité souveraine des sultans. Le même prétexte monétaire causa une pareille sédition dans la garnison de Tauris ; mais comme les soldats n'étaient pas des janissaires, on en massacra dix-huit cents, et les autres reçurent leur solde avec une obéissante résignation.

Témoin de tous les désordres causés par l'indiscipline, Sinan-Pacha donna au sultan le seul conseil qui pouvait ramener le calme dans l'armée ; il conseilla la guerre comme le seul remède d'une paix turbulente. On jeta les yeux de tous côtés pour trou-

ver un pays avec lequel on pût violer un traité sans courir de grands risques, et on fit choix de la Hongrie. Hassan-Pacha, qui gouvernait en Bosnie, reçut ordre d'attaquer une place forte sur le Danube, et de commencer les hostilités. L'étincelle alluma l'incendie. Une armée d'impériaux accourut au secours des Hongrois; les Ottomans furent battus, et Hassan se noya. La nouvelle de cette défaite exaspéra le peuple de Constantinople, habitué aux victoires, sous les règnes précédents; il voulut se venger sur l'ambassadeur d'Autriche d'une défaite, amenée par la violation du droit des gens sur le territoire hongrois. Cette étrange logique trouva faveur chez le sultan, qui fit emprisonner l'ambassadeur.

Cependant la guerre continuait toujours, et avec des chances défavorables aux Turcs. Dans les provinces danubiennes, l'autorité du sultan était méconnue, et huit mille Ottomans périssaient à Bucharest, victimes de la trahison. Les troupes découragées appelaient Murad, et disaient, avec quelque raison, que le succès avait abandonné leurs armes depuis qu'on ne voyait plus l'aigrette impériale étinceler dans les rangs des Osmanlis. Murad ne se rendit point au vœu de ses soldats; il prit un terme moyen; il envoya l'étendard sacré à son armée, l'étendard du prophète, le même qui était religieusement conservé à Damas. Les soldats nièrent l'authenticité de la relique, et la désorganisation fit de nouveaux progrès.

Le désordre de l'armée réagit dans l'esprit du sultan; dans ses nuits, il avait, disait-il, des visions lugubres, et pendant le jour, assis au kiosque de Sinan, sur le Bosphore, il ordonnait à ses musiciens d'exécuter des airs tristes, en harmonie avec l'état de son âme. Cette vie faite de rêves sombres, de sommeil agité, de musique funèbre, donna au sultan une maladie dont le nom n'est pas cité par les historiens, mais qui, commençant par des douleurs d'entrailles, se termina par la mort.

---

## XIII

Avant d'écrire le commencement d'un nouveau règne, on se demande, lorsqu'on est le dernier venu, comme nous, s'il faut passer sous silence les atrocités froidement transmises par les histoires, ou les raconter en les traitant de fables absurdes, inventées pour intéresser davantage le lecteur.

Citons à notre tour, puisque tel est notre devoir, et laissons la responsabilité de cet horrible prélude au premier historien, s'il a menti.

Mahomet III, fils de Murad, suivit l'usage établi; il fit égorger ses dix-neuf frères, et leur donna de pompeuses funérailles dans la mosquée de Sélim II!

Les janissaires suivirent aussi l'usage établi; ils se révoltèrent, et s'apaisèrent ensuite devant les largesses du nouveau sultan.

Mahomet III, qui baigna les marches de son trône du sang de ses dix-neuf frères, mérita le nom de *Juste,* disent quelques historiens tolérants.

La guerre danubienne, commencée sous le règne précédent, continua sous Mahomet III, et de nouveaux désastres accablèrent les Ottomans. Les impériaux, commandés par Maximilien, mirent la Moldavie et la Valachie à feu et à sang; des garnisons entières d'Osmanlis furent égorgées par les chrétiens, qui usaient de représailles, et se souvenaient de Chypre et d'Erlau. Mahomet partit de Constantinople et rejoignit l'armée. Sa présence ranima le cou-

rage abattu des Ottomans, à la veille d'une bataille contre les impériaux. Cette bataille, livrée le 5 octobre 1596, mérite une mention particulière; elle fut d'abord complétement perdue par le sultan Mahomet, qui prit la fuite et se retira derrière les bagages; les impériaux et les Hongrois, victorieux sur tous les points, poursuivaient les Osmanlis dans toutes les directions, lorsque le vizir Djighala exécuta une charge si brillante, que les vaincus furent vainqueurs, et tuèrent cinquante mille chrétiens. Pour prix de ce service, le vizir fut exilé par le sultan; il était alors dangereux pour un vizir de remporter une victoire, lorsque son maître fuyait. On ne justifie pas cet acte, mais on l'explique très-bien.

Constantinople célébra pendant sept jours cette grande victoire. Les sultanes attendirent le retour du sultan dans le palais de Daoud-Pacha; on joncha les rues de fleurs, on brûla des aromates, on décora les maisons de tentures magnifiques, on couvrit d'étoffes de Perse le chemin du sérail, et le plus grand poëte de l'empire, le célèbre Baki, composa un poëme qu'il offrit au sultan.

Les ambassadeurs chrétiens s'empressèrent, comme toujours, de présenter leurs félicitations à l'occasion de la victoire. L'ambassadeur français, M. de Brèves, fit preuve, à ce propos, d'une noble présence d'esprit. Le sultan lui ayant offert une épée enrichie de pierreries, destinée à Henri IV : « Le roi mon maître, répondit de Brèves, a une bonne épée, et il s'en contente; mais si vous voulez faire une chose qui soit agréable au roi Henri, faites mettre en liberté les chrétiens qui sont esclaves chez vos beys. » Le sultan, qui aimait Henri IV, obtempéra au vœu de l'ambassadeur. L'influence française eut encore d'autres bons résultats, que nous garantissons authentiques, sur la foi des chroniqueurs vénitiens, où nous les puisons. Ce qui nous dédommage des répugnances à chaque instant rencontrées sous notre plume, par la répétition des mêmes guerres, c'est de trouver çà et là, dans les manuscrits ou les recueils diplomatiques, des faits plus curieux aujourd'hui

qu'ils ne le furent jamais, et qui attestent les sympathies mutuelles de la France et de Constantinople. Ainsi, nous donnerions dix campagnes en Hongrie ou en Perse, et la moitié des massacres odieux et inutiles qui ensanglantent cette histoire, pour avoir en notre possession et citer un mémoire écrit par Henri IV, et qui se trouve dans la bibliothèque de la cour d'Autriche. Le titre de ce mémoire ressemble au titre d'un protocole contemporain; il est ainsi conçu : *De la Nécessité d'établir des rapports fraternels et une bonne alliance entre les Français et les Turcs.* Nous le traduisons du *Sommaire des relations vénitiennes.* Le même ouvrage parle d'une lettre écrite par Henri IV au sultan, et déposée aux archives de Vienne. L'histoire, qui amoncelle tant de redites fastidieuses, épouvantail du lecteur, aurait bien dû nous donner cette lettre du grand Henri; elle aurait bien dû nous conserver aussi tous les détails des négociations diplomatiques établies à la même époque entre le sultan et de Brèves. Nous aurions quelques chapitres de moins sur les Hongrois et les Perses, mais nous saurions sur quel ton la politique française parlait au sérail en 1598, ce qui serait pour nous aujourd'hui d'un immense intérêt. Nos actives recherches, excitées par la question orientale du jour, nous ont à peine donné le texte de ces négociations, et ce texte seul nous garantit leur importance. Notre ambassadeur de Brèves, ayant appris que le pacha de Damas allait changer en mosquée l'église du Saint-Sépulcre, en écrivit à Henri IV. Aussitôt un ordre partit du Louvre, traversa la France, arriva sur le môle de Marseille, et passa la mer avec toute la rapidité dont les moyens de transport pouvaient disposer en ce temps-là. La lettre du roi de France apportait avec elle la foi et l'esprit des croisades. L'ambassadeur de Brèves, la lettre reçue, se rendit au palais du sultan, et sans doute il parla haut la langue de Joinville et de Louis IX. Le sultan fit droit à la demande, et ordre fut envoyé à Damas de respecter l'église et le saint tombeau de Jérusalem.

Hammer, le plus consciencieux et le plus complet des histo-

riens de la Turquie, consacre à peine une ligne à un acte si honorable pour Henri IV et pour la France; les autres historiens n'en parlent pas.

D'autres services rendus par la diplomatie française méritent aussi leur mention. Le muphti Seadeddin, qui tolérait le monastère de Saint-Benoît, à Galata, vit arriver avec peine les religieux franciscains qui s'établirent à Péra. Il faut être juste, même avec les muphtis : dans un moment où la reine Élisabeth ne permettait pas au plus obscur couvent catholique de se fonder en Angleterre, un muphti pouvait bien refuser à des franciscains le privilége de s'établir à Constantinople. A son point de vue, le muphti était dans son droit; les franciscains étaient aussi dans le leur en comptant sur leur mission divine et sur l'épée d'Henri IV; ils déférèrent leur plainte à l'ambassadeur de Brèves, et le muphti perdit sa cause au conseil du sultan. Il y a dans le Coran un article qui dit : « Nous devons recevoir avec bienveillance tous les étrangers qui viennent chez nous. » Le muphti ne connaissait pas cet article; l'ambassadeur chrétien le lui apprit, et malgré les menaces d'une multitude fanatique, les courageux franciscains s'installèrent à Péra et n'en sortirent plus.

Enfin, vers le même temps, l'intervention française rendit un grand service aux chrétiens de Chios. Plusieurs galères de Pise commirent quelques ravages sur les côtes de cette île; et comme tous les malheurs survenus en terre musulmane étaient alors mis sur le compte des chrétiens, on rendit les chrétiens de l'île complices de cette déprédation inique, et le sultan irrité ordonna que toutes les églises de Chios seraient converties en mosquées. L'ambassadeur de Brèves prit en main la cause des insulaires chrétiens, et il plaida si bien, que les églises furent respectées; le sultan révoqua l'ordre, pour maintenir ses bonnes relations avec le roi Henri.

Nous nous complaisons dans ces détails, oubliés ou à peine indiqués par plusieurs historiens, parce que nous faisons, nous,

une histoire française, et qu'il nous est agréable de découvrir dans les documents étrangers et de mettre en relief tous les faits qui démontrent notre vieille influence dans les conseils du divan. Ainsi, au fond de leur sérail, les sultans du seizième et du dix-septième siècle suivaient déjà d'un œil attentif les événements de notre histoire. Les victoires d'Arques et d'Ivry, les exploits chevaleresques de Henri IV, étaient racontés sur le Bosphore ; le Grand-Seigneur s'en entretenait avec ses vizirs, et rien ensuite ne pouvait être refusé à un ambassadeur qui demandait, au nom de la France, une continuelle protection pour les chrétiens.

Ces fréquentes interventions de l'ambassadeur de France, sans doute remarquées par les ministres des autres pays, amenèrent peu à peu un changement complet dans la forme des capitulations et des traités diplomatiques en usage jusqu'alors à Constantinople. Les principes généraux du droit européen furent adoptés par les vizirs. On reconnut, dit l'histoire de Hammer, l'*égalité des peuples* entre eux. Les traités furent stipulés de la même manière, et le vainqueur perdit le droit d'imposer au vaincu des conditions avec des formules humiliantes. L'historien allemand, qui ne doit pas être suspect en cette occasion, donne le texte d'une formule ottomane qui accompagnait toujours les traités de paix avec l'Autriche ; elle était ainsi conçue : *Accordé gracieusement par le sultan au roi infidèle de Vienne, toujours vaincu.* L'orgueil des Césars autrichiens avait subi trop longtemps cette phrase si blessante; elle disparut enfin. Deux copies absolument identiques furent déposées dans les deux chancelleries, à chaque nouveau traité de paix. Cet usage date de la célèbre paix de Sitvatorok, conclue entre la Porte et l'Autriche. Ce traité, que n'aurait pas signé le grand Soliman, fit faire encore un pas vers la civilisation. Les tributs autrichiens et hongrois furent supprimés. La Hongrie respira, et une digue s'éleva contre la puissance ottomane, qui avait déjà tout envahi, à l'est et à l'ouest, jusqu'au pied du Caucase et des monts Carpathes. Le célèbre historien hongrois

Nicolas Istuanfi est, dit-on, l'un des écrivains qui rédigèrent le traité de Sitvatorok.

Les insurrections prirent, sous ce règne, un caractère alarmant ; l'empire turc expiait le tort de sa trop vaste étendue. On avait oublié depuis longtemps, à Constantinople, cette leçon si sage donnée au grand Macédonien par le roi Porus : « Mets ton pied, lui dit-il, au milieu de cette large feuille de parchemin, les quatre côtés se soulèveront ; mets ton pied sur un des quatre côtés, les trois autres se soulèveront aussi. Si tu veux tout contenir, choisis une feuille de la grandeur de ton pied. »

A la faveur des guerres civiles, des révoltes de spahis et d'une nouvelle guerre contre la Perse, un musulman très-instruit, un légiste célèbre, nommé Abdérame, voulant éclipser, dans le siècle des hérésies, tous les hérésiarques d'Europe et les sectateurs d'Ali, prêcha publiquement à Constantinople une doctrine qui lui fit des partisans nombreux. Il niait Dieu, les religions, la morale, la charité, le paradis, l'enfer, la vertu, et, comme le démon de l'Apocalypse, il créait la religion du plaisir. Cet homme avait une éloquence dangereuse, et les auditeurs le suivaient en foule sur les prairies du Bosphore, où il tenait sa chaire d'athéisme et d'immoralité. Ce novateur fut traduit devant le divan, et les légistes officiels entrèrent en discussion avec lui et firent tous leurs efforts pour le ramener à la doctrine de l'islamisme. Il persista dans la sienne, et fut mis à mort.

Personne, parmi ses auditeurs, n'accepta sa succession.

Mahomet III, qui, au début de son règne, avait voulu affermir sa puissance en égorgeant ses frères, trembla pour son trône lorsque son fils aîné Mahmoud lui demanda la permission d'aller guerroyer chez les Perses. Cet esprit belliqueux trop précoce alarma le sultan, et comme les preuves d'un complot criminel ne manquaient jamais dans ces vieilles et mystérieuses cours lorsqu'il s'agissait de détruire un ennemi ou de s'enlever une crainte, on trouva le complot. Le prince, sa mère et quelques officiers, furent

noyés dans le Bosphore, pour démontrer qu'un projet parricide de cour a besoin de beaucoup de mains pour être exécuté.

Peu de temps après, un derviche appelé par le sultan comme diseur d'aventures bonnes ou mauvaises lui prédit un grand malheur après cinquante-six jours.

Le sultan, très-superstitieux, comme ses ancêtres, fut effrayé de la prophétie du derviche, et, comme son père, il fut atteint d'une sombre tristesse qui le mit au tombeau à l'échéance des cinquante-six jours.

Les historiens ont trouvé cela fort naturel, et ils n'accompagnent d'aucune réflexion et d'aucun étonnement cette merveilleuse coïncidence de la prophétie et de la mort. Il nous sera permis d'aller plus loin que nos devanciers ; c'est le privilége du dernier venu. Le fracas des guerres continuelles étourdit les chroniqueurs à tel point, qu'emportés par l'ouragan des batailles, ils oublient de jeter un regard dans les profondeurs de ce sérail, où tant de secrets sont ensevelis. Cette distraction ne sera pas la nôtre, et s'il faut encore négliger quelques batailles pour faire un essai de découvertes dans le calme orageux du sérail, nous les négligerons sans remords. La moralité de l'histoire nous importe plus que l'exactitude méticuleuse dans les détails surabondants. Ainsi, nous nous arrêterons un peu devant cette prophétie du derviche ; et si elle a paru satisfaisante à quelques historiens trop crédules, nous osons nous inscrire contre elle en faux. Ceux qui doutent des miracles des martyrs chrétiens ajoutent foi aux miracles des derviches musulmans ; c'est dans l'ordre. Quant à nous, le contraire nous paraît rationnel. Il y a dans la mort des deux derniers sultans une punition éclatante, et le derviche avait sans doute le secret de l'avenir ; il était le prophète du passé. Mahomet III avait égorgé ses dix-neuf frères, comme son prédécesseur, mort aussi mystérieusement, en avait égorgé cinq. La politique des sultans pouvait s'accommoder très-bien de ce luxe de fratricides, mais il y avait au fond du sérail des mères au désespoir qui ne pouvaient

approuver le meurtre de leurs enfants, et qui juraient de consacrer à la vengeance les nombreux loisirs et les sombres arcanes du sérail. Pendant les guerres, ces femmes avaient à leur disposition toutes les ressources des intrigues souterraines; elles savaient mettre à profit tant de rivalités, tant de jalousies, tant de haines sourdes, toujours en état d'ébullition chez les vizirs, les courtisans, les femmes et même les gardiens du sérail. Il importait peu à ces mères que la vengeance marchât d'un pied boiteux, *pede claudo*, pourvu qu'elle frappât un coup sûr. Tous les jours, la porte du harem s'ouvrait pour donner une entrée libre aux revendeuses à la toilette, aux colporteuses grecques, juives, arméniennes, qui souvent, dit-on, sous le prétexte de vendre la défroque des sultanes de Perse, nouaient des intrigues avec le dehors et trompaient ou endormaient la vigilance des gardiens noirs et blancs. Parmi ces revendeuses, il s'en trouvait de très-habiles dans l'art de Locuste, art si perfectionné au seizième siècle chez les Florentins. Puis, le moment venu, une main tardive, mais sûre, versait la mort dans le breuvage du sultan. L'agonie était lente, pour faire croire à une maladie naturelle et tromper l'agonisant, le sérail, la ville de Constantinople et même les historiens. Dix-neuf fratricides méritaient bien d'être traduits à un tribunal secret de mères et punis de mort. Le derviche prophète n'était pas sorcier.

Nous avons un motif de plus à l'appui de notre opinion, en voyant Achmet Ier, fils de Mahomet III, monter sur le trône sans recourir à l'acte traditionnel de haute politique. Aucun fratricide ne fut commis. Il est vrai que le nouveau sultan était fort jeune, mais le grand-vizir, connaissant par vieille expérience les habitudes secrètes du sérail, ne lui conseilla pas probablement de suivre l'exemple de ses prédécesseurs, et de souiller de sang les marches du trône aux premiers jours de son avénement. Les mœurs commencent à s'adoucir, comme on voit. L'humanité du sultan Achmet trouvera bientôt un imitateur dans le vizir Lala-Mohammed. Nous

assisterons à un fait inouï jusqu'à cette époque, et d'autant plus extraordinaire que les historiens rapportent qu'à une des dernières guerres en Asie, les Ottomans coupèrent plus de cent mille têtes de prisonniers. Nous n'avons pas osé croire à une pareille boucherie ; nous nous tenons en garde contre l'exagération orientale des rapports officiels, lesquels sont presque toujours en désaccord avec les rapports des historiens persans. On remerciait souvent, à cette époque, Mahomet et Ali pour la même victoire, ce qui nous rend très-circonspect, et nous fait fermer les deux livres sans nous arracher une opinion ; mais nous croyons fermement à l'histoire ottomane, lorsqu'elle rapporte les circonstances mémorables de la prise de la ville de Gran par Lala-Mohammed, dans les premiers jours du règne d'Achmet I[er]. Les Ottomans, vainqueurs, respectèrent pour la première fois la vie de tous les prisonniers, sans distinction d'âge et de sexe ; ils n'érigèrent aucun de ces hideux trophées de têtes qui avaient, jusqu'à ce jour, décoré le chemin de leur victoire ; bien plus, après avoir permis à la garnison de se retirer avec tous les honneurs de la guerre, ils fournirent eux-mêmes les barques qui transportèrent les bagages et les blessés. Par la suite, ils revinrent quelquefois à leurs anciennes habitudes ; la civilisation ne se fait pas en un jour ; mais de ce moment, la férocité native s'adoucit et l'humanité reprend ses droits ; la guerre gardera ses héroïsmes, et ne prodiguera plus ses révoltantes horreurs. Une preuve nous vient encore à l'appui, et nous la trouvons dans une longue guerre entreprise encore chez les Perses, et dans laquelle beaucoup de revers subis par les Ottomans se terminèrent enfin par le succès. Murad-Pacha, ayant succédé à deux vizirs frappés de mort violente, et tenant en son pouvoir les rebelles gouverneurs de la Roumélie et de la Caramanie, usa envers eux d'une clémence inusitée, et prononça ces admirables paroles : *Le pardon est l'aumône de la victoire.* On s'aperçoit que l'Évangile, prêché par un missionnaire à Constantinople, christianise le Coran, à l'insu même de ses sectateurs.

Le sultan Achmet approuva les actes de clémence de son vizir Murad-Pacha, donna des fêtes splendides pour son retour, et lui fit de riches présents.

Tous les États chrétiens s'empressèrent d'envoyer leurs félicitations au sultan. Un nouvel ambassadeur français arriva à Constantinople ; c'était un aïeul de Fénelon, c'était M. de Salignac. Il vint à propos, car, en l'absence de M. de Brèves, le muphti n'avait pas perdu son temps ; les prêtres catholiques, accusés par lui de convertir des juifs et des grecs, furent arrachés à leurs églises et traduits devant le tribunal du divan. Notre ambassadeur, de Salignac, continua l'énergique protection déployée, en ces circonstances périlleuses, par son prédécesseur. Il se rendit chez le sultan, et demanda, au nom du roi Henri IV, la mise en liberté des prêtres, ce qui lui fut sur-le-champ gracieusement accordé. Les prêtres recommencèrent leur mission, et si on se rapporte à cette phase de l'histoire de Constantinople, on conviendra qu'il fallait être doué d'un courage héroïque pour prêcher ainsi l'Évangile au milieu d'une populace fanatique, qui pouvait bien se faire justice elle-même, et rendre nulle la protection de l'ambassadeur et du sultan.

M. de Salignac ne vécut pas assez pour protéger longtemps nos missionnaires à Constantinople ; il mourut l'année suivante, et sa mort suffit pour honorer sa mémoire, et nous montrer quels nobles cœurs se trouvaient dans les hommes de ce temps ; le coup de poignard qui frappa Henri IV dans la rue de la Ferronnerie tua M. de Salignac ; l'ambassadeur fut saisi d'une douleur si grande, en apprenant l'horrible nouvelle, qu'il ne survécut pas à son roi.

Selon l'éternel usage, lorsque l'empire ottoman eut établi une paix générale avec les États chrétiens, et que l'Autriche, surtout, eut contracté avec le sultan une alliance éternelle, les insurrections recommencèrent en Asie, et prirent cette fois un caractère très-alarmant, car elles s'étendirent jusque sur les rives du Bos-

phore. Chose digne de remarque! les guerres avec les Perses étaient la reproduction fidèle des guerres civiles religieuses suscitées en Europe. Les Ottomans de Mahomet regardaient les Perses d'Ali comme des hérétiques. Ce schisme de l'islamisme oriental prenait même sa source dans les mêmes controverses, et les docteurs de la loi tenaient à Bagdad à peu près le même langage sur l'origine de leur religion, que les docteurs suisses et allemands. Sans l'énergie déployée par Murad-Pacha, les hérétiques d'Ali se seraient emparés de Constantinople, et auraient établi sur le Bosphore la triple religion combinée d'Ali, de Mithra et de Bélus. Le principal et le plus redoutable chef de cette insurrection était l'émir Fakreddin, surnommé le Druse. Il y avait du sang chrétien dans les veines de cet homme, et nous sommes étonné de voir que l'histoire n'ait pas donné plus d'éclat à l'apparition de ce personnage. Nos recherches pour le règne de Louis IX, faites dans la bibliothèque du Vatican, nous permettent de remplir cette nouvelle lacune. Un émir du nom de Fakreddin, que Joinville compare au soleil, à cause de son armure éblouissante, fut le plus terrible et le plus loyal des ennemis de saint Louis. Aux sanglantes batailles de Damiette et de Mansourah, les chrétiens virent étinceler le bouclier d'or de cet émir dans le plus fort des mêlées, et les historiens du temps rendent hommage à sa brillante valeur. C'était l'Argant du Tasse. Après les croisades, l'alluvion du flot chrétien descendit dans les vallons du Liban, et il est très-probable que beaucoup de Sarrasins, séduits par le caractère des Français, se sont réunis à eux, et confondus avec les Druses d'origine chrétienne. C'est donc un fait curieux de retrouver quatre siècles après un émir Fakreddin, nommé *le Druse,* engagé chez les Perses contre les Ottomans. Était-ce un chrétien qui, se souvenant de son illustre aïeul et de saint Louis, soulevait les Perses pour replacer l'étendard de la croix sur le dôme de Sainte-Sophie? la conjecture est permise. Les victoires de Murad-Pacha en Perse arrêtèrent Fakreddin et ses alliés. Nous

développerons bientôt cette pensée, lorsque ce prince des Druses chrétiens reparaîtra dans cette histoire, et nous remplirons aussi, à propos de Fakreddin, une lacune laissée dans l'époque des croisades.

A la mort de Murad-Pacha, Constantinople était en train de négocier une paix durable avec la Perse. Ce vizir conduisit les affaires et les armées jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il donna beaucoup de gloire au règne d'Achmet, prince faible, né pour vivre au sérail, et loin des champs de bataille. On reproche à Murad-Pacha des actes de férocité qui souillent sa mémoire, s'ils sont authentiques, et personne ne peut malheureusement les démentir. A Constantinople, les vizirs se chargeaient de faire l'histoire de leurs prédécesseurs, et, en général, ils ne les ménageaient pas. Cela doit nous rendre, sinon incrédules, du moins circonspects. Le plus grand acte de cruauté commis par Murad-Pacha nous paraît peu vraisemblable, et nous croyons avec peine qu'un si grand homme de guerre ait commis un crime pareil. Un jeune enfant ayant été trouvé parmi les rebelles, le vizir ordonna aux janissaires de l'étrangler. Un refus formel répondit à cet ordre. Murad se tourna vers ses pages, et leur livra l'enfant. Nouveau refus des pages. Alors l'illustre vieillard saisit le jeune prisonnier et l'étrangla, en disant : « Le louveteau deviendrait loup. » En contrôlant les faits, nous croyons remplir un devoir peu en usage chez les historiens : la manière dont cette horrible anecdote est racontée provoque notre défiance. Nous comprenons peu ce puissant vizir convoquant le corps des janissaires pour faire égorger un enfant; car nous lisons dans les mêmes histoires qu'après une bataille, *vingt bourreaux* de profession coupaient la tête aux captifs. Nous comprenons encore moins les jeunes pages érigés en exécuteurs de hautes œuvres dans un quartier général où se trouvait un si grand nombre de bourreaux.

Nous entrons cette fois dans tous ces détails d'investigation et de contrôle, parce qu'il s'agit d'un grand-vizir qui a fourni

une glorieuse carrière et qui a été le vrai sultan de Constantinople, sous le règne de l'inutile Achmet Ier.

A peine un traité venait-il d'être signé avec la Perse, et tout de suite les trafiquants de la guerre agissaient avec obstination auprès d'Achmet, pour le pousser à une expédition vers le Taurus. Sous les deux derniers règnes, la guerre en Perse était plus lucrative pour les grands officiers qu'autrefois. L'œil du maître restait au sérail, et les déprédations échappaient aisément au contrôle supérieur; aussi le plus léger prétexte suffisait-il pour faire rompre une trêve. Cette fois, les intéressés murmuraient autour du sultan, parce que le shah de Perse, Abbas Ier, n'avait pas envoyé au jour fixé les deux cents ballots de soie, stipulés comme tribut dans une clause du traité. A cause de ces deux cents ballots, on fit encore une de ces grandes expéditions qui mettaient à sec le trésor public et compromettaient l'immense matériel de l'armée ottomane dans les affreux pays qu'il faut toujours traverser pour aller de Constantinople au centre de l'empire persan. Le grand-vizir Mohammed-Pacha partit donc à la tête d'une nombreuse armée et avec une formidable artillerie, pour réclamer les deux cents ballots de soie; mais dans cette campagne, il perdit ses meilleurs soldats dans les neiges de l'Yaïlak, il y ensevelit ses bagages et ses munitions, et reçut de Constantinople le décret impérial qui le destituait, et nommait à sa place le capitan-pacha Khalil. Achmet nommait des amiraux pour commander ses soldats dans les gorges du Taurus.

Khalil n'obtint aucun succès décisif, et la guerre traîna en longueur.

Un événement de la plus haute gravité détourna les esprits de la guerre persane. Il plut à un nouvel ambassadeur autrichien de faire une entrée triomphale à Constantinople, en étalant l'étendard chrétien en tête du cortége. Or, à Constantinople, pays des prophéties, il en est une qui annonce la ruine de la ville, le jour où la croix chrétienne se montrera en public. Le peuple turc, fort

versé alors dans la connaissance des prophéties, se répandit dans Constantinople, et se livra aux plus grands excès. Le faible sultan Achmet prit une résolution extrême pour apaiser le peuple : malgré le fameux traité de Sitvatorok, il fit arrêter le baron de Czernin, ambassadeur autrichien. Le peuple demanda davantage, selon son usage partout, il exigea la mise à mort des jésuites et des capucins, nouvellement introduits à Galata. On voit que le muphti ne perdait pas son temps. On criait partout : A bas les jésuites ! et seuls tranquilles dans la capitale en feu, les missionnaires catholiques célébraient l'office divin dans l'église de Saint-Benoît. Le sultan Achmet, déjà en guerre avec la Perse et avec les provinces transylvaniennes, déjà compromis du côté de l'Autriche par l'emprisonnement de l'ambassadeur, et craignant de se brouiller avec la France, prit un terme moyen : il fit arrêter quatre jésuites, et donna ordre de jeter au Bosphore le supérieur des capucins. Ces divers actes apaisèrent la fureur de la multitude, et rassurèrent les plus superstitieux du côté des prophéties. Achmet, profitant de la première heure de calme, fit mettre en liberté le baron de Czernin, qui, à son tour, demanda une réparation. Elle lui fut refusée. Pouvait-on l'accorder, d'ailleurs? Réparer l'offense, c'était provoquer une nouvelle insurrection à Constantinople. L'ambassadeur, irrité du refus, quitta la ville pour rentrer en Autriche ; mais une nouvelle avanie lui survint en route, il fut arrêté à Bude, et emprisonné par le pacha, gouverneur de la province. Mathias, empereur d'Autriche, écrivit au pacha et obtint la liberté du baron de Czernin. Chose étonnante ! aucune guerre ne suivit cette violation du droit des gens. Bien plus, le traité de Sitvatorok fut renouvelé.

Peu de temps après, nous dit l'histoire, le sultan Achmet tomba malade et mourut, âgé de vingt-huit ans. Les écrivains turcs louent la sagesse, la modération, la justice de ce sultan, qui a embelli les deux villes saintes, Médine et la Mecque, et a fait bâtir la magnifique mosquée *Alty-Mineraly-Djanis*, la mosquée aux six

minarets. Sous ce prince, l'usage du tabac s'introduisit à Constantinople. La chose vaut la peine d'être mentionnée comme un événement. Les Hollandais, qui avaient fait depuis peu leur premier traité de commerce avec la Turquie, furent les importateurs de la pipe et du tabac chez le peuple ottoman, qui est devenu le peuple fumeur par excellence. Si cet usage eût été introduit deux siècles auparavant, les sultans auraient fait moins de conquêtes. Il a été reconnu depuis, comme l'a dit un poëte oriental, qu'il est doux de passer les heures, l'ambre aux lèvres, et de brûler le tabac de Laodicée, sur les coussins du kiosque, devant l'horizon de la mer.

Achmet, conseillé par le muphti et la sultane favorite, se hâta de proscrire l'usage du tabac, mais il était trop tard. Le peuple et les grands avaient savouré la somnolente douceur de l'ambre jaune; on se révolta contre l'édit impérial. L'insurrection des fumeurs prit un caractère alarmant, et pendant que le peuple poussait des cris furieux contre les conseillers du sultan, les officiers de la cour soutenaient avec le muphti une discussion grave, et demandaient à lire l'article du Coran qui proscrit le tabac et rend la fumée de cette plante désagréable au prophète. Le muphti fouilla dans tous les recoins du livre saint pour y découvrir la plus obscure allusion à l'édit impérial, mais il ne découvrit rien. Mahomet n'avait pas prévu le tabac, et par conséquent il ne l'avait pas défendu. Le faible Achmet, qui, en toute occasion, ne demandait pas mieux que de trouver un prétexte pour apaiser la mutinerie de son peuple, révoqua l'édit, par respect pour le silence du Coran. Le peuple célébra par des chants de joie cette nouvelle décision du sultan; et une flotte hollandaise marchande partit de Constantinople pour approvisionner de tabac les sectateurs de Mahomet. Toutefois, le sultan, toujours conseillé par le muphti, profita du moment pour interdire l'usage du vin et des liqueurs fortes, ce qui était conforme à la loi religieuse, tombée en désuétude depuis le

règne d'un sultan ivrogne. On se soumit. Le tabac fit oublier le vin [1].

Après la mort d'Achmet, l'ordre d'hérédité fut interverti ; on choisit un successeur dans la ligne collatérale. Mustapha, frère d'Achmet, monta sur le trône et apaisa les murmures traditionnels des janissaires, en leur donnant une gratification de trois millions de ducats. Ce prince, dont la vie avait été épargnée contre l'usage, sortait de la prison du sérail, où son frère le retenait par précaution, et en paraissant sur la scène du monde, il ne montra que des facultés affaiblies par une captivité trop longue. La vie morale était éteinte chez lui. Les ministres ne s'en plaignirent pas d'abord, et le peuple trouva une occasion de s'amuser au récit des folies de son maître. Il y avait, en effet, quelque chose de fort récréatif dans les passe-temps favoris de Mustapha Ier, et Constantinople regardait avec stupéfaction cet étrange successeur du grand Soliman. Les temps étaient bien changés. Mustapha s'asseyait dans le kiosque de Sinan, sur le Bosphore, et jetait aux poissons des pièces d'or, malgré les murmures significatifs des janissaires. Après ce jeu, il s'amusait aussi à poursuivre à coups de sabre les jeunes icoglans, et la vue du sang provoquait chez lui des éclats de rire stupides. Quelquefois il appelait des enfants du peuple, leur conférait de hautes dignités, les revêtait d'habits somptueux, et se récréait beaucoup de leur étonnement. Un pareil sultan ne pouvait être pris longtemps au sérieux; un complot de sérail le replongea dans sa prison première, et Osman II, fils d'Achmet, arriva au pouvoir, le 26 février 1618.

[1] Quelques historiens attribuent à l'influence du tabac la décadence ottomane, et la fixent à cette époque où Achmet eut le tort de révoquer le plus sage des édits. Ces historiens attribuent au tabac une influence fatale qui énerve, et a fait d'un peuple de soldats un peuple de fumeurs indolents et efféminés. Pour toute réponse, nous renvoyons à ce paradoxe la défense de Silistrie en 1854. Pendant trois siècles, les Turcs ont consommé une quantité infinie de tabac, et ce long usage, en traversant les générations, n'a énervé ni les soldats ni les généraux ottomans.

Pendant le règne des folies, Mustapha en avait commis une très-grave, qui aurait pu avoir de longues et fatales conséquences pour Constantinople. Les pièces d'or jetées au Bosphore, les icoglans blessés, les enfants du peuple vêtus en vizirs, étaient des jeux innocents auprès de l'acte dont le sultan se rendit coupable, en faisant arracher de son hôtel M. de Sancy, ambassadeur de France, pour le traîner devant le cadi, et en soumettant au supplice de la question le drogman et le secrétaire de la légation française. Il est même très-probable que cet acte de folie ne contribua pas peu à la déchéance du sultan. Aussi le successeur se hâta d'envoyer au roi Louis XIII l'ambassadeur Hussein-Tchaouk, pour présenter les excuses de la Porte Ottomane, et rejeter l'offense sur la folie de Mustapha. Louis XIII fit très-bon accueil à l'envoyé du sultan, et aucune question d'Orient ne sortit de cette affaire. Les deux puissances ratifièrent leur traité de paix.

La Perse, gouvernée par le sage Abbas Ier, offrit la paix à la Porte. Les hérésiarques persans firent alors une concession importante, qui était le gage d'une longue paix. Jusqu'à ce moment, les Perses, sectateurs d'Ali, révoquaient en doute la chasteté d'Aïchah, l'épouse bien-aimée du prophète Mahomet; les chefs de la religion persane promirent que désormais il ne serait porté aucune atteinte à la mémoire d'Aïchah, ni dans les entretiens du peuple, ni dans les satires des poëtes, ni dans les actes religieux. Le muphti de Constantinople fut enchanté de cette concession importante, et son opinion prévalut dans le conseil. La paix fut conclue avec Abbas.

Osman avait alors dix-huit ans; il aimait la guerre; il était adroit à tous les exercices; personne ne lançait une flèche avec plus d'adresse que lui, et les chevaux les plus indomptables obéissaient à sa main. Avec ces qualités, le jeune sultan devait s'accommoder fort peu de la vie indolente du sérail. Deux projets remplissaient son esprit; l'un dont il parlait ouvertement, l'autre dont il faisait un secret à tout le monde. Il méditait la conquête



Rouargue frères del et sc

LE BOSPHORE.

de la Pologne, et voulait s'en servir comme d'un rempart contre la puissance russe, devenue menaçante. Usant ensuite du pouvoir que lui donneraient ses victoires, il se proposait de porter un coup mortel aux janissaires, ces turbulents despotes des sultans. A la veille d'entrer en campagne, il regarda autour de lui pour voir s'il ne laissait pas dans sa cour quelque ennemi secret, quelque rival dangereux. Il n'aperçut que son frère, le prince Mustapha; c'était trop; il le fit étrangler.

Les janissaires, déjà irrités contre Osman, qui les punissait trop souvent pour infraction à la loi de tempérance, accueillirent par de violents murmures cet acte de cruauté fratricide. En même temps, une comète ayant la forme d'un cimeterre apparut à Constantinople. Les devins présagèrent des catastrophes; on voulut s'opposer au départ du sultan; tous les augures étaient funestes. La famine désolait encore Constantinople, à la suite d'un hiver excessif, qui avait changé le Bosphore en glaçon. Osman fut inébranlable; il partit, et conduisit son armée sur les bords du Dniester. Ottomans et Polonais se trouvèrent en présence devant la forteresse de Choczim. Le roi de Pologne Vladislas, âgé de treize ans, marchait à la tête de ses troupes. En additionnant leurs âges, les deux généraux avaient trente et un ans.

Les Ottomans remportèrent un premier avantage sur les Polonais, grâce, dit un historien turc, au courage de six cents Français, enrôlés sous l'étendard du croissant. Les revers arrivèrent ensuite. Osman perdit, dans cette désastreuse campagne, quatre-vingt mille hommes et cent mille chevaux; les historiens ottomans donnent à peu près la même perte aux Polonais. La seule chose qui puisse fixer l'indécision entre les deux rapports, c'est qu'Osman reprit le chemin de Constantinople, ne fit aucune conquête, et destitua le grand-vizir. La ville fut illuminée par ordre du sultan. On conclut la paix avec la Pologne, qui tendait à s'allier avec la Russie; le traité fut signé le 6 octobre 1621.

Ayant manqué son opération du côté de la Pologne, Osman

trouva fort à propos, comme prétexte d'une nouvelle guerre, les troubles suscités en Asie par l'émir Fakreddin. Une grande flotte fut équipée pour cette expédition. Les janissaires se doutaient de la haine que leur portait le sultan ; ils craignaient un coup d'autorité après une campagne heureuse, et ils donnèrent hautement leur désapprobation à ce projet de guerre. Osman répondit en donnant le signal du départ et en faisant transporter sa tente de voyage de l'autre côté du Bosphore, à Scutari. Aussitôt la révolte éclate. Les janissaires et les spahis demandent les têtes du vizir et des hauts dignitaires, conseillers du sultan. On les leur refuse. Les soldats déjà embarqués devant le château des Sept-Tours abandonnent les navires et viennent ajouter de nouvelles forces à l'insurrection prétorienne. Tous marchent au sérail, enfoncent les portes, délivrent Mustapha Ier, et le proclament sultan une seconde fois.

Osman crut apaiser la révolte en envoyant l'aga porter des paroles de conciliation aux janissaires ; l'aga fut massacré avant le premier mot. Mais rien n'était accompli tant que le sultan vivait. On s'empare d'Osman, on l'accable d'outrages, on essaye vingt fois à son cou le cordon de mort, on le soumet à toutes les agonies ; le jeune sultan se défend seul contre une armée d'ennemis ; il les harangue, les supplie, les insulte ; on l'enferme dans le château des Sept-Tours ; on l'égorge enfin, et on envoie des lambeaux de son cadavre à la sultane Validé, mère de Mustapha.

Ici nous retrouvons encore un chapitre de l'histoire du monde, et nous le livrons à l'expérience éternellement oublieuse de l'humanité. Peu de jours après la mort d'Osman, les janissaires se mirent à le regretter ; ils vantaient son courage, ses qualités brillantes, son génie, déjà si remarquable chez un prince de dix-huit ans. Une nouvelle insurrection éclata autour de la tombe du sultan égorgé. — Pourquoi as-tu fait mourir notre courageux Osman ? s'écriaient les janissaires devant le palais de Daoud-Pacha et devant les maisons des dignitaires qui avaient

trempé dans le meurtre, pour obéir au vœu des prétoriens du sérail. L'histoire ne nous dit point ce que répondaient à ces étranges accusations les dignitaires et Daoud-Pacha ; mais, à coup sûr, si de bonnes raisons avaient pu les sauver, ils auraient apaisé les janissaires. Un peu de calme reparut dans Constantinople, lorsque les janissaires eurent vu tomber les têtes des assassins d'Osman.

Dans cette nouvelle période du règne de Mustapha, l'histoire de Constantinople est un tissu de folies. La vie de tout un peuple semblait soumise à l'influence d'un sultan idiot. Les janissaires et les spahis épuisaient le trésor par de continuelles exigences ; il fallut vendre la vaisselle impériale et les étriers d'or pour subvenir aux besoins. Les provinces, qui jugent toujours mieux que les capitales, éclatèrent en murmures contre la milice des janissaires, qui avait eu seule, jusqu'à ce jour, le privilége de murmurer. Ces prétoriens faisaient aussi subir des avanies aux consuls des États européens et aux couvents religieux. De vives remontrances, parties des chancelleries de France, d'Angleterre et de Venise, arrivèrent au divan. L'ambassadeur français, Harlay, comte de Cézy, parla énergiquement et défendit surtout les intérêts des corps religieux. Le grand-vizir Merré-Hussein, qui gouvernait pour un sultan imbécile, mit la tyrannie à la place de la justice, et ne put rien corriger de ce désordre, qui ruinait les finances et les institutions, et diminuait les revenus tout en écrasant le peuple d'impôts. On crut remédier au mal en déposant, pour la seconde fois, le sultan Mustapha ; les portes de sa prison s'ouvrirent et se refermèrent encore sur lui.

---

## XIV

Murad, fils d'Achmet, était âgé de douze ans, lorsqu'il succéda à son oncle Mustapha l'idiot. Son avénement eut lieu le 10 septembre 1623. Le nouveau commandeur des croyants se rendit à la mosquée de Sélim pour ceindre le sabre, selon l'usage, et l'armée l'accueillit par d'enthousiastes acclamations.

Les janissaires, instruits par le vizir du déplorable état des finances, ne demandèrent rien, comme largesse de joyeux avénement; mais ce ne fut qu'un sursis, ils craignirent de laisser tomber en désuétude une coutume très-lucrative, et ils murmurèrent à la nouvelle que le trésor venait de recevoir quelques subsides. Le vizir marchanda, on leur offrit un à-compte; ils exigèrent tout, et pour payer toute la somme et se rendre les janissaires propices, le sultan épuisa son petit trésor particulier.

De tous les fléaux qui ont désolé cette malheureuse ville de Constantinople, le plus horrible est, sans contredit, cette intolérable milice prétorienne, et elle sera bien justement frappée quand viendra le jour de son trop tardif châtiment.

La paix conclue sur des bases durables avec la Perse fut rompue; la mauvaise foi d'Abbas ramena la guerre, il assiégea et prit Bagdad sur les Ottomans.

Deux autres guerres éclatèrent aussi sur les deux rives de la mer Noire. Un chef de rebelles, nommé Abaza, se déclara le vengeur des meurtriers d'Osman, et se mit en campagne dans

l'unique but de massacrer des janissaires, auteurs présumés du crime. On envoya des troupes contre lui, mais quelques revers éprouvés ne le découragèrent pas.

Du côté de Varna et d'Andrinople, la guerre prit un moment un caractère plus sérieux. Les cosaques s'avancèrent jusqu'au Bosphore, et répandirent la terreur dans Constantinople. Ils avaient remonté le détroit sur des barques si bien construites, qu'elles glissaient sur l'eau du détroit avec une célérité incroyable; elles avaient un gouvernail à la proue et à la poupe, disent les historiens.

Ainsi menacé sur les deux rives, le jeune sultan se vit assiégé dans le sérail par les janissaires. Le vieux ministre Mohammed, plus qu'octogénaire, avait encouru la disgrâce des prétoriens turcs, et sa tête était réclamée à grands cris. Le sultan, pour sauver la vie de son vieux ministre, promit aux janissaires de faire vendre ses biens; on voulait sa tête, on la réclamait avec un acharnement inouï, et on menaçait même le jeune Murad du sort d'Osman, si le vizir n'était pas mis à mort. Il fallut faire cette terrible concession à une milice insatiable, qui se soumettait après satisfaction reçue, et se révoltait encore le lendemain.

Le rebelle Abaza comprenait seul de quelle manière il fallait se conduire avec les prétoriens. Si ce redoutable vengeur d'Osman eût été vizir à Constantinople, l'anéantissement des janissaires eût été devancé de plusieurs siècles. A Erzeroum, pendant la révolte de Constantinople, tous les janissaires étaient exterminés par le vainqueur Abaza. Un bon nombre échappa au carnage dans le premier moment; ils se déguisèrent, en se revêtant de longues robes persanes, qui cachaient le *crevé* délateur de leurs *brayes*, et laissaient le genou dans sa nudité, pour épargner l'étoffe dans les fréquentes génuflexions du métier. Reconnus à ce signe distinctif, ils furent tous égorgés. Un seul, dit-on, porta la nouvelle du massacre à Constantinople. Khalil-Pacha fut chargé de prendre Erzeroum et de punir le rebelle Abaza. Ce siége dura

deux mois, et se termina par la retraite de l'armée ottomane, qui périt presque tout entière dans les neiges du Taurus.

Une maxime du Coran, écrite sur les portes de Constantinople, amenait souvent sur le Bosphore des princes étrangers orientaux, qui croyaient aux maximes et venaient demander des secours au sultan, souverain du monde. A cette époque, le plus illustre de ces pèlerins du malheur fut le prince Baï-Can-Kor. Il avait des droits à un trône héréditaire, et demanda des troupes au sultan. L'heure était peu favorable. Constantinople avait besoin de se secourir elle-même. Le sultan trouva dans le Coran des maximes de consolation pour les princes malheureux, et refusa les secours à Baï-Can-Kor.

Ce prince déshérité reprit le chemin de l'Inde, et se fit derviche dans une grotte de l'Himalaya.

Cependant Khosrew, nouveau grand-vizir, partit pour réparer devant Erzeroum les échecs de son prédécesseur. Ces fréquentes campagnes de Perse sont aujourd'hui, comme nous l'avons déjà remarqué, l'étonnement des stratégistes et des voyageurs modernes; on ne saurait assez admirer le courage, l'énergie, la vigueur de ces soldats ottomans, qui recommençaient si souvent ces campagnes, où la nature était cent fois plus redoutable que l'ennemi. Rien, dans l'histoire des peuples guerriers, ne nous paraît comparable à ces expéditions, dont une seule suffirait à la gloire d'un peuple. Et ces expéditions se renouvellent plusieurs fois sous tous les règnes. A tout moment nous assistons au départ de quelque armée qui, sortie de Constantinople, va traverser des sables de feu, des déserts sans eau, des montagnes de neige, traînant avec elle une artillerie formidable, pour aller soumettre un rebelle, ou punir une violation de traité, sur le Tigre, l'Euphrate, et jusque dans le pays des Chaldéens. Vingt campagnes désastreuses, vingt armées ensevelies sous les avalanches du Taurus, ou décimées par la peste, la famine ou la soif, ne détournèrent jamais un sultan d'une guerre nouvelle dans les mêmes pays, si

le devoir ou l'ambition l'exigeait. On trouve toujours de nouveaux vizirs, tout prêts à traverser encore ces landes de feu, ces montagnes de glace, ces vallons de neige, qui sont l'immense sépulcre d'un monde ottoman[1].

Ainsi nous retrouvons un nouveau vizir et une nouvelle armée devant Erzeroum. Cette fois, la marche des Ottomans a été si rapide, que le rebelle Abaza, surpris par l'attaque, est obligé de capituler. On s'attend naturellement à voir Abaza décapité à cause de sa rébellion. Le bon sens du vizir vainqueur triomphe dans cette affaire; il traite le rebelle avec les plus grands égards, il lui fait présent d'un caftan d'honneur, et le ramène à Constantinople, où le sultan renchérit sur son vizir et lui confère de hautes dignités.

L'histoire n'explique pas ces bons procédés du vizir et du sultan, elle s'en étonne même en les rapportant. Nous allons essayer encore de remplir une lacune. La réception si amicale faite au rebelle Abaza nous paraît fort naturelle. Le vizir et le sultan, ennemis tous deux des janissaires, récompensaient dans Abaza le courageux dompteur de ces féroces miliciens, et ils oubliaient le rebelle. Sans doute, la politique réservée de ces deux hommes leur interdisait de donner hautement le motif de leur prédilection en faveur d'Abaza; mais le silence était compris par l'action.

Une nouvelle campagne recommença en Perse, campagne désastreuse entre toutes. Khosrew-Pacha conduisait l'armée ottomane; les devins avaient prédit malheur.

Tous les obstacles qu'une armée peut rencontrer s'accumulèrent devant les soldats du vizir, et indépendamment des calamités ordinaires, le Tigre et l'Euphrate avaient débordé. Ces deux fleuves réunis formaient une mer limoneuse, qui, par intervalles, laissait voir des villages insulaires, ou des cimes d'arbres

[1] Il y a un dicton vulgaire dans nos ports du Midi, et qui est même venu dans le Nord. Ce dicton n'a pas été inventé sans un bon motif : *Fort comme un Turc.*

et de minarets. Toute l'artillerie disparut dans les eaux. Un froid excessif ramenait au printemps toutes les horreurs d'un hiver du Nord. Cette guerre, survenue à la mort d'Abbas Ier, ne donna aucune victoire aux Ottomans et les découragea même; on échoua devant Bagdad et Erzeroum, et on vint se retrancher dans Alep. Le sultan révoqua le vizir Khosrew, comme responsable de tant de désastres, et envoya Hafiz-Pacha pour continuer la campagne. Ce choix déplut aux soldats; ils s'étaient mutinés et découragés sous Khosrew, mais quand ils virent arriver un successeur, ils prirent le parti de leur ancien général et voulurent le forcer à garder le commandement. Le rusé Khosrew, qui avait son plan tout prêt, harangua les soldats, leur conseilla la soumission, et se retira humblement devant Hafiz.

C'est à Constantinople que Khosrew allait secrètement agir et se venger.

La campagne fut sans résultat; Hafiz ne fit pas mieux que son prédécesseur, et se rendit auprès du sultan pour lui rendre compte de sa mission. Les sourdes intrigues de Khosrew éclatèrent alors au grand jour, une révolte, préparée avec adresse, fit entendre des cris de mort autour du sérail. Les janissaires demandaient la tête d'Hafiz-Pacha.

On demandait à la fois les têtes du grand-vizir, du muphti, de l'aga, et des quinze favoris du sultan.

Murad avait alors dix-huit ans à peine; jamais plus jeune souverain ne se trouva dans pareille position; le courage et le sang-froid ne l'abandonnèrent pas; il favorisa la fuite d'Hafiz, et lui dit en le quittant : « Que Dieu veille sur toi! »

Les rebelles, ne voyant rien arriver, firent le siége du palais impérial; ils escaladèrent les murs, brisèrent les portes et envahirent les cours. Le sultan monta sur son trône, et reçut les rebelles comme fait un roi pour une réception d'ambassadeurs. Alors les scènes de violence qui précédèrent la mort d'Osman éclatèrent de nouveau; en général, les rebelles imitent toujours ce

que d'autres ont fait dans les mêmes occasions. Murad les harangua, et ne put rien obtenir; l'irritation était au comble chez les spahis et les janissaires. Le jeune sultan n'accordait rien, et c'était sans doute un beau spectacle, comme l'histoire n'en offre point dans les crises émouvantes qui accompagnent la chute des empires. Un enfant, revêtu des insignes de la puissance souveraine, assis avec un calme stoïque sur le trône de Mahomet II, et dominant une invasion de barbares dans son palais. Murad allait périr, lorsque le vizir Hafiz reparut, vint se placer à côté de son maître, et le supplia de le livrer aux assassins, pour délivrer le trône. Ce dévouement arracha des larmes au sultan; on voit si peu de ministres se comporter comme Hafiz en pareille circonstance! Murad ne se laissa pas vaincre en générosité par son vizir; il ne céda pas. Alors l'héroïque Hafiz tira son poignard, se précipita sur les janissaires, en tua deux, et fut déchiré en lambeaux. Le sultan indigné se leva, étendit ses mains sur les rebelles, et s'écria : « Infâmes, qui ne craignez ni Dieu ni votre souverain, que la malédiction soit sur vous! vous trouverez un jour votre juste châtiment! »

La prédiction de cet enfant fut accomplie, mais trop tard.

Les rebelles, après avoir dévoré leur proie, abandonnèrent le sérail.

On trouve dans l'histoire de graves reproches adressés à ce jeune sultan, dont le caractère doux se transforma si vite. Hélas! il faut avoir peut-être plus de tolérance, et mieux étudier les mœurs et les époques. Les scènes terribles dont nous venons de parler n'étaient pas faites pour maintenir la douceur dans l'âme d'un souverain. Il y avait de quoi changer Titus en Néron, en l'absence de l'Évangile. Murad jura de punir énergiquement tous les chefs et les instigateurs de cette révolte, en commençant par Khosrew, qui fut étranglé. Cette punition irrita de nouveau et plus que jamais les spahis et les janissaires. Trois des favoris du sultan tombèrent entre les mains de ces furieux, qui les mirent

à mort. Constantinople fut livrée à la sédition militaire; on égorgea les amis et les parents d'Hafiz; des mares de sang rougissaient les places publiques; les torches étaient prêtes, on allait incendier la ville pour venger la mort de l'ancien vizir. Le jeune sultan se mit à la tête d'une garde fidèle, monta à cheval, le cimeterre au poing, et livra aux rebelles, dans les rues de Constantinople, une bataille d'extermination; toujours le premier dans le péril, il s'élançait sur les groupes les plus menaçants, et les dispersait à la pointe du fer ou par sa parole souveraine. L'énergie du sultan sauva Constantinople. Cette armée de factieux se rendit à l'Hippodrome, sur l'ordre de Murad, et là, il leur fit jurer fidélité sur le Coran, avec cette formule : *Par Dieu, avec Dieu, au nom de Dieu.*

Maître de la révolte, le sultan ne mit plus de bornes à ses vengeances; tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir pris part aux derniers événements furent mis à mort, à Constantinople et dans les provinces. Un violent incendie ayant éclaté à Galata, un ordre impérial proscrivit, sous peine de mort, l'usage du tabac, et fit fermer tous les lieux publics où on se rassemblait pour fumer et boire du café, ces lieux étant soupçonnés d'être des rendez-vous d'incendiaires et de factieux. Enfin, la colère de la vengeance devenant aveugle, le jeune sultan fit mettre à mort le chef suprême de la religion, le muphti. En tout autre moment, un acte semblable eût soulevé Constantinople contre le sacrilége commandeur des croyants; mais la terreur inspirée par Murad était si grande, que pas un fidèle ne remua. Bien plus, le jeune sultan, après l'exécution du muphti, se rendit seul à l'Hippodrome, et se livra, comme dans les jours ordinaires, à l'exercice du djerid. Le peuple assista paisiblement à ce spectacle, et applaudit l'adresse de son jeune et gracieux souverain.

Sans vouloir établir entre Murad et Néron un parallèle impossible, et surtout injuste au point de vue chrétien, nous remarquerons un rapprochement singulier entre ces deux empereurs,

tous deux à la fleur de l'âge, lorsqu'ils se montrèrent prodigues de sang humain. Nous venons de voir Murad se donnant en spectacle à l'Hippodrome, après tant de jours lugubres, couronnés par le meurtre du chef de la religion. Ainsi, le jeune empereur romain, après les tragiques exécutions qui couvraient Rome d'épouvante, traversait la ville en litière depuis le Palatin jusqu'au mont Vatican, où se déroulait l'immense ellipse du cirque bâti par lui, et là, souriant à la foule et le front ceint de laurier, il montait sur un char et doublait sept fois la borne avec une admirable sûreté de coup d'œil et aux applaudissements du peuple romain.

Il est indubitable que le sultan Murad avait reçu en naissant un caractère paisible et un grand esprit de justice; mais les meilleurs naturels se détériorent souvent sur le trône, soit par leurs propres excès, soit par les excès des autres. On commence par des punitions équitables, on tente, comme Murad, des efforts surhumains pour défendre sa vie et la paix de son empire; puis, comme la répression équitable des crimes donne naissance à des haines implacables et sourdes, il faut continuer jusqu'au bout et laver les vieilles taches de sang avec du sang nouveau. Alors une vapeur funèbre monte au front du souverain; les notions du juste et de l'injuste se confondent dans sa tête; sa colère ombrageuse ne distingue plus l'innocent du coupable, et si les remords viennent à murmurer en lui, il veut s'étourdir, et cherche dans de nouveaux crimes l'apaisement de ses remords.

Le moment approche où Murad démentira tout ce que la pureté de son adolescence promettait à son avenir.

L'émir Fakreddin donnait de sérieuses inquiétudes au sultan; on le soupçonnait, et avec raison, de favoriser les chrétiens. C'était un ennemi qui se présentait sous une forme nouvelle, avec son nom arabe et ses alliances mystérieuses. Il avait fait un voyage secret en Toscane, où il avait eu des conférences avec le grand-duc Ferdinand II. De retour parmi les siens, il avait

adopté les costumes européens, et favorisé hautement les progrès du christianisme dans le Liban.

Le nom de Fakreddin est écrit pour la seconde fois dans cette histoire, et dès sa première apparition, nous avons pris sur nous de hasarder une conjecture, qui, cette fois, nous paraît tout à fait probable, et comme elle se rattache à notre plan, nous la traiterons avec plus de détails, comme toute chose qui nous paraît providentielle et conductrice de la civilisation chrétienne. Usant des droits de l'historien, nous rentrerons dans le passé, pour mettre en relief cette grande figure de Fakreddin, le généreux ennemi de saint Louis, et nous saisirons avec empressement cette occasion offerte de remplir une lacune, laissée par nous, à dessein, dans le chapitre des croisades ; ce ne sera donc pas un épisode rétrospectif, mais une grande page, étroitement liée à l'histoire de ce nouveau Fakreddin, l'ennemi de Murad [1].

Le sultan qui commandait à Damiette comme au Caire était Malek-Saleh-Nag-Maddin, fils de de Malek-Kamel, célèbre par la victoire qu'il remporta à Mansourah sur l'armée de Jean de Brienne. Au moment où les croisés de Louis IX apprêtaient leur débarquement, le prince musulman était à l'agonie, et les infidèles, ne le voyant pas paraître, formèrent tout de suite le complot de l'assassiner et de se nommer un chef jeune et vaillant. Les plus hardis des conjurés pénétrèrent jusqu'à l'appartement où reposait Malek-Saleh-Nag-Maddin, et, le trouvant dans un état de pâleur et de faiblesse mortelles, ils furent profondément émus,

[1] Dans le récit de la croisade, qui va commencer au débarquement de saint Louis à Damiette, tous les faits principaux sont empruntés aux mémoires de Joinville et au manuscrit de Vulpiano, que j'ai traduit à Rome en 1834, dans les archives du séminaire du Vatican. Des fenêtres de cette bibliothèque, contiguë à la basilique de Saint-Pierre, on aperçoit le dôme de Saint-Onuphre, qui couvre le tombeau de Torquato Tasso, l'Homère des croisades. C'est l'histoire du premier émir Fakreddin, étroitement liée à l'expédition de saint Louis. J'ai essayé de donner à ce récit la forme historique, en respectant avec scrupule les faits et les détails principaux, empruntés aux sources originales.

cachèrent leurs armes d'assassins, et tombèrent à genoux devant leur maître agonisant.

Un chef jeune et brave ne tarda pas de se montrer pour commander les infidèles; c'était Fakreddin, qui appartenait aux races puissantes du désert.

Ce prince musulman excita l'enthousiasme de son armée lorsqu'il parut devant elle. Sa valeur éprouvée dans cent combats, son mâle visage, sa grâce de cavalier, et surtout son costume vraiment merveilleux, lui gagnèrent tous les cœurs. — *Il portait*, dit Joinville, *des armes de fin or, si reluisant que, quand le soleil y frappait, il semblait que ce fût proprement le soleil.*

De la proue du vaisseau amiral, on distinguait ainsi tous les mouvements de l'ennemi sur la plage, et les *Français*, ajoute Joinville, *trouvaient fort étrange et épouvantable à ouïr le tumulte des cors et nacaires.* — *Mais*, dit un autre historien, *ils se complaisaient fort à voir la riche armure de Fakreddin, qui volait sur le rivage comme un soleil à cheval.*

Le paysage donnait aussi de grandes surprises aux chrétiens venus des ports d'Italie, d'Espagne et d'Aigues-Mortes; quelques pèlerins partis du cloître Saint-Trophime d'Arles affirmaient que ce pays ressemblait beaucoup aux terres basses qui forment l'embouchure du Rhône, ce qui était vrai. On admirait surtout la jeune et brillante ville de Damiette, qui semblait sortir de l'eau, avec une couronne de minarets de granit rose, de dômes d'azur et de croissants d'or.

Au coucher du soleil, les religieux, partis du couvent de Lorette pour aller fonder en Syrie le monastère du Carmel, entonnèrent, à bord du vaisseau amiral, cette hymne admirable qui semble avoir été créée pour la mer et les marins :

Ave, maris Stella,
Dei Mater alma,
Atque semper Virgo,
Felix cœli Porta.

Aussitôt toute l'armée, depuis le roi jusqu'au dernier matelot, entonna l'hymne des mariniers, qui s'éteignit sur l'horizon avec le dernier rayon du jour.

Le roi ne donna que deux heures au sommeil ; il s'entretint jusqu'à l'aube avec ses frères, la reine Marguerite et la princesse Henriette d'Anjou : il agissait comme un père en danger de mort, qui dicte avec calme ses suprêmes volontés à sa famille. Lorsque les dernières étoiles pâlirent à l'ouest, la messe fut dite par le cardinal-légat, sur le vaisseau *la Monnaie*, au milieu d'un profond recueillement dont le roi donna l'exemple. Soldats, marins et chefs, tout le monde était prêt pour donner son sang à la grande journée qu'allait éclairer le soleil d'Orient.

Louis, non par orgueil, mais par noblesse guerrière, se revêtit de sa plus riche armure, pour montrer de plus loin le roi de France à ses amis et à ses ennemis. Rien n'était beau à voir comme sa cotte d'armes d'or, taillée en dalmatique et descendant jusqu'aux genoux ; le heaume qui couvrait sa tête était cerné d'une fine couronne d'or, faite de petites croix *potencées*. — Ses *chausses* de fer étaient tissées de mailles doubles, ayant la couleur de l'argent brut ; son cheval, tout prêt aussi à la bataille, avait un caparaçon de cuir et de mailles de fer, pourpointé avec des lames et des plaques de même métal.

La reine Marguerite s'avança et agrafa l'épée à la ceinture du roi. L'impératrice Marie arma le sire de Joinville, qui, le premier, l'avait saluée à Chypre ; la princesse Henriette d'Anjou arma le comte de Jaffa ; Henriette de Saint-Pol, Hélène de Longueval, les autres dames de la cour armèrent les chevaliers du vaisseau royal. Le cardinal-légat donna sa bénédiction au roi, aux princes et à l'armée ; des fanfares de cuivre éclatèrent partout comme la voix de la France, pour annoncer le signal du débarquement, parti du vaisseau du roi. Le soleil, cet éternel témoin des grandes choses, se levait sur la vieille Égypte, pour lire encore une de ces

pages orientales comme les écrivirent sur ses domaines Sésostris, Alexandre et Jules César.

Le roi descendit le premier sur le radeau de débarquement remorqué par la chaloupe où flottait le *cendal* écarlate de l'oriflamme; il se dirigeait vers la pointe droite avec ses frères, le cardinal-légat, Thibault de Montléard, grand-maître des arbalétriers, le comte de la Marche, et l'élite des chevaliers bannerets de France.

La pointe gauche était commandée par le comte de Jaffa, de la maison de Brienne. Il entraînait avec lui les chevaliers de Chypre et de Palestine, et, à sa droite, marchaient les Anglais du comte de Salisbury.

Une forte brise qui se leva jeta quelque désordre dans le plan de descente, mais les plus braves étaient toujours en avant. On les reconnaissait de loin à leur bannière hautement déployée. C'étaient les maisons de Bourgogne, qui portaient *de gueules à un aigle d'argent;* Joinville, qui portait *d'azur à trois brayes d'or;* Anjou, qui portait *de gueules à une escarmouche pommetée d'or;* Bretagne, avec *ses hermines;* Brienne, avec son *lion superbe;* Luxembourg, qui portait *d'argent au lion de gueules.* Rien n'était merveilleux aux yeux et au cœur comme ce nuage de bannières carrées, de *pennons*, de *guidons*, de *fanons*, tous chargés des splendides hiéroglyphes de la noblesse française, et poussés par le vent sur la terre d'Égypte, avec le *labarum* de Constantin, ce premier signe héraldique des chrétiens.

C'était un spectacle immense, et l'homme ne verra jamais rien de pareil. L'embouchure de cet auguste fleuve, qui est une mer, disparaissant tout entière sous quinze cents navires; une armée couverte d'armures d'or, d'argent et de fer, et de cimiers de toutes couleurs; une forêt de lances et de banderoles scellées du signe rouge de la croix; et dans toute cette armée, faite de vingt nations, une seule pensée, une seule âme, une seule foi : princes, barons, chevaliers, soldats, pèlerins, ouvriers, artisans, laboureurs, tous

ayant le même cri aux lèvres, le même vœu au cœur; d'un côté, le jeune croissant qui s'élève; de l'autre, le signe du Christ, déjà vieux de douze siècles; face à face, le prophète de Médine et l'Homme-Dieu de Nazareth, sur ce fleuve du Nil, qui a vu tomber ses temples, périr ses dieux, devant cette Égypte dont il ne reste que la poussière, le désert, le néant.

Un cri semblable au mugissement du kamsin s'éleva autour de Damiette. Fakreddin entraînait vers la pointe gauche la tribu arabe des Benou-Kenanch, la plus redoutable tribu de l'Orient. Les éperons français venaient de retentir sur le rivage, et le comte de Reims et le sire de Joinville arboraient l'oriflamme à un palmier.

En ce moment, la reine, les princesses et les femmes qui avaient suivi l'armée, s'agenouillèrent sur le pont des navires et prièrent pour la France et pour le roi.

Jamais prières ferventes ne montèrent à Dieu dans un lieu plus saint et un moment plus solennel. Du pont des navires on apercevait, dans un lointain lumineux, les horizons de la Syrie, l'auréole du Thabor, les déserts où passa Moïse, les champs de bataille de Josué et les plages où s'embarquèrent les apôtres Pau et Pierre, lorsqu'ils allaient à Rome et à Corinthe, prêcher la foi de Jésus-Christ. Le Nil, ce fleuve mystérieux dont l'inondation est une fécondité; le Nil, qui a tout vu, était encore témoin de cette scène merveilleuse. Ce fleuve roule, depuis quatre mille ans, une histoire immense dans ses ondes. Sous les premières dynasties, l'Égypte était une longue ville, faite de mille cités opulentes, dont le Nil était le ruisseau. Son lit majestueux reflétait jusqu'à la mer une succession d'obélisques, de temples, de pilastres, de pyramides, de colosses, de sphynx, tous taillés dans le granit de la chaîne libyque, épuisée par vingt générations d'architectes et de sculpteurs. Le Nil a vu naître, dans sa presqu'île de Méroé, la secte des gymnosophistes, la religion du soleil, la sagesse des mages, les mystères d'Isis, les sciences des astronomes, la foi

dans l'immortalité. Le Nil a porté Moïse à la fille de Pharaon, Alexandre au temple de Jupiter, Antoine à Cléopâtre; c'est-à-dire qu'il a baptisé à leur aurore les trois plus puissantes civilisations de l'univers : celle qui annonçait le vrai Dieu au monde; celle qui ouvrait le premier sillon de l'Occident vers les rivages de l'Inde; celle qui fondait l'empire des Antonins, de Jules II et de Léon X. Le Nil a baigné les pieds des premiers pèlerins de la Palestine et des soldats de Tancrède et de Godefroy avec les mêmes ondes qui, depuis quarante siècles, rongent les orteils des deux colosses de Memnon. Aujourd'hui, c'est-à-dire à l'époque de cette histoire, ce fleuve voit passer Louis IX et la France chrétienne; il sera encore témoin d'une bataille acharnée, lui qui a roulé tant de cadavres depuis Cambyse, et sa destinée n'est pas à sa fin : il verra bien d'autres merveilles que l'avenir garde dans ses arcanes; tout ce qui se fera de grand sur le monde doit être inauguré aux bords du Nil, fleuve dont les sources sont inconnues, comme ces prophéties orientales qui promettent à l'Occident chrétien les royaumes de Moïse, du Christ et du Soleil.

On eût dit que tout l'Orient en armes était accouru aux embouchures du Nil pour repousser l'Occident : c'est que depuis trois mois le cri de guerre avait été poussé de Damiette à Ptolémaïs, d'Alexandrie à Éléphantine. Le fanatisme musulman avait réveillé toutes les tribus belliqueuses endormies sur les deux rives du Nil, dans les cryptes de la chaîne libyque; dans les ruines de Thèbes, de Tentyris, d'Achmounéim, d'Arsinoé, d'Ipsamboul; dans les pyramides de la presqu'île de Méroé, berceau des gymnosophistes; dans l'oasis d'Ammon, silencieux depuis Scander le Grand; dans les gorges funèbres de Pétra, la ville sans histoire; et jusque sur les grands chemins de palmiers et de sable qui conduisent, par les détroits d'Ormus et de Suez, aux frontières des domaines indiens. Ces guerriers du désert avaient pris leur vol comme des oiseaux de proie, les uns montés sur des chevaux sans mors, comme les Numides de Syphax; les autres en cara-

vanes, comme les tribus nomades des premiers jours du monde, ou s'abandonnant au cours du Nil, de cataracte en cataracte, depuis Syène jusqu'à l'oasis de Syouah : étrange et formidable armée, composée de toutes les teintes du tropique, soldats aux visages de cuivre ou d'ébène, nus ou vêtus d'un lambeau de laine; sphynx vivants, couronnés des bandelettes d'Isis; centaures échappés à la colère des Lapithes; races d'hippogriffes envolées des cavernes du Mokatam; monstres produits par les mystérieux hyménées des amours abyssins, tous nés pour la destruction, nés pour incendier les villes et ravager les tombes; tigres et hyènes selon l'occasion, ayant besoin de tous les assouvissements de leurs appétits pour satisfaire les exigences d'un sang brûlé par le sable, le kamsin et le soleil; tous arrivant à la bataille comme à une fête, avec des hurlements de bêtes fauves, avec des cris stridents, des sifflements de reptiles, des râles aigus, comme si tous les monstres de Barca sortaient de leurs solitudes pour envahir le domaine de l'homme et faire pleuvoir sur la terre un déluge plus horrible que le premier, un déluge de sang.

Aujourd'hui, avec nos nouvelles ressources de guerre, deux cent mille hommes fauves, réunis sur une plage basse comme celle de Damiette, seraient très-peu redoutables pour un débarquement. Deux frégates s'embosseraient contre la pointe droite et la pointe gauche et verseraient la mitraille avec une prodigalité si soutenue, qu'il ne resterait sur la rive que du sable et du sang. Mais en 1249, le courage n'avait pas le canon pour auxiliaire. Dans une affaire si formidable, il fallait que chacun fît son devoir, payât de sa personne et se prît corps à corps avec ces monstres abyssins; il fallait être comme Louis IX et ses compagnons, deux fois Français et chrétiens.

Après Joinville et Baudoin de Reims, le roi s'élança sur la plage, ne voulant plus permettre à un troisième de le devancer.

En voyant le roi tomber à cheval sur les infidèles, comme l'archange d'Héliodore, les plus braves n'attendirent plus leur

tour de débarquement ; sur toute la ligne du fleuve, les cavaliers se jetèrent à la nage et engagèrent la bataille avec une furie digne des âges épiques fabuleux. Le maréchal Raoul d'Estrées, Amaury de Meulane, Pierre de Sauz, jetèrent au fleuve leurs armures de fer, trop lourdes sous le ciel d'Égypte, et, à la tête des croisés de Lorraine, ils attaquèrent la féroce tribu de Ben-Oualy, toute composée de géants habitués à lutter contre les bêtes fauves. Soit que les traditions d'Alexandre se fussent conservées, soit que les mêmes instincts de guerre produisent les mêmes formes de combat, ces Arabes, armés de longues lances en bois de santal, s'étaient serrés en phalange macédonienne, toute hérissée de pointes de fer et inabordable comme un écueil de roche fruste au milieu de la mer. Amaury de Meulane et Pierre de Sauz, habiles à frapper de deux mains robustes et droites toutes deux, saisirent de l'une leur masse d'armes, de l'autre l'épée à double tranchant, et tombèrent sur cette île d'ébène vivante, incrustée au milieu du Nil avec sa végétation de fer. Le choc des deux héros chrétiens fut si rude, qu'une brèche s'ouvrit et que le flot des croisés pénétra dans cette citadelle de démons comme un torrent qui brise une écluse et inonde un champ de riz. Sur ce point, la bataille commençait par une foule de combats singuliers, de luttes de gladiateurs ; car les Arabes, ainsi entamés par une attaque foudroyante, engageaient une lutte à mort avec les chrétiens et sans perdre un pouce de terrain, comme à la bataille d'Issus, où, selon Quinte-Curce, les corps étaient liés aux corps, les mains aux mains, les pieds aux pieds. Formidable mêlée d'extermination, qui aurait interdit la fuite au plus lâche, car tous les combattants étaient emprisonnés dans un cercle de fer que pouvait briser seule la victoire ou la mort.

Le comte de la Marche s'élançait en ce moment du fleuve sur la rive avec l'élite des chevaliers bretons. Toute la plage parut incendiée par l'irradiation des cuirasses et des cimiers d'or, et Fakreddin, qui venait d'être repoussé par l'attaque du roi, de

Joinville, de Baudoin de Reims, précipita sa cavalerie vers l'étendard de Bretagne, qui menaçait la tribu de Ben-Oualy. Le roi, trompé par le mouvement de Fakreddin, crut un instant à la fuite de son ennemi, et appelant à lui les chevaliers de Chypre et de Palestine, il se mit à poursuivre Fakreddin qui ne fuyait pas.

— Sire, s'écria Joinville, Damiette est découverte, Damiette est sans défense ! courons à Damiette, elle est à nous !

— Sire de Joinville, s'écria Louis, laissons les villes et prenons les hommes.

L'armure éblouissante de Fakreddin se fit bientôt reconnaître au centre de la tribu de Ben-Oualy, où le héros musulman venait de se réfugier comme dans une citadelle vivante. Alors le cercle de la bataille s'agrandit démesurément, et la pointe du Nil tremblait sous le poids de tant d'hommes et de chevaux, comme l'épiderme d'un volcan qui va se crevasser dans une éruption.

Un nouveau renfort arrivait aux chrétiens; c'était la troupe indomptable des *ribauds*, presque tous enfants de Paris et presque tous ayant déjà guerroyé en Syrie; soldats contempteurs de la discipline, indociles à l'ordre et redoutés de leurs chefs. Mais, lorsque entraînés par la furie de la bataille, ils se ruaient sur l'ennemi, à l'attaque comme à l'escalade, les barrières de fer et les créneaux de granit s'écroulaient sous leurs mains. Par une étrange singularité de leur organisation militaire, les ribauds entraient en campagne sans armes; leur arsenal était toujours chez l'ennemi de la France; ils se pourvoyaient chez lui et diminuaient ainsi les charges de la guerre, déjà trop onéreuses en ce temps-là. Paul Richard, simple vannier de l'île de la Seine, commandait les ribauds à la bataille de Damiette, et quand il se jeta du haut de son navire dans le Nil, cinq mille des siens suivirent son exemple et nagèrent vers la pointe, comme s'il se fût agi de traverser la Seine de Saint-Germain-des-Prés à Saint-Germain-l'Auxerrois. Cette armée de joyeux tritons, fils des races chevelues, apparut soudainement sur le rivage, toute ruisselante des eaux du fleuve,

et comme elle ne portait ni arbalètes, ni lances, ni épées, elle battit des mains pour saluer le roi qui courait en ce moment sur la tribu des Ben-Oualy. Louis reconnut de loin les enfants de Lutèce, et de la pointe de son épée il leur montra l'ennemi.

— Allons ! s'écria Paul Richard; allons ! mes amis, travaillez bien ; la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs a les yeux sur vous. N'oubliez pas notre décalogue : il est défendu d'être blessé. Les blessures n'arrivent qu'aux maladroits. Il est défendu de laisser un bras ou une jambe sur le champ de bataille ; que feriez-vous du reste ? Vous savez seulement qu'il est permis de se faire tuer.

Ces hommes n'attaquèrent pas de front les tribus des Benou-Kenneh et des Ben-Oualy, réunies en une seule. Agiles comme une meute de limiers, pour franchir l'espace qui les séparait de l'ennemi, ils se jetèrent sur le sable, rampèrent comme des reptiles sous le ventre des chevaux, et apparurent au centre des Arabes comme une légion sortie des entrailles de l'enfer; ils se firent des armes avec tous les débris de fer épars sur le sable, et, fauchant à coups de masse et de hache les pieds des chevaux et des hommes, ils ouvrirent partout de larges brèches aux bannières des chrétiens. La cavalerie du soudan, commandée par Josouff-Mohammed, arriva toute fraîche pour soutenir les tribus arabes, qui chancelaient sur la presqu'île du Nil comme une forêt à demi abattue par les bûcherons et déjà inclinée sur le courant des eaux.

Au même instant, on vit étinceler au soleil les *fasces de vair et de gueules* de la maison de Coucy, le *lion de gueules* de Luxembourg et le *lion* de *sable de* Beaugen : — c'était le comte de Jaffa qui arrivait avec ces trois gentilshommes et mille chevaliers de l'autre pointe déserte. Le roi, qui avait brisé quatre épées, venait de saisir une masse d'armes, et ayant reconnu le comte de Jaffa, il lui envoya l'ordre d'arrêter la cavalerie de Mohammed et cria aux siens :

— Allons dégager le comte de la Marche !

On voyait, en effet, la bannière rouge *à trois lions d'or* de ce seigneur agitée par l'écuyer en signe de détresse, au-dessus de cent aigrettes ondoyantes. Emporté par son ardeur, le comte de la Marche était parvenu jusqu'à Fakreddin et engageait un combat homérique avec ce redoutable musulman, qu'entourait l'élite de ses tribus.

Le cheval du comte s'était abattu sur une mare de sang, et le chrétien à pied, tenant sa large épée à deux mains, épouvantait les ennemis par cette audace foudroyante qui vient du désespoir. — Autour de lui, les plus braves étaient tombés couverts de blessures : le comte d'Offremont, Robert de Dreux, Guillaume de Salisbury, Henri de la Marne ; le sang chrétien de la France et de l'Angleterre coulait à flots sur le terrain où résistait si vaillamment le comte de la Marche, lorsque le roi, Joinville et Baudoin arrivèrent, la masse haute, pour tout écraser. Ici l'histoire efface la fiction, et ce qui a été grand par la fable s'évanouit devant la chose réelle. Les cavaliers musulmans s'écroulent avec leurs chevaux sous la faux de Paul Richard et des enfants de Lutèce ; les Arabes des Benou-Kenneh se jettent à leur tour sur les chevaux des chrétiens, les tuent à coups de poignard, et se font écraser par leur chute.

Le comte de la Marche tombe percé de coups et se traîne aux pieds du cardinal-légat, soldat chrétien sans armes, toujours présent au plus fort de la mêlée pour donner l'absolution à ceux qui allaient mourir. L'héroïque roi, qu'un ange invisible semble protéger, renverse tout, fait voler les armures en éclats, gardant le premier rang sur le sillon tracé dans ce défilé de fer. Des deux extrémités de la bataille, la noblesse de France accourait vers le roi, et avec une furie d'élan qui supprimait la résistance. La place où combattait Louis était facile à trouver. Au milieu de cet océan d'hommes, on voyait les étendards du croissant se repliant devant les bannières de la croisade : le roi était là ; son souffle sem-

blait refouler vers le Nil les hordes infidèles par un sillon jonché de cadavres et baigné de sang.

La cavalerie de Mohammed, entraînée elle-même dans ce mouvement de retraite, fut mise en déroute par une charge impétueuse du comte de Jaffa, au moment où elle opérait sa jonction avec les bandes de Fakreddin. Un dernier effort, un suprême élan de la chrétienté fixa la victoire. Les bannières de la croix s'agitèrent sur toute la ligne, comme pour ordonner un coup d'épée décisif; ni la fatigue de ce terrible combat, ni le poids des armures, ni les rayons d'un soleil torride, ni les obstacles d'un terrain labouré par la mort, rien n'arrêta la sublime ardeur des chrétiens; ils poussèrent les ennemis sur les abîmes du grand fleuve, et le Nil fut pour les uns un chemin de fuite, et pour les autres un tombeau. L'armée chrétienne accepta cette grande victoire avec la modestie des anciens jours; elle s'agenouilla sur le rivage, et le roi montra le ciel, comme pour dire à tous : « Honneur et gloire non pas à nous, mais à LUI ! »

A bord des vaisseaux, la reine Marguerite, l'impératrice Marie, les femmes de la noblesse, les femmes du peuple, n'avaient pas interrompu leurs prières pendant cette longue bataille; quand elles virent que Dieu accordait la victoire aux chrétiens, elles adressèrent des actions de grâces au ciel, et attendirent, avec une résignation mêlée d'inquiétude, ce que Dieu leur réservait de joie ou de deuil après les funérailles de ce jour.

Le roi donnait des ordres pour faire accomplir de pieux devoirs envers les blessés et les morts, quand le comte d'Alençon, qui venait de poursuivre une horde de fuyards, arriva tout couvert de sueur et de sang, et pria le roi de vouloir bien écouter quelques paroles :

— Rien, dit le roi, ne doit me distraire des soins du moment. Il y a sur nos vaisseaux de nobles dames et de pauvres femmes qui attendent la vie ou la mort. Comptons nos pertes d'abord, et ensuite il est de mon devoir de monter moi-même sur chaque

vaisseau et d'adoucir les tourments des familles que Dieu destine aujourd'hui à pleurer.

— Sire, au nom du ciel! dit le comte d'Alençon, il s'agit peut-être du salut de l'armée, écoutez-moi.

— Comte d'Alençon, reprit le roi avec bonté, je trahirais Dieu si je doutais de la protection qu'il nous accorde dans un pareil jour. Il n'y a plus de périls à craindre, il n'y a que des devoirs à remplir. *Sepelire mortuos* est un des préceptes du livre saint; *secourir ceux qui souffrent* est encore une obligation. Venez avec moi, comte, et aidez-moi.

Le comte s'inclina, et se mit à la suite de Louis, qui ensevelissait les morts, pansait les blessures, et donnait des éloges et des récompenses aux vaillants.

— Voilà, dit Joinville au roi, voilà un brave soldat qui a rendu de grands services à l'armée aujourd'hui.

C'était Paul Richard.

— Je le connais, dit le roi, et je veux le récompenser. Voyons, Richard, que veux-tu être?

— Ce que je suis, monseigneur le roi, dit le vannier.

— Rien de plus?

— Mais il me semble que c'est déjà beaucoup.

— C'est juste, dit le roi; tu ne veux pas te diminuer en t'élevant... Mais tu accepteras des armes... je veux anoblir un vannier. Tu porteras *d'azur à la coquille d'or en abîme.* Ce sera un souvenir de Damiette pour tes enfants.

Paul Richard se jeta aux genoux du roi, et les baigna de larmes.

Au même instant, le comte d'Alençon, qui venait de donner à la dérobée un coup d'œil sur la ville de Damiette, dit au roi avec une vivacité fébrile :

— Sire, me confiez-vous mille cavaliers pour une expédition?

— Comte d'Alençon, dit le roi, rien ne peut tromper les yeux d'un bon père de famille qui veille sur ses enfants. Ainsi, croyez

bien que je sais déjà ce que vous voulez m'apprendre... Achevons notre œuvre, et laissons faire la volonté de Dieu de ce côté.

Et le roi montrait Damiette au comte d'Alençon.

Le champ de bataille tremblait encore après la victoire; on voyait que la France venait de passer sur ce chemin. La grande pointe qui s'allongeait sur le Nil était jonchée de cadavres, d'armures brisées et de chevaux; le sang ruisselait aux berges du fleuve, et changeait la couleur jaunâtre de ses ondes. On apercevait, dans un lointain brumeux, deux sillons noirs tracés par les fuyards; l'un traversait une branche du Nil, l'autre semblait vouloir gagner Damiette. Un escadron français s'était jeté à la poursuite des cavaliers arabes, mais un ordre du roi avait arrêté cet élan trop aventureux, et qui paraissait très-légitime, car la victoire était incomplète, disait-on, si Fakreddin ne tombait pas aux mains des chrétiens. Les anciens croisés, qui avaient l'expérience de ces guerres, soutenaient que Fakreddin, par l'influence magique de son nom, de sa naissance, de son courage, allait réveiller d'autres tribus, réunir les débris de son armée, et couper aux chrétiens le chemin du Caire ou de la Syrie, en choisissant les avantages du terrain, où une seconde bataille serait inévitablement acceptée. Beaucoup, parmi les chrétiens, soutenaient que Fakreddin avait succombé au milieu de sa tribu, et qu'il serait facile de le trouver parmi les morts, à cause de la richesse de son armure. Excités par l'espoir de faire une découverte si précieuse, les soldats les plus déterminés à braver de nouvelles fatigues après les durs labeurs de ce jour, fouillèrent le champ de bataille pour y trouver ce brillant guerrier, que Joinville a comparé au soleil; mais ils ne trouvèrent ni la cuirasse ni le bouclier d'or de Fakreddin. Quelques-uns se consolèrent en pensant qu'il avait péri dans le fleuve, et que son cadavre roulait vers la mer avec les corps de bien d'autres cavaliers de sa tribu. Tant était profond déjà l'intérêt qu'un seul homme venait de faire naître dans le camp des chrétiens.

Nous allons retrouver Fakreddin à la bataille de Mansourah.

Vers la fin de novembre, l'armée était en marche par la route du Caire, remontant le fleuve, vers l'antique cité de Mansourah.

Le matin du départ, au point du jour, le roi avait assemblé auprès de lui, dans la tente de son conseil, les princes et les principaux chefs de l'armée, et leur avait parlé ainsi :

« Dieu, dont les desseins sont impénétrables, a voulu que l'affliction se répandît parmi nous; il a déchaîné sur l'armée ce fléau que le prophète Nathan désignait au roi David comme le plus terrible des châtiments de Dieu. La peste nous décime. Courbons nos fronts, humilions-nous devant la main qui frappe. N'attendons pas cependant que le dernier de nous tombe sans gloire dans les murs de Damiette pestiférée. Allons à l'ennemi dans un moment où nos forces sont grandes encore, et ne désespérons pas du succès de notre sainte expédition, si Dieu nous juge dignes de délivrer l'auguste tombeau de Jérusalem. Nous laissons à Damiette une garnison vaillante, placée sous les ordres de notre bien-aimée femme, la reine Marguerite, et nous prions la Providence de veiller sur les blessés et les malades que nous quittons avec tant de douleur. Maintenant, le cardinal-légat va entonner le *Veni creator*, et, le divin secours imploré, nous marcherons, animés de cette foi qui faisait mépriser au roi prophète les atteintes de l'aspic et du lion. »

Mansourah était alors bâtie sur la rive droite, du midi au nord, entre des haies de jardins et d'arbres superbes. Ce double rideau de verdure interceptait la vue d'un horizon immense et uni partout comme le miroir d'une mer tranquille. Tel est le champ de bataille où la France armée accourut sous le drapeau de la croix.

Les infidèles sont retranchés derrière le canal de Thanis; jamais l'étendard du croissant ne les vit plus nombreux. On dirait que la plus hideuse des plaies d'Égypte est encore retombée sur le même pays par le pouvoir infernal des magiciens d'un nouveau Pharaon. Les masses noires des soldats de Barca, d'Ammon, de Dongolah, de Méroé, de Syène, de Philoé, du Mokatam, sont

placées au centre et forment d'impénétrables carrés de fer. Le soudan Nag-Maddin s'est fait transporter agonisant à la tête de ces tribus sauvages, et l'étendard du prophète est déployé sur son palanquin. Une cavalerie innombrable se déroule aux deux ailes, deux intrépides émirs la commandent, Fakreddin et Bunt-O-Ctar, habitués à conduire au combat et au pillage les sauvages tribus du désert.

Malgré le renfort considérable amené par le comte de Poitiers, l'armée française est très-inférieure en nombre, et, à chaque étape, le fléau lui enlève encore ses plus braves soldats, qui sont pieusement ensevelis sous des dunes de sable, et abandonnés tout de suite, car les longs regrets sont interdits dans un pareil moment. Ainsi marche l'armée entre deux haies de tombeaux, et conduisant avec elle un ennemi invisible et bien plus redoutable que l'émir Fakreddin. Le roi courait à cheval dans tous les rangs, il ranimait les faibles, relevait les malades, bénissait les morts, et semblait distribuer à tous ces flammes d'énergie morale qui servent à triompher des fléaux et enracinent l'âme dans le cœur quand la maladie et la mort descendent avec tous les atomes de l'air. Pour comble de malheur, le soleil se levait *dépouillé de rayons et semblable à une meule de fer rougie,* ce qui n'est pas rare en Égypte ; une atmosphère étouffante, qui paraissait sortir des entrailles d'un volcan, servait encore d'auxiliaire à la peste et donnait une soif de feu et une langueur fiévreuse aux soldats que le fléau n'avait pas atteints.

Les chevaux amenés d'Europe se révoltaient contre l'éperon, et, fléchissant sous le poids des carapaces et des armures, ils enfonçaient leurs narines dans le sâble pour y chercher de l'air et de l'eau. Beaucoup de chevaliers, accablés par une langueur que tout leur courage ne pouvait vaincre, avaient pris rang de fantassins ; ils laissaient tomber leurs cuirasses, devenues intolérables, et ne gardaient que leurs fortes épées pour la bataille qui se levait à l'horizon.

Le comte d'Artois, frère de Louis, marchait le premier à la tête de l'avant-garde; c'était un jeune homme de trente ans, d'une vigueur, d'une adresse et d'une fierté merveilleuses. Bien avant les autres il arriva sur les bords du canal de Thanis, et, le trouvant large et profondément encaissé, il hésita quelques instants, et mit son cheval au pas pour suivre la rive. Bientôt on découvrit un endroit guéable qu'un Arabe venait d'indiquer, à prix d'or, au comte de Jaffa. Ce passage trouvé, le prince traversa le canal à la tête de sa cavalerie, et tomba sur les Égyptiens avec une furie d'élan qui mit leurs premières masses en déroute. Entraînés par ce succès, les escadrons d'avant-garde s'engagèrent dans le centre des Arabes, et firent de tels ravages que la victoire semblait appartenir déjà aux chrétiens, grâce à un premier choc si heureux.

Le roi avait tout vu, il comprit l'imprudence et dit à Joinville :

— Le comte, mon frère, a passé le canal une heure trop tôt.

Et se tournant vers l'armée, qui s'avançait avec une lenteur bien excusable, car elle jonchait la terre de cadavres et d'agonisants, il agita son épée en criant d'une voix forte :

— A moi, mes enfants! Dieu le veut!

Cette voix toujours si douce, et qui, pour la première fois, prenait une expression héroïque, ressuscita l'armée, et, par une sorte de prodige, le fléau suspendit ses ravages dans les rangs des chrétiens. Les uns avaient aperçu le geste de Louis, les autres avaient entendu sa voix ; presque tous déjà voyaient, à travers le rideau des arbres, les bandes ennemies et les étendards du croissant. Une ardeur sublime éclata partout. Les bannières de la croix s'agitèrent sur toute la ligne, pour répondre à l'appel de Louis, et toutes les voix crièrent : *Dieu le veut !* comme au départ d'Aigues-Mortes et à la bataille du Nil. Le roi s'élança dans le Thanis avec Joinville, Baudoin, Alençon, Salisbury et Montfort. Au même moment, et à une très-grande distance de ce gué, le comte de Poitiers et le duc d'Anjou traversaient le canal à la nage,

avec les nouveaux combattants venus de France, les arbalétriers de Montléard, les soldats de Paul et les chevaliers de Chypre et de Jérusalem. La bataille allait s'engager sur toute la ligne au cri mille fois répété : *Dieu le veut !* l'enthousiasme avait tué le fléau.

Cependant l'émir Bunt-O-Ctar avait vu l'attaque foudroyante du comte d'Artois et la déroute des premières lignes de ses Arabes; il accourt avec sa cavalerie ailée, rallie les fuyards à coups de cimeterre et en enveloppe le prince chrétien, trop aventureusement engagé. Le roi, parvenu sur l'autre rive du Thanis, aperçut les drapeaux de son frère au milieu d'un cercle immense de cavaliers et de fantassins arabes, et se disposait à courir au secours du comte d'Artois, lorsque la cavalerie de l'émir Fakreddin tomba devant le roi comme une barrière pour s'opposer à la jonction et défendre la rive droite du Thanis contre le gros de l'armée qui le traversait. Ce mouvement de l'émir, en dégarnissant l'aile gauche des Arabes, favorisa le passage du comte de Poitiers et du duc d'Anjou. Toute l'aile droite des chrétiens ne rencontra que l'infanterie des tribus et fondit sur cette masse d'ébène pour la percer et opérer sa jonction avec le roi, qui était menacé par la cavalerie des deux émirs.

En ce moment, le jeune comte d'Artois soutenait encore une lutte désespérée contre les cavaliers d'O-Ctar; son armure superbe s'écroulait en lambeaux sur les flancs de son cheval; son casque, fendu au cimier, avait perdu son aigrette blanche; sa cotte de mailles, déchirée comme une tunique de lin, laissait à découvert sa poitrine nue. Retranché derrière le cadavre de son cheval et n'ayant plus autour de lui que le comte de Jaffa et dix chevaliers, il prolongeait son agonie de héros par des faits d'armes inouïs, des coups d'épée de géant. Cette bravoure surhumaine étonnait les ennemis, et les rendait, par intervalles, immobiles d'admiration, car ils croyaient voir quelque chose de divin, de sacré dans ce noble jeune homme, qui ne demandait point merci et ne

désespérait pas de vaincre seul toute une armée. Enfin, il fallut succomber; la cavalerie de l'émir passa comme un ouragan sur ce groupe de chrétiens isolés au milieu des Arabes, et ne laissa derrière elle que des cadavres et une mare de sang. Le comte d'Artois fut tué le dernier, et il put voir un moment, bien près de lui, l'oriflamme qui annonçait le roi, comme le soleil annonce Dieu.

Semblables à ces forts d'Israël qui donnaient de mortels déplaisirs aux rois ligués contre Judas Machabée, les chevaliers de la garde du roi avaient déjà fait une large brèche dans l'armée arabe, et leurs premiers coups avaient retenti avec tant de fracas sur les carrés de feu, qu'on eût dit qu'une si foudroyante attaque ne venait pas de mains d'hommes, et qu'ainsi toute résistance était une lutte impie ou folle soutenue contre le ciel ou contre l'enfer. Au milieu d'une forêt de chênes, des armées de bûcherons, abattant à la fois leurs haches sur les écorces de fer, ne jetteraient pas aux échos des vallons une plus effroyable tempête. Le roi et ses fidèles passaient à travers les lances comme à travers des épis, les brisant avec leurs épées, et frappant à la gorge cavaliers et fantassins. Toute l'armée suivait le sillon royal et s'élargissait dans la plaine comme un torrent qui brise l'écluse et inonde. C'était une horrible mêlée, une bataille immense, toute faite de combats singuliers, où un vivant remplaçait toujours un mort, où l'épée la plus courte était la meilleure, car les mains se heurtaient contre les mains, le feu des haleines se croisait sur les lèvres; les combattants roulaient sur le sable, liés l'un à l'autre par des étreintes furieuses, et continuaient leur lutte jusqu'à la mort, sous une voûte de fer et sous le ventre des chevaux. Autour du roi, la bataille avait un caractère d'acharnement plus effroyable encore; là combattaient, non pas les chevaliers les plus braves, ils étaient tous braves au même degré, mais les plus robustes, les plus adroits, les plus alertes, ceux qui maniaient comme des poignards ces lourdes épées qu'on nous montre dans les panoplies et

qu'aucun bras ne soulèverait aujourd'hui. Après bien des heures d'une résistance acharnée, ce puissant escadron royal repoussa les Égyptiens et mit à découvert le sanglant terrain où gisait le cadavre de l'héroïque comte d'Artois. Louis versa quelques larmes, regarda le ciel, ordonna par un geste d'enlever le corps de son frère, et se précipita de nouveau dans la mêlée, à la tête de son escadron de géants.

Tant que dura le jour, le sol du Thanis trembla sous les convulsions de cette bataille ; l'ennemi n'avait cédé quelquefois un peu de terrain que pour revenir avec un nouvel acharnement, plus terrible et plus nombreux, sur les lignes des chrétiens. Au coucher du soleil, la plaine, jonchée de cadavres et inondée de sang, n'appartenait ni au roi ni aux émirs ; chacun avait gardé ses positions. La nuit tomba sombre, et déroulant une épaisse brume qui venait du Nil. Les Égyptiens ont toujours eu le respect des heures nocturnes : ils se retirèrent les premiers du combat, à la faveur de l'obscurité, pour accomplir leurs actes de religion, et attendre dans le repos le retour de la lumière et une seconde journée de Mansourah.

Les Français, épuisés par cette bataille sans victoire, se retirèrent sur la rive droite du Thanis et dans les jardins et les vergers du voisinage, pour réparer leurs forces ; un silence morne régnait dans leurs rangs ; l'armée prenait le deuil du comte d'Artois.

Louis passa la nuit à cheval ; un courage surhumain éloignait de lui la lassitude. Il fit rendre les honneurs de la sépulture à son frère, et, ce pieux devoir rempli, il parcourut toutes les lignes pour donner des ordres aux chefs et des éloges aux soldats ; puis, comme il ordonnait aux chevaliers de sa suite d'aller prendre un peu de repos, afin d'être prêts aux éventualités du lendemain, le comte de Soissons dit joyeusement à Joinville :

— *Sénéchal, par la croix de Dieu, allons dormir peu ou prou ; on n'entend plus crier ou bruire cette quenaille de mécréants.*

Le brouillard du Nil ne se dissipa que longtemps après le lever du soleil. Quand les deux armées se retrouvèrent en présence, elles se respectèrent mutuellement, car, de part et d'autre, Arabes et chrétiens enterraient leurs morts, fonction pieuse que rien ne devait troubler. Les Français descendirent ensuite la rive droite du Thanis, comme pour indiquer aux Égyptiens qu'ils voulaient choisir un autre champ de bataille peu éloigné de celui de la veille, devenu un champ de repos pour tant de glorieux morts.

L'armée africaine occupait encore un espace immense, et les pertes de la veille ne semblaient point l'avoir affaiblie. Les masses d'infanterie étaient toujours aussi larges et aussi profondes, les cavaliers des émirs aussi formidables. On eût dit que le désert avait envoyé dans la nuit ses dernières recrues au soudan. Les antiques traditions guerrières, transmises d'âge en âge chez les races africaines, se retrouvaient à Mansourah ; c'était encore la stratégie de Zama et de Carthage. Comme à la dernière bataille d'Annibal, la cavalerie formait les deux ailes, et le centre se composait d'une phalange énorme et massive semblable à celle que les *hastati* de Scipion ne purent entamer, et que les cavaliers de Lélius attaquèrent avec une furie victorieuse, après avoir poursuivi avec acharnement les fuyards sur la route d'Adrumète. La France était donc encore à Zama, quinze siècles après Rome.

Cependant le fléau reparaissait dans l'armée française; la chaleur du climat, l'ardeur de la bataille, les exhalaisons putrides de tant de cadavres, avaient réveillé dans la nuit l'horrible maladie, et d'heure en heure les symptômes devenaient plus alarmants. Le roi, instruit de tout, résolut de frapper un coup décisif et d'emporter la victoire par une de ces attaques désespérées qui suppriment les plus fermes résistances de l'ennemi. Appelant à lui le comte de Poitiers, le duc d'Anjou et tous les chevaliers de France, il leur donna ainsi son ordre suprême :

— Nous allons couper les lignes de l'Égyptien par le centre et

nous retrancher dans Mansourah; que toute l'armée donne à la fois et soit vaillante comme toujours.

Et regardant le ciel, il ajouta en latin : *Fiat voluntas tua!*

Un instant après, le *Veni creator* fut entonné sur toute la ligne, et le roi, saisissant l'oriflamme d'une main et de l'autre sa lourde masse d'armes toute hérissée de pointes de fer, s'élança au galop sur le centre des Égyptiens, entraînant son armée avec lui.

La bataille recommença, ou, pour mieux dire, continua celle de la veille, interrompue par les ténèbres et les brouillards. L'ennemi semblait avoir pris racine sur le sol natal; pas un pouce de terrain ne fut cédé à la furie du premier choc des chrétiens. Les mêmes exploits, le même héroïsme, les mêmes combats singuliers se renouvelèrent. Les deux armées se confondirent en une seule; on ne se reconnaissait qu'à la teinte des visages, et tout chrétien qui voyait un Arabe devant lui oubliait le reste de l'armée et se battait comme s'il eût été seul contre un seul ennemi. Joinville, acteur dans ces sublimes scènes, affirme que la nuit seule put séparer une seconde fois les deux armées, et que la bataille recommença une troisième fois le lendemain. Chacun garda son poste, et se reposa sur le terrain qu'il avait baigné du sang ennemi ou du sien.

Quand le jour parut, un spectacle affreux vint affliger les yeux du roi. Dans la nuit, la peste avait frappé son armée avec une rigueur désolante; les plus braves, accablés par des douleurs aiguës, faisaient des efforts surhumains pour se lever et saisir leurs armes; tous retombaient sur le sable et ne se relevaient plus. Les prêtres passaient dans les rangs pour bénir et absoudre tant d'agonies; les chevaliers que le fléau n'avait pas atteints allaient ranimer partout les courages, et diminuer par des paroles énergiques les effets de la commune terreur. Le roi se montrait partout, avec un visage calme, relevait les malades, touchait leurs plaies, parlait à tous, avec sa voix d'une douceur ineffable, de la France et de Dieu, et demandait un dernier effort pour l'œuvre

glorieuse de deux jours. Ce fut dans un pareil moment que les chrétiens se virent attaquer par la cavalerie de l'émir Fakreddin.

Le roi s'élança sur son cheval, et s'écria :

— Tout ce qui porte un nom chrétien doit périr ici à côté de moi!

Excepté les morts, toute l'armée se leva; les malades et les blessés saisirent leurs armes et crièrent :

— *Dieu le veut!*

La bataille recommença une troisième fois par des prodiges inouïs. Toute la noblesse entourait le roi, et cette élite de la vieille France était entourée par tout l'Orient en armes. Un chrétien avait cent infidèles et la peste contre lui! Eh bien! malgré cette infériorité effrayante, malgré l'invasion mortelle du fléau, malgré les ardeurs intolérables du soleil d'Égypte et les fatigues de cinquante heures de bataille, on lutta encore avec un acharnement sans pareil, et si une victoire eût été possible contre tant de chances fatales, les chrétiens auraient triomphé le troisième jour à Mansourah. L'émir Fakreddin avait bien jugé la situation en dirigeant sa première attaque sur le terrain où était le roi. La bataille devait se concentrer là, et arriver à sa fin. Les masses d'armes, les longues épées, les longs poignards abattaient en vain les cavaliers de l'émir, il en arrivait toujours de plus terribles; il en sortait toujours du sol de cette Afrique inépuisable en soldats et en chevaux. Le roi, exposé comme le dernier des chrétiens, n'échappait à la mort que par un continuel miracle; tous les ennemis ne cherchaient que sa poitrine, et tous les chevaliers, ne veillant que sur le roi, s'oubliaient eux-mêmes au milieu des horreurs de la bataille. Ainsi tombèrent à côté de Louis, le brave Châtillon, Amaury de Meulane, Jehan de Ville, Mahy de la Tournelle, Guillaume de Courtenay, Raoul de Flamant, tous dévoués comme Clytus à Alexandre, et attirant sur leur tête les haches qui déjà sillonnaient les airs pour aller frapper la tête du roi.

L'auxiliaire du soudan, la peste, continuait ses ravages et abattait des files entières de soldats chrétiens; le roi ne pouvait donc être secouru; il avait changé cinq fois de cheval et combattait à pied sur des monceaux de cadavres et un limon de sang; une nuée d'Arabes passa sur lui comme un kamsin vivant et le renversa; Joinville, Baudoin, Salisbury, ses trois derniers amis, encore debout, malgré la peste et trois batailles, firent encore un effort pour sauver le roi, mais ils furent renversés aussi par l'ouragan égyptien et faits prisonniers par toute une armée. Louis lança un regard vers le ciel, et prononça les mots divins du Golgotha :

— *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'abandonnez-vous?*

L'émir Fakreddin prit respectueusement l'épée du roi et dit :

— *Je n'ai jamais vu un plus fier chrétien!*

Cette dernière parole de l'émir Fakreddin renferme tout l'avenir de sa race, et a servi de base à notre conjecture. Il est indubitable pour nous que ce héros sarrasin, frappé des vertus et du courage du grand Louis IX, a suivi les Druses dans leurs retraites du Liban après la croisade, et que, parmi ces chrétiens des montagnes, la tradition de Damiette et de Mansourah s'étant perpétuée, les fils de Fakreddin, ont hérité de l'admiration et du respect que leur père avait pour les Français et leur roi.

C'est donc le descendant de ce héros, *soupçonné par Murad d'être chrétien,* disent les historiens sans ajouter un mot de plus; c'est donc l'héritier du généreux ennemi de saint Louis que nous retrouvons encore à la tête d'une armée et menaçant l'Égypte, la Syrie et même Constantinople. Ainsi les croisades, qui ont déposé tant de germes chrétiens et d'idées françaises en Orient, ont même laissé un chef arabe qui, du haut du Liban, voulait reprendre Constantinople au fils de Mahomet II et rendre à Sainte-Sophie la croix de saint Louis. Si ce rêve du descendant de Fakreddin ne s'est pas réalisé, la pensée chrétienne et civilisatrice n'en a pas moins porté ses fruits. A la fin du dix-huitième siècle,

les Druses et les fils de Fakreddin sont venus en aide à la France et se sont rangés sous ses drapeaux.

Le sultan Murad envoya ses ordres au pacha, gouverneur de Damas, pour combattre ce redoutable Fakreddin, soupçonné d'être chrétien. On s'entretenait beaucoup à Constantinople de cet ennemi surnaturel, qui habitait les montagnes du Prophète de Jérusalem et avait visité Florence, Pise, Venise, ces trois villes chrétiennes, alliées des Ottomans.

Achmet-Pacha, gouverneur de Damas, entra en campagne contre Fakreddin. L'armée du prince des Druses n'était pas nombreuse ; elle attendait toujours des renforts promis par Venise et Florence, mais rien n'apparaissait du côté de Ptolémaïs. Une première bataille s'engagea du côté de la côte de Mizaref, et les Ottomans furent battus.

Rien n'affaiblit comme une victoire, quand les secours n'arrivent pas au vainqueur. Il faut toujours répéter le mot célèbre de Pyrrhus après la bataille d'Héraclée. Le prince des Druses regarda encore le chemin du grand désert, et, privé d'auxiliaires, il livra une seconde bataille au pacha de Damas dans le vallon de Safed. L'histoire ne donne malheureusement aucun détail sur cette action décisive, qui renversa les nobles espérances de Fakreddin. Les Ottomans, victorieux à leur tour, poursuivirent les Druses jusqu'au Liban. Leur malheureux chef, après avoir fait des prodiges de valeur et s'être montré digne de son aïeul, gagna les hauteurs les plus inaccessibles du Liban, et comme il en connaissait par tradition toutes les cavernes, il se déroba longtemps aux actives recherches d'Achmet-Pacha.

Cependant Murad regardait toute victoire remportée sur Fakreddin comme inutile, si la tête du vaincu n'accompagnait pas le bulletin. Les historiens renouvellent à cette occasion les choses fabuleuses du passage des Alpes par Annibal ; ils prétendent qu'Achmet-Pacha fit dissoudre les roches du Liban avec des flots de vinaigre, pour relancer Fakreddin dans sa dernière retraite.

Le nouveau Polybe qui a trouvé une seconde fois ce procédé pour faire dissoudre le granit n'a prouvé qu'une chose, l'importance que le pacha de Damas attachait à la capture de Fakreddin. On ajoute qu'on alluma un grand brasier devant la grotte où s'était retiré le prince des Druses, et que, chassé par la fumée, il se rendit au vainqueur.

Fakreddin fut envoyé à Constantinople sous bonne escorte. Le sultan partit de Constantinople pour recevoir son redoutable prisonnier et s'entretenir avec lui, sans se faire reconnaître. Mais le prince des Druses, rusé comme tous les montagnards, feignit de tomber dans l'erreur, et parla du sultan au sultan en termes très-flatteurs. Murad en fut si enchanté qu'il lui fit grâce de la vie, et donna des brevets de pages à ses deux fils.

Fakreddin, un peu refroidi dans son zèle à la suite de l'abandon où les États chrétiens l'avaient laissé, jura de ne rien entreprendre contre le sultan, et jouit de sa liberté dans Constantinople. Malheureusement, son beau-fils ralluma une guerre inutile dans le Liban pour venger la défaite des Druses à Safed. L'ombrageux Murad crut à la complicité de Fakreddin dans cette affaire, et le fit arrêter et mettre à mort.

Le soupçon était injuste, mais le sultan Murad n'était pas de ceux qui apprécient un soupçon avant de punir.

C'est dans sa première campagne en Perse que le sultan Murad se montra cruel à l'excès par le choix et le nombre des supplices infligés à la rébellion évidente ou soupçonnée. Une fermeté sanguinaire et soutenue lui paraissait le seul moyen d'éviter à l'avenir le retour des horribles journées qui avaient plongé Constantinople dans le deuil. Il se montrait affable, doux et charmant à ses soldats, comme à l'aurore de son règne; il se mêlait dans leurs rangs et marchait à pied avec eux joyeusement sur les routes impraticables d'Erzeroum. Il avait pour les plus obscurs de ses fantassins les attentions d'un père, les complaisances d'un ami, les propos familiers d'un camarade; il leur

faisait distribuer des sorbets dans les haltes du milieu du jour; il leur cherchait, dans le creux des vallons, les ruines des cités mortes, les lisières des forêts, une hôtellerie naturelle, la meilleure possible, pour le repos des nuits. Redouté de ses prétoriens, il était devenu l'idole de l'armée; les soldats n'avaient pas assez d'amour, de respect, de dévouement à donner à ce jeune et beau sultan, qui s'arrachait aux douceurs du sérail, comme ses glorieux ancêtres, pour partager avec eux les périls, les fatigues, les souffrances de cette longue expédition.

Murad dirigea lui-même les travaux du siége d'Érivan, et au bout de huit jours, la trahison le rendit maître de cette ville, le 8 août 1635. Le khan Ermigoum, gouverneur d'Érivan, fut comblé de présents et de dignités. A cette époque, la bravoure emportait souvent d'assaut les places fortes, mais la politique encourageait toujours les trahisons et réussissait avant l'assaut. C'est de la ville d'Érivan que partirent deux ordres de Murad, l'un fit illuminer Constantinople, pour célébrer les succès des armes ottomanes; l'autre, secret, fit mettre à mort dans le sérail les deux princes Bajazet et Soliman. Cette exécution couvrit d'un voile sombre les réjouissances officielles, et les poëtes orientaux écrivirent de touchantes élégies sur la mort de Bajazet, prince d'autant plus redoutable, qu'il était accompli, disent les chroniques contemporaines. On présume qu'une correspondance secrète instruisait Murad des intrigues vraies ou fausses ourdies dans le sérail en son absence, et que la raison d'État, plus inexorable à Constantinople que partout ailleurs, fit condamner à mort, dans Érivan, les deux frères de Murad.

D'Érivan, Murad marcha sur Tauris. Comme on traversait l'Araxe, un simple soldat disparut sous l'eau; le sultan se précipita dans le fleuve, et lui sauva la vie. Toute l'armée applaudit cette action du jeune général; elle l'aurait suivi au bout du monde. On arriva bientôt à Tauris, qui fut prise et incendiée; la belle mosquée d'Ouzoun-Hassan échappa seule aux flammes. De

Tauris on prit la route de Kotout, mais les rigueurs de l'hiver obligèrent le sultan à rentrer à Constantinople, où la réception fut triomphale. Murad, disent les historiens, était, ce jour-là, armé de pied en cap; il portait un casque d'or couronné d'un petit turban, que surmontaient des plumes noires de héron, agrafées par des diamants. Le peuple, en voyant son jeune souverain si bien équipé, oublia le meurtre de Bajazet.

Le repos du sultan ne devait pas être long. Les affaires ottomanes périclitaient en Perse. De mauvaises nouvelles arrivaient au sérail; Érivan retombait au pouvoir de l'ennemi; les récentes conquêtes étaient perdues. En l'absence du maître, les lieutenants s'acquittaient mal de leur devoir.

Sur ces entrefaites, un ambassadeur persan vint à Constantinople; il apportait des présents magnifiques et des propositions de paix. Murad, irrité au dernier point par les nouvelles d'Érivan et la mauvaise conduite des pachas, fit arrêter l'ambassadeur, et on l'enferma dans une prison où le jour ne pénétrait pas.

Le sultan Murad résolut de conduire une nouvelle expédition en Perse. Dans l'intervalle, il fit emprisonner et mettre à mort, dans le château des Sept-Tours, le patriarche grec Cyrille, ennemi acharné des jésuites, et accusé d'entretenir avec la Russie des relations dangereuses pour la sûreté de l'État.

Avant son départ, le sultan Murad envoya en Perse son grand-vizir Bebzam-Pacha, qui prépara la campagne, en inspectant les places fortes et les frontières, et mourut à Djoulab, victime dévouée des grandes fatigues occasionnées par sa mission. Cette mort fut donc naturelle, chose rare chez les vizirs de ce temps.

Le sultan donna des preuves d'une sensibilité profonde en apprenant la mort de son vizir; il versa même des larmes sincères, et après cette scène touchante, il ordonna la mort de son frère Kacim, prince plus dangereux que Bajazet, à cause de ses qualités précoces, et partit pour Bagdad. Nous racontons ces choses comme l'histoire nous les transmet, avec sa gravité impas-

sible. Un sultan qui pleure son vizir et assassine son frère pour se consoler! Ambition, ivresse de la guerre, parfums de sérail, délire du pouvoir, vapeur du sang, orgie ténébreuse, tout est là.

En arrivant devant Bagdad, le sultan Murad se fit dresser une tente magnifique sur une colline, où il déploya un luxe inouï, digne du glorieux représentant du prophète de Médine. Ce devoir rendu à sa sainteté de commandeur des croyants, il revêtit le costume des janissaires : il les avait assez épouvantés et voulait leur plaire un instant; puis, descendant des hauteurs de son apothéose, il se confondit, comme le dernier des soldats, dans la foule des travailleurs qui ouvraient la tranchée devant Bagdad ; il remua la terre avec ses mains augustes; il donna son contingent de sueurs impériales aux lignes de circonvallation, aux talus, aux épaulements, aux chemins couverts. Aussi l'ardeur des troupes était merveilleuse. Janissaires, spahis, soldats, tous saluaient de leurs acclamations le jeune sultan, leur laborieux compagnon dans les pénibles préparatifs du siége, et quand l'artillerie envoya ses premiers boulets à Bagdad, un long cri d'enthousiasme universel éclata aussi sur les batteries, sanctifiées par le travail du commandeur des croyants.

La brèche ouverte, on ne vit jamais une pareille furie d'attaque. Le sultan était là, revêtu de son plus riche costume, et on voyait flotter, sur les rangs exposés au feu, les plumes de héron, aigrette impériale. L'assaut général eut lieu le 24 décembre 1638. Le grand-vizir Mohammed-Pacha escalada le premier la brèche, et tomba mort, percé d'une balle; le capitan-pacha prit aussitôt la place du vizir, et entraîna toute l'armée sur les remparts. Bagdad capitula et se soumit, en prenant le titre de ville de l'empire ottoman. Murad avait promis de respecter la vie et les biens des vaincus, si toute la garnison sortait à une heure qu'il désigna. Les soldats persans ne tinrent pas compte de cette stipulation, et les Turcs massacrèrent, dit-on, trente mille habitants. Mille prisonniers furent égorgés quelques jours après, parce que les Persans

avaient fait sauter une poudrière après la capitulation. Dans le nombre se trouvait un musicien de haute renommée; son nom était Kouly ; Bagdad le regardait comme le dieu de la musique. Kouly, partageant naturellement l'opinion de Bagdad, eut le courage de demander une audience de Murad, et il l'obtint. — Glorieux sultan, lui dit-il, tu vois devant toi le célèbre Kouly, le plus grand musicien de l'Asie; si tu me fais mourir, mon art divin descend dans la tombe avec moi. Réfléchis.

Le sultan voulut bien accorder une audition à Kouly pour juger de son mérite, et voir si effectivement la musique courait un si grand péril en Asie. Alors l'artiste prit un psalterion pour s'accompagner, et il improvisa en vers persans un hymne à la gloire du vainqueur, et une lamentation sur les malheurs de la sainte Bagdad. La voix et le poëme de l'artiste charmèrent Murad, qui était artiste comme tout Oriental, prince ou non; il fit grâce à Kouly et l'emmena à Constantinople.

L'entrée de Murad dans sa capitale effaça la première par sa magnificence; il avait revêtu le costume de Cyrus, qu'il portait avec toute la grâce d'un héros antique. Cent timbaliers et cent trompettes persans exécutaient les airs des musiciens de Bagdad, et ouvraient la marche. Les chefs des provinces soumises suivaient à pied le triomphateur en secouant leurs chaînes d'esclavage. Arrivé au sérail, Murad s'assit sur un trône à colonnes d'argent massif, sur lequel le calligraphe Tchélébi avait écrit ces vers du célèbre poëte Djéwry :

*Tu es le pôle vers lequel l'univers se tourne en tremblant, comme l'aiguille de la boussole; l'univers ne tremble pas de peur d'être anéanti, il tremble du désir de s'offrir en holocauste devant ton trône puissant.*

Les courtisans trouvèrent l'éloge modéré, mais le sultan, plus juste, récompensa le poëte.

Les cosaques avaient profité de l'absence, pour tenter une descente à Constantinople, mais leur flotte fut détruite sur la mer

Noire, par Pialé-Khiaïa. Dans le même intervalle, les Albanais s'étaient révoltés. Le pacha d'Essek avait entrepris au cœur de l'hiver une pénible campagne, et les avait soumis.

Venise ayant violé le traité de paix avec la Porte, Murad, dont la vie, depuis la révolte du sérail, était une irritation perpétuelle, ordonna de mettre à mort tous les Vénitiens qui résidaient à Constantinople et dans l'empire. Le grand-vizir eut le courage de faire d'humbles remontrances au sultan, qui révoqua l'ordre, mais il fit trancher la tête à son ministre des finances, pour des remontrances moins graves. Le sultan décréta que toute relation commerciale serait interrompue entre Venise et la Bosnie, et le trésorier fut puni de mort pour avoir soutenu, en bon financier, que cette mesure enlevait un revenu annuel de cinq millions d'aspres au trésor public. Le baile de Venise, Luigi Cantarini, fut gardé à vue dans son palais, et c'est là qu'il apprit la naissance de Louis XIV, et en fit part à M. de Cézy, ambassadeur de la France. Joyeux de cette nouvelle, M. de Cézy fit tirer le canon dans Constantinople. Les femmes du sérail, effrayées par les détonations de l'artillerie française, envoyèrent demander le motif de ce fracas inusité. Murad était absent; le bostandji-bachi, désireux de satisfaire les sultanes, se rendit au palais de l'ambassade, où le fils de M. de Cézy lui donna pour toute explication cette réponse, en style oriental : — Nous célébrons la naissance de l'aîné du plus grand roi du monde. A ces mots, le bostandji répliqua vivement qu'il n'y avait d'autre plus grand roi du monde que le sultan Murad, et cela dit, il fit arrêter le fils de l'ambassadeur; mais M. de Cézy ayant menacé la Porte d'une guerre immédiate avec la France, le bostandji rendit la liberté au jeune prisonnier, et la paix ne fut pas troublée entre les deux États.

Le 25 janvier 1640, le sultan Murad, qui sortait d'une maladie grave, fit une rechute occasionnée par des excès de tout genre, et surtout par des libations immodérées de liqueurs fortes. Superstitieux comme tous les sultans, et croyant avoir lu l'annonce de

sa fin prochaine dans un livre mystérieux et dans une éclipse de soleil, il fit appeler de nombreux médecins, et les menaça de mort s'ils ne le guérissaient pas. Les médecins promirent de le guérir, et probablement ils trouvèrent un expédient salutaire pour se guérir eux-mêmes du mal dont on les menaçait. Il restait à Murad un frère nommé Ibrahim, qui jouait l'idiot et le valétudinaire pour échapper au sort commun. Dans son état de maladie, Murad, voyant un grand péril de ce côté, donna ordre d'étrangler Ibrahim; la sultane Validé vint annoncer à Murad que l'ordre fatal venait d'être exécuté. Le sultan eut des doutes, et voulut voir le cadavre : on ne pouvait le présenter; Ibrahim était vivant. La sultane cherchait un autre expédient pour se tirer d'affaire, lorsque Murad, lassé d'attendre ce cadavre qui n'arrivait pas, fit un effort violent, se leva et retomba au pied de son lit. Les médecins accoururent, et quelques minutes après Murad n'existait plus.

Ainsi finit ce prince, qui aurait pu laisser après lui une gloire pure et immortelle, car il avait reçu du ciel toutes les qualités qui font les grands hommes et les grands rois. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit plus haut dans notre jugement sur la transformation subite du caractère du sultan Murad, mort à vingt-neuf ans, existence si courte et si remplie de crimes et d'héroïques actions!

---

# XV

Le prince Ibrahim, sauvé de la mort, mais toujours prisonnier, entendit un grand tumulte dans le sérail et crut que les porteurs du fatal cordon approchaient. Il refusa d'ouvrir sa porte, et quand elle eut été brisée, il tendit le cou et fit sa prière de mort. On lui offrit le sceptre et la couronne avec des témoignages du plus profond respect. Ibrahim, toujours méfiant, soupçonna un piége fraternel et prit un son de voix très-humble pour se déclarer indigne du pouvoir souverain, à cause de ses goûts simples : — Je suis habitué à élever des oiseaux, dit-il, et je ne saurai élever des hommes. Mais sa mère, la sultane Keucem, étant survenue et confirmant la nouvelle de la mort de Murad, Ibrahim changea de ton et de contenance; il se releva fièrement et s'écria : *L'empire est délivré de son bourreau!*

Ce premier mouvement, sorti du cœur, annonçait un règne heureux.

Ibrahim n'avait aucune de ces qualités extérieures qui séduisent le peuple; il était pâle, maigre, chétif, et ne savait pas monter à cheval. Le grand-vizir Kara-Mustapha eut de graves soucis, lorsqu'il se vit obligé de conduire ce fantôme de sultan à la mosquée pour la cérémonie du sacre. Il essaya de lui donner, dans les jardins du sérail, quelques leçons d'équitation, mais l'élève conservait les allures d'une maladresse incurable, et il fallut trouver un expédient pour dissimuler au peuple toutes les infirmités de

son nouveau souverain. Le grand-vizir le conduisit dans une barque à la mosquée d'Eïoub, ce qui le dispensa de monter à cheval à sa première sortie officielle. Ce jour passé, le peuple eut de bien rares occasions de voir le sultan; se condamnant lui-même à l'obscurité, Ibrahim abandonna le soin des affaires à la sultane et au grand-vizir, et il s'enferma dans le sérail.

Tous les traités de paix et d'alliance conclus sous le précédent règne furent renouvelés. Constantinople était tranquille. Ibrahim s'entoura de musiciens, de chanteurs, de danseuses, se donna plusieurs favorites, et oublia dans les langueurs du sérail tout ce qui avait été le travail viril de ses aïeux, les courses sur le Danube, les navigations dans l'Archipel et les marches vers le Taurus. Assis avec la nonchalance du satrape dans l'intérieur du harem ou dans le kiosque de Sinan, sur la rive du Bosphore, Ibrahim inventa la philosophie du kif oriental; il caressait l'ambre de sa pipe et suivait longtemps le nuage de fumée que le vent de la Propontide chassait vers l'Euxin, s'estimant très-heureux, lui, de ne pas connaître le chemin de ces deux mers, si souvent labourées par les navires de ses aïeux. La gloire des conquêtes avait fait son temps : ce qu'il fallait aujourd'hui à l'empereur de Constantinople, c'était le divan de soie, le tapis de Perse, le gazon des jardins, l'ombre des acacias, le chant de l'Albanaise, le son de la mandoline, la danse de l'almée, la liqueur de Moka, la glace du mont Olympe, le riz au safran, les cassolettes de parfums, et toutes les fatales ivresses de la vie du sérail. Mahomet II avait pris Constantinople, Soliman avait remué le monde, Murad IV avait creusé la terre devant Bagdad pour faire ces doux loisirs à ce successeur.

Constantinople faisait toujours tant de bruit dans le monde, que les peuples s'en entretenaient toujours, et principalement lorsqu'un nouveau souverain arrivait au pouvoir. Chacun avait intérêt à savoir ce qu'il avait à redouter ou à espérer du caractère et de la politique du sultan intronisé; c'était la grande affaire

du monde. Or voici ce qui advint en 1642. La vie indolente et peu dangereuse pour les peuples de la mer Noire, la vie de sérail que menait Ibrahim fut bientôt connue chez la nation nomade des rives du Don; les Cosaques, puisqu'il faut les appeler par leur nom vulgaire, s'étaient emparés d'Azoff; ils envahissaient la Crimée, ils s'établissaient sur le détroit de Caffa, et menaçaient de soumettre insensiblement à leur possession ce beau et fertile pays, qui s'étend du port de Sebaste à Odessus, et qu'on appelait le grenier du monde. Cette fatale nouvelle ne troubla point la vie volupteuse d'Ibrahim; c'était l'affaire de son vizir.

Il fallait envoyer plusieurs armées pour reprendre aux Cosaques ce pays où s'élèvent aujourd'hui Caffa, Simféropol et Sébastopol. La dernière expédition, commandée par Mohammed-Pacha, fut si formidable que les Cosaques abandonnèrent le pays en incendiant les villes pour ne laisser aux Turcs que des collines de cendres pour conquête. Les vainqueurs furent obligés de tout rebâtir.

A la suite de cette expédition, le sultan Ibrahim fit exécuter plusieurs vizirs, victimes des intrigues secrètes du sérail. C'était là les seules émotions extraordinaires de sa vie, et dans l'état de marasme où l'abus des passions funestes l'avait plongé, il aurait été incapable de s'occuper du changement de ses vizirs et des violentes crises de ses ministères, si les sultanes n'avaient pas eu intérêt à ces révolutions intérieures. Un événement très-grave, qui, sous tout autre règne, eût réveillé en sursaut un sultan et lui eût mis le cimeterre à la main, ne secoua pas Ibrahim sur ses piles de coussins. Un Albanais, plein de courage et d'audace, ayant nom Naçouh-Pacha-Zadé, leva une armée en Asie, battit les Ottomans, et, profitant de l'expédition de Crimée, marcha sur Constantinople et planta ses tentes devant Scutari, sur le mont Boulghourlou, comme Annibal sur le mont Janicule. Les soldats de ce général rebelle virent se dérouler devant eux le plus beau

des spectacles qui soient sortis de l'association de la nature et du travail humain, et l'espoir d'une conquête si voisine leur arracha un de ces cris d'armée dont parle Xénophon dans sa *Retraite des dix mille*. Devant eux et de l'autre côté du Bosphore s'étendait Constantinople, toute couronnée de minarets et de coupoles, avec sa rade étincelante, et son port qui s'allonge dans les terres, en associant les mâts des navires aux cyprès des tombes. A gauche, la mer de Marmara et le château des Sept-Tours; à droite, une succession de collines toutes couvertes de sycomores, de frênes, d'ormes, d'acacias, de pins, et qui, longeant le Bosphore de Thrace, se déroulent jusqu'à la mer Noire, aux limites de l'antique pays des Bithyniens.

L'effroi causé dans Constantinople par l'apparition de cette armée fut immense, et si Pacha-Zadé eût exploité cette terreur, sans perdre un moment, il s'emparait de Scutari, et, n'étant plus séparé de la capitale que par un ruisseau, il pouvait le franchir et changer les destinées de l'empire; mais il tomba dans un piége tendu à son orgueil. A défaut d'armée disponible, le grand-vizir fit marcher la ruse contre le rebelle. Des envoyés, feignant la soumission, vinrent lui proposer, de la part du sultan, le sceau de l'empire, comme récompense due à son mérite et à sa haute valeur. Pacha-Zadé fut saisi de ce vertige que donne la fièvre de l'orgueil, il franchit le Bosphore pour recevoir les insignes de grand-vizir, et ne reçut que le cordon, dans une prison du château des Sept-Tours.

La Porte était en paix avec l'Europe, et son alliance avec le czar de Russie était même devenue plus étroite que jamais. Ibrahim avait envoyé une lettre amicale au nouveau czar, Alexis Michaélowicz, pour le féliciter sur son avénement, en 1645; et l'empereur de Russie comblait Ibrahim de présents, par la main de ses ambassadeurs.

Une petite intrigue de sérail fit éclater une guerre dont le but était d'enlever Candie aux Vénitiens. Cette histoire d'intérieur

mérite de trouver une place dans ce règne; c'est toujours le proverbe des petit effets amenant les grandes causes. Au reste, bien des guerres ont eu leur origine dans une intrigue de sérail ; mais la cause en est restée inconnue. On est heureux de pouvoir raconter celle-ci, pour donner une idée de tant d'autres, dont l'histoire, souvent ignorante, ne parle pas.

Un prince impérial, nommé Mahomet, venait de naître de la sultane Khasséki, la favorite d'Ibrahim; une jeune esclave de Sunbullu-Aga fut présentée pour servir de nourrice au prince héritier. Ibrahim s'éprit d'une affection trop paternelle pour l'enfant de cette esclave, et lui donnait toutes les caresses qu'il refusait à son propre fils. La sultane mère conçut, avec raison, une jalousie légitime, et en fit de vifs reproches au sultan : —Voilà ton fils, lui dit-elle avec un accent de fureur; voilà le seul enfant qui mérite ton affection.

Et elle présentait à Ibrahim le jeune prince impérial.

Irrité du ton de la sultane, Ibrahim saisit le prince, et, dans un accès de fureur inexplicable, il le jeta dans une citerne. Le regret suivit de près cette action. Les gardiens du sérail accoururent, et on parvint à sauver l'enfant.

L'histoire ne raconte pas les détails intimes qui suivirent cette scène, mais il est probable que le sultan Ibrahim, toujours dominé par ses favorites, quand sa colère s'éteignait, sollicita le pardon de la sultane mère, et ne l'obtint qu'à condition que l'esclave de Sunbullu-Aga sortirait du sérail avec son enfant, cause innocente d'une querelle dans le ménage impérial.

Sunbullu-Aga obtint la permission de faire un pèlerinage à la Mecque, et sortit avec une flotte, emmenant avec lui le petit enfant aimé d'Ibrahim.

Cependant le bruit se répandit que Sunbullu-Aga conduisait en pèlerinage à la Mecque le prince impérial, pour attirer sur lui, à l'aurore de la vie, la protection du Prophète. Une flotte maltaise attaqua les navires ottomans pour enlever le prétendu prince ; on

se battit avec acharnement. Sunbullu-Aga fut tué; ses vaisseaux furent pris, et les Maltais, après leur victoire, reconnurent leur erreur. Le faux prince fut élevé par les chevaliers de l'île dans la religion chrétienne; il entra dans les ordres monastiques et reçut le nom de père Ottoman (*padre Ottomano*).

L'escadre maltaise, ayant relâché à Candie, reçut des Vénitiens un accueil si enthousiaste, que la cour ombrageuse d'Ibrahim s'en irrita, et dès ce moment, le grand-vizir résolut d'enlever Candie aux Vénitiens. En remontant tous les chaînons qui conduisent à l'origine de cette guerre, on trouve une jalousie maternelle de sultane, dans les jardins du sérail.

On ne déclara pas la guerre à Venise: déclarer la guerre, c'est avertir; mais on emprisonna l'ambassadeur de Venise dans le château des Sept-Tours et le capitan-pacha partit avec une flotte de quatre cents voiles et une armée de cent mille hommes pour conquérir Candie. Les habitants de cette grande île s'épouvantèrent en voyant apparaître tout à coup une flotte menaçante, qui débarqua tant d'hommes reconnus pour ennemis au premier aspect. La Canée, une des principales cités de l'île, fut prise après cinquante jours de siége ; mais Candie ne tomba au pouvoir des Ottomans que vingt-cinq ans plus tard. Ibrahim ordonna à Youssouf-Pacha, vainqueur de la Canée, de se remettre en mer et de continuer la campagne; le pacha répondit que la mer de l'Archipel était trop dangereuse en hiver. Le sultan insista. Youssouf lui répondit : — Vous n'entendez rien à ces choses là ! — Cette brusque sortie fut punie de mort.

Les Vénitiens voulurent se venger de l'expédition de Candie en attaquant des possessions ottomanes, sur les côte du Péloponèse; à cette nouvelle, Ibrahim ordonna le massacre général des chrétiens de l'empire. Il y en avait deux cent mille à Constantinople. Le grand-vizir, à force d'adresse et de supplications, obtint la révocation de cet ordre, au péril de sa vie. La mort d'Youssouf-Pacha n'arrêta pas le grand-vizir.

Cependant les affaires de l'empire étaient dans un état déplorable. Ibrahim épuisait les finances en prodigalités folles ; il accablait de présents ses nombreuses favorites, et se promenait sur le Bosphore dans une barque enrichie de pierreries, faste ruineux qui portait au comble l'irritation d'un peuple écrasé d'impôts. Le moment était venu de faire réussir une de ces tragiques intrigues inventées dans le sérail. Le grand-vizir et de nombreux complices déposèrent Ibrahim, et lui donnèrent pour successeur son fils, le prince Mahomet. Cela fit murmurer les janissaires qui demandaient pour empereur un homme, et non un enfant. Le grand-vizir Mohammed-Pacha trancha la difficulté en faisant égorger Ibrahim par le bourreau. Il fallut bien alors reconnaître Mahomet IV comme légitime sultan.

C'est ce même prince Mahomet que son père Ibrahim avait jeté dans une citerne, et qui monte sur le trône à l'âge de sept ans. L'empire était gouverné par des femmes et des gardiens du sérail, et ce gouvernement paraissait si peu redoutable, que les icoglans, jeunes pages jusqu'alors dociles, se révoltèrent à l'avénement de Mahomet IV, parce qu'on avait oublié de faire chez eux les promotions d'usage. Les spahis se réunirent aux icoglans, et la révolte prit alors un caractère plus dangereux. Mais les janissaires, qui croyaient avoir seuls le droit de se mutiner au début d'un nouveau règne, tombèrent sur les icoglans et les spahis, et en firent un grand carnage devant le palais.

Le nouveau sultan ne prit personnellement aucune part aux choses qui se sont passées sous son règne : il aimait la chasse avec passion, et confiait à ses vizirs et à ses capitans-pachas les guerres et les expéditions maritimes. Mahomet IV n'excite donc aucun intérêt ; il lui manque même cette sanglante auréole attachée au front de plusieurs sultans, cette volonté farouche et grave qui ne jouait qu'avec le crime. Les exécutions à mort commises sous son règne ne peuvent lui être reprochées ; elles appartiennent à une

initiative subalterne, même celle de la bonne sultane Keuçem. Plusieurs fois il a donné, par vieille habitude de sultan, l'ordre d'étrangler ses deux frères, mais le grand-vizir, qui voulait toujours avoir sous la main, pour l'occasion, un prince héréditaire, contestait la nécessité de ce double fratricide, et le sultan se laissait aisément convaincre et renonçait à son dessein.

Sous ce règne, des mésintelligences sérieuses ont éclaté, pour la première fois, entre la France et la Porte. Notre ambassadeur, M. de La Haye, refusa de faire le présent d'usage à un vizir. L'indignation fut au sérail. L'ambassadeur se justifia par une réponse toute française. — A chaque instant, dit-il, vous changez de vizirs ; comment veut-on que je leur fasse à tous des présents ? Je ne suis pas assez riche pour me ruiner.

Les vizirs ne se payèrent pas de cette plaisanterie, et firent subir des avanies aux nationaux qui résidaient à Constantinople, et surtout aux négociants provençaux de Galata. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir une espèce de croisade provençale dirigée contre les Ottomans pendant le siége de Candie, en 1669. A bord des vaisseaux qui apportaient des secours aux Vénitiens et aux Candiotes, se trouvaient des gentilshommes établis en terre de Provence, de Noailles, de Bauveau, de Castellane, de Sévigné. La mésintelligence, ce fléau des forces combinées, se mit entre les Français et les Vénitiens, et perdit les Candiotes qu'on voulait secourir. Cette fameuse île de Crète tomba enfin au pouvoir des Turcs, après un siége de vingt-cinq ans.

Nous retrouvons encore les Français avec de La Feuillade en Hongrie, dans la campagne de Montecuculli, qui va devenir le rival de Turenne et porter la guerre sur le Rhin contre les Français, après avoir combattu les Ottomans sur le Danube. A la bataille livrée à Mohacz, nous trouvons pour la première fois le grand nom de Sobieski, roi de Pologne : là les Turcs furent complétement défaits, et la nouvelle de cette catastrophe porta la

consternation dans le sérail, et troubla même un instant les exercices de Mahomet *le chasseur*.

Sous se règne, un événement mérite d'être signalé. Le 25 janvier 1676, un hatti-chérif confia la garde du saint-sépulcre aux Grecs. Louis XIV aurait pu réclamer, en faveur des missionnaires de France et faire parler haut son illustre amiral Duquesne, qui désolait les côtes barbaresques; mais il était écrit là-haut que les lieux saints ne seraient jamais gardés par la France et les soldats du fils aîné de l'Église. La Providence sait mieux que nous où vont les hommes et les choses. En 1793, on a violé les tombeaux de Saint-Denis; ceux qui ont commis ce sacrilége auraient pu envoyer des ordres en terre sainte... Au moins, les Turcs ont toujours protégé le Saint-Denis de Jérusalem.

Le fameux passage des Dardanelles joue un rôle, pour la première fois, sous le règne de Mahomet IV. Le brave amiral vénitien Moncenigo, après avoir remporté plusieurs avantages sur les flottes ottomanes, voulut forcer les Dardanelles, sous le feu des batteries qu'on venait d'y établir. Un canonnier turc pointa sa pièce si juste, qu'il coula le vaisseau amiral vénitien, après avoir mis le feu à sa poudrière. Moncenigo périt, et sa flotte rebroussa chemin.

Les intrigues ne cessaient d'être en jeu dans le sérail pendant que les armées de Mahomet IV se battaient sur le Raab, sur le Danube, en Asie et en Égypte. Le sultan croyait garder son trône en ne quittant pas son palais, ses jardins, ses chevaux de chasse. Un jour, quand tout fut prêt pour la réussite de la dernière intrigue, un vizir entra respectueusement chez Mahomet IV, et le déposa, au nom du peuple et de l'armée. — *Que la volonté d'Allah soit faite!* dit le sultan.

Le fatalisme remplaçait le stoïcisme des anciens. Les chrétiens ont la résignation.

La première partie de ce règne est glorieuse pour la Turquie,

la seconde efface par ses désastres l'éclat de la première. Tout ce que l'une avait gagné, l'autre l'a perdu.

Soliman II, fils de Mahomet IV, vit éclater plusieurs révoltes de janissaires, en montant sur le trône. Les coffres étaient vides. Constantinople se vit ravagée par la soldatesque; deux agas furent égorgés; la sainteté des harems fut méconnue; on mutila des femmes sur la place publique; on pendit des officiers de cour au platane de l'Hippodrome, et on ne sait où se serait arrêtée cette insurrection, si la défense de l'ordre n'eût été confié à un vizir énergique, dont le nom s'était déjà illustré deux fois sous le précédent règne, le nom vénérable des Kupruli. La guerre étrangère vint faire aussi diversion à la guerre civile. Janissaires et spahis furent appelés sous les drapeaux, quittèrent Constantinople, en lui laissant un calme dont elle avait besoin.

Les armes ottomanes ne furent pas heureuses d'abord, car Belgrade fut pris par l'électeur de Bavière, et ses mosquées, redevenues des églises, remplacèrent le croissant par la croix.

En Transylvanie, Kupruli-Pacha obtint des avantages importants, qui réparèrent les échecs reçus sur le Danube. Une seconde campagne promettait d'être aussi heureuse, lorsqu'arriva la mort subite de Soliman, en 1691. Il n'y a pas de règne plus court dans cette histoire; à peine dura-t-il trois ans.

Soliman II eut toutes les vertus domestiques qui manquent à beaucoup de ses prédécesseurs : il était sobre, pieux, chaste et humain; aussi ne régna-t-il que trois ans. Les Orientaux vénèrent sa mémoire et le placent au rang de leurs saints.

Son frère, Achmet II, lui succéda. Kupruli-Pacha, voulant signaler par une victoire le début du nouveau règne, partit pour reprendre Belgrade, ce boulevard des Ottomans. Ce grand-vizir rencontra les impériaux dans la plaine de Salankemen, et une bataille mémorable s'engagea, où de part et d'autre furent faits des prodiges de valeur. Les Ottomans perdirent vingt-cinq mille

hommes, et Kupruli-Pacha se fit tuer héroïquement pour ne pas survivre à sa défaite.

Constantinople subit la même année deux incendies; la foudre tomba sur la mosquée de Sélim II, et tua cinq fidèles croyants, agenouillés sur les dalles. Le muphti, soupçonné d'être favorable aux chrétiens, harangua le peuple, et mit les désastres de la guerre et de la ville sur le compte des grands; il fulmina contre leurs débauches, leur impiété, leurs rapines, et comme il avait trop raison, des janissaires le saisirent, l'embarquèrent sur un *caïk,* et il fut conduit à Brousse ou Pruse, où ont vécu et vivent encore tant d'exilés.

Les revers continuèrent en Dalmatie et en Pologne. Venise reprit l'île de Chio. Le sultan assistait aux catastrophes avec l'indifférence du fataliste. Il souffrait d'ailleurs d'une hydropisie qui le mit au tombeau après un règne de trois ans. C'était un prince d'un naturel fort doux, et aucun visir n'a été mis à mort lui régnant, chose à mentionner.

Le temps des longs et glorieux règnes semble passé. Mustapha, fils de Mahomet IV, arriva au trône, et débuta en publiant un *hatti-chérif,* dans lequel il blâmait l'indolence de ses prédécesseurs; il annonçait au peuple et à l'armée que son intention était de renouveler la face des choses, de rendre à l'empire son ancienne vigueur, et d'entrer en campagne à la tête de ses soldats, comme ses ancêtres glorieux.

Les vizirs lui ayant fait observer que sa personne sacrée ne devait pas se compromettre dans le hasard des batailles, le sultan répondit par un second hatti-chérif, qui est un modèle de concision; il n'a que trois mots : *Je veux marcher.*

Les janissaires firent leur émeute d'usage, mais le trésor étant à sec, Mustapha trouva un expédient pour leur payer la gratification, il fit mettre à mort le vizir Suméli-Ali, qui devait trois cent mille piastres au trésor public. Ce vizir paya sa dette avant sa mort, et les janissaires se reconnurent satisfaits.

Ce règne commença par des victoires navales remportées sur les Vénitiens par le célèbre Mezzomorto, qui, de simple corsaire, s'était élevé par son intelligence et son courage au grade de capitan-pacha. Chio fut repris aux Vénitiens à la suite de ces succès.

Désireux de suivre le chemin si souvent illustré par ses devanciers, Mustapha partit avec son armée pour rencontrer les impériaux sur le Danube, et remporta sur eux une grande victoire qui aurait pu montrer à Vienne, une seconde fois, l'étendard du croissant, si un libérateur ne se fût pas levé. C'était le fameux prince Eugène.

En même temps, le czar Pierre de Russie, créant le rêve de Constantinople, vint mettre le siége devant Azoff, et après une désastreuse campagne, dans laquelle il perdit trente mille hommes, il se retira sur le Don pour recruter une armée auxiliaire de Cosaques et recommencer le siége d'Azoff. Il arriva en effet devant cette place avec des forces plus considérables, et la reprit sur les Turcs.

Le prince Eugène marchait sur les Ottomans et brûlait de venger le brave général Veterani, vaincu par Mustapha. Les impériaux et les Turcs se rencontrèrent à Peterwaradin, et là se livra cette mémorable bataille, qui amena la paix de Carlowitz, rendit le calme à l'Europe, et porta un coup funeste à l'empire ottoman. Les pertes que l'armée de Mustapha subit à Peterwaradin furent immenses. Tous les pachas et le grand-vizir y furent tués.

Le sultan Mustapha, la paix conclue, rentra dans Constantinople avec l'appareil d'un triomphateur. Ne pouvant plus faire la guerre, il se retira dans son palais d'Andrinople, pour se distraire par la chasse du triste souvenir de ses revers. Constantinople, qui ne voyait plus son souverain, se révolta contre les vizirs, le muphti, les ulémas, et une insurrection formidable menaça les portes du sérail. Une armée de rebelles se rendit à

Andrinople et demanda que le sultan fût déposé. Mustapha courba la tête en redisant la maxime qui, en pareille circonstance, sortit de la bouche de son prédécesseur.

Il avait régné huit ans. Ainsi quatorze ans avaient rempli trois règnes. En ce temps, la mort marchait vite dans le sérail.

Achmet III vient sur le trône au milieu d'une insurrection nouvelle, qui demande la mort du muphti Féiz-Ullah et de tous les fonctionnaires. Le sultan promet tout, et, après avoir ceint le sabre à la mosquée d'Eïoub, il confirme dans leurs emplois les fonctionnaires dont on demande la tête, et n'accorde au peuple que le muphti. On s'en contente; on s'empare de Féiz-Ullah, on le tue, on met son cadavre en lambeaux et on les jette à la mer. Le sultan, de son côté, fait massacrer l'aga et les janissaires auteurs de l'insurrection.

Cependant notre ambassadeur, M. de Ferriol, surveillait attentivement la Russie, qui élevait des fortifications sur ses places de la mer Noire, et il adressait au divan de fréquents rapports sur ces préparatifs du czar. M. de Ferriol voyait clair dans l'avenir, en 1703.

Damad-Hassan-Pacha commence la nombreuse série des grands-vizirs qui se sont succédé sous ce règne. On remarque déjà une grande amélioration dans les mœurs ministérielles; les vizirs tombent dans l'exil, on ne les égorge plus : ils vont à Brousse après avoir cédé à un successeur le sceau impérial.

Dans un moment de loisir, le sultan Achmet fonda *la fête du printemps;* on la célébra pour la première fois dans les jardins du sérail, par de brillantes illuminations. Probablement Achmet, qui donna par cette fête une idée de ses goûts poétiques et tranquilles, aurait continué les créations de fêtes analogues pour faire oublier les sanglantes horreurs de son avénement, mais des soins plus graves le détournèrent de la fête des fleurs.

Charles XII de Suède, ce roi qui éleva l'héroïsme jusqu'à la

folie, vint chercher un asile sur le territoire ottoman, après la défaite de Pultawa. Le comte Poniatowski, ambassadeur de Suède, parvint à intéresser la sultane Validé au sort du roi fugitif. Cette femme avait suivi, du fond du sérail, l'épopée chevaleresque du roi Charles XII; elle aimait déjà ce héros fabuleux et l'appelait *mon lion*. Usant de l'influence qu'elle avait sur le cœur d'Achmet, elle fit déclarer la guerre au czar. Les janissaires, partisans fougueux de Charles XII, applaudirent à cette décision du sultan.

Le czar Pierre et l'impératrice Catherine, informés de la conduite du divan, passèrent le Pruth ; c'était l'acceptation de la guerre. Le sultan et le grand-vizir Mohammed-Pacha passèrent le Danube et livrèrent au czar une grande bataille, où les Russes furent complétement battus. Il y eut alors de sourdes intrigues, qui, jointes aux munificences secrètes de Catherine, amenèrent la paix, mais une paix fort avantageuse pour la Porte, puisque le czar consentit à céder Azoff, à démolir les places fortes de la mer Noire, et à permettre à Charles XII de rentrer dans ses États. Le Pruth donna son nom à ce traité.

Poniatowski et Charles XII ne furent pas contents de ce traité. Le roi de Suède reprocha au sultan de n'avoir pas fait le czar prisonnier; on découvrit les secrètes influences de l'or moscovite; les janissaires exprimèrent très-haut leur mécontentement, ils n'avaient rien reçu; enfin, la sultane Validé, toujours enthousiaste de Charles XII, intrigua dans le sérail. Le traité du Pruth fut déchiré, et tous les fonctionnaires accusés d'avoir reçu l'argent russe furent mis à mort.

Selon l'usage, on emprisonna l'ambassadeur russe au château des Sept-Tours.

Le nouveau vizir, Youssouf-Pacha, traîna cette guerre en longueur. Les exécutions à mort ne décourageaient jamais les fonctionnaires; ils espéraient toujours être plus adroits ou plus heureux que leurs devanciers; une nouvelle paix de vingt-cinq ans

fut conclue entre le sultan et le czar. Charles XII, après un séjour de deux années, quitta le territoire ottoman.

Un nouveau grand-vizir, Damad-Ali-Pacha, eut ensuite la gloire de reprendre la Morée aux Vénitiens. Ce succès enflamma son orgueil, et, troublé dans son sommeil par les lauriers du prince Eugène, il porta la guerre sur le Danube, pour se mesurer avec ce général, un des plus grands hommes de ce temps. Une seconde bataille de Peterwaradin fut livrée, et aussi désastreuse que la première pour les Ottomans. Le grand-vizir se fit tuer en héros; mais le prince Eugène, deux fois vainqueur sur le même champ de bataille, ne poursuivit pas ses avantages. On traita de la paix ; elle fut conclue à Passarowitz, en 1718, et entre autres avantages, elle assura la domination de la Morée à la Porte ottomane. Cet article mérite d'être pris en considération; la Turquie, un jour, y trouvera des droits légitimes qu'elle fera valoir au congrès des souverains.

La guerre périodique avec la Perse ne pouvait pas manquer à ce règne belliqueux. L'influence de notre ambassadeur, le marquis de Bonnac, fit conclure une *paix perpétuelle* entre la Porte et la Russie, et on y stipula le démembrement de la Perse, au profit des sultans et des czars.

Une nouvelle expédition en Perse était nécessaire pour opérer ce démembrement; le sultan Achmet résolut de conduire la guerre en personne. Tout était prêt pour la campagne; le plus vulgaire des incidents amena une révolution.

Le sultan avait choisi pour son départ l'heure qui suit le milieu du jour.

C'était une heure fatale dans les préjugés populaires de l'époque. Une insurrection éclate avec une violence inconnue, même à Constantinople. Les Turcs ont vu, dans l'heure choisie pour le départ, la chute de l'empire et une guerre désastreuse. Jamais les sultans n'étaient partis pour une guerre après midi. L'armée demande à grands cris les têtes du vizir, du capitan-pacha et de

Kiahïa-Bey, qui ont donné au sultan ce funeste conseil. Le sérail est assiégé par les furieux ; on se rassemble à l'Hippodrome ; on arrache la tente impériale, suspendue aux sycomores de Scutari. Le sultan accorde les trois têtes demandées pour sauver la sienne. Les janissaires et le peuple applaudissent d'abord et paraissent se contenter de la triple exécution ; puis, ils demandent davantage ; ils exigent la déchéance d'Achmet III, et le sultan abandonné est déposé.

Achmet III mérite une place honorable dans l'histoire. Sous son règne, l'empire ottoman acquit par des traités la Crimée, la Morée et une partie de la Perse. Le dernier grand-vizir, Ibrahim-Pacha, fonda quatre bibliothèques à Constantinople, et introduisit l'imprimerie dans l'empire ottoman.

Mahmoud Ier, fils de Mustapha, arrivé au pouvoir par une insurrection de janissaires, fit d'abord un excellent et politique accueil au chef des conjurés, Patrona-Khalil, un de ces hommes dont l'énergie entraîne les multitudes. Ce chef de rebelles imposa ses volontés au sultan qu'il avait élevé au trône, et demanda un grand nombre de faveurs qui lui furent accordées. C'était lui seul qui régnait dans Constantinople, à la place de Mahmoud Ier. Son ambition réclamait, en outre, la place d'aga des janissaires, et il ne cessait d'accabler le divan de ses demandes. Le capitan-pacha crut rendre un service signalé à Mahmoud, en faisant arrêter l'ambitieux soldat en plein divan. Patrona-Khalil tira son poignard, mais il fut égorgé au même instant, et pour ramener le même jour un peu de calme dans Constantinople, sept mille rebelles, partisans de Patrona, furent massacrés.

Peu de temps après les janissaires et le peuple se révoltèrent encore pour venger Patrona-Khalil ; quinze mille rebelles périrent cette fois dans une journée d'énergique répression, et la tranquillité se rétablit.

Une autre guerre en Perse amena un nouveau traité de paix en 1732, après la célèbre bataille de Kovidjan, où les troupes de

Thamasp furent battues complétement. Alors un usurpateur doué d'un courage héroïque, le fameux Thamas-Kouli-Khan, se mit à la tête d'une armée, et déchira le traité signé par Thamasp. Il remporte d'abord une victoire sur les Ottomans, près de Bagdad, et peu de temps après, il rencontre sur les bords du Tigre l'armée d'Osman-Pacha, qui arrivait de Constantinople, et il est battu à son tour. Trois batailles s'engagent encore entre les Persans et les Turcs, et à la dernière, Thamas-Kouli-Khan écrase les Ottomans et tue Osman-Pacha.

Sur ces entrefaites, la paix *éternelle*, conclue avec la Russie, fut rompue par Catherine, qui profita des affaires de Perse pour faire assiéger Azoff. Thamas-Kouli-Khan venait de se faire reconnaître souverain légitime, et la Porte, ayant besoin de la paix avec la Perse, pour faire la guerre avec la Russie, proposa un traité à Thamas, traité qui fut signé en 1736.

Notre ambassadeur français, de Villeneuve, commença les plus actives négociations pour remettre en bonne harmonie la Russie, l'Autriche et la Porte. Il échoua d'abord. Les hostilités commencèrent. Les Autrichiens entrèrent dans les provinces danubiennes et obtinrent des avantages sur les Turcs; les Russes furent aussi assez heureux en Crimée; enfin, les Ottomans reprirent le dessus: le général autrichien Wallis fut battu par les Turcs à Kroska. Une flotte russe, ayant rencontré dans la mer Noire les vaisseaux du capitan-pacha, fut défaite et s'incendia elle-même dans le port de Sébastopol, pour ne pas enrichir l'arsenal ennemi. L'ambassadeur de Villeneuve, qui n'avait cessé de négocier, redoubla d'instances auprès des cours et les fit consentir à la paix; elle fut signée à Belgrade et rendit le calme à l'Europe, jusqu'à la mort de l'empereur Charles VI, époque à laquelle les puissances se liguèrent contre l'Autriche, combattirent longtemps, et ne déposèrent les armes qu'au traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748.

Pendant cette guerre, la Porte donna l'exemple de la sagesse et de la bonne foi aux cours européennes; elle respecta le traité de

Belgrade, ce traité d'ailleurs fut avantageux pour elle, car il interdisait la mer Noire aux vaisseaux de guerre russes, tout en réservant la libre navigation aux vaisseaux marchands.

Mahmoud I<sup>er</sup> mourut victime de sa dévotion. Étant gravement malade un jour de vendredi, il voulut se rendre à Sainte-Sophie pour prier selon son usage : cette sortie lui fut fatale ; il rentra au sérail très-abattu, et mourut dans la nuit du 14 décembre 1754. Jamais sultan ne fut plus universellement et plus justement regretté.

Osman III, frère de Mahmoud I<sup>er</sup>, sortit des profondeurs du sérail, où il avait passé toute sa vie, et commença son règne à l'âge de cinquante-trois ans. Un incendie plus terrible que de coutume éclata dans Constantinople au commencement de ce règne. L'histoire de cette ville est pleine de récits d'incendies et de guerres persanes, et Constantinople est encore debout, plus brillante que jamais !

Nous aurions passé sous silence ce nouvel incendie, mais à cet incident ordinaire se rattache un mot célèbre, qui est la gloire d'un règne, et semble prédire la venue du glorieux sultan Abdul-Medjid.

Le palais du grand-vizir avait été détruit dans cet incendie. Il fallait, en le rebâtissant, prévenir le retour de la même catastrophe, en l'isolant des maisons qui l'environnaient. On abattit donc tout le quartier indigent du voisinage, et lorsqu'on fut arrivé à une maison habitée par une vieille femme, on trouva une résistance inaccoutumée. La pauvre locataire défendit sa propriété contre les démolisseurs. C'est la maison où mes pères sont morts, dit-elle, j'y mourrai. L'affaire fut portée au sultan, qui dit : — Cette femme est dans son droit ; cette maison est sa propriété ; n'y touchons pas.

Il faut bénir un incendie qui a mis une telle parole dans la bouche d'un sultan.

On ne peut raconter que ce trait dans la vie d'Osman ; ce

19

bon prince eut un règne très-court. Après avoir subi une cruelle opération, qui lui donna une fièvre aiguë, il s'exposa au vent de la mer, pour regarder sa flotte dans le kiosque de la pointe du sérail. Cette imprudence lui coûta la vie; il mourut le 20 octobre 1759.

Ce règne si paisible était le précurseur des plus grandes agitations.

---

## XVI

Mustapha III, fils aîné d'Achmet III, donna lui-même et malgré lui le programme de son règne en se rendant à cheval à la mosquée d'Eïoub, pour ceindre le sabre d'Osman. — Camarades, dit-il aux janissaires, l'oisiveté vous pèse. Un peu de patience. J'espère bien vous conduire à Bender le printemps prochain.

Les janissaires remercièrent par leurs acclamations le sultan qui donnait une nouvelle si agréable aux ennemis de la paix.

Il était écrit qu'un nouveau règne amènerait toujours une sédition. Cette fois, les janissaires et les spahis restèrent dans l'inaction contre la coutume; ce furent les femmes de Constantinople qui se mutinèrent et donnèrent à la ville le spectacle de la plus triste des émeutes, l'émeute de la faim.

Soixante vaisseaux chargés de froment avaient fait naufrage dans la mer Noire, sur les rescifs de Sinope. C'était la provision du peuple. Une famine affreuse vint désoler Constantinople; et ces femmes, bravant la mort pour avoir du pain, enfoncèrent les magasins des subsistances, et leurs cris arrivant au sérail obtinrent justice. Le sultan ordonna qu'il fût fait au peuple une large distribution de riz. L'émeute s'apaisa; ses plaintes n'avaient plus de motifs.

Un incident plus grave faillit au même moment amener une

guerre entre la France et la Porte. Un courageux esclave chrétien, nommé Simon, s'empara audacieusement du vaisseau amiral turc, au mouillage devant Cos, et, secondé par d'autres esclaves, il massacra l'équipage, coupa les câbles et gagna l'île de Malte, où il vendit le vaisseau. Heureusement le roi Louis XV, qui, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait à cœur l'alliance de la Porte, racheta le vaisseau et le rendit au sultan.

Malgré l'imprudente parole tombée dans l'oreille des janissaires, le sultan pouvait se promettre une longue paix, lorsque la czarine Catherine II monta sur le trône de Russie et troubla l'ordre de succession à la couronne de Pologne, en imposant sa volonté par la force des armes. Le sultan s'indigna de cette violation de traité; il donna ordre de planter sa tente sur le Bosphore, ce qui était toujours un indice de guerre prochaine, mais l'ambassadeur de France le fit revenir à un meilleur avis.

Cependant un détachement de soldats moscovites entra quelque temps après dans la ville turque de Balta, et massacra les Polonais et les musulmans qui l'habitaient. Le cri de guerre retentit alors à Constantinople et sur les deux rives du Bosphore. Une armée se dirige sur le Danube et obtient d'abord quelques avantages sur le général russe Gallitzin, mais des chances fatales, indépendantes du courage, vinrent interrompre ces premiers succès, et les Russes, chassant devant eux les débris d'une armée ottomane, vaincue par les fleuves, s'établirent en vainqueurs dans les provinces danubiennes.

L'impératrice Catherine avait le dessein héréditaire de s'emparer de Constantinople. Déjà maîtresse des rives et des bouches du Danube, elle résolut de provoquer l'insurrection des Grecs en Morée. Une flotte russe, munie d'instructions secrètes, passa le Sund, se ravitailla en Angleterre et parut tout à coup sur les rives de la Grèce. Le capitan-pacha, le célèbre Hassan-Bey engagea plusieurs combats avec la flotte russe, et malgré des prodiges de valeur, il ne remporta aucun avantage décisif. Au contraire, le

passage des Dardanelles fut menacé par l'amiral de Catherine, et Constantinople se prépara pour repousser l'ennemi.

L'insurrection provoquée en Grèce par la Russie ne causa que des malheurs dans ce beau pays. Une armée ottomane le désola, ville par ville, n'épargnant pas plus les Grecs que les Russes; mais la fortune restait fidèle à Catherine sur la mer. Ses deux amiraux, Elphinston et Spiridow, tinrent toujours en échec le capitan-pacha.

Le général Romanzoff obtenait aussi des avantages sur la rive européenne de la mer Noire; il remporta même à Cahoul une victoire signalée, où périrent, dit-on, cinquante mille Ottomans. Le prince Dolgorouki s'empara de la Crimée; tous les malheurs accablaient à la fois l'empire ottoman. On ouvrit alors des négociations pour la paix. Il y eut un congrès, des conférences, des protocoles; en attendant, la Russie réparait ses pertes et remplissait dans son armée les lacunes ouvertes par la peste et de dures victoires. La guerre recommença.

Romanzoff mit le siége devant Silistrie et fut repoussé par l'héroïque défense des Turcs. Il ne fut pas plus heureux devant Varna. Ces deux villes ont toujours été les deux écueils de la puissance russe. Le capitan-pacha, Hassan-Bey, qui venait d'obtenir un succès sur mer devant Lemnos, quitta la flotte et prit le commandement de l'armée danubienne; il attaqua les Russes avec une vigueur inouïe, et les rejeta au delà du Pruth.

Le sultan, que tant de revers avaient affecté, aurait voulu se mettre à la tête de son armée, mais les chagrins et une maladie mortelle le retenaient au sérail. Cependant, il eut en mourant la consolation d'apprendre la levée du siége de Silistrie, et la victoire de son capitan-pacha, l'intrépide Hassan-Bey. Il rendit le dernier soupir le 21 janvier 1774, et Constantinople donna des larmes à cette mort.

A son dernier jour, Mustapha III avait laissé à son frère Abdul-Hamid le soin de continuer la guerre avec la Russie ; mais le nou-

veau sultan n'était pas l'homme de la situation; âgé de cinquante ans, il avait passé tous ses jours dans le vieux sérail, s'occupant à fabriquer des arcs et des flèches, comme si la poudre n'eût pas été découverte, et, doué d'un naturel fort doux, il n'eût pas mieux demandé que de faire la paix avec tout le monde et recommencer ses travaux de menuiserie clandestine. En attendant, la Russie menaçait toujours Constantinople, et il fallut bien songer à la défense. Sur tous les points de l'empire, les affaires étaient en mauvais état. En Égypte, en Syrie, en Perse, les ordres du sultan avaient perdu toute autorité; le pacha de Janina commençait déjà une rébellion qui ne s'est éteinte que de nos jours.

Cependant, disent les historiens, le sultan parvint à envoyer à Varna une armée de quatre cent mille hommes, pour arrêter la marche de Romanzoff. Ce chiffre nous paraît exorbitant, et si nous n'y retranchons rien, c'est par respect pour M. de Hammer, le plus consciencieux des chroniqueurs. Cette armée, la plus formidable qui soit sortie de Constantinople, n'obtint que des revers, et le sultan demanda la paix. Dans un nouveau traité, la Russie reprit la Crimée, restitua aux Turcs les provinces danubiennes; le sultan donna son adhésion au démembrement de la Pologne, et accorda aux Russes la libre navigation de l'Euxin.

Malgré ces concessions, la paix ne dura pas longtemps. L'impératrice Catherine fit un voyage en Crimée avec l'empereur Joseph II et Potemkin, et une alliance contre la Porte fut conclue devant Azoff. Le sultan fut instruit des projets russes, et fit emprisonner l'ambassadeur au château des Sept-Tours. Les généraux Souvaroff et Romanzoff commencèrent les hostilités; le capitan-pacha perdit une partie de sa flotte dans une bataille navale, et sur terre, le grand-vizir ne fut pas plus heureux. A la prise d'Oczakow, les Russes vainqueurs égorgèrent vingt-cinq mille Ottomans.



frères del. et sc. — Imp. F. Chardon aîné, 30 r. Hautefeuille, Paris

CAMPEMENT DE VOLONTAIRES TURCS.

Ces fatales nouvelles mirent le désespoir dans l'âme du sultan; il mourut presque subitement, le 7 avril 1789. Sous ce règne, la Russie fit de grands progrès dans l'art militaire, et les Ottomans, quoique dirigés par des officiers français, se refusèrent à toute innovation dans la tactique; ils ne voulurent même jamais consentir à faire l'exercice à la française et à s'aligner sur trois rangs. Ce progrès devait venir plus tard.

Sélim III, neveu d'Abdul-Hamid, avait vingt-sept ans lorsqu'il arriva au trône; son premier soin fut de réorganiser les armées de terre et de mer, pour résister aux Russes et aux Autrichiens coalisés. Souvaroff continuait sa marche et enlevait aux Ottomans leurs dernières places fortes; restait Ismaïl, le boulevard de l'empire ottoman. Cette ville fut très-bien défendue, mais enfin elle céda au nombre, et Souvaroff ordonna le massacre de la garnison, comme dans les époques barbares, et nous sommes en 1790!

A ces nouvelles, le peuple de Constantinople se souleva, demandant la mort du grand-vizir Hassan-Pacha. Sélim eut la faiblesse de sacrifier son ministre, et lui donna pour successeur Youssouf-Pacha.

Les Russes ne s'arrêtèrent pas. Souvaroff, après une nouvelle victoire remportée sur les Turcs, s'empara de Matchin, et il se préparait à marcher sur Constantinople, lorsque de graves nouvelles changèrent la face des choses et sauvèrent l'empire ottoman d'une invasion moscovite. La révolution française se levait menaçante sur l'Europe, et les regards de tous les souverains se tournaient vers le volcan allumé à Paris, et dont les lueurs étaient déjà reflétées sur les rives de l'Océan et du Rhin. La Prusse et l'Angleterre intervinrent auprès de Catherine, et la paix fut encore conclue à Yassy.

Maintenant, nous entrons dans le domaine brûlant de l'histoire contemporaine; nous arrivons à des hommes que nous avons connus; nous voyons descendre à Constantinople des ambassa-

deurs qui s'appellent le maréchal Brune et le général Sébastiani ; et les circonstances politiques où nous sommes en 1854, les alliances glorieuses et inouïes qui ébranlent, à cette heure, les continents et les mers, nous imposent des devoirs de circonspection, dans le court récit des divisions et des guerres, que nous voudrions ensevelir dans les limbes de l'histoire, tellement nous avons à cœur de ne pas troubler ces alliances, même par le plus léger ressentiment d'un passé contemporain. Nous consacrerons nos dernières pages à l'éloge du glorieux sultan Mahmoud II, le réformateur de l'empire, le Constantin de la civilisation ottomane, et au sultan Abdul-Medjid, qui est entré, dès ses premiers pas, dans la grande communion européenne, et accomplit avec tant de sagesse l'œuvre de son illustre prédécesseur.

Le sultan Sélim avait eu trop tôt la généreuse pensée de réformer l'empire et de l'élever à la hauteur de la civilisation européenne; une sédition populaire éclata, il fut déposé, enfermé dans le sérail, puis égorgé au bout d'un an. Son successeur, Mustapha IV, monta sur le trône en 1807, et en descendit en 1808, le jour même de l'assassinat de Sélim.

Mahmoud II, en arrivant au pouvoir, punit de mort tous les chefs du complot du sérail, tous les assassins de Sélim. Cette mesure énergique annonçait le caractère du nouveau sultan, et faisait présager que le temps des révoltes impunies et des caprices de sérail était passé. Les funérailles de Sélim furent faites avec la plus grande pompe, et le peuple, qui l'avait maudit vivant, le pleura mort.

La guerre entre la Porte et la Russie continuait sur le Danube avec des succès mêlés de revers. Bagration et Kutuzoff commandaient les armées moscovites, et notre ambassadeur, Latour-Maubourg, à Constantinople, négociait pour la paix ; on échangeait des protocoles entre le Bosphore et la Newa, on reprenait les hostilités, on négociait encore. Tout à coup les choses changèrent de face. Alexandre, menacé par Napoléon, se hâta de conclure une

paix sérieuse avec la Porte; il avait besoin de Bagration et de Kutuzoff, et de l'amiral Tchitchakoff, dont le quartier général était à Bucharest [1].

La chute de Napoléon et la paix rendue à l'Europe tournèrent les vues du sultan Mahmoud vers les réformes intérieures, dont le projet n'avait jamais été abandonné depuis la catastrophe de Sélim; mais, pour arriver à ses fins, Mahmoud, doué d'une patience et d'une sagacité admirables, ne précipitait rien et profitait du calme universel, le regard toujours fixé vers le but.

Cependant une sourde fermentation se manifestait en Grèce. Le prince Ypsilanti et le prince Michel Souzzo adressaient aux Hellènes des proclamations qui les invitaient à reconquérir leur indépendance, en leur promettant l'appui du czar. Ces bruits vagues annonçaient déjà l'explosion du volcan.

Mahmoud envoya son grand-vizir et une armée nombreuse sur tous les points où l'insurrection devenait menaçante. L'étincelle avait allumé l'incendie; Ypsilanti et Mavrocordato donnèrent bientôt une constitution provisoire; le Péloponnèse et les îles grecques de l'Archipel étaient en feu.

L'antique Grèce semble renaître de ses cendres; des héros épiques apparaissent encore dans les localités immortelles, à Corinthe, à Athènes, en Crète, à Salamine, à Coron; les Grecs se soulèvent partout et suivent Botzaris, Canaris, Miaulis, Kolokrotoni, Odysseos, Nikitas. On apprend à Constantinople de fatales nouvelles; les janissaires, muets depuis longtemps, recommencent les murmures traditionnels, et demandent la tête du grand-vizir, coupable, à leurs yeux, des succès des Grecs. Le sultan exile le grand-vizir; l'heure n'est pas propice, et les Grecs allaient peut-être succomber dans une lutte impossible, lorsqu'un homme vint à leur secours, et réveilla en leur faveur toutes les sympathies chré-

[1] J'ai beaucoup connu le brave amiral Tchitchakoff à Florence; j'ai souvent causé avec lui dans les salons de la reine Caroline. C'était un homme charmant, très-enthousiaste de Napoléon, et très-ami des Français.

tiennes, cet homme était une armée, cette armée était un poëte, ce poëte se nommait lord Byron.

Aux chants du barde anglais, on répondit par une explosion universelle d'enthousiasme; de tous les coins de l'Europe on envoya au secours des Grecs une croisade de vers, de poëmes, d'hymnes, de prosopopées, de dithyrambes, de discours. Une noble et sainte bonne foi agitait toutes les âmes; on assistait au réveil de la Grèce homérique, on allait voir reparaître Sophocle, Périclès, Phidias, Praxitèles, Platon, Euripide, Théocrite, tout ce qui a été grand dans le monde, tous les génies que la terre ne vit qu'une fois, et qui n'ont jamais été surpassés. Lord Byron adressait à ces illustres morts des prosopopées sublimes, et le monde était l'immense écho de lord Byron. Les rois, les empereurs, les princes, entraînés par cet ouragan d'enthousiasme et ne prévoyant pas Othon, se lancèrent à la suite des orateurs et des poëtes; le libéralisme et le royalisme, les enfants de Voltaire et les enfants de Bonald s'écrièrent en chœur : Sauvons la croix! écrasons le croissant! Oui, sans doute, cette cause était belle, et tant de héros de la Grèce moderne, tant de villes héroïques assiégées, méritaient d'être secourus, et même aujourd'hui, nous respectons et nous admirons cet enthousiasme qui fut aussi le nôtre; mais en nous plaçant, dans notre impartialité d'historien, au point de vue de la politique ottomane, nous croyons que le sultan Mahmoud était seul dans son droit légitime à cette époque. Pourquoi les princes chrétiens avaient-ils mollement, dans les traités antérieurs, cédé la Morée à la Porte? Pourquoi avait-on stipulé, dans des clauses signées par quatre ambassadeurs chrétiens, que le *Croissant* dominerait la *Croix* dans la patrie de Thémistocle et d'Épaminondas? C'est avant la signature de ces traités qu'il fallait plaider la cause des chrétiens grecs, et prêcher une croisade; une fois la cession faite, la Turquie seule avait raison, et l'Europe avait tort. La Grèce était pour Mahmoud ce que l'Alsace est pour nous; une conquête de la victoire, une propriété acquise dans les

études des tabellions couronnés. Et voyez ensuite où peut conduire l'oubli de la logique dans les chaînons de l'histoire ! Vous n'avez pas voulu faire une croisade, monarques chrétiens, lorsque votre devoir vous l'imposait, lorsque les victoires du prince Eugène amenèrent le traité de paix de Passarovicz, le 12 juillet 1718, lorsque vous enlevâtes à la Porte Cerigo, Semendra, Belgrade, la Valachie, la Servie, Voniza, Prevesa et les châteaux-forts Dalmates, et que pour la dédommager de ces pertes, vous *restituâtes* la Morée au domaine des sultans. Pour ne pas avoir agi ainsi justement, en temps opportun, vos successeurs ont fait une croisade intempestive dans la rade de Navarin ! Voilà où conduit la grave étourderie des diplomates, quand ils signent des traités de paix ! Navarin est toujours au bout de cette logique. Quel héritage ! Puis Navarin a inspiré Sinope. La Russie a profité de la leçon.

Laissons à l'histoire de la Grèce moderne les faits détaillés qui ont illustré cette glorieuse insurrection, dans laquelle le terrible Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, commence aussi sa grande renommée, et rentrons à Constantinople, où la nouvelle de la prise de Missolonghi excite une joie générale, et décide le sultan à tenter un coup décisif, depuis si longtemps médité. Chose digne de remarque ! A cette chute de Missolonghi, au désastre de cet Ilium moderne, à cette grande tombe arrosée de tant de pleurs, se lie le plus grave événement de l'histoire de Constantinople ; ce que n'ont pu faire Soliman, Sélim, Murad et les plus hardis des souverains de l'empire turc, le sultan Mahmoud va l'accomplir.

La ville est en fête, le peuple célèbre la défaite des Grecs, remplit les mosquées, bénit Allah et le sultan. Dans le sérail, on parle hautement d'une réforme inouïe, le corps des janissaires est menacé de dissolution. Le grand-vizir Mohammed-Sélim-Pacha, sous l'inspiration de Mahmoud, a lu devant le muphti et les hauts dignitaires un décret qui est toute une révolution venue d'en haut. A cause des proportions données à notre histoire, nous avons toujours été sobres de citations de documents historiques ;

mais, cette fois, il s'agit d'un fait si important, que nous donnerons le texte entier de ce fameux décret, le plus noble titre de gloire du sultan Mahmoud; avec la même citation, nous donnerons aussi, pour la première fois, une idée du style officiel des souverains de l'Orient.

« Depuis la naissance de la monarchie ottomane, à l'ombre bienfaisante de laquelle nous avons le bonheur de vivre, les sultans, successeurs d'Osman (puisse le ciel étendre la chaîne de leur dynastie jusqu'à la fin des siècles!), se sont montrés zélés observateurs du précepte divin qui commande de combattre les infidèles. Grâce au soin constant qu'ils ont eu d'exciter l'ardeur guerrière des musulmans, et de les conduire à la guerre sacrée, la réputation des armées ottomanes a rempli le monde. Longtemps les ennemis qui se présentaient devant les rangs pressés de nos bataillons ont été la proie du glaive; et les héros musulmans, chargés des dépouilles des nations, ont eu le droit de se pavaner dans l'arène de la gloire. Longtemps les janissaires, ce corps institué dans un esprit de conquêtes pour la foi, ont été des guerriers favorisés du ciel, que l'histoire nous fait voir triomphants en toute rencontre.

Mais, depuis près d'un siècle, des intrigants ont limé sourdement le collier de leur discipline et rompu enfin la chaîne de leur subordination envers les chefs. Autrefois les janissaires étaient tous soldats actifs, *ekindjis*, touchant la paye portée en leur nom sur les rôles. En campagne, ils étaient tous sous les drapeaux, prêts à exécuter les ordres de leurs officiers. C'est là ce que voulaient les règlements. En l'année 1152, lors de la guerre de Morée et de la conquête de la forteresse de Napoli, des ekindjis, par l'entremise de personnages imprévoyants, obtinrent, quoique encore valides, des traitements de retraite, en récompense de leurs services, et commencèrent à introduire, parmi les militaires retraités, le funeste usage de vendre les billets de paye à des individus étrangers à l'armée. Cet abus s'est insensiblement accru,

au point que l'*odjak* n'a presque plus compté de véritables hommes de guerre, il n'a plus été qu'un grand corps désorganisé, dans lequel, à la faveur du désordre, des espions se sont glissés et ont suscité des mouvements séditieux. Nos ennemis cependant en ont profité pour nous nuire ; enhardis par notre faiblesse, ils ont osé étendre leurs mains impures vers l'œuf éclatant de blancheur de l'honneur musulman.

« Vengeance, peuple de Mahomet ! et vous, serviteurs zélés de cette monarchie ottomane qui doit durer autant que le monde, officiers de tous grades, vous tous, fidèles croyants, défenseurs de la foi, amis de la religion et de la gloire, venez à nous ; unissons nos efforts pour réparer nos brèches et élever devant notre pays le rempart d'une armée aussi instruite que brave, dont les coups, dirigés par la science, iront au loin atteindre le but et détruire l'arsenal des inventions guerrières de l'Europe chrétienne.

« Les éléments de force ne peuvent se puiser aujourd'hui que dans l'étude et la pratique des arts militaires, dont la connaissance est indispensable pour combattre avec avantage un ennemi discipliné. C'est une vérité incontestable. Le Coran lui-même nous trace notre devoir à cet égard. Il a dit : *Employez, pour vaincre les infidèles, tous les moyens qui sont en votre pouvoir.* Ce texte sacré, le sens que lui donnent les plus doctes interprètes de la loi, plusieurs paroles du Prophète recueillies par la tradition, nous démontrent jusqu'à l'évidence la nécessité d'acquérir la science militaire. C'est donc avec la conscience d'accomplir une obligation religieuse, que le gouvernement s'est décidé, sous l'inspiration de l'esprit du Prophète, dans la vue d'affermir la puissance ottomane et de rendre au nom musulman tout son éclat, à former un nouveau corps d'ekindjis tirés de l'odjak des janissaires, et à prendre les dispositions suivantes pour fixer le mode de leur organisation et de la nomination des officiers, l'armement et le costume des soldats. » (Suivent les dispositions générales et disciplinaires divisées en quarante-six articles.)

Les janissaires, ainsi menacés dans leur existence et leurs anciens priviléges, se réunirent dans l'hippodrome, théâtre séculaire de leurs exploits, et firent entendre ces formidables clameurs qui amenèrent si souvent la chute, la mort, ou la déposition d'un souverain.

Le moment était solennel.

Fidèle à son Padischah, le muphti convoqua les soldats et le peuple dans la mosquée d'Achmet, et leur lut le premier chapitre du Coran. La foule se prosterna le front contre terre, sur les dalles du temple, sur le parvis, sur la place. Tous étaient prêts à obéir pour défendre la religion. Le grand-vizir donna ordre à Nedjib-Effendi de marcher contre les rebelles, à la tête des fidèles osmanlis.

En cette circonstance, le sultan Mahmoud se montra le digne successeur du jeune Murad, cet héroïque dompteur de janissaires; il partit de son palais du Bosphore, sur un caïk, vint débarquer à la pointe du sérail, pour prendre sa première part des périls de la terrible bataille qui allait s'engager.

Dans plusieurs quartiers de Constantinople le désordre était arrivé à son comble. Les janissaires avaient fait des recrues dans les bas-fonds de la populace. Des bandes nombreuses de rebelles enfoncèrent les portes du palais du grand-vizir et le pillèrent; on entendait retentir partout les cris : Mort aux ministres, au grand-vizir, aux ulémas, aux conseillers du sultan. Constantinople, plongée dans la stupeur, s'attendait encore à revoir une de ces journées trop fréquentes dans son histoire, une soldatesque triomphante, un sultan égorgé au sérail, une élection de prétoriens; elle redoutait bien plus un de ces incendies qui ont toujours été la dernière raison du peuple, dans ses luttes avec les sultans.

Le moindre retard, la moindre indécision aurait mis les torches aux mains des rebelles; Mahmoud fit déployer l'étendard du Prophète, le signe des crises suprêmes, le drapeau saint autour

duquel tous les fidèles croyants doivent se ranger, s'ils ne veulent être flétris comme apostats. En voyant la bannière de Mahomet arborée à la pointe du sérail, tous les musulmans en état de porter les armes arrivèrent de tous les quartiers de la ville; on en vit même venir de la rive lointaine du port, où s'élève la mosquée d'Eïoub, chère aux sectateurs d'Osman; de Galata, de Scutari, et des villages du Bosphore. Cette armée de défenseurs ne songeait point à discuter le décret impérial; la religion était en péril; on accourait en foule pour la sauver. Le raisonnement leur paraissait à tous un crime énorme, une impiété, une offense sacrilége adressée au commandeur des croyants. Un peuple qui répond ainsi au premier cri de détresse de sa religion est un grand et noble peuple, et mérite d'être respecté dans son intégrité nationale sur la carte des nations.

Les janissaires, retranchés dans l'hippodrome et aux environs, attendaient toujours de nouvelles recrues, qui venaient se ranger sous le drapeau de la révolte; le lieu choisi comme centre de leurs opérations était toujours cette fameuse place, l'*Et-Meïdani*, où l'arène semble garder encore les sanglants vestiges des séditions prétoriennes, où le platane séculaire, comme dit le poëte ottoman, *semble secouer à toutes ses feuilles les têtes des victimes* [1]. Les janissaires retrouvaient toujours sur cette place le succès, qui n'avait jamais abandonné leur milice, sous les règnes antérieurs; c'est là qu'on discutait le chiffre des gratifications du joyeux avénement; c'est de là qu'ils s'élançaient sur le chemin de la mosquée d'Eïoub, comme des bandits sur une grande route, pour demander la bourse ou la vie au nouveau Padischah qui allait ceindre le sabre d'Osman; c'est à cet arbre de mort qu'ils pendirent la belle et douce sultane

[1] La place de l'Et-Meïdani, ou Hippodrome, est aujourd'hui dépouillée de ses antiquités monumentales; on n'y voit plus que la colonne dite *Serpentine*, quelques débris informes et un obélisque; mais ce qui frappe surtout les yeux, c'est le platane, de funèbre mémoire, où tant d'innocents ont été pendus dans les séditions populaires.

Keucem, et tous les hauts dignitaires, sous le règne de Mahomet IV, enfant trop tôt couronné. Les malédictions de tant de morts illustres et de suppliciés vulgaires criaient vengeance sur cet hippodrome des hécatombes; le grand jour de l'expiation était enfin venu.

Les troupes fidèles et le peuple armé cernent le quartier de l'hippodrome, ayant à leur tête le sultan Mahmoud; des pièces d'artillerie sont braquées sur les retranchements, et Ibrahim, l'Aga des rebelles, les somme de rentrer dans le devoir, s'ils veulent éviter les suprêmes châtiments. Un ouragan de huées stridentes, de sifflets aigus, de cris fauves répond à la sommation conciliante de l'Aga; le sultan commande le feu. Une grêle de boulets ouvre la brèche dans les retranchements prétoriens; brise la porte des casernes; met en poussière les murs des enclos; la mitraille suit les boulets; la fusillade éclate partout; l'incendie darde ses langues rouges sur les casemates; les janissaires, entourés par les flammes, et décimés par l'artillerie, crient grâce, comme les damnés; on ne croit plus à ce tardif repentir, qui deviendra une autre révolte le lendemain; le sultan veut que l'œuvre salutaire de la destruction s'accomplisse; pendant trois heures le canon gronde autour de l'hippodrome, l'incendie fait écrouler les toits, la fusillade arrête les fuyards; le massacre est complet, digne de la vengeance, digne du crime séculaire des malfaiteurs. Six mille cadavres jonchent l'arène du cirque de Constantin; les prisonniers sont pendus à leur platane favori. Justice est faite. Constantinople applaudit. Les coupoles de Soliman, d'Achmet, de Bajazet, de Sélim, la nuit venue, s'illuminent; il semble que les grandes ombres des sultans morts élèvent leurs têtes au-dessus de l'hippodrome, pour voir l'œuvre de Mahmoud, œuvre plus glorieuse que la prise de Belgrade et la bataille de Tchaldiram.

De cette mémorable journée date l'ère des réformes et de la civilisation ottomane. L'illustre père d'Abdul-Medjid avait vu son

siècle, et l'avait bien jugé; il ne voulait plus *camper en Europe;* il voulait que Constantinople s'associât au mouvement des villes chrétiennes, et ne ressemblât plus à un caravansérail d'Asie, toujours prêt à replier ses tentes pour repasser le Bosphore, en haine de la civilisation. Bien des orages populaires, suscités par la tradition prétorienne, ont encore grandi autour du sérail, pour épouvanter le sultan et l'arrêter sur le glorieux chemin des réformes, où il entrait d'un pas si résolu; mais la ferme volonté, le courage tenace de Mahmoud ont triomphé des émeutes, ont anéanti le levain déposé dans la nécropolis de l'hippodrome. Le sultan a changé la tactique militaire, l'a mise en harmonie avec les progrès de l'armée européenne; il a adopté le costume léger et la coiffure des Égyptiens; il a montré aux soldats l'exercice à la française; il leur a appris la manœuvre sur trois lignes, le bataillon carré, redoute vivante aux baïonnettes croisées; les feux nourris de pelotons; les rapides évolutions de l'artillerie volante, tout ce qui constitue enfin la supériorité moderne dans l'art de gagner des batailles et d'organiser des soldats. Les soins du réformateur ne se bornèrent pas aux choses de la guerre et de la discipline des camps; il voulut créer à Constantinople une presse périodique, et il fonda une feuille officielle sous ce titre français, le *Moniteur ottoman*. Chacune de ces réformes était accueillie par une émeute, et sur chaque émeute un coup de foudre partait du sérail.

C'est au milieu des troubles de la Grèce que ces réformes s'opéraient. Les cabinets européens intervenaient sans cesse auprès de la Sublime-Porte, pour lui arracher l'indépendance des Grecs; Mahmoud s'obstinait à ne voir dans les Grecs que des sujets rebelles; il répondait au czar : Que feriez-vous si votre Pologne s'insurgeait? reconnaîtriez-vous son indépendance? Et le czar ne répondait rien et renouvelait ses obsessions; Ibrahim s'écriait, devant toutes ces anomalies politiques : *C'est incroyable! la France est entrée en Espagne, en 1823, pour faire des esclaves, et elle vient*

*ici aujourd'hui pour faire des hommes libres!* Mahmoud ne comprenait pas les vers de lord Byron et les discours de Benjamin Constant sur les descendants d'Épaminondas; il citait les traités conclus, sous Achmet III et les compensations stipulées à Passaroviez, dont les poëtes occidentaux et les orateurs des chambres ne parlaient pas. Notre enthousiasme avait raison, et le sultan n'avait pas tort. Enfin, pour en finir avec l'histoire de la Grèce, qui n'est pas la nôtre, il nous suffira d'ajouter que l'indépendance grecque tant sollicitée fut accordée par Mahmoud II; la France avait occupé la Morée et fait tomber les armes des mains d'Ibrahim.

Un ennemi plus terrible que l'ombre de Périclès menaçait le sultan : la Russie déclarait la guerre à la Sublime-Porte.

Le rêve traditionnel du czar Pierre troublera sans cesse le sommeil de ses successeurs dans les ennuis de Péterhoff. A peine sa ville fondée au milieu des glaces, le czar Pierre regretta sa création inhabitable, et se mit à convoiter les tièdes régions du soleil et les rivages des mers navigables; il regarda Constantinople du haut de ses pyramides de neige, et se promit ce radieux butin oriental. La conquête lui échappa, et à son lit de mort, il légua sa convoitise à ses descendants comme le plus beau des héritages.

Il était permis au czar Pierre d'entretenir ce rêve; la chose était possible de son temps; mais aujourd'hui est-il raisonnable de s'obstiner dans le même projet, après la découverte de la vapeur, lorsque la puissante Angleterre a gravé sa signature sur le rocher de Malte[1]; lorsqu'elle tient les clefs de la Méditerranée à Gibraltar et les clefs de l'Hellespont à Corfou? Eh! que ferait la Russie de Constantinople, si elle la prenait? Avec ses trois mers et son Bosphore libre, Constantinople est une reine; sans la Méditerranée

[1] Nous avons lu à Malte une inscription latine qui oblige la noblesse de la vieille Angleterre : *Invicta Anglia*. Ce n'est pas nous qui nous inscrirons en faux contre ces deux mots si fiers, qui seront vrais.

et l'Océan, c'est une mendiante. Corfou, Malte et Gibraltar l'emprisonnent dans une Propontide qui devient un lac. Cela n'empêche point tous les czars de payer leur dette au rêve du czar Pierre, le fondateur des inhabitables pays.

Au reste, à l'époque de notre histoire, l'empereur Nicolas, ne croyant rien avoir à craindre de l'Angleterre et de la France, rêvait une chose possible, et le sultan Mahmoud conçut de justes craintes en apprenant la nouvelle du passage du Pruth.

Le sultan était alors, avec son harem, dans son palais d'été de Béchiktach, et il voulut profiter des derniers loisirs qui lui restaient encore pour lire dans sa bibliothèque les nombreux documents écrits par les diplomates sous les règnes antérieurs et relatifs aux guerres avec la Russie. Il fut frappé du rapport de notre ambassadeur de Ferriol, rédigé pour Achmet III, en 1702, dans une circonstance analogue. M. de Ferriol, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, voyait fort clair dans les intrigues russes et prédisait 1854. Soixante-dix ans après, le baron de Thugut, inspiré sans doute par sa propre intelligence et par les notes de M. de Ferriol, écrivit un rapport qui est tombé entre nos mains, et que nous donnerons en entier à cause de l'immense intérêt que lui donnent les circonstances actuelles. C'est presque un document contemporain et inédit. Le sultan Mahmoud le lut avec une profonde attention, et on va juger de quelle importance il était pour lui.

« En présence de cette triste situation des affaires, mais qui ne laisse plus aucun doute, je n'ai pas encore pu faire usage des observations de Votre Excellence relatives au commerce des pays héréditaires et à la navigation sur le Danube et dans la mer Noire, ni de celles qui ont trait aux faveurs à obtenir pour la religion catholique; au contraire, persuadé que je ne pourrai réussir en rien, j'ai cru devoir m'abstenir de toute démarche intempestive, d'autant plus qu'il m'a paru que plus l'importance de ces objets est grande, plus aussi Votre Excellence trouvera utile de

suspendre toute démarche qui, n'étant suivie d'aucun résultat, pourrait compromettre l'avenir ; il m'a donc semblé qu'il conviendrait de prendre d'avance telles mesures qui assureront la réussite des intentions de Sa Majesté.

« En outre, comme d'un côté le droit de protection sur la religion schismatique est accordé à la Russie par une stipulation formelle du traité, et que, de l'autre côté, on prétend que le cabinet russe s'est réservé la libre navigation dans la mer Noire, à l'exclusion de toutes les autres nations chrétiennes, j'ai jugé utile de ne faire aucune démarche intempestive à ce sujet, jusqu'à ce que la connaissance parfaite du mal me facilite elle-même les moyens de le combattre ; d'ailleurs, l'esprit éclairé de Votre Excellence sera à même de choisir d'ici là les moyens les plus efficaces pour lever les obstacles qui pourraient résulter pour la navigation des États héréditaires d'un traité exclusif conclu entre la Russie et la Porte, et pour prévenir sûrement l'oppression ou l'extermination de la religion catholique dans le Levant.

« Mais si j'ai cru devoir attendre, sur les deux objets en question, les ordres ultérieurs de Votre Excellence, j'ai jugé nécessaire de garder envers la Porte un silence absolu sur les mesures dont Votre Excellence a daigné m'entretenir, et qui ont pour objet de protéger la Porte contre des attaques futures, de construire une forteresse à l'embouchure du Danube, etc. Sans doute, la réalisation de ce projet aurait été, dans la situation critique où cet empire se trouvait tout récemment encore, très-salutaire; mais depuis que Votre Excellence a pris connaissance des conditions de la paix, elle se sera probablement convaincue que la position des deux empires, telle que l'avait faite le traité d'alliance offensive et défensive, a été totalement changée par le traité de Kaïnardjé, et que, par conséquent, s'il était encore possible de sauver la Porte, il conviendrait de trouver des mesures toutes nouvelles.

« En effet, comme les stipulations de la paix actuelle assurent à la Russie d'un côté la partie est de la presqu'île de la Crimée, la

forteresse de Yenikalaa et surtout l'excellent port de Kertsch, de l'autre côté la possession de Kilbouroun, les deux rives de l'embouchure du Dniéper ; comme, en outre, elle songe à rétablir non-seulement les fortifications d'Azof à l'embouchure du Don, mais aussi à compléter la défense du beau port de Taganrok ; enfin, comme ces contrées abondent en bois de construction, en chanvre et en toutes autres choses nécessaires à la construction des vaisseaux, il lui sera facile de construire prochainement à Kertsch, et à peu de frais, une flotte de douze à quinze vaisseaux de haut bord et autres navires, et dans les autres établissements nouvellement acquis, un grand nombre de bâtiments de grandeur inférieure : par conséquent, d'avoir toujours prêt tout ce qui est nécessaire à de grands transports de troupes.

« Comme, d'un autre côté, on ne peut pas douter que la Russie ne négligera pas d'entretenir en tout temps, dans ses nouvelles acquisitions, un corps de trente à quarante mille hommes, soit qu'elle y emploie les milices chargées jusqu'alors de la défense des lignes de l'Ukraine, soit qu'elle ait recours à d'autres expédients qui lui sont si faciles, il en résulte qu'à l'avenir la Russie sera toujours maîtresse, aussitôt que le cabinet de Saint-Pétersbourg le jugera à propos, d'opérer, sans aucun armement extraordinaire, des descentes sur les côtes de la mer Noire, et à conduire, favorisée par le vent, en trente-six à quarante-huit heures, de la nouvelle frontière de Kertsch, un corps de vingt mille hommes jusque sous les murs de Constantinople. Dans ce cas, une conjuration, concertée d'avance avec les chefs de la religion schismatique, éclatera sans nul doute, et il ne restera au Grand-Seigneur que de quitter son palais à la première nouvelle du mouvement des Russes, de s'enfuir au fond de l'Asie, et d'abandonner le trône de l'empire d'Orient à un possesseur plus habile.

« Lorsque la capitale sera conquise, la terreur et l'assistance fidèle des chrétiens schismatiques soumettront indubitablement et sans peine, au sceptre de Russie, tout l'Archipel, les côtes de

l'Asie Mineure, toute la Grèce jusqu'aux bords de l'Adriatique. Alors la possession de ces pays tant favorisés de la nature, avec lesquels aucune autre contrée du monde ne peut rivaliser de fertilité et de richesse du sol, élèvera la Russie à ce degré de supériorité qui surpassera tout ce que l'histoire raconte de fabuleux de la grandeur des monarchies des temps anciens. Comme dans une époque à venir cette grande révolution peut se faire du côté de la mer Noire, d'une semaine à l'autre, sans bruit et sans grands préparatifs coûteux, et qu'elle peut être conduite à fin en très-peu de temps, il n'est pas à croire que la Russie se trouvera jamais dans le cas de choisir de nouveau pour théâtre de ses opérations les bords du Dniester et du Danube, car une guerre à une telle distance de ses propres frontières, trop coûteuse et trop pénible, ne peut être terminée qu'après plusieurs campagnes, et ne laisse pas d'être sans résultats bien décisifs, tandis que de sa nouvelle frontière elle peut, en tout temps, et dans l'espace de deux jours, faire, en venant par la mer Noire, une attaque contre les murs mêmes de la capitale.

« D'autres raisons encore ne laissent aucune probabilité que la Russie tentera à l'avenir une guerre aux bords du Dniester et du Danube. Jusqu'à présent, les véritables intérêts d'État de la Russie ne lui ont jamais permis de demander sérieusement à conserver ses conquêtes faites de ce côté du Danube ; dorénavant, il sera d'autant plus difficile de lui prêter cette intention, que, vu la position nouvelle que lui a faite le traité actuel, les côtes de la mer Noire lui offrent des conquêtes d'une bien autre importance. D'ailleurs la Russie ne peut se flatter d'occuper tout ce pays d'un seul coup et de s'y maintenir ; elle doit donc s'attendre à ce que, dans le renversement futur de l'empire ottoman, les provinces situées aux frontières des États héréditaires deviennent le partage de la cour impériale. Le cabinet russe songera d'autant moins à s'élever contre cette prise de possession qu'il ne pourra l'empêcher, et que cet accroissement de territoire par l'Autriche ne

saurait exciter sa jalousie. La raison en est que les acquisitions que l'Autriche ferait de la Bosnie, de la Servie, etc., bien que d'une grande importance dans d'autres circonstances, ne peuvent être d'aucune utilité pour la Russie, du moment que le reste des États de la Porte sera tombé entre ses mains. Or, ces provinces sont habitées presque uniquement par des mahométans et des chrétiens schismatiques. Les premiers ne sauraient y être soufferts; les seconds, vu le voisinage de l'empire d'Orient russe, ne tarderont pas à émigrer, ou, s'ils restaient, leur infidélité causerait des troubles continuels, et une extension de territoire, sans force intrinsèque, loin d'augmenter la puissance de Sa Majesté Impériale, ne servirait qu'à l'affaiblir.

« En prenant en considération toutes ces raisons, la construction d'une forteresse à l'embouchure du Danube pourra donc paraître superflue à Votre Excellence, car les clauses du traité obtenu par la Russie ne laissent plus aucun doute que cette guerre n'ait été la dernière que les Russes auront faite sur le Danube. D'un autre côté, il est malheureusement trop vrai que la fortification du canal de la mer Noire ne saurait donner à la Porte la moindre sécurité; les fortifications élevées par le brigadier français, M. de Tott, auraient pu être de quelque utilité dans le passé et dans le cas où il se serait agi seulement d'arrêter une petite flottille, dépourvue de troupes suffisantes pour opérer une descente et n'ayant d'autre destination que d'effrayer la capitale par un bombardement, ou d'y jeter le trouble et la consternation de toute autre manière; aujourd'hui elles sont sans importance, car la Russie, par ses nouvelles acquisitions, peut, à l'avenir, opérer avec la plus grande facilité des transports de troupes considérables. Enfin, la fermeture du canal pourrait d'autant moins sauver la capitale, que les Russes peuvent sans aucune difficulté débarquer en dehors du canal sur plusieurs points situés le long de la côte européenne de cet empire.

« Mais ce qu'il y a de plus délicat et de plus périlleux en tout

cela, c'est que l'existence de la Porte paraît ne devoir plus dépendre, à l'avenir, de la volonté des autres cours, car aussitôt que les travaux à exécuter dans les nouveaux établissements russes auront acquis un certain degré de consistance, ce qui peut se faire en peu de temps, on doit s'attendre d'un jour à l'autre, ainsi que je l'ai déjà humblement fait remarquer, à la prise de possession de Constantinople par les Russes; cette capitale pourra être conquise à la suite d'une attaque imprévue, avant même que la nouvelle d'un mouvement de l'armée russe ne soit parvenue aux frontières des autres puissances chrétiennes.

« Si le peu d'étendue de ce rapport ne me permet pas d'énumérer les maux infinis que le malheureux jour de la signature du traité actuel a engendrés pour le présent et pour l'avenir, j'ai cru cependant devoir donner, en réponse aux instructions de Votre Excellence, ce court aperçu de la situation actuelle de cet empire. C'est à la haute sagesse de Votre Excellence de décider s'il convient de remédier à ce triste état de choses et quels moyens il faut y employer.

« La Porte continue à garder envers tout le monde le secret sur les clauses véritables de ce traité; et pour excuser une conduite aussi singulière, elle prétend, tantôt qu'elle-même attend de la prochaine arrivée des deux plénipotentiaires Resmi-Ahmed-Efendi et Monnib-Ibrahim-Efendi, quelques explications verbales; tantôt elle a recours à d'autres subterfuges tout aussi vains.

« On ignore encore si cette retenue de la Porte est due à un sentiment de honte d'avoir signé un traité aussi humiliant, ou si elle est la conséquence d'une convention secrète, afin de soustraire, pour quelque temps encore, les véritables conditions de cette paix, si nuisible au reste du monde, à la connaissance publique; enfin, on ne sait pas si ce silence obstiné provient de ce que les ministres de la Porte craignent pour leur sûreté et redoutent l'explosion du mécontentement de la nation, aussi

longtemps du moins que l'étendard sacré n'est pas rentré dans Constantinople.

« Quoi qu'il en soit, le peu qu'on sait de ce traité dans le public suffit pour en tirer cette conclusion : à savoir que tout l'échafaudage des stipulations est un modèle d'habileté des diplomates russes et un rare exemple d'imbécillité de la part des négociateurs turcs; par l'adroite combinaison des articles de ce traité, l'empire ottoman devient dès aujourd'hui une sorte de province russe, d'où la cour de Saint-Pétersbourg peut tirer de l'argent et des troupes, etc. Enfin, comme la Russie est à même de lui dicter des lois, et qu'elle a entre les mains les moyens de forcer le sultan à les accepter, elle se contentera peut-être, pendant quelques années encore, de régner au nom du Grand-Seigneur, jusqu'à ce qu'elle juge le moment favorable d'en prendre possession définitivement. »

La lecture de ce rapport éclaira le sultan Mahmoud sur les intentions du czar; aussi se prépara-t-il à une guerre de résistance désespérée, et resta sourd à toutes les obsessions des ambassadeurs européens, qui voulaient le détourner de ses préparatifs, en lui offrant leur entremise médiatrice. L'ambition moscovite éclatait aux yeux de Mahmoud avec trop d'évidence; il devina l'idée fixe des czars, et refusa toute paix fallacieuse qui ne serait qu'une trêve, ramènerait encore les mêmes passages du Pruth, et voulut en finir une bonne fois avec cette épée de Damoclès russe toujours suspendue sur le toit du sérail. Plein de cette idée, il ordonna des prières publiques dans toutes les mosquées, fit publier partout des proclamations de guerre, et appela aux armes tous les fidèles croyants.

La campagne s'ouvrit malheureusement; le grand-duc Michel prit la ville d'Ismaïl; le général Boudzewitch passa le Danube, prit les places fortes de la Dobruscha; le prince Mentzikoff battit les Turcs près d'Anapa, et les Cosaques entrèrent à Bazardjik. Le sultan fit déployer l'étendard du prophète, sortit à cheval de

Constantinople, et s'élança sur cette glorieuse route du Danube, si connue de ses héroïques aïeux, les glorieux fils d'Osman.

On croit lire l'histoire du jour. Les Russes cernaient Silistrie; le prince Mentzikoff assiégeait Varna; le général Karniloff observait Giurgewo; la petite Valachie était envahie par le baron de Geismar. Quelques légers succès accueillirent l'arrivée du sultan. Varna faisait une résistance héroïque; le prince Mentzikoff, blessé grièvement devant cette place forte, cédait le commandement au général Woronzoff. La peste décimait l'armée russe; à Choumla, les Turcs étaient victorieux; tout semblait ramener la bonne fortune sous les drapeaux ottomans, lorsqu'une intrigue, renouvelée de Catherine Ire, fit tomber Varna au pouvoir du czar. Youssouf Pacha, le défenseur de la ville, était entré au camp russe, et l'avait livrée, en disant que rien ne pouvait plus sauver Varna.

La nouvelle de cette trahison exaspéra les habitants de Constantinople. Le sultan ordonna la confiscation des biens d'Youssouf, et le muphti l'anathématisa publiquement dans la mosquée d'Achmet. Une levée de vingt mille hommes amena de nouvelles troupes sur le Danube et des généraux fidèles, entre autres le célèbre Tchapan-Oglou. L'hiver précoce vint en aide aux Turcs. Les Russes levèrent le siége de Choumla et de Silistrie, et repassèrent le Danube en abandonnant un immense matériel.

L'année suivante, le général Diebitch franchit les Balkans, et de succès en succès, il arriva devant Andrinople, qui lui ouvrit ses portes. Alors les négociations commencèrent; les ambassadeurs de France et d'Angleterre intervinrent avec énergie pour s'opposer à la marche de Diebitch; la diplomatie fit les plus louables efforts pour amener la paix; et elle fut conclue à Andrinople, le 14 septembre 1829.

La paix était à peine conclue avec la Russie, et déjà de terribles nouvelles arrivaient au sultan. Il perdait Alger par la faute ou la folie d'Hussein, et Méhémet-Ali, en pleine rébellion contre

la Porte, se rendait maître des places fortes de la Syrie. Les liens du vassal égyptien étaient brisés. Le redoutable Ibrahim, confident de l'idée paternelle, et chef d'une armée aguerrie, avait résolu de marcher sur Constantinople et de détrôner le sultan. La campagne d'Ibrahim fut une série de victoires; l'Europe suivait avec stupéfaction ce héros égyptien, ce superbe rebelle, qui traversait la Syrie, prenait Damas, passait l'Oronte, et faisait mine de ne s'arrêter qu'au Bosphore. Les négociations diplomatiques arrêtèrent Ibrahim, comme elles avaient arrêté le czar. Mais la trêve ne fut pas longue. Le sultan prit des mesures d'autorité suprême qui mirent l'irascible Méhémet-Ali au comble de l'exaspération. Ibrahim recommença la guerre, parcourut les mêmes routes, et bien décidé, cette fois, à venger dans Constantinople les prétendues injures faites à son père. Le 20 juin 1839, Ibrahim livra aux Ottomans, commandés par le brave Hafiz-Pacha, cette mémorable bataille de Nézib, qui lui aurait ouvert les portes de Constantinople, s'il était permis d'entrer dans cette ville sainte, lorsque l'Angleterre et la France la défendent, soit avec leurs soldats, soit avec leurs ambassadeurs.

L'officier du sérail chargé d'annoncer à Mahmoud la défaite de Nézib traversa le Bosphore, débarqua sur la rive de Scutari, gravit le mont Boulghourlou, et se fit ouvrir la porte de Tchamli-Dja, où le sultan s'était retiré, depuis un mois, pour cacher à tous les yeux les fiévreuses inquiétudes que lui donnait la rébellion de Méhémet-Ali et la marche victorieuse d'Ibrahim. On entra dans la chambre de Mahmoud; on ne trouva qu'un cadavre. Cette mort était naturelle, et ne donnait lieu à aucun doute. L'inquiétude avait tué ce grand homme; l'inquiétude est aussi un poison mortel, et le seul qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas fait un cadavre sur les tapis du sérail.

Monté sur le trône à l'âge de l'adolescence, le sultan Abdul-Medjid a continué la grande œuvre de son glorieux père, et Constantinople est aujourd'hui une sœur de Londres et de Paris;

tout ce que les siècles barbares avaient légué à cette ville a disparu, tout ce que les fils d'Osman lui avaient légué d'héroïsme subsiste encore. Le jeune sultan a toujours été à la hauteur de son siècle; ses tentes européennes sont aujourd'hui des palais bâtis sur le roc ; il est frère des rois chrétiens : quand son histoire sera faite, il n'y en aura pas de plus touchante et de plus belle dans la race d'Osman, le sultan Abdul-Medjid méritait bien que l'Angleterre et la France, ces Briarées des nations, ouvrissent leurs bras, du nord au midi, pour étreindre le monde, et arrêter sur les cent routes de Constantinople toutes les escadres et toutes les armées de son éternel ennemi.

## CONSTANTINOPLE A VOL D'OISEAU.

Le 7 octobre 1802, deux Anglais s'élevèrent en aérostat dans la plaine de Dolma-Bagtché; ils planèrent sur Constantinople, descendirent à Galata, et le sultan Sélim les ayant mandés auprès de lui, ils dirent à Sa Hautesse : — Jamais les hommes n'ont rien vu de plus beau entre la terre et le ciel !

Ces deux aéronautes disaient une vérité incontestable; d'autres ont fait après eux le même voyage aérien, pour embrasser Constantinople dans son ensemble, mais aucun, peut-être, n'a eu l'idée de lire toute l'histoire de Constantinople, le matin même du jour où son aérostat s'est élevé dans les airs.

L'histoire de Constantinople est l'histoire d'un monde à part. Quand on vient de lire cette émouvante série de catastrophes, de guerres, de séditions, de massacres, d'incendies, de siéges, qui sont, pendant vingt siècles, la vie d'une cité, on entend résonner dans sa tête le fracas d'une cataracte de sang; et, si dans ce moment de fièvre cérébrale et historique, on est emporté sur les ailes d'un aérostat, si on peut voir concentrée sur un point, au-dessous, la ville prodigieuse, qui a souffert toutes ces calamités, bu tout ce sang, conquis toutes les gloires, on éprouve alors, dans le calme domaine de l'air, une de ces émotions impossibles, comme la terre n'en connut jamais. Ce passé fabuleux donne à cette ville, ainsi embrassée dans son ensemble, une physionomie qu'aucune autre cité ne peut avoir, pas même Rome, cette autre martyre de l'Occident. Constantinople, grâce à cette ceinture de

ports, de canaux, de mers qui l'environne, est toujours vivante, toujours jeune, toujours splendide; elle a pu renaître cent fois de ses cendres, parce que le monde a besoin d'elle; c'est le caravansérail de l'Orient, c'est l'hôtellerie de l'univers; toujours la mer lavera ses blessures et les cicatrisera; Constantinople vivra tant que les eaux de son Bosphore couleront dans ses veines comme un sang inépuisable et généreux. Ses antiques sœurs, Palmyre, Ninive, Babylone, seraient encore debout et florissantes, si les flots de la mer orientale eussent baigné leurs rives : ces trois cités, nées au désert, devaient bientôt trouver leur tombe dans leur berceau.

Avec ses forêts de mâts, de cyprès et de minarets, Constantinople, aperçue confusément du haut des régions supérieures de l'air, doit ressembler à une Venise échevelée qui sort des eaux; mais si l'aérostat plane sur elle, dans son voisinage, et permet à l'œil de tout distinguer, le voyage sera un cours monumental d'histoire, sur cette immense carte géographique en relief, inondée d'azur et de soleil.

Depuis la tour de Bélisaire, que baigne la Propontide, jusqu'à la pointe du sérail, on voit tout un angle plein de noms émouvants, signés avec des minarets et des coupoles; les mosquées de Mahomet II, de Soliman le Magnifique, d'Achmet et de Bajazet; l'Hippodrome, théâtre et tombeau des janissaires; Sainte-Sophie, toujours illuminée par le labarum de Constantin; le sérail, avec ses cours sombres, ses kiosques voilés, ses jardins mystérieux; palais étrange, tout à la fois enfer et paradis du Coran, avec ses souvenirs de souffrances et de voluptés inouïes, ses secrets trahis par l'histoire ou ensevelis dans ses ténèbres, ses complots de quatre siècles, ses corniches de têtes coupées, ses divans étoffés par la chair des grands-vizirs, ses lamentations d'agonies dans les parfums et les roses; et comme il est charmant à voir ce sérail! Quelle grâce dans ces coupoles d'arbres! quel calme dans ces jardins! quel silence dans ces cours! comme elle est pure, l'atmos-

phère qui environne cet Éden des supplices! comme elle est joyeuse, la mer, qui a lavé toutes ces souillures et qui coule en lames de saphir sous les kiosques où les sultanes passèrent leur vie à pleurer leurs enfants!

De la pointe du sérail, le regard suit la rive du long port qui roule comme un fleuve jusqu'à la mosquée lointaine d'Éïoub, où les sultans allaient ceindre le sabre d'Osman, lorsqu'ils arrivaient au trône. On distingue des plaines, des collines, des aqueducs, des fermes, et par intervalles les massifs des cyprès tumulaires, les oasis de la mort. A droite, sur la côte asiatique, s'élèvent les collines de Scutari, que semble garder, comme une sentinelle avancée, la tour de Léandre, qui chante encore son antique légende d'amour. Au pied de ces collines, les sultans dressaient leur tente de voyage, lorsqu'ils partaient pour leurs fabuleuses expéditions vers l'Euphrate et le Taurus. C'est le péristyle de l'Asie; c'est de là que les conquérants turcs, bien plus grands qu'Alexandre et Annibal, partaient sans donner un coup d'œil de regret aux kiosques de leurs favorites, et allaient réveiller en sursaut tous les sultans des *Mille et une Nuits*, dans des villes dont le seul nom réjouit les oreilles, Bagdad, Ispahan, Erzeroum, Ninive, Trébizonde, Babylone, Tauris, Bassora. On découvre sur le même point, au bord de la mer, les mosquées de Kajvak, du sultan Sélim, de Schemsi-Pacha, d'Abdul-Hamid, et derrière les minarets, le regard s'arrête avec une mélancolie délicieuse sur une forêt de cyprès et un champ de repos semé de tombes, qui n'ont pu parvenir à se faire tristes dans l'irradiation du soleil d'Orient. Collines, jardins, cimetières, fermes, palais, mosquées, accompagnent le regard jusqu'à l'horizon, qui s'élargit sur la mer Euxine, à l'embouchure du Bosphore; et quand les yeux, fatigués des splendeurs de l'Asie, se détournent sur la côte européenne et tombent sur Galata et Péra, faubourgs de l'autre rive, ils sont encore éblouis des magnificences de la nature et du travail humain : sur cette côte tout est paysage, depuis la douane de

Galata, depuis la porte Bazari, jusqu'aux dernières lignes de l'horizon. Dans les jardins, on voit blanchir l'architecture moderne des palais des ambassades; on reconnaît, à sa colonnade académique, la villa recueillie où le bon génie de la France prononce toujours des paroles amies à l'oreille des sultans. On suit l'immense paysage jusqu'aux prairies de Bouyoukdéré; puis on détaille toutes les sinuosités, toutes les molles inflexions de la rive européenne, aussi belle que sa sœur; on dirait que ces deux rives, poussées par une noble émulation, se sont couvertes de tout le luxe des parures orientales, et se baignent, comme deux sultanes, dans une eau pleine de soleil, pour plaire au maître qui les regarde, sous les persiennes du kiosque, à la pointe du sérail.

Dans cette direction nouvelle, on découvre l'arsenal de Topkané, avec ses parcs immenses et son escalier baigné par le Bosphore; les mosquées de Bazari, de Khataniyé, d'Aoussi-Effendi, de Siman-Pacha; les palais de la sultane Begum, de la sultane Validé, de la sultane Khadidje, avec leurs jardins de sycomores, de frênes, de buis, de pins, d'acacias, toujours voisins de ces grands massifs de cyprès qui annoncent la mort à côté de la vie, et résument dans un contraste éternel toute la philosophie de l'Orient. Et après cette exploration de détails, quand le regard veut encore ressaisir l'immensité de l'ensemble, il est ébloui par les trois angles de terre où s'amoncellent des mosquées, des minarets, des tours, des palais superbes, des collines couvertes d'arbres, des nécropoles riantes, des constellations de croissants d'or, des pavillons de vaisseaux agités par la brise; et partout la mer, qui fait irruption à toutes les issues, pour embellir encore ces merveilles, avec le complément sublime qu'elle seule peut donner dans son union avec le soleil.

---

### SAINTE-SOPHIE. — MOSQUÉE ET FONTAINE. — MOSQUÉE DE SOLIMAN.

Sainte-Sophie (*Aia-Sofia*) mériterait une histoire à part; il n'y a pas de temple plus illustre au monde. Saint-Pierre de Rome et Saint-Paul de Londres, deux merveilleux colosses d'architecture, appartiennent aux âges modernes; ils n'ont pas encore acquis cette noblesse monumentale que donne l'antiquité du nom.

L'historien Ducas nous a transmis la description de Sainte-Sophie, telle que l'enrichit avec une prodigalité inouïe la piété du grand Constantin. Le monument était soutenu par cent colonnes revêtues des marbres les plus recherchés: le marbre blanc de Paros, le marbre rose de Synada, le marbre à losanges, le marbre saphir de la Béotie, le marbre bleu lydien, le marbre égyptien du Mokatan; on y voyait aussi huit colonnes de porphyre monolithes, tirées du temple du Soleil élevé par Aurélien à Balbeck; les tableaux des évangélistes, des apôtres et de la sainte Vierge, peints en mosaïques de cristal de diverses couleurs; toute l'église était pavée de dalles de marbre, incrustées d'arabesques; elle était éclairée par d'immenses ouvertures pratiquées aux pendentifs du dôme, et par un nombre infini de lampes d'argent suspendues à des œufs d'autruche, accessoire mystérieux adopté ensuite par les musulmans pour l'éclairage de leurs mosquées, et par les chrétiens pour leurs chapelles. Des lustres à forme moderne décorent aujourd'hui toutes nos grandes églises, mais les humbles lampes soutenues par des œufs d'autruche ont été maintenues dans les petites églises du Midi. Le sens mystique attaché à ces sortes de lampes par les premiers desservants des premiers temples chrétiens n'est pas compris aujourd'hui par le plus grand nombre, mais on adopte aveuglément toutes les choses

de tradition sans les expliquer. Dans les cryptes et les catacombes de la primitive Église, ces lampes avaient une signification, comme tous les ornements de l'autel; elles renfermaient le germe fécond de cette lumière morale, qui, partie des souterrains de Saint-Sébastien, devait un jour éclairer l'univers.

La beauté de ce monument a rendu de grands services aux chrétiens après la prise de Constantinople. Les églises furent respectées, et les Grecs continuèrent les exercices de la religion. En entrant à Sainte-Sophie, dit Phramzès, témoin oculaire, Mahomet II, encore tout couvert du sang et de la poussière de la bataille, fit éclater son admiration dans ses gestes, ses regards et ses paroles. L'esprit de Constantin remplissait l'auguste édifice et subjuguait le conquérant.

L'historien Ducas raconte que Mahomet descendit de cheval, monta *sur la sainte table*[1] et fit sa prière à Dieu. De Hammer a mal traduit le latin de Ducas, et après de Hammer, tous les historiens ont dit que Mahomet *monta sur l'autel* de Sainte-Sophie. La sainte table est cette balustrade de marbre, toujours fort basse, qui ferme le sanctuaire, et devant laquelle les fidèles s'agenouillent pour recevoir la communion. Quoique cette erreur soit fort légère et surtout fort excusable sous la plume d'un écrivain protestant, nous avons voulu la relever, car le moindre détail nous paraît important lorsqu'il s'agit d'un événement aussi grave, auquel s'associent ces trois noms : Sainte-Sophie, Mahomet II et Constantin.

Cette prière adressée à Dieu par Mahomet, sur la *sainte table* de Sainte-Sophie, eut sur-le-champ d'excellents effets; tant la prière est une belle chose! Un musulman qui ne priait pas s'occupait à détruire les mosaïques de Sainte-Sophie; Mahomet se retourna au bruit, le frappa de son cimeterre en lui disant : « Je vous ai abandonné le butin, mais les édifices sont à moi. »

[1] Supra sanctam mensam. (DUCAS, page 168.

Sainte-Sophie a été incendiée deux fois et a résisté aux épreuves de plusieurs tremblements de terre; le monument d'aujourd'hui a subi des modifications majeures et s'écarte du plan primitif de son glorieux architecte, Anthémius de Tralles. On doit surtout regretter la coupole ancienne, dont la forme sphérique avait toutes les conditions de grâce et d'élégance exigées pour ces constructions aériennes, qui s'élèvent comme les têtes colossales des monuments et semblent contenir et apporter au ciel la pensée religieuse du fondateur. Telle qu'on voit Sainte-Sophie aujourd'hui, malgré tous les ravages subis, elle est encore d'une grandeur et d'une majesté imposantes; son trésor intérieur de marbres, ses portiques superposés, ses galeries aériennes, sa coupole immense, annoncent toujours la puissance et la sagesse sainte de Constantin le Grand. Toujours le voyageur arrivé de la Propontide donne son premier regard à ce superbe édifice, qui domine le sérail et mêle les reflets splendides de sa coupole aux éblouissantes clartés du ciel d'Orient. Les trois plus vastes temples, fils de la religion romaine, ont eu des destinées diverses: Saint-Paul de Londres s'est fait calviniste; Sainte-Sophie a embrassé l'islamisme; Saint-Pierre de Rome a seul gardé sa foi catholique; mais rien ne les dépouillera jamais du nom original qui les sanctifie, et leurs trois coupoles, élevées au-dessus des controverses humaines, ces trois phares romains annonceront toujours de loin au voyageur le génie apostolique des architectes de la foi.

Il est à remarquer que plusieurs sultans, frappés sans doute de la beauté des coupoles qui surmontent les mosquées, ont adopté des coiffures à coupoles, pour se donner un air majestueux. Les médailles de Gentil-Bellin nous montrent Mahomet II coiffé d'un petit turban arabe, négligemment disposé. Le sultan Osman avait adopté le turban à bourrelet et à calotte. Sélim III portait un autre genre de turban, surmonté d'une aigrette large et immobile. Ibrahim portait la coiffure tartare. Mais Sélim II, Murad III et Soliman le Magnifique, se coiffaient sur le modèle

des coupoles. Nous avons observé ces variations de la mode des coiffures dans une collection de portraits de sultans, à la villetta du marquis di Negro, à Gênes.

La fontaine de la place Sainte-Sophie est un monument très-curieux, à cause de son architecture : elle appartient aux belles époques de l'art musulman. Ses vastes corniches et ses auvents, étendus comme des ailes, sont travaillés de ciselures exquises, et trois coupolines la couronnent avec beaucoup de grâce. L'eau de cette fontaine est invisible, on la puise dans un bassin creusé profondément sous la voussure du milieu. On dirait un temple élevé par les Turcs à quelque naïade de l'antiquité.

La mosquée de Soliman le Magnifique a été terminée le 16 août 1556. L'historien Ewlia dit qu'elle a coûté sept cent soixante mille ducats, ce qui paraît peu de chose aujourd'hui, si on considère la magnificence de ce monument, digne rival d'Aïa-Sofia.

Cette mosquée se compose de trois carrés contigus : le vestibule, la sépulture, le sanctuaire. Le vestibule se nomme *harem,* dans la langue mystique de l'islamisme. Ce mot *harem*, qui, par ampliation, a été donné au gynécée du sérail, signifie le lieu saint par excellence, l'asile pur que rien ne doit profaner. La sépulture est appelée *jardin,* comme celle du prophète à Médine. Ce mot, qui ne rappelle à l'esprit que d'agréables choses, enlève au domaine du tombeau son caractère lugubre, et semble vivifier la mort, selon la belle définition philosophiquement chrétienne de saint Augustin : « La mort, c'est la vie. » *Mors, vita.* Entre le harem et le jardin, on trouve le lieu de l'adoration, la *mesjid*, dont les Espagnols ont fait *mezquita,* et les Français *mosquée,* appellation sourde, qui ne vaut pas *mezquita* et *mesjid*. Trois côtés du vestibule sont entourés de colonnades ; le quatrième est formé par la façade du monument. Au-dessus de la grande porte sont inscrits le grand nom de Soliman, le fondateur, et la date de la construction. La porte du vestibule est un chef-d'œuvre d'architecture sarrasine. Aux quatre angles du harem s'élèvent les quatre minarets, ou *phares*

*des croyants*, parce qu'ils sont éclairés pendant les nuits saintes des fêtes du Ramazan. La coupole imite celle de Sainte-Sophie, mais ne l'égale pas dans son élégance aérienne. Le dôme principal est flanqué de deux demi-coupoles, autour desquelles se groupent cinq coupolines; il est supporté par quatre colonnes en granit rouge, d'une hauteur démesurée. L'une de ces colonnes supportait autrefois la statue de Justinien le Grand, et l'autre une statue de Vénus égyptienne. Deux nefs règnent sur les côtés, et montrent des sacelles où les voyageurs et les pèlerins déposent leurs bijoux, leur or, leurs bagages, dépôt toujours inviolable et sacré; il est sous la garde de Dieu. Le tabernacle, nommé *mihrab*, est en marbre blanc et orné de riches sculptures; il renferme un exemplaire du livre saint. Aux côtés de l'autel s'élèvent deux candélabres gigantesques en bronze doré; ils supportent des cierges énormes, allumés pendant les sept nuits saintes. Les vitraux, ornés de fleurs peintes ou des lettres qui composent le nom de Dieu, sont l'ouvrage du célèbre artiste en verres coloriés, Serkhosk-Ibrahim. Autour de la mosquée, on voit plusieurs établissements: une école primaire; quatre académies; un auditoire pour la lecture du Coran; une école de médecine; un *imaret* ou cuisine pour les pauvres; une hôtellerie gratuite pour les voyageurs insolvables; une bibliothèque; un réservoir pour les fontaines voisines; un hospice pour les étrangers et une salle de bains. Nous avons décrit minutieusement cette mosquée, pour donner une idée de ces édifices qui, dans des proportions plus ou moins grandes, se ressemblent tous et semblent vouloir associer, dans leur destination, ce qu'on doit à Dieu et aux hommes, la piété et la charité. On voit que Mahomet connaissait à fond l'Évangile.

Le grand Soliman a fait construire six autres mosquées, mais une seule porte son nom. Le schah de Perse, Mohommed, fils de Thamasp, envoya une lettre à Soliman, pour le féliciter sur l'achèvement de la magnifique mosquée. Le *journal* que Soliman a laissé renferme une très-précieuse lettre adressée par la favorite

du schah de Perse à la sultane Khassek, toujours à propos de la mosquée; nous sommes heureux de pouvoir la citer, c'est un chef-d'œuvre de poésie orientale : « Que des joyaux brillants de louanges pareilles à celles qui s'élèvent des chœurs du ciel et de la lèvre des anges ; que les plus ferventes prières auxquelles Dieu prête l'oreille, vous soient offertes, à vous, pure comme Marie, la gloire des femmes par la force et l'image des anges. Nous vous félicitons sur la construction de la superbe mosquée de Soliman ; le Coran bénit ceux qui bâtissent des temples au Seigneur et se reposent sur lui ! »

Quand la civilisation fera son reflux dans ces beaux pays, nous reverrons encore des femmes écrire des lettres comme celle que nous venons de citer. La sultane favorite de Soliman fit une réponse dans le même style; jamais la grâce, l'élégance et la poésie épistolaires, ces ennemies de la chose triviale, ne se sont élevées à une pareille hauteur.

Nous avons fait des recherches sur les mosquées de Constantinople, de Galata, de Scutari, d'Eïob, de Topkhané, de Beschiktasch, d'Haïder-Pacha, et de tous les villages voisins de ces localités, et nous sommes les premiers à constater des résultats assez curieux, et inattendus. En aucun autre pays du monde, les grands et le peuple surtout n'ont fait d'aussi considérables sacrifices pour leur religion et pour l'instruction publique. Voici des détails dont nous garantissons l'authenticité.

Constantinople possède cinq cents mosquées; les faubourgs et les villages, tant sur la côte d'Asie que sur la côte d'Europe, en possèdent trois cent soixante-dix-sept. Total, huit cent soixante-dix-sept mosquées, à peu près toutes du même style, mais de différentes grandeurs.

Les plus considérables ont été bâties par les sultans, les vizirs, les hauts dignitaires, mais, dans notre travail de recherches, nous avons découvert d'autres fondateurs, qui, par leur prodigalité religieuse, humilient notre civilisation, ainsi qu'on va le voir;

aucun historien ne s'était encore occupé de cette nomenclature de détail.

Un poëte nommé Ischki-Effendi a fait construire la mosquée Monlaf-Ischki. Il avait envoyé à Mahomet II ce quatrain, que nous traduisons littéralement :

Bonjour, ô mon bienheureux maître,
Buvez du lait, mangez du miel,
Ce repas, j'ose le promettre,
Vous ouvre le chemin du ciel.

Mahomet II, le farouche vainqueur de Constantinople, trouva les vers admirables, et donna au poëte mille ducats d'or, qui furent consacrés à embellir la mosquée de Monla-Ischki. On n'oserait ajouter foi à ces choses, si elles n'étaient pas écrites dans le livre du grave historien Hafiz-Houzein-Elhajy-Ismaïl.

Nous ne connaissons, dans les pays chrétiens, aucun poëte qui ait fait bâtir une église à deux clochers, après avoir reçu d'un roi quatre-vingt mille francs pour un mauvais quatrain.

La mosquée Newbehar (*mosquée du printemps*) a été fondée avec l'argent de Mouhyeddin-Ben-Issa, boulanger de Mahomet II.

Khalil, simple épicier, a bâti deux mosquées, Yeni-Bagdje et Arabdjillet. Nous ne nous permettons aucune réflexion, nous nous bornons à enregistrer cet acte merveilleux de dévotion, qui honore toute une classe nombreuse de marchands orientaux.

La mosquée de Debbaghler a été bâtie par le tanneur Elhadj-Ahmed-Aga. C'est la mosquée des tanneurs.

Housseïnaga, dresseur de tentes sous Mahomet II, a fait construire la mosquée Tschadirbaschi, et Mohammedaga, *le chef des cuisiniers,* a bâti la mosquée Aschdjibaschi. Deux fortunes faites dans ces deux professions vulgaires ont été employées à deux monuments religieux. La mosquée Altoundj a épuisé la richesse de l'orfévre Shaabanaga, son fondateur.

Mouhgeddin a consacré tous les bénéfices de sa profession à la mosquée Kara-Iman. Il était libraire !!! Quel pays barbare !

Okdjj, empenneur de flèches, a bâti la mosquée qui porte son nom. Après la découverte de l'artillerie, cette profession donnait encore assez de bénéfices pour permettre de fonder une mosquée à trois minarets.

Eboulfalz-Effendi, fils de l'historien Idris, a bâti avec la fortune de son père la mosquée Defterdar.

Kologhli, chef des blanchisseurs du sérail, a fondé la mosquée Kolaga, et l'écrivain Kialib, la mosquée Yeni-Mahallé.

Aliaga, chef des boulangers, a bâti la mosquée Etmekdji-baschi ; le maître des requêtes Osman-Effendi, la mosquée Kouroutscheschmé ; le chef des rameurs du sultan, la mosquée Kourekdji ; le marchand d'écritoires Mohammed, la mosquée Sultan-Mahmoud ; le fabricant de petits bonnets Mohammedaga, la mosquée Arkiedji ; le jurisconsulte Hanza, la mosquée Kapitan-Pacha ; le maître des écuries Elhadj, la mosquée Mirakhon ; l'inspecteur des monnaies Abdallah-Effendi, la mosquée Hadj-khodja.

A presque toutes ces mosquées sont réunis des établissements d'utilité publique, des *médrésés*, ou hautes écoles de Constantinople ; des bains, des fontaines, des hôpitaux de fous, des *imaret* (cuisines pour les pauvres), des promenades, des bibliothèques. Ainsi, en supposant que ces huit cent soixante-dix-sept mosquées pussent être agglomérées et divisées par rues sur une vaste plaine, elles formeraient une ville immense et la plus curieuse de toutes les villes.

Sur ce nombre, on ne compte que dix-neuf mosquées impériales. La plus grande partie de ces édifices religieux a été construite aux frais des particuliers. Les femmes fondatrices de mosquées sont très-nombreuses. Il paraît que, pendant les siècles de ferveur, le but de tout bon musulman était de s'enrichir et de consacrer sa fortune à la construction d'une mosquée ; grands et



INTÉRIEUR CHEZ UN BEY.

petits entretenaient cette pensée fixe. Malgré les préoccupations de la guerre et de la conquête, Mahomet II fit bâtir à Galata une mosquée en 1452, un an avant la prise de Constantinople. Les historiens Sheicki et Ouschaki comptent deux cent soixante-quinze *médrésés* ou écoles attachées aux mosquées. Tous ces chiffres de statistique religieuse, scientifique et monumentale, expliquent, mieux qu'aucun autre commentaire, la force et la vitalité de ce peuple turc, considéré naguère encore comme tout prêt à disparaître de la carte du monde devant les lumières de la civilisation.

---

## INTÉRIEUR CHEZ UN BEY.

Le fondateur de l'empire, Mahomet, qui sans doute rêvait de grandes choses pour lui et ses successeurs, voulut enlever aux hommes les embarras des soucis domestiques et des soins matériels de la vie, et pour atteindre ce but, il décréta dans sa religion l'esclavage de la femme. Exagérant jusqu'à l'impossible le respect dû à la sainte pudeur, il fit du gynécée un sanctuaire impénétrable, et condamna la femme à l'isolement absolu.

Il y a dans cette loi toute la logique inexorable d'un conquérant qui voulait asservir le monde, et profitait de ses études sur l'histoire.

Mahomet savait que les institutions les plus fortes, les États les plus solidement établis, se sont écroulés pour les causes les plus frivoles; il connaissait les bouleversements opérés dans le monde par de trop mémorables passions; il savait les noms de toutes les illustres héroïnes qui furent la cause ou le prétexte des catastrophes historiques : la belle Sita dans l'Inde, Dalila en Palestine, Hélène en Troade, Lucrèce et Virginie à Rome, Cléopâtre en Égypte, et dans l'intérêt conservateur de son empire futur, il ne voulut plus permettre à quelque aventureuse reine de l'avenir

d'enlever sur sa galère un général musulman, et de lui faire perdre quelque nouvelle bataille d'Actium.

Le musulman, fidèle aux lois de sa religion, devait murer sa vie conjugale dans un harem, dérober à tous les yeux ses faiblesses, et ne montrer, au dehors, que la dignité de l'homme et l'austère gravité du soldat.

On ne peut méconnaître que cette rigide loi de l'islamisme n'ait amené quelques-uns des résultats prévus par le législateur. Cette loi a fait la grandeur et l'héroïsme sauvage de Mahomet II, de Bajazet II, de Sélim I^er^, de Murad III, de tous ces conquérants inassouvis, qui ont passé leur vie à courir à cheval de Scutari à Bagdad, d'Andrinople à Belgrade, et qui, se délivrant même de leurs harems honorifiques, ne rentraient à Constantinople que pour y savourer un jour de triomphe et repartir le lendemain. Ensuite, le but du législateur n'a pas été aussi heureusement atteint, la folie humaine a repris ses droits, même chez les austères Orientaux, fils de la race d'Osman. Cléopâtre ne fût jamais sortie du Bosphore, sur une galère aux voiles de soie, pour ramener un Antoine musulman à la pointe du sérail; mais dans les cellules embaumées du harem, dans les kiosques de la mer, dans les massifs de myrtes et de sycomores, sombres comme la nuit, toute une dynastie de Cléopâtres ténébreuses a fait et défait des vizirs, a tissé des cordons de soie pour le cou des pachas, et quelquefois pour le cou des sultans. Jamais il n'y a eu plus d'intrigues souterraines, cachées sous des visages plus charmants, des sourires plus doux et des doigts plus parfumés. Jamais les femmes, usant de leur liberté domestique et extérieure, n'ont pris une part plus grande aux manœuvres diplomatiques, aux manéges des influences, aux révolutions de palais. Si Mahomet eût prévu cela, il aurait fait des lois plus libérales pour les femmes; Hélène et Cléopâtre sont bien moins à craindre, à cause de leur rareté fabuleuse, que les sultanes favorites et les sultanes validés.

L'intérieur de tous les harems ne peut pas toutefois être comparé à l'orageux gynécée impérial, tel que nous le présente l'histoire jusqu'au règne du dernier Sélim. Le calme domestique, les vertus de famille, la sérénité patriarcale, ont existé et existent encore dans le plus grand nombre des harems subalternes, soumis au code civil de Mahomet. Les femmes ont reçu du ciel, dans tous les pays, la science naturelle de la résignation, et les mères ont partout le même cœur. Si l'ennui, la puissance et les influences funestes ne leur conseillent pas, dans les hautes régions de l'intrigue, de créer des ministres ou de venger leur maternité flétrie, elles vivront à l'ombre douce de leur cloître conjugal, et ne soupçonneront, sur cette terre, d'autre monde que l'alcôve paisible où dorment leurs enfants.

Nous prendrons pour exemple l'intérieur d'Hassan-Bey. L'historien ottoman Vassif-Effendi nous fournira quelques détails, car il vivait sous le règne de Mustapha III, et il a connu Hassan-Bey.

Ce brave marin habitait une charmante maison de plaisance à Gallipoli. Lorsqu'on débarque à Gallipoli devant sa jolie fontaine moresque, qu'ombragent de vieux platanes, on voit encore la résidence d'Hassan-Bey, enfoncée dans des massifs de sycomores, sur le bord de la mer.

Si quelque profane avait pu percer du regard le mur sacré de ce harem, il se serait fait une idée complète de ces vaillants hommes de guerre ottomans, qui passaient des scènes les plus terribles du soldat aux calmes épanchements du père de famille. Hassan-Bey est ce héros déjà connu dans notre histoire à l'époque des guerres navales soutenues par la Porte contre la Russie. C'est lui qui, en 1770, remplaçant le capitan-pacha sur le vaisseau amiral, se battit pendant quatre heures avec l'amiral russe, et, l'accrochant avec les grappins d'abordage, mit le feu aux poudres et sauta avec son ennemi. Le bonheur favorisa cet acte d'héroïsme, ce suicide sublime; Hassan-Bey échappa seul à l'explosion des deux volcans, et gagna la rive de Cyssus à la nage.

Quelques jours après, ce lion de la mer était un bon père, assis sur les doux coussins de son divan soyeux, entre sa femme et son fils, aspirant la fumée du houka et prêtant l'oreille à la chanson d'une jeune fille assise devant lui.

Cette vie de contrastes est dans le caractère du musulman guerrier. S'endormir dans une indolence suave, au son de la musique et dans l'ivresse des parfums; sourire à des rêves de tendresse et de famille; contempler silencieusement la mer, spectacle toujours nouveau, qui donne le calme et inspire la méditation, et tout à coup se réveiller au premier cri de guerre; hennir comme l'étalon arabe; arracher les armes aux clous des panoplies, brusquer des adieux aux femmes et aux enfants, et courir à l'horizon de la bataille, en répétant le cri: *Allah-Kherim!* telle est la vie de ces hommes merveilleux, qui n'ont encore rien perdu de leurs vertus de guerre et de leur indolence de harem. Ces Ottomans, qui trouvent des plis sur une feuille de rose, qui n'ont pas d'édredon assez doux pour leur sensualisme oriental; qui aiment le toit de jasmin où résonne la mandoline monotone; qui se délectent dans les joies solitaires de la famille; qui ne peuvent vivre sans la feuille de Laodicée, sans la fève de Moka, sans le sorbet du mont Olympe, ces sybarites du Bosphore acceptent la guerre avec toutes ses privations, ses douleurs, ses disettes, ses insomnies. Ils se donnent toutes les mâles vertus de l'abstinence; ils vivront de l'air enivrant de la bataille; ils souffriront l'insomnie, la faim, la soif, tant que le canon ennemi retentira au pied de leurs remparts. Les soldats d'Abdul-Medjid sont encore les soldats de Soliman, le législateur.

---



LE MÉDAK DU CONTEUR.

### UN CAFÉ. — LE MÉDAK OU CONTEUR.

Les Turcs ont reçu des Arabes, en héritage, le don de conter, et le don plus rare de savoir écouter. Un conteur est, en Orient, un homme qui jouit d'une haute estime; il sait une infinité d'histoires et de fables, et quand il a épuisé son riche répertoire, il invente.

Chez nous, le conteur de café n'est pas connu. La conversation est l'ennemie du monologue; chacun veut raconter quelque chose, et personne n'écoute. L'auditeur occidental feint presque toujours d'écouter son interlocuteur; il cherche ce qu'il va dire pendant qu'on parle. Aussi rien de décousu comme presque tous ces entretiens appelés *les charmes de la conversation.*

Le conteur oriental est poëte, historien, fabuliste, légendaire; il aborde tous les sujets qui sont du domaine de l'imagination. Le métier d'auditeur est plus facile et plus doux : on s'assied mollement, on aspire le moka goutte à goutte, on fume avec une suave indolence; on suit le conteur dans ses voyages, ses arabesques, ses fantaisies; on croit à tous ses mensonges; on ne redoute que les vérités.

Plusieurs musulmans se sont fait un nom célèbre parmi les conteurs. On citait, en 1736, le fameux conteur Ali Ekkim, qui avait eu l'honneur de charmer les loisirs de M. de Villeneuve, ambassadeur de France. Nous donnerons une idée de l'imagination de cet Homère de café, par la traduction libre d'un de ses récits, conservés dans les archives vénitiennes.

### LA MORTE DES EAUX-DOUCES.

Vous connaissez tous la jolie rivière *Khané-Souyou,* qui coule près du village d'Ali-Bey. Il y a aujourd'hui un palais nouveau, et digne d'être habité par les kadines du Prophète; un palais

tout de marbre, avec des gerbes d'eau, et des conques en granit du Bosphore, et une grande fraîcheur d'été sous les sycomores et les ormes. Sultan Achmet III a créé ce paradis. Dieu le récompensera; il a fait la terre à l'image du ciel[1].

Un pauvre pêcheur, nommé Ischender, allait jeter ses filets à l'embouchure des Eaux-Douces, quand il aperçut une forme blanche qui flottait à la surface; c'était un long sac de toile, qui semblait contenir un cadavre. Ischender avait une âme forte, comme tous les fidèles qui naissent à l'ombre de la sainte mosquée d'Eïoub, où réside l'esprit du grand Osman; Ischender arrêta le sac sur la rivière, et le mit dans sa barque avec de grands efforts.

La nuit était noire comme la voûte souterraine de *yeri-bataxseraï*, demeure des sombres esprits du mal.

Ischender ouvrit le sac et ne fut pas étonné de voir le corps d'une femme; je vous parle du vieux temps, du temps d'un autre Achmet, celui qui a fait bâtir la fameuse mosquée des six minarets[2]. On voyait alors des choses qu'on ne voit plus aujourd'hui. Souvent les pêcheurs découvraient, au fond de la *Corne-d'or*, des cadavres flottants; ils venaient du sérail; c'étaient quelquefois des victimes du vizir, quelquefois des victimes de la jalousie d'une sultane favorite. On les envoyait à la mer par le Bosphore, mais souvent ils se trompaient de route, et le courant, contrarié devant Galata, les portait du côté d'Eïoub, et révélait ainsi les secrets du sérail. Les pêcheurs n'avaient pas tous le même cou-

[1] Ce beau palais existe en effet au fond du port de Constantinople, à l'embouchure des deux rivières nommées les Eaux-Douces. C'est un séjour délicieux. Au temps de Byzance, ces deux rivières étaient appelées *Cydaris* et *Barbyzès*.

[2] Il n'y a qu'une seule mosquée à six minarets; elle a été ainsi bâtie contre la loi de l'architecture sacrée. Ces sortes de lois ecclésiastiques n'ont qu'un temps partout; elles tombent ensuite en désuétude. Chez nous, la loi qui n'accordait deux clochers égaux de forme qu'à l'église métropolitaine nous a valu les deux clochers inégaux de Saint-Sulpice; mais plus tard la même loi n'a pas été suivie lorsqu'on a bâti l'église Saint-Vincent-de-Paul, au bout de la rue Hauteville.

rage; il s'en trouvait qui prenaient les cadavres dans leurs barques pour les rendre au courant du Bosphore, selon l'intention des exécuteurs.

Le pêcheur Ischender ne suivit pas cet exemple de prudence: il songea d'abord à s'assurer si la vie était séparée de ce corps, et il eut un vif accès de joie en s'apercevant que la femme n'était pas morte. « Dieu est grand! dit-il, je sauverai cette femme après lui. »

La morte parut ressusciter; elle écarta ses longues tresses de cheveux noirs collés sur son visage, et poussa un cri en voyant un homme qui la regardait. Après, elle mit les mains sur son front, comme pour s'aider à se ressouvenir d'une chose horrible, et, frissonnant de tout son corps, elle dit: « Suis-je vivante ou morte? » Et prenant un manteau de marin smyrniote jeté sur un banc, elle s'en enveloppa.

En ce moment la lune se levait sur les cyprès de la colline du cimetière grec, à Sudeudje, non loin des Eaux-Douces. La femme reconnut la campagne où elle se trouvait, et dit: « Dieu soit loué! je suis vivante! Voilà le palais de Khara-Aghadi, voilà les Eaux-Douces; et en face, sur l'autre rive, voilà les collines de Maktoul-Valissi! »

Le pêcheur inclina la tête comme pour dire: oui, ce sont bien les environs; vous ne vous trompez pas. Il n'osait pourtant lever les yeux sur cette femme, car elle était d'une beauté céleste et commandait le respect.

Obligé de répondre à une question, Ischender, toujours dévotement incliné, dit: « Je suis un pauvre pêcheur indigne de me trouver en votre présence; ma cabane est de l'autre côté de l'eau, à très-peu de distance du palais de la sultane Esma. Il y a des dattes, du riz, du lait et abri sûr.

— Es-tu seul? » demanda la femme. Le pêcheur répondit oui par signe. « Eh bien! conduis-moi à ta cabane, reprit-elle, j'ai froid ici. »

Le vent se levait avec la lune; la petite voile de la barque s'enfla tout de suite, et il fallut bien peu de temps pour traverser l'eau.

Il n'y avait dans la cabane d'autre couche qu'un amas de feuilles de maïs. La femme dit que ce lit était fort bon pour une ressuscitée; elle remercia Ischender en ajoutant : « Demain, quand le soleil, père du courage et des sages réflexions, m'aura inspirée, je te raconterai tout, parce que tu es bon et pieux. »

Ischender se retira bien à l'écart, et passa le reste de la nuit à écouter le bruit de l'eau qui se brise sur l'escalier de la sultane Esma. Quand l'aube parut, il se rendit en toute hâte au village d'Eïoub, et acheta un costume de pauvre femme juive, qu'il apporta tout de suite à la cabane, très-joyeux à l'idée que cette attention serait agréable à la femme des Eaux-Douces. Il ne se trompait pas.

A son lever, la femme inconnue trouva sous sa main l'emplette du pêcheur; elle s'habilla et arrangea fort bien sa coiffure et ses cheveux devant un miroir naturel qui se trouve au pied de la colline de Bahariye-Kaï, et qui est formé par les eaux de la fontaine Maktoul-Valissy.

« Tu mérites ma confiance, dit la femme inconnue au pêcheur, quand sa toilette fut terminée; Dieu, qui est toujours juste, te récompensera. Écoute, et sois discret comme le tombeau de Moussoul-Abed, qui n'a jamais dit son secret aux passants. »

Ischender mit la main sur son cœur et regarda le soleil levant.

« Je vais te dire des choses qui te surprendront, poursuivit la femme inconnue : je suis la sultane Mihrmah, l'épouse favorite de Sa Hautesse, le sultan Achmet. »

A ce nom, le pauvre pêcheur se prosterna, comme il eût fait devant l'apparition d'Aïcha, la bien-aimée du prophète.

« Écoute, poursuivit Mihrmah, et crois que Dieu venge les innocents... Hier soir, quand la nuit s'est faite, écoute les choses horribles qui se sont passées : le bostandji-baschi, un traître, m'a

livrée à deux khassekis. Ces deux misérables ont porté leurs mains viles sur moi; ils m'ont enfermée dans un sac, après m'avoir fermé la bouche avec un bâillon, et m'ont précipitée dans la mer, du haut de la pointe du sérail. La main d'un céleste esprit m'a sans doute soutenue sur l'eau; l'évanouissement m'a sauvée de la mort; que Dieu soit béni! J'ai donné plusieurs heures de nuit à la réflexion pour ne pas égarer ma vengeance, car la vengeance doit toujours être juste; alors elle change de nom, elle s'appelle châtiment. Ayant longuement pensé, j'ai découvert le mystère d'où est né ce crime. Mon glorieux sultan Achmet (que Dieu garde!) est en guerre chez les Persans; il ignore tout, et il m'aime trop pour avoir donné un ordre. C'est la chanteuse Seïneb (Zénobie) qui a voulu me tuer; elle a toujours été mon ennemie; elle est jalouse comme la nuée qui poursuit la pleine lune, et méchante comme l'hyène qu'attire l'odeur des cyprès; c'est elle qui a séduit le bostandji-baschi. Un jour, nous étions assises toutes les deux dans le jardin des buis; j'avais lié neuf sequins à une boucle de mes cheveux qui descendait sur l'oreille gauche: le sultan trouva cela très-gracieux, et me complimenta sur mon invention. La jalouse Seïneb devint pâle comme l'aube et baissa les yeux. Le lendemain elle copia ma coiffure, et fit tous ses efforts pour attirer sur elle les regards du glorieux sultan. Elle échoua malheureusement. Le sultan lui dit que les sequins se mariaient mal avec les cheveux blonds, et il loua ma coiffure une seconde fois. Le regard de Seïneb devint couleur de tigre, et ce regard tomba du haut de ma tête sur mes pieds. Oh! ce regard, je l'avais oublié; je m'en souviens trop aujourd'hui: ma mort était écrite dans ce regard. Partout la jalousie est une épingle; au harem, c'est un poignard. Tu connais tout maintenant, et j'enferme ce secret dans ton cœur.

— Je jure de le garder, dit Ischender; je le jure par les reliques des traces du pied du prophète, qui sont conservées dans le *mahsil* de la mosquée d'Eïoub.

— La patience est une vertu qui ronge le marbre du Bosphore, reprit la sultane; soyons patients. Attendons le retour du glorieux Achmet (que Dieu garde!), nous agirons, le temps venu. La fleur de l'aloès attend vingt-cinq années, mais elle éclate toujours et sourit au soleil. »

La sultane se résigna donc à une longue attente, et le pêcheur Ischender redoubla de zèle pour lui donner une hospitalité un peu moins indigne. Toutes les fois que des vaisseaux remontaient le Bosphore, la sultane, toujours l'œil fixé du côté de la mer, envoyait le pêcheur sur la rive pour savoir si l'armée du sultan arrivait de Trébizonde ou de Sinope. Enfin on annonça dans Eïoub que le sultan Achmet était arrivé, par voie de terre, à Scutari, et qu'il était escorté de cent chameaux chargés d'or.

A cette nouvelle, la sultane ne témoigna aucune impatience, et elle garda le secret de sa pensée. Un mois écoulé, elle appela Ischender, et lui dit : « Que ton pied soit rapide sur la route et calme sur le pavé de la rue. Rends-toi à la Ville bien gardée ; tu te promèneras devant la fontaine d'Aïa-Sofia, peu avant le coucher du soleil, et tu verras passer le hekkim-baschi [1], précédé de deux idjoghlans, qui portent des coffrets en bois de rose. Je sais qu'il demeure devant l'Etmeïdan. Tu le suivras jusqu'à sa maison, et quand les idjoghlans l'auront quitté, tu l'aborderas, et tu lui montreras cette bague. Alors il t'interrogera, et tu lui diras tout. Le reste est dans les mains de Dieu. J'attends ce soir ici le premier médecin. »

Il faut vous dire que le hekkim-baschi avait donné cette bague à la sultane pour la guérir d'un mal de tête très-violent.

Quoique la nuit fût sombre lorsque le premier médecin arriva à la cabane du pêcheur, la sultane se voila la figure pour le recevoir et s'entretenir avec lui. Ce qu'elle apprit la combla de joie. Le sultan, victorieux en Asie, avait appris, en rentrant au sérail,

[1] Premier médecin du sultan.

la mort de la belle Mihrmah, et il en paraissait inconsolable. On lui avait dit que son épouse favorite, dans un accès de fièvre au cerveau, s'était précipitée dans la citerne sans fond de l'allée des Myrtes, et qu'on avait élevé un tombeau sur ce précipice en fermant l'ouverture avec de larges dalles de marbre noir. Sultan Achmet, trompé par ce rapport, se rendait deux fois par jour à l'allée du tombeau, et il le baignait de ses larmes. Jamais le premier médecin n'avait vu une pareille douleur dans une maison ou un palais visité par le veuvage. Sultan Achmet n'avait aucune raison de douter de ce malheur : quatre femmes de son harem affirmaient qu'elles avaient vu Mihrmah se précipiter dans la citerne, et elles pleuraient en faisant leur récit. La blonde Seïneb pleurait beaucoup plus que les autres ; c'était un vrai désespoir.

La sultane Mihrmah communiqua son projet au premier médecin, et obtint son approbation. Tout ayant été convenu et les mesures prises pour la réussite, on fixa le jour de l'exécution à la lune nouvelle, qui est toujours la lune du bonheur, quand le bonheur doit venir.

Deux kapidjis (gardiens des portes du sérail) furent mis dans la confidence par le premier médecin, et un soir ils laissèrent passer une femme voilée qui entra dans le jardin, et se dirigea vers l'allée où était la citerne sans fond : c'était la sultane Mirhmah. Elle se cacha dans un buisson de myrtes, et, après une assez longue attente, elle vit venir sultan Achmet, seul et triste comme un cyprès. Il s'approcha du tombeau, et mit ses lèvres sur le marbre en murmurant des paroles qui ressemblaient à des prières. La belle Mirhmah sortit alors de sa retraite, et marcha d'un pas lent vers le tombeau ; le bruit des feuilles sèches qu'elle écrasait attira de son côté le regard du sultan. « Personne, dit-il, n'a le droit de venir ici lorsque j'y suis. — Excepté moi, répondit Mirhmah. »

Au son de cette voix connue et tant aimée, le sultan poussa un

cri, et, quoiqu'il fût très-courageux, il recula, croyant à une apparition. Les plus braves tremblent devant les morts. La belle Mirhmah sourit, et tendit les mains à son époux en lui disant : « Je suis vivante ; tous les crimes ne réussissent pas. »

Aucun homme n'a jamais éprouvé le bonheur du sultan Achmet dans un pareil moment. Il voulut alors tout connaître, et la sultane lui expliqua tout.

Sultan Achmet était juste comme un vrai fils d'Osman : il y avait des coupables dans le sérail ; il y avait surtout une femme du harem dont la main dirigea le crime. « Que Dieu me préserve de toucher à un innocent ! dit Achmet ; il faut ne rien hasarder, ne rien précipiter, et découvrir les vrais coupables. La découverte demande de la lenteur, mais la punition sera un coup de foudre. »

En attendant, le sultan Achmet voulut que la belle Mihrmah ne se montrât à personne, et il la conduisit dans le plus secret des appartements du harem. « Le coupable qui avoue son crime, lui dit-il, est le meilleur des témoins ; il met à l'aise le juge et l'exécuteur. Je veux avoir cet aveu. Tu soupçonnes Seïneb, c'est bien. Le soupçon est une lanterne sourde ; il éclaire, mais il vous oblige à marcher à tâtons. C'est demain vendredi, j'irai prier à la mosquée de Soliman le législateur, de Soliman le juste, et je m'en reviendrai avec une bonne inspiration. »

Il fut fait selon qu'il avait été dit.

Un soir... écoutez bien ceci, et voyez comme le grand esprit de Soliman le juste a bien inspiré le glorieux Achmet à la prière du vendredi !... un soir, deux muets entrèrent dans la chambre de la blonde Seïneb, s'inclinèrent avec respect devant elle, et la conduisirent dans l'appartement d'Achmet. Cette femme jalouse était très-joyeuse de se voir la favorite du glorieux sultan. L'orgueil, ce père des mauvais esprits, se laissait lire sur ses lèvres, dans ses yeux, et même dans sa démarche. La reine de l'Inde n'est pas plus fière quand elle va épouser le soleil. Il faut dire

aussi, avec l'histoire, que la blonde Seïneb était fort belle, et plus belle que jamais : pour plaire à son gracieux sultan, elle avait corrigé sa coiffure, et remplacé les sequins d'or par des pastilles de parfum, rondes et noires, comme on les fait au sérail.

Les deux muets entr'ouvrirent les rideaux de la porte sacrée, et se retirèrent. La femme entra dans la chambre secrète des fils d'Osman, éclairée par une seule lampe suspendue au plafond.

Un profond silence régnait partout. On n'entendait que le bruit de la mer qui se brise sur la pointe du sérail.

La chambre paraissait déserte; et Seïneb regardait autour d'elle avec inquiétude et ne voyait aucun être vivant. Il y avait au fond un grand miroir que la république de Venise, la puissante, venait d'envoyer à sultan Achmet; la clarté de la lampe donnait en plein sur cette belle glace, et la faisait luire comme un bassin d'eau claire au soleil. La blonde Seïneb oublia tout un instant pour savourer le plaisir que donne un miroir à une belle femme. Elle se regarda de la tête aux pieds; elle soigna les plis de son joli turban, si léger qu'il semblait fait avec des plumes de colibri; elle se souriait à elle-même, pour essayer sa grâce et sa séduction, et se rendre compte du pouvoir de ses charmes quand elle donnerait à un autre un sourire si bien préparé. Tout à coup elle frémit sur ses pieds, et retint énergiquement un cri d'effroi qui mourut dans sa poitrine. Ce qu'elle venait de voir dans la glace était horrible, et brûlait les yeux. Une forme blanche marchait lentement vers le miroir, et deux bras nus la menaçaient en s'agitant avec une symétrie funèbre. Seïneb se retourna, dans un mouvement convulsif, et vit une femme plus belle que la plus belle des nuits d'été. Ce fantôme avait croisé les bras, et regardait Seïneb en gardant une immobilité de pierre, comme la grande statue de l'*Et-meïdan*.

Seïneb se précipita aux pieds du fantôme en s'écriant : « Pardonne-moi! » Elle avait reconnu Mihrmah.

« Moi, je te pardonne, dit la sultane d'une voix sourde, comme la voix qui sort d'un tombeau; moi, je te pardonne, mais Dieu

ne te pardonne pas, mais l'homme ne te pardonne pas. Ton crime est trop grand. »

A ces mots, sultan Achmet entra, et Seïneb, poussant un cri, tomba évanouie sur le tapis de la chambre sainte.

Quand elle reprit ses sens, elle se vit placée entre quatre muets du harem, devant la citerne sans fond, dans l'allée des Myrtes. Sultan Achmet était là aussi : « Femme, lui dit-il, au nom du prophète, au nom de mes saints aïeux, dont la gloire est encore ici toute vivante, je t'ordonne de nommer ceux qui ont servi ton crime et méconnu la justice des hommes et de Dieu. »

Seïneb, glacée de terreur, nomma ses complices, et se laissa tomber mourante sur le bord de la citerne.

Un tombeau ne doit jamais mentir, lui dit sultan Achmet; la pierre de ce sépulcre est levée, elle va retomber sur toi; elle ne mentira plus.

Les muets avaient reçu leurs instructions; ils saisirent la femme criminelle, lièrent ses bras à l'extrémité d'une corde de chanvre d'une longueur démesurée, placèrent une lanterne sous ses pieds, et la descendirent avec lenteur dans la citerne. Seïneb, que l'amour de la vie n'avait pas abandonnée, regardait autour d'elle les parois humides du gouffre, éclairées par l'affreuse lueur de la lanterne; elle entendait bourdonner à ses oreilles des vampires de nuit; elle sentait courir sur ses bras et sur ses épaules nus une haleine d'hiver, et la corde descendait toujours, descendait toujours avec un balancement affreux; les pieds de la femme heurtaient les touffes d'herbes des parois, et réveillaient des reptiles et d'horribles insectes, familles souterraines qui ne voient jamais le jour. A mesure qu'elle s'engouffrait plus profondément, elle entendait mugir sous ses pieds des eaux noires, comme si un torrent invisible eût traversé l'abîme à mille coudées au-dessous de la terre des vivants. Puis la corde s'arrêta, et un faible espoir ranima la femme; elle s'aperçut qu'elle remontait, et elle s'imagina que ce châtiment n'était qu'une épreuve, et que ses exécu-



INTÉRIEUR D'UN HAREM.

teurs, touchés de son repentir et de sa jeunesse, allaient lui rendre la vie et la clarté des saintes étoiles. En effet, l'espoir semblait raisonnable. La corde la ramenait par des secousses très-sensibles vers l'orifice de la citerne; cette ascension inespérée lui donna la joie de la convalescence ou de la résurrection, une de ces joies qui habitent le ciel. Elle voyait déjà l'ouverture du gouffre s'agrandir au-dessus de sa tête, et les branches des arbres éclairées par les étoiles et agitées par le vent de la nuit; enfin, elle touchait les pierres circulaires qui forment l'appui de la citerne, et criait le mot pardon, répété cent fois par les échos inférieurs, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle redescendait encore, et qu'elle n'aspirait plus la brise secourable qui avait effleuré un instant ses cheveux. C'était, à n'en pas douter, un raffinement de supplice. Elle entendit bientôt les mêmes bruits, et vit les mêmes horreurs; puis un grand fracas éclata au-dessus de sa tête; on scellait sa tombe avec la pierre; on venait de l'ensevelir. Le reste est le secret des morts.

Le lendemain, sultan Achmet fit appeler le pêcheur Ischender, lui donna mille sequins, et le fit entrer dans le service des bostandjis : il y en a toujours quinze cents au sérail, et on leur confie la garde du jardin. Ce sont des hommes de confiance, et ils sont honorés parmi les douze mille sabres (*kilidj*) qui veillent à la sûreté de nos gracieuses sultanes.

---

## INTÉRIEUR D'UN HAREM.

Le sérail, ou *seraï*, et le harem sont deux dénominations souvent confondues. Le sérail est, pour ainsi dire, le palais public du sultan; le harem est l'impénétrable gynécée interdit à tous les yeux et à tous les pas. C'est l'asile saint, et jamais une voix de gardien n'a dit à un croyant ou à un giaour :

Fas tibi limina divùm
Tangere.

Notre tolérance n'est pas comprise des musulmans; ils s'étonnent de nous voir livrer aux regards profanes le visage, le sourire, la grâce de nos femmes, de nos filles, de nos sœurs; l'admiration que les passants des rues donnent à la beauté dévoilée leur semble une pensée criminelle, qui ôte déjà quelque chose de son parfum à la sainte pudeur; on dirait que le verset chrétien : *Jam mœchabitur in corde suo,* a inspiré la loi excessive du harem.

Nous ne nous prononcerons pas sur cette grave question, qui exigerait un livre spécial. Les musulmans ont de bonnes raisons à donner contre nous, pour soutenir cette institution domestique; nous avons aussi des raisons excellentes à donner contre eux pour maintenir la liberté à nos femmes; des avocats de Constantinople et de Paris diraient des choses admirables en faveur du harem et contre le harem : le procès ne sera jamais jugé.

D'illustres voyageuses européennes ont pénétré dans le harem et l'ont décrit. C'est un séjour charmant, où la galanterie relative des Orientaux a prodigué toutes les douceurs sensuelles qui peuvent donner l'oubli de la liberté; les tapis moelleux, les coussins de soie, les fleurs, les gerbes d'eau vive, les kiosques suspendus sur les jardins et la mer, les cassolettes de parfums, les bassins de marbre, et toutes les gracieuses fantaisies, toutes les merveilleuses arabesques de l'architecture sarrasine, toutes les perspectives idéales dont le regard ne se lasse jamais.

Les sultanes s'accommodent assez bien de la vie intérieure du harem; en général, la réclusion ne déplaît pas aux femmes, comme le prouve l'établissement de tant de milliers de monastères. En Turquie, cette réclusion est tellement entrée dans les mœurs que les femmes d'un harem se révolteraient contre une loi qui leur permettrait de se promener, comme nos Européennes, sur les places publiques, et à visage découvert, ou d'aller au bal avec des corsages échancrés. Dans les longues guerres soutenues par l'empire turc, des femmes n'ont pas hésité à se tuer, dans leur harem, pour échapper au malheur d'être libres après la défaite

ou la mort de leur mari; et pour ne parler que d'un fait contemporain, lorsqu'en 1826 une bande d'émeutiers envahit la maison de campagne du grand-vizir, accusé d'avoir conseillé la réforme des janissaires, les femmes, en l'absence du maître, se réfugièrent dans un souterrain, où plusieurs périrent courageusement. L'histoire du gynécée turc abonde en suicides de ce genre; le courage et l'héroïsme de la pudeur sont des vertus de femme. On dit que dans le royaume d'Antiope, reine des amazones, on trouvait, en quelques endroits, des harems d'hommes; aucune histoire et même aucune fable n'a cité des suicides d'hommes après la bataille du Thermodon.

Il ne faudrait pas croire pourtant que les femmes sont éternellement recluses dans un harem, et qu'elles y passent la vie dans une oisiveté ennuyeuse. Il y a eu des réformes depuis les premiers sultans de la race osmanique. Achmet III inventa la fête des tulipes pour amuser les sultanes, et les conduisit un jour à l'arsenal pour leur montrer le spectacle du premier vaisseau à trois ponts lancé à l'eau, en 1722. Il est vrai que l'ordre fut donné à tous les musulmans, sous peine de coups de bâton et même de coups de sabre, de quitter les rues où passeraient les femmes du sultan. Le 20 octobre 1836, les femmes de Mahmoud II assistèrent à l'inauguration d'un pont, et le traversèrent, dans des chariots à grilles dorées, de Constantinople à Galata. La même faveur leur fut accordée lorsque l'ingénieur américain Rhodes lança le premier paquebot à vapeur de la marine impériale, devant l'arsenal, le 30 décembre 1837.

Dans un pays où la munificence des souverains est passée en proverbe [1], le choix des présents et leur confection ont toujours heureusement occupé l'oisiveté des sultanes. Si, dans le modeste intérieur des familles d'Europe, où l'homme condamne souvent

[1] Trésor dans l'Indostan, intelligence dans le Farsistan, magnificence dans la race d'Osman. (*Proverbe turc.*)

aussi la femme à une réclusion oisive, une emplette d'étoffe est un long sujet de distraction et d'entretien, jugez du travail charmant qui intéressait les sultanes, lorsqu'il s'agissait d'envoyer en Europe ou en Asie un ambassadeur chargé de riches et ingénieux présents. Nous citerons un exemple qui donnera une idée de ces occupations féminines qui mettaient en émoi le harem. Nous offrirons aussi à nos lecteurs, dans cette seconde partie de notre histoire, moins grave que la première, un échantillon de la prodigalité merveilleuse des sultans, lorsque la guerre n'avait pas encore épuisé leurs ressources des *Mille et une Nuits*.

Le sultan Mahmoud I^er^, après la signature du traité de paix de Téhéran, en 1746, envoya au schah de Perse, pour entretenir l'amitié, soixante-neuf présents, dont nous allons donner le détail.

Ces présents partirent du sérail, confiés à un ambassadeur, auquel furent adjoints le plus illustre savant de l'époque, Nouou-man-Effendi, et le plus grand poëte de Constantinople, Rahmi, surnommé l'*Écho du ciel*. L'historien ottoman Isi a pris soin de transmettre la liste de ces présents à la postérité. Les historiens de peuples civilisés ne nous ont jamais rien transmis de semblable, sous le règne des rois les plus généreux, et ceci n'est qu'un accident ordinaire dans les largesses traditionnelles des sultans. On distinguera aisément dans la nomenclature suivante les spécialités qui appartiennent au travail du harem.

Un panache de héron, au milieu duquel on remarque une grande émeraude; à la partie supérieure on voit un rubis entouré de vingt gros diamants et cent trente-huit petits; l'enchâssure en forme de petites chaînes, en or, avec une bourse en étoffe d'or.

Un sabre avec son fourreau d'or, placé dans un étui de chagrin; la poignée du sabre et le fourreau ornés de trois gros diamants et de quatre cent trente-neuf de grandeur moyenne, provenant des

mines orientales. Les roses de la ceinture et ses soixante cordons, garnis de deux cents diamants; une boucle et des suspensoirs en or; le tout placé dans une bourse d'étoffe d'or et de velours.

Une fourrure de zibeline, doublée d'une étoffe blanche de Constantinople; les six boutons se composaient de trente-six gros diamants et de huit cent dix de grandeur moyenne. A ce présent étaient joints douze colliers et banderoles de perles, et un trousseau de riches étoffes d'Europe.

Un poignard en or; le pommeau présentait une montre entourée d'émeraudes; sur la poignée on voyait trois grandes émeraudes, douze gros diamants et cent vingt-quatre petits; à la pointe brillait une émeraude percée à jour; l'enchâssure des pierres était en or, le fond gravé en incrustation d'émail, la poignée était de la forme de ceux du sultan Sélim; et placée dans une bourse d'étoffe d'or, étincelante de diamants, de rubis et de perles, avec une chaîne en or.

Un carquois recouvert de velours vert; sur ses atours d'or on voyait trois gros diamants et quatre cent soixante-dix-huit de taille moyenne et petite, deux grands rubis et soixante-dix rubis et rubis balais; les soixante-dix cercles d'or étaient ornés de cent quarante diamants, de trente-cinq émeraudes et de trente-cinq rubis; sur les attaches d'or, fixées sur du velours vert, on remarquait deux cent trente diamants moyens et petits, quatorze émeraudes, trente-neuf rubis; cent seize diamants, vingt-neuf émeraudes et vingt-neuf rubis sur les cinquante-huit suspensoirs; le fond était garni de douze diamants. Les huit étuis pour les flèches étaient ornés de saphirs. Les trente chaînettes en or et les trois bandoulières étaient garnies de vingt et un diamants. La ceinture était ornée d'une rose en émeraudes, de cinq diamants et de cinq rubis; sur les cinquante agrafes, cent cinquante diamants. Le tout renfermé dans un étui écarlate.

Un coussin jaune, de riche étoffe de Constantinople, garni

de cinq rubis, cent vingt émeraudes et de houppes en perles et en or.

Un arc doré, peint et orné à ses deux extrémités de quatre diamants.

Un paquet de flèches, dont les baguettes étaient en baleine et les pointes d'acier ornées d'incrustations en or.

Un licou en satin blanc, brodé d'or.

Une ceinture en or, ornée d'un gros diamant, de cent deux moyens et onze cent deux petits, avec trois suspensoirs; dans un étui de velours écarlate.

Une boîte à cellules (*tenzou*) remplies de musc et d'ambre. Le couvercle représentait une montre garnie à l'intérieur de vingt-quatre diamants, et à l'extérieur de trois gros diamants et de quatre-vingt-treize plus petits; l'enchâssure formait un réseau en or, le fond figurait un champ de sable d'or.

Un vase entouré de cercles garnis de soixante-seize diamants, moyens et petits, huit saphirs bleu de ciel, dix rubis.

Une montre à répétition, dont le cadran était orné de douze diamants, l'intérieur de cinq autres, l'extérieur d'un diamant moyen et de quatre-vingt-huit plus petits. La chaîne, en or, était garnie de cent quatre diamants; la clef de six autres.

Une montre à répétition en or, au centre de laquelle se trouvait un gros diamant, et tout autour soixante autres plus petits; une émeraude hexagone, cinq rubis, deux émeraudes, quinze diamants, deux rubis balais et une grande perle formaient la pendeloque de la chaîne.

Une montre avec sa boîte, garnie de cinquante diamants moyens et petits; la chaîne en or était ornée de douze diamants, de trois rubis et d'une émeraude.

Un lorgnon, garni au milieu de deux rubis moyens, de six autres plus petits et de vingt-deux diamants; la chaîne était ornée de huit diamants: le tout renfermé dans une bourse artistement brodée d'or.

Un lorgnon à fond d'or, dont les deux côtés étaient garnis de soixante diamants, enchâssés en forme de réseau et entourés de cercles en or.

Un étui en argent, incrusté de nacre, renfermant deux lorgnons en argent.

Un télescope garni d'émeraudes; les deux extrémités étaient ornées d'or et de soixante-huit diamants.

Un télescope garni de cent trente-huit diamants, cent trente-huit émeraudes et trente-huit rubis.

Un télescope incrusté d'or, dont le dôme était orné, d'un côté, d'un rubis; de l'autre côté, d'un saphir; dans toute sa longueur on voyait douze rubis, trente et un diamants, un saphir; sur les deux anneaux qui l'entouraient on remarquait cinquante-deux diamants.

Un télescope orné en haut de cent quarante-huit diamants, de trente saphirs, de six émeraudes, et les deux anneaux de quarante-quatre saphirs; le fond en forme de réseau, le dôme en or.

Un télescope à cinq emboîtures; la partie supérieure en nacre; les embouchures en or.

Un télescope; la partie supérieure en écaille; les embouchures en or.

Un télescope à quatre emboîtures; la partie supérieure en écaille, avec incrustations d'or; les embouchures en or.

Un télescope; la partie supérieure ornée d'une peinture.

Une boîte en écaille, recouverte d'un réseau en or, avec deux anses d'or.

Un fusil à canon hexagone, fabriqué à Constantinople, orné de trois cent quatre-vingt-dix-huit diamants moyens et petits; la chaîne attachée au chien ornée d'une pendeloque en émeraudes; le chien, au-dessus de la pierre, en or.

Un fusil dont le fût était incrusté de nacre et d'or, ainsi que les parties en fer et en acier; le canon hexagone et orné de corail et d'argent.

Un fusil à canon hexagone; le fût en argent massif; les parties en fer et en acier incrustées d'or et d'argent; fabriqué, comme le précédent, à Constantinople.

Un fusil à canon hexagone; la monture, de couleur verte, incrustée d'or et ornée de corail et d'argent.

Un autre, le fût orné d'écaille et d'or; les parties en fer et en acier incrustées d'or et d'argent.

Un fusil du genre de ceux d'Alger; le fût de couleur noire, incrusté d'or et d'argent.

Une paire de pistolets à fût d'ébène, la poignée ornée d'une émeraude; les canons de cent quatre-vingt-dix diamants, de sept émeraudes et de sept rubis; les parties en fer et en acier incrustées d'or; les fourreaux en velours bleu garnis de deux gros diamants, de quatre moyens, de quarante-deux émeraudes, de soixante-deux saphirs et de deux cent quatre petits diamants : le tout dans une enchâssure d'or.

Un panache de cheval, orné au milieu d'un grand rubis, entouré de quatre autres de moyenne grandeur, de huit autres plus petits, de deux émeraudes et de vingt-six petits diamants.

Un harnais dont la têtière était ornée d'une grande émeraude, de deux rubis moyens, de quarante-huit diamants et de deux roses où brillaient deux rubis et quarante diamants; la sous-gorge, de deux cent soixante-quatorze diamants; les chaînons, de cent quinze diamants; les roses de la sous-gorge, de vingt-un diamants; le collier, de soixante-dix-huit diamants; le poitrail, d'un gros diamant, de trois cent soixante-onze moyens et petits; l'enchâssure de pierres formant un réseau d'émail vert, rouge et azur.

Une batte à nez, ornée d'une émeraude de la plus belle eau, de deux autres, de neuf saphirs, de sept diamants moyens et quatre-vingt-neuf petits. L'enchâssure, la même que ci-dessus.

Une masse d'armes ornée à son extrémité d'un rubis, de trois saphirs bleu de ciel; sur la poignée et les autres parties on voyait

vingt-trois rubis et saphirs, trois émeraudes et deux cent onze diamants. Le fond et l'enchâssure comme ci-dessus.

Des étriers en vermeil ornés de huit émeraudes moyennes, de soixante-douze plus petites, de cent trente diamants et cent soixante-douze rubis et saphirs. Le fond et l'enchâssure comme ci-dessus.

Une selle en velours écarlate ornée, dans la pièce de devant, d'une grande émeraude hexagone entourée de soixante et onze diamants et de soixante-treize rubis et saphirs. Sur la pièce de derrière on voyait trois grandes roses composées chacune de quarante-huit diamants, de trente-neuf émeraudes, de quarante-deux saphirs ; les huit roses moyennes renfermaient quarante-huit diamants et quarante-huit saphirs, et les deux roses les plus petites, deux émeraudes et douze saphirs. L'enchâssure et le fond comme ci-dessus.

Une housse de velours violet, ornée de soixante-douze rubis, de six cent quatre émeraudes, doublée de soie couleur orange, brodée de perles et d'or, et garnie de franges en argent.

Un coussinet de selle d'écarlate doublé de satin jaune et brodé d'or.

Une couverture de selle de velours bleu brodé d'or.

Une pièce en écarlate pour essuyer la sueur, présentant sur les bords des roses brodées en or.

Une couverture de selle de velours écarlate, brodée d'or.

Un licou en argent.

Une bride en argent.

Une bride et une sangle.

Un caleçon d'une riche étoffe d'or de la fabrique de Vienne.

Un *idem* de riche étoffe de Venise.

Plusieurs étoffes de Venise pour caleçons.

Plusieurs étoffes de Constantinople pour caleçons.

*Idem* plus riches.

*Idem* de nouveau Tarakli.

Plusieurs pièces d'étoffe bariolées.

Plusieurs étoffes d'or.

Plusieurs pièces de challi et de ssof.

Plusieurs autres pièces de ssof.

Six paires de coussins, de velours fabriqué à Constantinople.

Six autres paires fabriquées à Brousa.

Douze paires de velours franc.

Vingt pièces d'étoffe de Syrie.

Dix tapis de Khios.

Dix tapis fabriqués par les Turcomans d'Oushaki.

Vingt des plus belles fourrures de zibeline.

Plusieurs pièces de draps de différentes couleurs.

*Idem* trois autres pièces.

Quatre-vingts chevaux turcomans.

Nous avons cru qu'il était curieux et important de connaître de quelle manière la munificence était comprise chez des souverains qui se croyaient, par leur filiation sainte, au-dessus des autres princes de la terre. Cet orgueil de la sublime Porte avait aussi, comme on le voit, son bon côté. Nos recherches faites dans toutes les sources, avec un soin minutieux, nous permettraient d'aller plus loin et d'étendre ce chapitre des présents perfectionnés au harem; car c'est, à notre avis, le chapitre le plus curieux de l'histoire d'une nation. Nous nous bornerons à un seul inventaire, en garantissant sa scrupuleuse authenticité. Toutefois, nous ne laisserons pas échapper cette occasion de mentionner ici une remarque intéressante au point de vue historique, et qui donnera une idée juste de tous les travaux accomplis dans les gynécées impériaux, travaux de mains ou d'inspection. Aucun peuple n'a conclu plus de traités de paix que le peuple turc. Nous avons relevé exactement ces traités; leur nombre s'élève au chiffre incroyable de quatre cents. Or, à chaque signature, les présents du sérail escortant toujours un vizir, la somme consacrée aux munificences impériales, depuis la fondation de l'empire, atteint sans doute un chiffre fabuleux.

Voici en quels termes l'historien Cantacuzène mentionne le premier traité de paix conclu par le sultan Ourkhan et Andronic le Jeune : « Ce traité, dit-il, signé à Nicomédie en 734, fut scellé par l'envoi de riches présents. » Il n'est pas sans intérêt, comme complément d'histoire, de donner le chiffre exact de ces traités dans la seconde partie de notre livre; nous avons à cœur de réunir autant que possible la chose frivole et la chose utile, et de ne perdre jamais une occasion d'enregistrer les faits ou les réflexions subalternes, qui arrêtent ou refroidissent la marche vive de l'histoire et demandent leur place ailleurs.

L'histoire d'un peuple ne se compose pas seulement du récit de ses batailles : or l'histoire si importante des œuvres d'industrie et d'art ne doit pas être négligée dans ce livre. Si les Orientaux ont excellé dans les arts mécaniques et la confection des tissus, ils le doivent à leur désir de faire des présents superbes, et de nature à éblouir les monarques qui les recevaient; ils le doivent aussi aux conseils, au goût exquis de tant de belles et jeunes sultanes, dont l'imagination était d'autant plus vive qu'elle était prisonnière dans les quatre murs d'un harem. La peinture et l'arabesque, toujours en honneur au sérail, toujours exercées par des mains adroites, ont, sans aucun doute, inspiré les artistes orientaux. On reconnaît le bon goût et les charmantes fantaisies du harem dans tous les chefs-d'œuvre de l'art mécanique oriental, comme on reconnaît les poétiques rêves des sultanes de Cachemire dans les merveilleux tissus indiens, ces adorations des femmes de tous les pays. On a répondu à toutes ces convoitises dans les ateliers de l'Asie; et les yeux et la pensée peuvent s'en convaincre en voyant les étoffes de soie de toutes couleurs de Haleb, les coussins en velours de Brousse, les châles d'Angora, les manteaux blancs de Barbarie, les tissus de laine rouge d'Andrinople, les mouchoirs brodés et les châles de Bagdad, les chefs-d'œuvre des tireurs d'or de Constantinople et de Scutari. Toutes ces futilités nécessaires, tout ce luxe oriental, tous ces enchante-

ments du regard, sont le splendide reflet oriental de l'esprit du harem.

Les intrigues politiques ont souvent occupé les femmes du harem, comme nous l'avons vu maintes fois dans le cours de cette histoire. Quant aux intrigues d'un autre genre, les historiens ottomans n'en ont jamais fait mention : pour eux, le harem est comme la *femme de César,* le moindre soupçon ne peut l'atteindre. Les historiens persans ont hasardé, çà et là, quelques légers bruits, assez semblables aux commérages des voisins jaloux et médisants. Nous imiterons la sage discrétion des chroniqueurs de Constantinople, mais nous remplirons ici une lacune volontaire qui se rattache à un grand événement, à peine indiqué par nous, dans le règne d'Achmet III.

Les historiens ottomans, très-dignes de foi en cette occasion, affirment que le comte Poniatowski, ambassadeur de Suède, parvint à intéresser la sultane Validé aux glorieuses infortunes de Charles XII, réfugié à Constantinople, chez le sultan. De quels procédés se servit l'ambassadeur pour arriver à son but ? on l'ignore ; il est toutefois permis de supposer que la sultane favorite, épouse d'Achmet III, entretenait, du fond du harem, des intelligences clandestines avec l'extérieur : c'est l'hypothèse la plus convenable. L'histoire turque ne s'arrête pas là ; elle parle, avec une concision discrète, de l'enthousiasme que témoignait très-expansivement la jeune sultane aux récits des fabuleux exploits de Charles XII, son hôte, qu'elle appelait *mon lion* et *tête de fer* (arslanem, demir-bach). C'était la reine Didon s'écriant, après le récit d'Énée :

> Quis novus hic nostris successit sedibus hospes !
> Quibus ille
> Jactatus fatis, quæ bella exhausta canebat !
> (Virg.)

Grâce aux bulletins fournis par le comte Poniatowski, on ne parlait plus au harem que de ce jeune roi, dont les dé-

faites étaient aussi glorieuses que les victoires, de cet héroïque Charles, l'ennemi du czar Pierre; et la jeune sultane, qui voyait dans le fondateur de Saint-Pétersbourg le convoiteur de Constantinople, n'avait pas assez d'admiration ardente pour reconnaître tous les services que cet allié suédois avait rendus et pouvait rendre encore à l'empire ottoman.

Charles XII savait très-bien qu'il était l'objet d'une pensée ambitieuse et amie, entretenue dans les mystères du harem, mais il manquait au jeune héros suédois le côté vulgaire de ces humaines faiblesses qui ont souvent perdu ou sauvé les rois et les conquérants aventureux, depuis Annibal, le vaincu de Capoue, jusqu'au Béarnais, le vainqueur d'Ivry. Si Charles XII avait eu une autre organisation, il aurait sans doute exécuté un projet plus raisonnable que la bataille livrée à une armée par lui et ses quarante serviteurs. Il aurait prêté l'oreille à la voix secrète qui partait du harem; il aurait surtout répondu à l'appel des janissaires, si enthousiastes de sa valeur, et qui, après tant de choses criminelles, étaient enfin disposés à faire quelque chose de bon. Fort de l'amitié de la sultane et de l'appui des prétoriens, un pied dans le harem, l'autre dans l'hippodrome, Charles XII complétait son histoire, déjà si romanesque, par une aventure héroïque et fabuleuse qui changeait la face de l'Orient et étouffait dans son œuf l'aigle de Saint-Pétersbourg. Mais l'austère Suédois ne connaissait ni les intrigues diplomatiques, ni les autres; il ignorait l'existence des sultanes, les complots de sérail, les trahisons des janissaires; il ne connaissait que son épée et ses vaillants Suédois, et Achmet, moins national que son harem, sacrifia Charles XII par une politique complaisante qui lui conciliait l'équivoque amitié du czar : le roi de Suède quitta Constantinople; la paix fut faite, et, un instant après, le bec de l'aigle moscovite se retournait encore du côté de l'Orient.

---

### ÉCRIVAIN PUBLIC.

Les écrivains publics disparaissent en France; il n'y aura bientôt plus que des copistes. Si dans une famille une seule personne sait écrire; si une personne illettrée a dans ses connaissances une main qui tient bien ou mal une plume, l'écrivain public n'a plus sa raison d'être; on le remplace dans l'intérieur des maisons pour les lettres de tout genre, même pour les plus secrètes, celles qui veulent être dérobées à tous. En France, nous sommes arrivés à peu près à ce degré de civilisation épistolaire. Dans les villes, toutes les mains torturent le papier confidentiel; dans les villages, il y a le magister, qui fut de tout temps l'écrivain public.

Constantinople possède encore dans ses curiosités des écrivains publics. A Paris, le dernier de cette profession avait adossé une échoppe étroite aux murs du Louvre; la démolition a emporté ce laboratoire, dernier confident des secrets du soldat en garnison et de la fiancée équivoque. Dans la capitale de l'empire turc, l'écrivain public s'établit en plein air, mais toujours aussi à l'ombre de quelque monument. A Paris, l'écrivain public était un être invisible; il rougissait pour ainsi dire de sa profession; il aimait à se faire passer pour un homme de lettres incompris, héroïquement résigné à des fonctions indignes de son mérite, et subissant sans murmure les injustices de ses contemporains. A Constantinople, c'est un fonctionnaire public; il s'épanouit en plein soleil; il a la noble fierté de son talent; il trône sur un tapis; il humilie toute une population de passants.

C'est toujours un homme d'âge mûr, à figure grave, et payant sa dette au genre comique par des lunettes, qui ne s'accordent pas avec un turban, mais qui attestent une vie passée dans l'étude et les veilles. En général, l'écrivain public turc reçoit très-peu de confidences de fiancées. A l'heure où nous écrivons, il est dans le



Rouargue frères del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

ECRIVAIN PUBLIC.

coup de feu du métier, de pauvres mères et de pauvres femmes viennent lui dire : « Mon mari ou mon fils est dans l'armée d'Omer-Pacha, vous devez connaître la ville où on doit lui écrire. » L'écrivain, qui suit les bulletins de la guerre dans le *Moniteur ottoman*, n'est jamais embarrassé; il cite la ville danubienne où se trouvent les maris et les enfants; il sait le jour où le paquebot épistolaire part pour Varna, et demande sur quel sujet doit rouler la lettre qu'on lui demande. Les femmes expliquent la chose dans toute sa naïveté primitive; l'écrivain écoute gravement, se recueille, médite, et fait un de ces chefs-d'œuvre de calligraphie, si communs chez les Turcs. Aucun peuple n'a mieux honoré la lettre purement écrite. Depuis le règne de Murad III, la science du calligraphe a fait à Constantinople des progrès immenses. A cette époque, le célèbre Houssein de Tauris forma plusieurs élèves en Perse; ceux-ci arrivèrent en Turquie, et propagèrent le goût de cet art. On considérait un homme selon la beauté de son écriture; c'était le signe de la plus haute éducation. Le célèbre Persan Ibrahim fut envoyé en ambassade auprès de Murad III, parce qu'il était le meilleur calligraphe de son temps. L'histoire a conservé les noms de ses rivaux en belle main : Abdallah de Crimée, Émir-Mohammed, Mesvlana, Babaschah d'Ispahan et Koutbeddin d'Yezd. Ces illustrateurs de la calligraphie ottomane ont eu de dignes successeurs, et aujourd'hui encore l'écrivain public se donne une généalogie que personne ne lui conteste, et descend toujours de l'école persane et des calligraphes de Murad III.

L'écrivain public ne se borne pas à faire des lettres pour les femmes dont les maris et les fils sont aux armées d'Asie ou d'Europe; il veut gagner le plus honorablement possible sa piastre de cinq sous. Il raisonne sur les opérations de la guerre d'Orient; il développe les plans de campagne des amiraux et des généraux; il bat les Russes; il bombarde Odessa, il prend Sébastopol; il devance toujours les bonnes nouvelles de quinze jours, et promet la paix à l'échéance de l'hiver. Ses fonctions d'officier public et

la position qu'il occupe sur le pavé du sultan ne lui permettent pas de censurer, il loue toujours.

Ceci nous amène à parler d'un autre personnage, qui censure et loue fort peu; c'est le célèbre polichinelle de Constantinople, c'est le fantastique Karagheuz. Décidément, il n'y a jamais de gouvernement despotique, dans l'acception absolue du mot. On chantait sous Mazarin. Pasquin et Marforio lançaient leurs épigrammes contre les Borgia, et, qui le croirait! une liberté sans limites est accordée au théâtre de Karagheuz. Jamais la presse la plus agressive n'a été plus loin dans un pays constitutionnel. L'Américain le plus libre est un esclave auprès de Karagheuz; Figaro est un homme d'ordre, un conservateur forcené, si on le compare au vaudevilliste de Constantinople, à ce Marforio turc.

Ceci doit être prouvé.

En Angleterre, les journaux montrent une réserve admirable depuis les premiers jours de la guerre d'Orient; aucun écrivain de Londres ne songe à faire la moindre critique des opérations de la flotte et de l'armée : cette presse libre s'impose d'austères devoirs de retenue, et se censure elle-même avant d'écrire une ligne sur les amiraux Napier et Dundas. Sur le théâtre populaire de Constantinople, dans ce pays de l'absolutisme, Karagheuz est un journal quotidien, sans cautionnement, sans timbre, sans éditeur responsable; un journal terrible, car il n'écrit pas : il parle et chante devant ses nombreux abonnés; il fait l'article et les *premiers-Constantinople*, en pantomimes, claires et trop expressives souvent; il attaque tout, excepté le sultan Abdul-Medjid : celui-là seul est sacré pour Karagheuz.

Savez-vous ce que faisait ce Juvénal du Bosphore au mois d'août 1854? il citait à sa barre les amiraux anglais et français, et les accablait d'épigrammes; il leur reprochait des lenteurs inexplicables; il leur donnait des conseils; il désapprouvait leurs opérations, et les menaçait de sa colère si leurs vaisseaux ne travaillaient pas mieux. Le public applaudissait à toutes ces saillies

de Karagheuz, et les plus graves figures de l'islamisme, ces figures qui ne semblent pas faites pour le rire, s'épanouissaient avec un fracas de gaieté homérique, comme jamais on n'en a entendu au théâtre du Palais-Royal. Le grand-vizir a été souvent mis en scène, et n'a pas été épargné. Karagheuz a jugé ce haut fonctionnaire comme s'il eût jugé un *giaour;* le grand-vizir ne s'est pas très-bien défendu : il a été enfermé aux Sept-Tours. Enfin, ces farces populaires prennent un caractère si excentrique, si imprévu, qu'elles ne peuvent être exprimées dans aucune langue européenne. Karagheuz est un mélange de Boccace, de Rabelais, de Pétrone, de Marforio et d'Arlequin. Il n'exclut aucun mot du dictionnaire bouffon et railleur. Un journal qui écrirait une ligne des nombreux drames de Karagheuz serait saisi à New-York, et l'*altorney-general* de Londres enverrait le journaliste à Botany-Bay. Sur les rives du Bosphore, le grand-vizir se plaint de sa grandeur, qui lui défend l'entrée du théâtre de Karagheuz. Les huit cents mosquées de Constantinople et de ses faubourgs sont assez fortes pour supporter le poids des lazzi de l'histrion musulman.

---

## LE PALAIS NEUF DU BOSPHORE.

Sultan Mahmoud II, de glorieuse mémoire, a déposé le testament de sa pensée civilisatrice sur la rive du Bosphore; c'est un palais de marbre d'un style tout nouveau, et dont le décor intérieur rappellera le goût européen. L'architecture sarrasine appartient un peu trop au campement asiatique et à la conquête nomade; il était temps de montrer à l'Europe que la Turquie voulait être européenne et vivre de la vie commune de l'Occident.

En opérant une réforme dans le costume, sultan Mahmoud voulait aller plus loin; il voulait aussi réformer l'architecture, qui est le costume des villes. A peine délivré des soucis de l'insurrection grecque, cet illustre révolutionnaire couronné eut une noble idée, il voulut montrer aux Grecs que Constantinople pouvait être une grande Athènes ou une Corinthe, avec une troisième mer. Il rêva des Parthénon, des Propylées, des temples de la Victoire Aptère, des monuments comme Périclès et Agrippa en bâtirent, et il ne voulait pas les enfouir dans les rues étroites ou au bord d'un fleuve jaune, mais il les destinait à meubler et à compléter le plus splendide coin de terre que la mer et le soleil aient couverts de saphirs et de rayons. Le Palais-Neuf du Bosphore, avec ses colonnades d'ordre dorique et corinthien, est le premier-né de la généreuse pensée du sultan Mahmoud.

Vue de loin et embrassée du coup d'œil dans son ensemble, Constantinople est la merveille du monde: le ciel a mis toutes ses complaisances sur cette ville; la terre l'ombrage de ses plus beaux arbres; la mer la caresse de tous ses bras; puis la religion est venue, et lui a donné une couronne infinie de dômes et de minarets; mais l'illusion du dehors s'efface à l'intérieur; ce lointain si pittoresque cache un monde lèpreux de masures; l'éclat du



*Rouargue frères del. et sc.* *Imp. P. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris*

LE PALAIS NEUF SUR LE BOSPHORE.

badigeon trompe l'œil, mais quand la main touche, il n'y a plus d'erreur. Aux mosquées seules les pierres et la solidité, aux maisons le bois et l'incendie. Cet autre costume, sultan Mahmoud voulait le transformer, et certes il avait bien raison. La civilisation, c'est la charité progressive. Un homme peut rigoureusement vivre, coiffé du fèz ou du turban, mais il lui faut pour ses nuits d'hiver et la sécurité de sa vie une maison solide et un toit sérieusement hospitalier. Tant que la réforme de ce costume citadin ne sera pas accomplie, Constantinople sera toujours un vaste bûcher inhabitable, attendant la torche du premier Érostrate de carrefour. Mahmoud est mort trop tôt; il n'a pas eu le temps de vêtir tout Constantinople avec la pierre du Bosphore et de Marmara; mais il a laissé son *hatti-shériff* d'architecte européen, écrit en lettres de marbre sur la rive du Palais-Neuf.

Quand le souci des guerres aura disparu, le jeune Abdul-Medjid continuera la pensée de Mahmoud. Le Palais-Neuf européen est une grande pierre d'attente, qui promet à Constantinople les agréments et la sécurité de nos capitales. Dieu n'aura pas prodigué en vain la pierre et le marbre aux carrières de la Thrace, de la Bithynie et de la Propontide. Construire une Constantinople de bois, entre deux mines de granit inépuisables, c'est méconnaître la Providence, mère commune de tous les hommes, dans toutes les religions. Avec la civilisation doivent venir chez le peuple l'aisance et la richesse; et quelle ville fut jamais plus favorablement située pour donner à ses enfants, par le commerce et le travail, quelque chose de plus habitable qu'une toiture de bois, déjà brûlée par le soleil, pour mieux favoriser l'incendie? Vienne une bonne paix, telle que la demandent Londres et Paris, ces deux rois intelligents du monde, et Constantinople dépouillera son enveloppe lézardée et combustible, pour revêtir le costume des capitales civilisées. L'avenir de cette noble ville n'est plus mis en question aujourd'hui; l'empire ottoman ne peut plus être rayé par un trait de plume de la carte universelle. Silistri

a démontré sa vitalité puissante aux plus incrédules : un peuple si grand a gagné sa vie au moment même où on décrétait sa mort. Constantinople commence; on croyait qu'elle finissait! Nous savons aujourd'hui de quel côté se trouve le colosse, de quel côté le nain. L'avenir est à l'Orient; le soleil ne peut avoir tort contre la glace. Dans cette lutte, le dégel se fait attendre, mais il vient toujours. Le concours des nations n'affluera pas en Finlande, il ira au Bosphore. Ce qui est habitable doit être habité. Nous allons assister bientôt au reflux de l'Occident vers l'Orient. La vapeur est un pont que le Nord traversera, et le jour approche où les nababs de l'Europe auront leurs villas sur le Bosphore, comme les riches Romains en avaient à Baïa. Rome et Naples étaient bien éloignées autrefois; Marseille et Constantinople sont bien voisines aujourd'hui. Pendant que le commerce universel démolira les masures de Constantinople et fera de tous ses quartiers un seul quartier franc, son Bosphore deviendra le bain oriental de la richesse européenne. Les eaux de Constantinople sont les Thermes du soleil. La pierre d'attente posée par le glorieux sultan Mahmoud sur le canal de l'Euxin ne languira pas dans l'isolement. L'architecture de l'Europe portera ses fruits, et c'est alors que le Bosphore doit atteindre ce sublime degré de magnificence que lui promettent le marbre de ses carrières, les arbres de ses forêts, l'azur de son ciel. Le Bosphore, depuis la haute tour de Galata jusqu'à la mer, sera comme une rue immense traversée par le plus radieux des fleuves. Le Palais-Neuf de Mahmoud fera souche. Le marbre est partout; il attend; l'Europe ouvrière va venir. Nos artistes de France meublent déjà le harem du Palais-Neuf; Séchan peint des décors d'opéra pour le commandeur des croyants, et traduit les *Mille et une Nuits* en fresques pour les sultanes. L'art occidental fait son heureuse invasion, et ne trouve que des fleurs sur les canons de Topkhané. Lorsque l'art commence, il ne s'arrête plus; la paix lui donne l'avenir. Le Bosphore gardera ses grands horizons, ses vieilles

perspectives, ses inflexions suaves, ses anses recueillies, ses collines d'arbres, ses vénérables mosquées de Bazari, de Katanigé d'Aoussi-Effendi, de Sinan-Pacha, d'Oguzlima, d'Abdul-Hamid; et au milieu de ces grands décors asiatiques, le contraste européen, déjà commencé par le Palais-Neuf de Mahmoud, se continuera sur deux lignes, et fera éclater au soleil et refléter dans les eaux une merveilleuse antithèse d'architecture, symbole matériel de l'union de l'Occident et de l'Orient, œuvre sublime de la paix et de la civilisation.

Il est du devoir de l'avenir de faire mieux que le passé : les temps d'arrêt ne prouvent rien. La terre a besoin de repos pour tous les genres de produits, mais le sommeil n'est pas la mort. Vingt siècles ne sont qu'une nuit pour le monde, quand le monde veut dormir. Or, à l'époque de la plus grande civilisation connue, tous ceux qui furent grands par les armes, les lettres, la richesse, vinrent bâtir leurs palais sur les rives circulaires du golfe napolitain; les derniers venus s'établirent à Sorrente, à Misène et à Pœstum, ville charmante où les rosiers avaient deux avril en douze mois[1]. Là fut dépensé à main prodigue tout ce que le génie de l'homme pouvait produire en architecture gracieuse, en colonnades aériennes, en arabesques suaves, en mosaïques éblouissantes, en olympes de marbre et de couleurs. Ce fut le rendez-vous des hommes heureux, le paradis de la terre païenne. Les architectes, les peintres, les musiciens, les statuaires, les poëtes ne connurent plus d'autre atelier dans le monde; ils vinrent tous de la Grèce, de Rome, de l'Étrurie, de la Sicile, de l'Égypte, et donnèrent à ce coin du monde une animation inouïe, une splendeur incomparable; la vie du monde était là : les hommes créèrent le tableau, la nature avait fait le cadre, et le soleil le dora; puis tout s'écroula au souffle de deux volcans, celui du Vésuve et celui de la barbarie. L'homme perdit son second paradis terrestre : les

[1] Biferique rosaria Pœsti. (Virg.)

guerres recommencèrent partout. La Campanie *heureuse* n'exista plus que de nom : le bonheur perdit son rendez-vous : eh bien ! il nous semble que le nouvel ordre de choses qui commence, et associe la paix, la vapeur et le commerce, cette sainte trinité de la terre, doit créer sur le Bosphore la Campanie heureuse du monde nouveau. L'intérêt universel qui s'attache aujourd'hui à ce grand nom de Constantinople aura un long retentissement dans l'avenir, et doit appeler vers cette ville tous les riches pèlerins de la fortune, tous les desservants de l'industrie, tous les apôtres de l'art. Les deux rives du Bosphore sont des jachères ; elles auront leur moisson. On y viendra de tous les points du globe : les Égyptiens eux-mêmes ne sont-ils pas venus à Naples bâtir leur temple d'Isis et de Sérapis ? et aujourd'hui, les distances n'existent plus. Constantinople touche d'une main la Tamise et de l'autre l'Indus. L'univers va bientôt être peuplé de voisins. Quand tout le monde connaîtra tout le monde, on ne se battra plus ; on reconnaîtra que la paix est bonne, parce qu'elle allonge la brièveté de la vie. La folie humaine se fera sage ; les heureux iront se faire de douces existences au soleil d'Orient. Ce mot ne deviendra plus une question ; encore quelques coups d'ailes du temps, et le Bosphore sera la grande rue européenne de l'Euxin.

---

## LE BAZAR DES ARMURIERS.

Un peuple qui a fait quatre cents traités de paix peut se vanter d'être le peuple le plus belliqueux de l'univers, car il a fait quatre cents guerres. Nous pourrions donner les dates et les signatures de ces traités ottomans, mais cette nomenclature serait trop stérile; il nous suffira de mentionner ici leur chiffre exact et d'en citer deux : le premier, qui commence à la fondation de l'empire et signé par Osman I[er] et le gouverneur grec d'Ouloubad, et le dernier, signé à Andrinople en 1829.

Aucun peuple n'a fait autant de fois la paix et la guerre dans l'espace de cinq siècles. Le premier traité d'Osman est de 1327, et nous restons encore au-dessous de la vérité, car le consciencieux historien de Hammer compte quatre cent vingt traités de paix depuis Osman. Or, chez un pareil peuple, un bazar des armuriers est un établissement de nécessité première, comme une salle de bal à Paris.

Dans ses anciennes conditions, la guerre était autrefois un métier; aujourd'hui, la guerre n'enrichit personne, elle appauvrit même les États et n'engraisse que les sépulcres; aussi nous assistons à la dernière, s'il plaît à Dieu. La guerre autrefois avait une logique inexorable, qui justifiait sa raison d'être. Le *vœ victis* était écrit sur les drapeaux. On prenait des villes, on les livrait au pillage; on donnait toutes sortes de récréations sauvages à la soldatesque; on tuait les vieillards et les vieilles femmes; on massacrait les prisonniers, bouches inutiles; on emmenait en esclavage les jeunes filles. *Vœ victis,* tant pis pour vous! nous vous avions avertis. Aujourd'hui, on croit avoir fait un grand pas vers la civilisation, on se contente de tuer, sans profit aucun; seulement on grève de nouveaux emprunts les caisses publiques des nations. On sera vraiment civilisé quand on ne tuera plus. La guerre est une

chose affreuse, parce que tout ce qu'il y a de nobles cœurs dans un pays est dans les deux armées qui se battent, parce qu'il y a des mères dans les deux camps. La guerre n'est belle que dans le passé.

A Constantinople même, la ville guerrière par excellence, le sultan et le peuple sont à la hauteur de la civilisation moderne, et ils font aujourd'hui la guerre pour conquérir la paix, et fermer le temple de Janus ouvert depuis Constantin. Mais la vieille passion de la guerre subsistera longtemps encore chez les riches marchands du bazar des armuriers; affaire de profession! Le progrès n'a pas fait un pas sous ces voûtes séculaires, où sont appendues les panoplies de l'Islam belliqueux. La paix, la civilisation, la tolérance n'ont fait aucun prosélyte dans ce palais du cimeterre; on s'y entretient comme au bon temps de la vieille Turquie, lorsqu'on enlevait Rhodes aux chrétiens. Ces graves brocanteurs de bazar sont instruits; ils ont lu leurs historiens; ils connaissent Idris et Seaddeddin, Tacite et Tite Live des fastes de Constantinople; ils ont feuilleté aussi les chroniques modernes; aucun fait glorieux ne leur est inconnu. Ils citent la victoire navale remportée sur les Vénitiens devant l'île de Spolmadoré; l'entrée glorieuse de Sélim I[er] à Damas; la bataille de Tchaldiram, où les Turcs se montrèrent les premiers artilleurs du monde; la défaite de la flotte chrétienne par Pialé-Pacha; la défaite des Russes en Crimée, et les lignes de Perékop, emportées d'assaut en 1736; la bataille de Touldja, où les Cosaques du Don furent battus; ils s'entretiennent enfin de toutes ces guerres qui ont porté la terreur chez les peuples chrétiens, et donné tant de gloire au nom musulman. Tout ce qui se fait aujourd'hui excite la pitié ou l'indignation de ces derniers osmanlis : à leurs yeux, l'abomination de la désolation est entrée dans le temple; le Coran est une lettre morte; les giaours triomphent dans Stamboul la sainte; le dernier de ceux qui ont ceint le sabre d'Osman accueille au sérail les femmes des séraskiers chrétiens! Tout est perdu! disent-ils en gémissant. On ne reverra

plus ces belles époques où les soldats tiraient les arquebuses à mèche ou à croc; où les *sarbzen* lançaient des boulets de cinq cents livres contre Belgrade; où les navires turcs, vierges de la vapeur, allaient du Bosphore à Sébastopol en deux mois; où les janissaires se révoltaient chaque jour pour amuser le peuple; où les têtes coupées abondaient sur la niche du sérail; où chaque aurore éclairait des cadavres pendus au platane de l'*Et-meïdan;* où le Bosphore charriait des vizirs morts à sa surface bleue, et les ensevelissait dans le Pont-Euxin. Quel beau temps! il ne reviendra plus! Telle est aujourd'hui l'éternelle lamentation des marchands au bazar des armuriers.

Le *laudator temporis acti* d'Horace se retrouvera dans tous les pays jusqu'à la fin du monde. Le temps passé n'est autre chose que la jeunesse absente, et on la regrettera toujours.

Au reste, il ne faut pas se plaindre de cette passion rétrospective qui remplit de ses plaintes le bazar des armuriers. L'archéologie militaire en tire un grand profit: c'est là qu'on voit une complète exhibition du passé, toute la vieille défroque de l'Orient. Le bric-à-brac y atteint des proportions colossales. On y trouve les premières cuirasses connues, et qui remontent à leur inventeur Timour, au dire de l'historien Chereffeddin, et les plus anciens uniformes persans. Les dépositaires de ces reliques vous diront que les corps de troupes ont été habillés, pour la première fois, d'étoffes de même couleur, en 1402[1]. Il ne faut pas oublier aussi que Constantinople est l'héritière de Rome, et que, sur le Bosphore comme sur le Tibre, devant les figures graves des antiquaires, l'acheteur se laisse souvent induire en erreur, et paye une nouveauté au prix d'une relique. Les Anglais surtout, qui

[1] L'historien Chereffeddin veut parler sans doute des premiers régiments de cuirassiers connus, car la cuirasse a été inventée longtemps avant le règne de Timour. Nous faisons cette réflexion pour notre réserve particulière, en laissant toute la responsabilité à Chereffeddin et aux archéologues du bazar des armuriers.

font des collections archéologiques, et achètent tant de vrais faux dieux dans les bazars olympiens de la place d'Espagne, continuent la même innocente folie au bazar des armuriers. Avec cette gravité impassible que donnent les nez aquilins à des visages ottomans, on a vendu cent fois à des lords le gorgerin du brave Justiniani, les brodequins de pourpre du dernier Constantin, le *kouka*, où bonnet du dernier janissaire; le *perdélé*, ou baudrier persan du grand Abbas; le *rakt*, ou harnais du cheval de Soliman; *l'abbay*, ou grande housse de Sélim I[er]; la *kabza*, ou poignée de l'épée de Murad III; la *kapanidja*, ou pelisse d'Achmet; le *dalbend*, ou turban de Mustapha II; le *ghaddaré*, ou sabre de Mohammed-Sokoly. Les riches acheteurs sont surtout ravis de coller sur leur emplette le vrai nom turc de la relique, ce qui semble son authenticité. On leur apprend gratis ensuite d'autres noms relatifs aux choses de la guerre; ils savent un instant que *djebedj* signifie armurier; *elwan-pisto*, petit pistolet; *dizghin*, bride; *kin*, fourreau de sabre; *perwané-keman*, arc; *serazer*, sabre non poli; *tabla*, garde de l'épée; *tablzen*, tambour; *tirdesté*, faisceau de flèches; *kapanidja*, pelisse des sultans; ils apprennent enfin jusqu'au soir que la riche langue turque a plusieurs mots pour désigner un canon: *balyemez*, grand canon de siége; *bedaloschka*, canon ordinaire; *sarbzen*, canon à boulets de marbre; *sembereck*, canon de chameau. Ce vocabulaire d'armuriers est donné par-dessus le marché aux acheteurs de reliques. Impossible de soupçonner la moindre perfidie industrielle chez des marchands qui ont arrangé les plis de leur face de telle sorte qu'un sourire ne les agite jamais.

Un de nos plus éminents écrivains et notre plus grand coloriste, M. Théophile Gautier, résume ainsi la description de ce bazar dans son admirable *Voyage en Orient*.

« Les richesses entassées dans ce bazar sont incalculables : là se gardent ces lames de damas, historiées de lettres arabes, avec lesquelles le sultan Saladin coupait des oreillers de plumes au vol,

en présence de Richard Cœur-de-Lion, tranchait une enclume de sa grande épée à deux mains, et qui portent sur le dos autant de crans qu'elles ont abattu de têtes; ces kandjars, dont l'acier terne et bleuâtre perce les cuirasses comme des feuilles de papier, et qui ont pour manche un écrin de pierreries; ces vieux fusils à rouet et à mèche, merveilles de ciselure et d'incrustation; ces haches d'armes qui ont peut-être servi à Timour, à Gengiskan, à Scanderberg, pour marteler les casques et les crânes; tout l'arsenal féroce et pittoresque de l'antique Islam. Là rayonnent, scintillent et papillotent, sous un rayon de soleil tombé de la haute voûte, les selles et les housses brodées d'argent et d'or, constellées de soleils de pierreries, de lunes de diamants, d'étoiles de saphirs; les chanfreins, les mors et les étriers de vermeil, fééeriques caparaçons, dont le luxe oriental revêt les nobles coursiers du Nedj, les dignes descendants des Dahis, des Rabrâ, des Haffar et des Naâmah, et autres illustrations équestres de l'ancien turf islamite.

« Chose remarquable pour l'insouciance musulmane, ce bazar est considéré comme si précieux, qu'il n'est pas permis d'y fumer; — ce mot dit tout, car le Turc fataliste allumerait sa pipe sur une poudrière. »

---

### LA MER NOIRE. — VARNA.

Nous avons fait des recherches obstinées pour découvrir l'origine de cette étrange dénomination, donnée par les modernes à cette mer, qui, selon la spirituelle remarque du voyageur Tournefort, *n'a de noir que le nom.*

Dans les âges les plus reculés, on lui donnait le nom de *mer inhospitalière.* Ses côtes étaient habitées par des peuples sauvages, et la Chersonèse Taurique avait la réputation de sacrifier, sur l'autel de ses idoles, tous les malheureux que le naufrage envoyait dans ses ports. Oreste, le type de la fatalité, a navigué sur cette mer, et fut livré à la hache des sacrificateurs, dans le temple de Diane, sur la rive même où Sébastopol s'élève aujourd'hui. Le prince Mentschikoff a remplacé le grand-prêtre Thoas. Heureusement, l'art de la navigation a fait des progrès : on redoute moins les atterrages de Thoas.

Les Grecs, ayant civilisé les côtes de la mer inhospitalière, lui donnèrent le nom de mer hospitalière ou Pont-Euxin. Le grand poëte Ovide, exilé sur ses bords, ne fut pas de l'avis des Grecs, et il trouva que son surnom était menteur : *Euxini mendax cognomine pontus.* La description admirable que le noble exilé a faite du Pont-Euxin n'est pas flatteuse : c'est une amère satire, un cri superbe de malédiction ; le trait qui la termine est émouvant, parce qu'il fait songer à toutes les douleurs subies par le poëte romain ; non-seulement il signale au monde les périls de cette mer inhospitalière, mais il veut provoquer la même méfiance pour les terres voisines :

Nec minus infida terra timetur aqua.



Rouargue frères del et sc.

VARNA.

Quant à ses ports, Ovide n'en reconnaît aucun qui soit propice aux vaisseaux :

Nec placidos portus hospita navis habet.

Pour le poëte latin, né dans l'azur de Rome, cette mer était vraiment une mer noire, *atrum mare*. N'a-t-il pas dit, dans son poëme : *Stygia modo nigrior unda?* Voulait-il désigner le Pont-Euxin ? et la colère de l'illustre exilé aurait-elle eu, à son époque, assez de retentissement pour faire adopter partout le surnom de *noire*, donné à la mer hospitalière des Grecs ? Nous indiquons, nous ne concluons pas.

*Atrum* ne signifie pas seulement *noire ;* on peut aussi le traduire par *funeste*, et Ovide la désigne aussi sous cette qualification ; à son avis, c'est la plus funeste de toutes les mers, car jamais les vents modérés ne soufflent sur elle.

Neque jactantur moderatis æquora ventis.

Tous les furieux enfants d'Éole la tourmentent sans cesse, même l'iapyx, ce vent d'ouest qu'Horace souhaitait au vaisseau de Virgile, et qui n'est pas le zéphyr, comme le croient bien des rhéteurs. Il nous sourirait assez de croire que la vengeance a fait d'Ovide le parrain de cette mer.

N'osant pas et ne voulant pas donner une conclusion, nous avons alors commencé nos recherches. Les grands poëtes latins, nos maîtres, nous sont familiers ; avec eux, nous n'avons besoin que de nos souvenirs ; mais, en toute humilité, nous avouons que nous connaissons mieux Virgile et Ovide que l'illustre Amadeddin et Seïd-Nataa, le créateur de la poésie ottomane, sous le règne de Murad II. Amadeddin est le premier poëte cité par les biographes turcs. De Hammer (tome II, page 364) raconte, avec son sang-froid germanique, qu'*il fut écorché vif à Haleb ;* telle était la critique littéraire de l'époque. Les mœurs se sont adoucies con-

sidérablement. Ce début de la poésie dans l'empire ottoman n'éloigna aucun adepte d'une carrière si dangereuse. D'autres exemples auraient pu arrêter un essor devenu bientôt à peu près général : Nesimi, un des premiers poëtes turcs, fut noyé; Hamadani avait déjà été décapité, et Schrweroi pendu [1]. Le fatalisme ottoman est sans doute supérieur au stoïcisme païen; ces poëtes ont été plus malheureux qu'Ovide : aucun d'eux n'a maudit le Pont-Euxin. Notre ignorance est encore plus profonde à l'endroit des deux cents poëtes qui florissaient sous le règne de Soliman le Magnifique. Ceux-là doivent avoir parlé de la mer Noire; mais il faudrait la vie d'un centenaire bénédictin pour découvrir, si elle existe, une opinion sur cette mer, dans ce Parnasse oriental. Toutefois, nous en avons parcouru quelques-uns, dans leurs traductions, en nous fiant au hasard, ce père des découvertes; le bonheur ne nous a pas servi. Quelques poëtes persans, entre autres Azz-Eddin-el-Moccadessi, ont parlé de la mer Caspienne, qui est un lac. Quant aux historiens, le dernier venu répète avec soin ce qu'a dit son prédécesseur; nous n'avons rien trouvé chez eux, pas même des doutes. Enfin, un jour, comme nous lisions, mot par mot, le vocabulaire turc de Hammer, pour essayer d'en retenir quelque chose, nous crûmes faire une découverte en lisant ceci : KARA, *noir; surnom qui présage le bonheur depuis Osman Ier*.

En effet, depuis Osman Ier, dont le sabre est déposé à la mosquée d'Eïoub, le Pont-Euxin est encore la mer hospitalière, et surtout la mer heureuse, au point de vue des Ottomans. Cette mer a secondé toutes les grandes entreprises, depuis le passage des trois cents vaisseaux de Mahomet II, le conquérant de Constantinople. Cela étant admis, *noire* signifierait *heureuse*, surnom qui a déjà été donné par les anciens à la Campanie et à une Arabie. On renverserait alors tout le système établi sur les ana-

[1] De Hammer, tome II, page 311.

thèmes d'Ovide, notre propre système d'ailleurs. Nous avons réuni ces éléments et nous les livrons à la contradiction.

Chose incroyable! cette mer Noire que nous connaissons si bien aujourd'hui, et même que nous connaissons trop, était à peu près inconnue en France, il y a deux siècles. Les poëtes l'appelaient le Pont-Euxin, mais ils ne savaient trop dans quelle contrée du globe elle était située. Mithridate, dans la tragédie de ce nom, parlant à ses deux fils, leur dit :

> Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
> Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?

Deux jours pour aller de Sinope à Silistrie, avec les barques de Mithridate ! Aujourd'hui nos paquebots à vapeur n'accompliraient pas ce prodige. Quand les peuples deviennent trop instruits en géographie, c'est qu'ils ont des guerres lointaines à payer. Souhaitons que notre instruction ne dépasse pas les limites de la mer heureuse, ou du Pont-Euxin !

Varna est une ville qui est appelée à tenir le premier rang sur les rives de la mer Noire. Une longue paix doit lui faire un bel avenir. Nous avons donné son histoire militaire; elle est héroïque; en 1829, encore, il a fallu la vaincre comme Danaé; car le courage de ses habitants la rendait invincible par le fer. C'est le bastion avancé des Balkans. Les généraux russes, ainsi qu'ils viennent de le prouver encore devant Silistrie, sont des modèles de courage et de dévouement, ils savent mourir avec une intrépidité sublime sous les remparts d'une ville, mais ils ne savent pas la prendre ; aucun d'eux ne mérite le surnom d'*expugnator* que Rome donnait aux consuls preneurs de places fortes. Les siéges de Varna surtout confirment cette vérité.

Il est temps que ces pauvres paysans bulgares, dont le costume est si pittoresque et la vie si patriarcale, soient délivrés du fléau de la guerre, qui les désole depuis tant de siècles. Déjà,

en 1444, neuf ans avant la prise de Constantinople, la campagne fertile de Varna donnait d'abondantes récoltes en tout genre; les jardins se couvraient de beaux arbres fruitiers; les charmants coteaux qui s'étendent sur la route de Balsick, chargés de vignobles, avaient toutes les conditions qui donnent les vins généreux, selon le procédé virgilien[1]. Ce beau pays allait devenir la terre d'abondance de la côte européenne de l'Euxin, lorsque le sultan Murad II arriva à Varna pour combattre Vladislas, roi de Hongrie. Ce fut une longue et sanglante bataille, où les chrétiens firent des prodiges d'héroïsme sans pouvoir obtenir la victoire. Toutes les promesses des beaux jardins de Varna disparurent dans cette horrible tempête de sang; les pauvres paysans bulgares, si joyeux, la veille, devant leurs chaumières, quittèrent leurs douces campagnes et s'enfuirent dans les vallons des Balkans avec leurs familles, pour y vivre avec les bêtes féroces, qui ne font pas la guerre. Le vainqueur recueillit une ample moisson de têtes coupées, et en décora les murailles de Varna. Il a fallu bien du temps pour réparer ce désastre d'un jour.

La ville de Varna est située sur les bords septentrionaux d'un golfe formé par deux caps; au nord de la ville, l'un de ces caps est une pente des Balkans. Cette exposition heureuse protége les navires contre les vents les plus redoutables de la mer Noire, le nord et le nord-est. Pour rendre ce port le plus vaste et le plus sûr de ces côtes, il y a fort peu de travail à faire, et la paix prochaine l'accomplira. Il suffit d'unir la rade au lac, en creusant un canal de communication nommé la Derse. Le commerce de la mer Noire trouvera d'immenses avantages à ce travail, et Varna deviendra une ville plus importante qu'Odessa.

Ce progrès matériel se trouve aujourd'hui en harmonie avec les mœurs nouvelles introduites à Varna par la civilisation. Autrefois, une femme habillée à l'européenne ne pouvait sortir seule

[1] Bacchus amat colles, aquilonem et frigora taxi. (Virg.)

sans s'exposer aux huées des enfants; aujourd'hui, on rencontre aux promenades d'été beaucoup de femmes habillées selon les modes parisiennes; les Varniotes riches ont adopté le costume européen; leurs maisons de ville et de campagne sont meublées à l'occidentale; la vie intérieure et le service de la table n'a plus rien qui rappelle les vieux Bulgares; Varna est déjà un faubourg de Constantinople comme Galata, et chaque jour un service de paquebots rapproche davantage ce faubourg de sa grande cité.

Le malheur de Mantoue était de se trouver trop voisine de Crémone; ainsi le malheur de Varna est dans le voisinage des Balkans. Dès qu'une guerre éclate entre la Russie et la Porte, Varna est émue; sa vie ou sa mort sont dans un prochain avenir. Les Russes marchent toujours sur Varna pour détruire cette clef des Balkans, après avoir ouvert la porte qui mène à Constantinople. Cette crainte séculaire a porté le plus grand préjudice au commerce, à l'industrie, à l'agrandissement de Varna. Si on excepte quelques hommes aventureux ou imprévoyants, qui jamais songe à s'établir dans une ville menacée par l'invasion, le siége et l'incendie? Ceux qui naissent dans ces villes exposées aux chances fatales des guerres acceptent avec résignation les périls du toit natal, mais les étrangers, les spéculateurs, les colons, les amateurs, choisissent leur terrain et demandent leur sûreté à l'avenir.

Lorsqu'une paix solidement faite, et basée sur des garanties sérieuses et durables, aura donné à l'empire turc cette inviolable stabilité qui le placera, sans contestation, dans la grande famille des États européens, une ville comme Varna prendra une importance merveilleuse. Rassurée du côté de son avenir, elle pourra faire une brèche à ses remparts pour s'étendre dans la campagne; elle a derrière elle tout un monde à défricher, et devant elle une mer qui peut apporter ses produits et ses richesses à ses trois voisines, l'Asie, l'Europe, l'Afrique. Il est temps, disons-le encore, il est temps que cette ville soit enfin dédommagée de son passé de désastres, et qu'elle prenne sa part dans le festin de l'avenir.

Le jour de la justice semble venu, emmenant avec lui le jour des réparations. Ceux qui habitent les villes heureuses doivent plaider chrétiennement la cause des villes infortunées, et demander au congrès des rois la même protection pour toutes et la même sécurité. Quand cette noble cité de Varna, qui porte encore au cœur la cicatrice de 1444, sera déclarée inviolable, comme Sagonte après la première guerre Punique, elle deviendra florissante comme Corinthe, entre le Danube et la mer Noire, ces deux grands chemins de l'industrie et de la civilisation.

---

## TRÉBIZONDE[1].

### LÉGENDE GRECQUE.

Placée sur le trapèze de roches à pic qui lui donna son premier nom, Trébizonde domine la mer Noire, comme la sentinelle avancée de l'Asie, qui signale de loin les vaisseaux européens. C'est qu'en effet cette ville semblait avoir été fondée pour recevoir les chrétiens de Constantinople après la conquête de Mahomet, en 1453. Capitale d'un petit empire, débris du colosse byzantin, Trébizonde, alors gouvernée par un Comnène, rêva un instant des destinées merveilleuses, la domination de la mer Noire et le retour de la dynastie chrétienne dans la ville de Constantin. Du haut de son trône de rochers, elle pouvait apercevoir de loin les flottes de l'ennemi et se préparer à la défense ou à la mort. Nous avons vu dans l'histoire quel fut le destin du petit empire de Trébizonde après la chute de Constantinople; la légende qu'on va lire est conforme à l'histoire, et la complète sans doute, quoique, dans ces sortes de récits traditionnels et populaires, le merveilleux côtoie souvent la vérité.

[1] *Trapezoun* est le premier nom de Trébizonde. C'est la première fois que la corruption du nom primitif engendra une appellation harmonieuse.



Rouargue frères del et sc.

Imp. F. Chardon ainé, 30 r. Hautefeuille Paris

TRÉBIZONDE

Parmi les familles chrétiennes réfugiées à Trébizonde, en 1453, se trouvait une jeune Grecque orpheline, nommée Rhodina. Son père avait été tué à la porte Saint-Romain, à côté de Justiniani, dans ce dernier jour qui vit tomber le dernier Constantin. Un jeune prince, Éléazar Comnène, demanda en mariage la belle orpheline à son oncle Dimitri Nichoras, qui ne répondit ni par un refus ni par un consentement : « La volonté de ma nièce Rhodina, dit-il, sera la mienne. »

Rhodina garda un long silence et ne manifesta aucune volonté. Une sombre mélancolie dominait cette jeune fille et l'éloignait de toutes les réunions profanes ; on ne la voyait qu'à l'église, dans la place réservée aux femmes ; un voile de deuil couvrait sa beauté angélique ; on ne la reconnaissait qu'à sa voix, dont la mélodie se détachait du chœur des fidèles, et montait au ciel comme un parfum d'encens.

Elle habitait avec sa famille le palais de l'empereur, mais elle ne prenait aucune part à la vie de la cour. Vers le soir, elle suivait un petit sentier bordé de thym et d'œillets sauvages, et allait s'asseoir au sommet de ces hautes falaises granitiques qui sont le piédestal de Trébizonde : le regard de la jeune fille tombait sur la mer, la parcourait dans toute son étendue, et son imagination continuant le regard lui montrait, à l'extrême horizon, Constantinople, la ville inconsolable, veuve de son empereur, mère pleurant ses fils exilés ou morts. Elle rentrait après avoir vu le soleil descendre dans la mer : Ce roi du ciel, disait-elle, s'éteint chaque soir, mais il reparaît le lendemain dans tout son éclat ; les rois de la terre restent couchés dans leurs tombeaux.

Et elle entretenait toujours la même pensée, un souvenir lugubre, un passé d'héroïsme et de funérailles ; elle entendait un cri, fait de trois cent mille voix ; elle assistait au dernier assaut donné devant Chrysocéras ; elle voyait l'intrépide empereur Constantin briser sa dernière épée sur un front sarrasin, et disparaître dans un fleuve de sang. Tout était fait.

Un jour, elle avait assisté à une agape de famille, et les grâces ayant été rendues à Dieu, voici ce qu'elle entendit.

Le jeune prince Éléazar Comnène disait : « Le sang des rois de Byzance et de Constantinople a été gardé par la main de Dieu dans les murs de Trébizonde, et de nouveaux destins recommenceront. Cette cité où nous sommes est illustre comme Byzance; elle a accueilli Xénophon et les dix mille héros du Péloponèse; elle a résisté à Cyrus; elle a triomphé avec Mithridate; elle a vaincu les Goths des Palus-Méotides; elle a été reine de la Cappadoce, de l'Arménie et du Pont. Que Constantinople revive donc dans Trébizonde! Nous avons les mêmes ressources; nous dominons trois mers, Azoff, l'Euxin et la Caspienne; nous avons dans nos jardins les plus grands fleuves du monde, et à nos horizons les villes fortes qui s'associeront toujours avec nous contre le croissant du Bosphore. Les enfants d'Ali seront les ennemis éternels des fils d'Osman. Si ce que je vous dis est une inspiration d'en haut, nous aiderons la Providence qui nous aide, et le christianisme, vaincu à Constantinople, se relèvera ici; toute l'Asie est à nous, depuis les rives de l'Euxin jusqu'à l'Indus. Si ce que je vous dis est une inspiration de l'orgueil de l'homme, nous trouverons tous notre tombeau à Trébizonde : lorsque Constantin Dragosès est dans la tombe, il n'est pas permis à un seul chrétien d'être vivant. »

Ces paroles furent accueillies avec enthousiasme par les Comnène et leurs amis. On convint de garder le plus grand secret sur l'entreprise devant les profanes, et de ne la confier qu'aux intimes de la cour.

L'impératrice Hélène serra les mains du jeune Éléazar, et lui dit : « Mon fils, l'esprit de Dieu a parlé en toi. Va où ton cœur te guide. Mort ou triomphe, la gloire et le ciel sont au bout. »

Éléazar s'inclina devant cette impératrice auguste, qui portait le nom et avait toutes les vertus de la mère du grand Constantin. L'histoire nous l'apprendra mieux plus tard.

Le lendemain, Éléazar reçut un sélam de la main d'un serviteur ; ce billet de fleurs avait un sens fort intelligible : il se composait d'une branche de thym, d'un œillet sauvage et d'un héliotrope brisé sur sa tige ; une petite croix de nacre servait d'agrafe au fil, et tenait lieu de signature.

C'était un rendez-vous de femme, avec une pensée pieuse ; un rendez-vous vers le sentier de thym et d'œillets sauvages, au coucher du soleil.

Éléazar fut exact, et quelle fut sa surprise en trouvant Rhodina au bout de ce sentier agreste, qui se brisait sur un gouffre à pic devant la mer.

« Je vous accepte pour fiancé, lui dit Rhodina, écoutez-moi, et ne vous livrez à aucune joie profane ; nos jours sont trop tristes pour nous réjouir comme des païens. Je porte bien plus que le deuil du vêtement, je porte le deuil de l'âme, et celui-là ne s'use jamais. Hier, vous avez dit de nobles paroles ; mais quand la bouche a parlé, la main doit agir. »

Éléazar mit la main sur le pommeau de ses armes et regarda le ciel. « Oui, reprit Rhodina, je sais que vous agirez ; mais à toute bonne pensée il faut une sage exécution : sans cela, toute bonne pensée tombe comme un grain de blé sur cette roche ; elle meurt. Ce n'est pas en Asie qu'il faut recruter vos auxiliaires, ce n'est pas sur le Taurus qu'il faut planter l'étendard de la croix ; les fils d'Ali seraient pour les chrétiens des amis d'un jour ; c'est à Constantinople qu'il faut venger Constantinople ; c'est en face de l'Europe chrétienne qu'il faut relever le signe du Christ. Croyez-le bien, Éléazar, l'Europe chrétienne nourrit en ce moment des repentirs bien amers : elle n'a pas répondu au cri de détresse de Sainte-Sophie ; elle a assisté, comme la foule d'un cirque, au martyre de la ville de Constantin, et aujourd'hui ses remords sont grands. Elle voit que sa faute s'est élevée à la hauteur d'un crime, et que le sang versé dans sept croisades crie vengeance aux oreilles de toute la chrétienté. Ces repentirs et ces remords

serviront notre cause. Allez à Constantinople, munissez-vous de cette prudence qui est le courage des forts, visitez vos frères qui pleurent sur la rive d'Europe, choisissez votre moment, il y aura pour vous des heures favorables; les vainqueurs se croient tous en sûreté, ils s'endorment dans l'ivresse de leurs festins; les vins de l'Archipel et le sang chrétien ont couvert leurs yeux de vapeurs; ils sont dans la nuit d'Holopherne, de Balthazar et de Sennacherib. Allez, comme Éléazar Machabée, porter de mortels déplaisirs dans le camp de Nicanor, l'archange vous prêtera son glaive, et le labarum n'est pas éteint. »

En parlant ainsi, la jeune fille inspirée ne touchait pas la terre, elle semblait descendre du ciel. Éléazar l'écoutait à genoux.

« Le moment est venu, dit-il; je vais ceindre mes reins, prendre le bâton du pèlerinage et marcher vers l'horizon où le labarum se lève..... »

Et d'un ton ému il ajouta : « Et quand la grande chose sera accomplie, votre serviteur ose espérer.....»

Rhodina jeta sur la mer un regard plein de tristesse, et dit : « Quelle heure choisissez-vous pour penser à la vie de la terre? Peut-il y avoir des mariages entre chrétien et chrétienne aujourd'hui? Que les fiancés se fassent un avenir, et ils deviendront époux. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est l'union spirituelle des cœurs et des âmes; c'est l'association de tous les héroïsmes; il n'y a plus qu'un sexe, le sexe chrétien, le sexe fort. Dans la nuit suprême du 29 mai, lorsque le canon sarrasin brisait les portes de Constantinople, j'ai vu des milliers de femmes combattre à côté de leurs frères; vous voyez donc que dans les extrêmes périls de la religion sainte, il n'y a plus que des soldats et des chrétiens. Nous sommes encore au milieu des ténèbres de cette nuit du 29 mai, elle durera tant que nous ne verrons pas luire la croix sur le dôme de Constantin. Éléazar, tout ce qui est prodigué en paroles est perdu pour l'action; ce que j'ai dû dire est dit; ce que vous avez à faire sera fait. »

La jeune fille prit le sélam qu'Éléazar gardait comme une relique; elle détacha les fleurs, les jeta en débris dans la mer, et rendit la croix de nacre au jeune homme. « Voilà mes adieux, lui dit-elle; nous nous reverrons époux sur la terre, ou martyrs au ciel. »

Et elle s'éloigna rapidement.

Éléazar baisa la croix avec respect, et se dirigea d'un pas lent vers le palais de l'empereur.

C'était le temps des sacrifices sublimes, le temps où les femmes enseignaient l'héroïsme aux hommes, et ne perdaient pas le fruit de leurs leçons.

Sans vouloir réfléchir sur les dangers de sa mission, Éléazar prit l'humble costume de pèlerin et s'achemina, par le littoral, vers Sinope. Dans le port, il trouva un navire en partance pour Constantinople, et il obtint son passage du capitaine turc, lequel respectait autant les pèlerins de la Mecque et de Médine que les pèlerins de Jérusalem. Huit jours après, le prince Éléazar Comnène débarquait à Chrysocéras.

Il se logea dans un caravansérail, et, sans quitter ses sandales, il se remit en route deux heures après pour parcourir la ville. Les traces du siége étaient encore fumantes; le platane de l'Hippodrome gardait les squelettes des derniers martyrs; les débris des choses saintes jonchaient le parvis des églises, et Sainte-Sophie ouvrait ses portes aux ulémas, qui venaient célébrer la fête du Beïram.

C'était le temple de Sion avant Judas Machabée. Un torrent de pleurs inonda le visage d'Éléazar; il récita mentalement la lamentation de Jérémie, et en parcourant les autres quartiers de Constantinople, il disait sans cesse : *Viæ Sion lugent.*

Il chercha les chrétiens dans les temples que le vainqueur avait laissés à la religion du Christ; mais ces temples étaient vides, une insolente populace remplissait les avenues, et éloignait les fidèles qui auraient voulu courageusement mettre à l'épreuve

la tolérance vraie ou feinte de Mahomet II. Comme au lendemain de la prise de la ville, les soldats, répandus sur les places publiques, se partageaient les dépouilles, se disputaient les prisonniers, se livraient à de hideuses orgies, et jouaient avec les vases de l'autel. On bâtissait partout de nouvelles mosquées, partout le minaret, renversant une croix, s'élançait du sol, comme la pousse nouvelle éclose d'un germe déposé par le conquérant.

Un décôuragement profond entra dans le cœur d'Éléazar; on pouvait trouver un Machabée, un saint vengeur, un chef assez dévoué pour conduire une tribu d'élite à la restauration du temple, mais où étaient-ils les compagnons, les vaillants, les forts d'Israël? L'eau du Bosphore avait apporté à la mer les derniers cadavres de la tribu sainte. Restait un faible peuple de chrétiens, des vieillards, des femmes, des enfants, méprisés du vainqueur. La force éclatait partout du côté des musulmans; et du côté des chrétiens il n'y avait pas même la faiblesse. Le néant seul jamais n'engendre l'espoir.

Quand il semble que Dieu même abandonne son œuvre, l'homme de foi s'incline, respecte les secrets d'en haut, ne pouvant les approfondir, et cherche autour de lui pour découvrir une Thébaïde où les bruits du monde n'arrivent plus, où l'esprit s'abîme dans une contemplation perpétuelle, de peur de hasarder une pensée profane, qui serait une erreur ou une insulte envers le ciel. Adorer sans réfléchir; Éléazar voulut résumer sa vie future dans ces trois mots. Il descendit des hauteurs de la ville en secouant la poussière de ses sandales, et, gagnant la rive gauche du Bosphore alors déserte et silencieuse, il marcha, en suivant ce fleuve de la mer, jusqu'aux roches arides et dépouillées qui avoisinent le Pont-Euxin.

A l'embouchure du Bosphore, les deux rives sont empreintes d'un caractère sauvage de désolation; les arêtes vives des berges plongent dans une eau profonde qui est déjà la mer, et prennent des teintes lugubres comme les aspérités des écueils de l'Océan

du nord. La furie des vents se déchaîne sur ce péristyle de l'Euxin, et dessèche toute végétation jusqu'à l'épiderme du roc. Le pêcheur n'ose pas même planter une tente au bord de ce rivage dévasté par les tempêtes, ou sur le penchant de ces collines sombres, qui n'ont pu conserver qu'en ruines les citadelles des vieux Byzantins. Quatre siècles écoulés ont vu bien des changements s'accomplir sur ces deux rives du Bosphore, depuis la tour de Galata jusqu'au kiosque de Molla-Murad, et depuis la tour de Léandre jusqu'à la mosquée d'Abdul-Hamid; mais l'embouchure du fleuve amer montre encore comme à son premier jour ses rives désolées, ses roches inhabitables. La nature n'a rien changé dans ce majestueux horizon où Constantinople semble avoir arraché, sur leurs gonds de granit, les antiques portes de la mer.

Éléazar s'arrêta aux aspérités extrêmes du Bosphore, et ce site sauvage lui plut. C'était la thébaïde de la mer. Les grottes ne manquent jamais aux anachorètes. Le jeune Comnène trouva l'abri qu'une main providentielle creusa pour les disciples de Jérôme et de Paul; il entra dans cette tombe de vivant, avec l'intention de ne plus se mêler aux orages du monde, et d'y attendre les seules joies du solitaire, les joies de la mort.

Il y a, dans ce long suicide de la vie du désert, des douceurs amères dont les nobles cœurs sont friands. Éléazar accepta joyeusement toutes les mâles austérités de l'existence qu'il s'était faite, et ne recula point devant ce long avenir que sa jeunesse lui promettait. Ayant apporté de Trébizonde, dans sa ceinture de pèlerin, assez d'or pour vivre heureux, il voulut donner le bonheur à d'autres, et il s'en allait dans la montagne soulager les misères obscures, ne demandant au seuil des cabanes, en échange de ses dons, que le festin de l'anachorète, les fruits sauvages, les racines et l'eau de la source. Aux premières ombres de la nuit, il rentrait dans sa cellule de roc; brisé par la fatigue, il s'endormait avec une volupté sainte au bruit de la mer qui se brisait contre les écueils du promontoire bithynien.

Cependant l'inquiétude était grande au palais impérial de Trébizonde; aucun messager, aucun navire n'y apportait de nouvelles du prince Éléazar Comnène, et la jeune fiancée, habituée au deuil et familière avec le malheur, n'interrogeait plus l'horizon de la mer : elle avait désespéré des hommes; ses yeux ne regardaient que le ciel. L'impératrice Hélène, douée d'un courage viril, refusait de s'attendrir sur des infortunes de famille, lorsque la chrétienté tout entière était en souffrance, lorsque les captifs de Constantinople, comme autrefois les Juifs de l'Euphrate, pleuraient sur les deux rives du Bosphore. Elle envoyait partout, en Asie, prêcher la guerre sainte, comme si l'empire de Trébizonde avait en lui une puissance proportionnée à l'éclat de son nom. Ce dévouement sublime n'était qu'une noble illusion. Hélas! l'empire de Trébizonde remplissait à peine la circonférence d'un rocher de l'Euxin, le sommet orageux d'un écueil.

Le Bosphore est comme une oreille toujours ouverte aux bruits qui viennent de la mer Noire. Mahomet II entendit le complot de Trébizonde et de Sinope; il vit l'étincelle et craignit l'incendie; il redouta la résurrection possible d'un royaume du Pont avec un Mithridate chrétien. Ce formidable voisinage devait être étouffé dans son germe. Concevoir et exécuter, ces deux mots fermentaient toujours ensemble dans la pensée active de Mahomet second.

Ici l'histoire remplace la légende. Chalcondyle raconte brièvement la chute de l'empire de Trébizonde; il nous montre Mahomet II s'emparant de cette ville, et, par un raffinement de politique, dont le dernier mot sera dit plus tard, laissant la vie à l'empereur David Comnène, à sa famille et aux familles de sa cour, et leur permettant à tous d'aller vivre à Constantinople, sous sa gracieuse protection.

Un jour, le prince Éléazar Comnène, l'anachorète du Bosphore, vit un grand concours de peuple qui se portait du côté de la mer; un secret pressentiment le poussa, comme à son insu, vers le rivage, devant lequel passaient des vaisseaux arrivés de la mer

Noire. Autour de lui éclataient des insultes et des menaces, dans la foule des musulmans fanatiques. Il comprit alors qu'il y avait des chrétiens à bord de ces vaisseaux, et un grand effroi s'empara de lui. Bientôt le malheur devint trop évident. Le premier de ces navires portait à sa poupe, parmi des trophées de guerre, les drapeaux à la croix grecque rouge et au trapèze d'or, les drapeaux des Comnène et de Trébizonde; et on disait, dans le peuple, que les princes chrétiens qui régnaient en Asie étaient ramenés captifs à Constantinople par le sultan Mahomet.

Éléazar, méconnaissable sous un habit de pâtre, remonta la rive gauche du Bosphore pour assister au débarquement à Chrysocéras; hâtant le pas sans affectation, il arriva bien avant le vaisseau, car il remontait le Bosphore avec beaucoup de lenteur.

A Chrysocéras, de nombreuses haies de soldats empêchaient la foule d'approcher de l'anse du débarquement. Éléazar ne pouvait voir que de loin, mais son œil ne le trompa pas : il reconnut tous les personnages de la cour de Trébizonde; il reconnut l'impératrice Irène et sa fiancée Rhodina, sous les voiles épais qui couvraient leurs visages et descendaient jusqu'à leurs pieds. Tous les prisonniers de Trébizonde, hommes et femmes, furent conduits dans une maison de Galata; on plaça des cavaliers de garde à la porte, des soldats sous les hautes murailles du jardin, et on fit éloigner la foule avec des menaces de coups de sabre et de nombreux coups de bâton.

L'effervescence populaire se calma aux premières ombres de la nuit : un grand silence se fit autour de la maison qui renfermait les augustes débris de l'empire de Trébizonde; on n'entendait plus que le cri des sentinelles et les hurlements lointains d'une meute de chiens affamés. Le jeune prince Éléazar, qui avait tout préparé pour une expédition nocturne, se blottit, non loin de l'extrémité d'un mur du jardin gardé par une sentinelle, dans un massif de hautes herbes, et fit résonner des ducats dans ses mains. Le bruit de l'or est un bruit à part; il arrive surtout à l'oreille du pauvre avec une

mélodie sympathique; c'est l'invisible aimant de l'ouïe. La consigne des sentinelles n'était pas aussi sévère qu'elle l'est aujourd'hui; le soldat, jugeant la cause du bruit très-rapprochée, ne crut pas s'éloigner de son poste en marchant dans la direction du son aurifère, avec l'espoir de surprendre un avare chrétien enfouissant un trésor pour le dérober au sultan. Il aperçut, à la lueur des étoiles, un jeune homme d'un extérieur assez misérable, qui lui dit avec douceur : « J'ai trouvé ces ducats dans ces herbes; mais ce n'est qu'une faible partie d'un trésor qui a été caché ici, l'année du siége, par les Grecs. Viens m'aider à la recherche du reste, nous partagerons. »

On ne craint pas d'être volé, quand on n'a rien, par un homme qui tient de l'or dans sa main. Le soldat, poussé par une convoitise fort naturelle, déposa sa hallebarde et s'approcha sans défiance du chercheur de trésor.

Éléazar saisit vigoureusement le soldat au cou, le terrassa et lui dit : « Je puis te tuer; je te laisse la vie. Prends ces dix ducats, c'est une fortune pour toi, et gagne la route d'Andrinople, qui est là-bas, derrière la première colline que tu vas trouver. »

En disant ces mots, Éléazar arracha le long poignard accroché à la ceinture du soldat, lui remit les pièces d'or, le releva, et lui montra son chemin par un geste impérieux.

Le soldat ne se fit pas répéter l'ordre : il passait de la pauvreté et de la mort à la vie et à la richesse; sans prononcer un mot, il s'éloigna de son étrange bienfaiteur et disparut.

Éléazar se servit des armes du soldat pour couper un jeune peuplier à sa racine; il renversa l'arbre sur le mur du jardin, et s'en servit pour une escalade qui réussit à merveille. Parvenu au haut du mur, Éléazar employa le même procédé pour descendre dans le jardin des Comnène captifs.

Le lendemain, lorsque la famille impériale était rassemblée dans une salle basse pour la prière du matin, Éléazar entra, et la joie que causa son apparition fut si grande qu'ils oublièrent tous un

moment leurs infortunes. Ce jour-là, de vives actions de grâces furent adressées au ciel dans la prière matinale. L'impératrice Hélène et la jeune Rhodina voulurent connaître l'histoire d'Éléazar, et le jeune prince s'empressa de satisfaire une curiosité si naturelle. « Dieu fasse, dit l'impératrice, que vous ne regrettiez jamais votre thébaïde de la mer! »

Éléazar répondit en regardant Rhodina; l'espoir rentrait au cœur des deux fiancés chrétiens.

Une vie nouvelle commençait pour Éléazar et la jeune fille; le calme le plus profond régnait autour d'eux; la sécurité même semblait leur être promise pour l'avenir, car, à ces tristes époques du monde, tout ce qui avait échappé au fer et à la vengeance du vainqueur, un jour de bataille ou d'assaut, pouvait se promettre un avenir. On comptait d'ailleurs sur la magnanimité de Mahomet II et sur sa politique. Le farouche conquérant, après avoir épouvanté le monde, semblait vouloir gouverner par la justice et la mansuétude. Qu'avait-il à craindre d'ailleurs de cette cour de Trébizonde et de cet empereur sans soldats, lui, Mahomet, le souverain de la terre, le chef d'une armée de trois cent mille hommes et d'une flotte de trois cents vaisseaux? Éléazar et Rhodina, en voyant des jours tranquilles s'écouler devant eux, comptaient sur une délivrance prochaine : quel intérêt le sultan avait-il en les retenant à Constantinople? On disait même qu'on allait tous les conduire sur un vaisseau dans un port italien, pour prouver à l'Europe chrétienne que Mahomet II ne gardait plus de haine après la victoire. Les deux fiancés s'abandonnaient alors à la douceur de leurs rêves. « Nous irons à Florence, disait Éléazar; c'est une ville où les peintres grecs ont trouvé un refuge, où nous retrouverons tous les artistes italiens qui étaient à Constantinople avec le petit-fils de Cimabué, l'hôte de nos pères. Florence est aujourd'hui la Constantinople de l'Italie; les hommes y ont la foi qui vient du ciel et la foi qui vient des arts. »

Seule de toute cette cour proscrite, l'impératrice Hélène voyait

le mal dans l'avenir; elle avait ce don mystérieux que Dieu met souvent dans l'esprit des femmes, ce don qui fait entrevoir un coin menaçant et sombre dans l'horizon où disparaît un soleil d'or, où déjà semble se révéler l'aurore vermeille du lendemain. Quelquefois, après ces entretiens si doux, consolation des exilés de Trébizonde, l'impératrice Hélène relevait la tête avec une terreur convulsive, et, attachant des regards sinistres sur la rive où s'élevait le nouveau sérail, elle semblait prêter l'oreille à des cris lointains et à une voix qui ne parlait que pour elle. Alors les exilés écoutaient aussi, et des sourires d'incrédulité traversaient tous les visages; on n'entendait que le vent de la Propontide et le bruit monotone des vagues sur le promontoire de Galata.

Sur cette terre, vallée de larmes, celui qui prévoit le mal se trompe rarement; il est le prophète du passé.

L'histoire l'affirme, et l'histoire a raison; qui pourrait croire ce qu'on va lire! Ce Mahomet II, ce guerrier si puissant, ce génie de la conquête et de la destruction, ce glorieux fondateur d'un empire, s'effraya du voisinage des Comnène, et de ce fantôme d'empereur tombé de son rocher de Trébizonde dans un obscur caravansérail de Galata. Ainsi se trouvaient renversées les plus justes prévisions de la confiance. Mahomet, qui ne redoutait rien, avait peur du nom de Comnène. Trébizonde troublait le sommeil du harem impérial. Chaque matin, lorsque Mahomet entrait au kiosque neuf de la pointe de Constantinople, il éprouvait un frisson en regardant, de l'autre côté de l'eau, une maison blanche flanquée de cyprès, un vrai sépulcre habité par quelques vivants. Lui qui, du rivage de Galata, le 28 mai 1453, avait vu sans peur les remparts de Constantinople défendus par une armée de héros, tremblait en voyant, du haut de Constantinople, une prison de Galata. Mahomet ne pouvait pas s'expliquer cette terreur, il trouva plus simple de la supprimer.

Un jour le khasseki-aga, le chef des trois cents exécuteurs des sentences suprêmes, entra dans la maison des Comnène, et, les

ayant tous appelés devant lui, il leur dit : « L'invincible Mahomet, le roi de la terre, ordonne à celui qui fut empereur de Trébizonde, à sa famille et aux officiers de sa cour, d'embrasser la religion du Coran. Si on répond par un refus, les hommes seront mis à mort, et les femmes entreront au harem du glorieux sultan, que Dieu garde ! »

Un cri d'indignation révoltée éclata dans la famille des Comnène, Son chef, David, dernier empereur de Trébizonde, dit à l'envoyé du sultan : « Nous sommes prêts pour la mort, voilà notre réponse, aujourd'hui et toujours. »

Le khasseki-aga fit un appel avec ses mains, et des soldats entrèrent. Rhodina regarda Éléazar comme pour lui demander un conseil : « Toi, au harem? dit le jeune homme, jamais! Tiens, prends ce poignard ; tombe sur ces bourreaux, et monte la première au ciel. Je te rejoindrai ce soir. »

La jeune fille remercia Éléazar par un sourire céleste ; elle saisit l'arme offerte et se précipita sur les soldats, lesquels, se voyant si brusquement attaqués, ne songèrent qu'à la défense et massacrèrent la chrétienne à coups de poignard.

Tous les Comnène s'agenouillèrent sur le sang de la jeune martyre, et prièrent non pour elle, mais pour eux.

Le khasseki-aga, sans s'arrêter à un incident trop vulgaire pour lui, renouvela son ordre. David Comnène s'approcha fièrement, et offrit sa tête aux exécuteurs : « Voilà mon corps, s'écria-t-il, mon âme est à Dieu. »

La tête du dernier empereur de Trébizonde tomba sous la hache d'un bourreau.

Alors il y eut une lutte sublime entre les princes et les officiers de la cour ; chacun voulait mourir avant les autres, de peur que le pardon n'arrivât. Il y avait plus de bourreaux que de victimes ; tous les chrétiens furent satisfaits à la fois. Seule, l'impératrice Hélène survécut à l'hécatombe ; on refusa de prendre sa vie, tel était l'ordre de Mahomet.

La sentence portait, dit l'historien Chalcondyle, que les corps des Comnène ne seraient pas ensevelis, et qu'on les exposerait sur les hauteurs de Galata pour servir de pâture aux oiseaux de proie. L'impératrice Hélène avait entendu cette sentence, et elle accepta la vie; le supplice qu'on lui infligeait était pire que la mort. Cette héroïque femme, rendue à la liberté par une décision inexplicable du sultan, se rendit, la nuit venue, sur la hauteur où gisaient les cadavres des siens, et là elle accomplit une œuvre sublime en donnant la sépulture à tous ces glorieux martyrs.

La malheureuse femme ne survécut pas longtemps à ces horribles scènes : elle était seule en ce monde; elle avait vu périr à ses côtés tout ce qu'elle aimait; une douleur aiguë, comme la lame du poignard, pénétra dans son cœur et arrêta le mouvement de la vie; elle vint rendre le dernier soupir auprès de la tombe des siens, et la Providence conduisit, sur le même lieu, deux mains pieuses qui l'ensevelirent, et placèrent une croix sur la terre du repos.

---

## SINOPE.

Dans les convulsions géologiques qui ont bouleversé les mers et les continents, une intelligence supérieure a creusé des rades et des ports, a taillé à pic des falaises, a laissé debout des aspérités menaçantes, pour les besoins du commerce, la défense et la sûreté des villes, le logement des garnisons, l'ancrage des vaisseaux. Cette sorte de devis primitif, tracé par une prévoyance surhumaine, est plus remarquable dans la mer Noire qu'en aucun autre lieu du monde. Si la ceinture granitique de son étroit bassin n'avait pas eu ses échancrures si bien ménagées par intervalles, toute navigation était interdite sur cette zone, le grenier de la Crimée ne pouvait plus nourrir les peuples de l'Occident; les navires n'auraient point trouvé d'abris échelonnés sur les côtes, lorsque soufflent les tempêtes hyperboréennes qui viennent du Caucase, du Taurus et des Balkans.

Le doigt providentiel a tracé sur la côte d'Asie le gisement de Sinope : il y a deux ports, une rade, de hautes falaises, une colline escarpée pour recevoir une citadelle, tout ce qui appelle enfin un fondateur de ville et des habitants. Aussi, dans la plus haute antiquité, le fondateur est venu, et les premiers colons de l'Asie ont entretenu commerce avec le Bosphore de Thrace, le Bosphore cimmérien, les peuples des Palus-Méotides, et par les bouches du Danube, avec les Daces, les Pannoniens et les Germains. Lucullus, le seul général qui ait fait la guerre pour agrandir le domaine des festins, Lucullus a aimé Sinope : sa côte est poissonneuse et le gibier abonde dans ses montagnes; c'est ce qui explique l'affection de Lucullus. C'est du port de Sinope que partit la première trirème qui apportait à Rome les deux plus belles conquêtes de Lucullus, les premières cerises et les pre-

mières pêches. La ville éternelle, un peu dégénérée depuis le repas frugal de Curius Dentatus, reçut avec enthousiasme les produits envoyés de Sinope, et décerna l'ovation au conquérant gastronome. Ces dépouilles opimes furent trouvées dignes d'un consul, *consule dignæ;* on planta les arbres de Perse et de Cérasonte sur les hauteurs *apriques* du mont Quirinal, où le vertueux Salluste établit ses jardins, et bientôt le *cerasum* et la *persica* étalaient leurs teintes savoureuses sur toutes les tables des patriciens. Rome a mis à la tête de ses armées quinze cents généraux environ. Lucullus est le seul qui ait fait, à Sinope, quelque chose d'utile pour le peuple romain.

Mithridate fit de Sinope la capitale de son royaume du Pont. C'est sur le môle de cette ville que ce grand homme déposa un germe qui, plus tard, devait porter ses fruits; c'est là qu'il rêva l'invasion de l'Italie et la destruction de Rome. Mithridate obéissait à un légitime sentiment de justice. Le génie insensé des conquêtes lointaines poussait continuellement les Romains vers cette Asie, qui ne demandait qu'à vivre paisiblement sur ses limites du Pont-Euxin. Avec et surtout sans prétexte, les consuls venaient ravager ce beau pays pour se faire décerner des ovations, l'an expiré. Dès que des séditions éclataient en Pannonie, et il en éclatait souvent, on faisait traverser l'Euxin aux séditieux pour leur procurer, en Asie, l'amusement de la guerre et un riche butin. Annibal avait laissé chez les Bithyniens du voisinage ses vieilles traditions de vengeance; Mithridate les recueillit, et crut que le temps était enfin venu de commencer une quatrième guerre Punique. Afin d'épargner à Sinope le sort de Carthage, il tourna ses regards vers le Danube, et résolut, en courant vers Rome, de se créer des auxiliaires, non plus, comme Annibal, avec les Ibères, les Gaulois, les Alpins, les Liguriens, mais avec les Daces, les Germains et les peuples riverains de l'Adriatique. Cette réaction de l'opprimé contre le conquérant était noble et juste. Il ne fut pas donné à Mithridate de l'accomplir; mais les

peuples voisins de Sinope recueillirent à leur tour le suprême cri de guerre du roi du Pont; l'écho de la mer le porta aux pieds du Caucase, dans les ports de la Chersonèse, sur les rivages du Don, aux Palus-Méotides, chez les Bulgares, et le monde opprimé se fit conquérant à son tour, et l'ouragan, parti de Sinope, renversa tous les arcs triomphaux, toutes les colonnes votives, tous les monuments de victoire que Rome avait élevés à ses héroïques ravageurs de la Perse et du Pont-Euxin. Puisse la la grande leçon prêchée à Sinope n'être pas perdue pour les injustes conquérants, si leur race doit renaître dans l'univers!

Sinope a eu l'honneur de donner naissance à Diogène, le chef de la secte cynique, le philosophe qui, en inventant la promenade à la lanterne, a découvert l'enfance éternelle de l'homme, avant la moderne invention de l'homme sérieux. Le bagage de Diogène était bien plus léger que celui de Bias. Il ne portait que ses provisions dans une seule poche, et habitait un tonneau :

Diogenes cui pera penus, cui dolia sedes.

Nous rappelons ce vers, quoiqu'il soit faux, à notre avis du moins : il est d'Ausone, poëte de Bordeaux, et consul, en 379, sous l'empereur Valentinien. Les deux vers que le même poëte a faits sur la tasse de bois de Diogène sont meilleurs :

Namque cavis manibus cernens potare bubulcum :
Cur, scyphe, te? dixit; gesto supervacuum.

Cette horreur pour un tel superflu met Diogène au-dessus de Bias.

Diogène n'a pas habité Sinope longtemps. Ce philosophe avait le goût des voyages, et cela se conçoit : rien ne le gênait en route; il portait son repas dans sa poche, buvait dans le creux de sa main, et logeait dans le premier tonneau venu. Avec une pareille organisation de voyageur, on peut faire le tour du monde. Un jour

il rencontra le grand Alexandre de Macédoine, et lui ordonna brutalement de ne pas éclipser le soleil. Celui devant qui la terre tremblait obéit en souriant. Arrivé sur le sol de la Grèce, Diogène traita les philosophes comme il avait traité le roi de Macédoine : il ne vit que des fous parmi les sages, des orgueilleux parmi les humbles, des infortunés parmi les heureux, des traîtres parmi les bienveillants. Les philosophes voulurent répondre en préparant une adroite coupe de ciguë, mais Diogène, qui connaissait les mœurs et les discussions de la sagesse du Portique, s'obstinait à boire de l'eau claire dans le creux de sa main. Mithridate n'avait pas inventé cet ingénieux contre-poison.

A propos de Diogène, le poëte Ovide a décoché contre Sinope une ingénieuse épigramme que nous oserons discuter, malgré sa prescription de dix-huit siècles, et malgré tout le respect que nous professons pour le grand poëte Ovide, notre maître après Virgile, et notre seconde admiration. Avant tout, il faut défendre Sinope, ville destinée à jouer un grand rôle dans l'avenir, car sa position, comme l'a dit un Anglais l'autre jour, doit faire de Sinope le Gibraltar de la mer Noire.

Or, le poëte Ovide, à qui nous devons toujours revenir, lorsqu'on parle de cette mer, a écrit ce vers :

Non doluit patria cynicus procul esse Sinopeus.

L'accusation contre Sinope est grave, comme on voit, quoique détournée habilement.

Ainsi, pour Ovide, il y a des pays qui ne sont pas des patries ; Ovide n'admet pas le *nescio qua natale solum dulcedine;* à son jugement, les hommes ne doivent aimer leur sol natal qu'à condition que ce sol sera aimable. Un Lapon doit détester son sol natal.

A un certain point de vue, cette première opinion d'Ovide me paraît assez raisonnable. Je conçois le sauvage Potaveri pleurant

devant un fantôme de palmier, dans une serre du Nord ; je conçois le Napolitain pleurant au mois de janvier sur le quai Voltaire ; mais je ne comprendrai jamais un prisonnier finlandais pleurant ses glaces et ses ours blancs, au mois de décembre, dans le soleil de la ville d'Hyères, sur la radieuse *place des Palmiers*. Me voilà donc d'accord avec mon adoré maître Ovide sur ce point. Je crois, comme Ovide, que Dieu a créé les beaux pays pour être habités, et les mauvais pour servir de contrastes, comme déserts. Je crois que l'homme a méconnu les intentions paternelles de la Providence, et que Pierre, surnommé *le Grand* par lui, a commis une faute énorme en bâtissant Pétersbourg sous le pôle, faute que les pauvres Méridionaux expient à l'heure présente ; faute qui a créé le rêve chaud de Constantinople et mis au monde l'éternelle et sanglante question d'Orient ; je crois que le froid, les glaçons, la neige, sont les plus horribles des fléaux, et que les deux pôles devraient se faire naturaliser équateur : voilà pourquoi, étant du parti méridional d'Ovide, je vais le combattre sur le terrain de Sinope, dans les rayons du soleil d'Anatolie et d'Amasia.

Ovide était exilé à Tomes, sur la rive européenne de la mer Noire, près des Balkans et des bouches du Danube, *scythicas relegatus in oras*. L'hiver est long et rude dans ce pays ; Ovide regrettait ses tièdes abris de l'Aventin, ses chaudes collines de Tibur, son promenoir d'Octavie, sa treille du Janicule, son doux soleil de décembre, ses nuits étoilées, ses mélodies aériennes du mont Palatin. Ovide avait bien raison de regretter tout cela au pied des Balkans ; à sa place, j'aurais regretté les mêmes choses perdues ; mais la rive européenne de la mer Noire ne ressemble nullement à la rive asiatique. Ovide, qui connaissait tous les secrets de l'âme, de l'esprit et du cœur, comme Virgile, n'était pas fort en géographie ; il ignorait que Sinope est au quarante et unième degré de latitude, comme Naples, et qu'ainsi Diogène de Sinope, *cynicus Sinopeus*, pouvait très-bien regretter sa terre natale, dans ses

moments d'ennui, lorsqu'un importun ou un Alexandre lui volait un rayon de soleil. Ovide a commis une erreur du même genre en plaçant le palais du Sommeil à Sébastopol, près du Bosphore cimmérien; *est prope Cimmerios*. Du fond de son exil, ce divin poëte voyait tout en noir aux quatre horizons du Pont-Euxin; la presqu'île de la Crimée lui paraissait aussi sombre que la grotte de l'Averne. Si le Sommeil n'a pas changé de domicile depuis Ovide, il va se réveiller en sursaut, un de ces jours, dans son palais de Sébastopol. Ces erreurs du poëte proviennent toutes de l'incurable mélancolie de l'exil. Tout ce qui n'était pas Rome était pour lui le domaine du vide, *inania regna*, le désert de la mort. Jamais le patriotisme n'alla plus loin.

Le vers épigrammatique décoché de Tomes contre Sinope peut se résumer ainsi : « Oui, moi, Ovide, j'ai le droit de m'affliger en me voyant si loin de Rome; mais Diogène, à coup sûr, n'est jamais tombé en tristesse en se voyant trop loin de Sinope. *Non doluit procul esse.* » Si Diogène eût vécu quand Ovide écrivait ses *Tristes*, il aurait pu répondre au poëte, avec son cynisme habituel : « Vous ne savez ce que vous dites, jeune exilé. Quoi ! vous osez comparer votre Rome à ma belle Sinope! Rome, une ville morte, une ville enterrée dans les vallons de sept collines! une ville abreuvée par un petit fleuve jaunâtre, *flavus Tiberis*, comme votre ami l'appelle! une ville qui ne respire jamais et se débat dans une ceinture de fièvres marécageuses! une ville qui ne connaît pas la mer et grelotte dans les froides brumes de l'Occident! Je comprends, moi, Diogène, qu'on ne regrette pas Rome; mais Sinope! oh! je la regretterai toujours, même dans Rhodes l'illustre, ou dans les bois de myrtes de l'île de Crète, ou dans la ville de Minerve, la ville brouillée avec les Naïades et avec Thétis ! O poëte Ovide, vous n'avez donc jamais vu Sinope, cette fleur de l'Anatolie, cette perle de l'Euxin? Si vous saviez comme il est doux de s'asseoir au bon soleil sur la rive de Sinope, et de suivre de l'œil les navires tourmentés par le Neptune de la Tauride! Comme il est doux de respirer dans ce

portique de l'Orient, et de s'endormir sous les arbres aimés de Lucullus, en écoutant les vents tièdes qui sortent des profondeurs mystérieuses de l'Asie, comme les voix des sages de l'Indus! Oh! il était bien inspiré, l'argonaute Autolycos, lorsqu'au retour de sa fabuleuse expédition, cherchant une terre propice aux dieux, il fonda Sinope, en souvenir de la Colchide aimée! Ce voyageur, qui avait vu tant de beaux pays, cherchait le repos et des abris doux, et en voyant ma terre natale, encore vierge, il s'écria :

Vos etiam silvæ, vos Colchidos hospitis oræ!

« Il reconnut le climat d'or où régna Œtès, le père de Médée, le sol vigoureux qui mûrit les poisons et les fruits doux, et dompte la mort par l'exubérance de la vie. O poëte! quand j'habitais Sinope, je n'avais point de tonneau; je vivais à l'air, je dormais aux étoiles; on m'a exilé en Occident, et j'ai cherché un abri contre les injures de l'air, un toit économique affranchi des tribulations du trésor public. Rendez-moi Sinope, et je change mon tonneau du Nord contre l'ombrage du cerisier. »

Ovide, le poëte le plus spirituel qui ait jamais existé, aurait probablement répondu par des raisons ingénieuses à Diogène plaidant pour Sinope, mais, à coup sûr, l'illustre cynique n'aurait pas été convaincu.

On peut ajouter quelque chose encore au plaidoyer de Diogène. La mer Noire a deux aspects très-opposés de teintes. Ovide la regardait du mauvais côté. Son agonie dans la ville de Tomes n'a duré que sept ans. Il est donc mort bien jeune, et dans toute la force de son esprit, cet admirable génie, ce divin plagiaire de tous les pauvres poëtes de l'avenir! Elle s'est éteinte trop tôt avec lui, cette merveilleuse langue virgilienne, auprès de laquelle toutes les autres langues sont de sourds et vulgaires patois. Eh bien! si l'édit impérial qui désignait Tomes la Bulgare comme lieu d'exil eût désigné Sinope, le poëte des *Tristes* et de l'amour aurait re-

vêtu l'épiderme de soleil que l'Asie donne à ses enfants; il aurait vu luire à ses pieds cette mer orientale qui console avec son chant éternel, et sur sa tête ces constellations chaldéennes qui parlaient de Dieu, même aux païens. Ovide aurait vécu, aurait vieilli au milieu des splendeurs de cette nature qui a changé les peuples de l'Euphrate en peuples de poëtes. Nous n'aurions pas aujourd'hui dans nos bibliothèques la désolante élégie des *Tristes,* sombre livre inspiré par la neige des Balkans, lugubre poëme de la mort; nous aurions le poëme de la vie, tout un firmament d'alexandrins chauffés au soleil asiatique; un hymne d'amour parfumé de toutes les fleurs de l'Orient; une mélodie de dactyles, une cascade d'or, comme les oreilles de l'homme n'en entendront jamais.

Sans quitter Sinope, rentrons maintenant dans le domaine du positif; essayons de soulever un coin de ce voile, qui bientôt se déchirera et qui nous dérobe encore les secrets de l'avenir.

Un ministre qui a laissé un nom vénéré dans l'histoire ottomane, l'illustre Mohammed-Sokolly, conçut un plan gigantesque, mais fort exécutable aujourd'hui, surtout avec nos nouvelles ressources. Il s'agissait alors de réunir par un canal le Don et le Volga vers le quarante-septième degré de latitude, point sur lequel ces deux grands fleuves se rapprochent. Mohammed-Sokolly envoya une petite armée d'ouvriers pour exécuter son entreprise; mais des nuées de Cosaques s'abattirent sur les travailleurs turcs et les mirent en déroute. Le ministre ottoman croyait rendre un grand service aux Cosaques, il se trompait. Les Cosaques s'émurent à la pensée d'un perfectionnement; ils s'opposèrent à cette œuvre de civilisation, et ne consentirent pas au mariage du Don et du Volga.

Un de ces jours, les Cosaques deviendront les plus actifs travailleurs sur le chantier de ce canal, dès que l'idée du grand ministre sera remise à exécution. Le canal de Riquet, le canal de Craponne, le canal de Roquefavour, ont présenté des difficultés bien plus grandes, et pourtant on les a menés à bonne fin.

Or voici, d'après le plan de Mohammed-Sokolly, les avantages que l'avenir doit retirer de ce canal : d'abord, en première ligne, il crée une mer nouvelle, aujourd'hui simple lac, malgré son nom menteur; il crée la mer Caspienne, une véritable méditerranée de l'Asie. Les vaisseaux à vapeur de la mer Noire, après avoir traversé la petite mer d'Azoff, remonteront le Don, et au moyen du canal ils entreront dans le Volga et descendront, par le plus large courant, dans la mer Caspienne. Peu de jours suffiront à ce merveilleux trajet. On prévoit déjà toute l'animation qu'un projet pareil exécuté va donner à des déserts, qui seront des jardins. C'est mieux que la résurrection d'un monde, c'est une création, car jamais, dans les plus beaux jours de Darius et de Chosroès, la Perse n'a eu les éléments de prospérité qui sont aux mains de l'industrie contemporaine. Erzeroum, Tiflis, Érivan, Tabriz, et vingt autres villes, situées entre la mer Caspienne et la mer Noire, s'élèveront bien au-dessus de leur importance antique; on ne peut prévoir le degré qu'elles atteindront. Trébizonde, par sa position heureuse, recueillera les premiers fruits de cette conquête pacifique; et Sinope n'aura plus rien à envier à son passé, elle sera la capitale de la Turquie asiatique, comme elle était autrefois la capitale du Pont. Tout marche à cet avenir; le verset pieux *Renovabis faciem terræ* est adressé aujourd'hui à la civilisation chrétienne; c'est elle qui renouvellera la face de la terre, et donnera la vie, comme dit le psalmiste, *aux peuples assis dans l'ombre de la mort*. Dieu n'a pas mis des fleuves sur le globe pour servir de barrières, mais pour servir de traits d'union. On s'est aussi longtemps trompé sur l'emploi du fer : on en fabriquait des armes, on méconnaissait les intentions d'en haut; le fer, c'est la charrue, l'outil, le chemin, le locomoteur, ce n'est pas le glaive. Il y a de la place pour tous les hommes au grand soleil de Dieu; là où coulent des fleuves, là, où circule l'air de la vie, il ne doit point y avoir de jachères, de plaines en friches, de déserts et des créatures souffrant la misère et la faim. Le travail civilisa-

teur et chrétien sera accompli, lorsqu'on aura employé à faire vivre l'homme toute l'intelligence qu'on a dépensée pour le faire mourir.

---

### LA STATUE DE L'ARGONAUTE.

Le savant historien de Hammer et quelques historiens latins parlent d'une belle statue que Lucullus rendit aux habitants de Sinope, comme pour leur rendre plus agréable le joug romain.

Cette statue leur était chère, elle représentait le fondateur de la ville, l'argonaute Autolycos, dont nous avons parlé plus haut, et nous lui consacrerons un chapitre à part.

Voilà donc un monument de la plus haute antiquité, un travail de sculpture qui donnerait une idée de l'art à l'époque des civilisations héroïques ou fabuleuses. On a conservé la description de la statue d'Autolycos ; elle était debout, et désignait du doigt l'horizon de la Colchide. Son piédestal était chargé d'inscriptions phéniciennes ; elles expliquaient probablement l'histoire de l'expédition argonaute et la conquête de la toison d'or.

Il y a des documents qui prouvent que plusieurs fables des anciens sont des histoires ; car les anciens, avec leur imagination, ne se contentaient jamais d'une réalité froide, d'un fait accompli dans les conditions humaines ; ils voulaient toujours l'entourer de merveilleux, et, à force d'exagérer l'idéal des accessoires, ils anéantissaient le fait principal, ou du moins le reléguaient dans le domaine de l'impossible qui a pour gardienne l'incrédulité.

Les savants et les commentateurs ont beaucoup écrit sur la conquête de la toison d'or : heureux les temps où les hommes, écrivant sur des questions pareilles, engagent des controverses ! A notre avis, une idée bien vulgaire était peut-être attachée à

l'expédition des argonautes. C'était l'idée californienne du temps. L'*auri sacra fames* est de toutes les époques ; Virgile l'a démontré à propos de Polydore, égorgé par des chercheurs d'or :

Polydorum obtruncat, et auro
Vi potitur.

Tous les moyens étaient bons alors pour se procurer le vil métal ; les hommes ont bien changé depuis l'âge de fer ! Il est donc très-admissible que des industriels, trompés par des renseignements faux qui leur signalaient une mine d'or en terre lointaine, ont nolisé un vaisseau à frais communs, pour aller à la conquête de cette mine. Ce voyage a duré très-longtemps, puisque le navire Argo, à force de radoubs, n'a conservé que son nom. La suite de notre conjecture est plus raisonnable encore. Les industriels grecs n'ont trouvé aucune mine, ce qui est souvent arrivé en pareil cas. Alors, pour sauver l'amour-propre de tout le monde, on a inventé une fable de plus ; on a donné à cette spéculation de mineurs des proportions héroïques, on a même placé le navire Argo, comme constellation, dans un coin du firmament.

L'argonaute Autolycos, en fondant Sinope, a révélé le côté industriel et commerçant de son génie ; il était même sans doute un peu pirate, comme la plupart de ses aïeux, et il voulait essayer de gagner sur ses courses en mer tout ce qu'il avait perdu dans son expédition avortée en Colchide.

Sa statue était placée sur le bord de la mer ; et, puisque nous sommes en voie de conjectures, nous irons plus loin.

Osman Ier s'est arrêté à Sinope, pour y prêcher le prosélytisme turc les armes à la main. A cette époque, la statue d'Autolycos disparaît. Cela se conçoit. La furie inconoclaste renversait sur son passage tout ce qui avait figure humaine en pierre ou en métal. Il a fallu bien peu d'efforts pour jeter cette statue dans la mer qui baignait son piédestal : le cimetière était sous la main du

fossoyeur. Il serait donc très-aisé aujourd'hui, quand la paix sera faite, et au moment où Sinope reprend l'éclat de son ancien nom, il serait très-aisé, au moyen des ressources dont l'art moderne dispose, de faire une fouille dans l'eau, et de remettre en lumière la statue d'Autolycos. Ce serait un trésor plus précieux que le trésor de la toison d'or. On déchiffre très-bien aujourd'hui les inscriptions phéniciennes, toutes celles qui ont été découvertes sur les côtes de Provence; il serait vraiment curieux d'apprendre ce que disait Sinope à la postérité sur le piédestal d'Autolycos.

---

## ÉTIQUETTE ET CÉRÉMONIAL DE L'EMPIRE TURC.

L'étiquette et le cérémonial ne sont pas choses futiles comme la philosophie railleuse voudrait le faire croire; il faut aux souverains des grandes nations une sorte de dignité matérielle qui parle aux yeux. Les formules réglées, les pompes, les préséances, les hiérarchies entrent pour beaucoup dans l'esprit d'ordre, d'avenir, de conservation, qui doit être l'esprit des souverains. La Turquie et l'Angleterre, deux pays dont les institutions politiques sont si opposées, se rapprochent par une affection commune pour les lois de l'étiquette et du cérémonial. Avec deux points de départ si dissemblables, elles ont pensé que ces choses prétendues frivoles étaient des garanties de stabilité pour un gouvernement.

Les Orientaux, doués par leur nature exubérante d'une prodigieuse imagination, devaient nécessairement renchérir sur tous les autres peuples dans leur code d'étiquette. En Occident, on garde une certaine réserve dans les formules d'un titre et dans la suscription d'une lettre officielle. On croit avoir beaucoup dit lorsqu'on accolle à un nom les titres d'*Éminence*, d'*Excellence*, d'*Altesse Royale*, d'*Altesse Sérénissime*. L'étiquette ottomane ne se contente pas de si peu. Tout est réglé, avec une hyperbole poétique,

dans les expressions honorifiques dont on salue les princes, les princesses, les souverains étrangers et les hauts dignitaires de l'empire ottoman. On en jugera par quelques exemples.

Le titre de la sultane validé est celui-ci : *Femme de modestie; couronne des femmes bien élevées; reine des reines; diadème des maîtresses voilées, à laquelle le bonheur et la noblesse sont soumis : que sa chasteté fleurisse éternellement.*

Un sultan qui écrit de Bagdad ou d'Andrinople à sa femme se croit obligé de commencer sa lettre par cette formule invariable, sans pouvoir en retrancher un mot. La galanterie française n'a jamais rien écrit de pareil dans ses plus beaux jours.

Le titre du grand-vizir est plus développé; le voici textuellement : *Très-honoré vizir; conseil infaillible pour le maintien de l'ordre du monde; directeur des affaires publiques, dont les pensées jaillissent comme des éclairs, qui démêle les affaires importantes de l'État avec une sagacité pénétrante; qui affermit l'édifice de la domination et du bonheur de l'empire; soutien des colonnes de la domination et de la destinée heureuse; entouré de grâces multipliées du plus grand roi, lui, le premier des vizirs : que Dieu accorde de la durée à son bonheur.*

Nous donnons, nous, à un ministre le titre d'*Excellence*, et même nous l'avons supprimé par esprit d'égalité politique. En Turquie, un ministre se prend d'autant plus au sérieux qu'il se voit accablé de louanges officielles. Aussi est-il contraint à faire beaucoup de bien pour se mettre à la hauteur de son titre et mériter tant de louanges. C'est à cette noble ambition que Constantinople doit la fondation de tant d'établissements, œuvres des grands-vizirs.

Il y a même en Turquie un titre spécial pour les *ministres révoqués*. Un sentiment délicat de convenance a voulu qu'il fût accordé un peu de consolation officielle au vizir tombé du pouvoir, même par sa faute. Il avait administré l'État, cela suffit; ce n'était pas un homme ordinaire, on ne doit pas le traiter comme un citoyen obscur. Voici son titre : *Gloire des nobles, lui, grand-vizir, qui réunit*

*en sa personne les ornements des hautes qualités, et qu'entourent les grâces multipliées du plus grand roi : que ses hautes qualités puissent durer toujours.*

Un ministre ainsi gracieusement traité après sa chute songe à bien se conduire pour rentrer au pouvoir, après avoir mieux étudié l'art administratif dans sa retraite.

En 1825, en France, le ministre M. de Chateaubriand fut *chassé comme un garçon de bureau* (ce sont ses expressions). Aussi, blessé dans sa dignité, il se lança dans l'opposition et créa la faction Agier, Hyde de Neuville et Delalot, c'est-à-dire le fatal appoint des deux cent vingt et un. Rentrons en Turquie.

Voici le titre des gouverneurs de provinces; jamais en France on n'a écrit de semblables choses pour l'amour-propre des préfets : *Très-honoré vizir, conseiller intime dans le conseil infaillible assemblé pour le maintien de l'ordre du monde; toi qui gères les affaires de l'État avec la promptitude de l'éclair et termines les affaires les plus importantes des hommes par ta pénétration; qui affermis l'édifice de la domination et du bonheur; qui soutiens les colonnes de la destinée heureuse, et qu'entourent les grâces multipliées du plus grand roi : que Dieu accorde de la durée à ta grandeur.*

Nous écrivons, nous : *Monsieur le Préfet;* c'est plus court, mais moins excitant au bien.

A Constantinople, la police est très-honorée, ce qui l'atteste, c'est le titre donné au *soubaschi*, lieutenant de police : *Modèle des hommes honorés et estimés, qui réunis en toi les qualités les plus louables.*

En effet, on ne saurait entourer de trop d'estime les magistrats qui se dévouent courageusement au maintien de la sécurité publique. Ce sont des pères vigilants dont la famille est une cité.

Nous avons encore trouvé dans nos recherches les titres officiels donnés aux empereurs et aux rois chrétiens : *Gloire des princes les plus augustes de la religion de Jésus; colonne des grands qui reconnaissent le Messie; conciliateur des affaires publiques du*

*peuple chrétien; toi qui traînes après toi le caudataire de l'autorité et de la puissance, et qui réunis en ta personne les preuves de la gloire et de la splendeur.*

L'historien allemand de Hamner, qui n'est pas suspect, ajoute que, par déférence exceptionnelle, le titre donné aux souverains de France et d'Angleterre renferme *vous* au lieu de *toi*, et que les lettres adressées à ces deux souverains étaient autrefois renfermées dans un sachet d'or.

Les sultans prévoyaient qu'un jour la France et l'Angleterre seraient les deux colonnes de l'empire ottoman.

Le cérémonial pour les fêtes a été réglé par plusieurs lois successives, appropriées sans doute aux époques. La dernière loi sur les fêtes du Beïram modifie les précédentes et règle ainsi minutieusement tous les détails de cette grande solennité. Tous les hauts dignitaires viennent adresser leurs félicitations, d'abord au sérail impérial, puis à la porte du grand-vizir, du muphti et du séraskier-pacha. Le corps des janissaires ayant été supprimé, il n'y a plus de félicitations pour leur aga.

Les vizirs accompagnent le sultan de la mosquée au sérail, et lui présentent leurs hommages.

Le grand-vizir, après avoir félicité le sultan, quitte le sérail et se rend à la salle d'audience, où il reçoit les hommages de l'assemblée. Aussitôt les dignitaires vont rendre une visite au muphti et au séraskier-pacha, le chef de l'armée et le chef de la religion.

Au lever du soleil, le second jour du Beïram, le grand-vizir fait une visite au muphti, qui doit la lui rendre tout de suite. Un retard serait défavorablement interprété. A son retour, le muphti reçoit les félicitations des grands juges titulaires, lesquels se rendent aussitôt chez le grand-vizir.

Les grands mollahs, le juge de la Mecque et le juge de Scutari se présentent à la porte du premier ministre, quatre heures plus tard. Les mollahs sont introduits les premiers dans la salle d'audience; là on les parfume et on leur sert du café.

Dans les marches solennelles des fêtes du Beïram figurent tous les employés publics et les chefs des corps de métiers.

Le cérémonial de ces fêtes rappelle nos visites officielles du jour de l'an. Seulement, il y a beaucoup plus d'ordre et d'étiquette chez les Turcs.

L'étiquette et le cérémonial varient à l'occasion des mariages impériaux. En 1834, le sultan fit une ordonnance pour régler les fêtes du mariage de la princesse Hebetoullah. Ces fêtes durèrent douze jours consécutifs; on vit dans les rues de la ville une suite continuelle de marches triomphales, dans lesquelles figuraient toutes les illustrations et tous les dignitaires de l'empire ottoman. Ces fêtes rappellent aussi celles qui furent données à l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris. Nous ne reverrons plus, nous, une fête de douze jours.

Le peuple de Constantinople a toujours beaucoup aimé les fêtes et les illuminations; aussi les sultans n'ont jamais été avares de leur or pour donner ces divertissements périodiques à un peuple qui ne demande rien de plus, et s'endort, en faisant des rêves de *Mille et une Nuits,* après douze nuits d'illuminations.

---



UNE CARAVANE.

## LA CARAVANE.

Encore une antique chose qui s'en va, et à coup sûr la plus antique, la caravane! Le chemin de fer, qui donne enfin de doux loisirs aux chevaux de poste, en donnera aux dromadaires de désert. Le jour approche où le chemin de fer d'Alexandrie à Suez sera terminé; alors il y aura un service régulier de paquebots organisé sur la mer Rouge, de Suez au port Djidda. Un petit chemin de fer comblera le court espace qui sépare Djidda de la Mecque, et ce sera fini; les caravanes des pieux musulmans n'auront plus leur raison d'être. En peu de jours, à peu de frais et sans chameaux, on ira visiter le tombeau du Prophète. On supprimera même, comme sinécure, à Constantinople, la fonction de mouschdedji-baschi, *porteur de bonnes nouvelles*. Cet officier est chargé d'annoncer au sultan l'heureuse arrivée de la caravane de la Mecque. Autrefois, en effet, on courait de grands périls dans ces voyages religieux, entrepris à travers les déserts de la Syrie et de l'Arabie. On s'avançait avec précaution dans les dunes de sable; l'onagre intelligent ouvrait la marche, en inclinant ses longues oreilles du côté du danger. Les conducteurs avaient toujours leurs doigts sur le pommeau ou à la détente de leurs armes; on rencontrait souvent une bande impie d'Arabes de Tor, avec laquelle il fallait guerroyer; on faisait alors une barricade de chameaux, de bagages, de sarcines, pour protéger les femmes, les vieillards et les enfants, et les jeunes voyageurs soutenaient le choc de la bataille. Le plus souvent les détrousseurs n'attaquaient que l'arrière-garde, et se contentaient d'un léger butin.

Dans un opéra de Grétry, qui a fait les délices de nos pères, *la Caravane du Caire,* un officier français délivre des voyageurs attaqués par les pillards du désert. Exaltées par leur reconnais-

sance, les femmes de la caravane chantent ces vers sérieux, qu'on dirait écrits dans un *libretto* moderne, tant ils sont comiques :

Saint-Phar, par son courage,
Du plus affreux pillage
Nous a délivrés tous.

Mais les Saint-Phar ne se promenaient pas toujours en Arabie pour délivrer les caravanes d'un affreux pillage, et les chroniqueurs racontent de terribles aventures dont les déserts ont été le théâtre depuis les premiers jours de l'hégire jusqu'à l'âge présent.

De même qu'il serait impossible aujourd'hui à Mandrin et à Gaspard de Besse d'arrêter un convoi de wagons en lui demandant la *bourse ou la vie*, il sera impossible aux Arabes de Tor d'arrêter au passage les caravanes de Médine en paquebots et en chemin de fer. Les successeurs de Mandrin et de Gaspard de Besse ont embrassé des professions plus honnêtes; les Arabes de Tor se feront colonisateurs; ils féconderont le pays qui s'étend du golfe d'Akaba au port d'Astabel, voisin de Médine. Il faut que la civilisation change tous les oisifs en travailleurs, et tous les déserts en jardins.

Quand la caravane de la Mecque sera supprimée par le paquebot et le chemin de fer, le progrès s'étendra partout. On traversera en wagons la Turquie d'Asie, depuis Jaffa jusqu'à Trébizonde. Il y aura des stations à Damas, à Palmyre, à Alep. Ce sera beau d'entendre des employés criant : *Les voyageurs de Palmyre!* comme on crie : *Les voyageurs de Bougival!* sur la route de Saint-Germain. L'auteur des *Ruines*, M. Volney, sénateur, ne reverrait pas cela volontiers s'il revenait au monde, lui qui a écrit sur Palmyre un livre si philosophique, et heureusement si ennuyeux.

Les grandes caravanes qui traversaient la presqu'île du Bengale sont aussi sur le point de disparaître; la maison Waghorn y met bon ordre. Sur cette zone, il y avait des détrousseurs plus dange-

reux que les Arabes de Tor et craignant peu les Saint-Phar : c'étaient les tigres du Bengale. A la vérité, on formait les caravanes avec le secours des éléphants. Ces marches étaient solennelles : on suivait des routes mystérieuses, on traversait des rivières sans nom, on côtoyait des lacs splendides; puis les éléphants de l'avant-garde s'arrêtaient, la trompe haute, les défenses tendues sur un point noir de la forêt vierge; il y avait là quelques individus de la race féline, embusqués comme des voleurs, ne demandant pas la bourse, mais flairant la vie des voyageurs.

Ce péril va disparaître aussi. Le congé donné aux chevaux et aux dromadaires sera donné aux éléphants. Le chemin de fer supprimera tous les animaux voyageurs de l'ancienne création. On ouvre le *rail-way* de Bombay; où s'arrêtera-t-il? Quand les Anglais commencent, ils ne s'arrêtent plus. Ce chemin se reliera par des embranchements et un service de paquebots à toutes les villes, à tous les ports, à tous les archipels de l'Inde. Dans cinquante ans, il n'y aura plus que des tigres empaillés. Si la taxidermie ne fait pas des progrès chimiques et ne conserve pas mieux les animaux dans les cabinets d'histoire naturelle, tout ce qui est empaillé tombera en poussière, et, au bout d'un siècle, les tigres du Bengale passeront à l'état de sphinx; on les traitera de fabuleux. Qui sait? peut-être les sphinx étaient-ils des animaux vrais, supprimés par une découverte antique? Le doute est aujourd'hui permis plus que jamais.

Et cependant la caravane est regrettable; c'était l'image de la vie primitive de l'homme lorsque la carte n'était pas faite, lorsque les golfes, les ports, les promontoires, les îles attendaient un nom. Aurore de l'univers, âge d'or de la terre, passé nébuleux, que le grand poëte a si bien dépeint dans cette strophe pleine de mystère :

Un gouffre aux vastes collines,
Se mirant dans le flot clair;
Des buffles, des javelines,

Et des chants joyeux dans l'air :
C'était la tente, et la crèche,
La tribu qui chasse et pêche,
Qui vit libre, et dont la flèche
Jouterait avec l'éclair.

Les traditions patriarcales se conservaient dans les caravanes; le dernier conducteur de la dernière est vêtu comme un fils de Noé, ou comme Ismaël, fils d'Isaac, père des Arabes. La caravane nous représentait au naturel ces grandes migrations des premiers âges, lorsque Abraham, obéissant à Dieu, quittait le pays des Chaldéens, et, entraînant avec lui une famille qui était un peuple, allait s'établir en Palestine. La plus merveilleuse de toutes ces caravanes sillonna l'Arabie, pendant quarante années, comme un fleuve d'hommes, comme un Nil vivant sorti de ses rives : Moïse la conduisait; les six cent mille ouvriers des pyramides prirent le grand chemin du désert, océan de sable, où la colonne de flamme les guidait; ils rencontrèrent devant Tor une armée d'Égyptiens, qu'un souffle d'en haut précipita dans l'abîme, *equum et ascensorem;* et par des chemins inconnus, par des vallées brûlantes, par des montagnes arides, par les domaines des fils d'Ammon, ils arrivèrent enfin à la terre promise; caravane infinie, soumise et révoltée, héroïque et folle, aveugle aux miracles, mêlant les fautes et les repentirs, donnant enfin au monde, quarante siècles avant nous, l'exemple que devait suivre ce monde, autre caravane universelle qu'une planète emporte dans son pèlerinage éternel autour du soleil.

Quand les caravanes auront disparu et qu'elles rentreront aussi dans le domaines des contes, elles se présenteront à l'imagination avec beaucoup de charme. Les louangeurs des choses passées regretteront les caravanes, comme quelques-uns regrettent déjà les chaises de poste et les diligences paresseuses, que les voyageurs traînaient dans les neiges de l'hiver sur les côtes de Tarare et de Saint-Symphorien. Les Asiatiques, doués d'une belle mais trop

vive imagination, verront disparaître avec douleur ces pèlerinages en masse; mais la force des choses l'emportera. Les Persans ont nié l'artillerie pendant un siècle, et ont mieux aimé se laisser battre à Tchaldiram que de renoncer aux flèches. Un jour est enfin venu où ils ont quitté le carquois. Nous avons encore des voitures à deux chevaux qui font le trajet de Paris à Saint-Denis, pour des retardataires qui n'ont pas encore admis la première station du chemin de fer du Nord, et qui ne croiraient pas aller à Saint-Denis s'ils prenaient son chemin de fer. Cette obstination ne repose pas sur des souvenirs charmants, sur un passé de locomotion tout poétique; c'est le passé, voilà tout: donc il vaut mieux que le présent, le parallèle est inutile. Quant aux voyageurs asiatiques, ils auront de bonnes raisons à donner pour regretter les caravanes, et il y aura longtemps chez eux beaucoup de bourgeois de Saint-Denis. D'abord, les périls du désert et des rencontres des Arabes ne comptent pas, ce sont des attraits; d'ailleurs, une caravane nombreuse et bien défendue ne craint rien; c'est elle qui arrête les voleurs. Puis, quel charme dans cette vie errante! traverser un beau désert plein de liberté; savourer toutes les douceurs voluptueuses de l'oasis après le soleil ardent; découvrir des fontaines pour la soif, des fruits du palmier pour la faim, une ombre fraîche et un épais gazon pour le repos du midi. Voir défiler tous les accidents d'une nature virginale, qui n'a pas voulu épouser l'homme et a gardé toutes les grâces de la création; vivre dans une famille composée de cent familles; diminuer les peines de chacun en les partageant toutes; se secourir par une assistance mutuelle; faire de la vertu de charité une habitude de tous les instants; marcher au hasard sous la conduite d'une seule intelligence, et, quand le jour finit, planter ses tentes de voyage; se faire un village d'une nuit avec un rempart de dromadaires, et veiller longtemps aux étoiles en écoutant le Nestor du désert, qui raconte un chapitre d'une Iliade inépuisable, et prépare au sommeil tout un cercle d'enthousiastes auditeurs. Cette vie, il faut en

convenir, avait ses charmes, et ceux qui la regretteront pourraient bien n'avoir pas tort.

Il y aura des retardataires obstinés qui protesteront longtemps; ainsi, par exemple, chez les musulmans riches ou aisés, ou chez les plus dévots, qui auront fait des économies toute leur vie pour accomplir le pèlerinage de la Mecque, il s'en trouvera bon nombre qui mettront trois mois pour aller d'Alexandrie ou de Constantinople à la Mecque, au lieu de faire le chemin par Suez en trois jours et à très-bas prix. Peut-être même se rencontrera-t-il un uléma casuiste qui prouvera que le pèlerinage de la Mecque ne peut être efficacement accompli que dans les antiques conditions de la caravane, et que les paquebots et les chemins de fer ne sont pas des moyens convenables de locomotion pieuse. Si cet avis prévaut, ce serait peut-être un bonheur pour les poëtes chrétiens; les caravanes subsisteraient toujours, et ce reste de poésie orientale ne disparaîtrait pas dans le progrès, peut-être un peu trop matériel, de la civilisation.

La poésie des mœurs patriarcales conservera aussi bien longtemps, et toujours peut-être, ses grâces d'Orient dans une sorte de Tempé turc, une vallée arcadienne qu'on trouve non loin de Beïcos et de la rive européenne du Bosphore. Cet asile primitif, heureusement peu connu, se nomme Zéké-Déré. Aucun peintre n'a reproduit cet Éden qui est aux portes de Constantinople. La nature, quelquefois, étale ses beautés dans des proportions si merveilleuses, qu'elle désespère les artistes reproducteurs et fait tomber le pinceau de leurs mains. Ils s'abandonnent à ce découragement qui saisit le sculpteur grec, dont le poëte a dit : « Ses regards errèrent et moururent. » On remarque avec quelle facilité on reproduit des vues de Versailles et de Saint-Cloud, œuvres symétriques de l'homme, tandis que certains paysages composés par la nature restent à l'état de modèle et posent éternellement devant des peintres oisifs. Entre tous, ce paysage de Zéké-Déré se distingue par un luxe de grâce et de beauté devant lequel s'incline l'impuis-

sance de la palette. C'est l'association des plus charmantes choses que Dieu ait généreusement livrées à l'ingratitude de l'homme: il y a une fontaine, âme du vallon, qui a des murmures d'une monotonie exquise, et rafraîchit le soleil; il y a de hautes collines voilées de verdure, inondées d'azur; de vieux arbres qui ont joué dix siècles avec la foudre; des mosaïques de fleurs agrestes qui se renouvellent tous les matins comme dans une corbeille de sultane; des perspectives de cimes lointaines d'une pureté splendide, et partout une atmosphère caressante qui vous enivre comme un baiser du ciel. Les rustiques demeures clair-semées dans cet angle béni ont conservé leurs aspects des anciens jours. Aucune architecture classique n'a introduit son ordre sous ces arbres vénérables qui éloignent le progrès de l'art et la pierre de la civilisation. Constantinople est à l'autre pôle. Le monde n'a pas fait un pas autour de cette création. Comme figure de ce paysage, il y a toujours, avec leurs costumes adamites, Isaac et Jacob, ou Éliézer qui attend Rebecca.

Jusqu'à ce moment, aucun projet de chemin de fer ne menace le vallon qui court de Beïcos aux Eaux-Douces. L'adorable paysage a des chances de garder sa pureté patriarcale jusqu'à la fin du monde, pour montrer le paradis terrestre à la dernière caravane de Josaphat.

---

### LA TOUR DE LÉANDRE.

Les autorités scientifiques ne servent souvent qu'à détruire de douces illusions; c'est un tort très-grave que ne répare pas la découverte d'une aride et inutile vérité. Devant Scutari, sur la rive asiatique du Bosphore, s'élève une vieille tour, nommée la tour de Léandre. Là reposait une légende séculaire que nous avons tous apprise, comme une leçon d'histoire, et qui avait immortalisé une héroïque catastrophe et deux noms. Comme il nous a attendris ce nageur intrépide qui traversait chaque nuit le Bosphore, en tenant ses yeux à fleur d'eau pour voir le phare éclairé pour lui! Avons-nous assez déploré le sort de Léandre, nous surtout, enfants d'un port de mer, qui avons vu si souvent les vagues se dresser autour des écueils et des phares! Et la nuit, par de sombres tempêtes, en voyant luire à l'horizon la lanterne mobile, comme une étoile terrestre, n'avons-nous pas toujours songé à la légende du Bosphore, à ce crime de la mer?

Eh bien! un jour arrive où l'érudition archéologique nous dit froidement que la tour de Léandre n'est pas la tour de Léandre; que jamais la jeune Héro n'a allumé de fanal sur cet écueil, première pierre jetée par l'Asie à l'Europe; que Léandre et Héro n'ont jamais existé, et que leur tour est tout simplement un de ces phares comme il y en a partout.

C'est désolant!

Mais de quoi se mêlent ces destructeurs d'illusions? C'est bien le cas de leur dire :

> J'aime mieux nos doux mensonges
> Que vos froides vérités.

A quoi bon supprimer cette légende? Quel préjudice portait-elle à l'histoire? Empêchait-elle Xerxès d'avoir enchaîné cette

mer, après l'avoir battue de verges, ce qui ne paraît pas douteux aux mêmes érudits? Nous vous avions bien toujours accordé ce Xerxès et ses quatre millions de Perses, pourquoi nous avez-vous enlevé nos deux amants de la tour? Car notez bien que si Léandre et Héro sont chassés de l'écueil de Scutari, impossible de les loger ailleurs; s'ils n'ont pas habité la tour qui porte leur nom, à quelle autre tour inconnue accorderons-nous plus de confiance? Celle-ci était toute trouvée; elle avait l'air d'être la bonne, à tel point que si on en découvrait une meilleure aujourd'hui, on la condamnerait comme faussaire, et personne ne croirait à son authenticité.

Si vous jetez les yeux sur la belle et émouvante gravure, *Constantinople à vol d'oiseau,* vous apercevez la tour de Léandre à droite, devant la première mosquée de Scutari. Vue ainsi seulement, elle ressemble à la vraie tour; on voit Léandre, on agite la mer, on éclaire le fanal.

A quelle époque vivaient Héro et Léandre? on n'est pas d'accord sur ce point. Probablement à l'époque où les barques manquaient pour traverser le canal. C'est du moins notre opinion. La catastrophe touchante est donc antérieure à Byzas; elle est plus antique que l'antiquité. Voilà pourquoi elle a tant de charme; voilà pourquoi le crime des érudits est si grand. On arrivait devant Constantinople, et le capitaine des paquebots vous disait : « Voilà la tour de Léandre. » Aussitôt, votre imagination, si vous en aviez, faisait un curieux travail; elle détruisait Constantinople, Galata, Scutari, et leurs huit cents mosquées, leurs maisons, leurs palais, leurs cabanes; elle ne laissait que les sept collines nues, des bois de cyprès et de sycomores, une mer sans vaisseaux, un fleuve marin solitaire, et on ne voyait dans cet immense paysage désert qu'un seul homme, n'ayant point de barque, et obligé de traverser le canal à la nage toutes les nuits; c'était le seul peuple de ce magnifique horizon. Ce tribut payé par l'imagination à la mémoire de Léandre, on rebâtissait Constan-

tinople, et on s'extasiait devant ce prodigieux travail séculaire, qui, depuis Léandre, a bâti tout un monde sur la plus belle zone de l'univers.

Sans aucun doute, la tour de Léandre a eu le sort du navire Argo. En traversant les siècles, elle s'est écroulée souvent pièce à pièce, et n'a gardé que son nom ; mais qu'importe! la place est la même, l'écueil n'a pas changé, ce sont toujours les mêmes voisinages charmants, les mêmes flots, les mêmes caps, la même Asie qui s'avance pour embrasser l'Europe, sa fille, malgré le Bosphore jaloux.

Les archéologues n'en font pas d'autres. La tour de Léandre est le moindre de leurs crimes. Vous vous approchez du cap Sigée; on vous dit : « Voilà le tombeau d'Achille ; » un érudit vous crie : « Ce n'est pas vrai; Achille n'a jamais été enseveli sur ce cap, et la preuve c'est qu'Achille n'a jamais existé. »

On côtoie les rives de l'Hermus; on vous dit : « Voilà la patrie d'Homère, il est né près de Smyrne ; » l'érudit inévitable arrive, et vous crie : « Quarante villes se disputent l'honneur d'avoir vu naître Homère ; ces quarante villes ont tort. L'*Iliade* a été composée par une foule de rhapsodes; chacun y a mis la main. Homère est un mythe; il n'est pas né à Smyrne, et la preuve, c'est qu'il n'a jamais existé. »

On arrive à Sébastopol, et on vous dit : « Voilà la fameuse Chersonèse Taurique; Kherson est dans le voisinage ; c'est là que fit naufrage ce type immortel de la fatalité humaine, Oreste, ce Job grec, moins la patience, cet éternel patron des malheureux, ce damné vivant qui avait une escorte de Furies. » On s'émeut de toutes ces grandes choses grecques; on s'incline devant le génie de ce peuple qui invente Oreste et Prométhée ; on regarde Sébastopol, on reconnaît Oreste dans le prince Mentschikoff; on plaint le malheur sous toutes ses faces, toutes ses formes, tous ses noms; l'humanité n'a point de pays, elle est l'univers. Pauvre Oreste de Sébastopol! dit-on; que de malheurs a vus cette terre! que de

vaisseaux a brisés cette mer Taurique! que de cadavres ont roulés ces flots! L'érudit intervient et nous dit : « Oreste n'a jamais débarqué ni à Sébastopol, ni à Kherson, ni à Caffa, ni ailleurs, et la preuve, c'est qu'Oreste n'a jamais existé. »

Mais rien n'a donc existé! Rien de ce qui nous charme, nous émeut, nous ravit; rien de ce qui peuple cet univers de figures aimées, les compagnes de notre adolescence, la famille de notre imagination! En poursuivant cette doléance contre les archéologues nous irions très-loin, et on verrait que la liste de nos fantastiques amis est fort longue, qu'on nous a détruit, à force de science, tous nos parents de légendes, et qu'on ne nous a laissé que des noms et des choses dont nous nous soucions modérément. Encore si toutes les histoires étaient vraies! nous serions dédommagés un peu; mais le faux y circule souvent à son aise, et les érudits n'osent y toucher. C'est surtout en lisant les nombreuses histoires de Byzance, du Bas-Empire, de Constantinople et de l'empire turc, qu'on s'aperçoit de la nécessité d'un contrôle. On dément Héro et Léandre, deux existences, qui, vraies ou fausses, ne portent préjudice à personne; mais on n'a jamais songé à démentir beaucoup de faits historiques, qui sont une insulte au lecteur. Ainsi plusieurs historiens de l'empire turc racontent qu'après une bataille, vingt bourreaux coupèrent la tête à une trentaine, à plus de quarante mille prisonniers. Dans le nombre on trouva un jeune enfant; alors le sultan livra cette faible créature aux janissaires, en leur ordonnant de l'égorger; les janissaires répondirent par un geste de refus. Le sultan intima le même ordre aux icoglans de sa suite; les icoglans détournèrent la tête avec indignation. Alors le sultan, très-embarrassé de son jeune prisonnier, l'égorgea lui-même pour couper court à la discussion. Ce fait est regardé comme très-authentique; ce n'est pas une légende, c'est de l'histoire. Il y a des témoins qui ont vu vingt bourreaux coupant méthodiquement la tête à quarante ou cinquante mille Persans, et ne pouvant achever un jeune prison-

nier, tant ils étaient épuisés par cette vaste exécution ; les mêmes témoins ont alors vu la discussion établie, au sujet du même enfant, entre le sultan, les janissaires et les pages. On ne révoque nullement en doute tout cela, aucun contrôleur n'a fait ressortir l'évidente absurdité d'une pareille histoire; mais lorsqu'il s'est agi de la tour inoffensive de Léandre, la rumeur a été vive. L'intérêt public était compromis par cette légende. On s'est hâté d'écrire ceci : Prenez garde, ô voyageurs de Scutari, Léandre n'a jamais mis le pied dans cette tour!

---

### LA TOUR DE BÉLISAIRE.

C'est le pendant de la tour de Léandre; mais Bélisaire est accepté; seulement on s'est permis une grave calomnie à l'endroit du règne du sage empereur Justinien. Les poëtes même, trompés par la tradition historique, ont chanté les malheurs de cet illustre général aveugle :

> C'est Bélisaire au Capitole.
> La foule court à quelque idole,
> Et jette en passant une obole
> Au mendiant triomphateur.

Les peintres ont fait des tableaux touchants sur le même sujet; David même, l'auteur de Léonidas, a représenté sur une toile charmante le vieux Bélisaire, victime des cruautés de Justinien, et demandant l'aumône sur les marches de l'escalier capitolin.

De grandes contradictions se sont élevées pour savoir si Justinien avait fait crever les yeux à Bélisaire, ou si cet illustre général était mort en regardant la douce lumière du jour et honoré des grâces de son empereur.

La dernière version a prévalu. Justinien n'a pas souillé sa mémoire d'un crime affreux: il a peut-être un instant cédé aux conseils de sa femme et de Narsès, en reléguant dans un rang secondaire le glorieux vainqueur des Vandales d'Afrique; mais il est revenu bientôt à des sentiments meilleurs, dignes d'un souverain qui a écrit et promulgué le code de la justice. La liste des souverains ingrats envers les grands hommes n'est pas longue, quoi qu'on en dise, et pour un Christophe Colomb et un Fernand Cortez, que de brillants services ont eu leurs dignes récompenses! N'ajoutons pas un nom de plus à cette liste; laissons-la telle qu'elle est, et remercions une fois les historiens qui ont eu le courage de s'inscrire en faux les premiers contre la fable de Bélisaire aveugle et mendiant.

La tour de Bélisaire est située à la Porte-Neuve de Constantinople, à *Yeni-Kapou*, dans le quartier arménien, et à très-peu de distance de l'église grecque de Saint-Théodore. La Propontide baigne ce rivage; et si du haut de cette tour on n'aperçoit pas les splendeurs du Bosphore, l'immense tableau de la ville et des faubourgs, et l'animation de la Corne-d'Or, on est dédommagé de ce qu'on perd par le spectacle de la mer, des côtes de l'Asie et de l'archipel des Princes. C'est encore un horizon merveilleux. Puisque nous arrivons les derniers pour soutenir l'opinion de quelques historiens, nos prédécesseurs, nous nous placerons sur le terrain même de cette tour de Bélisaire, pour offrir, peut-être, quelques arguments nouveaux.

Si l'illustre rival de Narsès eût quitté Constantinople pour errer, le bâton à la main, à travers les villes, comme un aveugle mendiant, et s'arrêtant à Rome pour y quêter des oboles, voici ce qui serait arrivé : il aurait été arrêté, à son premier pas d'aveugle, par le puissant Narsès, qui aurait redouté avec raison la pitié dangereuse de tant de soldats que Bélisaire avait conduits à cent victoires, en Afrique, en Asie, en Europe, sur les bords de tous les fleuves connus. Ainsi, par exemple, pourrait-on admettre,

qu'en 1815, le maréchal Soult, couvert de haillons, aurait pu demander l'aumône devant les Tuileries sans être arrêté, à la première obole, par ordre du préfet, qui aurait craint un soulèvement militaire, le plus terrible de tous?

Cela n'empêche pas le tableau de David d'être fort beau comme allégorie. C'est le génie qui demande l'aumône dans un costume mythologique; c'est Homère aveugle, en costume grec; c'est Camoëns, revenu des Indes et mendiant à Lisbonne avant la pension de cent francs que lui fit Sébastien de Portugal; c'est Torquato Tasso; c'est Virgile, avant le *Deus nobis;* c'est Schiller, avant l'arrivée d'un prince sauveur; c'est un poëte, un peintre, un sculpteur, un musicien, connu ou inconnu, parce que la clientèle de ces hommes est toujours pacifique et ne fera jamais de sédition. Quant aux généraux qui ont commandé à un million de soldats et gagné cent victoires avec eux, on n'en a jamais vu un seul demandant un sou en public. La chose est impossible.

Bélisaire a passé les derniers jours de sa vieillesse dans un palais voisin du Bucoléon, et situé à la place où s'élève aujourd'hui la tour de son nom. Le choix de cette résidence nous paraît conforme aux goûts d'un général qui avait passé toute sa vie à voyager. Les marins, retirés du service pour cause d'infirmités ou d'âge, aiment à prendre leur logis dans le voisinage de la mer. Ne pouvant plus vivre que de souvenirs, ils se plaisent à voir ce grand chemin orageux, tant de fois traversé aux jours de la jeunesse et de la vigueur. La mer est leur dernière amie; l'air qu'elle exhale raffermit l'épiderme des vieillards, et semble y murer la vie. Aussi, les hommes de mer et les habitants des côtes maritimes, arrivés aux limites de l'âge patriarcal, ne meurent pas; ils s'éteignent, sans douleurs, sans agonie, sans efforts.

Pour un homme qui a vécu de la vie ardente de Bélisaire, se souvenir, c'est revivre : y eût-il jamais une existence pareille! Bélisaire, depuis la bataille de Callinique, où il apprit, par une défaite, l'art de la victoire, a ébranlé le monde connu sous ses pas.

Si l'Amérique lui a manqué, c'est la faute d'une découverte venue trop tard pour lui. Il a pris Carthage, comme Scipion; il a conquis l'Afrique; il a pris Rome; il a conquis l'Italie; il a battu Chosroès; il a conquis la Perse. A peine arrivé à Constantinople, il repartait sur le même vaisseau pour aller remporter une nouvelle victoire à quelque bout du monde; jamais épée n'usa moins un fourreau que l'épée de Bélisaire; elle brillait toujours, sur un champ de bataille démesuré, qui commençait sur l'Adige et finissait aux frontières de l'Inde; aussi, jamais homme n'a plus que lui désiré d'avoir, dans sa vieillesse, une haute tour, un belvéder exposé au soleil, pour assister chaque jour, en imagination, aux scènes émouvantes de son passé. Il était au point de départ de ses expéditions fabuleuses; sa tour dominait tous les chemins parcourus: devant lui la Propontide, qui l'avait conduit en Italie; à sa gauche, Scutari, qui lui avait ouvert la route de l'Euphrate; derrière lui, le Bosphore, ce mouvant corridor de l'Euxin, et au fond de Chrysocéras le chemin d'Andrinople et du Danube. L'illustre vieillard avait tenu ce monde dans ses jeunes mains; et il veillait encore comme une sentinelle avancée, du haut de sa tour, sur les mers qui pouvaient amener des ennemis victorieux à Constantinople. Dans son idée, en léguant son nom à cette tour, il croyait avec ce nom lui léguer un défenseur, un souvenir de victoire, un haut monument, aperçu de tous, et qui rappellerait aux ennemis leurs défaites, aux Romains leurs triomphes universels, obtenus par le formidable nom de Bélisaire. A son époque, Constantinople avait déjà subi six fois les horreurs d'un siége, et Bélisaire, en mourant, emportait au moins la consolation de croire que sa grande ombre protégerait encore la ville sainte, du haut de sa tour, contre de futures invasions. Hélas! la tour de Bélisaire a assisté, comme un témoin impassible, à des calamités bien plus grandes, et voici le moment de résumer dans ce livre, date par date, les siéges qui ont désolé Constantinople depuis Bélisaire: cette funèbre nomenclature fait la noblesse

d'une ville; on verra qu'aucune ville n'est plus noble dans l'univers.

Constantinople a été assiégée par le chef arabe Moawia, en 654.

Par Yezid, son fils, en 667; deux fois sous Constance III; et par le général de Moawia, Sofian-Ben-Aouf, en 672.

Par Mosléma et Omar-Abdol-Aziz, fils du calife Merwan, en 715.

Par Soliman, fils du calife Abdol-Melek, en 739.

Par Paganos, prince des Bulgares, en 764.

Par Haroun-al-Raschid, en 780, et par son général Abdol-Melek, en 798.

Par Krumus, prince des Slaves, en 811, et par le Slave Thomas, en 820.

Par les Russes, sous les ordres de Dir et d'Ascold, en 866. On voit que les Russes ont commencé de bonne heure à convoiter cette auguste ville; l'invention n'appartient donc pas à Pierre, le czar fondateur de Pétersbourg.

Par Siméon, kral des Bulgares, en 914, et par le rebelle Thornicius, en 1048.

Par Alexis Comnène, en 1081.

Par les croisés, le 12 avril 1204, et par Michel Paléologue, en 1261.

Par le sultan Bajazet Ier, en 1396, et par le même en 1402.

Par Mouza, fils de Bajazet, en 1414, et par le sultan Murad II, fils de Mahomet Ier, en 1422.

Enfin, par Mahomet II, le 29 mai 1453. Si on ajoute à ce nombre de siéges ceux qui ont précédé Bélisaire, on arrive au chiffre de trente. Constantinople s'est toujours héroïquement défendue, car elle n'a été prise que huit fois sur trente attaques. Ses heureux conquérants furent Pausanias, Alcibiade, Septime-Sévère, Constantin, Alexis Comnène, Dandolo, Michel Paléologue et Mahomet II. Si on réunissait les flots de sang humain qui ont coulé dans cette ville et autour, pendant trente siéges, le Bos-

phore prendrait une couleur écarlate, depuis la tour de Bélisaire jusqu'au Pont-Euxin. Il est temps que Constantinople se repose; les hommes lui ont fait assez de mal à cause de sa beauté. On n'assiégera jamais trente fois Saint-Pétersbourg.

---

### L'ARBRE DE GODEFROY.

Nous avons remarqué que dans presque toutes les villes il y a trois monuments légendaires, l'un d'amour, l'autre de guerre, le troisième de religion. Cette trilogie est l'histoire de la vie humaine universelle. Après la tour de Léandre, monument légendaire d'amour, et la tour de Bélisaire, son antithèse pétrifiée, nous arrivons à l'arbre des croisades religieuses, au platane de Godefroy. Ce troisième monument est végétal; mais sa séve est si vigoureuse, sa constitution si puissante, qu'il semble composer à lui seul une forêt vierge, une éternelle forêt d'arbres de fer. La tour de Léandre s'est écroulée plusieurs fois; la tour de Bélisaire s'écroulera, mais l'arbre mémoratif des croisades est doué d'une si merveilleuse vitalité qu'il abritera les générations futures jusqu'aux derniers jours du monde; il porte en lui, d'ailleurs, cette puissance de reproduction particulière au *multipliant* indien; avec ses rejetons, il se continue, il renaît de ses racines, comme le phénix de ses cendres; et la fraîche vallée des rossignols, les eaux vives de Buïuk-Déré lui infuseront éternellement une force nouvelle, une jeunesse de tous les printemps.

Reposons-nous un instant à l'ombre de cette forêt *monarbre*, et donnons un souvenir à ces chrétiens qui s'arrêtèrent à Constantinople, non loin de Beïcos, pour se rétablir des fatigues d'un long voyage et se préparer à leur glorieuse expédition. Ce souvenir est conforme d'ailleurs à la circonstance actuelle. Hier encore, l'arbre

de Godefroy a été visité par les Anglais et les Français dans leurs loisirs de Beïcos. La France rencontre toujours en Orient les traces de ses aïeux. Mais, chose remarquable! il était donné à notre époque de voir reparaître, sous l'arbre de Godefroy et toujours pour une cause sainte, les drapeaux anglais et français unis fraternellement. Les bons exemples, quoique anciens, ne sont pas perdus. On ne lira peut-être pas sans intérêt des détails sur cette vieille alliance anglo-française, conclue dans un but de civilisation. Nous avons traduit ces détails, si curieux aujourd'hui, dans le manuscrit de Vulpiani, aux archives du Vatican.

A cette époque de son histoire, la France avait déjà plus vécu qu'aucune grande nation antique; elle était donc arrivée à cet âge où le marasme saisit les nations, où le pays le plus fort se décompose, où Athènes et Rome s'éteignent comme deux phares abandonnés sur deux écueils. Eh bien! si aujourd'hui, six siècles après Louis IX, la France rayonne encore de cette vitalité merveilleuse qui semble défier les orages de l'avenir; si la France est encore à quatorze cents ans la plus jeune des nations du globe, c'est aux sublimes folies des croisades qu'elle le doit évidemment. Roi, peuple et noblesse, tout alla en Orient, et tous retrempèrent leurs corps dans l'atmosphère fortifiante de la mer, et leurs âmes dans les sources vives de la foi. Cette France féodale, que tant de divisions intestines, tant de querelles de donjons, tant de rébellions sourdes avaient minée dans ses vieux fondements, secoua tout à coup son marasme comme l'agonisant qui a foi dans sa force et se lève sur sa couche pour tuer la mort, elle courut se guérir de sa fièvre dissolvante au berceau du monde, dans les climats du soleil, sur les domaines de Dieu; et, dans ce voyage de résurrection, elle infusa dans ses veines tant de sang, elle aspira tant de rayons, de parfums d'enthousiasme, qu'à son retour de Palestine, en repassant devant Athènes et Rome, elle put leur crier :

« Après quatorze siècles, moi, je n'aurai pas une ruine à mes

pieds, pas une ride à mon front, parce que mon Jupiter était Dieu; mon Olympe, le ciel; ma fable, la vérité! »

La flotte française vogua vingt-huit jours, et parut devant Chypre le 21 septembre. L'évêque de Nicosie, le clergé, la population de l'île, se portèrent au-devant de la France et du roi avec l'enthousiasme de ces vieux jours de la chrétienté. Le débarquement se fit au milieu d'un concours immense; l'air retentissait de clameurs joyeuses de tout un peuple, et aussitôt des fêtes splendides, mêlées de cérémonies pieuses et de plaisirs profanes, commencèrent et se prolongèrent jusqu'au temps pascal. Le roi n'y prit aucune part; ayant décidé de passer l'hiver à Chypre, pour attendre une mer et des vents favorables, il se cloîtra dans le palais de l'évêque de Nicosie pour méditer sur sa sainte expédition, veiller sur tant de généreux pèlerins confiés à sa garde, et attendre les bonnes inspirations d'en haut à l'ombre de la solitude et du recueillement.

Pendant cet hivernage, un navire venu du Péloponèse jeta l'ancre à Chypre, et les chevaliers français, accourus sur le môle, virent descendre un jeune et superbe guerrier, qui sollicita tout de suite l'honneur d'être présenté au roi de France. C'était le comte de Salisbury, un haut et puissant seigneur de l'Angleterre catholique; il avait appris la croisade, et venait rejoindre les Français à Chypre, après avoir passé deux mois en Grèce pour y attendre un vent favorable. L'entrevue du jeune seigneur anglais et du roi de France fut touchante et digne des temps antiques. Louis releva le comte, qui venait de poser un genou devant lui, et dit en montrant un crucifix :

« Il n'y a ici d'autre grandeur et d'autre royauté que celle-là pour un chrétien. »

Et il ajouta :

« Soyez le bienvenu, mon frère, et que louange vous soit donnée pour votre sainte ferveur.

— Sire, dit le comte, j'ai eu une grande émotion de voir

que vous m'avez reconnu. Nous ne nous sommes vus qu'une fois.

— Oui, reprit le roi, c'était à Taillebourg; mon épée emporta votre visière, et je vis la figure d'un rude batailleur. Béni soit Dieu qui amène à Chypre un si vaillant croisé, aujourd'hui notre ami!

— J'ai fait un vœu, sire, dit le comte: si les miens et ceux qui me sont chers rentrent en Angleterre, ils feront bâtir, avec l'or de mon épargne, une église dont le clocher semblera monter jusqu'au ciel. Ce clocher sera le symbole matériel de la pensée chrétienne de son fondateur.

— Mon frère, dit le roi, ce vœu est fort beau, il vous en sera gardé bon souvenir par celui qui n'oublie rien.

— Sire, ajouta le comte, je suis indigne d'entrer dans vos conseils; mais je suis si impatient de voir les Sarrasins de près, que vous daignerez peut-être me confier le jour choisi pour le départ?

— Vienne le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, dit le roi, et la flotte voguera vers Alexandrie. De nouveaux croisés m'arrivent de toutes parts; de nouveaux navires de transport s'achèvent ou se ravitaillent dans les chantiers de Chypre, il faut attendre les longs jours et les mers calmes; ainsi, croyez-le bien, la Pentecôte ne nous trouvera pas à Chypre, comte de Salisbury. »

Une clameur immense s'éleva du port et courut sur le pont de tous les navires. La foule qui couvrait les quais s'ouvrit soudainement, comme une vaste voile déchirée par le vent du nord, et on vit le sire de Joinville, marchant tête nue et demandant un libre passage pour une femme vêtue de haillons, descendre, au milieu des acclamations populaires, d'un navire byzantin très-avarié par la mer. Le comte de Salisbury fit par signes une question au sire de Joinville, qui, se penchant vers l'oreille du comte, ne prononça qu'un nom.... A ce nom, le jeune Anglais s'inclina de respect devant la pauvre femme, et, mettant la main sur la garde de son épée, il dit:

« Allons prendre les ordres du roi! »

Cette femme, dont l'extérieur annonçait une condition infime et une grande indigence, était l'impératrice Marie; elle venait de Byzance pour réclamer la protection française au nom de l'empereur Baudouin II. A ce cri de détresse, Guillaume des Barres, le plus vaillant et le plus chevaleresque des guerriers de la croisade, un véritable Ajax chrétien, tira du fourreau sa longue épée si redoutée des Sarrasins, et dit avec feu :

« C'est la France chrétienne qui a fondé le trône de Baudouin en Orient, c'est la France qui doit le soutenir contre les infidèles. »

La foule applaudissait Guillaume, et toutes les épées nues s'agitaient autour de l'impératrice, cette auguste mendiante qui venait héroïquement demander protection au roi de France à travers tant de périls.

Le sire de Joinville conduisit l'impératrice au palais, et lui ayant fait remettre *drap et cendal pour fourrer sa robe,* comme il le dit lui-même, il la présenta le jour même au roi, qui la reçut comme une sœur et s'entretint longtemps avec elle des périls qui menaçaient la chrétienté en Orient. Le poëte Torquato Tasso a célébré en beaux vers l'enthousiasme qui éclata parmi les chevaliers français, lorsque Armide vint au camp demander leur protection; la fable épique devint sous Louis IX une vérité d'histoire; mais l'enchanteresse cette fois était une jeune et belle chrétienne qui, ceinte du cilice et couverte de haillons, excita tous les nobles instincts de la chevalerie au milieu de cette île de Chypre, qui pouvait devenir la Capoue de tant de chrétiens.

Cette ardeur unanime fut bientôt satisfaite, à l'annonce du prochain départ résolu dans les conseils du roi. Les vaisseaux impatients reçurent ordre de se tenir prêts à mettre à la voile au premier signal.

Quelques jours avant la Pentecôte, le roi monta à bord d'un nouveau vaisseau amiral qui se nommait *la Monnaie.* Il avait auprès de lui Guillaume de Salisbury, dit *Longue-Épée,* qui comman-

dait deux cents chevaliers d'Angleterre; Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe; Thibault de Montléard, grand-maître des arbalétriers de France; le sire de Joinville, Baudouin de Reims et un moine de Palestine, vieillard auguste, qui avait quitté son couvent pour venir saluer le roi de France. Ce vieillard portait un nom illustre dans les guerres de Philippe Auguste et de Saladin. Il le dissimulait sous la bure du cloître. Le roi, plein de respect pour son âge et son expérience, l'avait admis dans ses conseils intimes. Louis nomma Pierre Montfort porte-étendard, et lui confia l'oriflamme après avoir reçu son serment, suivant la vieille loi.

La flotte partit un vendredi. « Toute la mer, dit Joinville, tant qu'on pouvait voir à l'œil, était couverte de voiles de vaisseaux, qui furent nombrés à dix-huit cents, tant grands que petits. » Deux chevaliers n'avaient pas répondu au dernier appel, Bourbon l'Archambault et Guillaume des Barres, après le roi, la plus fameuse épée de ce temps. Ils étaient morts à Chypre quelques jours avant l'heure fixée pour le départ. Le roi ordonna que leurs écus, où brillaient des pièces honorables, fussent cloués à la proue de son vaisseau. Bourbon l'Archambault portait *d'or au lion de gueules à l'orle de huit coquilles d'azur*, et avec lui s'éteignit la première maison de Bourbon; Guillaume des Barres portait *d'azur au chevron d'or, accompagné de trois coquilles de même*: deux des plus nobles blasons, deux des plus nobles histoires résumées en quelques lignes, et que l'île de Chypre a gardés longtemps sur deux tombeaux français.

Ainsi, des trois monuments légendaires qui subsistent à Constantinople, le premier est contesté dans son origine; on nie Héro et Léandre; le second a fait surgir des controverses sur la vieillesse et les malheurs de Bélisaire; le troisième, celui de la religion, a traversé les siècles avec le nom de Godefroy, et tout le monde croit que les croisés français et anglais se sont reposés à son ombre. Les amants ne visitent pas la tour de Léandre; les vieux généraux ne regardent pas la tour de Bélisaire; mais les fils des soldats de

Godefroy et des soldats de Salisbury viennent encore de saluer en passant l'arbre des croisades; et cela leur portera bonheur. Les ombres de nos anciens martyrs de l'Orient accompagnent la France et l'Angleterre à la nouvelle croisade de la civilisation.

---

## COMMERCE DE CONSTANTINOPLE ET DE LA MER NOIRE.

Aux grandes époques, il y a toujours des prophètes de malheur qui, trop satisfaits d'un présent heureux, se dédommagent d'une félicité intolérable en signalant un point noir à l'horizon. Ce point noir n'est pas une métaphore; on le voit se détacher sur un horizon limpide au cap de Bonne-Espérance. Il s'agrandit, se fait nuage, puis il envahit la voûte du ciel; un éclair brille, c'est l'ouragan.

Les pessimistes actuels du point noir disent : « Oui, cette alliance anglo-française est fort belle aujourd'hui, mais... »

Le *mais* est le point noir; il est gros de tempêtes. Ce *mais* remonte à Pitt et Cobourg; ce *mais* est synonyme de *perfide Albion.* Les pessimistes n'ont pas fait un pas depuis soixante ans; lorsqu'ils développent leur *mais*, ils soutiennent que l'Angleterre a des *vues* secrètes; qu'elle ne fait pas la guerre par sentiment; que l'esprit des conquêtes la domine toujours, et que la paix venue, elle demandera la plus large part du gâteau, en répondant : *Quia nominor leo.*

Ces prophètes ne tiennent aucun compte du travail civilisateur d'un demi-siècle; ces Épiménides se réveillent, et croient que la carte du monde actuel est encore celle de Théodose; que Christophe Colomb n'a pas encore obtenu son vaisseau; que Vasco de Gama n'a pas doublé le cap de Bonne-Espérance; qu'il y a tou-

jours des Colonnes d'Hercule, avec leur *nec plus ultra*, et que l'Atlantique est gardée par le géant Adamastor.

Oui, si la carte du monde était dans les conditions de cet antique devis, les prophètes pessimistes auraient raison. Les Anglais, après une victoire payée du plus pur de leur sang, songeraient sans doute à découper à leur profit un lambeau de cette carte théodosienne; peut-être demanderaient-ils comme indemnité la grande Candie, ou Sinope, le Gibraltar de l'Euxin, ou les greniers de la Chersonèse; mais dans l'état actuel des choses, les Anglais ont sur le chantier un travail de commerce et de colonisation qui agite les deux tiers du globe; ils ont l'Inde à labourer; ils ont l'Australie, planète en friche; l'Australie qui leur appartient comme légitime conquête de l'illustre capitaine Cook, et qui est un monde anglais créé par le génie de Londres. Les contemporains actuels de Pitt et Cobourg ne se doutent pas de cette création prodigieuse qu'on appelle l'avenir australien; eh! bonnes gens, que voulez-vous que l'Angleterre fasse d'une vague ou d'un rocher de la mer Noire? Elle a les cent ports de l'Australie; elle a un continent vierge à exploiter; elle a les mines d'or de Melbourne et d'Adélaïde; elle a les montagnes Bleues, qui sont les écrins de tous les minéraux et les réservoirs des plus beaux fleuves; elle a des jachères grandes comme la France et l'Autriche, sous le plus doux ciel du monde; elle fait à sa planète océanique une ceinture de villes, depuis la baie de Storm jusqu'au Van-Diémen, et depuis le cap Sandy jusqu'à la terre d'Endraht. Le Gange est à elle; le royaume des Cinq-Fleuves est à elle, ce riche Penjab qui va trafiquer avec la Chine ouverte sa voisine; elle a Calcutta, ce Londres du soleil; elle a l'île du Prince de Galles, ce délicieux Poulo-Pinang, la fleur du monde, l'Éden de l'océan Indien; elle a Ceylan, avec sa ceinture de corail et de perles; elle a le Coromandel et le Malabar, ces deux rayons détachés du soleil pour décorer le Bengale; elle a les dix étages de cette Babel de la nature qu'on appelle l'Himalaya, elle a tout enfin, tout ce qui a été riche, tout ce qui l'est, tout ce qui le sera

dans un avenir de quelques jours, et vous voulez qu'elle convoite un pouce de rocher dans la mer Noire! Si elle a pris les armes aujourd'hui, c'est pour donner une leçon à celui qui l'interrompait dans son travail pacifique, comme un ouvrier laborieux qui repousse un tracassier perturbateur dans son chantier; c'est pour défendre la faiblesse contre la force, et la sainteté du droit des gens contre la violation. Le perturbateur repoussé, l'Angleterre va se mettre au travail et continuer l'œuvre universelle de la civilisation. Aujourd'hui, l'Angleterre a tout à perdre avec la guerre; elle a tout à gagner avec la paix. Son intérêt même est la plus sûre garantie de l'avenir.

Quant à la France, elle a son œuvre à faire aussi; son Australie, c'est l'Afrique; *Africa dives*, Afrique féconde. Voilà une conquête! voilà une nouvelle France, destinée à rajeunir sa mère. Nous sommes au début de cette immense colonisation, qui appelle la charrue après l'épée. D'un côté le vaste Sénégal, de l'autre l'Algérie; les grands fleuves et la mer. Partout des jardins vierges, des sillons neufs, des plaines fécondes, qui n'attendent que les germes pour donner des moissons; qui attendent peu pour donner tout. Un jour les colons africains de l'Algérie se rencontreront avec les colons du Sénégal sur des rives inconnues, où les pas de l'homme n'ont jamais été imprimés; ils continueront ces merveilleuses conquêtes sous des zones habitées par les bêtes fauves depuis Adam; ils rendront à l'homme ces admirables domaines usurpés par les animaux, et, d'étape en étape, ils arriveront aux huttes d'Adhel, à la baie d'Agoa, et achèveront leur travail dans cette troisième France africaine qu'on appelle Madagascar. Nous sommes loin du temps où la France livrait des batailles sanglantes pour conquérir *trois pouces de neige au Canada.*

Oui, il y a beaucoup à gagner dans la guerre présente; mais l'Angleterre et la France retireront leurs mains puissantes de la table du festin. S'il y a des indemnités, elles reviennent de droit à la Turquie seule. Les pertes que ce pays a subies sont immenses,

et le trésor des fils d'Osman est épuisé. Quand le jour du règlement sera venu, toute la part du bénéfice est due à Constantinople. Il faut qu'elle regagne par le commerce tout ce qu'elle a perdu par la guerre; il faut que cet empire redevienne ce qu'il était aux jours des splendeurs et des générosités de Soliman le Magnifique. La France et l'Angleterre se sont élevées si haut qu'elles n'ont rien à regretter dans leur passé. La Turquie, toujours si grande par l'héroïsme de ses fils, est descendue et n'est plus au niveau de ses prospérités anciennes; le moment est venu de la faire remonter au rang de ces nations qui ont crédit ouvert sur tous les marchés du globe.

Comment se règleront ces indemnités? l'avenir, et un avenir très-prochain, va nous l'apprendre; elles seront larges et légitimes, puisque l'Angleterre et la France les détermineront. Nous pouvons dès à présent les pressentir par conjectures. Une large part sera faite indubitablement à Constantinople du côté des greniers de la Chersonèse; ce sera déjà la plus féconde page de son grand-livre de commerce. Ensuite elle puisera dans les traités nouveaux une force vitale si grande, que toutes ses possessions de la mer Noire centupleront leurs produits; que Trébizonde et Sinope lui créeront des débouchés plus lucratifs que jamais en Asie; que les provinces danubiennes, rassurées enfin contre des éventualités alarmantes, atteindront un degré de prospérité inouïe. Nous avons déjà ouvert un vaste champ aux conjectures sur l'avenir commercial et industriel de Varna, cette capitale du bas Danube, cette ville qui, par sa position, est destinée à diminuer si considérablement l'importance d'Odessa, trop éloignée de Constantinople. Après le travail de l'hypothèse et de l'imagination, nous présenterons Varna sous un point de vue plus positif.

Avant le siége de 1828, la langue grecque était peu connue à Varna. L'usage de la langue turque était général, et c'est dans cette langue que les prêtres expliquaient aux fidèles l'Évangile et les recevaient à confesse. Les Grecs de Varna étaient assimilés

aux Bulgares, et quoiqu'ils ne fussent pas forcés d'apprendre le turc, ils l'apprenaient néanmoins dans les relations journalières qu'ils avaient avec les Turcs ; ceux-ci tenaient la population de Varna soumise à la plus grande rigueur et lui défendaient toute communication avec les étrangers venant dans cette ville pour des affaires commerciales. Les habitants vivaient ainsi sous la plus stricte surveillance, à tel point qu'il leur était même défendu d'avoir des fenêtres du côté de la rue dans leurs maisons en bois. Le jour y pénétrait par des trous, qui donnaient à ces maisons l'aspect d'autant de colombiers. Mais il faut reconnaître qu'on doit attribuer cette dernière mesure de sécurité à la jalousie des Varniotes. La fondation d'écoles où on enseigne le grec a rendu commun l'usage de cette langue.

C'est surtout depuis que le gouvernement turc a accordé aux Bulgares la permission de faire exporter directement pour l'étranger leurs céréales, et depuis les bateaux à vapeur du *Lloyd* autrichien de la ligne du Danube, que cette ville fait des progrès immenses sous tous les rapports. Depuis lors, plusieurs maisons de Constantinople y envoyèrent des commis.

Les paysans bulgares tirent un grand profit des marchandises mises en vente à Varna et à Balitchika. Ils y vendent aussi du beurre d'excellente qualité; ils le transportent dans des petits vases de terre cuite, cachés dans le blé qu'ils transportent sur leurs carabas ou chariots. Le prix moyen d'un kilo de blé *tendre*, comme on l'appelle dans le commerce, est de quarante-huit à cinquante-quatre piastres du Grand-Seigneur. Un kilo de Varna est égal à quatre kilos de Constantinople. En 1847, on a chargé à Varna pour la somme prodigieuse de dix millions de francs. Ce résultat constate de la manière la plus éclatante le développement que peut acquérir un jour le port de cette ville.

Le port, ou pour mieux dire la rade de Varna n'est pas abritée des vents d'est et de sud-est. Par conséquent, lorsque ces vents soufflent, les navires qui s'y trouvent courent grand risque d'être

jetés sur la terre ferme. Le 17 octobre 1849, éclata une terrible tempête qui dura trois jours. Quatre navires en lest, dont deux ottomans, un grec et un sarde, furent jetés à la côte sablonneuse par la furie du vent sud-est, sans que les habitants eussent pu leur donner le moindre secours. Les équipages purent seulement se sauver à la nage et en sautant sur les navires voisins; un seul homme y périt, en perdant l'équilibre dans ce saut périlleux.

La rade de Varna est cependant à l'abri des vents du nord et du nord-ouest, les plus violents qui soufflent dans la mer Noire. Cette rade est très-sûre pendant l'été; ses ports sont escarpés au nord et au sud, et ils forment les deux caps de Sougalink et de Galata. La distance de ces deux caps, du port de Varna à l'autre, est de quatre milles et demi. Les plus gros navires peuvent y mouiller à huit à quinze brasses de profondeur; le fond est formé de sable et de terre durcie. L'endroit où on peut jeter l'ancre avec le plus de sûreté est à l'est, vers la pointe du cap Galata. Tous ces avantages font considérer la rade ou le port de Varna comme le meilleur de la côte occidentale de la mer Noire.

Ainsi, nous le répétons, en réunissant le port avec le lac de Dewna, en creusant le lit du Derse, on fera de Varna le port le plus abrité et le plus important de la mer Noire.

On peut avoir une idée du mouvement qui se fait dans ce port par la statistisque suivante des bâtiments marchands, sous différents pavillons, qui y arrivèrent pendant les années 1849, 1850 et 1851, années qui ont été très-malheureuses pour tout le commerce dans presque toute l'Europe.

En 1849, trois cent quarante-sept bâtiments, dont deux cents ottomans, cinquante-un russes, quarante-sept helléniques, trente valaques; en 1851, le chiffre s'élève à quatre cent trente, et descend à deux cent soixante-douze, dont cent vingt ottomans.

Dans cette statistique, nous ne faisons pas mention des bateaux à vapeur du *Lloyd* de Trieste, qui s'arrêtent à Varna, dans leur

voyage de Constantinople par Galatz, et *vice versa*, deux fois par semaine.

A cette statistique du mouvement maritime de Varna, il faudra ajouter les bateaux à vapeur de la société ottomane de Constantinople, qui, dans le courant de 1851, a eu l'heureuse idée d'établir une ligne de communication entre la capitale et Varna, une fois par semaine, le vendredi, en touchant à Burgas, où les bateaux à vapeur du *Lloyd* de Trieste vont tous les quinze jours.

La plupart des bâtiments marchands qui arrivent à Varna n'ont que leur lest, et le nombre de ceux qui y mouillent de relâche n'est pas considérable. Le commerce d'exportation consiste en blé (la plus grande partie de l'espèce appelée *tendre*), en orge, peaux, suifs, beurre, fromages, laines, volailles et œufs. Ces deux derniers articles sont envoyés exclusivement à Constantinople : on porte à deux cent mille le chiffre des poules, et à cinquante millions celui des œufs. Parmi les objets d'exportation, il faut ajouter le bois à brûler, que les navires vont charger dans la rade de Foundoukli, à trois lieues de Varna, au sud du cap Galata. Ils s'y rendent pendant l'été seulement, depuis le mois de juin jusqu'au milieu du mois d'août, lorsque la mer est assez calme, vu qu'ils sont forcés de jeter l'ancre à quatre ou cinq milles loin du rivage, à cause des bas-fonds.

Se trouvant ainsi en grand danger, exposés comme ils le sont aux vents du nord, plusieurs fois il leur est arrivé de partir à moitié chargés et de venir s'abriter à Varna ou à Messembrie (*Mesembria*). C'est par ce motif que la plupart des bâtiments qui, presque tous sous pavillon hellénique, partent de Varna pour se rendre à Foundoukli afin de charger du bois à brûler, réclament du consulat leurs papiers pour être à même de faire voile vers Odessa ou Constantinople, suivant le lieu de leur destination, dans le cas où le vent du nord les obligerait de lever l'ancre et de quitter leur dangereux mouillage. C'est à ce rivage

de Foundoukli, entre les villes de Varna et de Messembrie, que va se jeter ce torrent appelé par les Turcs Kamzick, et qui a sa source aux Balkans, l'Hémus des anciens. On le passe en bac; mais en hiver et au printemps la crue des eaux est si grande, qu'il faut rester sur les bords quelques jours avant de pouvoir le traverser, quoique la distance d'une rive à l'autre ne soit que d'une trentaine de pas. L'absence d'un pont se fait grandement sentir.

Kamzick est l'ancienne rivière de *Panis,* dont il est question dans les auteurs byzantins, comme formant, dans les derniers temps, la frontière de l'empire grec, parce que, suivant M. Hammer (*Hist. de l'Emp. Ottom.,* t. II), il n'existe aucune autre rivière navigable qui sépare les villes de Varna et de Messembrie, et non, comme l'écrit M. Hammer, celles de Mesembria et d'Emineh, appelée ainsi du mont Hémus, par les Grecs et par les géographes.

D'après les renseignements que nous avons pu recueillir des personnes les mieux informées, nous pouvons assurer que la valeur de toutes les marchandises exportées de Varna par mer pendant l'année 1847, qui fut si favorable au commerce de cette place, a été de plus de quinze millions de francs, dont les deux tiers ont été employés pour l'achat de blé et d'orge.

Le commerce d'importation n'est pas non plus sans importance. Il consiste en amandes, caroubes, raisins secs et figues de Smyrne, riz, olives, huiles, café, sucre, poivre et autres épiceries, sel, savon, coton filé, toiles d'Amérique, draps, fer en grande quantité, importé de la Russie et de l'Angleterre, fer-blanc, articles de quincaillerie, et spiritueux pour le somme énorme de un million huit cent mille francs, sans compter ceux qui se fabriquent à Varna. L'importation du café approche des spiritueux. On a évalué à huit millions de francs la valeur totale de tous les produits importés à Varna en 1847.

Il est donc bien clair que le commerce d'exportation et d'importation à Varna était trop important pour ne pas attirer l'at-

tention de ceux qui s'occupent de la prospérité de la Bulgarie, dont Varna est la capitale maritime, comme Roustchouk en est la capitale danubienne. La distance entre ces deux villes n'est que de trente-six heures, et elles n'en formeront qu'une seule si on réalise le projet de les joindre par un chemin de fer.

Il ne sera pas inutile de répéter ici que la navigation du Danube étant interrompue depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, l'industrie générale cesserait, par l'établissement de ce chemin de fer, de perdre cinq mois de l'année au grand détriment non-seulement de la Bulgarie, mais de tous les pays de l'Europe centrale, ainsi que de toutes les autres parties de l'empire ottoman, parce que les opérations commerciales se font au port de Varna en hiver comme en été.

Cette grande importance du port de Varna fixa l'attention de l'étranger; la société du *Lloyd* de Trieste y établit une agence pour les bateaux à vapeur destinés à parcourir la ligne danubienne. L'Autriche, la France, la Grèce, l'Angleterre, la Sardaigne, la Russie et la Belgique, y entretiennent des agents de commerce.

Avant l'arrivée à Varna des négociants étrangers et des consuls, le séjour de cette ville était très-peu coûteux : on achetait trois œufs pour un para, et une poule pour vingt paras. Aujourd'hui, un œuf coûte cinq paras (9 centimes 1/2), et une poule, deux piastres (50 centimes). Avant cette époque, les habitants de Varna ne connaissaient pas la culture des jardins potagers; ils ne savaient pas que la chicorée, les asperges et les fraises, que la nature offre en abondance dans leurs champs, fournissent d'excellents aliments. Maintenant ils les recueillent et les vendent eux-mêmes très-cher. On trouve aujourd'hui à Varna tout ce qui est nécessaire pour une vie européenne.

Dans les maisons occupées par les étrangers et les Varniotes aisés, on se sert maintenant de poêles en fonte ou en faïence. L'hiver est ordinairement très-rigoureux; celui de 1850 fut ex-

trêmement froid : pendant cinq jours, depuis le 21 jusqu'au 25 janvier, le thermomètre de Réaumur marqua 21 degrés au-dessous de zéro; mais ce fut un froid extraordinaire, qui n'avait pas été senti par les plus vieux habitants du pays. La température ordinaire est de 15 degrés Réaumur au-dessous de zéro en hiver, et de 25 au-dessus en été. La neige tombe en abondance, mais elle se fond bientôt, et il y a des hivers, comme celui de 1851, doux et sans neige.

Ainsi que dans toutes les autres villes de la Turquie, les rues de Varna sont étroites, tortueuses, irrégulières et sales; la plupart ne sont pas pavées, et par conséquent très-difficiles à traverser pendant l'hiver. On court le risque de s'enfoncer dans la boue qui monte à mi-jambe.

Le climat est très-salubre, les eaux à boire sont d'une excellente qualité, et elles coulent en abondance aux fontaines, dont sont pourvus les quartiers des Turcs, des Grecs et des Arméniens.

Le quartier habité par les Turcs est le seul qui soit malsain, étant exposé aux miasmes qui s'échappent des lieux marécageux où passe ce filet d'eau qu'on appelle Derse. A part les fièvres intermittentes et quelques cas de péripneumonie et de pleurésie en hiver, on peut dire qu'à Varna il y a peu de maladies. Le choléra-morbus a visité cette ville en 1848, mais le nombre des malades fut très-borné.

Les Varniotes parviennent à un âge assez avancé, quoiqu'ils ignorent les règles de l'hygiène et que leur nourriture ne soit pas trop saine. En général, ils ne se nourrissent que de *pastruma*, c'est-à-dire de viande dessalée et séchée au soleil, de bœuf ou de buffle, ainsi que des *sutjukia* (saucisses) faites avec la même viande, de choux pourris dans les caves et de haricots. Le pastruma et les sutjukia se préparent vers la fin du mois de septembre, époque à laquelle chaque famille, suivant un ancien usage, tue devant la porte de la maison ou dans la cour le plus vieux de ses buffles, qui lui a fourni toute l'année son lait en

abondance, avec lequel elle confectionne le *giaourt* (lait aigri et caillé), qui est supérieur en qualité à celui qu'on obtient avec le lait de brebis.

Ce qui a lieu en petit dans les familles varniotes se pratique en grand dans le commerce. Chaque année, de la moitié d'août jusqu'à la fin de septembre, on tue dans l'abattoir six à huit mille bœufs et vaches. On choisit les plus vieux et les plus épuisés par le travail. Ce bétail est employé à préparer le pastruma; avec la graisse on confectionne des chandelles, dont une partie est envoyée à Constantinople, où elles sont recherchées. On les reconnaît à la couleur rouge d'un de leurs bouts. On expédie aussi à Constantinople les langues séchées à la fumée, ainsi que les cuirs, auxquels on laisse attachées les cornes. Les cuirs sont séchés en plein air.

C'est aussi dans le mois de septembre que tout le monde fait ses provisions d'hiver en bois à brûler, en charbon et en légumes, car pendant le long hiver, qui est de cinq mois dans ces contrées de la mer Noire, les jardins potagers sont couverts de neige, et les paysans ne transportent en ville ni bois à brûler, ni charbon, si ce n'est à des prix élevés. Les légumes dont on fait provision sont les suivants : poireaux, persil, céleri, panais, carottes, betteraves et navets. On enfonce les racines dans les parties de la cour destinées au jardinage. Les choux ordinaires et les choux pommés se conservent et se suspendent avec des ficelles tendues dans la cave, ou dans de petits barils remplis d'eau salée. Les choux conservés dans la cave fleurissent et sont meilleurs au goût. Les choux-fleurs, les cornichons, les poireaux, les mélongènes ou aubergines, les choux-navets et les petits oignons se conservent dans le vinaigre.

C'est aussi dans le mois de septembre qu'on trouve chez les bouchers de la viande de bœuf; elle est bien rare dans les autres mois de l'année, pendant lesquels on n'achète que de la viande de mouton ou d'agneau, qui est d'une très-bonne qualité. La viande

de porc frais ne se trouve que dans les derniers jours de carnaval.

Le marché aux herbes est bien fourni en herbes potagères et en légumes depuis le mois de mai jusqu'à la mi-septembre, et le marché au poisson s'ouvre depuis le mois d'avril jusqu'aux premiers jours d'octobre. C'est alors qu'on pêche, sur les côtes maritimes de Varna jusqu'à Balzick, du turbot en grande quantité ; les muges, les soles, les merluches et les goujons sont plus rares ; en fait de coquillages, on n'y trouve que des hérissons de mer, et c'est de Constantinople qu'on fait venir les huîtres ; mais la pêche, à Varna, ne se fait pas d'une manière suivie ; elle n'est qu'un passe-temps.

Le gibier des environs de Varna consiste en chevreuils, lièvres, canards, oies, dindons, merles sauvages ; les bécasses et les perdrix sont en très-petit nombre, et les cailles sont encore plus rares.

Les environs de Varna sont très-pittoresques ; les coteaux qui bordent le chemin conduisant à Balzick sont couverts de vignobles qui fournissent des vins excellents, mais qui ne peuvent se conserver longtemps. Vers le mois de juillet, ils commencent à s'aigrir, parce que les Varniotes ne savent ni les fabriquer, ni les conserver, quoiqu'ils soient de grands buveurs. Le plus pauvre habitant est propriétaire d'un vignoble, où il cultive des cerisiers, des coignassiers, des poiriers, des pruniers, des pêchers, des grenadiers, des noisetiers et des noyers. Les mûriers blanc et noir y croissent aussi, mais leurs fruits ne sont pas de bonne qualité. Dans les vignobles où il y a une source d'eau, on en profite pour faire d'une partie du vignoble un jardin potager. On y cultive les melons d'eau vert foncé, les melons ordinaires, les melons géants ou aubergines, les courges, les concombres, les pois ronds, les fèves, les haricots, les petits pois, l'oignon, l'ail, le romarin, la marjolaine, le persil, le céleri, les carottes, les épinards, les artichauts, la poirée, les tomates, la laitue,

la chicorée, les radis, les betteraves, les raves, le pourpier. Autour de ces plantes légumineuses, il n'est pas rare de voir des rosiers et des giroflées.

Sur les boulevards de la forteresse et dans les champs autour de la ville croissent en abondance les camomilles, les pavots, la guimauve et la violette des champs. Les chardons couvrent à eux seuls les espaces jadis cultivés.

Dans les maisons de la ville qui possèdent un petit jardin (*haxé*), on cultive toutes les fleurs qui sont connues en Europe, surtout la rose, la giroflée, les lilas. Les saules et les tilleuls n'y sont pas rares, et on trouve même ces arbres en pleine campagne. La végétation commence en avril et finit en septembre. Pendant ce temps, le séjour de Varna est très-agréable, d'autant plus que la mer étant toujours belle dans cette saison, on peut aller à Constantinople en quatorze heures avec des bâtiments à voiles, et en bien moins de temps encore avec des vapeurs. Aussi, dans l'avenir de Varna, les industriels aisés prendront souvent pour but de promenade Constantinople, cette ville reine, *tin vasilida*, comme l'appelaient déjà les Byzantins.

Candie et Gallipoli lutteront avantageusement par leurs récoltes oléagineuses avec les produits de la rivière de Gênes, puisque la vapeur tend chaque jour à rapprocher les distances, et qu'ainsi l'Archipel sera bientôt aussi rapproché du grand marché de Marseille que San-Remo, et Albenga, ou les autres petits ports liguriens. Enfin Chypre étendra son commerce dans des proportions extraordinaires, grâce à la ligne de paquebots marseillais qui s'établissent et qui sont destinés à faire relâche dans cette île. Déjà les marchés anglais, si favorables à la Turquie depuis le commencement de la guerre, nouent des rapports plus intimes avec l'île de Chypre. Ses immenses récoltes d'orge seront absorbées par l'Angleterre; ses vins tendent vers une hausse continue et seront toujours recherchés malgré leurs prix; ses soies de qualité supérieure sont accaparées d'avance par les usines de

Manchester et de Dublin. Et si la guerre a donné un nouvel essor au commerce général de la Turquie, quelle sera l'importance de ce commerce, quand la paix lui donnera une impulsion nouvelle, et que Constantinople aura conquis toutes les sympathies de l'Occident et même des Russes ; car, nous ne craignons pas de l'affirmer, cette guerre est la guerre d'une individualité orgueilleuse, mais elle n'est pas dans le sentiment du peuple moscovite. Une fois la politique changée dans les hauts sommets, les Russes redeviendront les amis de l'Europe ; en ce moment, ils s'acquittent de leur devoir avec un héroïsme, un dévouement, une abnégation dignes d'une cause meilleure ; ils se battent comme s'ils avaient raison. Vienne la paix, et dans dix ans toutes les fautes de l'orgueil seront oubliées ; ce que nous souffrons aujourd'hui deviendra chose antique, et on verra des boyards bâtir des maisons de plaisance sur les rives du Bosphore, entre une mosquée et un cottage anglais.

Dans ce rapide tableau des ressources actuelles et futures du commerce de Constantinople et de la mer Noire, nous nous garderons bien d'oublier le plus précieux des filons, puisque nos devanciers ne s'en occupent point. Leur silence s'accorde d'ailleurs avec l'ancienne incurie orientale, incurie fort excusable d'ailleurs, si on songe à toutes les tracasseries extérieures, suscitées sans relâche contre l'empire ottoman. Un pays qui éprouve de continuelles inquiétudes sur son existence ressemble à un locataire menacé à toute heure d'expropriation. A force de répéter aux Turcs cette parole menaçante : *Vous campez en Europe*, les Turcs regardent toujours nonchalamment couler l'eau du Bosphore, s'attendant toujours à le traverser, pour aller planter leurs tentes derrière Scutari. Quand ils ne craindront plus l'huissier moscovite, ils redeviendront actifs comme sous Soliman.

Dans l'archipel des îles des Princes, oasis de la Propontide, il y a des trésors enfouis, et qui n'attendent que des mains. Si les raisons données plus haut n'étaient pas concluantes, on ne sau-

rait expliquer un pareil abandon. L'île charmante de Prinkipo abonde en mines de cuivre et de fer, et la spéculation particulière n'a pas même l'air de s'en douter. Et pourtant le travail d'exploitation est plus facile dans cette localité qu'en aucun autre lieu du monde. Le pays est délicieux ; les eaux vives y abondent ; la plus riche végétation ombrage ou pare la terre. L'archipel des îles des Princes ressemble aux plus beaux sites insulaires de l'océan Indien ; et il est à nos portes ! Aussi est-il très-oublié. On connaît beaucoup mieux les archipels des Marquises ou de la Société. Toutes les mines sont des mines d'or. Les îles des Princes sont des Californies en miniature ; il ne faut pas doubler le cap de Horn, ou traverser l'isthme de Panama pour atteindre ces mines ; elles sont le Saint-Cloud de Constantinople ; elles sont les bastions avancés et flottants du château des Sept-Tours ; elles sont les joyaux que Sainte-Sophie semble avoir jetés à la mer, dans la dernière nuit de Constantin Dragozès. Il est temps d'ouvrir ces écrins immenses, et de changer en or le cuivre et le fer. C'est le meilleur de tous les commerces, mais il demande le travail, et le travail est le fils naturel de la paix.

---

**VARIATIONS DES NOMS.**

Les peuples, depuis la destruction de la ville d'Hénoch, ont pris l'habitude étrange de corrompre, de dénaturer, de changer même les noms primitifs des villes. A la longue, les lèvres de l'homme rongent tout ce qu'elles touchent, comme les flots de la mer.

Une ville est fondée avec un nom euphonique; aussitôt les lèvres se mettent à ronger ce nom; le travail s'opère lentement, il est vrai, mais il s'accomplit toujours; chaque part de siècle lui enlève une lettre, lui en ajoute une autre, transforme une syllabe, bouleverse l'étymologie, et quand l'appellation originelle est devenue méconnaissable, alors elle subsiste éternellement, et celle-là ne change jamais.

Constantinopolis était certes un bien beau nom; la conquête est venue, le nom a été bouleversé. On a dit Stinpolis, puis Stimbolis, puis Stinboul, enfin Stamboul.

C'est le cas de citer le quatrain sur les étymologies :

> *Alfana* vient d'*equus*, sans doute;
> Mais il faut avouer aussi
> Qu'en venant de là jusqu'ici
> Il a bien changé sur la route.

Encore on peut, à la rigueur, admettre que le peuple conquérant a le droit de détruire le nom du pays conquis, et d'approprier ce nom à ses habitudes de langage; mais la métamorphose ne se fait pas toujours avec cette excuse.

Les Français n'avaient pas le droit de changer en Londres, mot sourd et creux, l'euphonique *London*, sous prétexte de le franciser. Où est la nécessité de franciser un nom étranger? Les Anglais ont eu le bon esprit de conserver, dans presque tous les

noms d'hommes et de villes, les belles désinences des langues antiques. Les Latins ont conservé aux villes grecques les noms donnés par les Grecs. Ils appelaient Rhodes, *Rhodon* et Naples *Neapolis* ou *Parthenope*. Nous, de *Lutetia* nous sommes descendus à Paris; de *Massilia* à Marseille; de *Lugdunum* à Lyon (mot à deux sens); de *Burdigala* à Bordeaux; de *Forum Julii* à Fréjus; d'*Augustodunum* à Autun; d'*Avenio* à Avignon; d'*Aquæ Sextiæ* à Aix; de *Segoregium* à Arles; de *Divio* à Dijon. Arrêtons-nous, nous irions trop loin.

Les Grecs, ces maîtres en euphonie, ces ennemis des lettres creuses, des syllabes sourdes, des désinences aigres, les Grecs avaient donné des noms charmants aux îles de l'archipel Ionien; ceux-là savaient composer une langue. Le pilote qui désignait sur la trirème ces îles aux passagers ravissait l'oreille à chaque nom; on aurait dit qu'il chantait un hymne; et rien n'est plus mélodieux encore que le dénombrement des îles de l'Archipel, fait dans la divine langue de Virgile. Après Homère et Virgile, nous n'avons pas été heureux dans le choix de nos appellations géographiques; puis les Turcs sont venus et ont renchéri sur nous, car ils n'ont pas laissé une syllabe grecque ou latine à ces pauvres filles de l'Archipel. Cela nous rappelle la colère de ce pacha des *Orientales*, qui, passant devant le Pirée, s'écrie :

Et nous te reprendrons, ville aux dômes d'azur,
Belle Sétiniah! qu'en leur langage impur
Les barbares nomment Athènes!

Il paraît aussi que les noms que les barbares ont donnés aux îles de l'Archipel n'ont pas été du goût des conquérants turcs, car ils ont fait pour toutes ce qu'ils ont fait pour Athènes. Malheureusement, les nouveaux noms ne valent pas *Sétiniah*, qui est charmant. Voici la plupart de ces variations : Agio Strati, Bozbaba (le Père de la glace). — Ainos, Aïnos. — Amorgo, Yamourghi. —

Anaphos, Anasias-Adassi. — Andros, Andria. — Antipaxos, Antoubakscha. — Capo-Gallo, Portokerli-Adassi. — Caprero, Boihouzadassi (l'île de la Corne). — Caso, Tscholeanlik (le territoire des Pâtres). — Cerigo (Cythère), Eschoka-Adassi. — Cerigosto (Aigillia), Sigilié. — Cervi, Pascha-Adassi. — Khaské (Chalki), Herké. — Khero, Odounludjé (l'abondante en bois). — Khinara, ardischdjik-Chios, Sakiz. — Clistène, Meïs. — Cosinissa, Yassidjé. — Chypre, Kibris. — Gaitenorisi (Patrocleia), Himeran (les Anes). — Délos (grande et petite), Ssighirdjikler (les deux petits). Heraklia, Kilaniada (île sur laquelle croît le henna). — Hydra, Djamlidja (île de verre), Hyethusa, Korschid. — Ikaria, Ahi Keria. — Imbros, Imrouz. — Ipsara. — Kalymne, Ghelmez. — Kephalonia (Céphalonie), Kéfalonia. — Kalouri, Sulamis, Harem-Adassi. — Korfou, Korfouz. — Kourzolari, Kousch-Adalar. — Lantha (Lebynthos), Kotscha-Papas (le vieux Moine). — Lemnos, Ismeli. — Leria (Leros, Lero), Ileros. — Maki, Kara-Doghan-Baba. — Macronisi (Hélène), Beberdjick. — Mitylène, Mïdülü. — Mycènes, Mokené. — Naxos, Nakhscha. — Négrépont (Eubée), Egripos. — Nio, Ania. — Nisari (Nisyros), Indjirli (l'abondante en figues). — Nisyra, Ouzoun-Adassi (l'île longue). — Paros, Bara. — Pathmos, Batnos. — Paxo (Paxos), Paskcho. — Pharmatusa, Fornaz. — Pinthenesia, Piadé-Adassi (l'île des Piétons). — Comme on le voit, les nouveaux parrains ne valent pas les anciens. Il est très-difficile d'inventer des noms, et de leur donner un relief, une musique, un charme, une physionomie. Il ne s'agit pas de prendre au hasard plusieurs consonnes et une ou deux voyelles, et de composer un mot sourd et muet comme nous en avons tant, nous, comme : Dreux, Rueil, Vanves, Aix, Metz, Le Pecq, Reims, Brest, Dieppe, Creil, Caen, Rouen, Maubeuge, Loches, Briey, Gien et cent autres de même genre. Baptiser ainsi au hasard, c'est croire que le sens de l'ouïe ne se perfectionne pas, c'est prouver qu'il n'existait pas autour des fonts baptismaux de tant de villes. Hélas! il est bien dur d'être

obligé, par la géographie et la grammaire, à prononcer tant de mots barbares, surtout depuis la venue de Méhul, de Rossini et d'Auber.

Quant aux peuples trop enfoncés dans le Nord, ils ont créé des mots et des noms tellement allongés et enchevêtrés dans des broussailles de consonnes, qu'une lèvre abreuvée de latin et d'italien se refuse à les prononcer. On prétend qu'ils auront bientôt des poëtes et des musiciens, Dieu le fasse! mais s'ils arrivent un jour à Petrozavosck, à Morjegosckhoï, à Kozmolemiansck, ils n'écriront ni les *Géorgiques*, ni *Guillaume Tell*.

Dans le cours de cette histoire, nous avons adouci autant que possible certaines appellations trop répulsives aux yeux, et qui, trop accumulées dans certaines histoires, découragent le lecteur et provoquent la fermeture du livre. Il y a dans le souvenir de tous d'autres noms vulgaires dont l'orthographe est consacrée, à tort ou à raison, par un long usage, et auxquels il est impossible de donner une autre physionomie sans dépayser le lecteur ou lui faire soupçonner une faute d'impression. Quelques exemples suffiront pour nous faire mieux comprendre. Jusqu'à nos jours on a écrit *Bajazet, uléma, sérail, vizir Soliman;* on avait tort, nous le croyons, mais on a eu tort si longtemps, qu'il est trop tard pour se rallier à l'orientalisme moderne, en écrivant *Baïezid, ouléma, séraï, vézir* Suleïman. Si cette nouvelle orthographe vient à prévaloir, nous demandons une révolution complète pour toutes les appellations corrompues; nous demandons *Lugdunum, Divio, Burdigalia*, et tous les anciens noms des villes. Une seule a échappé à la décomposition universelle, c'est Palmyre. Elle a conservé son nom charmant, grâce aux Romains qui l'ont détruite. Si Palmyre eût vécu, elle s'appellerait aujourd'hui *Exthar-boriecskh*, et on prouverait que ce mot signifie : *la cité de Zénobie égarée au désert.*

---

DEUX TOMBEAUX.

Sous le règne d'Achmet III, un des glorieux règnes de l'empire, un renégat hongrois, nommé Ibrahim, introduisit l'imprimerie à Constantinople. Le premier livre qui sortit de la nouvelle presse fut une traduction du Dictionnaire arabe en langue turque; le second fut l'*Histoire des guerres maritimes de l'empire ottoman*, par Hadjikaffa; puis on imprima l'*Histoire des califes*, celle d'Égypte, celle de l'Amérique et des Afghans. Le renégat Ibrahim dirigeait tous ces travaux.

Témoin de l'influence qu'exerçait Ibrahim sur Achmet, un Français, M. de Bonneval, ennemi acharné de la Russie, résolut de se servir du même moyen pour prendre aussi sa part d'influence dans les conseils du sultan. De Bonneval abjura la religion catholique, à l'époque la plus religieuse de la France, et se fit musulman. On doit le dire à l'honneur de notre pays, c'est la première fois qu'une mode donnée avec éclat par un haut personnage n'a pas été suivie. De Bonneval ne fit pas souche : il resta le seul Turc de son siècle. Les honneurs qu'Achmet III lui prodigua ne tentèrent aucun autre; de Bonneval, devenu Achmet-Pacha, fut nommé chef des bombardiers; il eut un palais à Péra, un harem bien meublé, disent les chroniques; il eut aussi tous les avantages et toutes les charges d'un haut dignitaire musulman. Les beaux esprits de la régence ont prétendu que le rêve du harem avait seul déterminé M. de Bonneval à l'acte d'abjuration; on lui a même adressé des épîtres familières en style de l'époque, mais ces beaux esprits ne connaissaient les harems que de réputation, et M. de Bonneval, ou Achmet-Pacha, riait beaucoup, dit-on, des vers et de la prose candides des galants poëtes ses compatriotes. Il connaissait déjà trop le harem.

Notre renégat français a mené pendant quatorze ans la vie extérieure la plus active; malgré son abjuration, il fut le vrai représentant des intérêts de la France à Constantinople. Doué de cet esprit sagace qui tient lieu d'expérience, il observait les mouvements de l'Autriche et de la Russie; il dictait les notes diplomatiques; il inspirait les déterminations du divan, soit dans le sens de la guerre, soit dans le sens de la paix, et, à force de patriotisme français et prévoyant, il était parvenu à faire oublier, par quelques-uns, la faute de son abjuration. Si la politique ottomane a repris un caractère vigoureux, si le règne d'Achmet III a été fécond en grandes choses et en traités avantageux pour Constantinople, on peut attribuer cette heureuse réaction contre la décadence à l'ascendant de M. de Bonneval. Cet étrange et superbe gentilhomme, qui s'est si bien battu à la bataille de Peterwaradin, aurait pu répondre aux poëtes par ces vers si amusants d'Orosmane :

Et lorsque la trompette et la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin, font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs du sérail abandonner mes jours.

De Bonneval, après avoir consacré quatorze ans de sa vie au service de la France et de la Russie, après avoir par ses conseils arrêté l'ambition du czar, mourut à Constantinople, et obtint les honneurs d'un *turbé*, ou tombeau magnifique, au couvent de Mewlewi (derviches tourneurs), dans la grande rue de Péra. On inscrivit sur le marbre son nouveau nom turc d'Achmet-Pacha, et son titre éminent de chef des bombardiers, *comparadgi-baschi*. En lui décernant ces honneurs, les musulmans espéraient que l'exemple trouverait en France des imitateurs nombreux. Personne ne se présenta pour réclamer la succession. Chose étonnante, à notre avis, car l'esprit licencieux de l'époque, et les

mœurs de la régence ne semblaient pas être un grand obstacle aux abjurations. Aussi beaucoup abjurèrent, prirent de petites-maisons, négligèrent l'Évangile pour le Coran, mais ils restèrent à Paris, et ne donnèrent aucun bon conseil au sultan. Plus tard même, le plus illustre des incrédules de ce siècle noua des intelligences amicales avec la cour de Saint-Pétersbourg, affirma que *la lumière nous venait du Nord*, et fit une tragédie contre Mahomet. M. de Bonneval ne nous paraît plus aussi coupable aujourd'hui; nous savons ce qui nous vient du Nord, mais ce n'est pas la lumière.

Les étrangers, qui se souviennent de ce curieux personnage gallo-turc, ne manquent jamais de rendre visite à son tombeau, qui est situé à peu de distance de la tour de Galata, dans un quartier où les Français abondent. Les musulmans continuent d'entourer de vénération la même tombe; à Constantinople, on se souvient par tradition des grands services rendus par le gentilhomme français, devenu le compatriote des Osmanlis par dévouement aux intérêts du glorieux Achmet III, et en haine du czar. On peut donc appliquer à l'abjuration le fameux mot de saint Augustin : *O felix culpa!* heureuse faute, qui a préparé la civilisation ottomane et les merveilleux événements dont nous sommes témoins aujourd'hui.

Autre motif de reconnaissance. M. de Bonneval avait vu les magnificences de Versailles, et les miracles si coûteux opérés par Louis XIV sur un terrain dépourvu d'eau et de végétation; il avait vu fonctionner péniblement les quatorze roues de la machine de Marly pour arrêter la Seine au passage, et la faire remonter jusqu'aux Tritons de bronze et aux bassins de Latone et d'Amphitrite; et lorsqu'il vit, au fond du port de Constantinople, l'embouchure des Eaux-Douces, et cet admirable paysage du Barbyzès et du Cydaris, où les sycomores, les platanes, les frênes, les ormes, s'associent pour donner le plus majestueux et le plus frais des ombrages à des gazons déserts, il rêva un Versailles turc,

et conseilla au sultan de construire un palais dans cette position adorable. Avec cette rapidité d'exécution qui est un des bons côtés des gouvernements absolus, le palais des Eaux-Douces fut élevé sur les plans de M. de Bonneval, et Achmet eut son Versailles, avec ses belles Eaux-Douces, qui n'ont point de machine de Marly.

M. de Bonneval représente la France embrassant, non pas la religion, mais la cause musulmane avant la moderne question d'Orient. Son tombeau, érigé dans le quartier français, non loin du palais de l'ambassade, a donc aujourd'hui une grande signification, et nous ne sommes pas étonnés en voyant les Turcs l'entourer de tant de vénération.

Des hauteurs de la ville de Prinkipo, on aperçoit un tumulus qui se détache sur la côte d'Asie par la discordance de sa couleur : ce coin de terre renferme, dit-on, les cendres d'Annibal; c'est le tombeau de l'illustre Carthaginois.

Nous avons foi aux traditions; elles sont l'histoire vulgaire des peuples; elles sont même souvent plus vraies que l'histoire; mais nous croyons avec peine que ce tumulus renferme encore les *cendres d'Annibal*, comme le prétendent les *Guides* et les *cicerone* d'Orient. Ce que nous croyons, c'est qu'Annibal, réfugié chez Prusias, et dévoré d'ennui comme tous les conquérants devenus immobiles, avait aussi son observatoire, ou sa tour, comme Bélisaire, sur cette côte, qui était pour les vaisseaux le trottoir du grand chemin du monde, et qu'il aimait à s'y entretenir avec lui-même de sa jeunesse si ardente et de ses exploits fabuleux. Quant aux *cendres* (le mot est écrit dans les *Guides*), elles ont eu le temps de s'évaporer depuis vingt siècles d'inhumation; une fouille ne les rendrait pas aux archéologues, c'est trop évident.

Mais ce qui reste, c'est le nom et la gloire d'Annibal; l'ombre du héros flotte encore autour de ce tumulus dans tous les capricieux effets du spectre solaire. Le glorieux vaincu de Zama, le

vainqueur de Trasimène a vécu sur cette terre d'Asie, et il y a laissé mieux qu'un souvenir de gloire, il y a laissé une grande leçon.

César est un politique, Alexandre un conquérant, Annibal un vengeur ; ces trois grands hommes ne se ressemblent que par l'habileté guerrière; aucune autre analogie ne se retrouve au fond de leurs caractères quand on les étudie avec soin. César, patient comme le génie et taciturne comme l'ambition, guerroya dix ans chez les Gaulois, pour se grandir aux yeux de Rome dans un héroïque lointain, et conquérir ensuite le suprême pouvoir au profit du peuple dont il était l'idole. Alexandre, trouvant son monde trop étroit, l'Occident trop vulgaire et trop épuisé, rêva les conquêtes fabuleuses des pays du soleil. Ébloui par le mirage de l'Inde qu'il voyait luire dans les perspectives du golfe Persique, il voulut agrandir son monde, muré par l'Himalaya. Annibal, à l'âge de dix ans, fait un serment à son père, un serment de haine et de vengeance; et, à l'âge d'homme, il rassemble tous les lions du désert de Barca, passe la mer, prend Sagonte, traverse l'Espagne, les Gaules, les Alpes, se faisant des auxiliaires de tous les peuples vaincus, et saigne quatre fois Rome au cœur, dans quatre batailles de géants. Quelques sénateurs de Carthage furent jaloux de la gloire du héros ; on prit même le prétexte de ses victoires pour lui refuser des secours, comme si les victoires n'épuisaient pas comme les défaites, et il lui fut refusé d'accomplir son œuvre. Annibal, vaincu à son tour, et poursuivi par la haine des Romains, se réfugia chez Prusias, roi des Bithyniens, et, sans cesse tourmenté par les intrigues de sa puissante ennemie, il se donna la mort par le poison, et délivra noblement Prusias d'un exilé dangereux.

Ces choses étaient dans l'ordre de leur époque. Rome et Carthage ne pouvaient vivre ensemble; l'un de ces deux noms était de trop sur la petite carte du monde. Le *delenda Carthago* paraissait une conclusion logique à tous les tribuns romains ; le *delenda*

*Roma* paraissait également fort raisonnable aux sénateurs carthaginois. La destruction était à l'ordre du jour dans les assemblées parlementaires des deux nations.

La conséquence de ce *delenda* double a été celle-ci : Carthage et Rome ont été détruites toutes les deux, et presque en même temps; car que sont quelques siècles dans la vie de l'univers!

Si, dans le sénat de Rome ou de Carthage, un orateur se fût levé et eût dit : « Rome et Carthage sont les États les plus puissants du monde; aucune des deux ne doit être détruite, car toute destruction amène une vengeance. Rome est grande par sa pensée, son courage, ses antiques vertus; Carthage est grande par ses créations merveilleuses, son intelligence commerciale, son génie colonisateur, ses flottes superbes, son audace aventureuse, ses conquêtes sur les déserts de l'inconnu. L'aigle de Rome et le lion de Carthage sont dignes de s'associer, et de concourir fraternellement ensemble à l'œuvre de la civilisation universelle. Assez de sang a été versé pour réjouir la barbarie; assez de larmes ont été versées par les mères; assez de fois nous avons couvert d'un voile la statue de la sainte Pitié! Plus de *delenda Carthago!* plus de *delenda Roma!* Cris stupides : Rome et Carthage doivent se serrer les mains et couvrir de fleurs et d'épis cette terre abreuvée de larmes et de sang. »

L'orateur romain ou carthaginois qui aurait tenu ce discours aurait été rappelé à l'ordre par Caton ou Maharbal; et les plus tolérants des deux chambres auraient prié Minerve de lui rendre la raison.

Nous avons donc progressé depuis deux mille ans.

Les flottes anglaise et française ont passé et repassent devant la côte d'Asie, et le tombeau d'Annibal, providentiellement placé sur leur chemin; l'aigle de France et le lion d'Angleterre ont salué l'ombre du grand Carthaginois, né vingt siècles trop tôt, et

lui ont dit : « Ce que vous n'avez pas fait, vous autres, avec vos *delenda*, nous le ferons, nous, et nous le faisons avec un *socianda*. Aujourd'hui, Rome et Carthage doivent vivre en sœurs ; si l'une des deux disparaissait de la carte, ce globe boiterait dans sa marche autour du soleil. »

## COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE.

Nous avons voulu, en finissant, réunir dans un chapitre complémentaire et spécial tous les détails qui n'appartiennent pas au corps de l'histoire, mais s'y rattachent toutefois, parce qu'ils donnent une idée des ressorts intérieurs qui ont fait mouvoir et qui constituent encore ce puissant empire dont Constantinople est le cœur. Après avoir donné une large part aux monuments, aux sites, aux légendes et à tout le côté descriptif, nous jugeons convenable de réunir d'autres notions non moins importantes et non moins utiles. En voyant fonctionner un État comme l'empire ottoman, on est bien aise de pénétrer plus avant dans son intérieur, afin de le connaître à fond.

La première imprimerie turque a été établie, sur la côte asiatique, par Achmet III, dans le voisinage de la mosquée de Sélim, sur une hauteur. Le choix de cette localité nous fait croire que le sultan novateur se méfiait du peuple de Constantinople, alors si ennemi des innovations, et qu'il reléguait prudemment les premières presses de l'autre côté de l'eau, sur les hauteurs de Scutari. C'est comme si Louis XI eût relégué à Meudon le premier atelier de Coster et de Guttemberg.

Autre remarque à faire. La première imprimerie avait dans son voisinage les ruines de la ville de Chalcédoine, la patrie de Xénocrate, la ville qui rendait des oracles dans le temple d'Apollon, la ville qui vit confondre dans un célèbre concile les erreurs de

Nestorius. Les premières presses fonctionnaient à peine en Asie, lorsque tout à coup les copistes, armée nombreuse, firent une émeute, et avec l'aide du fanatisme de la populace, ils parvinrent à chasser les premiers imprimeurs. Mais la presse est tenace; quand elle s'est clouée quelque part, elle y prend racine pour l'éternité. On laissa passer, à Constantinople, l'ouragan des copistes, et les imprimeurs rentrèrent triomphants à Scutari. Aujourd'hui l'art de Gutenberg est florissant dans la capitale de l'empire; non-seulement on imprime des livres, mais on imprime des journaux français, entre autres *le Moniteur ottoman*, fondé par notre zélé compatriote M. Blacque. Des collaborateurs sont arrivés ensuite, et défendent avec beaucoup de talent, dans ce journal, les intérêts de l'empire turc. Il y a aussi un journal spécial de médecine, dont l'influence salutaire modifiera le fatalisme local. Son rédacteur est M. Bulard, très-renommé en Orient par ses études sur la peste, fléau qui s'éteint.

Les emplois, dans l'empire ottoman, se divisent, comme ceux des autres monarchies, en emplois publics et en emplois de la cour. Les premiers sont divisés en trois classes :

1° *Les emplois de la plume ou du divan* (menassibi kalémiyé ou diwaniyé);

2° *Les emplois du sabre ou de haute administration* (menassibi seïfiyé ou eyalet, c'est-à-dire gouvernement);

3° *Les emplois des sciences ou de la loi* (menassibi ilmiyé ou schériyé.

Le grand vizir est le chef supérieur des employés de la plume, ainsi que des employés du sabre, le chef des employés de la loi est le muphti. Les hauts emplois publics sont seuls sujets à un changement ou à une confirmation annuels; de ce nombre sont les ministres, les secrétaires d'État, les directeurs des chancelleries, les intendants, les inspecteurs, les secrétaires-maîtres aux revues, les grands et les petits mossas, les juges et les muderris. Les employés subalternes, tels que ceux des aides de la chan-

cellerie, des officiers, des imans, des klatibs, etc., restent à leur poste.

Les institutions hiérarchiques de l'empire ottoman ont été décrites pour la première fois en 1815, dans l'ouvrage intitulé : *Constitution et Administration de l'Empire ottoman*, et renfermées plus tard, par Mouradjea-d'Ohsson, dans son excellent ouvrage : *Tableau de l'Empire ottoman*. C'est d'après ces deux ouvrages que nous donnons l'aperçu de ces institutions, en ayant soin toutefois de les faire concorder avec les changements qui se sont opérés depuis.

Depuis près d'un siècle, l'usage s'est introduit en Turquie de promulguer annuellement, après le mois de ramazan et dans les premiers jours du mois schewal, la liste des hauts dignitaires permutés ou confirmés. Cette promulgation est connue sous la dénomination de tewdjihat, c'est-à-dire les grâces. Cette liste présente trois parties distinctes : dans la première sont mentionnées les promotions faites dans les emplois de la Porte, en d'autres termes, les changements opérés dans les ministères de l'extérieur, de l'intérieur et dans les chambres, c'est-à-dire dans le ministère des finances ; la seconde contient les nominations ou mutations des gouverneurs et des *sandjaks* (les drapeaux) ; la troisième fait connaître les nominations ou mutations faites parmi les dignitaires de la loi, c'est-à-dire les juges et les muderris.

L'Européen emploie souvent, à l'instar de l'Oriental, le mot de maison pour celui de *dynastie ;* mais ce dernier donne au mot de *maison* un sens bien plus large : car en faisant entrer en considération les diverses parties dont se compose une maison, il étend sur la domination de chacune d'elles les diverses branches de l'administration. Si l'Européen, en parlant du *cabinet*, ne pense qu'aux affaires secrètes et diplomatiques qui s'y traitent, l'Oriental distingue la *Porte*, mot qui lui rappelle que les affaires s'y traitaient autrefois publiquement. L'un et l'autre ont, en fait d'administration, une chambre (*la chambre des comptes*) ; mais

l'Européen s'est arrêté là, tandis que l'Oriental poursuit l'idée et déduit, des diverses parties de la maison, les diverses branches d'administration. Le *foyer* qui, chez les Perses, était en même temps l'autel, et pour lequel tous les anciens peuples combattaient, représente encore à l'Oriental l'idée de la puissance militaire; de là les dénominations d'*odjacks*, c'est-à-dire le foyer ou ceux qui se rassemblent autour d'un même foyer, que les Ottomans donnent aux armes et aux corps de troupes de nature diverse. Dans la salle de réception des princes et des ministres se trouve le *sofa;* la place d'honneur (*sudri erazem*) est occupée par le grand-visir, et les autres places honorifiques (*saudour*) par les premiers dignitaires de la loi (les juges d'armée). Sur le faîte de la maison flotte l'étendard; de là la dénomination d'étendard (*eyalet*), donnée à tous les gouvernements de l'empire. La maison elle-même, c'est-à-dire le palais du prince, s'appelle *seraï;* l'intérieur porte le nom de *harem*. D'après cela, on comprend pourquoi les ministères de l'intérieur et de l'extérieur ont reçu le nom de la *Porte;* le ministère des finances, celui de la *chambre,* et le ministère de la guerre, celui de *foyer*. On comprend aussi pourquoi le *sofa* désigne les dignités législatives; l'*étendard,* les gouvernements provinciaux; le *seraï*, la cour extérieure, et le *harem*, la cour intérieure.

Les troupes régulières ne s'appellent plus, comme sous Soliman III, les troupes du *nazanid djedid* (de nouvelle organisation); elles portent aujourd'hui le titre d'*asakiri mansourei mohammediyé*, c'est-à-dire les armées victorieuses de Mohammed. La garde du sultan, pour la distinguer de la troupe de ligne, s'appelle *azakiri khazsrï schahané*, c'est-à-dire les troupes particulièrement royales ou troupes de la maison impériale. Le généralissime de toute l'armée porte le titre de *serasker-pascha*. Immédiatement après lui, vient le capitaine des gardes ou *beglerberg wezir* qui s'intitule *mouschiri asakiri khazsa*, c'est-à-dire conseil des troupes de la maison impériale.

L'armée est divisée suivant ses armes en *piadé* (infanterie, en

*souwari* (cavalerie), *topdji* (artillerie), *lagboamdji* (mineurs), *kloumbaradji* (bombardier) et *baltadji* (pionniers). La division de l'infanterie et de la cavalerie ont reçu le nom de *ferik*, et les régiments celui d'*alaï*. Chaque régiment, commandé par un *miri alai* ou colonel, est divisé en quatre bataillons (*tabour*); chaque bataillons en huit compagnies (*boulouk*); les chasseurs, commandés par un *binbaski* ou major, forment la quatrième compagnie. La compagnie, sous les ordres d'un *yüszbaschi* ou capitaine, est formée sur huit rangs, chacun de dix hommes, qui obéissent à un *onbaski* ou caporal. Les trois dénominations de *binbaski* (commandant de mille hommes), de *yüzbachi* (commandant de cent hommes), et de *binbaschi* (commandant de dix hommes), viennent de l'ancienne organisation des armées mongoles, telle qu'elle existait déjà du temps de Djenghizkhan et de Timour. Les autres officiers sont : les *eschaouschs*, espèce d'officiers d'ordonnance chargés de porter les ordres des chefs ; chaque compagnie en compte quatre, qui sont commandés par un *baschtschaous* et deux *moulazims* ou lieutenant et un écrivain (*bouloukemini*) par compagnie. Chaque *tabour* ou bataillon compte deux *kolagasi* ou adjudants-majors ; celui de l'aile droite s'appelle *sagh kolagasi* et celui de l'aile gauche *sol kolagasi ;* un *seksenlik kolagasi* ou adjudant placé, par son rang au-dessus du lieutenant, enfin un *sandjakdar* ou porte-drapeau qui, bien que ne recevant qu'une paye de lieutenant, a le rang de capitaine.

L'état-major d'un régiment se compose du colonel (*mir alai*), du lieutenant-colonel (*kaïmakambeg*), et du commissaire ou de l'économe du régiment (*alaï emini*), c'est-à-dire intendant du régiment. La cavalerie seule a des sous-lieutenants (*moulazim wekili*) et des vice-caporaux (*onbaschiwekili*). Les simples soldats portent le nom de *nefer*, et la musique du régiment celui de *mehterkané*.

On ignore encore le montant de la solde que reçoivent le séraskier-pacha, le capitaine ou général de la garde et les *ferik* pacha ou généraux de division. Quant aux généraux de brigade (*miri liwa pascha*), qui commandent à deux régiments, ils reçoi-

vent une paye mensuelle de deux mille cinq cents piastres et trente-deux rations; les colonels (*miri-aleïbegs*), mille deux cents piastres et seize rations; les lieutenants-colonels (*kaïm-akambegs*), sept cent cinquante piastres et huit rations; les adjudants-majors (*holagalis*), quatre cents piastres et quatre rations; les capitaines (*yüzbaschis*), cent quatre-vingts piastres et une ration; les chefs d'escadron, deux cents piastres et la ration. Les capitaines en second (*yüzbaschi-wehili*), cent quatre-vingts piastres et une ration; les lieutenants d'infanterie (*moulazims*), cent vingt piastres et ceux de cavalerie, cent quarante piastres; les sous-lieutenants de cavalerie, cent vingt piastres; l'adjudant, quatre-vingts piastres; les *baschtschaousehs*, ou sergents-major d'infanterie, cinquante piastres; et ceux de cavalerie, soixante piastres; les *tschaouschs*, ou messagers du régiment, cinquante piastres; les fourriers, ou écrivains de la compagnie (*baulouk écuini*), quarante piastres; les *ombaschis*, ou caporaux, trente-cinq piastres; les vice-caporaux de la cavalerie, trente-six piastres; les soldats cavaliers, vingt-quatre piastres, et les fantassins, vingt piastres.

Le *mouschiri asakiri khazsa*, ou général de la garde impériale, tient la première place au sérail, il a sous ses ordres le général de division de la garde, appelé *feriki asakiri khazsaï schahané*, qui remplace l'ancien *bostandji-baschi*, le corps des bostandjis ayant été dissous par un katti-schériff de Mahmoud II. Outre le *mouschir* de la garde, il y en a un second pour l'artillerie, qui porte le titre de *mouschiri topkaneï aamiré*, c'est-à-dire conseil de l'artillerie royale. Les places de *toparabadji*, de *laghoumdji-baschi*, de *hloumbaradji-baschi* et de *djebedji-baschi*, ont cessé d'exister, les officiers qui les remplacent aujourd'hui s'appellent *nazir*. Ainsi la place de l'ancien djebedji-baschi est dévolue à l'inspecteur du matériel de la guerre (*mouhimati harbiyé naziri*). La place de l'ancien *miri alem*, ou porteur de l'étendard sacré, a été également abolie.

L'institution militaire la plus récente est celle des milices du pays, espèce de garde nationale qui s'appelle *redif*, c'est-à-dire,

ceux qui se suivent, nom qui a été pris des légions des anges qui se suivent sans interruption. Les gardes de police du séraskier-pacha portent le nom de *kawazsess;* un supplément très-étendu, joint à la *Gazette d'État* de Constantinople, nous fait connaître tous les détails de son organisation. Cette garde, composée de cent cinquante hommes est divisée en trois compagnies de chacune cinquante hommes, et commandée par un *moulazim* ou lieutenant. Chaque troupe de dix hommes est commandée par un *baschnéfer* (chef de file). Le *tchaousch* qui leur est adjoint reçoit une paye mensuelle de quarante piastres; le *baschnéfer*, de trente piastres; le soldat, de vingt piastres, et le lieutenant, de cent vingt piastres. Ils sont chargés de la garde dans la salle du divan et à la porte du séraskier-pacha, qu'ils accompagnent toutes les vingt-quatre heures, en sorte que cinquante hommes sont toujours de service à la porte. Ce sont à proprement parler les trabans du divan, car la garde militaire au palais du séraskier-pacha est composée de troupes de ligne et de seghbans. Ces derniers suivent, ainsi que les khwazses, le séraskier toutes les fois qu'un incendie éclate à Constantinople. Le commissaire rapporteur au prévôt, près la porte du séraskier-pacha, s'appelle *tomroukagasi*. La prison où sont enfermés ceux qui ont été arrêtés pour une contravention contre les règlements de police s'appelle *tomrouk odasi*. Un secrétaire (*tomrouk kiatibi*) rédige le procès-verbal et en reçoit le droit, fixé à dix piastres. Sur la même feuille de ce procès-verbal sont mentionnées la paye du prévôt de police et de ses agents, ainsi que les taxes dues pour l'arrestation et les frais de prison. Ainsi le secrétaire reçoit une paye mensuelle de six cents piastres; son aide, cent cinquante piastres; le premier gardien chargé de signaler les incendies, soit pour le jour, soit pour la nuit, soixante-quinze piastres; ses trente-deux aides, chacun quinze piastres; les sept aides joints aux seghbans, chacun soixante piastres; les gardiens des clefs de la ville, chacun vingt piastres, le gardien des échelles (*nerdubandji*) et la femme chargée de la surveillance des filles de

mauvaise vie (appelée *koldji khadoun*), cent piastres; l'aide de cette dernière, quatre-vingts piastres; le prix des chambres pour ceux qu'elle a reçus chez elle est fixé à quarante piastres; les droits du bureau des prisons s'élèvent par mois à cinquante piastres; les dépenses pour le charbon sont fixées à vingt-cinq piastres; les quarante pains fournis tous les jours à la prison, à cent vingt piastres; les soins donnés aux prisonniers et autres dépenses accidentelles, à sept cent cinquante piastres.

De toutes les réformes opérées par Mahmoud II, celles qui ont eu lieu dans les emplois de la cour sont sans contredit les plus importantes. Il n'y a plus de seigneurs de l'étrier, ni de *bostandji-baschi*, ni de *salahores*; avec eux ont disparu le *silihdaraga* (premier porteur d'armes), le *tschokodaraga*, (premier valet de chambre), le *dulbendaga* (gardien du turban), l'*ibrikdaraga* (gardien de l'aiguière), le *binischagasi* (seigneur des cavalcades), le *kahwedji-baschi* (chef des cafetiers), le *toufenkdji-baschi* (premier gardien du fusil impérial), le *berber-baschi* (le chef des barbiers), et le *serrkiatib* (le secrétaire du cabinet du sultan); cette dernière place est dévolue au capitaine général de la garde, de même que les fonctions de l'ancien *bostandji-baschi* sont remplies aujourd'hui par le général divisionnaire de cette même garde. Dans la chambre intérieure, c'est-à-dire dans la première et la seconde chambre du trésor, ont été abolies les places suivantes : celle de l'*anakhtaraga* (gardien des clefs), du *tschantadji* (porteur de la bourse impériale), du *serghejschdi* (gardien des plumes de héron), du *kapanidji* (gardien de la pelisse d'État), du *bülbüldji-baschi* (premier gardien des rossignols), enfin celle du *toutoutdji-baschi* (chef des gardiens des perroquets). Il n'y a plus aujourd'hui que deux chambres dans le sérail, savoir : la chambre intérieure (*khaneï-khassa*), et la chambre du trésor (*khazidéï houmayoun*); les deux autres chambres, c'est-à-dire la troisième et la quatrième (*kilar odasi* et *seferli-odasi*), ont également été abolies. Ces trente pages de la première chambre, qui obéissent à deux officiers, sont au-

jourd'hui chargés de la garde de la salle où est déposé le manteau du prophète (*kirkaï scherife odasi*) : chacun de ses pages n'est de service que tous les quinze jours. Ils ne s'appellent plus comme autrefois, les seigneurs de la chambre intérieure, mais les serviteurs du vêtement de la félicité (*karkaï seadet khadenasi*), et leur chef porte le titre de *karkaï khassa deri khademé*. La place d'écrivain du trésor impérial n'existe plus non plus; le premier secrétaire du trésor s'appelle aujourd'hui *baschkati*, le second secrétaire, *moulazim kiatib* (secrétaire adjoint); les chambellans, *kapidji-baschi*, ont été réduits au nombre de trente; il n'y a parmi eux aucune distinction de rang résultant de leurs années de service. Les eunuques blancs, qui s'appelaient autrefois *kapou agalar*, portent aujourd'hui le titre d'*akagalar*, c'est-à-dire, les seigneurs blancs, et leur nombre est de cent. Les *baltadjis* (les fendeurs de bois ou valets du sérail) ont été conservés, ainsi que les *sülüflü baltadjis* du harem, c'est-à-dire les eunuques blancs à boucles flottantes. La garde des archers, *solacks*, a été abolie, et celle des *péïks* (hallebardiers), qui portent des panaches verts, a été réduite à deux cents hommes. Le nombre des cuisiniers du sérail (*aschdjisis*) se monte à cinq cents hommes. Le corps des *begkoz*, ou gardiens des noyers, dont le service consistait, ainsi qu'il est dit au n° 35 de la *Gazette d'État*, à garder les tapis et à les porter les vendredis ou dans les jours de cavalcade du sultan, à la suite du kislaraga et du trésorier du sérail n'existe plus. Quant aux emplois des eunuques, les noms seuls ont été changés; ainsi l'ancien *kapou khassekisi* s'appelle aujourd'hui *haremeïn kapou tschokadari*, c'est-à-dire le valet des deux saintes villes de la Mecque et de Médine, accrédité à la Porte; le *basch kapou oghlan* a conservé son titre.

Il nous reste à donner quelques notions sur l'origine des Turcs, sujet qui a excité de grandes controverses parmi les historiens. Nous croyons avoir trouvé dans nos recherches la version la plus acceptable, puisqu'elle est adoptée par les Osmanlis eux-

mêmes, et qu'on la trouve dans leur historien Ibn-Arabschah. Ce document est très-curieux, comme on va le voir :

Les Turcs forment un peuple très-nombreux, dont les tribus s'étendent à l'infini. Les uns habitent les villes, les autres les déserts et les steppes voisins des lieux habités. L'une de ces tribus s'appelle les *Ghouzes*, qui se divisent en deux tribus, les *Ghouzes* proprement dits et les *Ourighoures*. Quelques autres de ces tribus sont établies sur *Skhowarezm* et embrassèrent l'islamisme, en l'honneur duquel elles élevèrent un grand nombre de monuments. Par la suite, ayant été vaincues par les infidèles, elles quittèrent leur première patrie et vinrent habiter des villes musulmanes. Depuis cette époque, le nom de Turcs leur resta dans toutes les villes. Peu à peu ils se multiplièrent dans les pays habités par les musulmans, au point qu'ils se soulevèrent sous le règne du prince Djaghartekin, et leurs armées prirent possession du monde entier. C'étaient les princes des Serdjouki (Seldjoucides), dont les armées furent invincibles pendant quelque temps. Une partie des Turcs s'appelle *Kounes ;* ils habitaient d'abord un pays stérile, qu'ils quittèrent ensuite à cause de son exiguité et du défaut de pâturages. Ils expulsèrent la grande tribu *Kaï*, dont ils prirent la place; plus tard, ils se rendirent maîtres du pays de *Sari*, dont les habitants s'établirent dans le pays des Turcs. Les *Ghouzes* envahirent ensuite le territoire des *Petschenègues*, situé aux bords de la mer Noire. Un autre peuple de Turcs s'appelle les *Khirkhir* (Kirghiz). Les *Songeri* habitent le territoire compris entre les *Meschreks* (Medjtereks) et les *Pestchenègues*. Plus au nord sont les *Kimaks* (Koumouks), et à l'ouest les *Naama* et les *Sarih*. Les Kirghiz ont la coutume de brûler leurs morts, car ils sont tous ignicoles. Il existait chez eux un homme du nom de *Maaroun*, qui tous les ans, à un jour fixe, assemblait le peuple. On mangeait, on buvait, on chantait au son de la musique, puis au moment où l'assemblée s'échauffait, Maaroun tombait par terre privé de sentiment. Tout le peuple se pressait alors autour de lui

pour le questionner sur l'avenir, et s'il y aurait une année d'abondance ou de disette. Maaroun, toujours étendu à terre, répondait à leurs questions, et ils croyaient (que Dieu les ait en pitié!) qu'il disait vrai.

Il existe dans le pays des Kirghiz quatre vallées arrosées de quatre rivières qui se jettent dans un fleuve. Dans les montagnes inaccessibles, on voit des cavernes sombres. On raconte qu'un Kirghiz, après avoir construit un petit navire, l'avait lancé à l'eau, et que, pour voir où aboutirait le fleuve, il avait navigué pendant trois jours et trois nuits au milieu des ténèbres, sans voir ni les astres, ni la lumière du soleil et de la lune; qu'enfin, ayant revu le jour, il avait débarqué dans une plaine. Là, ayant entendu des pas de chevaux, il monta par précaution sur un arbre d'où il pouvait voir ce qui se passait. Après avoir attendu quelque temps, il vit arriver trois cavaliers d'une taille gigantesque, suivis de chiens aussi grands qu'un bœuf. Les cavaliers ayant vu l'homme perché sur l'arbre le prirent pour un petit enfant, à cause de sa taille peu élevée, et en eurent pitié. Ils le descendirent de l'arbre, le mirent sur un cheval, lui donnèrent à manger, et ne purent se lasser de considérer sa petite taille, car ils n'avaient jamais rien vu de semblable. Enfin, l'un d'eux lui montra de loin le chemin qui conduisait au fleuve, où il retrouva son navire. Le Kirghiz y monta, et revint dans sa patrie par le même chemin qu'il avait pris naguère. Il raconta à ses compatriotes ce qu'il avait vu; mais comme nul d'entre eux ne connaissait ce peuple de géants dont il leur avait parlé, ils crurent qu'il leur avait débité un mensonge. Et moi aussi je n'ajoute aucune foi à ce récit. Une autre peuplade des Turcs s'appelle les *Houdwidjes*, qui habitent au pied de la montagne *Burkes* (Bours, c'est-à-dire le Caucase). Cette montagne n'est autre que la montagne d'Or (*Altountagh* ou l'Altaï). Les Houdwidjes s'étant révoltés par la suite contre un de leurs princes, ils passèrent dans le Turkistan et vinrent dans les pays habités par les musulmans. Ils se divisent en neuf classes,

dont trois sont des *tschengelis* (qui confectionnent des crochets), trois des *tsischeklis* (peut-être *fischeklis*, artificiers), une de *Bedawins* (Bédouins), une de *kehwaknew* (mineurs) et la dernière des *kimiaküüs* (mineurs pour l'exploitation de l'or). Ces neuf classes du peuple des Houdwidjes n'ont pas de maisons; ils établissent leurs tentes dans les forêts et près des rivières. Leurs troupeaux consistent en chevaux, en bêtes à cornes et en moutons. Ils n'élèvent pas de chameaux, qui ne peuvent vivre dans leur pays, et ils sont obligés d'acheter à haut prix le sel que leur apportent les négociants étrangers. Durant l'été tous se nourrissent de lait de jument, et pendant l'hiver de viande salée et séchée au soleil. La neige tombe avec abondance dans leur pays, et pour s'en garantir ils dressent des chaumières au milieu des forêts où ils se réfugient pendant l'hiver. Le pays situé à la droite des Houwidjes est habité par les *Kimaks* (les Koumouks), qui forment trois tribus distinctes. Lorsque les négociants leur apportent des marchandises, ils ont coutume de ne point leur parler, ni en achetant, ni en vendant. Les négociants déposent leurs marchandises, puis ils se retirent. Aussitôt les Kimaks viennent mettre la valeur à côté des marchandises. A leur retour, lorsqu'ils voient que le prix n'a pas été accepté, ils ajoutent quelque chose et se retirent de nouveau. Ainsi vendeurs et acheteurs viennent et retournent alternativement jusqu'à ce que des deux côtés on soit d'accord sur la conclusion du marché. Ils adorent le feu et l'eau, et sont infidèles. Leur jeûne ne dure qu'un jour dans l'année, et ils brûlent les cadavres de leurs morts. Tout près d'eux sont les *Marzarnes*, qui vivent sans un chef particulier. Ce sont des nomades qui parcourent tous les pays environnants; ils préfèrent ceux où il pleut le plus fréquemment. Le territoire qu'ils habitent alternativement a sur un de ses côtés une étendue de trente journées de marche. Ils sont divisés en diverses tribus très-populeuses. Au nord des Marzarnes demeurent les *Kifdjaks* (Kipdjaks), et à l'ouest les *Khazares* et les *Slaves*.

Une tribu de ces derniers s'appelle les *Toulas*, une autre les *Terghaz*. Ils confinent à l'Arménie et habitent les forêts et les broussailles, où le voyageur ne trouve aucune route tracée ; aussi ne peut-il se diriger vers un endroit qu'en consultant les astres. Leur pays est vaste et très-étendu, limité sur un de ses côtés par une grande chaîne de montagnes, le long de laquelle on trouve différentes tribus turques ; l'une d'entre elles s'appelle les *Toulers*, une autre les *Gouz*. Lorsque leur prince monte à cheval, dix mille cavaliers le suivent, armés chacun d'une lance en fer, longue de deux aunes. Si le roi descend de cheval, tous descendent et se rangent autour de lui ; chaque cavalier plante sa lance en terre et y suspend son bouclier. Ainsi le roi se trouve en un instant entouré d'un rempart de lances de fer, qui le protége contre les attaques nocturnes de l'ennemi. Une autre tribu des Kifdjaks sont les *Berdas*. *Nedjour* est le nom d'une de leurs villes. Ils sont séparés des *Tscher* par des pays d'une étendue de quinze journées de marche, et reconnaissant pour leur roi celui des *Kours*, qui peut lever dix mille cavaliers indépendants et ne reconnaissant l'autorité d'aucun autre chef. Dans chacun de leurs villages, il y a un vieillard qui décide de leurs affaires litigieuses et dont les sentences sont sans appel. Les Kours vivent dans une inimitié perpétuelle avec les Bedjnacks, qu'ils combattent sans cesse. Leur pays est riche en miel et s'étend dans toutes les directions à une distance de sept journées de marche. Ils sont divisés en deux castes : l'une a l'habitude d'inhumer les morts, l'autre de les brûler. Presque tous les arbres qui couvrent le territoire sont de l'espèce des *Haldj*. Les *Makrikas* (Medjterikes ou Medjtereks), autre tribu turque, habitent un pays qui, d'un bout à l'autre, présente une surface de cent farasanges. Leur roi peut entrer en campagne avec vingt mille cavaliers, et aussitôt qu'il monte à cheval, tous le suivent avec leurs tentes. Leur territoire confine à la mer Grecque (la mer Caspienne), mais leur siége principal se trouve au delà de l'Oxus. Ils sont continuellement en guerre avec les Slaves, dont ils sont

toujours vainqueurs ; ils conduisent leurs prisonniers dans le pays de *Roum* pour les vendre. Les Slaves forment un peuple très-nombreux, dont le pays est éloigné de treize journées de marche de celui des Bedjnaks ; il n'y a aucune route tracée qui puisse y conduire le voyageur, qui tantôt doit traverser d'immenses déserts, tantôt se frayer un chemin à travers d'immenses forêts. Ils vivent dans le voisinage des rivières, sous des arbres touffus ; comme ils sont adorateurs du feu, ils livrent les cadavres de leurs morts aux flammes. Leurs terres ne produisent que du froment, et leurs boissons se préparent avec du miel. Ils sont armés de couteaux, de lances et de boucliers d'un travail exquis. Leur chef porte le titre de *swiat*, et son substitut ou lieutenant celui de *sandji*. Dans leur ville principale, appelée *Houran*, se tient une foire tous les ans, pendant trois jours consécutifs, et le peuple y accourt en masse de tous les points. Les *Russes* habitent une île entourée de quatre côtés par la mer. Cette île s'étend dans toutes les directions à une distance de trente journées de marche. L'intérieur est couvert de forêts et de broussailles. Le brigandage et le vol sont leurs principales occupations ; ils vivent de ce qu'ils gagnent à la pointe du sabre. Si l'un d'eux meurt et laisse un fils ou une fille, le fils hérite du sabre et la fille de tout le reste de la fortune du père. Ils disent au fils : Ton père a gagné cette fortune avec le tranchant de son sabre, c'est à toi de l'imiter. Puis on lui remet le sabre, unique héritage des biens du père. En l'année 300 de l'hégire (912), tous embrassèrent le christianisme; dès lors il leur fut défendu de faire fortune par les armes, et ils remirent le sabre dans le fourreau ; mais comme ils ne connaissaient aucun métier pour assurer leur existence, la porte du gain se ferma sur eux ; ils furent en désarroi ; car c'en était fait de leur bien-être. L'envie les prit d'embrasser l'islamisme et de se faire musulmans, afin de combattre les infidèles et de s'enrichir par la vente des prisonniers de guerre, ces ventes étant légitimement autorisées par la loi du prophète. Leur roi s'appelait *Pouladmir* (Vladimir),

de même que les rois du Turkistan portent le nom de *Khavan*, et ceux de Bulgares, *Bataltar;* le nom des rois russes est donc *Pouladmir*. Pouladmir dépêcha quatre ambassadeurs à son parent, le schah Khowarezm, pour le prier de lui envoyer quelques légistes qui l'instruisissent dans la loi du prophète et convertissent tout son peuple à l'islamisme. Lorsque les ambassadeurs eurent exposé l'objet de leur mission, Khowarezm-schah se réjouit beaucoup de la demande des Russes; il traita les ambassadeurs avec la plus grande distinction, les fit revêtir d'habits d'honneur et envoya des légistes en Russie pour instruire le roi, l'armée et toute la nation dans l'islamisme; en même temps, il leur permit d'envahir le pays des infidèles et de leur faire la guerre. Les ambassadeurs retournèrent dans leur patrie, et Pouladmir embrassa, avec tout son peuple, l'islamisme. Aussitôt ils ne songèrent plus qu'à envahir par terre et par mer les pays des infidèles : sur mer, ils capturèrent leurs vaisseaux; sur terre, ils brûlèrent leurs villes et leurs villages. Peu à peu, s'étant fortifiés beaucoup, ils déclarèrent la guerre à toutes les nations voisines, et leur pays devint un des plus puissants parmi ceux des autres peuples. Il faut remarquer seulement qu'ils n'ont pas de chevaux et que leurs armées se composent uniquement de fantassins : s'ils avaient des chevaux, ils soumettraient tous les autres pays, car c'est une nation très-brave. Voici l'histoire abrégée du Turkistan; entrer dans de plus longues explications exigerait trop de paroles. Les mœurs et les usages de ces peuples varient à l'infini : le noble courage, la grandeur, la dignité et la puissance de leurs princes dépassent toutes les bornes de l'imagination.

---

## LE CHAPITRE DU VOYAGEUR.

Un écrivain célèbre, qui a écrit de beaux livres sur l'Orient et qui a fait un long séjour à Constantinople, M. Alphonse Royer, me disait un jour : « Voyez Constantinople et habitez le Bosphore. »

Ce conseil est très-bon, surtout dans la saison d'été. A ce conseil il faut en joindre un autre : « Méfiez-vous de l'humidité des nuits. »

La beauté de sa position a donné à Constantinople un climat exceptionnel, contre lequel les étrangers doivent se tenir en garde. Cette ville est située à peu près au même degré de latitude que Toulon, et pourtant quelle différence entre la température de ces deux villes! La Méditerranée ne donne point d'humidité aux habitations riveraines; les nuits y sont tièdes dans la belle saison, et la rosée ne tombe qu'aux premières lueurs de l'aurore. Les collines qui bordent l'admirable rade de Toulon sont arides ou couvertes de pins, et dans les mois de juin, de juillet et d'août, on peut s'y promener à minuit sans aucun risque. En jetant les yeux sur la carte de Constantinople, on voit tout de suite qu'elle doit être exposée à de brusques changements atmosphériques; tous les vents contrariés soufflent sur elle : le Bosphore, ce fleuve salé si charmant, est un conducteur de tempêtes; toutes les fureurs aériennes parties du Caucase, de la mer d'Azoff et de l'Euxin, arrivent par ce corridor à Constantinople, et livrent souvent bataille aux ouragans venus de l'Hellespont et de la Propontide.

Ces variations donnent un air pur, un ciel radieux, mais beaucoup de rhumes aux étrangers. La rosée des nuits est une vraie pluie aux étoiles; si on se promène sur les brises enchantées du Bosphore, on sent tomber une eau invisible dans le vif éclat des plus belles constellations. Cet inconvénient des nuits est cent fois racheté par les délices du jour sur les deux rives merveilleuses, et les rosées nocturnes si abondantes prodiguent au Bosphore ce luxe extraordinaire de végétation qu'on ne retrouve nulle part dans la même latitude. Les plaisirs donnés par les grands paysages ont toujours leurs dangers nocturnes : l'Eden du lac de Tinnevely a ses tigres de Bengale ; les oasis du Port-Natal ont leurs lions; les chastes forêts de Java ont leurs panthères, les berges délicieuses du Bosphore ont leurs rosées. Le Bosphore vaut mieux. La grande nature fait toujours payer les voluptés qu'elle donne aux yeux, dans la magnificence de ses nuits.

Dans l'intérieur de Constantinople, les nuits ont pour les étrangers des inconvénients qui font regretter les rosées. Les chiens ont abusé de la vénération dont le musulman les entoure: ils sont à peu près invisibles le jour; mais, la nuit venue, ils se croient obligés de descendre dans la ville et les faubourgs pour les protéger contre l'invasion des Francs. C'est la garde nationale du pays. Ils ont leurs quartiers spéciaux, leurs corps de garde, leurs rondes, leurs sentinelles; ils n'aboient pas, ils se contentent de hurler. La misère, la faim, les inquiétudes, la liberté orageuse, ont tellement dénaturé les formes primitives de ces animaux urbains, qu'ils ne ressemblent même plus à des chiens : les ténèbres ajoutent quelque chose de mieux au fantastique de leurs formes, et induisent en erreur les naturalistes les plus exercés. Ce sont des êtres de rêves fiévreux ; ils n'ont pas de nom dans la création; on les appelle chiens par vieille habitude. Buffon ne les admettrait pas.

Malheur au Franc égaré dans un quartier peuplé de la pire espèce de ces chiens ! car il y a des diversités et des nuances de

caractères dans cette population cynique! Ce Franc regrette les vallons de l'Atlas et la cataracte africaine où les lions s'abreuvent. Ce sont des chemins sûrs. On cite de funèbres exemples, des scènes horribles, des assassinats impossibles à raconter, justifiant le songe de Jézabel. M. Frédéric Lacroix, dans son ouvrage sur Constantinople, cite la tragique mort d'un capitaine européen, avec des circonstances révoltantes, qui prouvent que les chiens sont toujours *les amis de l'homme*, comme dit Buffon, mais qu'ils sont anthropophages dans l'occasion : ils dévorent, mais ils mordent peu. On leur sait un gré infini de n'être pas hydrophobes.

Un Franc qui veut traverser la ville ou les faubourgs sans craindre le sort de Jézabel, doit se faire accompagner par un musulman. Les chiens, puisqu'il faut les appeler de ce nom, les chiens ont la haine de l'étranger, mais ils sont remplis de déférence pour les naturels du pays; ils respectent même l'étranger odieux placé sous la protection de l'indigène. Cette observation a cependant été la cause de quelques malheurs. Des étrangers trop logiques se sont déguisés la nuit en moines derviches, croyant tromper ainsi l'active surveillance et la haine des chiens, mais ces animaux ont voulu prouver une fois de plus que l'*habit ne fait pas le derviche*, et ils ont mordu à belles dents cette supercherie occidentale. Aujourd'hui, on ne se déguise plus. M. Frédéric Lacroix conseille aux Francs de s'armer d'un *bâton vigoureux* (page 12), et de livrer bataille à ces *terribles ennemis*. Ce conseil nous paraît plus dangereux que le péril, et nous allons en donner la raison.

Celui qui écrit ces lignes manie assez lestement cette arme redoutable qu'on appelle le *bâton de longueur*, genre d'exercice tombé en désuétude aujourd'hui. Dans l'été de 1852, il se promenait avec le célèbre compositeur Félicien David, sur les bords de la Seine, près de Chatou; on parlait des chiens errants de Constantinople : alors l'auteur de ce livre coupa une longue branche, l'émonda, et exécuta un *moulinet à quatre faces*, qui semblait rendre impossible toute agression trop rapprochée de

la défense. Félicien David, qui a fait un séjour à Constantinople, reconnut les avantages du bâtonniste en lutte avec des hommes, mais il affirma que cette arme formidable ne serait d'aucun secours contre une meute de Péra et de Galata.

Le meilleur conseil est celui-ci : rentrez chez vous avant la nuit; ou bien donnez une piastre (cinq sous) à un pauvre musulman, qui vous accompagnera. Ne prenez pas de bâton; il est dangereux même aux mains de ceux qui savent s'en servir.

Cette armée de chiens nocturnes remonte très-probablement, d'âge en âge, à 1453, à l'époque de la conquête. Les trois cent mille hommes qui suivaient Mahomet II amenaient avec eux toutes les meutes des deux rives de l'Euxin, et ces colons quadrupèdes se fixèrent à Constantinople, et eurent trop de successeurs. Ce que nous voyons aujourd'hui est le produit accumulé de quatre siècles.

Ces hideux animaux ont conservé les traditions de famille, et leurs instincts ont pris un caractère effrayant d'intelligence. Ils savent bien ce qu'ils font lorsqu'ils s'acharnent contre les Francs; ils savent que ces Européens civilisés purgeront un jour Constantinople de son fléau quadrupède; ils savent que tous les janissaires n'ont pas été détruits, et que la milice de la nuit est encore plus intolérable que la milice du jour, détruite par Mahomet II. De là les haines contre les Francs cynophobes, et les innovations venues de l'Occident.

Le musulman vénère les chiens, mais il vénérait bien plus les janissaires, et pourtant ces prétoriens ont disparu, et aucun musulman ne les regrette aujourd'hui. Le jour où les rédacteurs du *Moniteur ottoman* auront le courage d'attaquer les janissaires quadrupèdes, et de les vouer aux enfers du Pont-Euxin, le règne nocturne des chiens finira. Cette fois, il ne sera pas nécessaire de déployer l'étendard du prophète devant l'*At-Meïdan*; il suffira d'une ordonnance de police, et d'une certaine dose de substances cueillies dans le domaine de Mithridate, aux environs de Sinope. Un si

beau pays n'a pas été mis au monde pour être ravagé par les chiens, et quels chiens! En fait de réformes, il n'y en a pas de plus importante et de plus hautement réclamée par les légitimes exigences de la civilisation.

On se plaint aussi beaucoup de certaines arrestations violentes qui troublent la sécurité des nuits à Constantinople. Ici le remède est plus difficile, car le mal est à peu près universel. La seule ville de Londres offre une sécurité complète dans ses nuits; mais toutes les capitales ne peuvent pas payer une armée de *policemen*, et échelonner ainsi la protection sur chaque pavé. Partout ailleurs la Providence veille à la sécurité nocturne des citoyens, et ne demande rien aux caisses municipales. C'est une grande économie. Constantinople n'existe à l'état ottoman que depuis quatre siècles, et Paris, après douze siècles, était dévasté toutes les nuits par des bandes de voleurs impunis et insaisissables, témoin la satire de Boileau. A cette époque, on prenait plus facilement Namur qu'un voleur, et Boileau, poëte courtisan et non suspect, affirme qu'à dix heures du soir, on était ordinairement réveillé en sursaut par

Un coup de pistolet
Ébranlant la fenêtre et perçant le volet.

C'était l'état normal des nuits du grand siècle. Nous aurions donc mauvaise grâce, si, comme d'autres historiens l'ont fait, nous nous plaignions des voleurs de Constantinople ottomane, ville à peine âgée de quatre siècles. Aujourd'hui même, on ne peut pas dire, comme au temps de Boileau, que le bois

Le moins fréquenté
Est, auprès de Paris, un lieu de sûreté.

Mais il y a encore pour les bourgeois attardés de mauvaises rencontres assez fréquentes, ce qui nous doit rendre très-tolérants à l'endroit de la police des Turcs.

L'étranger doit prendre ses précautions, la nuit, aux Champs-Élysées comme à Péra, sur le quai de Valmy comme au quartier des Sept-Tours. A Constantinople, le passant nocturne a le droit de porter des armes; à Paris, ce droit n'existe pas. De là résulte une anomalie flagrante. L'homme faible et grêle n'a pas le droit de s'armer pour se donner une vigueur refusée par la nature; on l'oblige à laisser ses armes chez lui; mais on n'oblige pas l'homme fort et le passant herculéen à laisser sa taille, ses poings, ses muscles dans sa maison. L'hercule sort la nuit avec ses armes naturelles; le pygmée sort avec ses petites mains valétudinaires. Si ces deux passants se rencontrent, la loi ne protége que le géant. A Londres, ils sont protégés tous les deux, et grâce à la nouvelle loi, ils seront bientôt également protégés tous les deux à Paris. Constantinople profitera de l'amélioration. Il y a quelque chose de plus nécessaire que la liberté, c'est la sécurité.

Les étrangers doivent se méfier, à Constantinople, d'un divertissement qui prend le caractère d'un martyre: nous voulons parler des *bains turcs*. Ce divertissement est renouvelé de Tibère et de Caligula. On prend un étranger; on l'étend sur une plaque de marbre; on le disloque, on le torture, on l'étouffe, on le gèle, on l'assomme, on le tenaille pendant une heure, et on lui prouve qu'il a pris un bain. On économise l'eau. Le pauvre patient se baigne dans sa sueur. Le visage des exécuteurs est si grave, qu'il est impossible de soupçonner chez eux la moindre idée de mystification orientale. L'étranger paye, sort, concentre sa colère et traverse le Bosphore à la nage, comme Léandre, pour prendre un bain grec et se guérir du bain turc.

Il y a pour les étrangers, à Constantinople, ces asiles de repos nommés cafés. On peut même dire que ces établissements, qui composeront un jour la ville de Paris, ont été inventés à Constantinople. Londres n'a que le café Verey, à *Regent's-Street*. Londres est bien en arrière de ce côté; cette capitale sera plus riche en cafés après la guerre d'Orient.

Le prophète Mahomet avait appelé le vin *la boisson mère des vices* (oummoul khabaïs). Le poëte Hafiz avait dit : *Cette mère des vices nous est plus douce qu'une caresse.* Entre ces deux sentences, un bon musulman ne pouvait pas hésiter ; le prophète l'emporta sur le poëte. On condamna le vin. Heureusement Mahomet n'avait pas prévu le café.

Un cheik arabe nommé Schœdeli remarqua, dans une caravane, que les chameaux, toujours graves comme des musulmans, prenaient des allures vives et joyeuses lorsqu'ils avaient brouté les feuilles de caféier. Ce fut un trait de lumière pour Schœdeli. Le café liquide embauma le monde, et un poëte arabe, ami des veilles, le nomma *un nègre ennemi du sommeil.*

On vit bientôt s'ouvrir à Constantinople de nombreux cafés, désignés en langue turque sous cette dénomination : *écoles des connaissances* (mettebi-irfan). Que d'*écoles des connaissances* nous avons à Paris, grâce à Constantinople ! Aussi, tous les cafés de Paris sont reconnaissants : ils sont tous occupés à lire les bulletins d'Orient et les nouvelles du Bosphore ; ils font tous des vœux pour la noble ville, leur mère ; ils sont tous cafés turcs.

Dans l'origine, les *écoles des connaissances* furent le rendez-vous de tous les savants, de tous les poëtes, de tous les beaux esprits de Constantinople ; les derviches, les oisifs et les musulmans épris de la vie muette et contemplative furent les premiers habitués de ces établissements ; on donna un nom singulier à la boisson nouvelle, le nom donné au vin, *khaweh*, mot arabe, *qui ôte l'appétit.* On fit des orgies de *khaweh* ; on en prit à toutes les heures ; on mêla sa douce vapeur à la fumée des pipes, on fit des rêves de houris, on oublia le vin en prononçant tous les jours son nom.

Une innombrable quantité de poëtes turcs ont chanté le café ; c'est inouï tout ce qui a été dépensé de poésie musulmane en l'honneur de la fève du Moka, de l'inventeur Schœdeli et de ses joyeux chameaux. Après les Grecs et les Latins, les Turcs sont les premiers poëtes du monde, et notre prosaïque poésie rampera

toujours au-dessous de ces divins élans de la pensée des rêveurs de Stamboul. En parlant du café, un poëte a trouvé deux mauvaises rimes de plus :

Il est une liqueur aux poëtes bien chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.

Virgile n'avait pas besoin de café pour écrire ses vers divins, il avait le soleil d'Italie dans sa tête et la flamme de Vesta dans le cœur.

Le poëte Lebrun a composé laborieusement une strophe pour dire qu'il y a des moulins à Montmartre, des usines de laitage à Vanves, et de la porcelaine de café à Sèvres.

La colline qui, vers le pôle,
Borne nos fertiles marais,
Occupe les enfants d'Éole
A broyer les dons de Cérès;
Vanves, qu'habite Galathée,
Sait du lait d'Io, d'Amalthée,
Épaissir les flots écumeux,
Et Sèvres, d'une frêle argile,
Compose l'albâtre fragile
Où Moka nous verse ses feux.

Le poëte oriental Hafiz-Effendi, dans son poëme sur le café, s'écrie : « Divin frère du vin, liqueur des houris célestes, rosée du « soleil, donne à mon cerveau les rêves du paradis; détache-moi « de l'argile où mes pieds rampent; élève-moi sur le dôme d'Aïa-« Sofia, où se perchent les aigles! Je serai le roi de Stamboul la « bien munie, et j'écouterai ce que disent les vents aux nues dans « le voisinage du ciel! »

Nous avons trop de bon sens chez nous pour être poëtes dans les conditions orientales; notre enthousiasme pour le café ne s'élèvera jamais si haut. Il nous serait facile de prolonger les citations empruntées aux chantres orientaux du moka. Nous nous

bornerons à celle-ci. Elle est suffisante pour établir une comparaison entre les poëtes turcs et Lebrun, à l'endroit du café.

Plusieurs sultans ont fait à diverses époques d'énergiques édits pour supprimer les cafés à Constantinople. Ces établissements ont été souvent de vrais clubs révolutionnaires, où les grands-vizirs étaient attaqués par des orateurs, avec une éloquence redoutable, en plein gouvernement absolu. On obéissait à l'édit ; on fermait les *écoles des connaissances*, devenues des écoles de sédition. L'orage passé, les propriétaires entr'ouvraient timidement leurs portes, puis les ouvraient à deux battants, et le moka fumait encore à la barbe du Grand-Turc. Un grand-vizir accourait annoncer la révolte du moka au palais impérial. Le sultan souriait, demandait une demi-tasse, et allait la savourer goutte à goutte, au kiosque de la pointe du sérail.

Un an encore, et les étrangers vivront à Constantinople comme à Paris.

---

## LA VILLE DE L'ÉTRANGER.

Le voyageur français choisit ordinairement pour sa résidence le faubourg de Péra; on y rencontre beaucoup d'Européens et beaucoup de femmes arméniennes, grecques et arabes, dont les costumes ne sont pas encore soumis à la tyrannie souveraine des modes de Paris. Cette révolution viendra; ce sera grand dommage. Mais la diversité dans les costumes est toujours un symbole de guerre. Quand tout le monde sera vêtu de la même façon, tout le monde se croira du même pays. Cette grande raison doit l'emporter sur le plaidoyer de la poésie et du pittoresque. Le jour où les Anglais et les Français ont revêtu les mêmes costumes, ils ont commencé leur réconciliation.

*Péra* est un mot grec qui signifie *en face*, ou *vis-à-vis*, ou *devant*. C'est le péristyle de Constantinople. En langue turc, ce faubourg est appelé *Bey-Oghlou* (fils du prince); en 1535, c'était un simple hameau. Un traité conclu à cette époque, entre François I^er^ et Soliman, commença l'histoire de Péra. Ce faubourg fut désigné comme lieu de résidence à l'ambassadeur français; mais le logement du premier ambassadeur devait être fort modeste, car les lettres de notre chancellerie, dans la seconde moitié du seizième siècle, portent en tête ces mots : *Des vignes de Péra*. Il y a eu grand progrès depuis; les vignes de Péra, comme les vignes d'Aldobrandini, ont vu surgir des palais autour d'elles. Tout vignoble désert n'attend pas longtemps un château.

De tous les points de l'Europe, les Francs sont arrivés à Péra, où flottait le drapeau de Marignan, et après 1789, l'immigration a été plus grande encore; le drapeau d'Arcole flottait à notre ambassade. Ainsi les Français ont mis à la mode ce faubourg, et l'ont fait européen. Aucun quartier de Stamboul n'offre un aspect si varié, si pittoresque; on y voit tourbillonner tous les costumes de l'univers; on y entend résonner toutes les syllabes harmonieuses des langues de l'Asie, et tous les accents creux et sourds des idiomes de l'Occident. C'est une mosaïque vivante, un concert de *meeting* de Liverpool, ou l'opéra de la tour de Babel. En somme, tout cela est fort curieux à voir et à traverser; on n'y regrette le boulevard Italien qu'après trois mois.

Des hauteurs de Péra l'étranger peut se donner un touchant spectacle en regardant le village de San-Dimitri, habité par les grecs orthodoxes. La nuit, ce spectacle rappelle souvent les pieuses illuminations d'Italie; une lumière brille devant toutes les madones de San-Dimitri, et cette perspective lointaine est d'autant plus agréable à l'œil que les environs sont plongés dans la plus profonde obscurité. On ne saurait trop rendre hommage à la tolérance musulmane, lorsqu'on songe que depuis quatre siècles Constantinople accorde sa protection à tous les cultes, à toutes les sectes, à toutes les religions, et qu'elle a des cimetières pour tous les morts.

A Péra, le cimetière des Arméniens est une promenade charmante, un véritable Élysée abrité par de beaux arbres contre les ardeurs du soleil. L'*Éliscamp,* fondé par Constantin dans sa ville d'Arles, a laissé de bonnes traditions sur le Bosphore. Les vivants se rassemblent sur la terre des morts, causent et rient entre deux tombes, et se familiarisent avec les cyprès. Le fatalisme oriental devait aimer cette philosophie antique. La voie Appienne, toute bordée de sépulcres depuis la pyramide de Caïus Sextius jusqu'à la funèbre rotonde de Cæcilia Metella, était la promenade favorite des Romains. Les chars, les litières, les cavaliers, les

piétons, allaient et venaient entre deux haies de morts, et deux longs nuages de parfums. On s'habituait ainsi à la mort toute sa vie; on s'entretenait de la nature des choses et de l'immortalité de l'âme devant de graves monuments, de noires pyramides, de lugubres sarcophages, alignés sur deux rangs comme les maisons de la grande rue de l'éternité.

Après tant de siècles, la même coutume se retrouve à Constantinople. Les musulmans ont même renchéri sur les Romains de la voie Appia et de l'*Éliscamp* de Constantin; ils fument leurs pipes sur des tombes. Ce genre de philosophie manquait aux anciens sages; c'est une leçon muette qui sort des lèvres en tourbillons d'azur, et s'évapore; c'est la fumée ou la vie; c'est la cendre après le feu. Entassez des livres de philosophie creuse, vous n'en direz jamais autant que ce musulman grave, qui lance de la fumée et secoue de la cendre, assis sur un tombeau; il est plus éloquent dans cette pose taciturne que Platon le divin haranguant ses disciples sur le cap Sunium.

Les Francs ont l'avantage d'assister à ces hautes et gratuites leçons dans le cimetière de Péra. Constantinople est la ville des tombes; c'est la nécropole des grandes et éternelles leçons; c'est la philosophie païenne, chrétienne, musulmane, faite ville, assise sur le Bosophore, instruisant ceux qui passent, et ne trouvant que des sourds. Les oreilles s'ouvrent enfin; l'expérience semble vouloir prendre sa signification au souffle de l'esprit civilisateur et chrétien.

---

# RECTIFICATION.

---

Une erreur, commise dans la traduction d'un passage de l'historien Phramzès, nous oblige à rétablir le texte de quelques phrases dans le chapitre VIII de l'*Histoire de Constantinople*, page 131.

Il s'agit de l'émigration des peintres grecs, en 1453; et par suite de cette erreur, le petit-fils de Cimabué a été confondu avec son aïeul, ce qui a amené une erreur nouvelle dans les citations des noms de quelques peintres, antérieurs à 1453.

Le soin scrupuleux apporté au travail de cette histoire nous impose une rectification, malgré son peu d'importance.

Voici les passages tels qu'on doit les lire :

« C'était Cimabué, le petit-fils du grand peintre florentin; il avait à ses côtés tous les peintres italiens qui étaient venus étudier, comme son aïeul, l'art grec à Constantinople... »

Plus bas, page 137, depuis : *Dans une anse de Chrysocéras,* jusqu'à la *sacristie de Sienne,* la rectification porte çà et là sur quelques mots; mais il faut citer le passage en entier.

« Dans une anse de Chrysocéras, le peintre Cimabué, échappé providentiellement au massacre et à la bataille, quitta son épée, prit ses pinceaux, et donnant un dernier regard à la ville sainte, il s'écria comme l'Athénien : « Cette patrie des arts, de la gloire et de la religion est aujourd'hui en proie aux barbares ! » Cela dit, il s'embarqua, suivi de ses disciples florentins, et gagna la première

terre de la Propontide. L'Énée de l'art emportait en Italie ses pénates et ses dieux vaincus. La Providence donnait à cette colonie un vent favorable, la protégeait contre les sirtes de l'Archipel, dans le détroit de Scylla sur les côtes orageuses de la Trinacrie, et la conduisant comme par la main sur la mer Tyrrhénienne, elle la fit aborder sur les côtes hospitalières où brillait encore la croix glorieuse des chevaliers pisans.

« Ces artistes apportaient avec eux toutes les facultés puissantes, tous les trésors d'imagination, toutes les provisions de souvenirs, qui soutiennent les hommes dans les missions divines : ils avaient connu les douleurs; ils avaient entendu les gémissements d'un monde écroulé; ils avaient laissé une première vie dans les ruines de l'Orient, et ils ressuscitaient, de l'autre côté des mers, sur une rive tranquille, ayant foi dans ce qu'ils allaient accomplir, parce qu'ils savaient que la Providence, toujours intelligente, en les sauvant par un miracle, les réservait à quelque chose de mystérieux et de grand. A peine arrivés dans les jardins de la Toscane, berceau lumineux des arts, ils trouvèrent la première Vierge, peinte par l'aïeul de Cimabué pour l'église Santa-Maria-Novella. Ils ranimèrent l'antique enthousiasme de ce peuple, qui, un jour, abandonna les villes pour saluer la trirème sur laquelle arrivait la statue de Cybèle, mère des dieux. Santa-Maria-Novella vit aussi, dans ce grand jour, la théorie grecque sanctifiée par la procession chrétienne. Les jeunes filles d'Empoli, de Ponto-d'Era, de Sanminiato, toutes vêtues de blanc et couronnées de fleurs, accompagnèrent une seconde fois triomphalement la Madone de Cimabué dans le val d'Arno; le peuple était accouru de toutes parts pour voir la Madone peinte à Constantinople; on se précipitait en foule pour admirer l'œuvre et honorer l'image; tous les monastères et les jardins du val d'Arno la couvraient de nuages d'encens et de fleurs; des milliers de voix angéliques, comme la terre n'en avait pas encore entendu, créaient aussi en ce jour la mélodie orientale, en célébrant dans un hymne merveilleux la reine des anges, la Vierge céleste, *rose mystique*,

*arche d'alliance, porte du ciel.* Et le cortége de la religion et des arts grossissait toujours sur les deux rives du fleuve toscan; l'Italie entière semblait se réunir à Florence pour inaugurer cette fête de la terre et du ciel, et suivre le tableau du peintre dans cette obscure chapelle des Rucellaï, où les cierges, les lampes, l'encens, les fleurs le couvriront de parfums et de rayons éternels. Quatre siècles se sont écoulés; Florence a vu des siéges, des batailles, des luttes civiles, des incendies, tous les fléaux réservés aux nobles cités, la Madone de Constantinople n'a jamais souffert une insulte; guelfes et gibelins se sont prosternés devant elle, et aujourd'hui encore nous pouvons la voir dans son auréole immuable, cette patronne des artistes échappés à Mahomet!

« Ghirlandaïo et Perugino seront les plus illustres dans la pléiade future, et ils mettront au monde Michel-Ange et Raphaël. Voyez quelle admirable et providentielle filiation dans cette dynastie qui s'élève du haut de la chute de Constantinople, et proclame le triomphe de la civilisation sur le campanile de marbre ciselé par Giotto, devant le parvis de Sainte-Marie-des-Fleurs! Regardez comme tout s'enchaîne et se lie, par de merveilleux traits d'union, pour faire sortir la vie du chaos sarrasin, et rajeunir le monde au moment où le fossoyeur de Médine semble l'ensevelir! Au souffle du val d'Arno, toute l'Italie se met à l'œuvre; les cinq dômes de Brunelleschi reçoivent à Florence le baptême et la croix, au moment où le croissant est arboré à Sainte-Sophie. André del Sarto peint à fresque la vie de Jésus-Christ; Raphaël écrit au crayon la vie de Pie II, dans la sacristie de Sienne. »

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE III.



CHAPITRE IV.



CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.



CHAPITRE VII.



CHAPITRE VIII.



CHAPITRE IX.



CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.



CHAPITRE XII.



CHAPITRE XIII.



CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.



CHAPITRE XVI.

## SECONDE PARTIE.

---

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine.



